



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

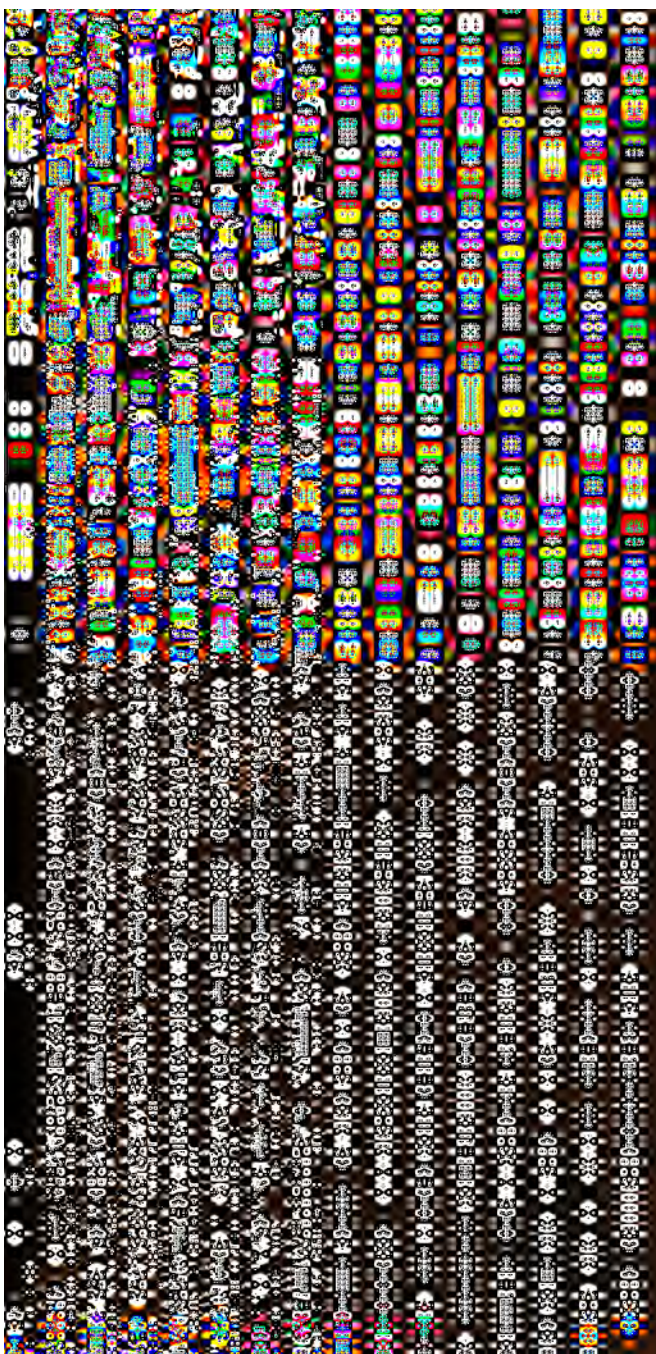
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

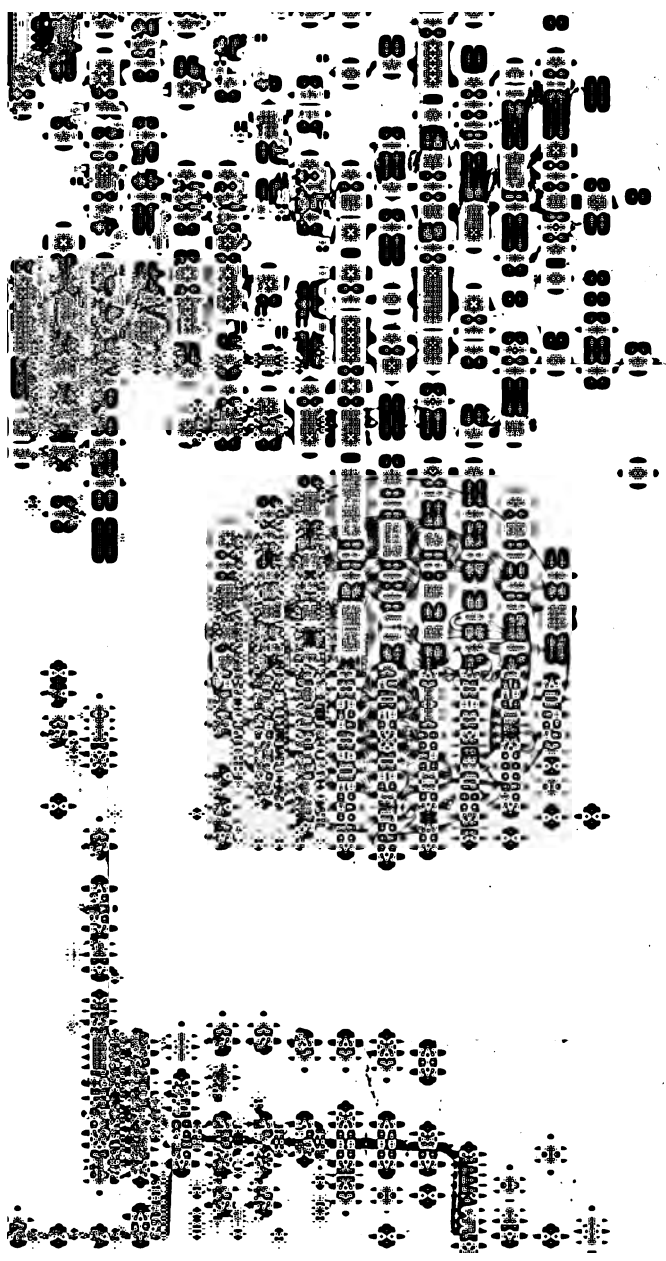
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





DICTIONNAIRE

THEOLOGIQUE-PORTATIF,

CONTENANT

L'EXPOSITION ET LES PREUVES

DE LA RÉVÉLATION;

DE TOUS LES DOGMES DE LA FOI

ET DE LA MORALE;

LES POINTS DE CONTROVERSE;

LES HÉRÉSIES LES PLUS CÉLÈBRES;

LES OPINIONS DIFFÉRENTES

DES PRINCIPAUX THEOLOGIENS SCHOLASTIQUES,

ET DE LEURS PLUS FAMEUSES ÉCOLES.

ON Y A AJOUTÉ

Le Sommaire de tous les Livres de l'Écriture-Sainte, celui des Conciles généraux; les points essentiels de la discipline de l'Eglise sur les Sacremens; les dispenses; les Censures; les Irrégularités; les empêchemens dirimans; le Culte-public; les Principes du Droit Canon, & des Libertés de l'Eglise Gallicane, & tout ce qui concerne les Bénéfices:

Ouvrage utile pour les jeunes Théologiens, & généralement pour toutes les personnes qui desireroient avoir une idée juste, exacte, & précise, de ce que la Théologie renferme de plus important.



A PARIS

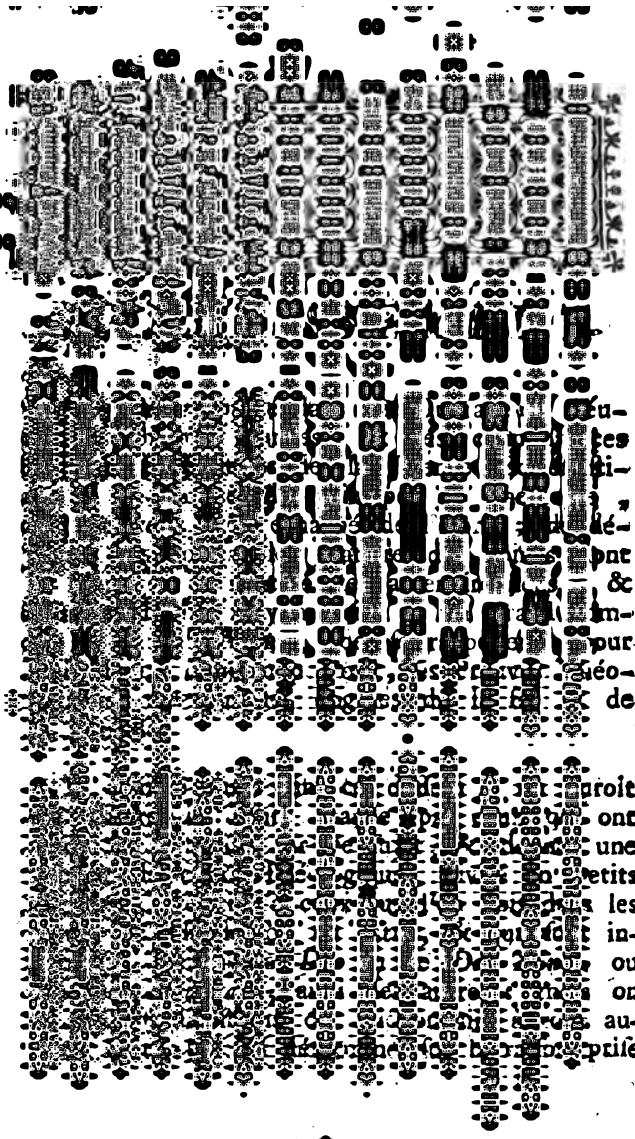
Chez { DIDOT, Quai des Augustins, à la Bible d'or.
NYON, Quai des Augustins, à l'Oratoire.
SAVOYE, rue Saint-Jacques, à l'Espérance.
DAMONNEVILLE, Quai des Augustins, à S. Etienne.

M. DE LA GROSSE

Avec Approbation & Privilège du Roi.

11





u-
es
si-
é-
ont
&
m-
pur
gé-
de

proit
ont
une
etits
les
in-
ou
on
au-
prise

de la nature même de l'Ouvrage, & du but que l'on s'y est proposé.

On sent bien qu'un Ouvrage, réduit à de si étroites bornes, ne sauroit renfermer toutes les connoissances nécessaires pour former un Théologien : le dessein de l'Auteur a été uniquement d'être utile aux personnes engagées dans le saint ministère, & qui auroient besoin de suppléer par la lecture de ces matieres à ce qui pourroit manquer à leurs premières études ; de remettre sur les voies un Homme qui, quelquefois confiné dans une Campagne, est dépourvu des secours nécessaires pour s'instruire de tout ce que son état exige qu'il sache, ou qui n'ayant pas le tems de recourir aux sources, ni toujours le courage de les mettre en œuvres, est bien aise de profiter d'un travail plus abrégé, & de trouver, pour ainsi dire, sous la main, les preuves sur lesquelles la Théologie établit les dogmes de la Foi, & les regles qu'il doit observer dans le ministère.

A se borner à ce seul dessein, il est sensible que la distribution des matieres par articles & par lettres alphabetiques, est la voie la plus simple & la plus commode pour tout Homme qui, hâtant sur quelque point, veut sur le champ dissiper son doute, ou suppléer à un défaut de mémoire. Il reste à rendre compte de quelle maniere l'Ouvrage a été exécuté.

Tout ce qui regarde les matieres purement

AVERTISSEMENT. ▽

Théologiques , a été travaillé sur le modele des *Compendium* de Théologie latins. Ainsi , dans l'exposition du dogme , l'Auteur a suivi les définitions les plus exactes : il a même employé en certains endroits les expressions de l'Ecole , qui sont quelquefois très-utiles pour expliquer un dogme avec clarté , fixer le sens orthodoxe , le mettre à l'abri de toute équivoque & de toute interprétation , dont l'hérésie pourroit s'autoriser.

A l'égard des preuves nécessaires pour établir les mêmes dogmes , il a rassemblé avec beaucoup de précision celles qui sont employées dans divers Ouvrages écrits en notre langue , & où ces sortes de matieres sont traitées assez au long ; parcequ'ayant été composés par d'habiles Théologiens , ils ont fourni à l'Auteur les secours nécessaires pour présenter la preuve de la vérité d'un dogme sous les expressions de notre Langue , qui rendent exactement le sens orthodoxe.

La même route a été suivie pour les passages , tant de l'Ecriture-Sainte que des Peres & des Conciles , qui donnent à ces sortes de preuves leur principale force. Les dogmes de morale sont exposés de la même manière.

L'authenticité de la Révélation , c'est-à-dire , tout ce qui est aux articles , *Ecriture-Sainte , Moïse , Prophéties , Messie , Divinité*

vj AVERTISSEMENT.

de Jesus-Christ : son Incarnation , sa Résurrection ; Prédication des Apôtres , est uniquement la substance de ce qu'ont écrit , sur cette matière , les Hommes illustres , qui ont démontré la vérité de la Religion Chrétienne : ainsi ces divers articles rapprochés , forment le corps des preuves qui établissent cette authenticité , base de toute la Religion.

Ce qu'on a dit sur chaque Livre de l'Ecriture-Sainte & sur ce qui y a rapport , par exemple , la langue originale de ces mêmes Livres , & les différentes Versions qui en ont été faites , est le précis des recherches que les Interprètes les plus estimés & les plus sçavans ont faites sur les Livres saints.

L'idée, que l'Auteur donne de chaque Concile général , est prise de ce que nous fournit sur ce sujet l'Histoire Ecclésiastique : il en est de même pour les hérésies les plus célèbres , & celles qu'il ne conviendrait pas d'ignorer.

A l'égard de la discipline de l'Eglise sur les Sacrements , on en a exposé les règles générales d'après les Canons & la Tradition , tant pour la partie Historique que pour la Dogmatique. La matière des Indulgences achève de développer l'esprit de l'Eglise , eu égard aux changemens qui sont intervenus sur ce même sujet.

Comme ce qui regarde le Sacrement de

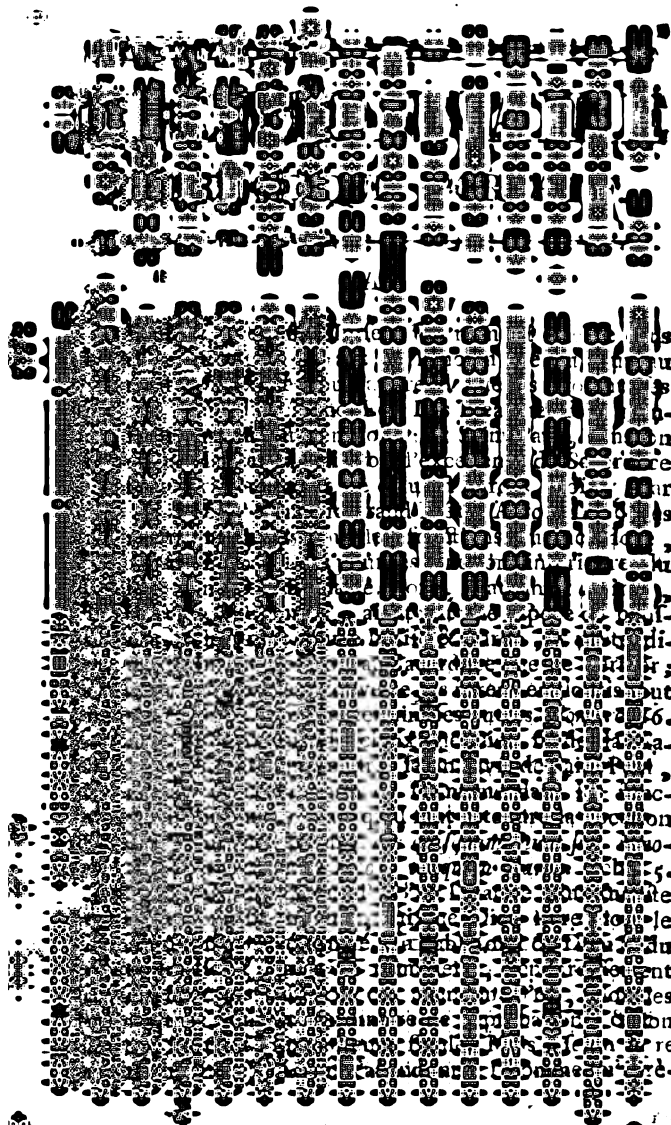
AVERTISSEMENT. vij

Mariage embrasse plusieurs branches , l'Auteur s'est appliqué à les distinguer , pour répandre le plus de jour qu'il a été possible sur un objet aussi important pour la Société civile. On fait que cette matiere est épineuse , surtout par rapport aux empêchemens dirimens , & aux formalités essentielles pour la validité du Mariage , parcequ'il y a quantité de circonstances qui changent l'espece d'un cas , & qui demandent une nouvelle décision. Cependant afin que la maniere d'exposer chaque article qui a rapport au Mariage , fût en quelque sorte proportionnée à la brièveté avec laquelle les autres étoient traités , l'Auteur s'est contenté de rapporter à chacun de ces articles , les décisions des Canonistes , & des personnes consommées dans ces sortes de cas. Il a usé de la même méthode pour tous les articles qui regardent la matiere des Bénéfices.

C'est la réunion de tous ces divers points , disposés par ordre Alfabétique , qui forme le corps de ce Dictionnaire. Comme l'Auteur ne s'est pas borné aux matieres purement Théologiques , & qu'il a embrassé toutes les parties , du moins les plus essentielles , de la science Ecclésiastique , il a lieu de se flatter que ce Livre sera encore utile , & même instructif , autant à ceux qui sont engagés dans le Saint Ministère qu'à tous ceux qui se disposent à y entrer ; car ils y trouveront tout ce que les personnes de leur

pas
&
être
que

LE LÉNAIRE



Homme
dans les
font les
cepen-
Pécheur
eigneur
et lince-

hêtes de
temporain
de l'I-
mis des

que par

pour mar-
un prend
ilement
autres cé-

Hom-
choisit
c'est-à-

un Peu-
le pouloit se
au mi-

dans le
mille de
ie. Dieu

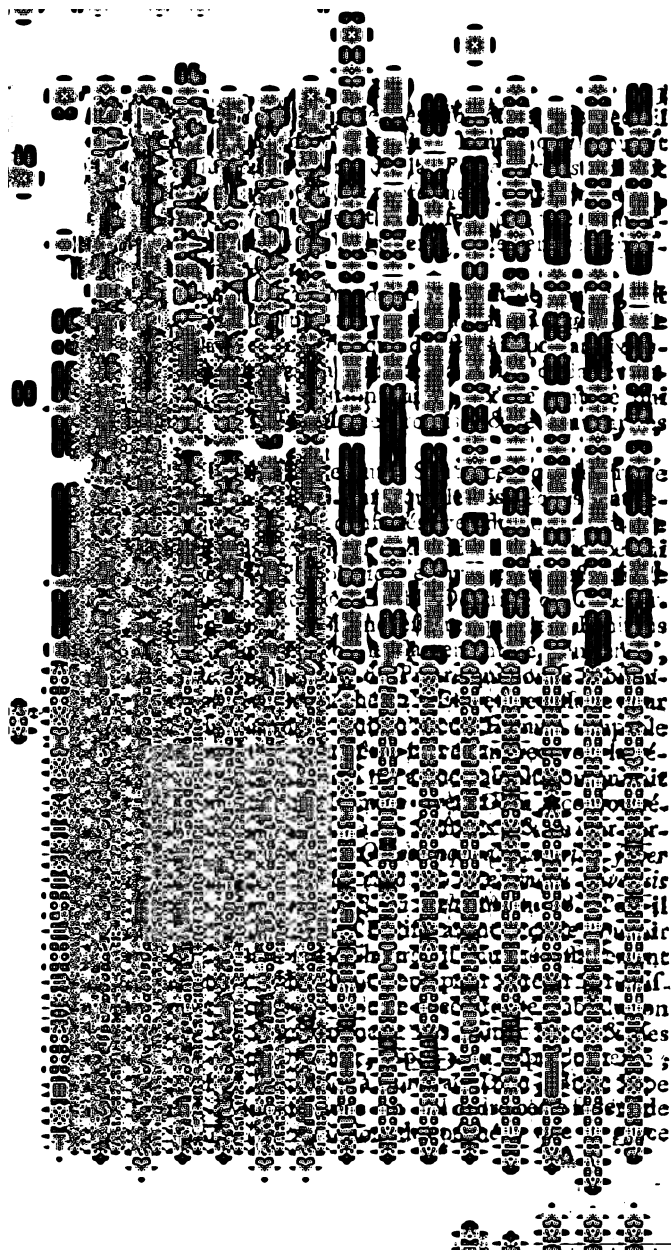
Nation ;
à qui il
iculaire.

& de
monstrabo
enedicam

1. Et
gen. 22.

penfa de
fit avec

fin qu'il



qu'il fait aux pécheurs ne peut être obtenue que par les prières & la supplication des Prêtres: *Sic divinæ bonitatis præfidiis ordinatis; ut indulgentia Dei nisi supplicationibus Sacerdotum nequeat obtineri.* Ep. 91. ad Theodor. Saint Augustin prouve par les paroles suivantes, d'une manière bien précise, la nécessité où est tout pécheur de s'adresser aux Prêtres pour avoir l'absolution de ses péchés: *Nemo sibi dicat: occultè ego pœnitentiam apud Deum ago: novit Deus qui mihi ignoscit quia in corde ago; ergo sine causa dictum est, quæ solveritis in terra, soluta erunt in cælo: ergo sine causa sunt claves datæ Ecclesiæ Dei: frustramus Evangelium Dei; frustramus verba Christi.* Homel. 49. Les Conciles ont fait des Reglemens qui ont eu pour objet d'empêcher que les Fideles ne mourussent sans avoir reçu l'absolution de leurs péchés, quad même ils n'auroient pas encore satisfait à leur Pénitence. V. le 2. Conc. de Nicée, Can. 12; le 2 C. d'Arles, Can. 12; le 4 de Carthage, Can. 76; le 1 d'Orange, Can. 3. 4^o. Tous les Théologiens conviennent néanmoins, que lorsque la contrition est parfaite, par le moyen de la Charité, elle reconcilie l'Homme avec Dieu, avant qu'il ait reçu le Sacrement de pénitence; mais ils enseignent aussi que cette réconciliation suppose dans l'Homme la volonté de recevoir ce Sacrement, & qu'elle y est renfermée: ainsi elle ne le reconcilie pas indépendamment de l'absolution. C'est la Doctrine du Conc. de Tr. sess. 14. c. 4. 5^o. Les paroles de l'absolution doivent être prononcées dans une forme absolue, c'est-à-dire, de cette manière, *ego te absolvo peccatis tuis*; parcequ'elle est plus propre à exprimer la forme des paroles dont J. C. s'est servi dans l'institution de ce Sacrement. *Quæcumque ligaveritis super terram erunt ligata & in cælo &c.*; & qu'il y en a pas d'autre qui marque plus expressément l'étendue du pouvoir que J. C. a donné aux Prêtres que cette forme absolue; car elle est le signe de ce qui s'opere dans ce Sacrement, savoir la rémission des péchés. 1^o. Cette forme est consacrée par l'usage, comme on peut voir dans tous les Rituels. Les Conciles de Florence & de Trente déclarent qu'on doit se servir dans ce Sacrement d'une forme absolue; ainsi il n'est pas permis d'en subf-

situer une, différente de celle que les Conciles généraux ont prescrite, sans manquer d'obéissance pour les Loix de l'Eglise. Cependant la forme déprécatoire, c'est-à-dire, celle dans laquelle le Prêtre donne l'absolution, par manière d'oraison qu'il adresse à Dieu, le priant d'absoudre le pécheur, n'empêche par la validité du Sacrement : c'est le sentiment des Théologiens, parce que cette forme a été en usage dans l'Eglise jusqu'au douzième Siècle, qu'elle l'est encore chez les Grecs, tant Schismatiques que réunis. Mais dès que l'Eglise a jugé à propos de substituer la forme absolue à la forme déprécatoire, ayant reconnu qu'elle expliquoit plus distinctement le pouvoir que les Prêtres exercent au nom de J. C. dans le Tribunal, on doit se servir de cette forme, comme étant la seule aujourd'hui autoisée dans l'Eglise Latine. 3°. Il n'est pas permis de donner l'absolution à une personne absente & éloignée : le décret du Pape Clement VIII. de l'an 1602, y est exprès ; & s'il y en a quelque exemple dans l'Histoire, comme on voit dans l'Hist. Eccles. d'Eusebe, l. 6. c. 44 ; & dans les Conc. de France, Tom. 3. collect. du P. Sirmond, l'Eglise a défendu cette pratique à cause des abus qui pourroient s'introduire par-là, & des inconveniens auxquels elle étoit exposée. 4°. Il y a des cas où le Confesseur ne doit pas donner l'absolution au Pénitent aussi-tôt après la confession que ce dernier a faite de ses péchés, & il doit au contraire la différer jusqu'à ce qu'il paroisse un véritable amendement dans le Pénitent. Ces cas sont en grand nombre, & demandent que le Confesseur soit bien instruit des regles de l'Eglise, & rempli en même tems de beaucoup de prudence. En général, les Pécheurs à qui on doit la différer absolument sont. 1°. Ceux qui refusent de se reconcilier avec leur ennemi. 2°. Ceux qui refusent de restituer le bien mal acquis. 3°. Ceux qui ne veulent pas réparer autant qu'ils le peuvent les scandales publics qu'ils ont donnés. 4°. Ceux qui refusent de quitter les occasions prochaines du péché. 5°. Ceux qui exercent une profession directement contraire aux bonnes mœurs. 6°. Ceux qui sont coupables de quelque cas réservé que le Confesseur n'ait pas le pouvoir d'absoudre, ou de quelque censure ecclésiastique qu'il n'ait pas le pouvoir de lever

7°. Ceux qui vivent dans une ignorance crasse des premiers principes ou élémens de la Religion ; car le Confesseur doit leur enjoindre de se faire instruire , ou les instruire lui-même avant que de les absoudre. 8°. Ceux qui sont coupables de péchés mortels d'habitude , & particulièrement lorsqu'ils ne pratiquent pas actuellement les moyens capables de s'en corriger : car le Confesseur doit les éprouver , pour pouvoir juger de la sincérité de leur conversion. 9°. Ceux qui sont obligés à faire quelque restitution ou réparation difficile. 10°. Ceux dont la contrition & les résolutions ne paroissent pas assez sinceres , ou qui ne sont pas assez bien disposés pour recevoir la grace de l'absolution. Voyez, sur cette matiere , les instructions de Saint Charles , composées pour les Confesseurs , & qui ont été adoptées par le Clergé de France , dans les Assemblées de 1655 , 56 & 57 : car le Clergé ordonna qu'on les feroit imprimer , pour être mises entre les mains des Curés & des Prêtres des Eglises du Royaume , afin qu'ils s'y conformassent.

On voit par la doctrine des Saints Peres qu'ils étoient d'une grande circonspection à l'égard de la grace de l'absolution. Voyez Saint Gregoire , Hom. 16. in *Evang.* Saint Cyprien de *Lapsis* ; la Lettre du Clergé de Rome à S. Cypr. la 31me. entre celles de ce Pere ; S. Chrysostome , Hom. 14. in 2. *ad Cor.* S. Ambroise , Sermon. 4. in *Pf.* 118 ; S. Jérôme , in *Cap. 16. Matth.* Voyez les Conciles d'Ancyre : le 4. de Cartage , Can. 74 , d'Elvire , Can. 5 , de Nicée , Can. 11 , le 2. d'Arles , Can. 11 , de Laodicée , Can. 2. & les autres suivans.

ABSTINENCE (l') Vertu morale , par laquelle on s'abstient de certaines choses en vertu d'un précepte moral , ou d'une institution ecclésiastique : tel est le jeûne & l'abstinence de la viande en Carême ; tel est aussi , pour les Ecclésiastiques , le précepte de l'abstinence de Femmes.

ACCIDENS ABSOLUS : on appelle de ce nom les especes Eucharistiques , parcequ'ils subsistent sans sujet , ce qui ne peut être que d'une maniere surnaturelle. V. Eucharistie , article Especes Eucharistiques.

ACCUSATION (l') est une délation qu'on fait en justice contre quelqu'un pour le délit qu'il a commis.

Ce terme s'entend aussi de la confession qu'on fait de ses péchés à un Prêtre.

ACEMETES, Hérétiques dans le sixieme Siècle, ainsi appelés, d'un mot grec qui signifie, *Gens qui ne dorment point*. C'étoient des Moines qui se partageoient en trois classes, pour chanter jour & nuit les louanges de Dieu. Ils avoient qu'on ne pouvoit pas dire qu'une personne de la Sainte Trinité se fût incarnée, qu'elle fut née d'une Vierge, qu'elle eût souffert. Ils furent condamnés comme Nestoriens par le Pape Jean II; & ayant persisté avec opiniâtreté dans leur erreur, ils furent retranchés de l'Eglise.

ACEPHALES (les) Secte la plus connue de celles qui s'étoient déclarées contre le Concile de Calcedoine, dans le cinquieme Siècle. On les nomma ainsi, parce qu'ils n'eurent d'abord aucun chef, & qu'ils se séparèrent également du parti de l'Eglise catholique & de celui de Pierre Monge, faux Patriarche d'Alexandrie, qui faisoit les Eutichiens.

ACOLITHES, Voyez, Ordres mineurs.

ACTES DES APÔTRES, Livre du Nouveau Testament, & à la suite des quatre Evangelistes: il contient l'Histoire de près de Trente ans, c'est-à-dire, depuis la mort de Jesus-Christ jusqu'à l'an 63 de l'Ere vulgaire. L'Evangeliste Saint Luc en est l'Auteur: il y rapporte toutes les choses remarquables que les Apôtres ont faites par l'inspiration du Saint Esprit, & dont Saint Luc a été non-seulement le témoin, mais souvent même le ministre. C'est un tableau naïf & admirable de l'enfance merveilleuse de l'Eglise chrétienne.

ACTION HUMAINE ou **ACTE HUMAIN**, est une action qui vient de la volonté de l'Homme, & faite avec pleine connoissance; ce qui la distingue de l'acte de l'Homme, *ab actu Hominis*, que l'on fait pour ainsi dire machinalement. Ce sont ces sortes d'actions que les Théologiens nomment libres & volontaires, pour exprimer toute action que l'Homme fait ayant l'usage de sa raison & de sa volonté, & avec liberté. La moralité des actes humains, c'est la conformité qu'ils doivent avoir avec les règles des mœurs, ou leur éloignement de ces mêmes règles. Cette moralité dérive. 1°. De l'objet ou de la fin

que se propose celui qui opere, parceque c'est cette différence d'objet qui en met une entre les vertus théologiques & les vertus cardinales. 1°. Des circonstances, lesquelles dépendent aussi des regles des mœurs, car une action pourra être bonne du côté de l'objet & de l'intention de l'Homme, & être mauvaise par les circonstances où elle est faite. La moralité des actions humaines est de trois sortes. 1°. Celle qui rend les actions indifférentes. 2°. Celle qui les rend bonnes. 3°. Celle qui fait qu'elles sont mauvaises. La premiere espece de moralité est soumise à la loi qui permet. La seconde, à la loi qui ordonne. La troisieme, à la loi qui défend. Ainsi il y a des actions indifférentes, c'est-à-dire, ni bonnes ni mauvaises, à les regarder en général; mais à les prendre séparément & en particulier, & comme dit l'Ecole, *in individuo*, plusieurs Théologiens prétendent qu'il n'y en a point; parceque, disent-ils, toute action a une fin bonne ou mauvaise: elle est ou utile & honnête, ou pour le plaisir. Dans le premier cas, elle est bonne. Dans le second, elle est mauvaise; parcequ'agir uniquement pour le plaisir, ne convient qu'à l'Homme comme animal; car un Homme doué de raison ne peut se proposer qu'un bien honnête & conforme à la raison: 1°. parceque l'Homme est obligé de rapporter, toutes les actions qu'il fait de propos délibéré, à Dieu qui est sa fin dernière; du moins virtuellement, c'est-à-dire, avoir l'intention de les faire pour Dieu; conformément à ces paroles de Saint Paul, *sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite*. 1. Cor. 10. La malice morale des actions consiste dans l'opposition marquée à la regle des mœurs, ou dans la non-observation de cette regle.

ADAM est le premier Homme: son nom qui est hébraïque signifie *Terre*. Adam fut formé du limon de la terre; il fut animé du souffle de Dieu & formé à son image. Ayant mangé du fruit de l'arbre que Dieu lui avoit défendu, à la sollicitation d'Eve sa Femme séduite par le Serpent, il fut chassé du Paradis terrestre & condamné à cultiver la terre pour en tirer de quoi vivre. La promesse du Messie, qui devoit venir dans la suite pour reparer son péché, lui fut faite par ces paroles que Dieu

Cit au Serpent, en parlant d'Eve. Ipsa conteret caput tuum, & tu insidiaberis calcaneo ejus. Gen. 3. Jesus-Christ est appelé, le second Adam, par Saint Paul. Factus est primus Homo Adam, in animam viventem; novissimus Adam, in spiritum vivificantem. I. Cor. 15. Primus Homo de terra, terrenus; secundus Homo de cælo, cælestis. Voyez Homme.

ADAMITES (les) anciens Hérétiques, dont le Chef fut Prodicus : leurs erreurs étoient les mêmes que celles des Carpocrariens & des Gnostiques. On dit que ces Hérétiques prétendoient qu'il falloit imiter la nudité d'Adam, & ils se dépouilloient de leurs habits dans les Assemblées. Saint Epiphane & Saint Augustin font mention de cette Secte. *V. Prédamites.*

ADORATION (l') est le culte ou l'hommage qui est dû à Dieu seul, à cause de son excellence surnaturelle, & de son élévation au-dessus de nous, & qu'il est notre Créateur & notre souverain Seigneur. L'adoration est de précepte, & le précepte est compris dans la défense du culte des Idoles, portée par le premier Commandement de Dieu. *Non facies tibi sculptile, non adorabis ea neque coles. Exod. 10;* parceque Dieu en défendant le culte des Idoles ordonnoit en même-tems le vrai culte qui devoit lui être rendu. L'adoration est de deux sortes; l'intérieure & l'extérieure. Par la première, on adore Dieu en esprit & en vérité, c'est-à-dire, en s'attachant à lui par la foi, l'espérance & la charité. Par la seconde, on témoigne à Dieu le respect que nous avons pour lui, soit en nous prosternant, soit par quelques autres actions du corps qui marquent que nous nous humilions devant lui, & que nous lui adressons nos prières. Cette adoration extérieure est le principe de tout le culte extérieur de la Religion. L'adoration est due à Jesus Christ, & particulièrement dans le Sacrement de l'Eucharistie. *V. Culte & Eucharistie.*

ADULTERE, est un crime d'impureté, que commettent deux personnes mariées, ou dont l'une est mariée. La défense de commettre l'adultère est l'objet du sixième & du neuvième précepte du Décalogue. *Non machaberis.* Ce péché est extrêmement grief. 1°. En ce qu'il viole toutes les loix de la pudeur. 2°. Parcequ'on y profane la

faite
fidé-
ci ap-
négi-
parlé
qui
de
que
tent.
isque
que
eque
bunt.
qui
lou-
e : il
& des
ques :
sur les
avoit
étoit
ens du
es : il
& il
juifs,
parai-
ment
on que
ontre
entes.
eacle,
out le
soient
obru-
lange
ve tous

sorte de personnes avoient le pouvoir d'entendre les confessions, & d'absoudre; qu'il y avoit deux souverains principes, Dieu & le Diable, l'un auteur du bien, l'autre du mal; que les corps ne ressusciteront pas: ils nioient le Purgatoire & l'Enfer; disoient que le Baptême n'est qu'une simple cérémonie; que le Corps de J. C. n'est pas plus dans l'Eucharistie que dans tout autre endroit; que l'acte du mariage est contraire au salut; que le Diable a fait le vieux Testament, & que Dieu a fait le nouveau. Ils proféroient des blasphèmes contre le Christ né à Bethléem, & disoient que le bon Christ est inconnu; que l'Eglise romaine n'étoit qu'une caverne de voleurs, & plusieurs autres absurdités également impies & extravagantes. On les accusoit de se plonger dans toutes sortes de crimes. Ils furent réfutés par Arnaud, Abbé de Cîteaux, & par le bienheureux Pierre de Castelnau. Saint Dominique travailla beaucoup à détruire cette Hérésie. Il y eut une croisade publiée contre ces Hérétiques. On tint contre eux plusieurs Conciles dans la Gaule Narbonnoise, & ils furent enfin condamnés solennellement dans le quatrième Concile général de Latran, tenu l'an 1215.

AMAURI (Erreurs d') elles sont rapportées dans le quatrième Concile de Latran tenu l'an 1215. La première est la même que celle de Berenger, contre l'Eucharistie. La seconde, que Dieu n'a pas plus parlé par Saint Augustin que par Ovide. La troisième nie la résurrection des morts. La quatrième, est celle des Iconoclastes. La cinquième, celle de Prodicus, au sujet de la nudité du corps. La sixième, qu'on ne peut connoître Dieu que dans les Créatures, & nullement par la raison, ni par la lumière surnaturelle. La septième, qu'il n'y a aucune peine pour le péché, quel qu'il soit; & que ce qui est péché cesse de l'être, si on le fait dans la charité. Qu'à la fin du monde, toutes les Créatures rentreront dans Dieu d'où elles sont sorties. Toutes ces erreurs furent proscrites au Concile de Latran, l'an 1215.

ÂME (l') est la plus noble partie dont l'Homme est formé: elle est le principe de la vie du corps humain. C'est elle qui pense en nous, qui desire, à qui le corps obéit: c'est un esprit immortel, créé de Dieu pour être

fini à notre corps, c'est-à-dire, qu'elle est une substance spirituelle & immortelle. La foi & la raison nous l'apprennent, car toute l'économie de la Religion est fondée sur l'immortalité de l'ame. 1^o. La foi nous apprend qu'elle est une substance spirituelle & immortelle; car dans l'Ecriture, l'ame y est appelée souvent du nom d'Esprit, aussi bien qu'à Dieu. *Quis Hominum scit quæ sunt Hominis, nisi Spiritus Hominis qui in ipso est.* I. Cor. 2. *Donec revertatur pulvis in terram suam undè erat, & Spiritus redeat ad eum qui dedit illum.* Eccles. 3. *Iustorum animæ in manu Dei sunt, & non tanget illos tormentum mortis.* Sap. 3. Jesus-Christ lui-même nous fait comprendre qu'elle est immortelle. *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere.* Math. 10. *Qui odit animam suam in hoc mundo in vitam æternam custodit eam.* Joan. 12. Et il établit cette même vérité contre les Saducéens, qui nioient la Résurrection, par ce passage de l'Exode, c. 3. *Ego sum Deus Abraham & Deus Isaac & Deus Jacob*, & il en conclut que, *Non est Deus mortuorum sed viventium*, c'est-à-dire, que comme Dieu est le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob; donc leurs ames subsistent & vivent après la mort de ces Patriarches. Il y a encore quantité d'autres passages de l'Ecriture qui prouvent cette vérité, & qu'il seroit trop long de rapporter.

Les preuves que nous fournit la raison, & par lesquelles on a démontré l'immortalité de l'ame, sont fondées sur la nature même de l'ame. On a donc commencé par prouver que notre ame n'est point matérielle, qu'elle n'est point ce que nous entendons par le mot de matière, d'où on a conclu qu'elle étoit une substance spirituelle. Ce principe posé, on a fait voir que la conséquence qui en résultoit, c'est qu'elle étoit immortelle.

10. La Spiritualité de l'ame, ou son immatérialité, se prouve par plusieurs raisonnemens d'une force invincible, & que l'on comprend facilement pour peu qu'on ait des principes de bonne Logique. 1^o. Il est constant que, quoique nous n'ayons point une connoissance parfaite de la nature de notre ame, néanmoins nous connoissons son existence par sentiment & par conscience. En me connoissant moi-même, je suis certain que moi, qui me connois, suis une

substance, un sujet simple, indivisible & véritablement *moi* (car un sujet qui pense exclut toute composition, toute étendue, toute divisibilité, qui sont les caractères de la matière); que je suis un sujet actif, principe d'action & de mouvement, un sujet représentatif de mille objets différens, un sujet qui possède le sentiment intime de lui-même, de toutes ses sensations ou modifications actuelles. D'où j'ai droit d'inférer que ce sujet, que j'appelle mon âme, n'est point mon corps; puisque les propriétés, que par conviction intérieure j'affirme de mon âme, sont exclusives de mon corps, c'est à dire, que les idées qui sont les propriétés de la substance qui pense & que j'appelle mon âme, ne sauroient être les propriétés de la matière: car le sujet simple & indivisible ne peut être en même tems le sujet divisible ou composé de parties; le sujet principe de mouvement ne sauroit être le sujet passif qui reçoit le mouvement: en un mot le sujet qui se connoît lui-même, qui connoît l'étendue & se discerne d'avec elle; n'est point le sujet actuellement étendu. Or il s'ensuit de-là qu'il faut admettre dans l'homme deux êtres de différent genre, que le Créateur a unis sous de certaines loix & par des nœuds inconnus pour opérer de concert; parcequ'il seroit absurde d'admettre dans un seul & même être des attributs dont on apperçoit l'incompatibilité, telle que seroit l'union de la pensée & de l'étendue dans une seule & même substance, & on vient de faire voir que cela implique contradiction. Il est bon de remarquer que cette preuve de la spiritualité ou de l'immatérialité de l'âme, prise de l'unité ou de l'indivisibilité du sujet qui pense, est celle à laquelle les Défenseurs de son immatérialité se sont attachés, comme à la plus forte de toutes. Pour la rendre encore plus sensible, donnons lui un nouveau jour.

Moi qui pense, à me regarder précisément comme tel, je suis un sujet à part, je suis une vraie substance, car l'idée générale de substance nous la tirons de notre propre être pensant, ou de notre *moi*, rien n'étant mieux conçu exister à part ou séparément de toute autre chose que le *moi*; mais autant qu'il est clair que l'être pensant est une substance, autant l'est-il que cette substance est

indivisible, qu'elle est simple, que c'est une véritable unité : en effet le *moi* qui a différentes sensations ou différentes idées, & qui les compare entr'elles, le *moi* qui se plaît à contempler l'émail de cette prairie, le *moi* qui flatte le son des instrumens de musique, et un mot le *moi* le centre commun d'une infinité d'objets, & le juge qui décide de leur prix, n'est assurément pas un composé de parties distinctes & qui se puissent séparer & détacher l'une d'avec l'autre : il ne faut que penser & sentir pour se convaincre que la chose qui sent & qui pense est un sujet simple, que c'est en rigueur une chose & non plusieurs. Or cette chose ne sauroit être une substance matérielle, puisque la matière est un composé de parties, un tout divisible en parties distinctes qui placées à côté l'une de l'autre peuvent se détacher, & dont celle qui touche immédiatement sa voisine n'est pas plus identifiée avec elle que le globe de la terre n'est identifié avec le globe de Saturne. Ce raisonnement est sensible pour quiconque daigne y faire attention. La Logique vient même à l'appui, & dès qu'on en connoît les principes, on sait que l'idée de chaque attribut renferme celle du sujet. Cela posé, & les deux idées de la pensée & de l'étendue n'ayant rien de commun entr'elles, ces deux attributs sont donc incompatibles dans le même sujet, & supposent deux sujets différens ; car l'idée de la substance étendue renferme celle d'un sujet qualifié par cet attribut : mais il est sensible qu'elle ne renferme rien de ce qui appartient à l'être qui pense, d'où il s'ensuit avec une pleine évidence, que le sujet de la pensée & celui de l'étendue ne sauroient être le même, & que les attributs étant exclusifs l'un de l'autre ne sauroient se réunir dans un seul objet, non plus que le simple & le composé, le divisible & l'indivisible.

Les Matérialistes de nos jours, ces esprits forts qui regardent en pitié le reste des Hommes, donnent à entendre dans leurs écrits, que notre ame pourroit bien n'être que la disposition même des organes de notre corps, & par conséquent une substance pensante, à la vérité, mais purement matérielle.

Le corps de l'Homme, disent-ils, est une machine admirable, de laquelle toutes nos pensées dépendent ;

Quand elle est montée, on voit que l'Homme pense : plus les organes sont subtils & mieux disposés, mieux il pense. Quand ils sont dérangés ou encore informes, ses pensées sont dérangées ou imparfaites, comme on le voit dans les Insensés & dans les enfans. Quand quelque roue vient à se briser, c'est la mort, & il n'y a plus de pensée ; cette expérience de tous les jours prouve donc que l'ame n'est autre chose que l'arrangement de cette machine, dont les différentes combinaisons forment ce que nous appellons la pensée. Mais ce raisonnement est bien foible pour des gens qui se piquent d'avoir infiniment plus de pénétration que les autres, & il est aisé d'en faire voir le faux. Dès que le corps a été destiné par le Créateur, à être l'organe & comme l'instrument de l'Esprit, les choses doivent se passer comme on vient de le dire ; mais cela ne prouve nullement qu'il n'y ait pas dans l'Homme un esprit invisible qui pense & qui exprime sa pensée par l'organe du corps. En effet, quelque belle que soit une ame jointe au corps de l'Homme, elle ne paroîtra pas ce qu'elle est, si le corps, qui lui sert d'organe pour exprimer ses pensées ou même pour les former dans l'imagination ou dans la mémoire, se trouve mal disposés ; semblable en quelque maniere à un Joueur d'instrument, qui, quelque habile qu'il soit, ne jouera pas juste, si l'instrument est dérangé, mais ce défaut de justesse ne prouvera pas l'incapacité du Joueur.

C'est après une objection de cette espece que les Matérialistes demandent si Dieu, qui peut tout, ne sauroit faire penser un *Etre matériel*. Question ridicule & captieuse seulement en apparence, mais dans laquelle il est aisé de faire voir qu'ils ne s'entendent pas eux mêmes, & qu'ils ignorent ou veulent ignorer les premiers principes du raisonnement. On leur répond que non, c'est à dire, qu'il n'est pas possible que Dieu ait mis dans la matiere cette faculté de penser & de sentir, qui est l'attribut propre de l'ame : on leur en a déjà donné la preuve dans des Ecrits où l'on fait voir toute l'impiété & tous les sophismes de leur système. Cette preuve est une démonstration, en voici le précis. L'essence des Etres est fixe & immuable, & leurs propriétés decoulent de leur essence. L'ame pense, parceque c'est là sa nature : elle veut,

parcequ'elle est par sa nature un agent capable de détermination & de choix. La matiere de son côté est étendue solide, susceptible de mouvement ; mais elle ne l'est pas d'intelligence ni de liberté. Dieu peut imprimer à la matiere ce mouvement dont elle est susceptible, & la varier à l'infini, mais il y auroit une contradiction évidente à supposer que Dieu donnât à cette matiere des attributs qui ne sont point renfermés dans son essence, & qui lui fît produire bien des opérations qui répugnent à sa nature. Dieu peut empêcher que l'être pensant, qu'il a créé, ne pense actuellement, mais l'ayant fait ce qu'il est, il ne sauroit empêcher qu'il ne soit susceptible de pensée, & qu'il n'ait par sa nature cette faculté de penser, qui découle de son essence : tout comme ayant fait la matiere ce qu'elle est, il peut bien l'empêcher de se mouvoir actuellement, ou de prendre une certaine forme, mais il ne peut faire qu'elle n'ait pas la faculté d'être mue & de recevoir toutes les formes possibles.

La raison en est sensible : parceque les natures des choses sont immuables, comme le sont les idées qui les représentent, & ainsi elles ne sauroient se confondre. C'est le fondement de ce qu'on appelle les vérités éternelles, qui existent nécessairement en Dieu, qui sont essentielles à son intelligence & indépendantes de sa volonté. Les vérités mathématiques n'en ont point d'autres : ainsi dès que la nature d'une substance est d'avoir de l'étendue, comme est celle de la matiere, cette nature est fixe & essentielle à cette substance ; & cette substance ne peut recevoir aucune modification dont elle ne soit susceptible, parceque la nature des choses ne peut pas se mêler ni se confondre ; autrement ce seroit admettre des contradictions absurdes : telle seroit, par exemple, celle de dire, que Dieu peut faire qu'une chose en devienne une autre, sans cesser d'être ce qu'elle étoit, contre cet axiome vulgaire de la Logique, *impossibile est idem esse simul & non esse* ; car ce qui est contradictoire dans l'idée même des choses ne sauroit devenir l'objet de la toute puissance de Dieu. Ce seroit même ruiner toute cette certitude & anéantir toute vérité, que d'admettre une puissance qui s'étendrait aux contradictions. Ainsi la matiere étant, de sa nature, privée d'intelligence & divisible

divisible à l'infini , demander si elle peut devenir un être pensant ; c'est demander si elle peut être en même-temps simple & indivisible , ou une vraie unité ; c'est demander , en un mot , si la matiere demeurant matiere , peut cesser d'être matiere ; c'est faire des substances autant de vains noms sans signification déterminée ; c'est en faire autant de capacités vagues , également propres à recevoir toutes les propriétés qu'il nous plaira d'imaginer.

Cette preuve de l'immatérialité de l'ame nous est un sûr garant de son immortalité. Car cette immatérialité la distingue totalement de notre corps , dissipe la crainte où nous étions qu'elle ne meure avec lui , fait évanouir les prestiges que les Matérialistes auroient pu faire naître , en disant que sa vie étoit le résultat d'une certaine forme , par conséquent un composé résolvable dans ses premiers élémens , sujet à toutes les révolutions du corps , & qui ne pouvoit manquer de périr tôt ou tard , avec cette forme. En effet , dès qu'il est prouvé que l'ame est une substance immatérielle , simplement unie au corps , capable d'en être séparée , & de subsister dans cet état de séparation , alors on se persuadera facilement qu'elle n'a point été créée pour être anéantie ; & pour bien des raisons : 1^o. Si on fait attention que l'Homme porte au fond de sa nature un desir d'immortalité & une idée de bonheur que la sagesse du Créateur , qui l'y a mis , ne sauroit rendre illusoire. Son excellence , l'usage & le but de ses facultés , ses rapports avec Dieu , puisqu'il est susceptible de Religion , & qu'il est fait pour vivre avec lui dans une éternelle société , & toutes les nobles prérogatives qui distinguent notre ame dans l'ordre des substances créées , ont pour fondement son immatérialité. Cette immatérialité lui découvre les raisons de son immortalité. 2^o. S'il est vrai , comme l'avancent les Philosophes , que rien ne pérît , que les natures des choses ne sont point détruites sous quelque forme différente qu'elles passent , donc notre ame , cette partie de nous-mêmes , qui pense , qui raisonne , qui sent , quoique séparée du corps , ne pérît point pour cela , puisque rien ne pérît : elle ne cesse pas même de penser & de sentir. C'est sa nature , & les natures ne changent point ;

donc , de même que la partie grossiere de l'Homme ne laisse pas après la mort que de demeurer un corps grossier , quelque imperceptible qu'il devienne à nos yeux , de même l'ame ne cessera pas d'être une substance immatérielle & pensante. Mais comme sa nature est la pensée & le sentiment , elle doit nécessairement éprouver dans ce nouvel état , du bien ou du mal : donc elle est heureuse ou malheureuse , & cela éternellement , parceque rien ne périt & que les natures ne changent point.

La seconde preuve de l'immortalité de l'ame est fondée sur le sentiment imprimé que l'Homme porte au fond de son cœur de cette même immortalité. Car les Hommes de tous les siècles & de tous les pays ont toujours eu dans l'esprit , que leur ame étoit immortelle. Qu'on remonte jusqu'à la naissance des siècles , qu'on parcoure l'Histoire des Roïaumes & des Empires , on se convaincra que la croïance de l'immortalité de l'ame a été & est encore la croïance de tous les Peuples de l'Univers. La connoissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre , les Hommes ont pu s'égarer & se sont égarés en effet sur l'objet de la Divinité en la multipliant ; mais le sentiment de l'immortalité de l'ame n'a pu s'effacer du cœur des Peuples les plus grossiers. Ils attendent tous un avenir , ils se figurent tous une Région que nos ames habiteront après notre mort. Et cette croïance ne peut être un préjugé de l'éducation , puisqu'elle est différente selon les differens pays : ce n'est point non plus une secte , car ce dogme n'a point eu de Chef ni de Protecteur. Cependant les Hommes se le sont persuadé à eux mêmes. 3^e. Sur les conséquences affreuses qu'entraîne l'idée que l'ame mourroit avec le corps. Car , si tout meurt avec nous , tout est confondu sur la terre , toutes les idées de vice & de vertu sont renversées , puisque les Loix qui nous unissent & les devoirs les plus sacrés de la société ne sont fondés que sur la certitude d'un avenir. Ainsi , si on n'attendoit plus rien après cette vie , on pourroit regarder la vertu & le vice comme des préjugés de l'enfance , & les suites de la crédulité des Peuples : les adulteres , les meurtres , les crimes abominables ne seroient à nos yeux & dans le fond de notre cœur , que des de-

faibles humaines, des Loix de police établies par la politique des Législateurs. D'où il suit que les crimes les plus affreux, & les vertus les plus pures pourroient être mises dans le même niveau, puisqu'un anéantissement éternel doit tôt ou tard égaler le juste & l'impie; d'où il suit enfin que ceux qui auroient le malheur de croire que tout finit avec nous, peuvent dans le fond, & raisonnant d'après leurs principes, être sans mœurs, sans probité, sans foi, n'avoir d'autre règle que leurs passions, d'autre frein que la crainte des Loix civiles, & d'autre Dieu qu'eux-mêmes.

4°. Sur la nécessité d'un avenir: & cette nécessité est fondée sur l'idée même que nous devons avoir de Dieu, qui est celle d'un Etre souverainement sage & équitable. Or, cette idée seule nous fait comprendre qu'un Dieu juste doit être nécessairement le rémunérateur de la vertu, & le vengeur du crime. En vain l'impie objecteroit qu'il n'est pas de la grandeur de Dieu, de s'amuser à ce qui se passe parmi les Hommes, & de peser leurs vices & leurs vertus: idée téméraire que se forme l'impie de la grandeur de Dieu, comme s'il lui falloit des soins & des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre. Car on doit lui répliquer, qu'au contraire il n'est pas de la grandeur de Dieu de laisser les vices sans châtiment, & les vertus sans récompense, & de regarder du même œil l'Homme de bien & le méchant; car il s'ensuivroit de cette horrible supposition, que Dieu préféreroit le vice à la vertu. Pourquoi? parceque l'expérience journalière nous apprend que dans cette vie les plus gens de bien sont souvent accablés de maux, ou par les souffrances du corps, ou par l'injustice & les violences qu'ils éprouvent de la part des autres; que les impies & les méchants, les Hommes injustes & corrompus paroissent les heureux de la terre, sont dans l'abondance des biens de ce monde; que plusieurs même en jouissent toute leur vie dans une parfaite tranquillité, qu'en un mot ce Dieu juste ne distingue point extérieurement les méchants d'avec les bons, & qu'il demeure comme dans un silence qui paroît prodigieux à l'Esprit humain. Or, s'il n'y avoit point d'avenir, on feroit de la Divinité une intelligence injuste, qui ne se plairoit que dans la confusion, & qui

mettroit sa puissance à laisser le monde, qu'il a créé, dans un désordre universel. Donc, dès qu'on admet un Dieu, c'est-à-dire, une intelligence toute puissante & toute sage, on doit admettre un avenir, c'est-à-dire, un tems, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

Enfin, le dogme de l'immortalité de l'ame est fondé sur les motifs de l'autorité; cette autorité, ce sont les Saintes Ecritures, la déposition des Apôtres qui ont répandu leur sang pour rendre témoignage à la vérité; sur l'accomplissement des Prophéties; sur la tradition de tous les siècles, c'est-à-dire, sur des faits qui, depuis la naissance du Monde, ont paru certains à tout ce que l'Univers a eu de plus grands Hommes. V. sur cette matière S. Augustin de *immortalit. anim.* C. 1. n. 1. c. 6. n. 10. c. 9. n. 16. La recherche de la vérité du P. Mallebranche. La connoissance de soi-même du P. Lami. Bayle à l'article *Leucippe*.

AMB DE JESUS-CHRIST. Le Verbe divin en s'incarnant s'est véritablement uni à une ame, comme il s'est uni à un corps. Car la Sainte Vierge n'a pas enfanté un corps inanimé, mais un Homme dans l'état d'Enfant. Or, qui dit un Homme dit un composé d'une ame aussi bien que d'un corps. Jesus-Christ a dit lui-même: *Tristis est anima mea usque ad mortem*, Math. 26. *Animam meam pono pro ovibus meis*. Joan 10. Ainsi l'ame de Jesus-Christ a éprouvé les mouvemens humains, comme la douleur & la tristesse. Et Jesus-Christ a voulu les ressentir, pour confirmer la foi de son humanité, qu'il prévoyoit devoir être attaquée par divers Hérétiques, entr'autres les Apollinaristes, & pour consoler ses membres infirmes lorsqu'ils seroient agités de ces mouvemens de tristesse, & les sanctifier; mais il n'a point pris ce qu'il y avoit de défectueux dans ces mouvemens, & ceux qu'il a éprouvés étoient soumis à sa volonté comme Dieu.

AMOS, le troisieme des douze petits Prophètes, son nom interprété du latin veut dire *peuple séparé*, pour désigner l'état où étoit le Peuple d'Israël, dans le tems qu'Amos étoit en Judée, & qu'il gardoit les troupeaux à Tecué. Il fut envoyé pour prophétiser dans le Royaume d'Israël au tems de Jéroboam.

AMOUR DE DIEU. Le précepte de l'amour de Dieu est fondé sur le premier & le plus grand Commandement. *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, & ex tota anima tua, & ex tota fortitudine tua* : Deut. 6.

1^o. Sur les principes de la nature, puisque toutes les Créatures, en publiant la gloire de leur Auteur, crient sans cesse qu'on l'aime & qu'on l'adore ; mais cette obligation est toute particulière aux Chrétiens, & propre à la Loi nouvelle, qui est une Loi de grace & d'amour.

2^o. Sur la justice de ce précepte ; car s'il est juste d'aimer notre Créateur, de qui nous tenons tout ce que nous avons, qui est la source de tous les biens, il l'est pareillement, que nous en soyons reconnoissans. Ce précepte oblige, 1^o. à aimer Dieu d'un amour de préférence sur toutes les créatures, c'est-à-dire, qu'entre tous les objets qu'il nous est permis d'aimer, nous aimons Dieu par-dessus toutes choses. Cependant les Théologiens remarquent qu'on peut s'aimer soi-même, ou le prochain, d'un amour plus *intensif*, c'est-à-dire, sensiblement plus vif que celui dont on aime Dieu, parceque les choses sensibles & corporelles font plus d'impression sur notre imagination que les choses spirituelles & divines ; que l'amour de Dieu dans un état parfait *ab omni parte*, n'est pas de précepte exprès, parceque dans cette vie, cette perfection n'est guere possible à cause du poids de la concupiscence ; que ce privilege n'est que pour les Bienheureux ; mais qu'on est obligé de tendre à cette perfection, de faire ses efforts pour y arriver avec la grace de Dieu, & que c'est cette augmentation que l'Eglise elle-même demande à Dieu dans ses prières : *Da nobis fidei, spei & charitatis augmentum*. 2^o. Ce précepte oblige de faire des Actes d'amour de Dieu de tems en tems, particulièrement dans les actions de Religion, telles que les prières quotidiennes & dans la réception des Sacramens. Car les préceptes sont donnés, dit Saint Thomas, afin qu'on produise des Actes des vertus convenables, 2. 2. *qu. 44. art. 2. 3^o*. Il nous oblige de rapporter toutes nos actions à Dieu du moins virtuellement. En effet dans cette vie, l'Homme ne peut pas être occupé de Dieu expressément à chaque instant, & il suffit que notre cœur se porte à Dieu par une conduite

chrétienne, & que rien n'y entre qui soit contraire à cet amour ; selon les paroles de Saint Jean, 1. 5. *hæc est charitas Dei ut mandata ejus custodiamus* ; & Saint Grégoire conclut de-là que nos bonnes œuvres sont par conséquent la meilleure preuve que nous puissions donner de notre amour pour Dieu : *probatio ergo dilectionis, exhibitio est operis*. Hom. 30. in Evang.

AMOUR DU PROCHAIN (1°) Il est fondé sur le précepte de la charité que Jesus-Christ nous a enseigné, & qu'il appelle le second Commandement. *Secundum autem (mandatum) simile est huic. Diliget proximum sicut te ipsum*. Math. 22. 39, c'est-à-dire, que l'amour que nous avons pour nous, doit être l'exemple & la règle celui que nous devons avoir pour le prochain. Ce qui fait comprendre qu'on doit s'aimer par préférence au prochain ; car la règle & l'exemple, comme remarque Saint Thomas, sont préférables aux choses à qui elles en servent, 2. 2. qu. 28. art. 4. D'ailleurs l'Homme par lui-même a un rapport plus immédiat à Dieu, que par le prochain. Ainsi la charité, après Dieu, s'étend d'abord à l'amour que nous devons avoir, 1°. pour notre âme ; 2°. pour notre vie & tout ce qui est nécessaire pour la conserver ; 3°. pour le prochain. Or, il faut aimer le prochain comme on doit s'aimer soi-même quoique non-préférablement à soi-même ; mais cet amour qu'on a pour soi & pour le prochain doit se rapporter à Dieu, parceque c'est lui qui est notre fin dernière & non nous-mêmes, & que c'est lui en qui nous devons mettre notre souverain bien : ainsi cet amour ne doit pas nous empêcher d'aimer Dieu de tout notre cœur & de toute notre âme.

AMOUR DE NOS ENNEMIS. (1°) nous oblige, 1°. à les porter à Dieu en se reconciliant avec nous. » Ne » soyez pas paresseux, dit Saint Augustin, à aimer vos » Ennemis : lorsqu'un homme vous maltraite, servez- » vous de la prière pour le fléchir : s'il vous hait, ayez » pitié de lui. Cette haine qu'il a pour vous est comme une fièvre de son âme : s'il en est une fois guéri, » il vous remerciera des soins que vous avez pris pour » sa guérison, S. Aug. expos. in Ep. Joan. trac. Jesus-Christ nous a ordonné d'aimer nos Ennemis : *Ego au-*

rem dico vobis : Diligite inimicos vestros : Benefacite his qui oderunt vos , & orate pro persequentibus & calumnantibus vos. Math. 5. Ce précepte nous oblige non-seulement de pardonner à nos Ennemis dans le fond du cœur , & d'être disposés à leur rendre service dans leurs besoins , mais de leur témoigner dans les rencontres , que l'on n'a aucune haine pour eux , ce qu'on doit faire connoître , en leur rendant les devoirs ordinaires qu'exigent la civilité & la charité chrétienne , autant que cela peut servir pour nous reconcilier avec eux , & les empêcher de persévérer dans la haine qu'ils ont pour nous. *Notre amour pour nos ennemis est véritable , dit S. Gregoire le grand , lorsque nous ne sommes pas affligés de leur prospérité , ou que nous ne nous réjouissons pas de leurs pertes ou de leurs peines : c'est la marque indubitable que nous les aimons véritablement. S. Greg. Moral. l. 22. c. 6.*

ANABAPTISTES (les) Secte de Protestans du seizième siècle , ainsi nommés , parcequ'ils prétendoient qu'il falloit rebaptiser les enfans , quand ils étoient en âge de raison. Cette Secte fit beaucoup de progrès en Allemagne. Les Petrobrusiens , les Vaudois , les Albigeois , soutenoient les mêmes erreurs. Les Anabaptistes se divisèrent en plusieurs Sectes , à qui on donna le nom de leurs Chefs : ils avoient encore adopté d'autres erreurs qui avoient quelque chose de commun avec les anciens Gnostiques.

ANAGOGIQUE. (sens) Sorte de sens dans lequel on peut expliquer en certains endroits l'Ecriture-Sainte : il signifie un sens mystérieux ; c'est-à-dire , qui élève l'ame aux choses célestes & divines ; & il est tel , par analogie , ou comparaison qui se tire du sens naturel. *Voyez Sens divers.*

ANATHEME (l') est une espèce d'excommunication faite par un Concile , ou par le Pape , ou par un Evêque , & que l'on prononce contre ceux qui ont commis quelque grand crime ; ce qu'on appelle Anathématiser : & c'est ce qui se pratique dans les Conciles contre les hérésies & contre ceux qui les soutiennent. L'Anathème sépare du corps de la Société & du commerce des Fideles , ce que ne fait pas l'Excommunication ; &

c'est en quoi cette dernière diffère de l'autre. Ces sortes d'Anathèmes sont judiciaires, les autres sont abjuratoires : ceux-ci ont lieu quand on abjure une hérésie & qu'on dit Anathème à l'erreur.

ANGES (les) Le nom d'Ange signifie Envoyé, ou Ambassadeur, parceque Dieu se sert des Anges pour exécuter ses ordres. Il y a des Anges : toute la tradition l'enseigne, & c'est un article de foi, fondé sur l'Ecriture tant de l'ancien que du nouveau Testament :

Benedicite Angeli Domini Domino. Dan. 3.

Laudate eum omnes Angeli ejus. Ps. 148.

Le tems de leur Création n'est pas déterminé. Les Peres & les Docteurs sont partagés là-dessus : les uns disant que c'est avant la Création du monde, d'autres qu'ils ont été créés le premier jour de la Création. Les Anges sont de purs Esprits, l'Ecriture en parle ainsi : *Qui facis Angelos tuos spiritus & ministros tuos ignem urentem. Ps. 103. Nonne omnes sunt administratorii spiritus. Heb. 1.* Les Peres l'ont enseigné de même. Saint Ignace dans son Epître aux Tralliens, les appelle *incorporeas mentes*. Le quatrieme Concile de Latran a confirmé cette Doctrine ; *Creator ab initio temporis de nihilo condidit creaturam spiritalem & corporalem, Angelicam & mundanam.* Ils ont été créés en état de grace, mais tous ne sont pas demeurés dans cet état de sainteté. *Ecce qui serviunt ei non sunt stabiles, & in Angelis suis reperit pravitatem. Job. 4.*

Les mauvais Anges pécherent en pleine liberté. Ce ne fut ni par ignorance, ni par aucun mauvais penchant. Un amour desordonné de leur propre excellence fut la cause de leur perte, voulant être semblables à Dieu & être au-dessus de tout : *Quomodo cecidisti de cælo Lucifer qui mane oriebaris qui dicebas in corde tuo, in cælum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum ... similis ero Altissimo. Isai. 14.* C'est la croyance de l'Eglise que les mauvais Anges ont été précipités, après leur péché, dans les enfers, fondée sur les paroles de S. Pierre. *Deus Angelis non pepercit, sed rudentibus infernis detractos in Tartarum tradidit cruciandos, in judicium reservari. 2. Pet. 2. ; & sur celles de J. C. Discedite maledic-*

in ignem æternum qui paratus est Diabolo & Angelis. Matth. 25. Les Peres prétendent que l'air en est rempli, fondés sur les paroles de S. Paul : *Secundum principem potestatis aeris hujus, spiritus qui nunc operatur in filios diffidentie.* Eph. 2. Et celles-ci : *Non est nobis colluctatio adversus carnem & sanguinem sed adversus principes & potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum contra spiritualia nequitie in cælestibus.* Eph. 6.

Les bons anges jouissent de la félicité éternelle, ils sont toujours en la présence de Dieu : *Angeli eorum semper vident faciem Patris mei qui in cælis est.* Math. 18. Leur nombre est infini : *millia millium ministrabant ei, & decies millies centena millia assistebant ei.* Dan. 7. L'Ecriture fait mention de trois, dont elle nous apprend le nom 1°. de Saint Michel qui signifie *Quis ut Deus* : *Michael & Angeli ejus præliabantur cum dracone.* Apoc. 12. 2°. Celui de l'Ange Raphaël, c'est-à-dire, remède ou guérison de Dieu : *Ego sum Raphael Angelus, unus ex septem qui astamus ante Dominum.* Tob. 12. 3°. Celui de l'Ange Gabriël, c'est-à-dire, force de Dieu. Il est encore plus célèbre que les autres par plusieurs révélations qu'il fit par l'ordre de Dieu. 1°. Au Prophète Daniel : *Ecce vir Gabriel ... cito volans tetigit me... & locutus est mihi.* Daniel 9. 2°. A Zacharie. *Ego sum Gabriël qui esto ante Deum, & missus sum loqui ad te.* Luc 1. 3°. A la Sainte Vierge, pour lui annoncer l'Incarnation du Fils de Dieu dans son sein : *Missus est Angelus Gabriël ad Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatam viro.* Luc. 1. 26.

On distingue les Anges en trois Hierarchies, & chaque Hierarchie en trois Ordres ou Chœurs, Les Séraphins. Les Cherubins & les Thrônes, sont dans la première. Les Dominations, les Principautés, & les Puissances, dans la seconde. Les Vertus des Cieux, les Archanges & les Anges, dans la troisième. On voit la distinction de ces Hierarchies dans l'Auteur du Livre de la Hierarchie céleste, attribué à S. Denis, & dans S. Grégoire, *Homel. 34. in Evang.* Au reste, c'est l'Ecriture même qui fait mention de ces divers noms des Anges. 1°. Les Séraphins : *Seraphim stabant super illud (solium)* Isa. 6. 2. 2°. Les Cherubens. *Dominus Deus ... ejecitque Adam; & colloca-*

vit ante Paradisum voluptatis Cherubim. Gen. 3. *Superque eam (arcam) erant Cherubim gloriæ.* Heb. 9. 3^o. Les Thrônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances : *In ipso condita sunt universa in cælis ... sive Throni, sive Dominationes, sive Principatus, sive Potestates.* Coloss. 1. 4^o. Les Vertus. *Constituens (Christum) ad dexteram suam in cælestibus supra omnem principatum & potestatem & virtutem & dominationem.* Eph. 1. 5^o. Les Archanges : *Ipse Dominus, in jussu & in voce Archangeli & in tuba Dei, descendet de cælo.* 1. Thess. 4. 6^o. Les Anges. *Voiez les passages ci-dessus cités qui regardent les Anges, & S. Paul aux Heb. ch. 1.*

Dieu emploie des Anges de tout Ordre à quelque ministère : 1^o. Les Anges sont le Ministres de la justice de Dieu. *Egressus est autem Angelus Domini & percussit in castris Assyriorum cent. octog. quinque millia.* Il. 37. *Delebimus locum ipsum, (Sodomam) eo quod increverit clamor eorum coram Domino qui misit nos ut perdamus illos.* Gen. 19. Ils doivent accompagner J. C. au Jugement dernier. *Cum venerit Filius hominis in majestate sua & omnes Angeli cum eo.* Matth. 25. 2^o. Ils sont les Gardiens des Fidèles, *Angeli eorum semper vident faciem patris mei qui in cælis est.* Matth. 18. *Angelus ejus est, disoient les Fideles, en parlant de S. Pierre, A&A. 12. Sit Deus in itinere vestro, & Angelus ejus comitetur vobiscum.* Tob. 5. *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis.* (Ps. 90. Sur quoi Saint Chrysostome dit ces paroles : *Hic manifestum est quia unusquisque fidelis habet Angelum suum.* Hom. 3. in Ep. ad Coloss. c. 1. 3^o. C'est par une suite de ce pieux sentiment qu'on croit que les Roiaumes, les Provinces, les Villes, les Eglises, ont leur Ange tutelaire, & pour ainsi dire assigné pour la garde de ces lieux. Le Prophète Daniel fait mention d'un Ange qui veilloit sur l'Empire des Perses. *Et ecce Michaël unus de principibus primis venit in adjutorium meum.* Dan. 10. 4^o. Ils présentent nos prières à Dieu : *Ego obtuli orationem tuam Domino, disoit l'Ange Raphael à Tobie, c. 12. Ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu Angeli coram Deo.* Apoc. 8. Ils gémissent sur les désordres des Peuples. *Angeli pacis amarè flebunt.* Isaïe 33. 7. Ils se ré-

jouissent de la conversion des Pécheurs. *Gaudium erit coram Angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente* Luc 15.

Les Anges connoissent toutes les choses qui sont dans l'ordre naturel, mais cette connoissance est bornée à celles que Dieu veut qu'ils sachent. Ils sont capables d'amour, parcequ'ils sont des Créatures raisonnables, & leur amour dominant est pour Dieu. Les Anges sont quelque part, disent les Théologiens, mais ils ne sont que là où ils operent : ils y sont *non circumscriptivè*, parceque leur substance n'étant pas corporelle, n'a aucun rapport à tel ou à tel espace que forme le lieu où ils sont ; mais ils y sont *definitivè*, c'est-à-dire, de telle maniere que leur présence n'est point ailleurs. 2°. Les Anges passent d'un lieu à un autre : cela se prouve par l'Ecriture qui leur attribue de monter au Ciel & d'en descendre. *Genes. c. 28. 12.* Ils sont capables de se parler les uns aux autres : *Seraphim clamabant alter ad alterum.* Isaïe 6.

ANGLICAN. On appelle de ce nom ceux qui professent la Religion Anglicane : cette Religion est la prétendue réforme faite par Henri VIII, Roi d'Angleterre. Les Anglicans ont fait schisme avec l'Eglise Romaine : ils soutiennent que de sept Sacremens, il n'y en a que trois institués par J. C., savoir le Baptême, l'Eucharistie, & la Pénitence, & que les autres sont ajoutés par l'Eglise. Sous Edouard VI, Fils de Henri VIII, ils joignirent à ces erreurs, celles des Luthériens & des Zuingliens, en sorte qu'ils rejettent la présence réelle & le culte des Saints : ils ont encore changé beaucoup de choses dans la Liturgie : tout ce qui n'est pas Anglican s'appelle en Angleterre *Non conformistes*.

ANNATE. Droit que l'on paie au Pape lorsqu'il donne les Bulles d'une Abbaye ou d'un Evêché : ce droit est le revenu d'une année, taxée selon l'évaluation du Bénéfice faite au tems du Concordat. Ce fut Jean XXII, qui introduisit les Annates. En France, les Rois & les Parlemens se sont toujours opposés aux Annates comme à un tribut qui leur paroissoit odieux. Le Concile de Bâle les avoit même condamnées, cependant, elles n'ont pas laissé de subsister, & l'usage les a rédui-

es en France aux Bénéfices consistoriaux.

ANNONCIATION. *Voiez* INCARNATION.

ANOMÉÉNS. Ce fut ainsi qu'on appella dans le quatrième siècle les purs Ariens, parcequ'ils nioient non-seulement la consubstantialité du Verbe, mais même qu'il fût d'une nature semblable à celle du Pere.

ANTECEDEMENT. Ce terme s'entend quand on parle de l'ordre des decrets de Dieu, & il est opposé à conséquemment.

ANTECHRIST. (l') Le nom d'Antechrist, en général, est donné à ceux qui s'opposent à Jesus-Christ, c'est-à-dire, à sa Doctrine. C'est en ce sens que les Hérétiques sont appellés Antechrists dans l'Ecriture, & c'est en ce sens que Jesus-Christ a dit qu'il étoit déjà venu. 1. *Joan. 1...* mais pris plus particulièrement, ce nom signifie cet Impie qui doit venir à la fin du Monde, & dont l'Ecriture a désigné les caracteres : 1°. Ce sera un Homme très méchant, opposé à tout bien. *Homo peccati, filius perditionis, qui adversatur & extollitur supra omne quod dicitur Deus.* 2. *Theff. 2. 2°.* Il voudra se faire passer pour un Dieu & se faire adorer comme tel ; *ita ut in templo Dei sedeat ostendens se tanquam sit Deus*, *ibid. 3°.* Il suscitera contre l'Eglise la plus grande persécution qu'on ait vue, & un grand nombre de Chrétiens y succomberont. 4°. Il fera de faux miracles par lesquels plusieurs seront séduits. *Erit tunc tribulatio magna quasi non fuit ab initio mundi... surgent Pseudochristi, dabunt signa magna & prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi.* *Math. 24. In omni seductione iniquitatis iis qui pereunt.* 2. *Theff. 2. 5°.* Jesus-Christ détruira cet Impie par le souffle de sa bouche, & il le perdra par l'éclat de sa présence : *Quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui, & destruet illustratione adventus sui*, *ibid. 6°.* Avant sa venue il se fera une grande révolte contre l'Eglise & une grande apostasie, c'est-à-dire, que l'Antechrist ne paroîtra qu'après que la dernière Secte d'Hérétiques ou de Schismatiques se fera séparée de l'Eglise : *Nisi venerit discessio primum*, *ibid. 7°.* Il ne viendra que peu de tems avant la fin du monde, & après que l'Evangile aura été annoncé à tous les Peuples de la terre. *Et in om-*

*res Gentes primum oportet prædicari Evangelium . . . Exurgent Pseudochristi . . . &c. post tribulationem illam sol con-
suetudinebitur, &c. Marc. 13.*

ANTHROPOLOGIE (l') est une maniere de parler de l'Ecriture sainte, lorsqu'elle parle de Dieu, comme des Hommes, en lui attribuant des yeux, des mains, des sentimens de douleur & de compassion; car cela n'est dit que par Anthropologie & pour marquer que Dieu agit en telle ou telle occasion, comme s'il avoit les sentimens qu'ont les Hommes.

ANTHROPOMOPHITES. Anciens Hérétiques qui soutenoient que Dieu avoit une figure humaine, sur laquelle l'Homme avoit été créé, & qui célébroient la Pâque selon la maniere des Juifs. *Voiez* S. Epiphane, hzres 70.

ANTIDICOMARIANITES. Secte d'Hérétiques: ils prétendoient que la Sainte Vierge avoit eu plusieurs Enfants de Saint Joseph, & qu'elle n'étoit pas demeurée Vierge. *Voiez* Saint Epiphane, hzres 78.

ANTILUTHERIENS. Sacramentaires, qui après s'être séparés de l'Eglise avec Luther, l'ont ensuite abandonné & ont fait des Sectes différentes: tels sont les Zuingliens, les Calvinistes, les Anglicans, &c.

APOCALYPSE (l') est le dernier Livre du nouveau Testament, & qui termine les Saintes Ecritures. Saint Jean l'Evangéliste en est l'Auteur: il l'écrivit dans le tems qu'il étoit relegué à l'Isle de Patmos, par l'ordre de Domitien, & il l'adressa aux Eglises d'Asie. S. Jérôme écrivant à Paulin, exprime en peu de mots l'excellence de ce Livre, en disant que l'Apocalypse de S. Jean renferme autant de mystères qu'il y a de paroles. S. Augustin a expliqué d'une maniere admirable tout le vingtième Chapitre de ce Livre. *Voiez* M. Bossuet, Evêque de Meaux, sur le même Chapitre.

APOCRYPHES (Livres): on appelle ainsi tous les Livres qui sont reconnus n'être point compris dans le Canon des Livres sacrés. Ce mot d'Apocryphe vient des deux mots grecs *ἀποκρυφός* & *κρυπτός*, qui signifient obscur & caché. Les Livres apocryphes de l'ancien Testament sont de deux sortes; les uns sont seulement des Ouvrages d'Auteurs incertains, inconnus, & sans autorité: c'est

dans ce sens que les Peres ont entendu ce mot à l'égard de plusieurs Ouvrages qui portent le nom d'apocryphe, & ils n'ont nullement entendu qu'ils fussent faux & fabuleux : ils les ont même regardés comme pieux & utiles. Tels sont, par rapport à l'ancien Testament, le troisieme & quatrieme Livre d'Esdras, l'Oraison de Manassés. Et quoiqu'ils aient été rejettés du Canon des Saintes Ecritures, par les anciens Conciles, les Peres les ont cités & les ont insérés dans plusieurs Exemplaires de la Bible ; mais dans les derniers tems ils ont toujours été mis hors d'œuvre & d'un autre caractère dans toutes les Editions latines, pour les distinguer des divines Ecritures. Les autres ont été appellés, avec raison, apocryphes, & dans le sens qu'on attribue ordinairement à ce mot, c'est-à-dire, qu'ils sont non-seulement sans autorités & sans nom, mais faux & supposés, remplis d'erreurs & d'Histoires fabuleuses, & corrompus par les Hérétiques. Tels sont, par exemple, le Testament des douze Patriarches, le Livre d'Henoc, cité par l'Apôtre Saint Jude, ceux de l'Assomption de Moïse, du Salut d'Abraham, les fausses Prophéties d'Ezechiel & d'Habacuc, les Livres de Jannès & de Mambres, dont parle Saint Paul. 2. Tim. 3. celui de la Pénitence d'Adam ; l'Echelle de Jacob & plusieurs autres.

Les Livres apocryphes du nouveau Testament doivent être pareillement distingués. 1°. Ceux qui sont improprement appellés ainsi ; car quoiqu'ils ne soient pas du nombre des divines Ecritures, & qu'ils n'aient pas été regardés par l'Eglise comme ayant été dictés par le Saint Esprit, ils ne contiennent rien en eux-mêmes que d'édifiant & de conforme à sa Doctrine. Nous en avons qui sont un témoignage authentique de la pureté de la foi & des mœurs des premiers Chrétiens, & qui nous représentent l'esprit & la sainteté des Disciples des Apôtres & des Saints Evêques, qui touchoient au tems Apostolique. C'est, 1°. l'Epître de S. Paul aux Laodicéens ; 2°. celle de S. Barnabé ; 3°. Les trois Livres du Pasteur de S. Hermas, qui a pour titre les Visions ; 4°. Les deux Epîtres de S. Clément aux Corinthiens. 5°. Les sept Epîtres du célèbre S. Ignace, Evêque d'Antioche & Martyr, dont la premiere est aux Ephésiens ; la seconde

aux Magnesiens ; la troisième aux Tralliens , la quatrième aux Romains ; la cinquième aux Philadelphiens ; la sixième aux Smyrniens ; & la septième à S. Polycarpe. Toutes les Lettres de cet Homme vraiment Apostolique , (car il avoit été le Disciple de S. Pierre & de S. Jean) sont regardées , avec bien de raison , comme un des plus précieux monumens de la foi & de la discipline de l'Eglise. Celle qui écrit aux Fideles de Rome lorsqu'il fut condamné à être exposé aux Bêtes , sous l'Empereur Trajan , pour les conjurer de ne point employer leurs sollicitations , afin de changer son supplice , ou de lui conserver la vie , est pleine d'un feu si divin qu'on ne peut la lire sans être touché & attendri. On y voit la grandeur de sa foi & la sublimité de ses sentimens. Le style en est très vif & très animé , & on y remarque partout l'ardeur de l'Esprit saint , qui parloit dans les Martyrs. Enfin , l'Epître à Diognete , dont l'Auteur est inconnu : Ouvrage en Grec du premier siècle , fort estimé des Savans , qui le regardent comme un abrégé des preuves les plus solides de la Religion Chrétienne : on y voit un portrait admirable de la vie & des mœurs des premiers Chrétiens , capable de ranimer la ferveur des Fidèles par les grands exemples , qu'il met devant les yeux , de la piété & de la foi de ces premiers Héros du Christianisme. Cet ouvrage a été traduit en François , il y a environ trente ans. Les Livres véritablement Apocryphes , c'est-à-dire , qui sont faux , pleins de fables , & d'erreurs , supposés ou altérés par les Hérétiques , & rejetés par toute l'Antiquité , sont entr'autres , les Lettres de la Sainte Vierge à S. Ignace , & de S. Ignace à la Sainte Vierge , aux Fidèles de Tarse , à S. Jean l'Evangéliste , & à d'autres. Le Proto-Evangile de S. Jacques , touchant la génération de J. C. l'Evangile de S. Pierre dont se servoient les Marcionites ; celui de vérité dont se servoient les Valentiniens ; les Evangiles de Perfection & de Philippe dont usoient les Gnostiques. Ceux de S. Mathias & de S. Thomas , supposés par les Disciples de Manès. Celui de Judas Iscariote , supposé par les Gairnites , *Voi. S. Epiphane , hæres. 26. & 37.* Ceux de Thadée , de Barnabé & d'André , & plusieurs autres Actes & révélations qui sont rejetés nommément par le Conc. de Rome ,

tenu sous le Pape Gelaze , l'an 494. & qui pour la plupart ne sont point venus jusqu'à nous.

APOLLINARISTES. Hérétiques dans le quatrième siècle : leur Chef fut Appollinaire , Prêtre de l'Eglise de Laodicée. Ils soutenoient que J. C. n'avoit point d'ame , & que le Verbe de Dieu animoit son corps ; que du Verbe & du corps il s'étoit fait une même substance , en sorte que le Verbe avoit souffert & étoit véritablement mort sur la croix ; que la chair de J. C. n'avoit point été formée du corps de la Sainte Vierge , mais qu'elle étoit venue du Ciel ; que c'étoit la substance même du Verbe éternel , qui s'étoit changée en corps ; que le Saint Esprit étoit moins grand que le Fils , & le Fils moins grand que le Pere. Toutes ces erreurs furent fortement combattues , par S. Athanase , S. Grégoire de Nazianze , S. Grégoire de Nyffe , Theodoret , S. Ambroise. Ces Hérétiques furent condamnés dans les Conciles tenus à Alexandrie , à Rome , à Antioche ; & enfin au second Concile général , qui est le premier de Constantinople.

APOSTASIE (1°) est un abandon téméraire de la foi , ou de la Religion. La Glose en nomme trois sortes. La première de perfidie , lorsque quelqu'un s'éloigne de la foi ; la seconde de désobéissance , s'il agit contre quelque précepte de foi ; la troisième d'irrégularité lorsqu'il abandonne l'Ordre religieux qu'il avoit embrassé. *Gloss. in c. 1.*

APOSTOLICITÉ (1°) est un des quatre caractères de l'Eglise Catholique , c'est-à-dire , qu'elle tire son origine des Apôtres qui l'ont fondée. 1°. En ce qu'elle remonte sans interruption depuis les Pasteurs qui la gouvernent aujourd'hui jusqu'aux Apôtres qui les ont établis en qualité de Pasteurs , comme J. C. les avoit envoyés : on justifie ce fait par le Catalogue des Evêques de chaque Diocèse , & surtout par celui des Papes , d'une manière incontestable. *Voiez Gallia Christiana.* 2°. En ce qu'elle tire sa Doctrine des Apôtres , c'est-à-dire , qu'elle fait profession de conserver , dans sa pureté , la même Doctrine qu'ils ont enseignée. Or , c'est par la révélation qui lui en a été faite ; car pour qu'une Doctrine soit censée Apostolique , c'est-à-dire , comprise dans la révélation faite aux Apôtres , il faut , 1°. qu'elle soit insérée dans l'Ecriture

l'Ecriture sainte, ou dans la Tradition. C'est ce qu'enseignent les Peres, & entre autres S. Irenée, l. 3. *adv. hæres.* c. 4. S. Epiphane, l. 2. *adv. hæres. hæres.* 60. S. Basile, de *spir. sancto*, c. 27. S. August. l. 2. de *Baptis. cont. Donat.* c. 7. 2°. Il suffit qu'elle ait été enseignée par plusieurs Peres proche des tems Apostoliques, en rendant témoignage que c'étoit la Doctrine de l'Eglise : il suffit même qu'une Doctrine se soit trouvée établie par toute l'Eglise, sans qu'aucun Auteur Catholique l'ait combattue comme une erreur ou une nouveauté ; car c'est une marque qu'elle a été établie par les Apôtres. C'est la Doctrine de S. Augustin. *Ep.* 54. Or, c'est en ce sens que la Doctrine de l'Eglise est Apostolique. 3°. Ce caractère d'Apostolique ne peut convenir qu'à l'Eglise qui est unie de Communion avec le siège de Rome. Car celle ci seulement, & nulle autre, tient sa Doctrine des Apôtres : c'est d'eux qu'elle a reçu ses dogmes, au lieu que les Chefs des autres Sociétés ne peuvent montrer à qui ils ont succédé : d'où il suit qu'il n'y a que l'Eglise Romaine qui ait une Mission divine pour enseigner, pour conférer les Sacrements, & pour exercer une Mission légitime.

APOTRES (les) C'est J. C. lui-même qui les a choisis & appelés à l'Apostolat, pour être ses Coopérateurs & ses Successeurs dans le ministère Evangelique, & gouverner son Eglise. Ils furent ordonnés Prêtres le Jeudi-Saint lorsque J. C. instituant l'Eucharistie, leur dit ces paroles : *Hoc facite in meam commemorationem.* Luc 22. car par ce commandement de J. C. ils reçurent le pouvoir de consacrer l'Eucharistie & d'offrir le Saint Sacrifice. Ils reçurent le pouvoir de lier & de délier les péchés, lorsque J. C. après sa résurrection souffla sur eux & leur dit : *Accipite spiritum sanctum: quorum remiseritis peccata remittuntur eis, & quorum retinueritis retenta sunt.* Joan. 20. Ils reçurent le pouvoir de baptiser, de prêcher & d'enseigner toutes les Nations lorsque J. C. leur dit : *Euntes docete omnes gentes, baptisantes eos in nomine Patris & Filii & Spiritus sancti.* Math. 28.

APPEL COMME D'ABUS (l') est une plainte contre le Juge Ecclesiastique, lorsqu'on prétend qu'il a ex-

cédé son pouvoir , ou entrepris en quelque maniere que ce soit contre la Jurisdiction ecclesiastique , ou en général , contre les libertés de l'Eglise Gallicane. Il est réciproque , & on peut se pourvoir par cette voie contre les entreprises du Juge séculier , mais cela est rare dans l'usage. Cette procédure est particuliere en France. L'appel comme d'abus ne se releve qu'en Cour Souveraine.

APPELS COMME D'ABUS en matiere de Mariage. Les Appels comme d'abus sont occasionnés par les contestations qui naissent au sujet du Mariage , ou de ce qui y a rapport , telles que les questions de fait , comme la Clandestinité , le Rapt , la Polygamie & quantité de crimes , condamnés par les Ordonnances. Ces sortes de Causes se jugent en premiere Instance par les Juges royaux , & définitivement par les Parlemens : mais ils sont seulement Juges des faits & de la contravention aux Ordonnances , & non de ce qui touche le Sacrement : c'est la disposition de l'Edit de 1695. Les Parlemens jugent l'abus & renvoient pour le fond au Juge d'Eglise. Ces Appels comme d'abus sont fondés sur ce que le Mariage étant non-seulement un Sacrement , mais un Contrat civil , & regardant l'Eglise & l'Etat , les Rois comme Protecteurs des Canons , peuvent établir des formes de procéder dans les Jugemens , pour observer les Loix qu'ils ont faites pour le bien de leurs Sujets.

APPELLATION (1) est en général la plainte qu'on fait devant un Juge supérieur d'une Sentence ou Ordonnance qu'on prétend mal-rendue par un Juge inférieur. En matiere Ecclésiastique , les Appels qu'on interjette , des Sentences rendues par l'Evêque ou son Official , lorsque ceux-ci se contiennent dans les bornes de leur Jurisdiction , ont le nom d'*Appellations à l'Ordinaire* , & on les releve devant les Archevêques , ensuite devant les Primats , & enfin devant le Pape , qui délègue des Commissaires *in partibus* , desquels il y a encore Appel au Pape jusqu'à ce qu'il y ait trois Sentences conformes , après quoi les Appels ne sont plus reçus en Jurisdiction Ecclésiastique. Mais si les Evêques ou leurs Officiaux ne s'étoient pas contenus dans les bornes de leur Jurisdiction , c'est-à-dire , s'ils avoient jugé contre les pri-

vileges & libertés de l'Eglise Gallicane, ou s'ils avoient entrepris sur la justice séculière, ou contre les Saints Décrets & Canons reçus en France, Concordats & Arrêts, il y auroit alors lieu à appeller comme d'abus, au Parlement.

APPROPRIATION. *Appropriatio.* Terme Théologique destiné pour marquer certaines opérations qu'on attribue à une personne divine plutôt qu'à une autre, quoiqu'elles soient réellement & à *parte rei* ; communes à chaque personne. C'est ainsi que la Création est attribuée au Verbe ou à la seconde personne.

ARBITRE. Libre arbitre. *Voyez* Liberté.

ARIENS. (les) Hérétiques célèbres, Sectateurs de l'hérésie d'Arius, la plus pernicieuse qui ait paru dans l'Eglise, & qui la ravagea dans le quatrième siècle. Arius nioit que le Verbe fut Dieu & consubstantiel au Pere ; il avouoit que le Verbe étoit la parole de Dieu, mais cette parole, selon lui, n'étoit pas éternelle, elle avoit été seulement créée avant toutes les autres Créatures. Cette hérésie fut autenthiquement condamnée dans le premier Concile de Nicée l'an 325 ; mais elle ne fut pas pour cela éteinte ; elle s'étendit surtout dans l'Orient, & infecta même l'Occident : elle se répandit en Afrique sous les Vandales, & en Asie sous les Goths, & elle subsista encore près de 300 ans. Les Ariens furent d'abord divisés en Ariens purs, qui suivoient la Doctrine d'Arius dans tous les points, & en Semi-Ariens. Ceux-ci ajoutaient quelque chose aux sentimens de cet Hérésiarque, comme pour en adoucir la malignité, reconnoissant que le Fils étoit semblable au Pere, au moins par grace. Dans la suite les Ariens furent connus tantôt sous un nom, tantôt sous un autre ; c'est-à-dire, Eunomiens, Photiniens, Acaciens, &c. du nom qu'avoit le Chef de ces différentes branches. L'Empereur Constance, qui succéda à Constantin, se déclara pour les Ariens. L'Impératrice Justine en fit de même. Cette hérésie causa dans l'Eglise des persécutions presque aussi violentes, qu'elles l'avoient été sous les Empereurs Payens.

ARMENIENS. (les) Hérétiques d'Arménie descendus de la Secte des Jacobites. Leurs principales erreurs sont que Dieu avoit menti dans différentes occasions ;

que le Saint Esprit ne procède pas du Fils ; que l'on étoit obligé de manger un Agneau rôti pour la célébration de la Pâque ; que l'Homme n'étoit pas libre quand il commettoit le péché ; qu'il n'y a point de péché originel ; que les Sacramens n'étoient que des signes de justification ; que l'on peut vendre les choses sacrées ; que le pain levé est la seule matière propre pour la Consécration ; qu'il y a des péchés qui sont irrémissibles , du moins par le Prêtre ; que le Mariage n'est point un Sacrement ; qu'il n'y a point de Purgatoire ; que les Prières pour les Morts sont inutiles ; que les peines des Réprouvés ne seront que temporelles ; que tous ressusciteront dans le Sexe masculin ; que le Pape n'a point de Jurisdiction générale ; & qu'il n'est que Patriarche de son Eglise.

ARMINIENS (les) ou Remontrans. Sectaires , en Hollande , qui se sont séparés des Calvinistes , & qui tirent leur nom d'Arminius , Professeur en Théologie à Leyde. Les Arminiens n'auroient pas été condamnés comme Novateurs , s'ils s'en étoient tenus au sentiment de leur Maître , qui demeura attaché à la Doctrine de l'Eglise ; mais ils se sont par la suite fort approchés des Sociniens. Les Arminiens d'aujourd'hui croient que la Doctrine de la Trinité des personnes dans une seule essence n'est point nécessaire au salut ; que l'adoration due au Saint Esprit n'est point commandée par aucun précepte dans l'Ecriture ; que J. C. n'est pas un Dieu égal au Pere ; que la foi en J. C. par laquelle nous sommes sauvés n'a point été commandée ; qu'on doit tolérer tous les Chrétiens pour ne composer tous ensemble qu'une même Eglise , ou pour permettre à chacun la liberté de sa Religion ; que jusqu'ici il n'a point été décidé par un Jugement infaillible , qui sont ceux d'entre les Chrétiens qui ont embrassé la Religion la plus conforme à la parole de Dieu. On sent de quelle conséquence sont des pareilles propositions , & on voit qu'elles ne respirent en tout que le venin de l'erreur.

ART. NOTOIRE (l') est une sorte de superstition par laquelle celui qui la met en usage , se flatte de pouvoir acquérir les Sciences par infusion , en pratiquant certains jeûnes & faisant certaines cérémonies , que les

toutes qui professent cet art ont inventées. La pratique de cet Art est condamnée par les Théologiens, comme une curiosité criminelle & superstitieuse, en ce qu'elle suppose nécessairement un pacte tacite avec le Démon.

ASCENSION DE J. C. AU CIEL (1°) est un article de foi & le sixième du Symbole. *Ascendit ad cælos, sedet ad dexteram Patris*, c'est-à-dire, que Jesus-Christ est monté au Ciel comme Homme, en corps & en ame ; car par sa divinité, il est également présent par-tout. Il y est monté par sa propre vertu, & non par une vertu étrangère, comme le Prophète Elie, qui fut enlevé dans un chariot de feu par un effet de la puissance de Dieu, 4. Reg. 2. ou comme le Prophète Habacuc, Dan. 14. & le Diacre S. Philippe, qui furent transportés dans les airs par une vertu divine. Act. 8. Mais J. C. s'éleva lui-même avec majesté dans les nuées du Ciel : les Anges vinrent au-devant de lui & le promirent encore une fois à la terre, environné de gloire & d'immortalité. *Nubes suscepit eum ab oculis eorum... Viri Galilæi quid statis suspicientes in cælum, hic Jesus qui assumptus est à vobis in cælum, sic veniet quemadmodum vidistis eum euntem in cælum.* Act. 1.

J. C. demeura 40. jours sur la terre depuis sa Résurrection jusqu'à son Ascension. 1°. Afin de confirmer par sa présence corporelle la foi de sa Résurrection dans le cœur de ses Disciples, qui pouvoient encore être ébranlés par l'ignominie de sa croix. C'est pour cela, dit le Pape S. Leon, *Serm. 71*, qu'il voulut conserver sur son corps les cicatrices de ses plaies. 2°. Pour leur révéler les Mystères de la foi, qu'ils n'avoient pas été capables de porter jusqu'alors. Ces expressions *sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis*, ne doivent pas être prises à la lettre : C'est une manière de parler pour s'accommoder à la foiblesse de nos idées & à notre manière de concevoir les choses. Ainsi, elles sont destinées seulement à exprimer l'état de gloire où J. C. comme Homme, est élevé au-dessus de toutes les Créatures ; & cette séance, à la droite de son Pere, signifie la possession stable & permanente de la gloire & de la Puissance souveraine que J. C. a reçues de son Pere, con-

formément à ces paroles de l'Apôtre : *Constituens ad dexteram suam in caelestibus supra omnem principatum & potestatem & virtutem & dominationem*. Eph. 1.

ATTRIBUTS DIVINS ou PERFECTIONS DIVINES.

On entend par le mot d'Attribut ou de perfection en Dieu, la manière de considérer Dieu selon une telle qualité, ou sous un certain rapport à notre manière de concevoir les choses. Nous regardons ces Attributs, comme une émanation & une propriété de son essence : mais ces deux choses, l'essence & les attributs, ne sont point distinguées en Dieu d'une manière réelle. C'est seulement notre esprit qui fait cette distinction ; car les Attributs, ou les perfections en Dieu, sont selon le langage des Théologiens, *Simpliciter simplices*, c'est-à-dire, qu'elles ne renferment aucune imperfection ni opposition à d'autres ; & elles sont en Dieu formellement, c'est-à-dire, selon toute leur essence. En un mot, Dieu est le principe de toutes les perfections ; & elles sont en lui éminemment, comme les ayant lui-même communiquées aux Créatures. *Voyez* Chaque Attribut en particulier, &c.

ATTRITION (P), qu'on appelle autrement la Contrition imparfaite, est une douleur & une détestation du péché, causée ou par la difformité & la laideur du péché, ou par la crainte des peines de l'enfer. Si cette douleur est accompagnée d'une volonté sincère de ne plus pécher, elle est censée renfermer un commencement d'amour de Dieu, & elle dispose à obtenir la rémission des péchés dans le Sacrement de Pénitence. C'est la Doctrine du Concile de Trente, *sess. 14. c. 4.* Car dans l'idée que le Concile de Trente a donnée de la Contrition imparfaite ou de l'attrition, il dit, que si elle renferme le propos de ne plus pécher, *si voluntatem peccandi excludat* (ibid), elle est alors un don de Dieu, & un mouvement du S. Esprit. En effet, la haine & la détestation du péché, selon les principes de S. Augustin, sont inséparables d'un commencement d'amour de Dieu ; car on ne hait véritablement le péché que parcequ'on commence d'aimer Dieu. *Serm. 3. de Natal. Dom.*

L'Attrition, eu égard au motif qui est celui de la crainte & des peines dûes au péché, est un sentiment bon par lui-même.

me & très-utile aux pécheurs ; car il est bon de craindre les peines éternelles , selon les paroles de l'Evangile : *Time eum qui postquam occiderit , habet potestatem mittere in Gehennam.* Math. c. 10. *Timor Domini expellit peccatum* , dit le Sage , *Ecclesi. 1.* Et le Concile de Trente , après avoir dit qu'elle dispose à la justification , prononce anathème contre ceux qui soutiennent , que la crainte des peines de l'Enfer ne sert qu'à rendre les Pécheurs plus engagés dans le péché. S. Thomas dit , qu'elle est le premier mouvement de l'Acte de la vertu de Pénitence , 3. p. qu. 85. a. 5. Mais l'Attrition conçue précisément par la honte que nous cause le péché , c'est-à-dire , par cette honte qui nous fait rougir devant les Hommes , ne suffit pas pour être justifié dans le Sacrement de pénitence. 1°. Parcequ'elle n'exclut point du cœur la volonté de pécher. 2°. Parcequ'elle ne renferme par la détestation du péché ; disposition essentielle à la douleur qu'on doit ressentir , pour recevoir la grace du Sacrement de Pénitence. Sur quoi S. Augustin dit , que celui qui ne s'abstient du péché que par cette considération , ne craint pas tant de pécher que de brûler , *non peccare metuit , sed ardere.* Cependant , il n'est pas moins vrai de dire que la crainte des peines , quoiqu'elle ne change pas la disposition du cœur , dispose à la conversion , en ce qu'elle fait qu'on ne commet plus le crime de peur d'être puni , & fait perdre ainsi peu-à-peu l'habitude de le commettre : elle éloigne les obstacles qui s'opposoient à faire entrer l'amour de Dieu dans le cœur du Pécheur , qui souvent n'y est introduit que par la crainte des peines ; & c'est en ce sens qu'elle dispose le cœur à la conversion. Voyez Crainte.

AUMONE (1°) est un précepte fondé sur l'amour que nous devons au Prochain : on le prouve par l'Ecriture. *Non deerunt pauperes in terra habitationis tuæ* , dit le Seigneur dans le Deuteronome , *idcirco ego precipio tibi , ut aperias manum fratri tuo egeno & pauperi qui tecum versatur in terra.* c. 15. La méchanceté des Habitans de Sodôme venoit en partie de ne pas secourir les pauvres : *Hæc fuit iniquitas Sodomæ ... manum egeno & pauperi non porgebant.* J. C. au jour du Jugement alléguera aux Réprouvés pour cause de leur

damnation leur dureté envers les pauvres : *Esurivi enim & non dedistis mihi manducare*. Math. 25. S. Paul parle ainsi à Timothée : *Divitibus hujus sæculi præcipe facile tribuere*. 1. 6. *Qui habuerit substantiam hujus mundi*, dit S. Jean, *& viderit fratrem suum necessitatem habere & clauserit viscera sua ab eo, quomodo charitas Dei manet in eo*. 1. 3. Les Saints Peres établissent la nécessité de ce précepte par des raisons très-solides.

Selon S. Thomas, on est obligé de faire l'aumône par précepte, 1°. Quand, par exemple, dans les tems de famine, dans les froids excessifs, les Pauvres sont dans une dangereuse nécessité, 22. qu. 18. a. 4. ; & ailleurs, il ajoute, que quand le Pauvre nous paroît être dans une pressante nécessité, c'est-à-dire, en danger de mourir de faim, & que nous ne voyons personne qui veuille le secourir, alors on est obligé de faire l'aumône non-seulement du superflu mais encore de ce qui nous est en quelque maniere nécessaire. qu. 32. art. 5. S. Augustin dit que ce qui est superflu au riche, est le nécessaire du pauvre, in ps. 147. Celui qui est riche, dit S. Chrifotôme, doit se comporter comme une espece de Trésorier & de Dépositaire qui a reçu de l'argent de Dieu même, pour le distribuer aux pauvres, & ainsi s'il consume pour lui une plus grande quantité d'argent qu'il n'est nécessaire, il doit s'attendre d'en être puni sévèrement. S. Augustin dit que nous avons beaucoup de superflu, si nous ne gardons que le nécessaire ; mais si nous cherchons les choses vaines, rien ne nous suffira.

Enfin il résulte de la Doctrine unanime des Peres, que pour connoître si on a du superflu, on ne doit pas consulter l'avarice, l'ambition, la cupidité, mais se régler sur ce qui est nécessaire pour vivre suivant la simplicité Chrétienne, & dans la condition où la Providence nous a mis. Selon S. Thomas, le superflu consiste dans toutes les choses dont on n'a pas de besoin pour sa nourriture & son entretien & celui de sa famille, conformément à sa condition & pour se maintenir honnêtement dans son état, *ad decentem statûs sui conservationem*. in 4. sent. dist. 15. qu. 2. art. 1.

L'aumône a de grands avantages : elle nous obtient le pardon de nos péchés ; elle nous rend Dieu favorable,

ble; elle est un moïen de satisfaire à sa justice; elle nous donne confiance devant Dieu au tems de l'affliction. *Eleemosyna resistit peccatis, & Deus prospector est ejus qui reddit gratiam: meminit in posterum.* Eccli. 3. *Eleemosyna à morte liberat, & non patietur animam ire in tenebras.* Tob. 4. *Et ipsa est quæ purgat peccata & facit invenire misericordiam & vitam æternam.* Ibid. 12. *Quod super est date eleemosynam, & ecce omnia munda sunt vobis.* Luc 12. On doit faire l'aumône, promptement, avec joie, dans un esprit de charité, avec prudence & discernement, avec justice, & d'un bien dont on puisse disposer selon les Loix.

AVARICE (l') est un des sept péchés capitaux. C'est un amour déréglé pour les richesses de ce monde. Or, il est déréglé quand on y attache son cœur: ce que l'on connoît quand on a une joie immodérée de les posséder, ou qu'on s'afflige avec excès de leur perte: quand on se les procure par des voies injustes & criminelles; quand on les recherche avec trop d'empressement, qu'on en use au-delà des bornes de la nécessité pour satisfaire son orgueil ou sa sensualité; quand on n'assiste pas les pauvres & qu'on est en état de le faire. Les péchés dont l'avarice est le principe sont les trahisons, les fraudes, les mensonges, les parjures, les inquiétudes, les violences, l'endurcissement du cœur, l'usure. Les remèdes contre ce péché sont la priere, l'aumône, la privation volontaire de tout ce qui est superflu, la considération de la mort qui nous dépourra malgré nous des richesses que nous aurons aimées. *Divitiæ si affluant nolite cor apponere.* Ps. 61. *Relinquent alienis divitias suas.* Ps. 48. *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo & tinea demolitur ... ubi enim est thesaurus tuus, ibi est & cor tuum.* Matth. 6. *Amen dico vobis quia dives difficile intrabit in regnum cælorum.* Ibid. 19.

AVENEMENT DE J. C. *Voiez* Jugement dernier.

AVORTEMENT. *Voiez* Homicide.

AUSBOURG, (Confession d'Ambourg) *Voiez* Confession.

AZYME. Mot qui signifie pain sans levain, & tel doit être le pain dont on fait des Hosties pour consacrer à la Messe, du moins selon l'usage de l'Eglise Latine,

fondée sur cette raison que J. C. institua l'Eucharistie après avoir mangé l'Agneau paschal avec ses Apôtres , au tems marqué par la Loi , qui étoit le quatorzieme de la Lune , sur le soir , où commençoit l'observation des pains Azymes. *Voiez* Messe.

B

B ALE (Concile de), le dix-septieme général, tenu à Bâle, Ville sur le Rhin, entre la Suisse & l'Allemagne, l'an 1431, sous le Pape Eugene IV, Sigismond étant Empereur. Il fut convoqué, 1°. Pour tâcher de réunir les Peuples de Bohême avec l'Eglise Catholique; car ce pays étoit encore infecté des erreurs de Wiclef & de Jean Hus, qui avoient été condamnées au Concile de Constance: 2°. Pour mettre la paix entre les Princes Chrétiens. 3°. Pour la réformation du Clergé.

Les Actes de ce Concile consistent; 1°. En ce que on y régla l'autorité des Conciles généraux, & on y confirma leur supériorité au-dessus du Pape, dans les Sess. 1. 3. 18. 20. & 33. 2°. On y ratifia les contraventions faites dans la ville d'Egra, entre les Bohémiens & les Légats du Concile. 3°. Le Libelle de Frere Augustin de Zome, Archevêque de Nazareth, y fut condamné. Dans ce Livre entre autres propositions étoit celle-ci: *Christus quotidie peccat, & ex quo fuit Christus quotidie peccavit.* Cette proposition fut condamnée, quoique l'Auteur soutint qu'il ne parloit pas de Jesus-Christ comme Chef, mais de ses membres qui ne font qu'un corps avec lui. 4°. On y décida que l'usage de la Communion, sous la seule espece du pain, étoit permis & sagement ordonné. Cependant le Concile accorda aux Bohémiens l'usage du Calice pourvu qu'ils n'improuvassent pas ceux qui ne communieroient que sous une seule espece. 5°. On agita dans la vingt-sixieme Session la question sur la Conception de la Sainte Vierge, & on y déclara que le sentiment de sa Conception immaculée devoit être suivi comme pieux & conforme à la croïance de l'Eglise, & fondé sur l'Ecriture-Sainte & la raison. Au reste ce Concile, non plus que celui de Constance, n'a point de Tableau dans la Bibliothèque du Vatican,

à cause du décret qu'il fit sur la supériorité du Concile au-dessus du Pape ; mais en cela même , dit M. Doujat , il est reçu & approuvé en France , *sed apud Gallos omnino recipitur ... Gallorum enim alia est sententia quantum ad illa decreta.* Doujat *Prænot. Canon. l. 2. c. 7. p. 188.*

BASILIDES. Hérétique dans le second siècle , Disciple de Saturnin : il osa le premier soutenir que J. C. n'avoit eu qu'un corps phantastique , & qu'il n'avoit pas été véritablement crucifié. Il fut réfuté ainsi que Saturnin par Saint Irénée , dans ses Livres contre les hérésies. S. Clement d'Alexandrie.

BAANES & SERGIUS, Hérétiques dans le neuvième siècle firent revivre , en Orient , l'hérésie des Pauliciens , nouveaux Manichéens , & y ajouterent de nouvelles impiétés.

BANS. Publication des Bans, Le mot de Ban est un vieux mot Allemand , qui signifie la publication des Edits des Souverains. L'usage de la publication des Bans est très ancien : il fut d'abord introduit en plusieurs Provinces de l'Europe : on en voit des vestiges sur la fin du douzième siècle , particulièrement en France & en Angleterre. Cette coutume fut trouvée si sage , que le quatrième Concile général de Latran , sous Innocent III. la fit étendre à toute l'Eglise Latine , & elle fut observée surtout en France. Le Concile de Trente a donné une nouvelle vigueur à cette Loi , dont on s'étoit relâché en plusieurs endroits de l'Occident : & en la renouvelant dans la Session 21 , il a spécifié les principales circonstances de cette publication. Nos Rois l'ont ordonnée par l'Ordonnance de Blois , sous Henri III. de l'an 1579 : par l'Edit de Melun de 1580 : l'Edit de 1606 : les Ordonnances de Louis XIII. de 1629 & 39 ; & l'Edit de Louis XIV. de 1697.

Les raisons de cette publication sont ; 1^o. Pour empêcher les Mariages clandestins. 2^o. Pour découvrir les empêchemens dirimans de Mariage , qui peuvent être entre les Promis. 3^o. Pour que les Enfans ne se marient pas à l'insçu & sans consentement de leur Pere & Mere. 4^o. Pour donner le tems à un promis de s'opposer au Mariage de sa promise , s'il apprenoit qu'elle

va se marier avec un autre que lui. Bien des Théologiens croient, que comme le Concile de Trente laisse aux Evêques la liberté de dispenser de la publication des Bans, c'est une preuve que le même Concile ne les croioit pas nécessaires à l'essence du Mariage.

C'est le Curé des Promis ou un Prêtre député de sa part, qui doit publier les Bans. C'est la disposition du Concile de Trente. *Seff. 24. c. 1.* & de tous les Rituels; & en cas de refus du Curé, nul autre Prêtre, ni Laïc, ni Officier de Justice, ne doit s'ingérer de le faire.

Les Curés avant la publication des Bans des Mineurs ou Enfans de Famille, doivent se faire représenter le consentement des Peres & Meres, de leurs Tuteurs & Curateurs. *Edit de 1639. 1^o.* Le Curé en publiant les Bans doit désigner les Promis par leurs noms & surnoms, leur Paroisse, leur Pais, leur condition, nommer leurs Pere & Mere, faire mention s'ils sont morts ou vivans, & dire que c'est la premiere, ou seconde, ou troisieme publication: en publiant les Bans d'une Veuve, énoncer les noms, surnoms, qualités & demeure de son premier mari; à l'égard des Enfans trouvés, énoncer seulement les noms qu'on leur donne communément dans le monde: il en est de même pour les Enfans naturels de l'état desquels on ne parle point, ni de leurs Pere & Mere. 2^o. Les Bans doivent être publiés dans la Paroisse des Promis; mais quand les Promis demeurent durant l'année tantôt dans une Paroisse, tantôt dans une autre, & ont deux domiciles en deux différentes Paroisses, on doit publier les Bans dans ces deux Paroisses: que si les Promis sont de deux Paroisses & de deux Diocèses différens, il faut que chacun fasse publier ses Bans dans sa Paroisse & dans son Diocèse. Au reste, on n'est véritablement Paroissien d'une Paroisse que lorsqu'on y demeure au moins depuis six mois, à l'égard de ceux qui demouroient auparavant dans une autre Paroisse de la même Ville ou Diocèse; & depuis un an pour ceux qui demouroient dans un autre Diocèse. 3^o. Le Domicile des Mineurs de 25 ans, Fils & Fille de Famille, est celui de leurs Pere & Mere, ou celui de leurs Tuteurs & Curateurs; & s'ils ont un autre Domicile de fait, leurs Bans doivent être publiés

dans la Paroisse où ils demeurent & dans celle de leurs Pere & Mere, Tuteurs & Curateurs. 4°. S'ils sont Majeurs & ont un autre Domicile, il faut publier les Bans dans la Paroisse de leurs Pere & Mere & dans celle où est leur Domicile. 5°. A l'égard des gens de guerre & autres personnes qui courent le pais & n'ont pas de Domicile fixe, le Curé ne peut pas les marier sans l'avis & l'ordre de l'Evêque. 6°. Les Bans doivent être publiés au Prône ou à la Messe de Paroisse pendant trois Dimanches, ou jours de Fêtes ordonnées par l'Eglise. Quand il y a deux Fêtes de suite, on peut, du moins selon le Rituel de Paris, publier les Bans ces deux jours-là, pourvu que la premiere publication ait été faite quelques jours auparavant, ou que la dernière se fasse quelques jours après, c'est-à-dire, qu'il y ait quelque intervalle entre l'une des trois publications. 7°. La publication des trois Bans doit être renouvelée quand il y a longtems qu'ils ont été publiés, & on doit à cet égard se régler sur les Rituels qui varient sur cette interruption: le Rituel Romain marque deux mois, & celui de Paris six. 8°. A Paris & dans plusieurs Villes du Roiaume, on ne marie pas le jour même que le dernier Ban a été publié; & il faut qu'il y ait vingt-quatre heures d'intervalle entre la publication des Bans & la délivrance du certificat de leur publication, afin de donner le tems aux personnes intéressées de pouvoir former leur opposition au futur Mariage. Il est défendu de donner un Certificat de la publication des Bans à ceux qui ne donneront pas la preuve qu'ils se sont confessés. Dans ce Certificat on doit énoncer le nom, la Paroisse & le Diocèse de la personne & sa qualité, & déclarer qu'il ne s'est trouvé aucun empêchement à son Mariage, & qu'il s'y est préparé par la réception du Sacrement de Pénitence; mais s'il y a quelque opposition, le Curé doit le spécifier dans ce Certificat.

9°. Quoique la publication des Bans ne soit pas de l'essence du Mariage, comme on a dit ci-dessus, & par la raison qu'il n'en est pas fait mention dans la clause irritante du Concile de Trente, cependant l'omission de cette publication est un très-grand mal, 1°. En ce qu'on viole un précepte de l'Eglise. 2°. On s'expose à contrac-

ter un Mariage nul & invalide, parceque les Loix de l'Etat déclarent les Enfans illégitimes & incapables de succession, quand les Mariages sont nuls à cause d'un empêchement dirimant. C'est la disposition de l'article 4 de l'Ordonnance de Blois. A la vérité ce défaut ne peut pas fournir un moien de nullité & de dissolution de Mariage, mais il constitue les Mariés en mauvaise foi au cas qu'il y ent entre eux quelque autre empêchement : car, si le Mariage a été contracté par des Mineurs ou des Fils de famille, ce défaut fournit un moien de nullité : & c'est le cas où les Arrêts ont jugé quelquefois pertinens les moiens d'abus pris de la non-publication des Bans, parceque ce défaut est regardé alors comme une présomption de subornation. En effet, le Parlement de Paris a toujours jugé que le défaut de publication des Bans n'est pas une nullité dans un Mariage contracté entre Majeurs, lorsqu'il est justifié que les oppositions qu'on auroit pu y former n'auroient pas empêché les Conjoints de passer outre à la célébration. C'est la remarque de l'Auteur du Dictionnaire de Droit : il cite Brodeau ; sur Louet, lettre M. n^o. 6.

La dispense de la publication des Bans est accordée par les Evêques seulement. Le Concile de Trente a laissé cela à leur prudence, c'est-à-dire, avec connoissance de cause & pour cause légitime. Les Grands-Vicaires, comme représentant la personne de l'Evêque, & qui sont compris dans le Concile de Trente sous le nom d'Ordinaires, peuvent aussi accorder cette dispense, mais les Officiaux ne le peuvent pas si ce n'est l'usage du Diocèse ; car ils n'ont de Jurisdiction que pour le for contentieux & non pour le for gracieux, ni les Archidiaques, à moins qu'ils ne soient fondés en titre ou possession. Les Grands-Vicaires des Eglises Cathédrales dispensent des Bans pendant la vacance du Siege ; car ils sont revêtus de la Jurisdiction Episcopale, *sede vacante*, dès qu'ils sont élus par le Chapitre. En France, plusieurs Abbés Commandataires lorsqu'ils ont la Jurisdiction Episcopale donnent des dispenses de Bans.

Il y a des Diocèses où l'on n'accorde jamais la dispense du premier Ban. On ne peut dispenser les Mineurs des trois publications de Bans, que pour causes urgen-

tes, & à la réquisition des plus proches & des plus principaux Parens des parties contractantes, suivant l'article 40. de l'Ordonnance de Blois. L'usage est de ne les point dispenser des trois publications, que pour des raisons très fortes. La dispense des Bans doit être donnée par écrit, scellée & insinuée au Greffe des insinuations Ecclésiastiques : c'est pour assurer les preuves & la notoriété de la publication des Bans & de leur dispense, & pour la sûreté des Curés. Les raisons ordinaires des dispenses sont, par exemple, lorsque deux personnes qui, sans être véritablement mariées ont vécu longtems comme Mari & Femme, & ont passé pour tels dans le monde, & qui veulent mettre fin à leur désordre, mais ne veulent pas que leur Mariage soit publié ; ou bien, lorsqu'on veut réhabiliter un Mariage qui étoit nul, à cause d'un empêchement dirimant, mais alors inconnu aux Parties ; ou, quand une des Parties est prête à faire un grand voyage, & qu'elle ne peut différer ; ou, quand les tems défendus pour se marier sont proches & que le Mariage presse, parceque la Femme est peut-être enceinte ; enfin, quand il y a beaucoup de disproportion entre les Parties, & qu'on ne pourroit publier leurs Bans sans les rendre ridicules.

BAPTEME. (le Sacrement du) Le mot de Baptême est un mot grec qui signifie Ablution, ou l'action de laver principalement avec de l'eau. On voit dans l'Ecriture que le mot de baptiser est employé en plusieurs endroits pour l'action de laver. Il est dit de Judith : *Baptisubat se in fonte aquæ.* Jud. 12. & ailleurs on lit : *omnes Judæi nisi crebrò laverint manus non manducant & à foro nisi baptiscentur non comedunt,* Marc. 7. & *servare Baptismata calicum.* Ibid. Enfin, ce mot est pris pour signifier l'action de laver le corps, qui se fait en prononçant les paroles prescrites pour être la forme du Sacrement du Baptême. Ainsi le Baptême est une action extérieure du corps, faite avec une certaine forme de paroles ; instituée par N. S. J. C. en ces termes : *Euntes ergo, docete omnes gentes, baptisantes eos, in nomine Patris & Filii & Spiritûs sancti.* Math. 28. Selon la définition qu'en donne le Catéchisme du Concile de Trente, le Baptême est le Sacrement de la régénération qui

se fait en l'eau par la vertu de la parole. Cette définition est tirée de ces paroles de J. C. *Nisi quis renatus fuerit ex aqua & spiritu Sancto non potest introire in regnum Dei.* Joan. 3. & de celles de S. Paul, parlant de J. C. & de l'Eglise : *ut illam sanctificaret mundans lavacro aquæ in verbo vitæ.* Eph. 5. *Secundum suam misericordiam salvos nos fecit per lavacrum regenerationis & renovationis Spiritus sancti.* Tit. 3. Ce Sacrement est appelé Baptême en plusieurs endroits de l'Ecriture : *Quicumque baptisati sumus in Christo Jesu, in morte ipsius baptisati sumus.* Rom. 6. *Quicumque in Christo baptisati estis Christum induistis.* Gal. 3.

Le Baptême est encore appelé par les Peres, de divers noms ; tels que *illuminatio, sepulchrum, gratia, perfectum lavacrum*, & ces mots font allusion ou à l'action du Baptême, ou aux effets qu'il produit. Mais ils l'appellent communément le Sacrement de la foi : & le Concile de Trente s'est servi de cette expression ; *Sacramentum Baptismi quod est Sacramentum fidei.* Sess. 6. c. 7.

Il y a trois sortes de Baptêmes : le Baptême de l'eau ; le Baptême de sang, qui est lorsqu'on donne sa vie pour la foi de J. C. par le martyre, selon les paroles de J. C. *Omnis qui confitebitur me coram hominibus, confitebor & ego eum coram patre meo ... & qui perdidit animam suam propter me inveniet eam.* Matth. 10. le Baptême de desir, lorsqu'avec un parfait amour de Dieu & un grand regret de ses péchés, on a un desir sincere de recevoir le Baptême. C'est le sentiment des Peres, & particulièrement de S. Ambroise, qui soutient cette Doctrine à l'occasion de l'Empereur Valentinien, mort sans Baptême, mais avec le desir de le recevoir : *Certe qui poposcit accepit*, dit ce Saint Evêque, *orat. de obit. Valent ...* C'est celle du Pape Innocent III. dans ses Decretal. *Extra de Bapt. c. debitum.* Le Concile de Trente l'enseigne de même *aut ejus voto.* Sess. 6. Mais à proprement parler, il n'y a qu'un Baptême *unus Dominus*, dit S. Paul, *una fides, unum Baptisma.* Eph. 4. & c'est celui de l'eau : les deux autres ne sont appelés de ce nom que parcequ'ils suppléent au défaut du Sacrement de Baptême. Le Baptême de S. Jean n'étoit

toit pas la même chose que le Baptême de J. C. Il n'étoit destiné que pour exhorter les Peuples à la Pénitence , & pour préparer les voies du Seigneur : il n'avoit pas la vertu de conférer le S. Esprit, c'est-à-dire, la grace sanctifiante. Ce saint Précurseur le disoit lui-même à ceux qui venoient à lui pour être baptisés : *Ego quidem baptizo vos in aqua , in pœnitentiam : qui autem post me venturus est fortior me est . . ipse vos baptisabit in Spiritu Sancto & igne.* Math. 3. Une preuve sensible de cette différence, c'est que Saint Paul obligea les Ephesiens, qui avoient reçu le Baptême de S. Jean, à recevoir celui de N. S. J. C. Act. 19.

La MATIERRE ÉLOIGNÉE du Sacrement de Baptême est l'eau, soit de la mer, soit de rivière, de marais, de puits, de fontaine, d'étang, & ce qu'on a coutume d'appeler de l'eau pure. On le prouve, 1^o. par les paroles de J. C. *Nisi qui renatus fuerit ex aqua & Spiritu sancto non potest introire in regnum Dei.* Joan. 3. par celles de l'Eunuque de la Reine d'Ethiopie, à l'Apôtre Saint Philippe: *Ecce aqua , quid prohibet me baptisari ?* Act. 8. ; & par celles de S. Pierre : *Nunquid aquam quis prohibere potest ut baptiscentur hi.* Act. 10. C'est la Doctrine de tous les Peres ; celle des Conciles, & particulièrement du Concile de Latran, sous Innocent III. , *Sacramentum Baptismi consecratur in aqua.* Le Concile de Trente prononce anathême contre ceux qui soutiennent le contraire : *Si quis , &c. aquam veram & naturalem non esse de necessitate Baptismi anathema sit.* Les Théologiens donnent deux raisons de ce que la matiere de ce Sacrement est de l'eau. 1^o. Parceque le Baptême étant de nécessité absolue pour le salut, la matiere devoit être une chose qu'on dût trouver facilement partout. 2^o. Elle marque l'effet du Baptême, qui est d'effacer les taches de l'ame, de même que l'eau ôte celles du corps. Au reste, on doit se servir d'eau nette pour la dignité du Sacrement ; mais dans une nécessité pressante, on pourroit se servir d'eau bourbeuse, telle néanmoins qu'elle soit plutôt de l'eau que de la boue. En un mot, il faut que la nature de l'eau soit toujours la même quelque altération qui puisse y arriver. Les eaux artificielles, c'est à dire, qu'on distille des fleurs & des herbes ne peuvent être la matiere du Baptême.

LA MATIERE PROCHAINE de ce Sacrement est l'application & l'usage qu'on fait de la matiere éloignée, qui est l'eau, pour conférer le Baptême. Or, elle se fait de trois manieres, par infusion, par immersion, & par asperision. La premiere c'est celle qui est en usage maintenant dans l'Eglise, & qui se fait en versant de l'eau sur la tête de l'Enfant, & préférablement à toute autre partie du corps, car la tête est le siege de tous les sens intérieurs, & extérieurs, & on doit prononcer les paroles qui font la forme du Sacrement, dans le même-tems qu'on verse l'eau. La seconde ne se pratique plus dans l'Eglise Latine, à cause des difficultés qui se rencontrent dans cette maniere de baptiser, telles que la quantité d'eau nécessaire & la débilité du Sujet à baptiser, tels que les enfans. Au reste, la maniere de baptiser, qui est en usage, n'est pas une coutume nouvelle dans l'Eglise. S. Cyprien, qui vivoit au troisième siecle, l'approuve, & les Peres & les Docteurs qui sont venus après lui. On croit que l'asperision fut pratiquée par S. Pierre, lorsqu'il baptisa en un jour trois mille personnes.

La FORME du Baptême consiste dans ces paroles : *N... ego te baptizo in nomine Patris & Filii & Spiritus sancti*, parceque c'est J. C. qui l'a enseigné par ces paroles : *Baptisantes eos in nomine Patris*, &c. 1°. Parceque l'action de celui qui confere ce Sacrement est exprimée par cette forme & par les paroles : *Ego baptizo*, &c. Et cette forme est de l'essence même du Sacrement, en ce que ces paroles déterminent l'action qui se fait alors, à l'usage destiné pour conférer le Baptême plutôt qu'à un autre, c'est-à-dire, que cette action est alors un Baptême & non une simple ablution. Il est vrai que le mot *Ego* n'est pas nécessaire pour la validité du Sacrement : car ce pronom est compris dans la premiere personne du verbe *baptizo*. 3°. Il est nécessaire d'exprimer le nom de la personne baptisée. Ce qui se fait par le pronom *te* ou *vous*, parceque le Baptême consiste dans l'application de la matiere de ce Sacrement, au sujet qui doit être baptisé, & que J. C. a dit *Baptisantes eos*. 4°. Il faut invoquer les trois personnes de la Sainte Trinité, pour suivre exactement la forme du Baptême,

que J. C. a donnée à ses Apôtres : *in nomine Patris*, &c. Le 48 Can. de ceux qu'on attribue aux Apôtres fait mention de l'invocation expresse de la très Sainte Trinité : *Si quis Episcopus vel Presbyter non baptizaverit in nomine Patris & Filii & Spiritus sancti, deponatur.* Le Concile de Nicée condamna le Baptême des Sectateurs de Paul de Samosate, parcequ'ils ne le conféroient pas avec l'invocation des trois Personnes. *Can. 19.* Il est déclaré danc le droit Canon & dans le Chapitre attribué au Pape Zacharie, que le Baptême est nul s'il n'est conféré avec l'invocation expresse des trois Personnes de la Sainte Trinité. Quant aux passages de l'Ecritures, qui sembleroit faire entendre que les Apôtres n'ont conféré le Baptême qu'au seul nom de J. C., ils ne doivent pas être pris à la lettre ; leur véritable sens est que les Apôtres ne donnoient pas le Baptême de Saint Jean, mais celui de J. C. ; car ils ne se dispensoient pas de la forme ordinaire, c'est-à-dire, de l'invocation des trois Personnes. Et quand S. Paul dit : *Quicumque in Christo baptizati estis*, il veut seulement marquer aux Galates, que c'étoit dans la foi de J. C. qu'ils avoient été baptisés. C'est la remarque du Catéchisme du Concile de Trente, p. 2. *sess. 16.* Et c'est le sentiment des Saints Peres.

Le MINISTRE du Baptême, ce sont les Evêques, les Prêtres ; c'est-à-dire, qu'ils en sont les Ministres légitimes & ordinaires ; car étant Successeurs des Apôtres, ils exercent ce ministère de plein droit : c'est aux onze Apôtres que J. C. près de monter au Ciel, dit ces paroles : *euntes, docete, &c. baptizantes eos*, &c. S. Paul dit qu'il avoit baptisé Crispe & Caius, & la Famille de Stephanas : *Baptizavi autem & Stephanæ Familiam.* 1. Cor. 16. Les Canons attribués aux Apôtres parlent de l'Evêque & du Prêtre comme des Ministres légitimes de ce Sacrement. *Can. 47. & suiv.* Le Catéchisme du Concile de Trente enseigne pareillement, qu'il y a trois sortes de personnes, qui peuvent administrer ce Sacrement.

1^o. Les Evêques & les Prêtres ; mais il observe que dès les premiers tems de l'Eglise, les Evêques pour n'être pas obligés d'abandonner le soin de la Prédication, dont ils se faisoient une obligation étroite, avoient coutume de

laisser aux Prêtres cette fonction ; & même par l'usage de l'Eglise, les Prêtres ont droit de l'exercer lors même que l'Evêque est présent.

2°. Les Diacres ; mais avec la permission de l'Evêque ou du Prêtre, à moins que ce ne soit dans le cas de quelque nécessité, - parcequ'ils ont été institués non pour administrer les Sacramens, mais pour assister ceux qui les administrent ; car le mot de Diacre signifie la même chose que Ministre.

3°. Toute sorte de personnes, & en âge de raison, & de quelque profession & Secte qu'elles soient, mais dans le seul cas de nécessité & pourvu qu'elles se proposent de faire ce que l'Eglise a intention de faire. Ce fut-là le sujet de cette célèbre dispute entre le Pape Etienne & S. Cyprien ; car l'opinion contraire avoit commencé d'être en usage du tems d'Agrippin, Prédécesseur de S. Cyprien, & elle s'étoit répandue dans l'Afrique ; mais le Pape Etienne s'éleva contre cette nouveauté, & fit voir que l'usage & la coutume de l'Eglise avoient toujours été de recevoir le Baptême des Hérétiques, conféré avec l'invocation des trois Personnes de la Sainte Trinité. C'est la Doctrine des Peres & des Conciles, & notamment de celui de Trente ; mais si ce n'étoit pas dans un cas de nécessité, ces personnes pécheroient grièvement, s'étant ingérées de faire les fonctions d'un Ordre sacré ; néanmoins ce Sacrement seroit validement conféré, quoiqu'il le fût illicitement. L'ordre qu'on doit garder dans ces sortes de cas ; c'est que s'il se rencontre un Clerc & un Laïque, c'est au Clerc à baptiser, & entre les Laïques, les Hommes avant les Femmes.

4°. Le Baptême administré par plusieurs personnes & au pluriel, comme *nous te baptisons*, &c. ne seroit pas bien validement conféré ; mais si dans une contestation entre deux personnes, & qui baptisent un Enfant, chacun des contendans verfoit l'eau en même tems, & qu'il prononçât la forme du Baptême au singulier, le Sacrement seroit valide : c'est le sentiment de S. Thomas, 3. p. qu. 67. art. 6. parceque dans ce cas un chacun de ces Ministres auroit exprimé son intention en particulier ; mais il ne seroit pas valide si pendant que l'un prononceroit les Paroles, l'autre verfoit l'eau ; car l'intégrité du

Baptême ne se trouveroit pas, & il n'y auroit point de Sacrement, parceque cette intégrité consiste dans la forme des paroles que le Ministre prononce & dans l'application qu'il fait de la matiere à la forme.

5°. Un seul Ministre peut conférer le Baptême à plusieurs en même-tems dans un cas de nécessité, & en disant *ego vos baptizo*.

6°. Il n'est pas permis de réitérer le Sacrement de Baptême, parceque 1°. il imprime un caractère. Saint Paul dit qu'il n'y a qu'un Seigneur, *unus Dominus, una fides, unum baptisma*. 2°. En ce que le Baptême est une représentation de la mort & de la résurrection de J. C. lesquels ne peuvent pas être réitérés. 3°. En ce qu'il opere la naissance spirituelle des Chrétiens, selon les paroles de J. C. à Nicodème. Or, de même qu'on ne peut naître deux fois corporellement, on ne peut pas non plus avoir deux naissances spirituelles. 4°. L'Eglise, par la voix des Conciles, a condamné unanimement les rebaptisations, quand même le Baptême auroit été conféré par des Hérétiques, & notamment par le premier Concile d'Arles, *Can. 8.* dont parle S. Augustin, & qu'il appelle *plenarium. l. 1. Cont. Donat. c. 9.* Car la Doctrine de l'Eglise est que ni la personne du Ministre, ni l'hérésie ne peuvent rendre le Baptême nul, lorsqu'il a été conféré avec la forme requise.

Mais on ne doit pas appréhender de réitérer le Baptême lorsqu'on ne peut pas connoître s'il a été administré, & qu'au contraire on a un fondement de croire qu'il ne l'a pas été : & alors on le réitere sous condition & dans cette forme, *Si non es baptizatus, Ego te baptizo*, &c. néanmoins il n'est pas permis d'user de cette forme qu'à l'égard de ceux, dont après une exacte recherche il est incertain s'ils ont été baptisés : Ainsi, il n'est pas permis de rebaptiser sous condition les Enfants qui ont été baptisés à la maison par les Sages-femmes ; cependant lorsqu'on les porte à l'Eglise, les Pasteurs doivent s'informer si le Baptême a été validement conféré ; c'est-à-dire, quelles paroles a dites la personne qui a baptisé, de quelle eau s'est servie, & l'intention qu'elle a eue.

Dans un cas de nécessité & de danger de mort, si l'Enfant n'étoit pas encore tout sorti, on doit ver-

fer l'eau sur la partie qui paroîtroit , & alors lorsque l'Enfant est venu au monde & qu'il est vivant , on doit rebaptiser sous condition ; mais si aucune partie n'étoit sortie , on ne le devoit point du tout baptiser , parceque la renaissance spirituelle suppose la naissance naturelle. A l'égard des Monstres , s'ils sont tels en ce qu'ils sont doubles & qu'il ont deux têtes , il faut les baptiser séparément ; & si on appréhendoit la mort , les baptiser tous deux à la fois dans cette forme *Ego vos* , &c. ; mais si on doute que ce soient deux personnes , il en faut baptiser une dans la forme absolue , & l'autre sous condition.

Il n'est pas permis de se baptiser soi-même , car la distinction du baptisant & du baptisé est nécessaire : c'est la réponse du Pape Alexandre III. , rapportée dans le Droit Canon. *Can. debitum. Extr. de bapt.*

INSTITUTION DU BAPTÊME. Le Baptême a été institué avant la mort de J. C. : on le prouve par ces paroles de S. Jean. *Post hæc venit Jesus & discipuli ejus in terram Judæam , & illic demorabatur cum eis & baptisabat* , & par celles des Disciples de S. Jean-Baptiste à leur Maître. *Rabbi , qui erat tecum trans Jordanem , cui tu testimonium perhibuisti , ecce hic baptizat & omnes veniunt ad eum.* Joan. 3. Cependant des Interprètes prétendent qu'on ne doit pas entendre par ces paroles que l'Evangile dit de J. C. , *& baptisabat* , qu'il conférât lui-même ce Sacrement , mais qu'il le faisoit conférer par ses Disciples ; & ils autorisent leur sentiment par ce passage du ch. 4. *Quamquam Jesus non baptisaret.* Quoiqu'il en soit , il est constant que le Baptême que les Disciples de J. C. conféroient étoit le Baptême de leur Maître , & qu'ils baptisoient long-tems avant sa passion ; d'où il suit que le Baptême fut institué avant ce tems-là.

2°. Il paroît que J. C. l'institua lorsqu'il fut baptisé dans le Jourdain , & qu'alors il communiqua à l'eau la vertu de sanctifier les Hommes. C'est le sentiment des Peres , & notamment de S. Augustin & de S. Grégoire de Nazianze. Le Catéchisme du Concile de Trente remarque pour prouver cette vérité , que dans le moment que J. C. fut baptisé , la très Sainte Trinité , au nom de laquelle le Baptême se donne , se rendit sensiblement

présente; car on entendit la voix du Pere; le Fils étoit présent, & le Saint Esprit descendit en forme de Colombe sur lui. Le Sacrement de Baptême, dit S. Thomas, a reçu la vertu de produire son effet lorsque N. S. J. C. a été baptisé dans le Jourdain, & ainsi il a été institué dans ce tems-là: néanmoins le Baptême n'a été d'obligation qu'après la Résurrection, & l'ordre de J. C. à ses Disciples d'aller par toute la terre instruire les peuples, les baptisant au nom du Pere, &c. le prouve évidemment. Les Théologiens en donnent deux raisons, 1^o. Parceque le Sauveur n'a mis fin aux Sacremens de l'ancienne Loi, que par sa mort, auxquels ont succédé les Sacremens de la nouvelle. 2^o. Parcequ'il est de l'ordre que les Loix positives ne commencent d'obliger que lorsqu'elles ont été suffisamment publiées. Ainsi la Loi du Baptême, qui est positive, n'a pu obliger les Hommes qu'au jour de la Pentecôte, jour auquel les Apôtres ont commencé de prêcher l'Evangile.

1^o. Le Sacrement de Baptême est non-seulement nécessaire aux Adultes, mais aux Enfans, & quoique nés de Parens infidèles. On le prouve par l'Ecriture. Car, dans tous les endroits de l'Evangile où J. C. a parlé de la nécessité du Baptême, pour obtenir la remission des péchés & entrer dans le Roïaume de Dieu, il n'a excepté personne, & il a parlé généralement de tous les Hommes. L'Apôtre S. Pierre, quand il parle de la nécessité de ce Sacrement, n'excepte personne non plus. L'Apôtre S. Paul enseigne que le péché est entré dans le monde par un seul Homme, & la mort par le péché: *ita in omnes Homines mors pertransiit in quo omnes peccaverunt*, Rom. 5. & ailleurs: *Si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt*. 1. Cor. 5. *Eramus naturæ filii iræ, sicut & cæteri*. Les Saints Peres enseignent la même Doctrine. Origene, qui vivoit dans le premier siecle, dit que l'Eglise a appris des Apôtres qu'il est nécessaire d'administrer ce Sacrement aux Enfans, & qu'elle conserve cette Tradition qu'ils lui ont communiquée. C'est celle du Concile de Carthage & de celui de Milève, selon le témoignage de S. Augustin. *Ep. 90.* Le Concile de Trente prononce anathème contre ceux

qui soutiennent que le Sacrement de Baptême n'est pas nécessaire pour être sauvé, *non necessarium ad salutem*. Sess. 7. Can. 7.

3°. Tout Homme en cette vie est un sujet capable de recevoir le Baptême, lorsqu'il n'y a pas, dans celui qui reçoit ce Sacrement, d'obstacles de la part de la volonté. *Cum obicem voluntatis contrariæ non invenit obfistentem* : ce sont les termes du Pape Innocent III, dans une de ses Decret... *Extra de bap. Cap. Majores*, parce que le Commandement de J. C. y est exprès, & qu'il n'est pas conçu en des termes moins-étendus que celui qui est donné dans la Loi pour la Circoncision. A l'égard des Insensés dès leur naissance, on doit en user comme à l'égard des Enfans : pour ceux qui ont quelques bons intervalles, il paroît plus à propos d'attendre qu'ils soient dans leur bon sens, s'il n'y a pas crainte qu'ils meurent. A l'égard des Monstres, on ne doit pas les baptiser lorsqu'ils n'ont point de forme ni de figure humaine. Quand il y a lieu de douter si le Monstre est un Homme ou non, il faut examiner si la tête est d'un Homme ou approchant, dans ce cas on peut le baptiser, & s'il y a lieu de douter, le baptiser sous condition.

DISPOSITIONS nécessaires au Baptême. Dans les personnes qui ont atteint l'âge de raison ; il faut 1°. leur consentement ou l'intention qu'ils témoignent de recevoir le Baptême. Cette disposition est nécessaire pour recevoir le Baptême valablement, parceque, disent les Théologiens, le Baptême est un Sacrement qui consiste dans l'usage & dans l'application, & qui par conséquent doit être reçu avec le consentement de celui qui le reçoit ; car cette action est une action humaine qui ne peut être telle sans ce consentement. S. Thomas dit même que la justification, qui est opérée par le Baptême, n'est pas une action forcée, ce qu'on appelle dans l'Ecole *passion*, & qu'ainsi elle doit être volontaire ; mais il suffit que cette intention soit virtuelle, c'est-à-dire, que le sujet ait eu une volonté actuelle de recevoir le Baptême, & qui n'ait pas été rétractée, parcequ'alors elle est sentée exister encore.

2°. La foi, car sans cette disposition les personnes qui sont en âge de raison ne peuvent point profiter de l'effet du Baptême, qui est la grace sanctifiante. On le prouve

par cette raison , que J. C. ordonna à ses Apôtres d'instruire avant que de baptiser , & ajouta ces paroles : *Qui crediderit , & baptisatus fuerit , salvus erit. Sine fide , dit Saint Paul , impossibile est placere Deo : credere enim oportet accedentem ad Deum.* Heb. 11. S. Philippe dit à l'Eunuque de la Reine d'Ethiopie , qui demandoit le Baptême : *Si credis ex toto corde , licet ; & respondens ait : Credo Filium Dei esse Jesum Christum.* Act. 8. Selon le témoignage unanime des Peres , on faisoit profession de la Sainte Trinité quand on recevoit ce Sacrement. Mais la foi n'est pas nécessaire aux Enfans pour être baptisés valablement & licitement , puisqu'ils sont incapables de faire des Actes de foi ; cependant l'Eglise les met au nombre des Fideles ; & ce droit leur est acquis par la vertu du Sacrement qu'ils ont reçu , & par la réponse que ceux qui les ont présentés ont faites pour eux. On répond pour l'Enfant , dit S. Augustin , qu'il a la foi , parce qu'il a reçu le Sacrement de la foi : & le Concile de Trente prononce anathème contre ceux qui disent que les Enfans baptisés ne doivent pas être mis au nombre des Fideles , & qu'ils doivent être rebaptisés. Le Catéchisme du même Concile enseigne que les Enfans , par le Baptême , sont faits véritablement Chrétiens , non qu'ils croient par le mouvement de leur volonté , mais par la foi de leurs Parens. S. Augustin ajoute ; & par celle de toute la Société des vrais Fideles , qui , par leur charité & le desir qu'ils ont que les Enfans soient baptisés , les font entrer dans la communication du Saint Esprit.

3°. La Pénitence est nécessaire pour recevoir le Baptême licitement. On le prouve par la réponse que fit S. Pierre aux Juifs , qui , touchés de componction sur la prédication qu'il leur fit , lui demanderent , que faut-il que nous fassions ? *Pœnitentiam agite , dit cet Apôtre , & baptisetur unusquisque vestrum in nomine Jesu Christi.* C'est aussi la Doctrine des Peres & celle des Conciles. Voyez le Concile de Nicée , Can. 3. le Concile d'Elvire , Can. 39. Et le Concile de Trente dit expressément que la Pénitence est une des dispositions nécessaires pour se bien préparer à recevoir le Baptême ; qu'elle doit renfermer une douleur des péchés qu'on a commis , & être prodnite par un motif d'amour de Dieu , & un ferme propos de

garder sa Loi. *Seff. 6. c. 6.* Le Catéchisme du même Concile dit, que celui qui demande le Baptême, & qui en même-tems n'est pas dans la volonté de quitter ses habitudes criminelles, ne doit pas être admis à ce Sacrement, parceque dans ce cas ce seroit abuser du Sacrement, puisqu'on ne le doit désirer que pour se revêtir de J. C. & pour lui être uni. *Part. 2. de Sac. Bapt. Parag. 40.*

EFFETS du Baptême. 1^o. Il efface le péché originel & toute sorte de péchés : cet effet paroît avoir été désigné dans l'Ecriture par ces paroles. *Effundam super vos aquam mundam, & mundabimini ab omnibus iniquitamentis vestris.* Ezech. 36. *Pœnitentiam agite,* dit S. Pierre, & *Baptisetur unusquisque vestrum... in remissionem peccatorum.* Act. 2. *Quid moraris,* dit S. Paul à Ananie, *exurge & baptisare & ablue peccata tua.* Les Peres enseignent la même Doctrine. *Voiez S. August. Enchirid. c. 64. & l. 1. de peccat. merit. c. 15.* S. Jérôme dans sa Lettre à Oceanus ; S. Ambroise cité dans la Glose de *Conf. dist. 4. c. sine pœnit.* Le Concile de Trente prononce anathème contre ceux qui soutiendroient le contraire. *Seff. 5. Can. 5.* La raison qu'il en donne, c'est qu'il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont véritablement ensevelis avec J. C. dans le Baptême, pour mourir au péché. *Quia nihil est damnationis iis qui verè confepulti sunt cum Christo per baptismum in mortem.*

2^o. Il remet toutes les peines dûes au péché, c'est-à-dire, les œuvres satisfactoires & laborieuses de la Pénitence, car, selon la remarque du Catéchisme du Concile, quoique ce soit une chose commune à tous les Sacramens de communiquer le fruit de la Passion de N. S. ; S. Paul n'a-dit que du Baptême, que par lui nous mourons, & nous sommes ensevelis avec J. C. d'où l'Eglise a conclu, qu'on ne pouvoit sans faire injure à la vertu de ce Sacrement, imposer, à ceux qui obtiennent la rémission des péchés en le recevant, les œuvres satisfactoires de la Pénitence. Mais dans les peines dûes au péché & qui sont remises par le Baptême, on ne doit pas comprendre les maux de cette vie, que les Théologiens appellent *Pœnalitates Peccati*, comme la mort, les ma-

ladies, la faim, la soif, les mouvemens de la concupiscence; parceque ces maux nous ont été laissés pour servir de matiere à notre vertu.

3°. Le Baptême produit la grace des dons & des vertus; car par le Baptême nous sommes unis à J. C. comme des membres à leur Chef. C'est de la plénitude de J. C. que la grace se répand sur tous ceux qui sont purifiés par le Baptême, qu'elle les rend justes, Enfans de Dieu, & héritiers du salut éternel. C'est aussi la Doctrine du Concile de Trente, qui ajoute que cette grace ne consiste pas seulement dans la rémission des péchés, mais qu'elle est une qualité divine imprimée en l'ame, & qui en augmente la beauté & la pureté. *Atque id ex Sacris Litteris aperte colligitur, cum gratiam effundi dicant, eamque Spiritus sancti pignus soleant appellare.* Outre cette grace le Baptisé reçoit encore toutes les vertus. *Salvos nos fecit per lavacrum regenerationis & renovationis Spiritus sancti, quem effudit in nos abundè per Jesum Christum salvatorem nostrum.* Tit 3. C'est ainsi que les Peres ont entendu ce passage, dit le Catéchisme du Concile. 4°. Il imprime le caractère, & qui ne peut être effacé. *Voiez Caractere.*

Les CÉRÉMONIES DU BAPTÊME consistent; 1°. En ce que ceux qui sont présentés au Baptême se tiennent à la porte de l'Eglise, étant regardés comme indignes d'y entrer à cause du péché originel qui les rend Enfans du Démon. 2°. Le Prêtre souffle sur eux & en forme de croix pour chasser le Démon par la vertu du Saint Esprit, qui est appelé le souffle de Dieu, & faire voir que c'est par les mérites de J. C. crucifié, que le Démon doit être chassé. 3°. Il fait le signe de la croix sur leur front pour faire voir qu'ils doivent faire les actions de Chrétien sans rougir. 4°. Sur leur poitrine, pour montrer, ainsi que tous les autres signes de croix, que le Baptême tire toute sa force de la croix de J. C. & des mérites de sa Passion. 5°. Il leur donne le nom d'un Saint, afin qu'ils regardent ce Saint comme leur modèle & leur Protecteur auprès de J. C.

6°. Il fait sur eux beaucoup d'exorcismes pour chasser le Démon sous la puissance duquel ils sont. 7°. Le Prêtre met du sel dans la bouche du Cathécumene, pour

signifier que l'Eglise demande pour eux la sagesse & le goût des choses du Ciel. 8°. Il leur met de la salive aux narines & aux oreilles, pour imiter l'action de J. C. qui se servit de sa salive pour guérir un Homme sourd & muet. 9°. Il fait réciter le Symbole & l'Oraison Dominicale au Parrain & à la Marraine, au nom du Catéchumène, qui seroit obligé de les réciter s'il avoit l'usage de raison, parceque l'Eglise ne reçoit au Baptême que ceux qui font profession de croire en J. C. & de vivre dans la foi de l'Eglise.

10°. Il fait faire au Catéchumène les promesses, qu'on appelle du Baptême, c'est-à-dire, qu'il exige de lui, qu'il renonce à Satan, à ses pompes & à ses œuvres, & qu'il promette de suivre J. C. seul. 11°. Il fait une onction sur les épaules & sur la poitrine du Catéchumène. Cette onction signifie la grâce qui fortifie le Chrétien dans les combats de la vie spirituelle. 12°. Il lui demande s'il veut être baptisé; car le Baptême n'est accordé qu'à ceux qui le souhaitent. 13°. Il lui administre le Baptême avec de l'eau qui doit avoir été benite la veille de Pâque ou de la Pentecôte. 14°. Il lui fait une onction sur la tête pour marquer que le Baptême le rend en quelque façon Prêtre & Roi, relativement à ces paroles de S. Pierre, parlant aux Chrétiens. *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta.* 1. Pet. 2. D'ailleurs, tout ce que l'Eglise consacre à Dieu, elle le consacre par l'onction des saintes huiles, & celle du saint chrême; ainsi les Chrétiens sont consacrés à Dieu par ces onctions. 15°. On met un linge blanc sur la tête du nouveau baptisé pour l'avertir de conserver jusqu'à la mort l'innocence du Baptême, & ce linge a succédé aux habits blancs, qu'on donnoit aux Baptisés, & qu'ils portoient pendant sept jours. Enfin, on met un cierge allumé entre les mains du nouveau Baptisé, pour signifier qu'il doit être par l'éclat de ses vertus une espece de lumiere ardente.

Les Théologiens conviennent que les cérémonies étant accidentelles au Sacrement de Baptême, ne sont pas de la substance de ce Sacrement, & qu'ainsi elles peuvent en être séparées sans que cette omission empêche la validité du Sacrement; mais ils enseignent aussi qu'il

n'est pas permis de le conférer sans ces cérémonies, à moins que ce ne soit dans le cas de nécessité; & s'il arrive que celui qui a été baptisé sans ces cérémonies, échappe du danger où il s'est trouvé, il faut les ajouter, quoiqu'il ait reçu le Baptême, afin de garder l'uniformité dans l'administration de ce Sacrement; car elles servent à nous donner une idée auguste du Baptême, à réveiller la Religion & la piété, & à imprimer dans l'esprit le souvenir de la grace que Dieu nous a faite.

BARUCH. Prophète dont le nom, en Hébreu, signifie *Béni*: il servit de Secrétaire au Prophète Jérémie, fut son Disciple & le Compagnon de ses travaux: il écrivit son Livre à Babylone, & tel que nous l'avons dans la Bible: son style approche fort en divers endroits du style Hébreu. On croit qu'il écrivit en Hébreu ou en Chaldaïque. Quoiqu'il en soit, l'original s'est perdu, & il ne nous en est resté que la version grecque & latine.

BÉATIFICATION (la) est une concession que le Pape fait à certaines personnes, par laquelle il permet qu'on honore d'un culte religieux celui qui est béatifié; mais cet acte n'est pas juridique comme est celui de la canonisation.

BÉATIFIQUE. *Voyez* Vision.

BÉATITUDE. *Voyez* Vie éternelle.

BÉGUARDS & BEGUINES & FRATRICELLES (les) étoient une Secte dans le treizieme siècle, qui avoit pour Chefs quelques Religieux Apostats, lesquels, sous prétexte de spiritualité, menoient une vie fainéante, vagabonde & fort déréglée. Leurs erreurs, qu'ils avoient empruntées en partie des Manichéens & des Albigeois, avoient du rapport avec celles des Quétistes, condamnés de nos jours. Elles furent prosrites par le Concile de Vienne, treizieme général, tenu sous Clément V, l'an 1311.

BÉNÉFICE (un) est un titre Ecclésiastique qui donne au Titulaire un droit fixe & perpétuel de jouir d'une portion déterminée des biens de l'Eglise, en s'acquittant des fonctions qui y sont attachées. Le mot de Bénéfice étoit inconnu dans les premiers siècles de l'Eglise, car les biens Ecclésiastiques étoient mis en commun; l'Eveque en avoit la principale dispensation, & ils étoient

distribués à ceux qui rendoient service à l'Eglise ; le reste étoit employé en bonnes œuvres & en réparations. Dans la suite des tems les biens de l'Eglise se partagerent insensiblement jusqu'à faire toutes ces portions que nous appellons Bénéfices. Les Monasteres eurent de tout tems leurs biens séparés, & un des premiers articles de leurs exemptions fut de n'en point rendre compte aux Evêques. Vers le dixieme siecle on commença de diviser la Menſe des Chanoines d'avec celle de l'Evêque, & les Chanoines ont encore fait entre eux divers partages à mesure qu'ils se sont plus éloignés de la vie commune. Les Evêques ont laissé aux Curés de la Campagne les Dixmes de leur territoire, ou ils leur ont assuré des pensions en argent ou autre revenu fixe ; & les choses en sont venues à ce point que chaque Officier de l'Eglise a son revenu séparé, dont il jouit suivant sa conscience & sans en rendre compte à personne. C'est ce revenu, joint à un Office Ecclésiastique, qu'on appelle Bénéfice. Ce nom vient de ce qu'au commencement les Evêques donnoient quelquefois aux Ecclésiastiques qui avoient long-tems servi, quelque portion des biens de l'Eglise, pour en jouir pendant leur vie, après quoi le fond revenoit à l'Eglise. Ce qui ressembloit aux récompenses des Soldats Romains, que l'on appelloit Bénéfices. Quoi qu'il en soit, on trouve des exemples de ces Bénéfices Ecclésiastiques dès le commencement du sixieme siecle, & on voit le nom de Bénéfice en usage dans le même sens d'aujourd'hui dès le douzieme.

Les Bénéfices sont séculiers ou réguliers. Les séculiers sont les Evêchés, les dignités des Chapitres ; savoir, la Prévôté, le Doyenné, l'Archidiaconé, la Chancellerie, la Chantrierie, les charges d'Ecolâtre ou de Capiscol, de Trésorier, Chevecier, où sous d'autres noms & en d'autres rangs, suivant les usages des Chapitres, les Chanoines ou places des Chanoines, dont les unes sont avec Prébende ou semi-Prébendé ou sans Prébende. Les Bénéfices séculiers les plus ordinaires sont les Prieurés-cures, les Vicairies perpétuelles, les simples Cures, les Prieurés simples, les Chapelles. Les Bénéfices réguliers sont l'Abbaïe en titre, les Offices Clauſtraux, qui ont un revenu affecté, comme le Prieuré

conventuel en titre, les Offices de Chambrier, Aumônier, Hospitalier, Sacristain, Cellerier & autres semblables. Les places de Moines anciens & non réformés sont presque regardées comme des Bénéfices; mais on ne donne proprement ce nom qu'aux offices dont on prend des provisions. Les Commandes sont plutôt des Bénéfices séculiers par rapport à ceux à qui on les donne. Tous les Bénéfices sont présumés séculiers s'il n'y a preuve du contraire, parceque les Bénéfices séculiers sont venus de la division des biens entre les Moines, qui est un abus que l'on tolere.

Les CAPACITÉS requises pour les Bénéfices, sont 1^o. qu'il faut être Séculier ou Régulier, selon la qualité du Bénéfice; car les Réguliers quoique Clercs & même Prêtres, ne peuvent posséder les Bénéfices séculiers, si ce n'est les Evêchés qui les tirent de leur état à cause de l'éminence du Sacerdoce parfait. Et les Séculiers, quoique Clercs ou Prêtres, ne peuvent posséder les Bénéfices réguliers, qui dans leur origine n'étoient que des offices Monastiques: & non seulement il faut être Régulier, mais du même Ordre & du même Monastere, s'il n'est point uni avec d'autres en corps de Congrégation. Mais il y a des exceptions à ces deux regles, car on donne des provisions à celui qui témoigne desirer de faire profession, pourvu qu'il la fasse dans l'an, & on peut transférer d'un Ordre ou d'un Monastere à l'autre. Pour la translation, il faut le consentement de toutes les Parties intéressées, du Religieux, du Monastere qu'il quitte, & de celui où il entre. Il y a des Bénéfices Sacerdotaux, c'est-à-dire, qui ne peuvent être conférés qu'à des Prêtres, les uns par la Loi, les autres par la fondation. Ce sont les Cures, les Doiennés, les Prieurés ou Abbaies en régle, & les autres semblables. Pour ceux-là, c'est-à-dire, qui sont Sacerdotaux par la Loi, il suffit que celui qui en est pourvu soit ordonné Prêtre dans l'an de la paisible possession. A l'égard des autres, comme les Prébendes, les Chapelles, ou Prieurés simples & les Commandes, on doit suivre l'usage; car il y en a qui ne se donnent qu'à ceux qui sont dans les Ordres sacrés, d'autres à de simples Clercs. On doit prouver qu'on a reçu les Ordres, même la Tonsure, & cela par

Lettres , & on doit les prouver tous , pour faire voir que l'on n'a pas été promu *per saltum*. A l'égard de l'âge , il faut avoir vingt-cinq ans pour les Bénéfices Sacerdotaux , vingt-deux pour ceux qui obligent d'être *in Sacris* , & seize ans pour les Bénéfices réguliers , car à cet âge on peut faire profession : onze ans (du moins en France & suivant une ancienne regle de la Chancellerie Romaine) pour les Prébendes des Cathédrales , dix ans pour les Collégiales ; & pour les Prieurés simples & les Chapelles , on se contente quelquefois de sept ans. La raison ou le prétexte qui donne cette faculté à un si bas âge , c'est d'entretenir les jeunes gens pendant leurs études dans les Collèges ou les Séminaires. A l'égard des Abbayes Commandataires on les donne ordinairement à des Prêtres , mais on les donne aussi quelquefois à de simples Clercs.

Toutes les IRRÉGULARITÉS qui regardent les Ordres sacrés sont aussi des obstacles aux Bénéfices. Ainsi , on juge incapables , 1^o. Les Bâtards. 2^o. Ceux qui sont mutilés , ou qui ont quelque défaut corporel. 3^o. Les Bigames. 4^o. Ceux qui ont porté les armes. 5^o. Ceux qui ont participé à la mort de quelqu'un , quoique légitimement. 6^o. Ceux qui sont chargés de dettes. A l'égard de l'irrégularité pour crime , on n'y a égard en matière bénéficiale , qu'à l'égard des crimes pour lesquels on peut être puni en Justice , ou des crimes Ecclesiastiques qui emportent privation de Bénéfice. A l'égard de celle pour ignorance , elle se juge , 1^o. par le défaut des degrés que l'on doit avoir pris aux Universités , pour être capable de certains Bénéfices ; car 1^o. pour être nommé à un Evêché , il faut être Docteur ou Licentié en Théologie , ou en Droit civil & canonique : 2^o. Pour une Cure dans une Ville murée , il faut être Maître ès-Arts , ou avoir trois ans d'étude en Théologie , ou en Droit , avec quelque grade ; mais pour les autres Bénéfices , il ne faut point de degrés ; cependant les Ordinaires peuvent examiner tous les Gradués avant que de leur donner ni provision ni *visa* , & ils sont en droit de les refuser , s'ils les trouvent notoirement incapables.

2^o. Outre les irrégularités communes avec celles des Ordres sacrés , il y en a de particulieres aux Bénéfices ; par exemple ,

Exemple, le Mariage, (c'est-à-dire d'avoir été marié) qui n'empêche point la promotion aux Ordres, empêche la collation des Bénéfices même à simple Tonsure. Le *Fils* quoique légitime ne peut succéder au Bénéfice de son *Pere*, de peur que ce ne soit un prétexte de rendre les Bénéfices héréditaires. Un *Etranger* qui n'entend pas la *Langue* du pais ne peut y tenir un Bénéfice à charge d'*ames*.

LA PLURALITÉ des Bénéfices est condamnée par le *Droit Ecclésiastique*, c'est-à-dire, par tous les *Canons*, qui défendent à un *Clerc* d'être enrôlé en deux *Eglises*. Voyez le *Concile de Calcedoine*, *Can. 10*; le *second Concile de Nicée*, *Can. 15*. le *troisième de Latran*, sous *Alexandre III.*, *Can. 13*. le *quatrième de Latran*, sous *Innocent III.* *Can. 29*; & le *Concile de Trente*, *Seff. 24. c. 17*, parceque 1°. cette pluralité est contre le *Droit naturel*, à moins que ce défaut ne soit couvert par quelques circonstances particulieres; car il est injuste qu'un seul possède ce qui a été donné à l'Eglise pour l'entretien de plusieurs; que pendant qu'un *Ecclésiastique* a plus que ce qu'il lui faut, par le moyen de cette pluralité, un autre manque du nécessaire. 2°. Cette pluralité prive l'Eglise des *Ministres nécessaires*, diminue le culte de Dieu, a pour principe la cupidité, & foment l'avarice. Il fut décidé à l'instance de *Guillaume*, Evêque de *Paris*, qu'il y avoit péché mortel à avoir plusieurs Bénéfices; sentiment qui a été suivi par *S. Thomas*, *S. Bonaventure*, & tous les *Scolastiques célèbres*. Voyez le *Pere Thomassin*, *discipl. Eccl. 1. Part. l. 2. c. 45. & l. 4. c. 1.* qui a traité cette matiere avec beaucoup d'étendue. Selon cet Auteur, les principes de cette *Doctrine* sont fondés sur cette *Loi éternelle*, indispensable, invariable à l'égard de tous les biens de la terre, soit du monde ou de l'Eglise, de n'en prendre que ce qui nous est nécessaire, de laisser aux autres le superflu, de ne rien donner qu'à la nécessité, de ne rien accorder à la vanité, & de ne point s'enrichir du bien des *Pauvres*. 2°. Que le bien de l'Eglise est le patrimoine des *Pauvres*, les vœux des *Fidèles*, le prix des péchés; & il établit cette maxime sur le sentiment des *Peres* dont il rapporte les passages, 2. *Part. l. 4. c. 25.* Plusieurs *Théologiens* croient mé-

me que la dispense du Pape ne met point à couvert ceux qui auroient plusieurs Bénéfices, hors certaines circonstances extraordinaires. Voyez le Cardinal Cajetan, dans sa Somme, *verbo beneficium*; le Cardinal Tolet, dans l'instruction des Prêtres; le Cardinal Bellarmin, dans les avertissemens à son Neveu, parceque, disent-ils, la dispense ne met en sûreté de conscience, que quand elle est donnée pour l'utilité, ou la nécessité de l'Eglise, & l'usage contraire ne peut justifier cette pluralité; car on ne prescrit point encore le Droit naturel qui la condamne. Cependant d'autres Théologiens remarquent que cette pluralité peut absolument être excusée, si les revenus de ces Bénéfices sont employés en certaines nécessités particulières, qui regardent un bien considérable de l'Eglise, comme l'érection du Séminaire & l'entretien d'Ecclésiastiques qui travaillent au bien de l'Eglise. 2°. Il est permis d'en avoir deux, quand un seul ne suffit pas pour l'entretien de celui qui le possède, ce qu'on appelle Bénéfice compatible, & lorsque l'un & l'autre n'obligent pas à résidence. C'est la disposition du Concile de Trente, *sess. 24. c. 1.* L'Ordonnance de Blois a défendu la pluralité des Bénéfices à charge d'ames, & les Arrêts du Parlement ont déclaré incompatibles, les Chanoinies avec les Cures ou avec d'autres Chanoinies. A l'égard des Bénéfices simples, la pluralité est tolérée & on laisse à la conscience de chacun le jugement de ce qui est nécessaire pour son entretien honnête, suivant son rang & sa dignité. Voyez les *instr. au Droit Ecclésiast. de M. de Fleury*. Voyez dans ce Dictionnaire les Articles *Collateurs, Patrons, Gradués, Indult, Regale, Résignation, Dévolution, Pensions, Commandes, &c.*

BIBLE la Sainte) On donne ce nom à la Collection de Livres sacrés écrit par l'inspiration du Saint-Esprit, & connus sous le nom de l'Ancien & du nouveau Testament. Voyez *Ecriture-Sainte* & *Livres Canoniques*.

BIEN (le) *Bonum* est dans sa première signification un terme Théologique, qui désigne Dieu même, parcequ'il est le souverain bien, & que c'est celui à qui on doit rapporter toutes choses, étant lui seul capable de faire la félicité de l'Homme.

BIENHEUREUX. (les) On appelle ainsi les Saints

qui jouissent de la béatitude céleste. Ce terme se dit aussi de ceux qui sont morts en odeur de sainteté, dont l'Eglise a approuvé la vénération, & qu'elle a destinés pour être canonisés. *Voyez* Béatification.

BIENHEUREUX. Propriétés des corps des Bienheureux dans le Ciel. *Voyez* Résurrection de la Chair.

BIGAMIE (la) est une qualité contractée par le Mariage de deux Femmes, qu'on épouse successivement, ou par un Mariage avec une Veuve, ou une Femme débauchée. La Bigamie n'emporte point d'irrégularité pour les Ordres Mineurs; mais seulement pour les Ordres Majeurs; & il n'y a que le Pape qui puisse en dispenser.

BLASPHEME (le) est toute parole ou discours dans lequel on attribue à Dieu ce qui ne lui convient pas, ou dans lequel on nie de Dieu ce qui lui convient; comme si quelqu'un disoit qu'il y a de la cruauté en Dieu, ou que Dieu n'est pas juste. Ce même péché peut se commettre contre l'honneur dû à la Sainte Vierge ou aux Saints. Car l'injure qu'on leur fait, attaque Dieu même, dont ils sont les bien aimés; & même dans le droit Canon il n'y a point de différence entre les Pénitences imposées à ceux qui ont blasphémé contre Dieu, ou à ceux qui ont blasphémé contre les Saints. Ce péché est des plus énormes: car 1^o. Dieu y ajoute une menace particulière par ces paroles: *Nec enim habebit in fontem Dominus eum, qui assumpserit nomen Dei sui frustra.* Exod. 20. Dans l'ancienne Loi, il étoit puni de mort: *Qui blasphemaverit nomen Domini, morte moriatur, lapidibus opprimer eum omnis multitudo populi.* Levit. Ce péché est plus grand encore que le parjure; car, dit S. Augustin, par le parjure, on prend Dieu à témoin d'une chose fautive, mais par le Blasphème on dit des choses fausses de Dieu. 2^o. Le blasphème quoique fait sans délibération & par le seul emportement de la passion est un péché mortel, s'il provient de la mauvaise habitude qu'on a de blasphémer, parceque quand même le blasphème seroit involontaire en lui-même, il est toujours volontaire dans la cause qui est l'habitude, & S. Thomas le décide ainsi, particulièrement lorsque le Blasphémateur ne s'efforce pas actuellement de s'en corriger. 2. 2. qu. 13. art. 2.

3°. La nature du blasphème peut quelquefois être un péché contre le S. Esprit, selon ces paroles de J. C. *Spiritus autem blasphemia non remittetur*. Math. 12. c'est-à-dire, qu'il est de ceux qui ne seront remis que très-difficilement. Ce péché peut se commettre, selon S. Thomas, de trois manières; 1°. Lorsqu'on attribue au Démon les œuvres de la Toute-puissance de Dieu; car alors c'est un outrage fait à son infinie Majesté: tel étoit le crime des Pharisiens, qui attribuoient au Prince des Démon les œuvres de J. C. 2°. Lorsqu'on persevere dans le péché mortel jusqu'à la mort, ce que les Théologiens appellent *impénitence finale*. Car ce péché ne consiste pas toujours dans des paroles, mais plus souvent dans le cœur, tel est celui qui a intention de mener toujours la même vie, quoiqu'elle soit criminelle. 3°. Lorsqu'on fait des actions qui sont directement opposées à la bonté de Dieu, qui est la propriété personnelle du S. Esprit, dont les attributs sont la charité, l'amour, &c. tels sont les péchés de pure malice & non d'infirmité humaine, comme la persévérance volontaire dans le péché, l'oppression des innocens & reconnus pour tels; ou lorsqu'on combat la vérité connue. S. Thom. 2. 2. qu. 14. art. 1.

Une autre preuve de la gravité de ce péché, c'est que l'Eglise imposoit autrefois des pénitences très-sévères aux parjures & aux Blasphémateurs; car ils étoient déclarés incapables d'être jamais admis aux Ordres, & assujettis à une pénitence de sept ans, selon le droit Canon. 1. *Causa 6. q. 1. Voyez* sur ce sujet les *Canons Pénitentiels*.

BOHÉMIENS (les) Hérétiques qui ont suivi en Bohême la plupart des erreurs de Jean Hus & de Wicléf; ils ont toujours persisté à rejeter le culte des Saints, & à ne donner la Communion que sous les deux espèces; parcequ'ils croient que le corps & le sang de J. C. sont divisés dans les deux espèces, comme ils le furent lors de sa mort.

BONTÉ DE DIEU. Attribut, ou perfection, par laquelle Dieu est bon d'une bonté essentielle, indépendante, & comme disent les Théologiens, *Physicé*; car la bonté est un attribut conforme à l'idée d'un Etre infiniment parfait; Dieu est bon d'une bonté morale, parce-

qu'il est infiniment Saint. Il est le principe de toutes les bontés créées, toutes les créatures n'étant bonnes que d'une bonté participée, & qui est comme un écoulement & une foible image de la première & souveraine bonté. Dieu fait éclater sa bonté par la création des Créatures, en leur conservant l'être, en leur préparant une vie bienheureuse après celle-ci, en répandant les biens de la nature pour la nourriture de l'Homme; &c.

BREFS (les) en matière de dispense de mariage, sont ou excitatifs ou attributifs. Les Brefs excitatifs sont ceux qui sont adressés par le Pape à un Evêque ou à son Official, pour dispenser ses Diocésains à l'occasion de quelque empêchement dirimant, qui est entre eux. Les Brefs attributifs sont ceux qui donnent à un Evêque ou à son Official le droit de dispenser ceux qui ne sont pas ses Diocésains. *Voyez* Dispense.

BREVIAIRE (le) est le corps des différentes parties de l'Office divin, qui se chante à l'Eglise, & que les Ecclésiastiques doivent réciter, quand ils ne sont pas obligés d'y assister. Le Breviaire est composé de Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres & Complies. Les Ecclésiastiques dans les Ordres Sacrés & les Bénéficiers sont obligés de réciter le Bréviaire sous peine de péché mortel, & pour les Bénéficiers, de restitution de fruits à proportion de ce qu'ils en ont omis. C'est la disposition du Concile de Trente, *sess. 24. de reform. c. 12.*

BRIGANDAGE D'EPHÈSE. On appelle ainsi ce fameux Conciliabule ou faux Concile tenu à Ephèse par Dioscore, Patriarche d'Alexandrie, Protecteur & Fauteur de l'hérésie des Eutychiens. On ne voulut admettre dans ce Concile, dont les Hérétiques s'étoient rendus les Maîtres, ni les Légats du Pape S. Léon, ni S. Flavien, Patriarche de Constantinople. Eutychès y fut absous, les Légats du Pape & S. Flavien furent traités de la manière du monde la plus indigne. S. Flavien mourut des blessures qu'il reçut; en sorte qu'il obtint la couronne du Martyre, par la fureur des Hérétiques. Ces horribles excès ont fait donner par l'antiquité à ce faux Concile, le nom de brigandage d'Ephèse, *Latrocinium Ephesinum*. Le Concile de Calcédoine, qui fut le quatrième général, tenu l'an 451, répara [tous ces

maux. Eutychès & son hérésie y furent condamnés , l'impie Dioscore déposé , & tout ce que le Pape Saint Leon avoit écrit contre cette hérésie y fut reçu avec de grands applaudissemens.

BUCER. Célèbre Ministre Protestant , né en Allemagne. D'abord Religieux dans l'Ordre de S. Dominique , sa grande érudition le fit beaucoup estimer. Ebranlé dans sa foi par les Ouvrages de Luther , quelques conférences qu'il eut avec cet Hérésiarque le firent changer de Religion , & il professa le Luthéranisme. Quelques annés il alla encore plus loin dans le chemin de l'erreur , & il embrassa celles de Zuingle. Plus fertile en distinctions , que les Scholastiques les plus subtils , il fut toujours choisi pour présider aux Conférences qui se tenoient dans la vue de réunir les Luthériens avec les Sacramentaires. C'est lui qui dressa la Confession de Strasbourg. La maniere captieuse dont il s'exprima sur l'Eucharistie , donna le change à tous ceux qui ne connoissoient pas ses subtilités. Il ne disoit rien dont un Luthérien & un Catholique ne pût convenir ; mais il évitoit avec soin les expressions énergiques , qu'employoient les Défenseurs de la présence réelle. Les Ministres , disoit-il dans cette Confession , ne doivent point s'arrêter aux questions curieuses ; ils ne doivent enseigner que ce qui est utile ; savoir , qu'étant nourris de J. C. nous devons vivre en lui & par lui , & n'être qu'un seul pain & qu'un seul corps , puisque nous participons dans la Cène à un même pain. On connoît dans cet entortillement le génie de Bucer , l'Homme du monde le plus fécond en équivoques. Appelé en Angleterre à la sollicitation de Crammer , célèbre Protestant , il y professa la Théologie , & y mourut l'an 1551.

C.

CALCEDOINE. (Concile de) C'est le quatrième général : il fut tenu à Calcédoine , ville dans l'Asie mineure , sur le Bosphore de Thrace. Il fut composé de trois cens soixante Evêques : ce fut sous l'Empereur Marcien , & sous le Pontificat de S. Leon le Grand. Ce Concile désigna contre Eutychès , Archimandrite de Conf-

Constantinople, qu'il y avoit en J. C. deux natures dans une seule Hypostase, & propres à la personne du Verbe. 2°. Il déclara que la définition contraire à cette Doctrine, & qui avoit été faite dans le faux Concile d'Ephèse, étoit impie & erronée. 3°. Il déposa Dioscore, Patriarche d'Alexandrie, pour avoir été à la tête des Eutychiens dans le brigandage d'Ephèse, tenu contre Flavien, Evêque de Constantinople. 4°. Il rétablit dans leurs sièges Theodoret & Ibas d'Edesse, après qu'ils eurent dit anathème à Nestorius. 5°. On fit dans ce Concile quelques Canons pour la discipline, & que l'Eglise Romaine approuva dans la suite, excepté le vingt-huitième par lequel ce Concile avoit déclaré Constantinople le premier siège après celui de Rome ; ce qui étoit contraire à la décision du premier Concile de Nicée.

CALOMNIE (la) est un crime par lequel on accuse une personne innocente, d'un crime qu'elle n'a jamais commis, ni auquel elle n'a pas contribué. L'Ecriture compare au Serpent le Détracteur, c'est-à-dire, celui qui ravit la réputation de son prochain. *Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet qui occultè detrahit.* Eccles. 10. S. Paul met ce péché dans le même rang de ceux qui excluent du Royaume de Dieu, *repletos omni iniquitate . . . malignitate, susurriones, detractores, Deo odibiles.* Rom. 1. *Nolite detrahare alterutrum, fratres,* dit l'Apôtre S. Jacques, *qui detrahit fratri, aut qui judicat fratrem suum, detrahit legi & judicat legem.* Jac. 1. Le Droit Canon dit que la calomnie est un péché aussi grand que l'homicide, & qu'il n'est pas moins désagréable à Dieu : *sicut enim homicidas, interfectores fratrum, ita & detractores eorum.* 1. Pœnit. dist. 1. Cap. *homicidiorum.*

L'Eglise, dans les Conciles, a jugé ce crime tellement énorme, qu'elle a puni les coupables de la peine la plus sévère, puisqu'elle les prive de la Communion. *Calumniatores sunt qui falsa deferentes contra cujuscumque innocentis personam, Principum animos ad iracundiam commovere præsumunt, qui omnes infames effecti in exilium detrudentur.* Conc. Duziacense. Cap. 2. Voyez S. Paul. 1. Cor. 6. Pêv. 24. Eccl. 18. Saint Chry-

soisme, hom. 3. ad pop. Antioch. *Voyez Médifance.*

CALVINISTES (les) Sectateurs de la doctrine de Calvin, celebre Hérésiarque, & qui établit sa doctrine vers le milieu du XVI siècle. Le pur Calvinisme a pris sa source dans la ville de Geneve; il s'est répandu en France, en Angleterre & dans les Pais-bas. C'est la Religion dominante dans les Provinces-unies, & dans toute l'Ecosse sous le nom de Puritains. En France, on appelle les Calvinistes, Prétendus réformés, ou Huguenots.

Les principales erreurs de Calvin (car il seroit trop long de les rapporter toutes) sont répandues dans ses deux ouvrages, l'un de l'Institution chrétienne, l'autre de la Cène.

Dans le premier, il enseigne que le Pere éternel n'engendre pas continuellement son Fils, & que le Fils n'a pas son essence du Pere, ni le Saint Esprit du Pere & du Fils. Il ose avancer que J. C. a eu de la crainte pour le salut de son ame. Il soutient que Dieu a créé les Hommes pour les damner, non qu'ils aient mérité par leurs crimes, mais parcequ'il lui plaît ainsi. Il condamne l'honneur qu'on rend aux images. Il ne veut ni culte extérieur, ni invocation des Saints, ni Chef, visible de l'Eglise, ni Evêques, ni Prêtres, ni fêtes, ni Croix, ni Bénédictions, ni aucune des cérémonies sacrées que l'Eglise reconnoît être si utiles au culte de Dieu. Il dit que le Livre arbitre a été entièrement détruit par le péché. Il attaque la doctrine Catholique sur le Sacrement de Pénitence & d'Eucharistie, sur les Indulgences & le Purgatoire. Il fait consister la Justification dans la seule foi & dans l'imputation gratuite de la Justice. Il anéantit le mérite des bonnes œuvres. Il attaque insolemment la primauté du siège de Rome, si bien établie dans l'Ecriture & dans les Saints Peres. Il attente même à l'autorité des Conciles généraux. Il ne reconnoît que deux Sacremens le Baptême & la Cène. Il prétend que les Enfans qui meurent sans Baptême ne sont point exclus du Ciel, pourvu qu'il n'y ait ni mépris ni négligence de la part des Parens: que la Messe est une impiété, parceque selon lui elle profane & anéantit la Cène.

A l'égard de la foi spéciale & justifiante, il étend la prétendue certitude absolue jusqu'au salut éternel, & veut

que le Fidele soit certain de sa prédestination éternelle.

A l'égard de la Justice imputative, il soutient que la grace une fois reçue ne se peut plus perdre, & que par conséquent la Justice chrétienne est inamissible; qu'ainsi le Baptême n'étoit pas nécessaire pour être sauvé, qu'il n'opere point en nous la rémission des péchés; mais qu'il en est seulement le signe; que conséquemment les Enfants naissoient dans l'alliance nouvelle qui se transmettoit de Pere en Fils.

Dans son second Ouvrage, qui est son Traité de la Cène, il a fait un système à sa mode & il est allé bien au-delà des erreurs de Luther & de Bucer dont il a pris néanmoins quelque chose. Son but est de renverser ce principe reconnu par tous les Catholiques, savoir: que le don que Jesus-Christ nous fait de son corps & de son sang dans l'Eucharistie est un Mystere comme les autres, indépendant de la foi en lui-même & dans sa substance, & où la foi n'est nécessaire que pour en profiter. Principe comme on voit qui constitue le dogme de la présence réelle. Calvin au contraire s'efforce de prouver que tout le mystere de l'Eucharistie consiste dans l'union que nous avons avec Jesus-Christ par la seule foi, sans qu'il intervienne autre chose de la part de Jesus-Christ, que des promesses spirituelles figurées dans ce Sacrement & annoncées par sa parole: principe faux, puisqu'il renverse évidemment le dogme de la présence réelle, & qu'il suppose que Jesus-Christ ne s'unit en nous qu'en figure dans ce Sacrement & en esprit par la foi.

Quoique l'erreur de Calvin soit bien évidente, il n'est pas aisé de lier toutes les parties qui composent le système qu'il a imaginé pour établir son impiété. Car dans tout son Ouvrage il emploie des expressions très-fortes & favorables à la présence réelle, en disant que nous participons au vrai corps & au vrai sang de Jesus-Christ; que la vérité nous est donnée avec les signes; que sous les signes nous recevons vraiment le corps & le sang de J. C. Cependant comme il désavoue dans un endroit ce qu'il a établi dans plusieurs autres, il est sensible qu'il ne reconnoît dans l'Eucharistie qu'une présence de vertu. Et quoiqu'à l'égard des paroles, *Ceci est mon corps*, il emploie le nom de miracle, on voit qu'il est fort éloigné

de croire qu'il y en ait un réellement dans l'Eucharistie, car il reproche sans cesse aux Catholiques qu'ils renversent la nature, & qu'un corps ne peut être en plusieurs lieux.

Toutes ces erreurs ont été condamnées & anathématisées par le Concile de Trente avec celles des autres Sacramentaires.

Les Disciples de Calvin ont formé différentes Sectes que l'on peut réduire à quatre. La premiere est celles des Réformés, qui suivent à la lettre toutes les erreurs de leur Chef. Il y en a un grand nombre dans le Palatinat, dans la Flandre, dans la Suisse & en France. On les appelle *Puritains* en Angleterre & en Ecosse.

La seconde est des Calvinistes Anglois, qui est proprement une alliance de quelques erreurs de Calvin avec celles de Luther. La troisième est celle des *Piscatoriens*, ainsi appellés de Jean Piscator, de Strasbourg: leur doctrine est semblable à celle de Calvin en ce que les *Piscatoriens* soutiennent que Jesus-Christ par sa passion a tellement mérité pour les Fideles élus, que ce n'est plus que par la foi sans les œuvres, que les Fideles sont justifiés: & elle en differe parcequ'ils reconnoissent avec les Catholiques, que Jesus-Christ par sa passion a mérité pour lui: Calvin prétendant au contraire que Jesus-Christ n'a mérité pour lui-même ni par ses œuvres, ni par sa passion. La quatrième est celle des Arminiens. *Voiez* Arminiens.

CANON DES JUIFS: on appelle ainsi le Catalogue des Livres de leur Loi, selon lequel il y en a vingt-deux. Esdras est l'Auteur de ce Canon selon le témoignage de Saint Irénée, de Tertulien, de Saint Clement d'Alexandrie. C'est à-dire, qu'il a réduit en un corps tous ces Livres après les avoir examinés & corrigés.

CANON DES CHRETIENS: c'est le nombre déterminé des Livres de l'ancien & du nouveau Testament, dont le total est appelé l'Ecriture Sainte, & dont le dénombrement est rapporté dans le Concile de Trente, *Sess.* 3. sous le nom de Livres Canoniques. *Voiez* Canoniques.

CANONS (les Saints) sont composés des Sentences des Saints Peres, des Décrets des Papes & des Conciles. Ils

forment ce qu'on appelle le Droit Canonique. Le Pape Damase parle ainsi des Canons : les Saints Peres jugent avec rigueur ceux qui violent volontairement les Canons, & le Saint Esprit qui les a inspirés & dictés condamne ces Violateurs. *Violatores Canonum graviter à Sanctis Patribus judicantur, & à Sancto Spiritu, instinctu cujus dictati sunt, damnantur.* Can. *Violatores*, 15. Q. 1.

Il y a plusieurs sortes de Canons : les uns sont faits pour régler la discipline extérieure de l'Eglise ; les autres ne sont que de droit positif & nous imposent une nouvelle obligation que nous n'avions pas. Ces deux sortes de Canons peuvent être abrogés par une coutume contraire. Les autres sont faits pour régler la foi & les mœurs des Fideles ; d'autres enfin regardent le droit naturel & ne sont que déterminer & manifester ce qui est défendu par le Droit naturel & divin. Cette seconde sorte de Canons & sur-tout ceux qui regardent les choses qui sont défendues par le Droit naturel & divin, ne peuvent jamais être abrogés par une coutume contraire.

La science des Canons est fort recommandée aux Ecclésiastiques, comme leur étant très-nécessaire & très-utile pour s'acquitter dignement des fonctions de leur ministère. Voici comment le Pape Jule en parle dans le Canon qui lui est attribué. » Prenez garde de ne pas » tomber dans l'erreur, mes très-chers Freres, ne vous » laissez point emporter à une diversité d'opinions, & » à des Doctrines étrangères ; vous avez les Constitutions » des Apôtres & des Hommes Apostoliques ; vous avez » les Saints Canons ; jouissez-en, mettez-y toute votre » force, prenez plaisir à les lire, considérez-les comme » vos armes, afin que par leur secours & par le soin » que vous prendrez de les avoir toujours devant les » yeux & de les suivre avec plaisir, ils vous servent » d'armes, capables de vous défendre contre toutes les » attaques des Ennemis de votre salut : car ce seroit une » chose tout-à-fait indigne d'un Evêque ou d'un Prétre, de refuser de suivre les regles que l'Eglise, où est » le siège de S. Pierre, suit & enseigne, & il est très- » important que tout le Corps de l'Eglise concoure à » observer les Ordonnances qui sont autorisées par le » siège dans lequel Dieu a établi la principauté de toute

» l'Eglise ». *Nolite errare, fratres mei charissimi, Doctrinis variis & extraneis nolite adduci. En instituta Apostolorum & Apostolicorum virorum, Canonesque haberis: his fruimini, his circumdantini, his delectamini, ut his freti, circumdati, delectati, armati, contra cuncta inimicorum jacula persistere valeatis. Satis enim indignum est quemquam, vel Pontificum, vel ordinum subsequentium, hanc regulam refutare quam beati Petri sedem & sequi videat & docere. Multum enim convenit, ut totum corpus Ecclesiæ, in hac sibi met observatione contordet, quæ inde auctoritatem habet, ubi Dominus Ecclesiæ totius posuit principatum. Can. nolite dist. 2.*

C'est par l'étude des Saints Canons, après celle de l'Ecriture Sainte, que l'on acquiert cette science que le Sage appelle la Science des Saints. Sap. c. 2. v. 10. puis que c'est le S. Esprit qui les a inspirés, & que ce sont les Papes, ou les Conciles, qui les ont publiés. C'est dans les Canons que l'on trouve les véritables principes de la Théologie Morale; c'est en les étudiant que l'on évite de tomber dans des opinions. que le Pape Alexandre VII. dit être contraires à la simplicité de l'Evangile & à la Doctrine des Saints Peres. *Alex. VII. in decreto adversus laxas Casuistarum opiniones, 24 Sept. 1665.*

CANONS APOSTOLIQUES. On appelle ainsi un recueil qui contient quatre-vingt-cinq Canons, ou réglemens, qui concernent la discipline des trois premiers siècles. Quoique les Apôtres n'en soient pas les Auteurs, ils sont néanmoins très-anciens. C'est proprement une Collection de divers réglemens de discipline, établis dans plusieurs Conciles particuliers, tenus pendant le second & le troisième siècle; elle fut faite à la fin du troisième à quelques additions près. Ces Canons ont toujours eu beaucoup d'autorité dans l'Eglise d'Orient, & même dans celle d'Occident, sur-tout depuis la Traduction Latine, que Denis le Petit donna des cinquante premiers, vers le commencement du sixième siècle. Leur connoissance est très-utile à tous ceux qui veulent s'instruire de l'ancienne discipline de l'Eglise; on les a long-tems attribués au Pape S. Clement, troisième Successeur de S. Pierre.

CANONS PÉNITENTIAUX (les) sont des Reglemens faits par les Saints Peres , sur les divers genres de pénitence , qu'ils imposèrent pour certains crimes. Ce fut vers la fin du second siecle & le commencement du troisieme , que l'Eglise augmenta les peines que l'on imposoit aux Pécheurs : car le nombre des Chrétiens s'étant augmenté , & le relâchement s'étant glissé , il parut nécessaire de les retenir par la crainte salutaire des peines. On trouve des preuves de ce changement dans les Ouvrages des Peres de ce tems-là. *Voiez* sur cette matiere le P. Morin , l. 4. 5. 6. 7. sur la Pénitence ; le P. Alexandre , tradition de la Pénitence. 1^o. La paix que Constantin procura à l'Eglise , & le grand nombre de gens qui se firent Chrétiens , souvent par des vues humaines , aiant encore augmenté le relâchement , les Conciles de Nicée , des Gangres , d'Arles , de Laodicée , dresserent plusieurs Canons pour régler les divers genres de Pénitence. Ce sont ceux qu'on appelle Pénitentiaux.

S. Basile , S. Gregoire de Nyffe , firent un corps de tous ces Canons , pour établir parmi les Evêques d'Orient , une conduite uniforme : on les trouve dans leurs Epitres Canoniques. Les Evêques d'Occident firent la même chose , comme il paroît par le Pénitenciel Romain , qui est très-ancien. En voici quelques articles.

Pour avoir consulté les Devins ou employé l'art magique , cinq ans de pénitence. Le parjure volontaire , quarante jours au pain & à l'eau , & sept ans en pénitence. Juré le nom de Dieu une fois , sept jours au pain & à l'eau. Œuvre servile le Dimanche , trois jours au pain & à l'eau. Avoir parlé à l'Eglise pendant le Service divin , dix jours au pain & à l'eau. Avoir violé le jeûne du Carême , autant de sept jours de jeûne , qu'on a manqué de jours à jeûner. S'être procuré l'avortement , trois ans de pénitence. Avoir tué un Homme , de propos délibéré , pénitence toute la vie ; dans un premier mouvement de colere , trois ans. Pour un vol capital , cinq ans ; & de peu de conséquence , un an. Pour l'usure , trois an de pénitence ; entre lesquels un an au pain & à l'eau. Pour la simple fornication , trois ans. Pour l'adultere , dix ans. Pour le crime d'un Homme non marié avec une Femme mariée , sept ans. Un inceste avec deux Sœurs ,

toute la vie. Pour s'être fardée dans la vue de plaire , trois ans. S'être masqué , trois ans. Pour des crimes infames & abominables , quinze ans , &c. *Voiez* les Instructions de S. Charles aux Confesseurs.

La sévérité de cette discipline subsista dans l'Eglise jusqu'au tems des Croisades , auquel à la place des peines Canoniques on imposa aux Pécheurs l'obligation d'aller eux-mêmes faire la guerre contre les Infideles , pour recouvrer la Terre Sainte , ou de contribuer à cette guerre par des sommes considérables. Vers l'onzieme siecle on commença à se relâcher unapeu sur l'imposition des peines Canoniques , & en égard à la foiblesse des Chrétiens , on les changea en des aumônes , des prieres & la récitation d'un certain nombre de Pseaumes.

CANONIQUES (Livres). On appelle ainsi les Livres dont est composée l'Ecriture sainte. On les nomme Canoniques , du mot de Canon , qui signifie regle , parceque ces Livres , sont la regle de la foi ; & 1°. parceque le Catalogue de ces Livres est inséré dans plusieurs Canons de l'Eglise. *Voiez* le Can. 47. du 3. Conc. de Carthage , le Conc. du P. Labbe , T. 2. p. 1154. le Decret d'Eugene IV. pour l'instruct. des Armeniens ; le Concile de Trente , sess. 4.

Les Livres Canoniques de l'ancien Testament sont de quatre sortes. 1°. Les Livres de la Loi ou Legaux qui sont les cinq Livres de Moïse ; savoir la Genèse , l'Exode , le Levitique , les Nombres , le Deuteronome. 2°. Les Livres d'Histoire , & ce sont Josué , les Juges , Ruth , les quatre Livres des Rois , les deux des Paralipomenes , les deux d'Esdras , les Livres de Tobie , de Judith , d'Esther , de Job , les deux Livres des Machabées. 3°. Les Livres de morale ou moraux ; savoir les 150 Pseaumes , les Paraboles ou Proverbes de Salomon , l'Ecclesiaste , le Cantique des Cantiques , la Sageffe , l'Ecclesiastique. 4°. Les Livres Prophétiques qui renferment les quatre grands Prophètes , savoir Isaïe , Jeremie auquel Baruch est joint , Ezéchiel & Daniel ; & les douze petits ; savoir Osée , Joël , Amos , Abdias , Jonas , Michée , Nahum , Habacuc , Sophonie , Aggée , Zacharie & Malachie.

Les Livres canoniques du nouveau Testament sont ; 1°. les quatres Evangelistes , Saint Mathieu , Saint Marc ,

Saint Luc & Saint Jean. 1°. **Les Actes des Apôtres.** 3°. **Les Epîtres des Apôtres,** & 1°. quatorze de Saint Paul; savoir une aux Romains, deux aux Corinthiens, une aux Galates, une aux Ephesiens, une aux Philippiens, une aux Colossoiens, deux aux Thessaloniens, deux à Timothée, une à Tite, une à Philemon, une aux Hébreux. 2°. Sept autres Epîtres appellées Catholiques; savoir une de Saint Jacques, deux de Saint Pierre, trois de Saint Jean, une de Saint Jude, & le dernier Livre est l'Apocalypse de Saint Jean. *Voiez le Sommaire de tous ces Livres à l'article d'un chacun. V. Langue originale des Livres sacrés, au mot Hébreu. V. Vulgate.*

CANONISATION (la) est un acte par lequel on met au catalogue des Saints un Homme qui a mené une vie sainte & exemplaire, & qui a fait quelques miracles. Dans l'ancienne Eglise la Canonisation consistoit à mettre le nom du Saint dans les sacrés Dyptiques, c'est-à-dire, le Catalogue des Saints, ou à ériger sous son invocation une Eglise ou un Oratoire avec un Autel pour y offrir le Saint Sacrifice. Les formalités & les cérémonies de la Canonisation telles qu'elles se pratiquent aujourd'hui ont été instituées peu-à-peu.

CANTIQUE DES CANTIQUES (le) Livre de l'Ecriture sainte, ainsi appelé du mot Hébreu, *Sir hasirim*, c'est-à-dire, le plus sublime des Cantiques ou le Cantique par excellence. C'est un dialogue entre l'Eoux & l'Eponse, qui y sont représentés, tantôt comme un Roi & une Reine, tantôt comme un Pasteur & une Bergere, & tantôt comme un Vigneron ou Jardinier & une Fille appliquée à travailler dans les Vignes & les Jardins. C'est un Livre tout mystérieux qui représente, selon l'interprétation unanime des Saints Peres, l'amour incompréhensible de Jesus-Christ envers l'Eglise son Eponse, & l'amour réciproque de l'Eglise envers Jesus-Christ: c'est son vrai sens littéral. Selon la remarque de Saint Jérôme; il n'étoit pas permis de le lire avant l'âge de trente ans. Saint Bernard dit que ce Livre ne doit être confié qu'à des esprits purs, à des oreilles chastes, qui ont dompté la chair & l'ont assujettie à l'esprit; & que c'est une indigne présomption pour les impurs de faire une lecture si sainte. *Bern. in Cant. Sermon. 1. n. 5.*

CARACTERE, Voyez Sacrement.

CAREME (le) tems de pénitence où l'on jeûne 40 jours, & où l'on fait abstinence de viande, pour se préparer à la Fête de Pâque. Le Carême est d'institution Apostolique. Saint Jérôme dans son Epître à Marcel, & Saint Leon *Serm. 6. de Quadrages.* le disent expressément. D'ailleurs tout ce que l'on trouve établi généralement dans toute l'Eglise sans en voir l'institution dans aucun Concile doit passer pour un établissement des Apôtres. Or tel est le jeûne du Carême; car on n'en trouve l'institution dans aucun Concile: ceux où il est fait mention du Carême en parlent comme d'une chose générale & très-ancienne. Enfin il paroît par les constitutions Apostoliques que les Chrétiens de la primitive Eglise jeûnoient par obligation pendant le tems qui précédoit la Pâque, & que ce jeûne duroit jusqu'à l'heure de Vêpres, c'est-à-dire, jusqu'au soir.

CARLOSTAD, Sacramentaire, Disciple de Luther, & qui rencherit sur les erreurs de son Maître. Il fut le premier qui nia la présence réelle. Il excita de nouveaux troubles en Allemagne par ses sermons emportés. En l'absence de Luther il entreprit d'ôter les images des Eglises, d'abolir la confession auriculaire, le précepte du jeûne & de l'abstinence des viandes, l'invocation des Saints & les Messes privées. Il avoit permis aux Moines de sortir de leurs Monastères, de renoncer à leurs vœux, & aux Prêtres de se marier: il en donna lui-même bientôt l'exemple.

CARPOCRATIENS, anciens Hérétiques, Disciples de Carpocras, branche des Gnostiques, dans le deuxième Siècle. Ils enseignoient d'après leur Maître, que le Fils de Dieu n'étoit qu'un pur Homme, & que son ame n'avoit rien au-dessus des autres, sinon qu'elle avoit reçu plus de vertu. Ils rejetoient l'ancien Testament; nioient la résurrection des morts; se persuadoient qu'il n'y a aucun mal dans la nature: ils enseignoient la communauté des Femmes, & ajoutaient mille autres extravagances & abominations. Carpocras eut pour Disciple Cerinthe. Les Gnostiques & les Adamites furent les Sectateurs de toutes ces rêveries. *V. S. Epiph. Hæres. 27. S. Iren. l. 1. c. 24. Tertul. de Præscr. c. 48.*

CAS RÉSERVÉS (les) sont certains péchés très-graves, ou à raison du scandale, ou du préjudice qu'ils causent aux Fidèles, & dont le Pape ou l'Evêque se réservent l'absolution ou à leurs Pénitenciers, avec défense aux autres Prêtres d'en absoudre. L'Eglise a le pouvoir de réserver ces sortes de péchés. Voyez au mot Pénitence, l'article *Ministre de ce Sacrement*. Cependant, dit le Concile de Trente, *sess.* 14. c. 7. il a toujours été observé dans l'Eglise par un pieux usage, qu'il n'y eût aucuns cas réservés à l'article de la mort, & que tous Prêtres pussent absoudre les mourans des Censures & de quelque péché que ce soit; cela fondé sur ce que le pouvoir qu'ont les Evêques de se réserver certains cas, vient de Dieu, à *Deo sunt ordinata*, & qu'ils doivent user de cette puissance pour édifier & non pour détruire.

Il n'y a que le Pape dans l'Eglise Universelle, & les Evêques dans leurs Diocèses, qui puissent faire ces sortes de réserves; & le même Concile prononce anathème contre ceux qui soutiennent une doctrine contraire, *sess.* 14. *Can.* 11. Les anciens Conciles d'Elvire & de Carthage enseignent la même Doctrine, & prouvent l'observation de la même discipline. La fin que se sont proposée les Evêques, par cette réserve, a été non de dominer sur les Prêtres, mais plutôt d'empêcher l'impunité des grands péchés, d'imposer des pénitences proportionnées à leur énormité, & pour arrêter la licence effrénée des crimes: c'est la remarque de S. Charles dans le premier Concile de Milan.

Les cas réservés sont détaillés dans les Rituels de chaque Diocèse.

Il n'y a que ceux qui ont le pouvoir de se réserver certains péchés, qui en puissent absoudre; car l'autorité & la puissance qui donnent droit de délier, ne doit pas être moindre que celle qui donne droit de lier; mais ils ont le pouvoir de communiquer à des Ministres inférieurs le pouvoir d'absoudre des cas réservés. C'est la Doctrine du Concile de Trente, *sess.* 14. c. 6. Cet usage d'accorder aux Prêtres le pouvoir d'absoudre des cas réservés est très-ancien dans l'Eglise, comme on voit par la Lettre douzième de S. Cyprien, à son Clergé; par le *Can.* 32. du Concile d'Elvire; par le

trente-deuxième du troisième Concile de Carthage ; mais ce pouvoir finit par la mort du Supérieur qui l'a accordé.

CASSATION D'UN MARIAGE. (la) C'est faire déclarer en justice qu'il n'a pas été valablement contracté. On emploie cette voie pour remédier à la nullité d'un Mariage, lorsqu'on ne le peut pas faire réhabiliter ; car on ne peut casser qu'un Mariage évidemment nul : cette cassation ne se peut faire qu'en Justice, & les Parties mal mariées ne le peuvent pas par elles-mêmes. Or, elle doit se faire dans le for contentieux par un Juge Ecclésiastique, c'est-à-dire l'Official, & avec connoissance de cause, après avoir ouï les Parties & examiné les preuves de nullité ; car quand il n'y a point de preuve, ils n'ont pas droit de le casser, quoiqu'au fond le Mariage soit nul.

Les Parties dont le Mariage est cassé ont la liberté de se marier à d'autres, à moins qu'elles n'aient, dans leurs personnes, quelque empêchement dirimant, comme seroit celui d'un Prêtre & d'une Religieuse mariés ensemble. Voyez Réhabilitation.

CATHÉCUMENE. Mot grec qui signifie une personne qu'on instruit. On appelloit autrefois de ce nom les personnes en âge de raison qu'on préparoit au Baptême par beaucoup d'instructions : on donne encore aujourd'hui ce nom aux Enfans qui sont présentés au Baptême, & à l'exception de l'instruction que l'on réserve à un autre tems, on pratique les mêmes cérémonies qu'à l'égard des Adultes.

CATHOLICITÉ (la) est un des quatre caractères de l'Eglise, qui marquent son Universalité. Ce nom de Catholique signifie trois sortes d'Universalités, la première est celle de Communion, en ce qu'elle est répandue par toute la terre, c'est-à-dire, que cette Eglise, qu'on appelle Romaine, qui reconnoît le siège de Rome pour son centre d'unité, & qui est unie de Communion avec le Pape, est infiniment plus répandue dans toutes les parties du monde que toutes les autres Sectes d'Hérétiques ou Schismatiques prises chacune en particulier. Car elle n'est pas renfermée dans les limites d'un seul Royaume ou d'une Nation, & il n'y a point

l'endroit de la terre connue, où elle n'ait des Enfans & des Pasteurs. Ce nom lui fut même donné du tems de S. Irénée, & des plus anciens Peres de l'Eglise, quoiqu'elle fût alors répandue en bien moins de pais qu'à présent.

La seconde est celle de Doctrine, en ce qu'elle embrasse toutes les vérités définies, & condamne toutes les erreurs condamnées.

La troisieme est celle de succession, c'est-à-dire, qu'elle renferme tous les tems depuis les Apôtres jusqu'à nous; car depuis eux on ne sauroit marquer aucun point où l'on puisse dire que l'Eglise Romaine ait commencé, au lieu que l'on marque le commencement de toutes les autres Sectes. C'est ce que les protestans ne peuvent nier, puisque la leur a commencé au commencement du seizieme siecle.

CENSURE. On entend par ce mot en général une peine Ecclesiastique, par laquelle les Fideles, pour quelque péché notable, extérieur & scandaleux, ou contraire à la discipline extérieure de l'Eglise, sont privés des biens spirituels que Dieu a laissés à la disposition de son Eglise, par maniere de correction ou de satisfaction. Le Concile de Trente ne veut pas qu'on en use, que pour des péchés considérables. Il y a trois especes de Censures. 1^o. La Suspension; 2^o. L'Interdit; & 3^o. l'Excommunication. *Voyez* chacun de ces articles à leur Lettre.

Les Censures sont de diverses sortes; 1^o. Les Censures *à jure*; & ce sont celles qui sont portées par les Loix que font les Supérieurs, c'est-à-dire, le Pape, ou les Evêques, les Conciles & les constitutions des Ordres Réguliers, contre quelque désordre ou péché scandaleux, en sorte que tous ceux qui y tombent, encourent la Censure tant que la Loi subsiste: mais elles ne sont point réservées, car tout Prêtre approuvé peut en absoudre. 2^o. Les Censures *ab homine*, sont celles qui sont portées par la sentence ou jugement du Supérieur en certains cas particuliers; & elles n'ont lieu que dans ces sortes de cas, & même seulement pendant la vie du Supérieur, en sorte qu'elles ne regardent que certaines personnes déterminées: voilà pourquoi elles sont réservées

vées, c'est-à-dire, que le seul Supérieur peut en abfondre, ou celui à qui il en a donné le pouvoir. 3°. Les Censures *Lata Sententiæ*, sont celles qui s'encourent *ipso facto*, & dès qu'on a fait l'action défendue ; voilà pourquoi elles s'encourent en termes absolus. 4°. Les Censures *Ferendæ Sententiæ*, sont celles qui ne sont que Comminatoires & contiennent des menaces, qui servent néanmoins de monition, & sont conçues en termes de futur, comme *excommunicabitur, suspendetur*.

Au reste, celui qui appelle d'une Censure portée contre lui, est obligé de la garder jusqu'à ce que le Supérieur majeur ait annullé la sentence de l'Inférieur.

CERINTHE & les EBIONITES. Hérétiques du premier siècle, ils furent les premiers qui osèrent attaquer la divinité de J. C. & c'est pour les réfuter que Saint Jean écrivit son Evangile. Ils le furent aussi par les Hommes Apostoliques.

CERULLAIRE. (MICHEL) Patriarche de Constantinople, un des principaux Auteurs du schisme des Grecs, dans le onzième siècle. Il entreprit d'accuser d'erreur l'Eglise Latine, & fit un crime aux Latins de consacrer avec du pain sans levain, de manger des viandes suffoquées, de se raser la barbe, d'avoir ajouté au Symbole de Nicée, le mot *filioque*, ce qu'il taxoit d'erreur ; qu'on se donnoit le baiser de paix à la Messe avant la Communion, qu'on ne chantoit pas l'*Alleluia* en Carême, qu'on n'honorait pas les Reliques des Saints, ni les Images. Tels furent les principaux chefs de ses accusations.

Il est constant que ce sont ces différens articles qui ont servi de prétexte au Schisme de l'Eglise Grecque. En vain le Pape Leon IX. tâcha de ramener Cerulaire de ses erreurs. En vain il envoya des Légats à Constantinople. Ceux-ci ne purent le faire revenir, & ils l'excommunièrent. L'Empereur Constantin. Monomachus le chassa même du siège de Constantinople. Mais cela n'empêcha pas que le Schisme ne fit de grands progrès dans l'Orient ; & dans les siècles suivans, la plupart des Eglises Grecques se trouverent séparées de l'Eglise Romaine, soit par l'hérésie des Nestoriens, soit par celle des Eutychiens, ou par celle des Monothélites, soit par le Schisme de Michel Cerulaire.

CHANOINE. Nom donné à ceux qui possèdent une Prébende dans une Eglise Cathédrale ou Collégiale, c'est-à-dire, un certain revenu affecté pour y faire le service divin. Autrefois les Chanoines n'étoient que de simples Ecclésiastiques, qui vivoient en commun, & qui résidoient auprès de l'Eglise Cathédrale, pour aider à la desservir; ils étoient nourris du revenu de l'Evêché. Insensiblement ils formèrent un corps dont l'Evêque étoit le Chef. On appella Collégiales ces sortes de Communautés. Dans le dixieme siècle, la vie commune fut établie dans toutes les Cathédrales: on appella Chanoines les membres qui la composoient, tant à cause de la pension qui leur étoit assignée, qu'on appelloit Canon ou Provende, que parcequ'on leur donna des regles & des institutions Canoniques. S. Chrodegand, Evêque de Metz, dans le huitieme siècle, leur donna une regle composée de trente-quatre articles, & presque toute tirée de celle de S. Benoît, mais accommodée, autant qu'il étoit possible, à la vie des Clercs qui servent l'Eglise. En 816. les Evêques assemblés à Metz, & à l'exhortation de l'Empereur Charlemagne, dressèrent une pareille regle, composée d'extraits des Peres & des Canons; elle contient cent quarante-cinq Chapitres. On trouve cette regle dans les Conciles de l'Edition du Pere Labbe, T. 7. p. 1314.

CHAPITRES. (les trois) Expression célèbre dans l'Histoire Ecclésiastique, à l'occasion d'une fameuse dispute, dont voici le sujet. En 436. Theodoret, ami de Nestorius condamné en 431. au Concile d'Ephèse, crut qu'un moyen sûr de soutenir la doctrine & le parti de son ami, & d'accabler S. Cyrille, étoit de lui opposer Diodore de Tarse & Theodore de Mopsueste, qui jouissoient d'une grande réputation. Dans ce dessein, il fit des extraits des Ouvrages de ces deux Auteurs, dans lesquels ils disoient la même chose que Nestorius & presque dans les mêmes termes. On fit un Volume de ces Extraits, dans lequel, à chaque proposition de la formule des douze anathêmes de S. Cyrille, on opposoit un ou plusieurs Chapitres de Diodore & de Theodore. En même-tems Ibas, Prêtre d'Edesse, écrivit à Maris, Evêque en Perse, une Lettre par laquelle il lui dit

que l'affaire de Nestorius étoit finie , que celui-ci avoit eu tort de ne pas éviter dans ses Sermons quelques termes nouveaux. On mit cette Lettre à la tête des Extraits dont nous venons de parler , & Theodoret y ajoûta deux Ecrits qu'il avoit composés , l'un avant le Concile d'Ephèse , & l'autre après , contre les anathêmes de S. Cyrille : ce sont ces trois choses , la Lettre d'Ibas , les Extraits de Diodore & de Theodore , & les Ecrits de Theodoret , qu'on appella les trois Chapitres. Mais en 553 le cinquieme Concile général , qui est le second de Constantinople , condamna les trois Chapitres , dans sa huitieme Conférence.

CHARITÉ , (la) une des vertus Théologiques , par laquelle la Créature raisonnable aime Dieu pour lui-même , & s'aime elle-même & le prochain pour Dieu. Elle se divise en actuelle & en habituelle , en acquise & infuse , en parfaite & imparfaite. L'objet matériel de la charité , c'est Dieu , nous-mêmes & le prochain. L'objet formel , c'est la bonté divine ou prise en elle-même , ou considérée comme un bien qui nous est convenable. Le sujet (*subjectum*) de la charité , ce sont tous les Justes ; car la charité habituelle est la même chose que la grace sanctifiante. L'Apôtre S. Paul en explique la nature , disant qu'elle est un amour qui naît d'un cœur pur & d'une bonne conscience. *Charitas de corde puro & conscientia bona , & fide non ficta.* 1. Tim. 1.

Le nom de charité est donné à l'amour de Dieu , parceque cet amour est dû à un Etre d'un prix infini , & qui doit nous être infiniment cher , & que c'est à lui que l'amour de charité ou l'amour par excellence est dû préférablement à tout. Les actes de charité ou d'amour de Dieu sont nécessaires à tous les Hommes , d'une nécessité de précepte & de précepte spécial , selon le premier Commandement , *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo* , &c. Ainsi , on est obligé d'en faire souvent , sur-tout dans tous les exercices de Religion. *Voiez* Amour de Dieu.

CHASTETÉ (la) Vertu admirable qui nous conserve purs & exempts de tout péché contraire à la pudeur. On pèche contre cette vertu par les pensées , les paroles , les actions ; ce qui comprend tous les mauvais

desirs, les discours licentieux & obscènes, la lecture des livres dangereux, les chansons qui peuvent contribuer à amollir le cœur & inspirer le vice de l'impureté, les Spectacles, les Bals, les Assemblées mondaines, la vie molle & sensuelle, la bonne chère, le luxe, les parures recherchées, l'envie de plaire, l'immodestie dans les habits, la fréquentation trop familière des personnes d'un autre sexe. *Voyez* Impureté & Pompes du Démon.

CHOREVEQUE. C'étoit, dans l'ancienne Eglise, ceux qui exerçoient les fonctions des Evêques dans les Villages & les Monasteres de la Campagne; il en est parlé dans le premier Concile de Nicée. Ils sont appelés Evêques dans le Concile d'Ancyre, l'an 314. Dans la suite des tems les Archidiaques & les Doiens Ruraux ont succédé aux Chorevêques. Leur rang étoit immédiatement au-dessous des Evêques; ils faisoient seulement les fonctions Episcopales en certaines occasions, avec la permission de l'Evêque dont ils étoient les Vicaires. Cette dignité fut supprimée par le Pape Leon, comme on voit par les Capitulaires de Charlemagne.

CHREME (le Saint.) est une huile consacrée par l'Evêque, le Jeudi-Saint, avec plusieurs cérémonies accompagnées de prières, pour l'administration de certains Sacremens: il y a deux sortes de Chrême, l'un qui se fait avec de l'huile & du baume, & qui sert aux Sacremens de Baptême, de Confirmation & des Ordres; l'autre qui est de simple huile, mais consacrée par l'Evêque, & dont on use dans le Sacrement de l'Extrême-Onction; elle servoit aussi autrefois pour les Cathécumenes.

CHRETIEN. Le mot de Chrétien signifie Disciple de J. C. & on appelle ainsi tous ceux qui sont baptisés & qui font profession de croire en J. C. & de lui obéir. Les Fideles furent nommés Chrétiens pour la première fois à Antioche, une des principales Villes de l'Orient, où les Disciples des Apôtres alterent annoncer l'Evangile, & où S. Pierre établit pour un tems le siege de son Apostolat, qu'il fixa ensuite à Rome.

CHRIST. Le mot de Christ veut dire Oint & Sacré. *Voyez* Jesus-Christ.

483

(4)

(2)

3

(1)

2

3

4

5

6

7

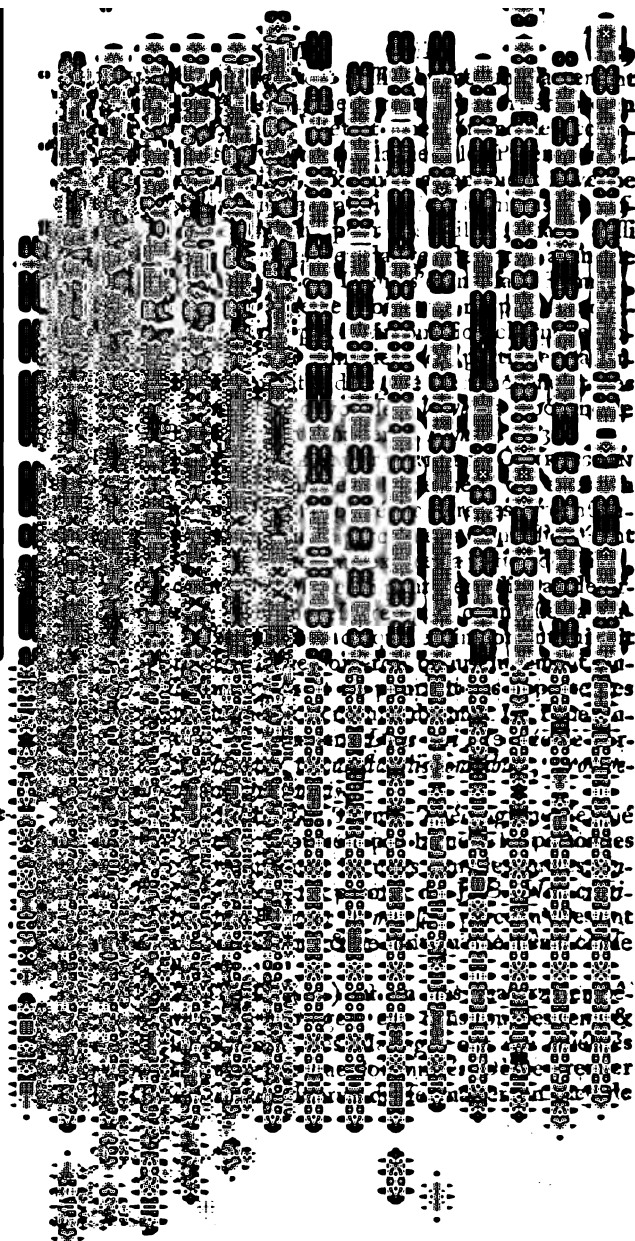
8

9

10

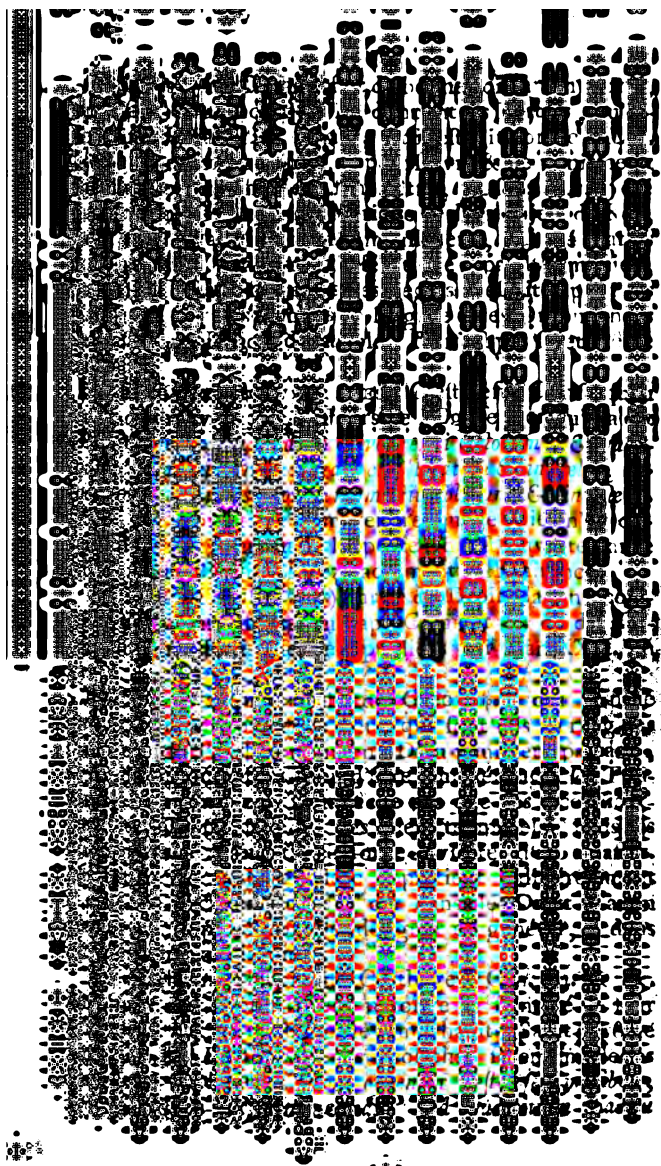
11

... C. a
... Religion
... entend
... reux
... même
... and on
... it, Pec-
... Dieu; il
... dans le
... doient
... de ré-
... sorte de
... oit par
... kes. On
... rieux
... arurent
... cle. Ils
... onferer
... roit au
... étoient
... e confé-
... Evêque
... délier,
... étoient
... l'au-
... s mêmes
... onatistes
... de la Re-
... am lors-
... qui nai-
... roient
... obis om-
... ii vestri,
... otto die-
... concision
... Abraham
... ncircon-



de la
est con-
les Pe-
confirmé
l. 7.
en face
incon-
estins.
Grand
mé s'il
it l'ori-
logiens
urs été
ne nuls

le Tren-
eu à cet
icites,
lon Fe-
estins ;
ciaux,
s'étant
ariages
destinité
déclarant
eux ou
le Con-
n disent
l'essence
le con-
roles ou
poux le
incapa-
le con-
oncile a
par les
le Corps
qu ni pu-
ances de
uré, ou



polliceantur. Hier. ad Nepot. de vit. Cler.

Selon tous les Canonistes, un Clerc qui entreprend de faire les fonctions d'un Ordre supérieur à celui dont il est revêtu, tombe dans l'irrégularité à l'égard des Ordres supérieurs, & dans la suspension par rapport à celui qu'il a; mais c'est lorsqu'il fait ces fonctions avec connoissance de causes & avec solennité; c'est-à-dire selon les Canons, lorsque la fonction est telle qu'elle ne peut être exercée que par celui qui a l'Ordre à qui elle se rapporte; par exemple, lorsqu'un Clerc, qui n'est pas Soudiacre, entreprend de chanter l'Épître avec le manipule.

CLERGÉ (le) est le corps des Ecclésiastiques institués pour administrer les Sacremens, instruire en la foi & célébrer l'Office divin, sous l'autorité des Evêques qui composent le premier ordre du Clergé: il est ainsi appelé du mot grec *κλήρος*, qui signifie part ou portion, parcequ'ils sont la portion du Seigneur plus particulièrement que les autres Chrétiens, ayant été consacrés & destinés au service de son culte. Il y a deux sortes de Clergé: le Régulier qui comprend tous les Religieux, & le Séculier qui comprend tous les Ecclésiastiques qui ne sont pas Religieux.

COADJUTEUR, est un Evêque que l'on joint à un autre dans le même Evêché, pour lui aider à faire les fonctions de son ministère, ou pour les faire à sa place lorsqu'il en est empêché pour quelque raison légitime, & pour lui succéder en vertu du même titre.

COLERE (la) est un des sept péchés capitaux. C'est une émotion déréglée de l'ame qui nous porte à rejeter avec violence ce qui nous déplaît, & à nous venger de ceux qui nous ont offensés, ou par qui nous croïons avoir été offensés. Ce mouvement déréglé est condamné dans l'Ecriture comme un péché considérable, selon les propres paroles de Jesus-Christ. *Omnis qui irascitur Fratri suo reus erit judicio.* Matth. 5. Saint Paul la met au nombre des péchés qui excluent du Roïaume du Ciel. *Manifesta sunt opera carnis, iræ, rixæ, dissensiones,* &c. Gal. 5. Les sources de ce péché sont les passions, telles que l'Orgueil, la Sensualité, l'Avarice. Les péchés qu'elle occasionne sont les Inimitiés, les Querelles, les Procès, les Injures, le Desir de se venger & de nuire, & quelque-

sois même les meurtres. Les remèdes à ce vice, selon les Saints Peres, sont d'en arrêter les premiers mouvemens, de s'accoutumer à la patience, à l'humilité, & à réfléchir beaucoup avant que de parler. *Voyez S. Grég. l. 31. moral. in Job. c. 30.*

La Colere peut n'être quelquefois qu'un péché véniel. Selon S. Thomas, elle est telle quand le mouvement de colere surprend si fort un Homme qu'il prévient le jugement de la raison, de maniere que revenu à lui-même, il le réprime de telle sorte qu'on puisse dire que sa raison n'a pas consenti à ce mouvement de colere ; mais elle est péché mortel, 1^o. Si la personne desire en ce moment, soit extérieurement, soit dans le cœur, une vengeance injuste, parcequ'alors elle perd la charité & la justice. 2^o. Si la colere paroît par des marques extérieures qui prouvent qu'elle est montée à l'excès, comme si elle est capable de donner du scandale au Prochain ; si elle est suivie de querelles, d'injures, de clameurs & de juremens. *S. Thom. 2. 2. qu. 68. art. 3.* Mais la colere n'est pas toujours un péché : elle devient quelquefois nécessaire, quand on n'est ému que pour procurer un bien ou pour empêcher un mal ; & c'est alors un vrai zèle pour le maintien de l'ordre & de la regle de la part de toutes les personnes qui ont droit de le faire observer, telles que les Peres & Meres, les Maîtres, les Supérieurs ; néanmoins il faut qu'elle soit toujours réglée par la raison, & qu'on soit maître de soi. Il est même nécessaire de la marquer en pareil cas, & c'est dans ce sens que l'Ecriture dit : *Irafcimini & nolite peccare. Pl. 4.*

COLOSSIENS, Epître de Saint Paul aux Colossiens, c'est-à-dire, aux Habitans de Colosse, ville de Phrygie près d'Hierapolis & de Laodicée. Lorsque Saint Paul leur écrivit cette Lettre, il étoit dans les liens à Rome. Les Colossiens s'étoient laissés séduire par quelques faux Prophètes qui leur enseignoient une doctrine contraire à celle des Apôtres. Saint Paul leur fait voir que nous ne sommes affermis dans la foi & reconciliés avec Dieu que par Jesus-Christ son Fils ; & il leur donne ensuite des instructions sur la vie Chrétienne.

COLLATEURS, nom donné à ceux qui conferent les Bénéfices. Le Pape est le Collateur de tous les Béné-

fices, même des électifs par prévention; excepté les consistoriaux, & ceux qui sont à la nomination des Patrons laïques. Les Evêques & les Prélats inférieurs fondés en titre, sont ce qu'on appelle les Collateurs ordinaires. Les Collateurs sont obligés de présenter le Bénéfice à celui qui est présenté par le Patron. Si le Collateur ordinaire a négligé d'user de son droit pendant six mois, le Supérieur peut conférer par dévolution. Si l'Evêque néglige, le Métropolitain confère; puis le Primate, de degré en degré.

Le Roi est Collateur de plein droit des Bénéfices simples dont il est Patron. A l'égard des consistoriaux, il a seulement la nomination, & le Pape, en vertu des Concordats, est obligé de conférer à celui qui est nommé par le Roi; mais pour ceux dont il est le Collateur direct, il a le pouvoir de les conférer. Les autres Patrons laïques ont pour l'ordinaire la simple présentation, la Collation appartient à l'Evêque. Il y a néanmoins plusieurs Abbés en France qui sont Collateurs de plein droit des Bénéfices qui sont de leur Exemption, comme l'Abbé de Fécamp, & cela sans qu'on prenne aucun *visa* des Evêques. En France, & surtout en Normandie, il y a un grand nombre de Patrons laïques qui confèrent de plein droit plusieurs Bénéfices dont ils sont Patrons. Par le Concordat les Collateurs ordinaires & les Patrons Ecclésiastiques sont obligés de conférer à des Gradués nommés tous les Bénéfices ecclésiastiques qui vacquent par mort dans les mois de Janvier & Juillet. *V. Gradués.*

COLLATION, est le titre & la provision d'un Bénéfice. La Collation de l'Evêque est la plus favorable & la plus conforme au droit commun. La provision qui est la première en date l'emporte, parceque le Pape a, dit-on, la prévention sur l'Ordinaire, du jour même de la vacance du Bénéfice, par la Collation.

Le terme de Collation s'entend encore de la puissance de conférer. Ce mot se prend aussi pour la présentation au Bénéfice à l'égard de ceux qui ont les fruits des Bénéfices, car alors ils ont les Collations. *Collationes sunt in fructibus.* C'est un droit honorifique.

COMMANDE, (la) en matière bénéficiale, est une manière d'attribuer le revenu d'un Bénéfice à celui qui

n'en est point Titulaire. Dans l'origine, c'étoit la garde ou l'administration d'une Eglise, en attendant qu'il y eût un Titulaire ; car c'est ce que porte le mot latin *Commande*. Ainsi pendant que les Lombards désoloient l'Italie, il se trouvoit souvent des Eglises abandonnées & des Evêques chassés de leurs sièges. Le Pape Saint Grégoire chargeoit alors un Evêque voisin du soin de l'Eglise qui étoit privée de Pasteurs, ou il la confioit pour un tems à un Evêque dépouillé, jusqu'à ce que l'on pût y établir un Evêque cardinal, c'est-à-dire, titulaire.

Dans la suite des tems les choses changerent à l'égard des Commandes ; ce n'étoit plus une administration pour un tems, mais une jouissance perpétuelle & sans rendre compte à personne. Le dernier Concile de Latran, & le Concordat avec Leon X. reglerent que les Abbayes ne seroient données qu'à des Réguliers. Le Concile de Trente n'a pas absolument condamné les Commandes, il a seulement déclaré que son intention étoit, que les Monasteres tenus en Commande fussent gouvernés au-dedans par des Reguliers du même Ordre ; qu'à l'avenir, ils ne fussent conférés qu'en regle, & que les Chefs d'Ordre y fussent dès-lors remis. Malgré ce règlement les Commandes ont toujours subsisté. Le droit des Commandes, selon l'usage présent, dit Monsieur de Fleuri, est qu'il n'y a que le Pape qui en puisse accorder. On ne peut donner en Commande ni les Evêchés, ni les Monasteres de Filles. Mais il y a des Cures régulières possédées en Commande par des Prêtres séculiers. On ne donne en Commande que les Bénéfices qui ont accoutumé d'y être donnés ; ce qui se prouve par trois collations consécutives avec quarante ans de possession : mais si la Commande est décrétée, c'est-à-dire, pour la vie du Titulaire, le Pape peut la refuser, quoiqu'il y en ait eu plusieurs de suite : & c'est une grace extraordinaire, s'il donne en Commande un Bénéfice qui étoit en regle.

Au reste le Commandataire doit acquiter les charges, faire les réparations, fournir les ornemens, faire les aumônes nécessaires : il peut disposer du reste comme s'il étoit Titulaire. Il ne peut aliéner les immeubles, ni les meubles précieux : il a la collation des Bénéfices : il a le rang & les honneurs du Titulaire : il doit prendre

garde qu'à cause de la Commande le Service divin, ni le nombre des Religieux ne soit pas diminué. Mais quoique l'Abbaïe soit en Commande, les Religieux demeurent sous la juridiction de leur Supérieur régulier ; & en chaque Monastère il y a un Prieur claustral, ou autre Supérieur régulier pour la discipline intérieure.

COMMANDEMENT. *V.* Décalogue.

COMMUNICATION D'IDIOMES. C'est la communication qui se fait dans Jesus-Christ, des attributs d'une nature à l'autre. Elle est fondée sur l'unité de personne en Jesus-Christ, & sur les deux natures, la divine & humaine. *V.* Idiomes.

COMMUNION SACRAMENTELLE ou Participation à la Sainte Eucharistie. La Communion Sacramentelle a été figurée par la manducation de l'Agneau Pascal, que les Juifs devoient manger en habit de voyageur, un bâton à la main, avec du pain sans levain, & avec des laitues amères ; car pour communier, un Chrétien doit être dans la disposition de voyageur, c'est-à-dire, n'avoir point d'attachement déréglé aux choses de la terre ; souhaiter de s'unir pour toujours à Jesus-Christ ; mortifier ses sens & ses convoitises ; avoir un cœur simple & droit sans levain de malice, & être en état de grâce ; & pour avoir la juste confiance qu'on y est, il faut s'être approché du Sacrement de Pénitence & avoir reçu l'absolution de ses péchés, ce qui est d'obligation essentielle si on étoit tombé dans quelque péché mortel. Saint Paul le fait entendre clairement par ces paroles : *Probet autem se ipsum Homo, & sic de pane illo edat & de calice bibat : qui enim manducat & bibit judicium sibi manducat & bibit, non dijudicans corpus Domini.* 1. Cor. 11. C'est la doctrine des Peres. *V.* S. Cyprien, 1. de *Lapsis*, S. Chrysostome, Hom. 3. in *Ep. ad Ephes.* S. Ambroise, 1. 6. in *Luc.* Le Concile de Trente, *sess.* 13. *can.* 21.

A l'égard des dispositions du corps, il faut être à jeun depuis minuit ; mais les malades qui communient en viatique peuvent communier après avoir pris quelque aliment pour les soutenir. *V.* Les effets de la Communion à l'article Eucharistie.

COMMUNION PASCALE : l'obligation où sont les Fideles de communier à Pâque s'est introduite l'an

III, par le Concile général de Latran, sous le Pape Innocent III; car par le Canon attribué au Pape Saint Fabien, les Laïques devoient au moins communier trois fois l'année; savoir à Pâque, à la Pentecôte & à Noël. Ce qui fut confirmé par plusieurs Conciles, dit le Catéchisme du Concile de Trente. Mais le relâchement s'étant introduit à un point que quantité des Chrétiens passoient plusieurs années sans s'approcher de la Sainte Eucharistie, le Concile de Latran ordonna par le Canon *Omni utriusque sexus*, que tous les Fideles recevroient au moins une fois l'année le Corps de Notre-Seigneur, & que ceux qui négligeroient de le faire seroient exclus de l'entrée de l'Eglise. Le Concile de Trente a confirmé cette coutume, en disant Anathème à qui soutiendrait le contraire de ce qui est porté par ce Canon.

On doit observer, disent les Théologiens, que ceux qui communient indignement ne satisfont point à ce commandement de l'Eglise; car, ajoutent-ils, ce commandement ordonne un acte de religion: or celui qui communie indignement ne fait point un acte de religion.

2^o. La fin de l'Eucharistie est de servir de nourriture à l'ame. Or une Communion indigne, bien loin d'entretenir la vie spirituelle de l'ame, lui donne la mort par le sacrilège qu'on commet en communiant indignement. Au reste, pour satisfaire au précepte de la Communion Pâchale, on doit communier dans sa Paroisse, à moins qu'on n'ait une permission de l'Evêque ou du Curé de communier ailleurs. Selon le même Canon du Concile de Latran, ceux qui n'ont pas satisfait au devoir Pâchal doivent être privés de l'entrée de l'Eglise pendant leur vie, & de la sépulture ordinaire des Chrétiens, après leur mort. D'ailleurs pour satisfaire à l'esprit de l'Eglise, il faut vivre assez chrétiennement pour être en état de communier plus souvent.

COMMUNION SOUS LES DEUX ESPECES. Il n'y a point de Commandement qui oblige les Fideles à communier sous les deux Especes. On le prouve 1^o. par ces paroles de J. C. *Sicut misit me vivens Pater & ego vivo propter Patrem, & qui manducat me, & ipse vivet propter me. Hic est panis qui de cælo descendit...* qui

manducat hunc panem vivet in æternum ... panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Joan. 6. Or, ces paroles de J. C. font voir que celui qui reçoit son corps sous les apparences du pain, ne reçoit pas le corps de J. C. séparé de son sang, mais qu'il reçoit l'un & l'autre, puisque J. C. assure qu'il le reçoit tout entier. A l'égard de celles-ci, *Amen amen dico vobis, nisi manducaveritis carnem filii hominis & biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis*, elles signifient visiblement qu'il n'y a point de vie pour ceux qui s'éloignent de l'un & de l'autre, & n'est le qui reçoivent, ni sous les apparences du pain, ni sous les apparences du vin, c'est la Doctrine du Concile de Trente; & les Peres de ce Concile disent expressément que l'institution que J. C. a faite de l'Eucharistie, & la Communion qu'il a ordonnée, ne tendent nullement à obliger les Fideles de communier sous les deux especes, *sess.* 4. c. 1. & ils ajoutent que c'est l'interprétation que les Peres de l'Eglise ont donnée à ce passage de S. Jean : *juxta varias Sanctorum Patrum & Doctorum interpretationes.*

2°. Il est sensible que cet endroit des Actes c. 2. v. 42, où il est dit que les Fideles perseveroient dans la Doctrine des Apôtres, dans la Communion de la fraction du pain, & dans les prières, & *Communionem fractionis panis*, doit être entendu de la Communion des Fideles sous une seule espece. 3°. Ce passage de S. Paul ; *utrumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis & sanguinis Domini*, 1. Cor. 11, suppose cette Doctrine, puisqu'il dit que si on reçoit l'un ou l'autre indignement, on les profane tous deux. 4°. Cette Doctrine se prouve par plusieurs exemples de l'Histoire Ecclésiastique, qui marquent la liberté que les Fideles avoient de communier sous une seule espece. 5°. Par la coutume où l'on étoit dans l'ancienne Eglise de ne communier les Malades que sous l'espece du pain. Voyez l'Histoire Ecclésiastique d'Eusebe, l. 6. c. 44. Le Pape Leon IV, parlant de cette Communion, dit que l'on doit garder le corps de N. S. dans une boîte pour le porter aux Malades, T. 8. Conc.

6°. La coutume de donner aux Enfans la Communion sous une seule espece seulement : marque qu'il n'y avoit

pas de Commandement qui obligeât les Fideles à communier sous les deux especes. On peut voir dans Saint Cyprien ce qu'il raconte à ce sujet dans son *Traité de Lapsis*. Tertullien dit clairement que l'on ne donnoit le Corps de J. C. aux Fideles, pour l'emporter chez eux, que sous l'espece du pain seulement. *l. de Orat. c. 14.* Les expressions des autres Peres prouvent la même Doctrine. Bien plus, en Carême les Grecs ne communient cinq jours de la semaine que sous la seule espece du pain, ce qu'ils appellent la Messe des Pressantifiés.

8° Enfin, on ne sauroit fixer un tems dans l'Eglise où tous les Fideles aient été indispensablement obligés de communier sous les deux especes, pour satisfaire à l'obligation de recevoir cet auguste Sacrement : les autorités & les exemples cités font voir au contraire qu'on a toujours cru dans l'Eglise que ceux qui communioient sous une seule espece recevoient J. C. tout entier & tous les effets que le Sacrement de l'Eucharistie doit produire. Car, comme dit le celebre M. Bossuet, la présence réelle une fois admise, on ne peut nier que chaque espece ne contienne J. C. tout entier. Ainsi la Communion, sous une espece, ne peut être que valide & complete, n'y ayant rien de moins raisonnable que de faire dépendre la grace d'un Sacrement, où J. C. a daigné être présent, non de J. C. lui-même, mais des especes qui l'enveloppent.

De ce qu'on vient de dire, il s'ensuit, que l'Eglise a le pouvoir de retrancher aux Laiques la Communion sous les deux especes. Car on a prouvé que J. C. n'a pas commandé à tous les Fideles de communier sous les deux especes, & que cette maniere de communier n'est pas de l'essence du Sacrement. Ainsi, cette Communion est seulement une cérémonie, qui regarde l'usage de ce Sacrement. Or l'Eglise en recevant de J. C. le pouvoir de dispenser ses Mysteres, a reçu en même tems celui de régler l'usage que l'on doit faire des Sacramens. Saint Augustin en cite lui-même l'exemple : Quoique le Sauveur du monde, dit ce pere, n'ait administré cet auguste Sacrement à ses Disciples, qu'après qu'ils avoient mangé, cependant l'Eglise a ordonné que les Fideles soient à jeun avant d'approcher de l'Eucharistie, parce-

qu'il a plu au S. Esprit, dit-il, que les Fideles ne s'approchassent de la Communion qu'en cet état, pour marquer le respect qu'ils ont pour cet auguste Sacrement, car le Sauveur du Monde n'a point prescrit à ses Apôtres l'ordre qu'ils devoient garder dans l'administration qu'ils feroient de ce Mystere, & il leur a laissé le pouvoir de régler le commandement qu'ils croiroient devoir faire à cet égard.

En effet, il est constant que l'Eglise a le pouvoir de retrancher ou de changer, dans l'administration des Sacramens, les choses, qui n'appartiennent point à leur substance, lorsque ces changemens lui paroissent nécessaires pour l'utilité des Fideles & le respect qui est dû aux saints Mysteres. Le retranchement qu'elle a fait des trois immersions dans le Baptême, en est une preuve évidente; & c'est ainsi que le Concile de Constance, qui a fait la défense d'administrer aux Laïques la Communion sous les deux especes, a déclaré que la Consécration ne se devoit pas faire après le souper, & que ce Sacrement ne devoit pas être administré aux Fideles qui ne sont pas à jeun, excepté le cas d'infirmité ou de la nécessité.

Le Concile de Trente prononce anathème contre ceux qui soutiennent que tous les Fideles sont obligés par nécessité & par le commandement de Jesus-Christ, de communier sous les deux especes. Les Peres de ce Concile disent que cette coutume a été introduite pour plusieurs raisons très-sages; 1°. Pour combattre l'hérésie de ceux qui nioient que Jesus-Christ fût contenu tout entier sous l'une & l'autre espece, & qui prétendoient que le corps seulement étoit contenu sous les especes du pain, & le sang seulement sous les especes du vin. 2°. Pour empêcher les accidens qui arrivoient en donnant la Communion de cette maniere, parcequ'on risquoit de répandre à terre le précieux Sang, en le donnant à boire à une grande quantité de personnes. 3°. Par la difficulté qu'il y auroit de garder long tems les especes du vin. 4°. Parcequ'il y a plusieurs personnes qui ne peuvent souffrir le goût ni l'odeur du vin, & qui par là ne pourroient pas se conformer au reste des Fideles pour communier sous les deux especes, & qu'il y a des pays où l'on ne peut se procurer du vin qu'avec beau-

soup de difficultés & de dépenses , parcequ'il n'y en croit point. *Conc. de Tr. sess. 21. c. 2.* Cependant l'Eglise a le pouvoir d'accorder la communion sous les deux especes à quelques Fideles , quand elle le juge à propos. *Voyez* sur cette matiere le *Traité de la Communion* sous les deux especes , de M. Bossuet , & celui du P. Thomassin. *Voyez* Hussites ou Jean Hus.

COMMUNION DES SAINTS (la) est la Société qu'il y a entre les Fideles , en vertu de laquelle ils sont en droit de participer à tous les biens spirituels qui sont dans l'Eglise. Car les demandes que l'on fait à Dieu se font au nom de tous ; c'est J. C. qui nous a appris à dire *notre Pere & non mon Pere*. Ainsi tout vrai Fidele est lié de société avec ceux qui craignent Dieu , & qui gardent ses Commandemens , selon les paroles du Prophète Roi : *Particeps ego sum omnium timentium te & custodientium mandata tua.* Ps. 118.

On l'appelle Communion , 1^o. parceque par cette Société les Fideles sont rendus participans des dons & des graces que chacun a reçues de Dieu , en sorte que les dons que les uns possèdent , deviennent par la charité des Fideles communs à ceux qui ne les ont pas ; car c'est la charité qui est la mesure de cette participation. 2^o. On l'appelle des Saints parceque les Fideles qui composent cette Société , participent aux mêmes Sacremens qui sont comme autant de liens sacrés qui les unissent à J. C. 3^o. Parcequ'ils font profession de la même foi , de la même religion , & du même culte , que les Saints qui ont vécu sur la terre , & qu'en vertu de cette Communion il se fait un sacré commerce de suffrages , de prières , & de bonnes œuvres , entre tous les membres qui composent l'Eglise Militante , c'est-à-dire , les Fideles qui sont sur la terre ; l'Eglise Triomphante , c'est-à-dire , les Saints dans le Ciel , & l'Eglise Souffrante , c'est-à-dire , les ames qui sont encore dans le Purgatoire.

A l'égard des Pécheurs , c'est-à-dire , des Chrétiens engagés dans le crime & dechus de la grace sanctifiante , ils sont secourus par les prieres des ames saintes , pour recouvrer la grace qu'ils ont perdue : & ils ont des avantages que n'ont pas ceux qui sont hors de l'Eglise. C'est la Doctrine du Catéchisme du Concile Trente , sur

cette matiere. Enfin, la Communion des Saints est un article de foi qui fait le sujet du neuvieme article du Symbole.

COMPONCTION (la) est une douleur vive & intérieure que l'ame ressent d'avoir offensé Dieu. *Voyez* Contrition.

COMPRÉHENSION. Action de l'entendement, par laquelle nous nous formons l'idée d'une chose dans toute l'étendue que l'esprit pour la concevoir.

CONCILE (un) est une assemblée d'Evêques où l'on traite des choses qui regardent la foi ou les mœurs. Car les Conciles se tiennent, ou pour affermir les vérités de la foi, lorsque les Hérétiques les ont ébranlées par les erreurs qu'ils ont répandues, ou pour examiner & décider les questions qui regardent la foi & les mœurs, ou pour regler ce qui regarde la discipline. J. C. a promis aux Evêques, dans la personne de ses Apôtres, qu'en quelque lieu qu'ils s'assembleroient en son nom, il se trouveroit au milieu d'eux; *ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* Math. 18. On a même lieu de croire que le S. Esprit présida à ces sortes d'assemblées, car les Apôtres eux-mêmes le pensoient ainsi sur leur décision, au Concile de Jerusalem, par ces paroles; *Visum est Spiritui sancto & nobis.* Act. 15.

L'usage de Conciles est aussi ancien que l'Eglise. On voit dans les Actes des Apôtres que les Evêques s'assemblerent à Jérusalem avec les Prêtres, pour examiner ce qu'il falloit faire touchant les observations légales, & il fut décidé, qu'on n'obligeroit point les Gentils convertis à la foi de les observer; & l'Eglise a regardé ce Concile comme le modele de tous ceux qui se sont tenus dans la suite.

Il y a diverses sortes de Conciles. 1°. les Conciles Œcuméniques ou Généraux, qui représentent l'Eglise Universelle: car tous les Evêques Catholiques y sont assemblés, & ont droit d'y assister comme Juges. Ce furent les Empereurs qui convoquerent les huit premiers Conciles Généraux, mais du consentement du Pape: après ces huit premiers Conciles, ce furent les Papes qui convoquerent les autres. On le voit par leurs Bulles

qui sont à la tête de ces Conciles. Cette autorité leur appartient comme étant préposés sur tous les Evêques du monde, étant les Vicaires de J. C. Ce sont les Evêques qui ont droit de donner leur suffrage dans les Conciles, & de droit divin. Les Abbés & Généraux d'Ordre y donnent le leur, mais par droit Ecclésiastique : ce fut au Concile de Bâle qu'ils l'obtinrent. Les Députés des Cathédrales, des Diocèses & des Universités, ont droit d'y assister, mais comme Témoins, Examineurs & Conseillers. Le Pape y préside en personne ou par ses Légats. Les Conciles Généraux, lorsqu'ils sont légitimement assemblés, & que les Evêques y opinent avec liberté, sont infallibles dans leurs décisions, parcequ'ils représentent toute l'Eglise. Les Evêques y exposent la foi de leurs Eglises : or le témoignage que rend chaque Evêque de la créance & de la tradition de son Eglise, est le moyen capable de faire connoître si toutes les Eglises conviennent dans un même Dogme & une même Pratique.

Le Concile de Bâle définit nettement l'infailibilité des Conciles Généraux : *Hæc Sancta Ecclesia tanto privilegio à Christo salvatore nostro qui eam suo sanguine fundavit, donata est, ut eam errare non posse firmiter credamus.* Ep. Synod. Conc. Basil. 3. non Sept. 1431.

Les Conciles Nationaux sont composés des Evêques de plusieurs Métropoles d'un Roïaume ou d'une Nation ; & les Conciles Provinciaux sont composés des Evêques d'une Métropole, des Diocésains, de l'Evêque, & de son Clergé, c'est-à-dire, des Abbés, Docteurs, Chanoines & Curés du Diocèse. Les décisions & jugemens des Conciles particuliers ne sont pas infallibles, & ils peuvent être réformés par les Conciles Généraux ; cependant, lorsqu'ils sont dans la suite acceptés dans toute l'Eglise, leur décision devient entièrement certaine, & donne à leurs décisions la même force que celle des Conciles Généraux : car le consentement unanime de toutes les Eglises, dans un point décidé par un Concile particulier, est une preuve incontestable de la Tradition, & a autant de force que la décision d'un Concile Général : par exemple, le premier Concile de Constantinople ne fit composé que des Evêques d'Orient ; cependant par l'acceptation générale de l'Eglise, il est regardé comme le second Concile général.

La tenue des Conciles , disent les Peres du Concile de Constance , est la meilleure voie pour éteindre & pour prévenir les schismes & les hérésies , pour corriger les excès , réformer les abus , & entretenir l'Eglise dans un état florissant. Nous ordonnons par un Edit perpétuel , qu'il se tiendra un autre Concile Général cinq ans après celui-ci ; un troisième , sept ans après le second ; & à l'avenir qu'il s'en tiendra toujours un de dix ans en dix ans , dans les lieux que le Pape indiquera à la fin de chaque Concile , du consentement & avec l'approbation du Concile même. *Concile général de Constance , an. 1417. sess. 39.*

CONCOMITANCE. Exposition Théologique , qui a rapport avec le mot accompagnement ; & dont on se sert pour marquer que le Corps de J. C. est tout entier sous les especes du pain , & que le Sang est tout entier sous l'espece du vin. *Voyez Eucharistie.*

CONCORDAT. Traité fait entre le Pape Leon X , & le Roi de France , François I , dans lequel la Pragmatique Sanction fut abrogée en partie. Le Concordat contient , à la vérité , plusieurs articles de la Pragmatique ; mais outre que plusieurs furent abolis entièrement , il y a , dans la plupart des autres , des changemens essentiels : en voici l'énumération.

1^o. Le premier article est entièrement contraire à la Pragmatique ; celle-ci avoit rétabli le droit des Elections , mais cet article porte que les Chapitres des Eglises Cathédrales de France ne feront plus à l'avenir l'Election de leurs Prélats , lorsque le Siege sera vacant ; mais que le Roi nommera au Pape , dans l'espace de six mois , à compter du jour de la vacance du Siege , un Docteur , ou Licentié de Théologie , âgé au moins de vingt-sept ans , & que le Pape le pourvoira de l'Eglise vacante ; si le Roi ne nomme pas une personne capable , il en nommera une autre , trois mois après en avoir été averti , à compter du jour du refus , au défaut de quoi le Pape y pourvoira.

Par ce Traité , le Pape se réserve la nomination des Evêchés vacans *in Curia* , c'est-à-dire , des Bénéficiaires qui meurent en Cour de Rome , sans attendre la nomination du Roi , déclarant nulles toutes les Elections qui

se feroient au préjudice de son droit, excepté toutefois les Parens Rois, les personnes de grande qualité, & les Religieux mendiants d'une grande érudition, qui ne sont point compris dans ce Decret. Le même ordre est établi pour les Abbaïes & Prieurés Conventuels vraiment électifs, à l'exception de l'âge qu'on réduit à vingt-trois ans. Que si le Roi y nommoit un Séculier ou un Religieux, qui ne fût pas Profès du même Ordre, ou qui fût moins âgé, le Pape pourra lui refuser son approbation, & il en usera de même qu'à l'égard des Evêchés, sans prétendre déroger aux permissions & privilèges particuliers accordés à quelques Chapitres ou Couvens, d'élire leurs Evêques ou Abbés.

Le second article porte l'abrogation de toutes les graces expectatives, spéciales ou générales, & les réserves pour les Bénéfices qui vacqueront. » Nous voulons & » ordonnons, dit le Pape, que quant aux Bénéfices qui » viendront à vacquer dans le Roïaume de France, » dans le Dauphiné, & dans le Comté de Bourgogne, » on n'accorde aucunes graces expectatives, ni réserves » spéciales ou générales; & s'il s'en accordeoit à l'avenir, & que Nous ou nos Successeurs fussions obligés » de céder à l'importunité, & d'accorder quelques-unes » de ces graces, nous les déclarons nulles & absolument » inutiles ». Le Pape néanmoins se réserve le pouvoir de créer une Prébende Théologale dans chaque Eglise Cathédrale ou Collégiale, que le Collateur ordinaire sera obligé de donner à un Docteur, Licentié ou Bachelier, formé en Théologie, qui ait étudié dix ans dans une Université, & qui y ait enseigné, ou prêché; que ce Théologal fera des leçons au moins deux fois la semaine, & sera censé présent à l'Office, quoique absent, afin d'avoir le tems de vacquer à l'étude.

Le troisieme article établit le droit des Gradués, & regle que les Collateurs seront tenus de donner la troisieme partie de leurs Bénéfices aux Gradués, ou plutôt qu'ils nommeront des Gradués aux Bénéfices qui viendront à vacquer dans quatre mois de l'année: en Janvier & Juillet, à ceux qui auront insinué leurs Lettres de Grade, & le tems de leurs Etudes, ce qu'on appelle mois de rigueur: en Avril & Octobre, aux Gradués seulement

nommés, qui n'auront pas fait insinuer leurs Grades ; c'est ce qu'on appelle mois de faveur.

Le tems d'étude nécessaire est fixé à dix années pour les Docteurs, Licentiés ou Bacheliers en Théologie ; à sept ans pour les Docteurs & Licentiés en Droit Canonique ou Civil, & en Médecine ; à cinq ans pour les Maîtres ou Licentiés ès-Arts ; à six ans pour les Bacheliers simples en Théologie ; à cinq ans pour les Bacheliers en Droit Canonique ou Civil ; & s'ils sont nobles, à trois ans seulement.

De plus, il est dit, qu'ils seront tenus de notifier leurs Lettres de Grade & de nomination, une fois avant la vacance du Bénéfice ; par des Lettres de l'Université où ils auront étudié ; & les Nobles tenus de justifier de leur Noblesse ; & tous les Gradués de donner tous les ans, en Carême, copie de leurs Lettres de Grade, de nomination, d'attestation d'étude aux Collateurs, ou Patrons Ecclésiastiques, & d'insinuer leurs noms & surnoms ; & en cas qu'ils aient omis de le faire une année, ils ne pourront requérir dans cette année-là le Bénéfice vacant, en vertu de leurs Grades. Que si aucun Gradué n'a insinué, la Collation sera libre au Collateur, pourvu que le Bénéfice ne vacque pas entre la première insinuation & le Carême.

Dans les mois de faveurs les Collateurs pourront choisir ceux qu'ils voudront entre les Gradués nommés ; mais dans les deux mois de rigueur, ils seront obligés de les donner au plus ancien nommé ; & en cas de concurrence, les Docteurs seront préférés aux Licentiés, les Licentiés aux Bacheliers, à l'exception des Bacheliers formés en Théologie, qui seront préférés aux Licentiés en Droit, ou en Médecine, & les Bacheliers en Droit aux Maîtres-ès-Arts. On appelloit Bacheliers formés ceux qui n'avoient point pris leurs Degrés avant le tems, mais selon la forme des Statuts, & après dix ans d'étude. Dans la concurrence de plusieurs Docteurs ou Licentiés, la Théologie passera la première ; ensuite le Droit Canonique, le Droit Civil & la Médecine ; & en cas de concurrence égale, l'Ordinaire pourra gratifier celui qu'il voudra.

En outre, il faut que les Gradués expriment dans leurs

Lettres de nomination les Bénéfices qu'ils possèdent déjà, leur valeur ; que s'ils en ont de la valeur de deux cens florins de revenu , ou qui demande résidence , ils ne pourront obtenir d'autres Bénéfices en vertu de leurs Grades. Les résignations & permutations seront libres dans les mois des Gradués. Les Cures des Villes seront données à des Gradués.

Il est défendu aux Universités de donner des Lettres de nomination à d'autres qu'à ceux qui auront fait le tems prescrit des études. La différence du Concordat & de la Pragmatique Sanction sur cet article , est que celle-ci obligeoit tous les Collateurs & Patrons Ecclésiastiques à tenir des rôles exacts de tous les Bénéfices qui étoient en leur disposition , afin d'en conférer de trois l'un aux Gradués à tour de rôle ; au lieu que le Concordat , en conservant ce droit , a seulement ôté ce tour de rôle , & affecté aux Gradués les Bénéfices qui vacqueroient pendant les quatre mois de l'année , marqués plus haut , & ce droit subsiste aujourd'hui.

Le quatrième article déclare que le Pape pourra pourvoir à un Bénéfice , quand le Collateur en aura dix à conférer , & à deux , quand il en aura cinquante , & au-dessus ; pourvu que ce ne soit pas deux Prébendes de la même Eglise , & que dans cette Collation le Pape aura droit de prévenir les Collateurs ordinaires. De plus , il faut que la juste valeur du Bénéfice soit exprimée dans les provisions , autrement la grace seroit nulle.

Le cinquième article concerne les causes & les appellations ; il est conforme à la Pragmatique. Il y est dit que les causes doivent être terminées sur les lieux , par les Juges à qui il appartient de droit , par coutume ou par privilège , de connoître , à l'exception des causes majeures qui sont exprimées dans le droit , avec défenses d'appeller au dernier Juge *omisso medio* , ni d'interjeter appel avant la sentence définitive , si ce n'est que le grief de la sentence interlocutoire ne se pût réparer au définitif. A l'égard des appellations de ceux qui sont immédiatement soumis au Saint Siege , il est dit qu'on commettra des Juges sur les lieux jusqu'à la fin du Procès , c'est à-dire , jusqu'à trois sentences conformes inclusivement , si l'on en appelle ; ou à des Juges voisins ,

en cas de déni de Justice , ou d'appréhension légitime dont il sera fait preuve par d'autres voies que par serment. Les Cardinaux & les Officiers de la Cour de Rome, exerçant actuellement leur Office , ne sont point compris dans ce Décret. On enjoint aux Juges de terminer les Procès dans l'espace de deux ans , & il est défendu d'appeler plus de deux fois d'une sentence interlocutoire , & plus de trois d'une sentence définitive.

Le sixieme article traite des Possesseurs pacifiques , ou de la paisible possession. Le septieme des Concubinaires. Le huitieme du commerce avec les Excommuniés , qu'il ne faut pas éviter en certains cas. Le neuvieme des Interdits ; & le dixieme regarde le Decret de *sublatione Clementinæ litteris*, où il étoit marqué , que les paroles du Souverain Pontife dans les Lettres Apostoliques de son propre fait , faisoient une foi pleine & entiere ; ce Décret fut réformé par la Pragmatique Sanction. Ces cinq articles sont en tout semblables à ceux de la Pragmatique. Quant aux deux autres articles de la Pragmatique , où il est parlé des Annates (& du nombre des Cardinaux) , le Concordat n'en fait aucune mention , sans doute parce que cette clause étoit odieuse , & sentoît la simonie : mais les Contractans , comme tout le Monde sait , étoient convenus entre eux qu'elles seroient payées au Pape. C'étoit une condition essentielle du Concordat : ainsi elles ont subsisté , mais l'usage les a réduites aux Bénéfices Consistoriaux. Les articles de la Pragmatique , qui établissent l'autorité des Conciles généraux , & en particulier de celui de Bâle , furent pareillement omis dans le Concordat. *Hist. de l'orig. de la Pragm. sanct. & du Concord. par Pitou.*

CONCORDANCE DE L'ECRITURE SAINTE (1a) est un Livre où l'on trouve combien de fois & en quel sens le même mot est dans l'Ecriture. Il est d'une grande commodité pour le sens littéral , & pour trouver facilement tous les passages de la Bible , qui ont quelque rapport les uns aux autres , & les chapitres & versets où ils sont. Celle de la Vulgate , & qui est entre les mains de tout le monde , est attribuée communément au Cardinal Hugues de Saint Cher.

CONCORDE EVANGELIQUE (1a) est l'Histoire

de l'Evangile, composée du texte des quatre Evangélistes, & où l'on spécifie combien il y en a parmi eux, qui rapportent les mêmes choses, & selon l'ordre des tems où elles sont arrivées, en transposant ce qui n'étoit pas à sa place. Les plus célèbres Concordes sont celles de Janfénius, Evêque de Gand, du Pere Lami, de M. le Clerc, de M. Arnaud. Voyez la Bibliothèque grecque de M. Fabricius, T. 3. où l'on trouve la Liste des Auteurs qui ont fait des Concordes Evangéliques.

CONCUPISCENCE (la) est dans l'Homme la source de tout mal, car comme dit S. Jean, *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum & superbia vitæ.* 1. Joan 2. Elle vient du péché originel, elle en est une des suites, & elle porte au péché, mais elle n'est pas péché. C'est la Doctrine du Concile de Trente. Le consentement de l'ame à la concupiscence, par lequel elle préfère la Créature à Dieu, en fait le péché. Le péché originel est véritablement détruit par le Baptême, mais il n'ôte pas la concupiscence.

CONDITION (la) ou la servitude, est un des quatorze empêchemens dirimens du Mariage; elle a lieu lorsqu'une personne libre épouse un Esclave, tandis qu'il la croit libre; car ce n'est pas la condition d'Esclave qui rend le Mariage nul, c'est l'erreur dans la condition d'Esclave, puisqu'un Homme libre peut épouser légitimement une Femme Esclave, s'il sait qu'elle est telle. Mais à-présent, l'empêchement de la condition n'a pas lieu en France au sujet des François naturels, qui naissent tous libres. Depuis le regne de Louis Hutin, il n'y a plus d'Esclaves en France. Les personnes condamnées au Bannissement, aux Galeres perpétuelles, ou à la mort, étant mortes civilement, ne peuvent se marier à la rigueur. Cependant si elles se marient, leur Mariage est bon quant au Sacrement, & la Jurisprudence des Arrêts les a reconnus valides.

CONDITIONS nécessaires pour la validité du Mariage. Voyez Peres & Meres. Voyez Curé, Témoins, Domicile, Empêchemens dirimens.

CONFESSEUR (un) est le Ministre du Sacrement de Pénitence. Les qualités qu'il doit avoir un Confesseur sont, 1^o. la science; elle lui est nécessaire pour son

salut & le salut du Pénitent : car les Conciles ont attribué aux Confesseurs la qualité de Juge & celle de Médecin ; or l'une & l'autre demandent de la science & du discernement. Cette science est 1^o. celle que Salomon appelle la science des Saints. *Dedit illis scientiam Sanctorum*. Sap. c. 2. v. 10. Elle s'acquiert principalement dans l'Oraison : elle leur apprend par quels moïens Dieu touche les ames, comment il leur parle au cœur, & leur communique ses lumieres invisibles. C'est elle qui donne à leurs paroles cette onction qui rend leur ministère si utile aux Pécheurs. La seconde sorte de science concerne tout ce qu'un Confesseur doit savoir touchant le Sacrement de Pénitence : ainsi il doit connoître les différentes sortes de péchés, savoir distinguer le mortel d'avec le veniel, enjoindre des pénitences proportionnées aux péchés & aux forces du Pénitent ; avoir une pleine connoissance des péchés qui se commettent le plus ordinairement dans chaque état, des censures, des irrégularités, & des cas réservés qu'il n'a pas le pouvoir d'absoudre ; savoir en quels cas il doit différer l'absolution ou la donner, connoître les différens remèdes qui doivent être employés pour la guérison des ames ; autrement il se met en danger de se damner lui-même, & de damner ceux qu'il confesse. C'est la Doctrine de S. Bonaventure, in 4. sent. dist. 17. n^o. 1.

Le quatrieme Concile de Toléde, rapporté dans le Canon *ignorantia*, dist. 38. dit que les Prêtres qui doivent enseigner les autres, comme sont les Confesseurs, sont obligés de savoir l'Ecriture-Sainte & les Canons, afin qu'ils puissent conduire leurs Pénitens dans la voie du salut. Celui, dit S. Charles, qui ne sera pas bien versé dans les cas de conscience, & qui n'aura pas acquis cette connoissance par l'étude des saints Canons & des Livres qui traitent de ces matieres, ne doit pas entreprendre de confesser toute sorte de personnes ; mais il doit auparavant soigner son savoir & son expérience : voici ses propres paroles ; *Non havendo più che grand' pratica de' casi di coscienza, fatta coll' studio de' Sacri Canonì è somme, no s'ingerisca à confessar ogni sorte di persone, ma habbi occhio à misurare le forze della sua scienza & pratica* S. Car. act. p. 4. de Instruct. Conf.

Cette sorte de science ne pouvant être éminente dans le plus grand nombre des Confesseurs, doit du moins être compétente; c'est-à-dire, que si le Confesseur ne peut pas résoudre toutes les difficultés, il doit du moins les connoître, savoir s'arrêter où il faut, comme dans les matières épineuses & délicates, telles que sont celles du Sacrement de Mariage, celles de l'usure, de la restitution, &c. & lorsqu'il se rencontre quelque cas douteux, il doit consulter ceux qui sont réputés les plus habiles. Les autres qualités nécessaires à un Confesseur, selon l'esprit des Canons, sont la piété, une parfaite pureté des mœurs, une très-grande prudence; beaucoup de douceur & de patience, le zèle du salut des âmes, de la vigueur & de la fermeté dans tous les cas où il est essentiel d'en avoir, &c. *Voiez Absolution & Pénitence.*

CONFESSION. (la) Ce mot est employé dans les Saintes Ecritures, pour signifier la manière de rendre grâces à Dieu, de publier ses louanges, & d'avouer ses péchés. *Confitebor Domino secundum justitiam ejus, & psallam nomini Domini altissimi.* Ps. 7. *Confitebor tibi Domine, in toto corde meo, narrabo omnia mirabilia tua.* Ps. 9. *Dixi confitebor adversum me injustitiam meam Domino.* Ps. 31. *Baptizabantur ab illo in Jordane confitentes peccata sua.* Marc. 1. Ce mot signifie aussi le témoignage qu'on rend à la foi : mais il convient particulièrement à la seconde partie du Sacrement de Pénitence, & dans ce sens, la confession est l'accusation sacramentale que fait le Pécheur de ses péchés au Prêtre, pour en obtenir le pardon par le pouvoir des clefs qui a été donné à l'Eglise, & qui l'oblige d'accomplir la pénitence qui lui est enjointe.

La confession est de Droit divin; on le prouve, 1°. par les passages du chap. 18. de S. Math. & du chap. 20. de S. Jean, *Quorum remisieritis peccata remittuntur eis, & quorum retinueritis, retenta sunt.* Car par ces paroles, il est constant que les Prêtres sont établis par J. C. les Juges dans le for de la Pénitence, pour remettre ou pour retenir les péchés. Or, ils ne peuvent exercer ce pouvoir sans connoître la nature des péchés qui ont été commis, & ils ne peuvent avoir cette connoissance que par la confession de celui qui s'en accuse. 2°. Par l'ancienneté

de l'usage de la confession dans l'Eglise ; car il est rapporté dans les Actes des Apôtres que plusieurs de ceux qui avoient cru, venoient déclarer ce qu'ils avoient fait du mal ; *multique credentes veniebant confitentes & annuntiantes actus suos.* Act. 19. Le mot *actus* marque que ce n'étoit pas une confession des péchés en général, mais des péchés selon leurs espèces & une confession, & le mot *veniebant* marque que cette confession, n'étoit pas faite à Dieu seulement, mais aux Hommes, puisqu'ils venoient trouver S. Paul.

3°. Par la Tradition. Origene qui vivoit au troisième siècle, parle de la confession des péchés comme étant en usage de son tems. *Est adhuc remissio peccatorum... cum non erubescit indicare sacerdoti Domini peccatum suum.* Il fait voir même qu'elle est établie sur les Saintes Ecritures, & il rapporte le passage de S. Jacques, *si quis autem infirmatur, &c.* Hom. 2. in Levit. & dans la 2. Hom. in Ps. 37. il dit qu'il faut choisir celui à qui on doit accuser & déclarer son péché : & il marque les qualités d'un bon Confesseur : *Circumspice diligentius cui debeas confiteri peccatum tuum. Proba prius medicum... qui sciat infirmari cum infirmante... ut si quid consilii dederit facias & sequaris.* Tertulien & S. Cyprien, qui vivoient dans le même-tems, marquent clairement que la coutume de confesser les péchés étoit en usage dans l'Eglise. Tert. l. de pan. c. 9. Cyp. Ep. 55. S. Ambroise parle de la Confession expressément, car il dit que personne ne peut être justifié de son péché qu'il ne l'ait confessé auparavant : *Neque enim quisquam potest justificari à peccato, nisi fuerit peccatum ante confessus.* l. de Parad. c. 14.

4°. Par les Conciles : en ce qu'ils font mention de cet usage, & qu'il paroît par la manière dont ils en parlent, qu'ils supposent que c'est un commandement, ce qui prouve qu'ils ont reconnu que ce précepte étoit de Droit divin. Le Concile de Laodicée veut qu'on impose une pénitence proportionnée *pro delicti proportionem*, ce qui suppose la confession des péchés faite par le Pénitent, à celui qui devoit proportionner les pénitences aux péchés. Le sixième Concile général, qui est le troisième de Constantinople de l'an 680. suppose que les Fidéles confessoient

confessoient leurs péchés aux Prêtres, puisqu'il est dit que ceux qui ont reçu de Dieu le pouvoir de lier & de délier, doivent bien examiner la qualité des péchés & la disposition dans laquelle doit être celui qui s'en accuse, afin de lui ordonner des remèdes salutaires; *Peccati qualitatem considerare*. Can. 102. Le premier & le second Concile de Châlons sur Saone, en parlent encore plus expressément; car ce dernier dit que les Pénitens sont obligés de confesser les péchés de pensée, aussi-bien que les péchés commis par fragilité, *ea quibus in sola cogitatione delinquitur*. Le Concile de Constance a fait voir authentiquement que la confession étoit nécessaire pour le salut, en condamnant parmi les quarante-cinq articles de la Doctrine de Wiclef, le septieme conçu ainsi: *Si homo fuerit debite contritus, omnis confessio anterior est sibi superflua & inutilis*.

Les Peres du Concile de Trente enseignent que l'Eglise Universelle a toujours reconnu que N. S. J. C. avoit institué la confession entière des péchés, & que cette confession étoit nécessaire de Droit divin à tous ceux qui sont tombés dans le péché après avoir reçu le Baptême; & ils en donnent la raison: c'est que J. C. avant de monter au Ciel, a laissé les Prêtres pour être ses Vicaires sur la terre, comme les Juges auxquels les Fidèles doivent déclarer tous les péchés mortels dans lesquels ils sont tombés, afin que suivant le pouvoir des clefs qu'ils ont reçu, ils prononcent une sentence, ou pour les remettre, ou pour les retenir. Ils ajoutent qu'il est sensible que les Prêtres ne peuvent exercer ce jugement sans avoir pris connoissance de la cause, & qu'ils ne pourroient pas imposer des pénitences selon l'équité, si les Pécheurs ne leur déclaroient leurs péchés qu'en général, sans en déclarer les especes: *Si in genere duntaxat, & non potius in specie ac sigillatim, sua ipsi peccata declarassent*. Et ils concluent qu'il faut que les Pécheurs déclarent tous les péchés mortels dont ils sont coupables, après en avoir fait une recherche exacte, même des plus cachés; *etiam si occultissima sint*, particulièrement de ceux qui sont commis contre les préceptes du Décalogue; & ils prononcent anathême contre ceux qui nieroit que la confession sacramentelle, appelée

en grec *Exomologese*, comme dit le Catéchisme du même Concile, soit instituée par N. S. J. C. on qu'elle soit nécessaire de droit divin, ou que la manière de confesser ses péchés au Prêtre en secret, que l'Eglise a observée dès le commencement, ne soit pas conforme à l'institution que J. C. en a faite, & que ce soit une invention humaine. *Sess. 14. Can. 6.*

Les Fideles sont tenus, de Droit Ecclésiastique, & sous des peines très severes, de confesser leurs péchés au moins une fois l'an. Cette Loi, que les Peres de ce Concile appelle un Statut, a été établie par le Concile général de Latran, sous le Pape Innocent III, l'an 1215, & elle a été si constamment reçue dans toute l'Eglise qu'on publie tous les ans le Canon qui la contient : *Omni utriusque sexus Fidelis, postquam ad annos discretionis pervenerit omnia sua solus peccata confiteatur fideliter saltem semel in anno, proprio Sacerdoti, & injunctam sibi penitentiam studeat pro viribus adimplere... Alioquin & vivens ab ingressu Ecclesie arceatur, & moriens christianam careat sepulturam.* Le Concile de Trente prononce anathème contre ceux qui oseront soutenir, que tous & un chacun des Fideles ne sont pas tenus de se confesser une fois l'an; suivant le Canon du Concile de Latran, *Sess. 14. c. 8.*

Mais pour qu'on accomplisse ce précepte, la confession doit être 1°. entière, c'est-à-dire : contenir l'aveu de tous les péchés mortels dont on peut se ressouvenir : 2°. elle doit être faite avec douleur, c'est-à-dire, accompagnée d'une sincère détestation de ses péchés ; 3°. elle doit être faite par un Prêtre approuvé par l'Evêque pour confesser, & doit être suivie de l'absolution pour obtenir l'effet du Sacrement de Pénitence, qui est la remission des péchés. 4°. On doit confesser ses péchés soi-même, & de vive voix ; sans se servir d'interprète ; car, dit S. Thomas, la confession doit avoir un acte déterminé, de la même manière que les autres Sacramens ont une matière déterminée, *habet determinatum actum, sicut & alia Sacramenta habent materiam determinatam. Suppl. qu. 9. a. 3.* Or dans la confession, cet acte doit être celui dont on se sert ordinairement pour signifier ce qu'on veut dire, savoir la parole. Ainsi ceux qui en sont privés étant hors

de cette regle , peuvent se confesser par signes. Il en est de même d'un Etranger qui ne sait pas la langue du pais. Mais tous ceux qui peuvent se faire entendre ne peuvent pas se servir d'autres moyens que celui de la parole pour confesser leurs péchés ; & les Théologiens décident qu'autrement ils n'en obtiendroient pas la remission. De-là il suit qu'il n'est pas permis de se confesser par lettres, ni par des personnes envoyées exprès pour faire la déclaration des péchés à un Confesseur absent ; car le Pénitent doit être présent réellement devant le Prêtre : c'est la doctrine du Catéchisme du Concile de Trente , p. 1. Paragr. 69.

5°. La confession doit être secreta , tant de la part du Pénitent , que de celle du Prêtre. Au reste on est obligé de confesser un péché que l'on se doute avoir commis , sur-tout si c'est un péché mortel : de même celui qui est dans le doute si l'action qu'il a commise est un péché mortel , & qui ne s'en confesse pas , s'expose à commettre un péché mortel. Il faut déclarer le nombre des péchés qu'on a commis , car ils font la matiere nécessaire du Sacrement de Pénitence. C'est la doctrine du Concile de Trente , à l'endroit cité ; & il dit anathème à ceux qui soutiennent que l'on n'est pas obligé de Droit divin de confesser tous les péchés mortels qu'on a commis. Il est vrai , comme enseigne le Catéchisme du même Concile , qu'on peut sans péché ne point se confesser des péchés véniels , parcequ'ils sont la matiere libre , *libera* , de ce Sacrement , n'étant pas essentiellement soumis au pouvoir des clefs , *sine ordine ad claves* , comme disent les Théologiens : & pouvant être remis par des actes de charité & de pénitence , néanmoins le même Catéchisme dit que c'est une bonne chose & même utile de les confesser , à l'exemple des personnes de piété.

6°. On est obligé de déclarer encore les circonstances des péchés. Le quatrieme Concile général de Latran l'ordonne indirectement , *diligenter inquirens* , parlant du Confesseur , & *Peccatoris circumstantias & peccari*. Le Concile de Trente enseigne qu'il faut confesser les circonstances qui changent les especes des péchés , & celles qui les aggravent notablement , afin que les Confesseurs aient une connoissance suffisante des péchés , pour y ap-

porter les remèdes convenables ; parceque les circonstances augmentent ou diminuent la malice de l'action , & changent la nature du péché. Tel est , par exemple , le péché commis avec une personne libre , c'est-à-dire , qui n'est point engagée dans le mariage , ce qui est une fornication , ou avec une Femme , ce qui est un adultère.

7°. Si la confession n'a pas été entière , parceque le Pénitent n'a pu se ressouvenir de quelque péché , il n'est pas nécessaire , dit le même Catéchisme , qu'il recommence sa confession , s'il a eu le dessein véritable de confesser tous ses péchés , & il suffit que , lorsqu'il se ressouviendra des péchés omis faute de mémoire , il s'en confesse une autrefois : mais si ce défaut vient , de ce qu'on n'a pas assez examiné sa conscience , ou qu'on a fait cet examen trop à la hâte , le Pénitent doit recommencer la confession : il doit aussi la recommencer quand il s'est confessé sans regret de ses péchés , & sans un ferme propos de n'y plus retomber , & quand par une fausse honte il a omis de se confesser de quelque péché mortel , ou qu'à dessein il n'en a pas déclaré le nombre & les circonstances.

8°. Si un Confesseur , qu'un malade a fait demander pour lui administrer le Sacrement de Pénitence , étant arrivé , trouve que ce malade a perdu la parole ou la connoissance , il doit s'informer de ceux qui sont auprès du malade , si c'est lui qui a demandé à se confesser ; & quand on l'en a assuré , il doit lui donner l'absolution.

Le Sceau de la confession doit être inviolable , c'est-à-dire , que le Confesseur est obligé de garder le secret de la confession sacramentale. Ce Sceau est établi , dit Saint Thomas , par la même loi qui a établi le Sacrement de Pénitence ; parceque le Confesseur exerce le ministère de Jesus-Christ dans ce Sacrement , & que sans cette précaution le précepte de la confession seroit rendu odieux & énérvé : car la crainte de cette révélation des péchés , de l'infamie , & du dommage qui pourroit s'en suivre , éloigneroit les Fideles de la pratique de ce Sacrement.

Ainsi les Théologiens ont décidé que le Confesseur qui revele le secret de la confession commet un horrible sacrilège ; parcequ'il commet un péché contre la sainteté & la vérité de ce Sacrement. 2°. Parceque le secret de

la confession est 1°. de Droit naturel, car la révélation des péchés peut causer un dommage considérable au Prochain : 2°. de Droit divin, par la nature de l'institution de ce Sacrement, qui, en donnant le pouvoir de remettre les péchés, suppose que les péchés sont déclarés par la confession secrette ; 3°. de Droit ecclésiastique, car le Concile général de Latran défend expressément aux Confesseurs de révéler en aucune maniere les péchés qu'ils ont connus par le moyen de la confession, & il leur ordonne, lorsqu'ils sont obligés de consulter sur quelque difficulté à cette occasion, de supprimer les noms des personnes qui se sont accusées.

Le Droit canon veut que le Prêtre qui révéle la confession soit déposé, 33. *dist. 6. de Pœnit. c. Sacerdos* ; & le Synode de Paris, tenu en 1557, ajoute à cette peine, celle d'être enfermé en prison le reste de leur vie. *Decret. Eccl. Gallic. l. 2. c. 172. apud Bochel.* Saint Thomas décide qu'il n'y a personne qui ait le pouvoir de dispenser un Confesseur de garder le secret de la confession, & que le Confesseur ne la doit pas révéler quand même cela lui seroit ordonné sous peine d'excommunication ; & que dans ce cas il n'encourroit pas cette peine, parceque ce qu'il fait par cette voie, il ne le fait pas simplement comme Homme, mais comme un Homme faisant les fonctions de Vicaire de Jesus-Christ. *Suppl. qu. 11. a. 3. 2°.* Ce précepte oblige les Confesseurs, soit que la confession soit entiere, soit qu'elle ne la soit pas, qu'elle soit faite dans les formes ou défectueuse ; suivie de l'absolution ou non ; car le secret n'en doit pas être gardé moins inviolablement : & de là il suit que le Confesseur ne peut pas faire connoître les péchés qu'on lui a déclarés, ni par signes, ni par gestes, ni par telle autre voie indirecte que ce soit, sans violer le Scean de la confession. Le Concile de Latran, Canon 11, y est exprès, & un Synode de Paris, dont les Canons sont rapportés dans les Décrets qu'on a cités ci-dessus, défend aux Confesseurs de révéler la confession, quand même cela arriveroit dans quelque emportement de colere, ou de quelque ressentiment de haine contre son Pénitent, ou même par la crainte de la mort ; & cela ni par signes, ni par paroles indirectes, ou même

en général : par exemple , s'il disoit à quelqu'un qui se seroit confessé à lui , & devant d'autres personnes : *Te fais qui vous êtes*. Ce Concile ordonne que dans tous ces cas le Confesseur soit puni des mêmes peines qui soit portées contre ceux qui ont révélé la confession.

Selon les mêmes Théologiens , un Confesseur ne peut pas révéler même en Justice le crime dont il a connoissance par la confession , & s'il est pressé par le Juge, il peut assurer , & même s'il est nécessaire , jurer qu'il n'en sait rien ; parcequ'il est constant qu'un Confesseur comme tel ne peut être interrogé que de ce qu'il fait par la voie commune & ordinaire. *Estius in 4. dist. 17. part. 14* ; & s'il étoit sommé par le Juge de dire si le Criminel ne lui a pas déclaré tel crime dans la confession, il doit dire qu'il ne lui est pas permis de répondre à une question de cette nature , & s'en tenir là , quand même le Juge le menaceroit des tourmens & de la mort , & il seroit obligé de les souffrir plutôt que de répondre ; même dans le cas où cette révélation pourroit servir au bien & à l'avantage de celui qui s'est confessé. Bien-plus , un Curé ou un Confesseur ne peut se dispenser de donner la Communion à celui qui se présente publiquement à la Sainte Table , quoiqu'il sache par la confession de celui qui la demande qu'il en est indigne , ou qu'il n'a pas reçu l'absolution ; parceque l'Eucharistie est un Sacrement qui est administré publiquement , & que l'indignité de cette personne n'est pas publique : la règle générale étant que l'on peut bien refuser l'absolution à un pécheur occulte , mais non les autres Sacremens qu'il demande publiquement.

Les choses comprises dans le Sceau de la confession sont : 1°. Tous les péchés mortels & veniels , leurs objets , leurs circonstances. 2°. Toutes les choses dont le Pénitent ne s'est pas accusé , & dont il ne paroît pas de nécessité de se confesser , mais qui contribuent à faire connoître le Pécheur & son péché , soit par accident , soit directement , soit indirectement , ou qui peuvent donner de la confusion ou de la honte au Pénitent , ou lui causer quelque dommage , car tout cela est compris dans le Sceau de la confession. 3°. Les péchés des Complices sont encore de ce nombre , c'est-à-dire , toutes les per-

sonnes qui auroient été indiquées dans la confession, car il est de telles circonstances qui ne se peuvent déclarer sans donner connoissance du Complice au Confesseur.

Mais le Confesseur peut parler des péchés dont le Pénitent s'est accusé dans la confession, lorsque ce Pénitent lui en a donné la permission; ce qui ne doit se faire que pour procurer un plus grand bien, on peut apporter du remède à quelque mal; car dans ce cas le Confesseur est censé ne plus connoître ce péché comme Vicaire de J. C. mais comme Homme seulement, & comme tout Homme agiroit en pareille occasion. C'est la doctrine de Saint Thomas, *Suppl. qu. 11. a. 4.* & même dans ces occasions le Confesseur doit se comporter avec beaucoup de prudence de peur qu'on ne croie qu'il viole le secret de la confession. Enfin il ne doit jamais hors de la confession parler au Pénitent des péchés dont il s'est accusé, à moins que le Pénitent ne lui en parle le premier. *Voyez Pénitence, Absolution.*

CONFÉSSION D'AUSBOURG, célèbre profession de foi, composée par Melanchthon, fameux Protestant, contenant vingt-huit articles, & que les Luthériens d'Allemagne, aiant à leur tête Luther, présentèrent à l'Empereur Charles-quin en 1530. dans la ville d'Ausbourg. Ce Prince en fit faire la réfutation par les Docteurs catholiques, & cette Confession fut rejetée.

CONFIDENCE (la) est une des branches de la Simonie; on la commet en deux manieres. 1^o. Quand on procure un Bénéfice à quelqu'un, à condition qu'il le donnera à un Parent ou à un Ami après un certains tems, soit que cette condition soit exprimée, ou non. 2^o. Quand on procure un Bénéfice à un Homme, à condition qu'il gardera le titre, mais qu'il en donnera les fruits en tout ou en partie à un autre.

La Confiance est défendue sous les mêmes peines que la Simonie; parceque c'est faire un trafic indigne & sordide des Bénéfices qui sont quelque chose de saint. La Simonie est une espece de Fidei-commis, en matiere bénéficiale: c'est par exemple, lorsque pour conserver dans une famille un Bénéfice après la mort du Titulaire, ou en faire pourvoir un ami qui n'en est que le dépositaire en attendant que l'Enfant à qui on le destine soit en

âge. La peine de la Confidance est la même que celle de la Simonie ; outre l'obligation de restituer , il y a excommunication de plein droit , & perte de tous les Bénéfices.

CONFIRMATION (la) Sacrement , ou signe sensible institué par Notre Seigneur Jesus Christ , pour donner de nouvelles forces , à ceux qui ont été baptisés , pour pouvoir professer la foi & la défendre contre ses ennemis même au peril de la vie. Les divers noms dont les Peres & les Conciles se sont servis pour exprimer ce Sacrement , sont 1°. l'imposition des mains. 2°. Le mystere du chrême (ce mot signifie onction.) 3°. Le signe de la vie éternelle & du Seigneur. 4°. La perfection. 5°. La Confirmation.

Il est fait mention expressément de l'imposition des mains , dans les actes des Apôtres. *Tunc imponebant manus super illos , & accipiebant Spiritum sanctum.* Act. 8. On voit le second nom dans Saint Augustin , l. 3. contre Donat. c. 16. le troisieme dans Saint Ambroise , l. 3. de *Sacr.* c. 2. le quatrieme dans le Concile d'Elvire , Canon 77. le cinquieme est celui dont l'Eglise se sert pour désigner ce Sacrement. Le Catéchisme du Concile de Trente dit qu'elle a donné ce nom , parceque l'Evêque en conférant ce Sacrement , & dans le tems qu'il oint du S. Chrême le Baptisé , prononce ces paroles. *Signò te signo crucis , & confirmo te Chrismate salutis , in nomine Patris , &c.* & que celui qui est confirmé commence alors à être un parfait soldat de Jesus - Christ , pourvu qu'il ne se trouve rien en lui qui empêche l'effet de ce Sacrement. Au reste quoique les Saints Peres se soient servis de divers noms pour exprimer ce Sacrement , il est sensible par leur propre discours , qu'ils ont tous voulu signifier par ces expressions un signe sensible institué par Notre-Seigneur Jesus-Christ , pour nous fortifier & confirmer dans sa grace.

La Confirmation est un véritable Sacrement de la Loi nouvelle , & non une cérémonie de l'Eglise , comme ont prétendu les Hérétiques ; car elle en a tous les caracteres ; c'est-à-dire , qu'elle est un signe sensible , institué pour toujours dans l'Eglise pour produire la grace sanctifiante. Or toutes ces conditions se trouvent dans la Confirmation.

On le prouve, 1°. Par les Actes des Apôtres, où il est dit, que les Samaritains aiant été baptisés, les Apôtres qui étoient à Jérusalem leur envoyèrent Pierre & Jean, qui étant venus, firent des prières pour eux, afin qu'ils reçussent le Saint Esprit; car il n'étoit point descendu sur aucun d'eux, mais ils avoient été baptisés au nom du Seigneur. *Tunc imponebant manus super illos, & accipiebant Spiritum sanctum.* Act. 8. On voit là l'imposition des mains des Apôtres jointe avec les paroles, puisqu'ils prioient. Secondement la grace sanctifiante est clairement désignée par la descente du S. Esprit sur les Samaritains. Enfin cette action des Apôtres a été toujours pratiquée & se pratique encore dans l'Eglise.

2°. Par la Tradition. Tertullien parle fort clairement de ce Sacrement. Après le Baptême, dit-il, on nous fait une Onction selon la maniere ancienne. *Perungimur benedicta unctione, de pristina disciplina.* Ensuite on impose les mains, & par la bénédiction on invite le Saint Esprit à descendre sur celui qui a été baptisé. *De hinc manus imponitur per benedictionem, advocans & invitans Spiritum sanctum.* De Bapt. c. 7. & 8. On voit par les écrits de Saint Cyprien, que le Sacrement de Confirmation étoit en usage de son tems dans l'Eglise, *Ep. 73. ad Jubai.* Saint Ambroise étoit persuadé pareillement de la vérité de ce Sacrement, car il prétend qu'il faut entendre de la Confirmation ces paroles de l'Apôtre: *Nolite contristare Spiritum sanctum. Dei in quo signari estis.* Ephes. 4. S. Augustin, l. 15. de Trin. c. 16. l. 3. de Bapt. c. 16. Le Concile d'Elvire en fait une mention expresse: *Ad Episcopum eum perducatur, ut per manuum impositionem perfici possit.* Les Conciles d'Arles, de Laodicée, de Meaux, de Paris, parlent de ce Sacrement d'une maniere très évidente. Le Pape Innocent I. après avoir parlé du Sacrement de la Confirmation, dit, que cette coutume, savoir, qu'il doit être conféré par les Evêques, étoit la même du tems des Apôtres. *Demonstrat illa Lectio Actuum Apostolorum quæ assertit Petrum & Joannem esse directos qui jam baptizatis traderent Spiritum sanctum.* Le Concile de Trente prononce anathème contre ceux qui soutiennent que la Confirmation n'est pas un Sacrement de la Loi nouvelle, & que c'est une

simple cérémonie de l'Eglise. *Otiosam ceremoniam esse & non potius verum & proprium Sacramentum.* Sess. 7. Can. 9.

L'Auteur de ce Sacrement est Jesus-Christ ; le Concile de Trente , sess. 7. Can. 1. le décide ainsi. Car enfin il n'y a que Jesus-Christ qui ait pu attacher à des signes sensibles la production de la grace ; caractère essentiel des Sacremens de la Loi nouvelle : & Saint Thomas répondant à la question qu'on pourroit faire ; savoir , dans quel sens on doit entendre que Jesus-Christ a institué ce Sacrement , & quand est-ce qu'il a été institué , dit que J. C. l'a institué , non pas en la conférant , mais en le promettant , *non exhibendo sed promittendo* , selon le passage de S. Jean : *Si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos : Si autem abiero mitram eum ad vos.* c. 16. Il prouve ensuite que J. C. a établi ce Sacrement dans le tems qui s'est écoulé depuis sa résurrection jusqu'à son ascension ; car dit-il , dans le Sacrement de la Confirmation nous recevons la plénitude du Saint Esprit. Or le Saint Esprit ne devoit être donné qu'après la résurrection & l'ascension de J. C. selon les paroles de S. Jean , c. 7. *Nondum erat spiritus datus quia Jesus nondum erat glorificatus.* S. Th. 3. p. qu. 71. art. 1.

Quant à l'objection que font les Hérétiques qui prétendent que par le passage du chapitre 8. des actes , on ne doit entendre autre chose que la grace du don des miracles , qui étoit donnée par l'imposition des mains ; les Ecrits des Peres prouvent le contraire , car ils portent expressément que ce Sacrement confere la grace sanctifiante ; qu'à la vérité dans la naissance de l'Eglise , la grace du don des miracles , qui étoit donnée par l'impositions des mains , étoit en même-tems conférée par ce Sacrement , pour augmenter le nombre des Fidéles , & confirmer par des miracles la Doctrine qui leur avoit été enseignée ; mais qu'ils ne recevoient pas moins dans le même Sacrement , la grace sanctifiante. S. Cyprien le donne à entendre fort clairement , quand il dit que ceux qui ont été baptisés ont encore besoin de recevoir le Saint Esprit , & qu'ils le reçoivent par les mains de l'Eveque. Or , il est sensible que par le Saint Esprit on ne peut entendre que la grace sanctifiante , puisque du tems

de S. Cyprien le don des Langues & des Miracles ne se donnoit plus visiblement : bien plus , cette grace n'étoit pas donnée pour remettre les péchés ; mais pour confirmer dans la foi & perfectionner ceux qui avoient été baptisés , puisque les Apôtres reçurent par l'effusion du Saint Esprit , outre le don des Miracles , la grace de confesser courageusement le nom de J. C.

La MATIERE de ce Sacrement est l'onction du Chrême (qui est fait avec de l'huile d'olive mêlée avec du baume , & beni par la consécration solennelle) & l'imposition de mains de l'Evêque : cette imposition est de l'essence de ce Sacrement : car les Apôtres l'administroient de cette maniere , selon ce passage des Actes : *Tunc imponebant manus super illos , & accipiebant Spiritum sanctum*. C'est le sentiment des Peres sur cette matiere. Le Can. 38. du Concile d'Elvire ; le 6. du Concile de Paris , parlent pareillement de l'imposition des mains , comme de la partie essentielle de ce Sacrement. Dans le Droit Canon , ce Sacrement n'est désigné que par le Sacrement de l'imposition des mains , de *Conf. dist. 5. c. de his vero*.

La FORME consiste dans les paroles que l'Evêque prononce lorsqu'il applique l'onction du Chrême , *Signo te signo crucis* , &c. Ces paroles , dit le Catechisme du Concile de Trente , expliquent la substance & la nature de ce Sacrement ; savoir , la vertu divine qui opere comme cause principale , marquée par ces paroles : *In nomine Patris* . . . la force & le courage que les Fideles y reçoivent par l'onction , *Confirmando te chrismate salutis* , & par le signe dont est marqué celui qui devient Soldat de J. C. *Signo te signo Crucis*. 2°. L'Oraison que l'Evêque recite lorsqu'il confere la Confirmation est encore de l'essence de ce Sacrement ; car il est dit dans les Actes , que S. Pierre & S. Jean étant venus à Samarie faisoient des prieres pour ceux qui devoient être confirmés. *Qui cum venissent , oraverunt pro ipsis , ut acciperent Spiritum sanctum*. Les passages des Peres , rapportés ci-dessus , font mention de cette priere : les Anciens , Pontificaux & les Modernes en parlent expressément. On la voit dans S. Grégoire au Livre des Sacrements , & c'est la même que les Evêques recitent encore aujourd'hui.

Le MINISTRE de ce Sacrement est l'Evêque. On le prouve par l'Ecriture ; car dans les Actes il est dit que S. Pierre & S. Paul furent envoiés à ceux de Samarie, qui avoient été baptisés, afin qu'ils reçussent le Saint Esprit : surquoi le Catéchisme du Concile remarque, que comme celui qui les avoit baptisés n'étoit que Diacre, il n'avoit pas eu le pouvoir de les confirmer, & que cette fonction fut réservée aux Apôtres. Cette vérité est appuyée par le témoignage des Peres & des Papes : *De consignandis vero infantibus*, dit le Pape Innocent I. *manifestum est, non ab alio quam ab Episcopo fieri licere*. Ep. 1. ad Decent. c. 4. Les Conciles d'Elvire, Can. 38. & 17. le 6 de Paris, enseignent la même Doctrine ; & le Concile de Trente prononce anathème contre ceux qui soutiennent le contraire : *Ordinarium Ministrum non esse solum Episcopum, sed quamvis simplicem Sacerdotem*. Les Théologiens en donnent la raison. La Confirmation, disent-ils, est la perfection du Baptême, par la plénitude du Saint Esprit qui y est donnée ; ainsi cette fonction, qui est comme la perfection de l'ouvrage qui rend le Chrétien parfait, doit être réservée à ceux qui tiennent le premier rang dans l'Eglise.

Comme le Sacrement de Confirmation imprime un caractère, il ne peut être réitéré. Le droit Canon le défend expressément, & les peines ordonnées contre ceux qui le recevroient plus d'une fois, sont les mêmes que celles décernées contre ceux qui recevroient plusieurs fois le Baptême ; & le Concile de Trente prononce anathème contre ceux qui diroient que ce Sacrement peut être réitéré.

Les EFFETS de ce Sacremens sont 1^o. la grace sanctifiante dans ceux qui le reçoivent dignement ; car le S. Esprit leur est donné avec tous ses dons, comme il le fut aux Apôtres le jour de la Pentecôte, pour leur donner le courage de confesser J. C. 2^o. Il perfectionne la grace baptismale, parceque, dit le Catéchisme du Concile, ceux qui sont faits Chrétiens par le Baptême, étant encore foibles comme des Enfans nouvellement nés, reçoivent par ce Sacrement la force pour soutenir la foi de J. C. contre les tentations de la chair & du monde ; & c'est formellement une grace, *gratum faciens*, comme

disent les Théologiens, après S. Thomas, 3. p. qu. 71. art. 7.

3°. Il produit un caractère spirituel & ineffaçable : tous ces effets sont signifiés par les cérémonies que l'Eglise emploie dans ce Sacrement : car, 1°. l'Evêque impose les mains sur celui qu'il doit confirmer ; il fait avec le ponce trempé dans le Saint Chrême, un signe de croix sur le front, & il dit les prières & les paroles qui marquent l'effet de ce Sacrement. 2°. Il fait cette onction sur le front, pour faire comprendre que l'effet de ce Sacrement est de nous empêcher de rougir de l'Evangile, & nous donner le courage de confesser la foi de J. C. même au péril de notre vie : 3°. il la fait avec le S. Chrême, composé d'huile, dont le propre est d'adoucir & de fortifier, & de baume qui est de bonne odeur ; ce qui peut nous marquer que la grace adoucit ce que la Loi de Dieu pourroit avoir de pénible, & qu'elle nous fait répandre en tous lieux la bonne odeur de J. C. 4°. Il le fait en forme de croix pour nous apprendre à nous glorifier de la croix de J. C. Enfin, l'Evêque touche sur la joue le Confirmé, comme s'il lui donnoit un petit soufflet, pour lui apprendre à souffrir les peines & les affronts pour la foi de J. C.

Au reste, quoique la Confirmation ne soit pas tellement nécessaire, que l'on ne puisse être sauvé sans la recevoir, chacun néanmoins, dit le Catéchisme du Concile, doit prendre garde à ne pas négliger de la recevoir, car ce seroit se rendre coupable d'avoir méprisé un Sacrement institué pour la sanctification des Hommes & pour la perfection du salut. Voyez sur cette matière le Pere Martene, de *antiquis Eccles. ritibus* ; le Pere Mabillon, Comment. sur l'Ordre Rom. N°. 15. Tome 2, du *Museum italicum*.

CONSCIENCE. (la) On entend par ce mot, cet acte de notre jugement par lequel il nous dicte qu'il faut faire ou ne pas faire telle action : elle differe de la synderesis, en ce que celle-ci nous dit en général ce qu'il faut faire ou ne pas faire. La conscience est de plusieurs sortes : les Théologiens la divisent en certaine & douteuse, en vraie & erronée, en scrupuleuse & indulgente, probable & non probable. La conscience véritable est le

jugement que nous faisons, mais conforme à la Loi, touchant la bonté ou la malice d'une action. Elle est la règle des mœurs ; mais la conscience erronée ni les autres sortes de conscience ne le sont pas, parcequ'elles ne sont pas une application convenable de la Loi à telle ou à telle action.

CONSCIENCE. Mariage de conscience. *Voyez Mariage.*

CONSÉCRATION. Action par laquelle le Prêtre consacre le pain & le vin, & les change au corps & au sang de J. C. par la vertu de ces paroles : *Hoc est corpus meum ; Hic est sanguis meus.* *Voyez Eucharistie.*

CONSÉCRATION D'UN EVÊQUE. C'est la cérémonie en vertu de laquelle il est sacré Evêque. Cette consécration doit être faite par trois Evêques au moins, dont l'un est le Consécrateur, & les deux autres sont Assistans. C'est toujours un Dimanche ou un jour de Fête d'Apôtre, qu'elle doit être faite. C'est le plus ancien des Assistans qui demande au Consécrateur que le Prêtre qu'on présente soit ordonné Evêque. Le Consécrateur après s'être assuré de l'Élection de celui qu'on lui présente, & de la commission de le consacrer, reçoit de lui le serment qu'il fait sur l'Evangile, d'obéissance & de fidélité à l'Eglise Romaine, suivant les Canons : il lui représente les obligations du ministère dont il va être chargé ; il l'interroge sur les dispositions où il est de remplir tous ses devoirs, & en particulier sur sa foi. Il le fait vêtir des habits Pontificaux : on recite les Litanies comme à l'Ordination des Prêtres : les trois Evêques officians mettent sur la tête & sur les épaules de celui qu'ils consacrent le Livre des Evangiles ouvert : ils lui font ensuite l'imposition de leurs mains sur la tête en disant : *recevez le Saint Esprit.* L'Evêque Consécrateur lui fait une onction du Saint Chrême sur la tête & sur les mains, & le nouvel Evêque ainsi consacré, reçoit le bâton & l'anneau pastoral : après quoi il continue la Messe déjà commencée, conjointement avec l'Evêque Consécrateur, & il reçoit de lui la communion sous les deux espèces : on lui met ensuite la mitre & les gants ; on chante le *Te Deum*, & le nouvel Evêque donne la bénédiction au Peuple. Toutes ces cérémonies sont accompagnées de diverses prières.

CONSEILS EVANGELIQUES (les) sont divers moïens de parvenir à la perfection Chrétienne , & qui sont conseillés dans l'Evangile ; tels sont 1°. le renoncement au Monde , pour vivre dans la retraite. *Sequere me*, dit J. C. à un de ses Disciples , & *dimitte mortuos seque mortuos suos*, Math. 8. 2°. La pauvreté volontaire, *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes & da pauperibus*. Math. 19. 3°. Le vœu de chasteté perpétuelle. *Et sunt Eunuchi qui se ipsos castraverunt propter regnum cælorum*, ibid. v. 12. paroles qu'on ne doit pas prendre à la lettre ; car l'Eglise , par la voix des Conciles , a défendu ces sortes d'actions , mais que l'on doit entendre du vœu de chasteté. 4°. Le vœu d'obéissance à un Supérieur pour vivre sous sa conduite & selon la règle d'une Communauté. *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum*. Math. 18. C'est la pratique de ces conseils , qui constitue l'état religieux ; mais elle n'est pas tellement affectée à cet état , que les Fideles ne puissent en observer du moins une partie dans le monde même , selon leur état , leurs forces , & la grâce que Dieu leur donne.

CONSENTEMENT DES PERES ET MÈRES au Mariage de leurs Enfans. *Voyez* Enfans de famille.

CONSTANCE. (Concile de) C'est le seizième Concile général. Il fut tenu à Constance en Allemagne , dans le Cercle de Souabe l'an 1414. il fut convoqué par les soins de l'Empereur Sigismond ; 1°. Pour faire cesser le schisme dont l'Eglise étoit affligée depuis long-tems ; car il y avoit alors trois Papes , ou qui se disoient chacun être le véritable , savoir Jean XXIII. Grégoire XII. & Benoît XIII. & chacun d'eux avoit dans son parti des Royaumes entiers & des Provinces ; chacun avoit ses Cardinaux. 2°. Pour fixer la Doctrine de l'Eglise , à l'occasion des erreurs de Wiclef , Prêtre d'Angleterre , qui étoit mort ; de celles de Jean Hus & de Jérôme de Prague. 3°. Pour la réformation du Clergé , tant dans le chef que dans les membres.

Dans ce Concile , 1°. on y déposa en forme Jean XXIII. il fut déclaré Contumace (car il s'étoit évadé du Concile) , fauteur du schisme , coupable de parjure & de simonie. 2°. On reçut la démission du Pontificat

que fit Grégoire XII. on excommunia solennellement Pierre de Lune, sous le nom de Benoît XIII. 3°. On condamna cinq articles erronés que Wiclef avoit mis au jour. 4°. On proscrivit trente-cinq articles de Jean Hus. 5°. Jérôme de Prague, comme soutenant les erreurs de Wiclef & de Jean Hus, fut excommunié, livré au Bras séculier & brûlé. 6°. Martin V. fut élu Pape. Ce Concile n'a point de Tableau dans la Bibliothèque du Vatican, car les Papes n'ont jamais voulu approuver le Décret de ce Concile, qui enseigne que le Concile universel tient son autorité immédiatement de J. C. & que les Souverains Pontifes sont obligés eux-mêmes de s'y soumettre. Mais en France on adopte le Décret du Concile de Constance, qui met le Concile au-dessus du Pape. Au reste ce Concile est vraiment Oecumenique, au lieu que celui de Bâle n'est regardé comme tel, que jusqu'à la vingt-sixième Session.

CONSTANTINOPLE. (premier Concile de) C'est le second Concile général : il fut tenu l'an 381. sous le Pontificat du Pape Damase, à Constantinople, Capitale alors de tout l'Empire d'Orient, sur le Bosphore de Thrace, canal entre la Mer blanche & le Pont-Euxin. Il y eut cent cinquante Evêques. On y établit expressément la Divinité du Saint Esprit, contre Macedonius, Evêque de Constantinople, & Appollinaire, qui avoient osé dire que le Saint Esprit n'étoit par Dieu. 2°. On y confirma le célèbre Symbole qui se chante à la Messe, & on y ajouta tout l'article qui concerne le Saint Esprit, & que les Peres du Concile de Nicée n'avoient point réglé en particulier. 3°. On y fit sept Canons touchant la discipline. Ce Concile, à la vérité, ne fut pas d'abord regardé comme général, si on le regarde du côté de la convocation des Evêques, puisque les Evêques d'Occident n'y furent point appelés, mais dans la suite ces derniers l'ayant accepté par l'approbation expresse qu'ils donnerent aux décisions qui regardoient le dogme, il acquit par leur acceptation le caractère de Concile général.

CONSTANTINOPLE. (second Concile de) C'est le cinquième général. Il fut convoqué par l'Empereur Justinien, [l'an 553. sous le Pape Vigile, & cent soixante-cinq

vingt Evêques y assisterent. Ce Concile mit fin aux contestations touchant les trois Chapitres , qui duroient depuis long-tems , & il condamna sous peine d'anathême ceux qui oseroient défendre ces trois pieces , qui contenoient les anathêmes de Theodoret , Evêque de Tyr , publiés contre S. Cyrille , l'Ouvrage de Theodore de Mopsueste contre Apollinaire , & la Lettre d'Ibas , Evêque d'Edeffe , à Maris. Mais on ne toucha point aux personnes de Theodoret ni d'Ibas , qui avoient dit anathême à la Doctrine de Nestorius ; & les Peres de ce Concile , après avoir examiné les trois Chapitres , jugerent qu'ils renfermoient la Doctrine impie de Nestorius qui admettoit deux personnes en J. C. & les condamnerent. Ceux du Concile de Calcédoine n'avoient point fait cet examen , cependant ils n'approuverent aucune de ces pieces. Le Concile de Constantinople condamna aussi les erreurs d'Origene.

CONSTANTINOPLR. (troisieme Concile de) C'est le sixieme général : il fut tenu l'an 680 , sous le Pape S. Agathon , Constantin Pogonat étant Empereur. Deux cens quatre-vingt-neuf Evêques s'y trouverent , deux Patriarches , l'un de Constantinople , l'autre d'Antioche & l'Empereur lui-même , pour contenir par sa presence les Esprits. Ce Concile condamna les Monothelites , qui n'admettoient qu'une volonté en J. C. & il établit qu'il y avoit en J. C. deux volontés , l'une divine & l'autre humaine , & deux opérations , l'une celle de la nature divine , & l'autre celle de la nature humaine. On y excommunia Sergius , Pirrus , Paul , Macarius , & tous les Sectateurs du Monothélisme.

CONSTANTINOPLR. (quatrieme Concile de) C'est le huitieme général : il fut tenu l'an 869 , sous le Pape Adrien , & sous l'Empereur Basile. Trois cens Evêques y assisterent ; il fut convoqué pour déposer & condamner Photius , qui avoit usurpé par violence le siege de Constantinople , & pour rétablir S. Ignace , véritable Patriarche de cette Eglise. On y brûla les actes d'un Conciliabule que Photius avoit assemblé contre le Pape Nicolas , & contre S. Ignace. Voyez l'article de Photius. On y renouvella la Doctrine du culte dû aux Images de la Sainte Vierge & des Saints , on y confirma la paix entre les

Grecs & les Latins, & on fit plusieurs Canons pour le maintien de la discipline.

CONSUBSTANTIEL. Mot qui signifie de la même substance. Les Peres du Concile de Nicée adopterent ce terme, pour exprimer la Doctrine de l'Eglise sur la nature du Fils de Dieu, & pour se précautionner contre toutes les surprises des Ariens, & se mettre à l'abri de toutes leurs équivoques.

CONTINENCE. Vertu par laquelle on modere les appétits déréglés; on entend aussi par ce terme la privation des choses permises dans certains états, comme le Mariage. Ainsi, un Homme qui, par vertu, se prive de la liberté qu'il a de se marier, préfère la continence au Mariage.

CONTRAT (le) est une convention faite librement par plusieurs personnes, dont les uns conviennent de faire une chose, les autres une autre. Toutes les personnes qui ont la propriété & l'usage des choses, peuvent contracter en gardant les formalités nécessaires. Les contrats sont de plusieurs sortes; 1°. Ceux qu'on appelle *Nominati*, se contractent par la Tradition de la chose, *re contrahuntur, id est rei traditione*. Il y en a quatre, le prêt, le commodat, le dépôt & le gage.

1°. Le prêt, *Mutuum*, est une convention par laquelle l'un donne à l'autre certaine quantité de blé, de vin, ou autre chose qui se consume par l'usage: celui qui s'oblige pour cause de prêt est obligé de rendre la même quantité, le même poids, la même mesure; il est tenu du cas fortuit, parceque le domaine de la chose est transféré à celui qui en est débiteur, & que le poids, la quantité, la mesure, ne peuvent périr; *Quia in simili genere functionem recipiunt*, disent les Jurisconsultes, & que la chose périt pour le Maître à qui elle appartient; or le débiteur, *ex causa mutui fit Dominus rei*.

2°. Le Commodat ou prêt, à dessein d'obliger, est une convention par laquelle l'on prête à l'autre une chose pour s'en servir gratuitement, à la charge de rendre après un certain tems la chose même qui a été prêtée. Ainsi, si cette chose perit par accident, elle est perdue pour celui qui l'a prêtée; l'Emprunteur n'est pas tenu du cas fortuit, parcequ'il est Débiteur d'un corps déterminé; Est

debitum certi corporis : or, disent les Jurisconsultes, *Debitum certi corporis, ejus interitu liberantur*. Mais si c'est par la faute de l'Emprunteur, même legere, il en est responsable : bien plus, il l'est aussi du cas fortuit, s'il s'en sert à d'autres usages que ceux pour lesquels elle a été prêtée. Dans le *Commodat* on doit comprendre le *Précaire*, qui est une convention par laquelle on accorde aux prières de quelqu'un, l'usage ou possession de quelque chose, tout autant de tems que celui qui l'accorde le trouvera bon ; en quoi il differe du *Commodat*, & encore en ce que l'héritier de celui qui a reçu le *Précaire*, n'en est tenu qu'autant que la chose prêtée lui est parvenue.

3^e. Le *Dépôt*, *Depositum*. Il est volontaire ou nécessaire ; le volontaire est celui qui est fait à loisir & avec liberté de choix. Le nécessaire est celui qu'on est obligé de faire à la hâte, sans délibération & sans choix, en cas d'incendie, de ruine, de tumulte, de naufrage ou d'autres cas imprévus ; & celui que les Voyageurs font entre les mains de leurs Hôtes & Hoteses.

4^e. Le *Gage*, *Pignus* : il s'entend proprement d'une chose mobilière, dont la possession réelle & actuelle est transférée en la personne du Créancier pour la sûreté de sa dette, en quoi il differe de l'hypothèque, qui s'entend des immeubles que le Débiteur affecte ou engage pour le paiement, & dont il retient la possession. On ne peut faire aucun prêt sur gages dont il n'y ait acte devant Notaire, qui contienne la somme prêtée & les gages qui auront été délivrés, à peine de restitution des gages, à laquelle restitution le Prêteur est contraint par corps, *Ordonnance de 1673*. Dans ces trois derniers contrats, les *Commodataires*, *Dépositaires* & *Engagistes*, sont tenus de rendre les mêmes choses qu'ils ont reçues, & ils ne sont pas responsables des cas fortuits, s'ils ne les ont pas occasionnés par leur dol, ou faute, parceque ces contrats ne transfèrent pas la propriété, mais seulement l'usage & le droit de garder les choses prêtées.

Les autres sortes de contrats sont ceux que les Jurisconsultes appellent *Innominati* ; les uns se contractent par les paroles *Verbis contrahuntur* ; tels sont toutes les

especes de stipulations , cautionnemens , &c. , & autres sortes de conventions , qui engagent les Hommes. Les autres se contractent par le seul consentement des Parties : ce sont la vente & l'achat , *Emptio & venditio*. Le louage & le bail , *Locatio & conductio*. A ce dernier se rapportent aussi le contrat d'emphyteose ou bail emphyteotique , & le bail à cens , la procuration ou mandat , & la société.

1^o. La vente , dans laquelle l'achat est compris , est une convention de donner certaine chose pour un certain prix : trois choses y concourent ; 1^o. La chose vendue : elle doit être certaine , ce qui est facile quand on vend un corps déterminé , comme un cheval , une maison ; mais s'il s'agit d'une quantité de blé , de vin , &c. la vente n'est pas faite que la marchandise ne soit mesurée , pesée ou nombree. 2^o. Le prix est un prix certain , il doit consister régulièrement en argent monnoyé , autrement ce seroit un échange ; néanmoins si la chose qui sert de prix peut être facilement estimée , cela produit le même effet que la vente à l'égard des droits Seigneuriaux & autres droits. 3^o. Le consentement : il doit être exempt d'erreur dans la substance de la chose , comme si on vend du cuivre au lieu d'or , & non dans les qualités , à moins qu'il n'y ait du dol personnel de la part du Vendeur. Lorsque la vente est pure & simple , elle est parfaite quoiqu'il n'y ait pas de contrat par écrit : la vente sous condition est suspendue jusqu'à ce que la condition soit accomplie. Quand il y a lésion d'outre moitié du juste prix , c'est-à-dire , quand le Vendeur a donné la chose pour la moitié moins qu'elle ne valoit , il peut obtenir des Lettres en Chancellerie , pour demander la résiliation du contrat , mais il faut que le Vendeur prouve que l'immeuble vendu valoit la moitié plus , lors de la vente ; car cette demande n'a lieu que pour les immeubles.

Le Louage ou Bail à loier est une convention par laquelle on donne l'usage & la jouissance d'une chose , ou par laquelle on promet de faire certains ouvrages pour certains prix. Il y a en général trois différentes especes de louage auxquelles les autres se rapportent. 1^o. On peut donner la jouissance d'une chose qui rapporte des

fruits ou des revenus au Fermier, comme une Terre, un Greffe, &c. 1°. On peut donner l'usage d'une chose qui ne produit point de fruits, comme les meubles, les maisons, les chevaux. 2°. On peut donner son tems & son industrie, comme les Domestiques, les Ouvriers, les Commis, & les autres Gens employés pour les affaires d'autrui. Sur quoi il faut remarquer que le louage des choses qui produisent des fruits, est ce qu'on appelle proprement le Bail à loier, qui doit s'entendre aussi des maisons. Ce Bail doit être fait pour un tems modique, c'est-à-dire, au-dessous de dix ans; car s'il est fait à longues années, c'est alors un Bail emphytéotique, qui forme un autre espece de Contrat. Ainsi dans son véritable sens; le Bail emphytéotique ou emphytéose est un Contrat par lequel le Propriétaire d'un héritage ou d'une maison en cede à un autre la Seigneurie ou propriété utile, à la charge que l'Emphytéote y fera des améliorations, & paiera outre cela une rente au Bailleur, en reconnaissance de la Seigneurie directe qu'il s'est réservée. Cette rente ou redevance est appelée Pension ou Gens emphytéotique.

Le Mandat ou Procuration est un espece de Contrat par lequel une personne donne charge à l'autre de faire quelque chose gratuitement, soit pour l'intérêt de celui qui donne le Mandat, soit pour l'intérêt d'un autre, soit que la chose importe à celui qui reçoit l'ordre, soit qu'elle ne lui importe pas. Les exemples du mandat sont fréquens; car tous les jours on écrit à un Ami pour le prier de nous acheter ce qui nous est nécessaire, ce qu'on appelle donner des commissions; mais lorsqu'il faut que le Mandataire traite avec un Tiers pour emprunter ou acheter, transiger, &c. on envoie une procuration afin que ceux qui ont à traiter avec le Mandataire ne doutent pas de son pouvoir. La procuration peut être générale, c'est-à-dire, pour gouverner toutes les affaires; ou spéciale, c'est-à-dire, pour une certaine affaire. Le Mandat de sa nature est gratuit, mais s'il n'est pas défendu de récompenser celui qui s'est bien acquitté de sa commission. Bien plus si le Constituant a promis quelque salaire il peut être poursuivi en Justice, & tenu d'accomplir sa promesse. A l'égard des Procureurs, des Gens d'affaires

& autres, dont la profession est de vacquer aux affaires d'autrui, c'est alors moins un mandement qu'un loyer pour leurs vacations, & on est obligé de les leur payer.

CONTRITION (la) l'essence de la contrition est expliquée dans la définition qu'en a donnée le Concile de Trente, qui dit, que c'est une douleur de l'ame, & une détestation des péchés commis, avec le propos de n'en plus commettre. *Sess. 14. c. 4.* S. Thomas y ajoute la résolution de les confesser & de satisfaire : *cum proposito confitendi & satisfaciendi*. En effet le Catéchisme du même Concile dit, que la contrition prépare à recevoir la rémission des péchés si elle est jointe à la résolution de faire tout ce qui est nécessaire pour recevoir dignement ce Sacrement. Ce qui fait comprendre que le Concile a sous-entendu dans cette définition la volonté de recevoir le Sacrement de Pénitence.

La contrition est une partie aussi essentielle du Sacrement de Pénitence, que le sont la confession & la satisfaction : c'est la doctrine du Concile. *Sunt autem quasi materia hujus Sacramenti, ipsius Pœnitentis actus, nempe contritio, confessio & satisfactio, quæ pœnitentiæ partes dicuntur.* 1^o. La contrition est une douleur de l'ame : & cette douleur est expressément marquée dans tous les Hommes pénitens dont l'Ecriture fait mention. *Reco-gitabo tibi*, dit le Roi Ezechias, *omnes annos meos in amaritudine animæ meæ.* *Is. 38.* *Laboravi in gemitu meo, lavabo per singulas noctes lectum meum*, dit David, *Pf. 6.* 2^o. Cette détestation doit être formelle & explicite, c'est-à-dire, par des actes formés. 3^o. Elle doit renfermer le propos de ne plus pécher, & de commencer une vie nouvelle : or cette résolution doit être effective, & non pas un simple desir, une simple velléité ; ce qui se peut connoître par la pratique fidelle des moyens nécessaires pour se préserver du péché. Or ces moyens sont, 1^o. La fuite des occasions ; car la vraie douleur enferme la haine de tout ce qui a porté au péché. 2^o. Les autres remèdes nécessaires, comme la priere, la retraite, le travail, les saintes lectures. Cette disposition est regardée dans l'Ecriture comme la partie essentielle de la contrition. *Odite malum & diligite bonum.* *Is. 1.* *Si Impius egerit pœnitentiam ab omnibus peccatis suis, & custodieris*

omnia præcepta mea , vita vivet & non morietur . Ezech. 18. Sans cette disposition on peut dire que la volonté du Pécheur est dans le fond toujours attachée au péché. *Jam amplius noli peccare* , dit Jesus-Christ à la Femme adultère. *Joan. 8.* Il dit la même chose au Paralytique. *Joan. 5.*

4°. Elle doit être surnaturelle , c'est-à-dire , qu'il faut qu'elle puisse disposer l'ame à la justification , ce qui ne peut se faire que par un mouvement de la grace , & non par un mouvement naturel.

5°. Elle doit être souveraine & *appreciative* , comme parlent les Théologiens , c'est-à-dire , que le Pénitent soit dans la disposition de ne plus pécher mortellement pour quelque avantage que ce soit. Mais il n'est pas absolument nécessaire que cette douleur émeuve les sens & l'imagination , comme on l'éprouveroit dans la perte de quelque bien temporel. 6°. Elle doit être universelle , c'est-à-dire , embrasser tous les péchés mortels dont on peut se souvenir après un sérieux examen. 7°. Elle doit renfermer un commencement d'amour de Dieu , comme source de toute justice ; car on ne hait le péché qu'autant qu'on aime Dieu. Or , disent les Théologiens , ce droit être un amour qui nous fasse préférer Dieu aux Créatures , & craindre de l'offenser mortellement , plus que toutes les choses du monde. 8°. La contrition comprend le desir de satisfaire à la justice de Dieu en punissant le péché ; car la volonté de faire pénitence est essentielle à la contrition : ainsi lorsque ce desir est véritable , il produit de dignes fruits de pénitence.

La contrition parfaite est celle qui a pour motif l'amour de Dieu sur toutes choses , & qui est produite par la faveur de la charité. Elle efface le péché , même hors le Sacrement , dès qu'on a la volonté de se confesser à la première occasion. Cette contrition parfaite , & prise dans cette étendue , n'est pas nécessaire pour obtenir la grace dans le Sacrement de Pénitence : mais la contrition du moins imparfaite est nécessaire à tous les Hommes , d'une nécessité de moyen , pour obtenir la rémission de leurs péchés. C'est la doctrine du Concile de Trente : *suit autem quovis tempore ad impetrandam veniam peccatorum contritionis motus necessarius.* Sess. 14. c. 1.

De-là le Cardinal Bellarmin conclut que tout ce qui

est nécessaire d'une nécessité de moyen pour parvenir à la vie éternelle, est censé être nécessaire d'une nécessité de précepte. 1°. Les Théologiens enseignent que les Hommes sont obligés par la Loi divine de recourir à la Pénitence, non-seulement par une nécessité de fin, mais à cause de l'injure qu'ils ont faite à la Divine Majesté par leurs péchés, qui demande qu'elle soit réparée; & par les regles de la charité qui veut que le Pécheur retourne à Dieu dont il s'étoit éloigné. Or on sait que par le mot de Pénitence ils entendent parler de la contrition.

3°. Les mêmes Théologiens établissent la nécessité de la contrition. 1°. Sur l'Ecriture, *convertimini*, dit le Seigneur par la bouche du Prophète Ezechiel, & *agite pœnitentiam ab omnibus iniquitatibus vestris, & facite vobis cor novum & spiritum novum*. Ezech. 18. *Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejuniis, in fletu & planctu, & scindite corda vestra*. Joel. 2. Et par ces paroles de J. C. *Nisi pœnitentiam habueritis omnes similiter peribitis*. Luc. 13. *Pœnitentiam igitur, disoit Saint Pierre aux Juifs, & convertimini ut deleantur peccata vestra*. Act. 3. *Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit?* Rom. 2. *Memento unde excideris & age pœnitentiam*. Apoc. 2. 2°. Par les Saints Peres, car ils ont appelé la Pénitence la seconde planche après le Baptême. Voyez Saint Cyprien, de *Lapsis*; Saint Chrysost. *Lib. de Compunct. cord.* Saint Ambr. *Lib. de Pœnit.* Saint Augustin, *Ep. 144, ad Anast. & serm. 169, de verb. Apost. c. 8.* 3°. Par le Concile de Trente: les Peres de ce Concile expliquant par quel motif les Pénitens doivent détester leur péché pour recevoir la grace du Baptême, disent qu'ils doivent commencer à aimer Dieu comme source de toute justice: *Tanquam omnis justitiæ, fontem diligere incipiunt*. Et les Théologiens, raisonnant d'après ce principe, prétendent que la contrition prise du côté du motif, qui est l'amour de Dieu, quoiqu'elle soit imparfaite en égard au degré de charité, est nécessaire pour recevoir la justification dans le Sacrement de Pénitence, parce qu'elle est la matiere essentielle de ce Sacrement. 2°. Ils remarquent que le ferme propos d'observer les Commandemens de Dieu, que le Pénitent prend dans ce moment, renferme ce

commencement d'amour, puisque le premier de ces Commandemens est l'amour de Dieu sur toutes choses. 3°. Disent-ils, le Concile de Trente, *sess. 14 c. 3. Can. 4.* définit, que la contrition est comme la matiere *quasi materia* du Sacrement de Pénitence. Or il est sensible que par le mot de contrition, le Concile entend une douleur qui a pour motif l'amour de Dieu; car le mot de contrition ou de douleur pris généralement doit s'entendre de son plus essentiel attribut, qui est une contrition causée par un motif de charité. Telle est aussi la doctrine du Clergé de France, assemblé l'an 1700. sur la nécessité de la contrition dans le Sacrement de Pénitence. *Ne quis putet in utroque Sacramento Baptismi & Pœnitentiæ securum se esse, si præter fidei & spei actus non incipiat diligere Deum tanquam omnis justitiæ fontem.*

Les effets de la contrition sont de remettre tous les péchés, si d'ailleurs le Pénitent est dans le dessein d'exécuter ce qui lui est prescrit pour obtenir cette grace. *Si Impius egerit pœnitentiam ab omnibus peccatis suis... vitâ vivet & non morietur. Ezech. 18.*

La contrition pour les péchés véniels est nécessaire dans le Juste, de même que celle pour les péchés mortels est nécessaire à ceux qui en sont coupables. *Voyez Attrition.*

CONTROVERSE. Dispute ou Dissertation sur des matières de Religion, ou sur des points attaqués par les Hérétiques, ou qui ne sont pas absolument définis par l'Eglise.

CONVERSION (la) est le changement qui se fait dans le cœur du pécheur qui quitte le péché pour pratiquer la Loi de Dieu.

CORINTHIENS. (Les deux Epîtres de Saint Paul aux Corinthiens). La première fut écrite à l'occasion des divisions qui s'étoient excitées parmi les Fideles de Corinthe, par l'attachement qu'ils avoient pour leurs Maîtres, & par l'inceste qu'un d'entr'eux avoit commis. L'Apôtre regle son discours de manière qu'il console les uns & reprend les autres. Cette Epître fut écrite d'Ephese, l'an 57. de l'Ere vulgaire.

La seconde est pour remercier les Fideles de Corinthe de leur attachement à sa doctrine, sur ce qu'il avoit

appris de Timothée qui étoit allé à Corinthe, que ses prédications avoient fait beaucoup de fruit, & il se justifie en même-tems sur les calomnies des faux Apôtres qui tâchoient de ruiner son autorité : cette Epître fut écrite de Macédoine, la même année que la précédente.

CORRECTION FRATERNELLE (la) est de précepte. Les Supérieurs y sont plus étroitement obligés que les autres personnes qui sont égales entr'elles. Et ils ne doivent pas l'omettre, dit S. Thomas, quelque trouble qui en puisse naître à celui qu'on doit corriger, soit parceque s'il ne veut pas se corriger, on doit le contraindre par le châtiment pour le faire cesser de pécher, soit parceque s'il est incorrigible, son châtiment sert de bride & de mors à tous les autres qui pourroient tomber dans une faute pareille.

L'autre espece de correction est celle qui n'a pas droit de contraindre ni d'user de force & de violence, mais simplement d'avertir. Ainsi les Evêques & les Curés doivent reprendre les ouailles, quand même ils auroient lieu de craindre que leurs remontrances ne servissent de rien, parceque cette correction est du moins utile pour l'édification du Public. S. Thomas, 2. 2. q. 33. a. 6. in corp. La correction fraternelle doit être accompagnée de charité & d'humilité. Saint Bernard dit qu'il faut prier Dieu pour notre Frere avant que de le reprendre. Non-seulement les Prêtres, dit le Canon 14. *tam Sacerdotes*, q. 3. mais encore tout le reste des Fideles, doivent avoir un grand soin de reprendre ceux qui péchent, afin qu'en les reprenant ils puissent les porter à se corriger de leurs péchés. Ce qui se prouve par ce passage de l'Ecclesiastique, c. 17. *Mandavit unicuique de proximo suo.*

COULPE (la) est ce qui fait le crime : on la distingue de la peine. La coulpe est remise dans le Sacrement de Pénitence, mais la peine exige qu'on fasse satisfaction pour le péché, dès qu'on le peut. Voyez Satisfaction.

COUTUME (la) est un droit introduit par les Habitans d'un pais ou d'un lieu, au défaut de la Loi. Elle a force de Loi, lorsqu'elle est générale, qu'elle est en

usage dans un lieu , & qu'elle n'est pas contraire à la Loi naturelle , ni à la Loi divine positive. Lorsqu'elle a passé en usage établi , elle prescrit contre la Loi qui ne s'observe plus.

CRAINTE (la) est une émotion de l'ame qui se trouble plus ou moins selon le mal dont elle est menacée. Il y en a de trois sortes , la premiere est la crainte filiale ou chaste , qui fait appréhender de pécher de peur de déplaire à Dieu & de perdre sa grace , parceque nous le regardons comme un Pere plein de bonté pour nous , & que nous craignons de l'offenser , par le respect que nous avons pour Sa Majesté infinie. Cette sorte de crainte est louée dans l'Ecriture. *Beatus vir qui timet Dominum.* Ps. 111. *Timet Dominum omnes Sancti ejus.* Ps. 31. *Deum time & mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo.* Eccles. 12. La seconde est la crainte servile , qui se divise en purement servile , & simplement servile : la premiere est mauvaise , parcequ'avec elle le pécheur conserve la volonté de pécher , & que la crainte de la peine est le seul motif qu'il a en vue , & qui le retient. La seconde au contraire est salutaire , dispose à la justification dans le Sacrement : elle a pour objet à la vérité la peine éternelle , mais elle envisage aussi l'offense faite à Dieu par le péché.

La crainte grieve , prise dans un autre sens , & signifiant l'appréhension qu'on a de quelque mal , excuse le péché en deux manieres , ou parcequ'elle ôte la liberté ; ce qui arrive , lorsqu'elle surprend tellement une personne , qu'elle ne lui donne pas le loisir de réfléchir sur son action , ou parcequ'elle le dispense de l'accomplissement du précepte , à cause des peines qu'elle lui presente , (ce qui arrive toutes les fois que la crainte laisse une liberté suffisante à l'Homme de réfléchir sur son action) , mais cela ne peut jamais s'entendre de l'obligation des préceptes divins. Il est vrai qu'en ce dernier cas le péché seroit en quelque façon moindre , parcequ'il seroit moins volontaire. Ainsi à l'égard des préceptes positifs , & qui ne sont pas par eux-mêmes de nécessité de salut , c'est-à-dire , dans les choses qui ne sont mauvaises que parcequ'elles sont défendues , la crainte bien fondée peut dispenser de l'accomplissement du précepte , parceque ces

choses ne sont pas d'elles-mêmes mauvaises, ou d'une obligation naturelle, n'ayant été ordonnées que pour l'utilité de l'Homme, & qu'elles n'obligent pas lorsqu'elles ne peuvent être observées sans que l'Homme en reçoive un grand dommage; cependant on ne doit pas s'en dispenser soi-même, & il est nécessaire de recourir à l'autorité du Supérieur.

CRÉATION DU MONDE. (1a) C'est Dieu qui a créé le monde. Les Fideles font profession de croire cette vérité par le premier article du Symbole : *Credo in Deum... Creatorem Cæli & terræ*, c'est-à-dire, que Dieu a créé l'Univers, le Ciel, la Terre, & tout ce que le monde renferme, comme les Astres, les Anges, les Hommes, les Animaux, les Plantes : en un mot, toutes les choses visibles & invisibles. L'Ecriture le déclare expressément : *In principio Deus creavit cælum & terram*. Genes. 1. *Omnia per ipsum & in ipso creata sunt*. Coloss. 1. *Tui sunt cæli & tua est terra, orbem terræ & plenitudinem ejus tu fundasti*. Ps. 88. L'Histoire de la création rapportée par Moïse, dans la Genèse, a été faite par l'ordre de Dieu. On a démontré cette vérité aux articles de Moïse, & de l'Ecriture-Sainte. 2°. On prouve, par la raison, que c'est Dieu qui a créé le monde, parcequ'il n'est pas possible que le monde n'ait eu un commencement, & qu'ainsi il doit avoir un Auteur qui ne peut être autre que Dieu.

1°. Afin que l'Univers subsiste tel qu'il est, il faut une matiere, & que cette matiere ait un mouvement déterminé d'une certaine maniere, autrement le monde entier ne seroit qu'un horrible cahos. Mais si cette matiere n'a point été créée, elle existe donc par elle-même, & il lui est essentiel d'exister. Or, il est certain qu'on ne voit point dans la nature de la matiere, qu'elle doive exister nécessairement, & qu'elle ne puisse pas ne point exister; ce qui seroit une absurdité. Bien plus, il faut un mouvement à cette matiere, mais un mouvement limité dans un degré nécessaire pour faire cet assemblage merveilleux de tant de corps où tout nous surprend & où tout nous ravit. Cette matiere doit donc encore se mouvoir nécessairement; mais il est aussi peu essentiel à la matiere de se mouvoir que d'exister. Cependant à supposer un mo-

ment qu'il lui soit essentiel de se mouvoir ; on a droit de demander , qui est-ce qui a réduit son mouvement à la juste mesure nécessaire pour former le monde ; qui est-ce qui la détermine à se mouvoir plutôt d'un côté que d'un autre. Est-ce un concours fortuit de tous les atômes de cette matiere , qui a fait l'arrangement du Monde , ou un premier principe , c'est-à-dire , une intelligence infiniment sage , puissante & supérieure à la matiere ? car , ce concours fortuit d'atômes ou le hasard , sont la même chose , & ne forment que la même idée ; le hasard étant un nom vuide de sens , & autant vaut-il dire que rien n'a formé le monde , & que c'est une nécessité naturelle & essentielle qu'il subsiste tel qu'il est.

1°. On prouve cette vérité par les caracteres de nouveauté qu'il est aisé de reconnoître dans les différentes parties qui le composent. 1°. Il est constant que la Terre reçoit des changemens par le cours des années : les pluies qui tombent sur le haut des montagnes & des collines , en font rouler la terre & les abbaisent sensiblement. Or si le monde avoit toujours subsisté , ou qu'on ne voulût point reconnoître qu'il a eu un commencement , une étendue infinie de tems rendroit ces changemens fort sensibles : la Mer seroit toute comblée , & les plus hautes éminences seroient au niveau des autres parties de la Terre.

2°. La naissance du genre humain n'est pas si ancienne qu'on pourroit se l'imaginer , & il est sensible qu'il a eu un Chef qui a été lui-même sans Pere. Car dans la suite des Générations , les branches doivent être nécessairement en plus grand nombre que le tronc ; plus on met le Chef d'un Peuple dans un siècle éloigné , plus ce Peuple se trouve nombreux , & plus son Chef est prochain , moins le nombre de ce Peuple est considérable. D'où il s'ensuit que la multitude des Hommes doit être infinie , si l'on met son Chef dans un éloignement infini ; & que toute la terre seroit non-seulement habitée , mais qu'elle n'auroit pas assez d'étendue pour contenir la multitude des Hommes , qui seroient provenus par la suite des générations dès qu'on les suppose monter à l'infini.

3°. Par la nouveauté des Arts , des Sciences , des Loix du commerce ; si on prend pour exemple les Loix ,

on voit que nous montons du code de Justinien, au code de Theodose ; du code de Theodose aux douze Tables ; & ces Loix des douze Tables, les Romains les tenoient des Grecs, comme de Solon & de Lycurgue, qui les avoient apprises des Egyptiens, au rapport de Plutarque, dans la vie de ces deux Hommes illustres. Ces Loix étoient encores si grossieres, si on les compare avec celles que nous avons aujourd'hui, qu'il paroît évidemment que la Jurisprudence étoit alors dans son commencement. On peut faire la même remarque sur les Arts, le Commerce, la Politique. Et de-là il suit que le commencement du monde n'est pas si éloigné-qu'on ne puisse le reconnoître ; qu'il faut donc supposer un premier Homme destiné à être l'origine commune des autres ; & que par conséquent il a été créé par cette même sagesse qui a créé l'Univers. .

Non-seulement c'est Dieu qui est le Créateur du monde, mais il en est aussi le conservateur, & il retomberoit dans le néant, s'il ne le conservoit par un effet de sa Toute-puissance. *Quomodo posset aliquid permanere nisi tu voluisses, aut quod à te vocatum non esset, conservaretur.* Sap. 11. 3^e. Le Monde a aussi Dieu pour sa cause finale, qui est sa propre gloire ; car le Seigneur a tout fait pour lui : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* Prov. 11. c'est-à-dire, pour faire connoître, aimer, servir, glorifier son Être infini, sa bonté, sa sagesse, & ses autres perfections. Au reste, l'Ouvrage de la Création est attribué au Pere, car c'est au Pere que les œuvres de la Toute-puissance de Dieu sont attribuées. Cependant il est commun aux trois Personnes de la Sainte Trinité ; puisque tout ce qu'elles operent au-dehors, elles l'operent comme Dieu.

Selon la chronologie de la Vulgate, on compte ordinairement environ cinq mille sept cents ans, depuis la création du monde, & on ne peut faire le monde plus ancien ; car il n'y a aucune Nation qui puisse faire un histoire suivie de son Empire, qui remonte plus de deux mille deux cents ou trois cents ans au-delà de J. C. Voyez sur cette matiere le Pere Peteau, Usserius, le Pere Pezron, & la Chronologie qui est la fin de la Bible de Vitré.

L'Ouvrage de la Création dura six jours. Le premier, Dieu créa le Ciel & la Terre : le second, il fit le Firmament, & divisa les eaux de la Terre d'avec les eaux du Ciel : le troisieme, il sépara l'eau de la terre & fit produire à la terre toute sorte d'Arbres & de Plantes : le quatrieme, il fit le Soleil & la Lune & les autres Planettes & Etoiles : le cinquieme, il créa les Oiseaux & les Poissons : le sixieme, tous les Animaux & les Reptiles de la terre. Enfin, l'Homme & la Femme pour présider sur tous les Animaux : & le septieme jour, Dieu se reposa. Voyez Anges.

CRIME. (le) *Crimen.* Il forme un des quatorze empêchemens de Mariage, mais c'est seulement à l'égard d'un Homme veuf ou d'une Femme veuve ; & ce n'est que dans certains cas. 1°. Celui de l'homicide ou de l'Epoux ou de l'Epouse, & à certaines conditions. 1°. Lorsque la personne en meurt & que cette personne est le Mari ou la Femme d'une des deux Parties qui veulent se marier. 2°. Lorsque ces deux Parties ont conspiré la mort de la personne, ce qui arrive quand l'une des deux a fait le coup, ou que toutes les deux ont conseillé ou donné ordre de lui ôter la vie. 3°. Lorsque le meurtre qui se fait de concert a été fait en vue du Mariage, & que cette intention a été agréée des deux parties.

2°. L'adultere même sans homicide est un empêchement dirimant au Mariage, à l'égard d'un Homme veuf ou d'une veuve, avec le complice de l'adultere ; mais c'est, 1°. Lorsque ces deux personnes ont connu que le péché qu'elles commettoient étoit un adultere : 2°. que l'adultere a été consommé : 3°. qu'il est accompagné de la promesse d'un futur Mariage, & que cette promesse est donnée par quelque signe qui la fasse connoître, & acceptée par la Partie à qui elle est faite.

3°. L'adultere & l'homicide joints ensemble sont un empêchement dirimant au mariage ; 1°. lorsque les deux Parties ont connu qu'elles étoient adulteres, & même il n'est pas nécessaire, pour l'empêchement au Mariage, que les deux Parties aient eu part à l'homicide. 2°. Lorsque la Partie coupable d'homicide a eu intention en le commettant d'épouser l'autre personne. C'est par le Droit Ecclésiastique, que ces trois crimes forment un empêchement dirimant.

CRITIQUE THÉOLOGIQUE (la) est l'art de juger de l'explication des Dogmes.

CROIX, Mystere de la Croix. *Voyez* Passion de J. C. *Voyez* Sacrifice de l'Eucharistie.

CROIX, Adoration de la Croix. *Voyez* Images & Culte.

CROIX (signe de la) est un signe institué pour nous remettre dans l'esprit les principaux Mysteres de notre foi, c'est-à-dire, la Trinité, l'Incarnation & la Rédemption, pour faire voir aux autres que nous les croyons, & pour attirer le secours de Dieu & sa bénédiction, par les mérites de J. C. sur toutes nos actions & particulièrement celles de Religion. La Tradition nous apprend que ce sont les Apôtres qui l'ont institué; car il a toujours été en usage dans toutes les Eglises du monde, & chez tous les Chrétiens de tous les siècles. On en voit la preuve par le témoignage des Peres, & surtout de Tertulien, de *Coron.* c. 3. de S. Athanase, de *incarn. Verb. N^o.* 29. 47. &c. de S. Basile, l. *Spir. sanct.* c. 27. qui le met au nombre des Traditions Apostoliques, de S. Gregoire de Naz. *Orat.* 3. 1. *cop. Julian.* p. 72. *Edit. Paris*; de S. Chrysostôme, *Homel.* 55. in *Matth.* de S. Ambroise, *Ep.* 72. ad *Constant.* de S. Jérôme, *Ep.* 22. ad *Eustoch.* de S. Augustin, *Tract.* 118. in *Joan.* n. 5. & l. 1. *Confess.* c. 11.

CROYANCE. C'est tout ce qu'on doit croire en matière de Religion, & relativement aux Dogmes de la Foi. *Voyez* Foi.

CULTE (le) est un hommage rendu à un Etre à cause de son excellence surnaturelle & de son élévation au-dessus de nous. Il y a trois sortes de Cultes. 1^o. Celui de Latrie: c'est celui qui est rendu à un Etre à cause de son excellence divine & infinie: tel est celui qui est dû à Dieu. Ainsi ce même culte est encore dû à J. C. comme Dieu & Homme, parceque ce culte est dû à un Etre, qui par lui-même est Dieu. L'Ecriture même l'ordonne: *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terre dicit, & adorent eum omnes Angeli ejus.* Heb. 1. C'est la Doctrine des Peres, & notamment celle du premier Concile d'Ephese. La raison le veut aussi parcequ'un honneur, qui par lui-même, & en premier lieu, regarde

regarde essentiellement la personne , regarde conséquemment toutes les choses qui sont inséparablement annexées à cette personne : telle est l'union de l'humanité de J. C. au Verbe divin. Le second est le culte de Dulie , qui est rendu à un Etre à cause de son excellence créée , mais commune à plusieurs : tel est le culte dû aux Saints , à leurs Reliques , & à leurs Images. Mais ce culte dû aux Images des Saints , ne se termine pas à ces Images : il doit être rapporté à leurs prototypes ou originaux qu'elles représentent , & ce doit être l'intention de celui qui les honore. *Voiez* Reliques des Saints & Iconoclastes. Le troisième est le culte d'Hyperdulie , qui est rendu à une Créature à cause de son excellence créée , mais admirable & à elle particuliere : tel est celui qui doit être rendu à la Sainte Vierge , comme étant la Mere de N. S. J. C.

CULTE INDU (le) est une superstition par laquelle on rend à Dieu un honneur apparent & faux : par exemple , si quelqu'un prêchoit de faux miracles ou faisoit rendre un culte à de fausses reliques.

CULTE SUPERFLU (le) est quand on se sert , dans le culte extérieur de la Religion , de certaines choses dont l'Eglise ne se sert point , & qui sont vaines & inutiles ; ce qui est défendu par le Concile de Trente. *Seff. 2. de observ. in cel. Miss.*

CUPIDITÉ. *Voiez* Concupiscence.

CURÉ. Prêtre qui est pourvu d'une Cure. Les Curés sont approuvés de droit pour administrer à leurs Paroissiens les Sacremens qui sont de leur ministère. Mais l'Evêque peut , pour des raisons particulieres , limiter ce pouvoir des Curés à leur seule Paroisse. Les Curés dans l'exercice de leur ministère peuvent user de monitions , mais ils ne peuvent pas exercer la Jurisdiction contentieuse , comme d'excommunier. Le propre Curé , en matiere de Mariage , & à qui il appartient de marier légitimement , est celui qui a été pourvu d'une Cure , & qui sur la présentation du Patron a reçu le *Visa* de l'Ordinaire & est en exercice. Car il est Curé , pourvu qu'il n'ait pas été déposé de la Cure , & dépouillé de son titre. Ainsi un Curé , quoiqu'il soit suspens , interdit , excommunié , irrégulier , hérétique & schismatique , même

celui qui n'a qu'un titre coloré, mais qui a pris possession & est en exercice, peut marier validement, parcequ'il est toujours Curé. C'est selon M. de Sainte Beuve, T. 1. c. 64. la pratique des Officialités de France, parceque le Curé, disent-ils, n'exerce aucun acte de Jurisdiction en mariant ses Paroissiens : sa présence est un simple ministère de fait : il est seulement un Témoin nécessaire.

2°. Il faut que le Curé soit celui des deux ou de l'une des Parties qui se marient : & quand elles sont de deux Paroisses, le Curé de l'une ou de l'autre peut les marier validement. Mais la publication des Bans doit se faire dans les deux Paroisses. A Paris, le Mariage se célèbre par le Curé de la Paroisse de l'Épouse.

3°. Un Curé peut marier validement ses Paroissiens hors de sa Paroisse, mais il convient qu'il ait obtenu la permission de celui qui est le Curé du lieu où il marie.

4°. Il est défendu aux Curés de marier ceux qui ne sont pas leurs Paroissiens. Dans le Diocèse de Paris ils encourent la suspension, par le seul fait, *ab officio*, c'est-à-dire, des fonctions de leur Ordre, conformément au Concile de Trente, *Sess. 24. c. 1.* & la suspension ne peut être levée que par l'Évêque du Curé qui devoit célébrer le Mariage. L'Edit de 1697. autorise les Officiaux à leur imposer des pénitences extraordinaires, & veut qu'ils soient privés des revenus de leurs Bénéfices, à la réserve de 600 livres pour leur subsistance dans les grandes Villes ; & de 300 ailleurs. Les Arrêts du Parlement veulent qu'ils soient décrets & mis en Prison. Mais c'est sur-tout aux Réguliers ou Religieux, qu'il est défendu de se mêler des fonctions Curiales.

5°. Un Curé peut commettre un Prêtre pour marier en son nom, même sans la participation de l'Évêque. C'est la disposition du Concile de Trente, & c'est l'usage assez commun dans les grandes Paroisses, que le Curé commet ordinairement son Vicaire, pour faire les Mariages de ses Paroissiens, à moins qu'il ne se les réserve : il peut aussi donner cette commission à un autre Prêtre ; & le Vicaire même peut commettre un Prêtre pour marier d'autres personnes, parcequ'ils sont censés avoir tout le pouvoir du Curé. Les Prêtres habitués &

approuvés seulement pour la Confession, le Baptême, & le Viatique, ne peuvent pas marier valablement, s'ils ne sont commis expressement par le Curé ou l'Ordinaire.

6°. Quand un Curé, par permission de l'Ordinaire, fait un Mariage hors de la Paroisse des Parties, cette permission doit être par écrit, & la copie envoyée au Curé de l'Epouse. *Voiez* Mariage, & formalités des Mariages.

CURE. Bénéfice qui oblige à avoir soin d'une Paroisse pour tout ce qui regarde l'administration des Sacramens, & la conduite spirituelle des Paroissiens qui la composent.

D

DAMNATION. *Voiez* Enfer.

DANIEL, un des quatre grands Prophètes de l'ancien Testament. On croit qu'il étoit du sang Royal : il étoit fort jeune lorsqu'il fut transféré à Babylone, & ce fut la quatrième année du regne de Joachim, à laquelle commencent les soixante-dix années de captivité. Aiant appris à lire & à écrire la Langue des Chaldéens, on le trouva plus éclairé que tous les Sages du pais. Quoique les Juifs ne le mettent pas au nombre des Prophètes, parcequ'il ne menoit point la vie extérieure d'un Prophète, il ne l'est pas moins, puisque J. C. lui-même l'appelle Prophète : *Cum videritis abominationem desolationis, quæ dicta est à Daniele Propheta. Matth. 24.* Cette Prophétie est rapportée au ch. 9. de Daniel. Au reste, on trouve dans son Livre des témoignages très clairs de J. C. car, dit S. Jérôme, il n'écrit pas seulement que le Messie viendra, comme ont fait les autres Prophètes, mais il marque le tems auquel il viendra : il met les Rois dans leur ordre, compte les années & annonce les signes les plus manifestes.

Ce Prophète a écrit l'Histoire depuis le regne de Nabuchodonosor jusqu'au renversement du Roïaume de Babylone par les Medes & les Perses. Ensuite il raconte différentes visions divines qui désignent certains tems & certains Rois, mais il y a beaucoup de choses qu'on ne peut pas rapporter au sens Historique, car étant exprimées dans un langage Prophétique, elles ont un sens mystérieux & entierement caché. *Voiez* Prophéties du Messie.

DECALOGUE (le) est le Sommaire & l'abregé de la Loi ancienne , que Dieu donna aux Israélites par le ministère de Moïse , & après qu'ils furent sortis de l'Égypte & arrivés au pied de la Montagne de Sinaï , deux mille cinq cens ans après la création du monde , & mille cinq cens ans avant la naissance de J. C. Cet abregé fut gravé sur deux tables de pierre , & réduit à dix préceptes , dont trois regardent Dieu , & sept regardent le prochain , & renferme en même-tems la Loi de la sanctification du Sabbat , que l'Eglise , selon la Tradition des Apôtres , a changée en celle de la sanctification du Dimanche.

Comme le Décalogue est un abregé des Loix de Dieu , il ne comprend pas , en termes exprès , tous les devoirs de l'Homme , mais on peut les y résumer , ou comme principes des devoirs qui y sont marqués , ou comme des conséquences de ces devoirs : car le premier Commandement , par exemple , qui dit : *Ego sum Dominus Deus tuus* , nous oblige de croire en Dieu , d'espérer en lui , de l'aimer , de l'adorer , & il renferme ainsi le précepte de la foi , de l'espérance , de la charité , du culte , &c. Tous les Hommes sont obligés d'observer les Commandemens du Décalogue , 1^o. parcequ'ils sont imprimés dans le cœur de tous les Hommes par la Loi naturelle : 2^o. Parceque J. C. les a lui-même expliqués & confirmés dans son Évangile. *Voiez* Loi.

DECIMATEUR (le) est celui à qui les grosses Dixmes d'une Paroisse sont dues. *Voiez* Dixmes.

DECIMES. (les) Du mot latin *Decimæ* , on a fait deux mots françois , celui de Dixme & celui de Decime. Les Dixmes sont la portion que le Peuple paie à l'Eglise , & les Decimes sont celle que le Clergé paie au Pape , & en France au Roi.

On fait remonter l'origine des Decimes à l'ancienne Loi , où il étoit ordonné aux Levites d'offrir à Dieu la Dixme des Dixmes qu'ils recevoient du Peuple , & de la donner au Souverain Pontife. Sur ce fondement on a établi les Decimes du Pape , & l'on a prétendu qu'il avoit droit de lever la dixième partie des fruits de tous les Bénéfices. Ce droit étant acquis au Pape , & le Pape aiant été libre de le céder , les Rois de France , depuis Philippe Auguste , ont d'abord obtenu des Papes quelques Deci-

mes sur leur Clergé , en certaines occasions. François premier , en obtint une de Leon X. Mais depuis l'Assemblée de Melun , en 1580. les Decimes sont devenues continuelles , & le Roi en renouvelle le Contrat , avec le Clergé , tous les dix ans. On a joint de tems en tems à la Decime quelque don extraordinaire , sous le titre de don gratuit , lorsque les besoins de l'Etat le demandent. *Instit. au droit Eccles.*

DECRETALES (les) sont la seconde partie du Droit Canon. C'est un nom qu'on a donné aux Lettres des Papes , dans lesquelles , répondant aux questions qui leur avoient été proposées , ils ont ordonné ce qu'ils ont jugé à propos. Le premier Recueil des Decretales fut fait par Gratien , par l'ordre du Pape Gregoire IX. Elles sont divisées en cinq Livres : on les appelle le Decret de Gratien. Le Pape Boniface VIII. y en fit ajouter un sixieme , que l'on appella le Sexte : elles furent encore augmentées des Clementines & des Extravagantes. *Voiez Droit Canon.*

DECRETALES. (fausses) Collection faite par Igodore Mercator , qui vivoit dans le huitieme siecle. Elles ont passé pour vraies pendant huit cens ans ; mais on en a reconnu la fausseté dans le dernier siecle : car , 1°. L'Auteur y déclare qu'après les Canons des Apôtres , il a inséré quelques Decretales des anciens Papes Clement , Anaclet , Evariste , & autres jusqu'à S. Sylvestre ; mais il ne dit point où il les a trouvées. 2°. Ces Decretales sont toutes d'un même style , lequel convient bien mieux au huitieme siecle qu'aux premiers. 3°. La matiere de ces Lettres en découvre la fausseté. Car elles parlent d'Archevêques , de Primats , comme si ces titres avoient été reçus dès la naissance de l'Eglise. 4°. Elles affoiblissent l'ancienne discipline , établissent de nouvelles maximes , multiplient à l'infini les appellations à Rome : ce qui ne pouvoit que donner lieu à des abus infinis. M. de Fleury observe qu'elles firent un grand mal dans l'Eglise.

DEGRADATION (la) est la destitution du grade ou office que l'on tient dans l'Eglise. Elle ne differe de la déposition que par les cérémonies infamantes qui y ont été ajoutées , & qui ne sont plus d'usage en France. La dégradation se fait par une Sentence de l'Evêque.

DEGRÉS dans les Universités : ils s'obtiennent par les

Lettres, qui donnent un certain rang ou pouvoir à celui qui après un examen en a été jugé digne. Pour le degré de Maître-ès-Arts, il faut avoir étudié deux ans en Philosophie, cinq pour celui de Bachelier en Droit Civil ou Droit Canon, six ans pour celui de Bachelier en Théologie, sept ans pour le degré de Docteur ou de Licentié en Droit Civil & en Droit Canon; ou en Médecine, & dix ans pour le degré de Docteur ou de Licentié en Théologie.

DEGRÉS DE PARENTÉ. (les) Selon le Droit Canonique les Freres sont au premier degré, les Cousins germains au second, ainsi des autres. En matiere de Mariage, on se regle par ces degrés. Selon le Droit Civil, les Freres sont au second & les Cousins germains au quatrième. Et à l'égard des personnes qui ne sont pas dans une égale distance, comme l'Oncle & la Niece, lesquels sont du premier au second, on se regle par celle qui est la plus proche.

DEISTES. (les) On entend, par ce mot, de prétendus Esprits forts répandus dans toutes les Sectes du Christianisme, qui croient qu'il y a un Dieu, une Providence, des vertus & des vices, l'immortalité de l'ame, des récompenses & des peines après la mort, mais qui ne croient point en J. C. ni son Incarnation, ni les autres dogmes de la Religion Chrétienne, ni ceux de quelque autre Religion que ce soit. *Voiez* Sociniens.

DEIVIKIL. Expression Théologique pour marquer une opération qui est tout ensemble divine & humaine. *Voiez* Théandrique.

DELECTATION (la) est, en général, un sentiment de plaisir & de joie; mais en matiere Dogmatique, & relativement au système de certains Théologiens, c'est un penchant qui porte les Hommes au bien par un attrait doux, & qui a son effet quoiqu'on puisse lui résister.

DELIT COMMUN. (le) On entend en général, par ce mot, toutes sortes de crimes, excepté les cas privilégiés, lesquels sont le vol, la sédition, l'assassinat, la fausse monnoie. Mais ce mot s'entend aussi particulièrement des contraventions à la discipline & aux Loix Ecclésiastiques : telles sont la simonie, la confidence, le sacrilege commis sans violence. Les Officiaux

sont le Procès aux Prêtres, pour le délit commun, mais ils doivent renvoyer au Juge Royal, pour le cas privilégié. Les Juges Laïcs bornent le délit commun aux crimes purement Ecclésiastiques, & aux simples contraventions de la discipline. A l'égard des cas privilégiés dans lesquels peuvent tomber les Ecclésiastiques, la Déclaration de 1684 veut que l'instruction en soit faite par le Juge Royal & le Juge d'Eglise conjointement.

DELUGE UNIVERSEL (le) est l'inondation générale qui arriva l'an du monde 1656. & dans laquelle les eaux couvrirent la terre, ensevelirent toutes les montagnes du monde, surpassèrent de quinze coudées la cime des plus hautes. Les Hommes & les bêtes, & tout ce qui respiroit sous le Ciel, périrent dans les eaux, excepté Noë, & ce qui fut sauvé avec lui dans l'Arche. *Genes. c. 7.* Ce fut pour exterminer la race des Hommes qui étoient alors sur la terre, & à cause de leur extrême corruption, que Dieu envoya le déluge. *Genes. c. 6.*

DEMONS. On appelle ainsi les mauvais Anges, d'après l'Ecriture, qui les nomme encore les Puissances de l'Enfer, les Esprits de malice & de tenebres. Les mauvais Anges se sont perdus par leur orgueil, en voulant se tirer de la dépendance de Dieu & lui être semblables, & par-là ils se sont précipités dans le comble du malheur. L'Ecriture le fait entendre en plusieurs endroits; *Quomodo cecidisti de cælo Lucifer qui mane oriebaris... qui dicebas in corde tuo, in cælum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum... Similis ero Altissimo. Verumtamen ad Infernum detraheris in profundum Laci.* *Isaï. 14.* *Deus Angelis non pepercit, sed rudentibus Inferni detractos in Tartarum tradidit cruciandos in judicium reservari.* *2. Pet. 2.* *Angelos vero qui non servaverunt suum principatum sed dereliquerunt suum domicilium, in judicium magni diei vinculis æternis sub caligine reservavit.* *Jud. 1.* *Projectus est Draco ille, magnus Serpens antiquus, qui vocatur Diabolus & Sathanas, qui seducit universum orbem, & projectus est in terram, & cum illo missi sunt Angeli ejus.* *Apoc. 12.* *Misit in eos iram indignationis sue... Immissiones per Angelos malos.* *Pf. 77.*

On voit par tous ces passages, que les Démons souf-

frent tous les peines éternelles : mais cela n'empêche pas que plusieurs d'entr'eux ne soient encore répandus dans l'air : car Saint Paul les appelle quelquefois les Puissances de l'air : *Secundum Principem potestatis aeris hujus*. Eph. 2. Ils y sont par la permission de Dieu jusqu'au jour du Jugement ; & leur malice les porte à tout employer pour perdre les Hommes. Saint Pierre le dit expressément : *Sobrii estote & vigilate , quia adversarius vester Diabolus tanquam leo rugiens , circuit quærens quem devoret*. 1. Petr. 5. *Non est nobis colluctatio*, dit Saint Paul , *adversus carnem & sanguinem , sed adversus principes & potestates , adversus mundi rectores*. Ephes. 6. Mais à l'Avenue de J. C. à la fin du Monde , ils seront tous précipités dans les Enfers. *Misit eum in abyssum , & clausit & signavit super illum ut non seducat amplius gentes*. Apoc. 10. *Tunc revelabitur ille iniquus quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui & destruet illustratione adventus sui eum*. 1. Thess. 2. Voyez Anges.

DEPORT (le) est le droit que les Evêques ou les Archidiacres ont , de jouir en plusieurs Diocèses , pendant un an , du revenu d'une Cure , qui est vacante par mort , en la faisant desservir ; & même d'en jouir pendant le litige , s'il a lieu. Ce droit est différent selon l'usage de divers Diocèses.

DEPOSITION (la) est une Sentence par laquelle un Ecclésiastique est privé pour toujours de tout Office & de tout Bénéfice , si c'est une déposition absolue ; car on peut être déposé d'un ordre supérieur , sans l'être de l'inférieur ; & l'on peut être déposé d'un Bénéfice , sans l'être des Ordres. L'effet de la déposition est le même que celui de la Degradation ; cependant il y a une différence , en ce que la Déposition se fait sans aucune cérémonie , par la seule Sentence du Juge Ecclésiastique ; au lieu que la Degradation se fait avec des formalités ignominieuses , & c'est lorsqu'un Ecclésiastique doit être livré au Bras séculier en punition de ses crimes. On en voit les cérémonies dans le Pontifical. Cet usage est aboli en France.

DERISION (la) est une action par laquelle on se moque de quelque chose , ou on la tourne en ridicule.

Si elle tomboit sur des choses sacrées, la dérision seroit un blasphème. Quand la Dérision attaque le prochain, elle est un péché grief contre la charité.

DESCENTE AUX ENFERS. La descente de J. C. aux Enfers est une vérité de foi, qui fait le sujet en partie du cinquième article du Symbole : *Descendit ad Inferos.* C'est-à-dire, que nous croyons par-là que J. C. selon son ame, s'est rendu présent dans les Enfers depuis sa mort & avant sa résurrection, pour faire paroître sa puissance sur les ames qui y étoient détenues. Par le mot d'Enfers, on entend encore, selon Saint Paul, les lieux bas de la terre, que nous appellons Limbes, lieu où repoisoient, avant la venue de J. C. les ames des Saints ; *Descendit primum in inferiores partes terræ.* Eph. 4.

Cette vérité est appuyée sur l'autorité de tous les Symboles les plus connus. C'est la Doctrine de tous les Peres. On le prouve par l'Ecriture, & par ces paroles de David citées par Saint Pierre dans les Actes : *Non derelinques animam meam in inferno, nec dabis Spiritum tuum videre corruptionem.* Ps. 15. *Emisisti vinctos tuos de lacu in quo non est aqua.* Zach. 9. *Penetrabo omnes inferiores partes terræ, & inspiciam omnes dormientes.* Eccli. 24.

Selon la Doctrine de l'Eglise, J. C. y triompha des Demons par lui-même & leur a ravi leurs déponilles. *Expolians principatus & potestates, traduxit confidenter palam triumphans in semetipso.* Coloss. 2. Il y visita les Patriarches & les Prophètes & les autres ames des Justes retenus dans ce lieu ; le Paradis n'étant pas encore ouvert avant la Résurrection, à cause du péché originel. Enfin il y délivra, comme dit Saint Augustin, des tourmens ceux, que par une secrète justice il jugea devoir être délivrés. *Ep. 164. c. 2.*

DESESPOIR (le) Péché par lequel on désespere de pouvoir obtenir la remission de ses péchés & la vie éternelle, comme fit Judas. Gennadius dit, que par le Désespoir on compare en quelque manière Dieu à soi, parceque celui qui n'espère pas que Dieu lui pardonne ne prend pas garde que la Miséricorde divine est plus puissante que son péché. *de vera & falsi pœnit. lib. un. c. 5, in Tom. 4. S. Aug.* Dieu, dit Saint Augustin,

promet à ceux que le Désespoir mettroit en grand danger, qu'en quelque jour que le méchant se convertisse, il oubliera tous les crimes qu'il a commis. *In quacumque die iniquus conversus fuerit, omnes iniquitates ejus obliviscar*, in Joan. Tract. 33. Saint Thomas remarque que les péchés de désespoir proviennent principalement de la luxure & de la paresse : de la luxure, car par l'affection qu'on a pour les plaisirs charnels, le Pécheur se dégoûte des biens spirituels, & il ne les espere plus, comme étant des choses trop pénibles : de la paresse, parcequ'étant une tristesse qui abat & décourage l'esprit, elle lui fait envisager l'objet de son espérance, comme hors d'atteinte, 1. 2. qu. 2. a. 3.

DETRACTION. *Voiez* Médifance.

DÉVOLUT (le) est un des trois genres de vacance d'un Bénéfice. Cette vacance vient, ou de ce que le Collateur a pourvu une personne indigne, & en ce cas le Collateur ne peut varier, c'est-à-dire, en choisir un plus digne, & il perd son droit pour cette fois ; ou bien de ce que le Titulaire, après avoir été canoniquement pourvu, tombe dans quelque irrégularité, ou commet quelque crime, qui selon les Loix de l'Eglise emporte privation de Bénéfice, & alors l'Ordinaire peut pourvoir comme si le Bénéfice avoit vacqué par mort ou par simple démission.

Quoique la cause du Dévolut soit de celles qui font vacquer le Bénéfice de plein droit, le Titulaire peut toujours résigner jusqu'à ce que le Dévolutaire ait paru, c'est-à-dire, qu'il lui ait fait signifier sa prise de possession ; car il suffit que l'Eglise soit purgée du Possesseur indigne. D'ailleurs le personnage de Dévolutaire étant odieux, parcequ'il est excité plus souvent par intérêt que par zele de discipline, on a voulu l'obliger : 1^o. d'exprimer dans ses provisions la clause particulière de Dévolut. 2^o. A prendre possession dans l'an, 3^o. A intenter action dans les trois mois après. 4^o. A donner caution dès l'entrée, & à ne s'immiscer en la jouissance du Bénéfice ; qu'en vertu d'une Sentence.

DÉVOTION (la) est une pieuse & humble affection de l'ame envers Dieu : humble par la connoissance de notre propre infirmité ; pieuse par la considération de

la bonté de Dieu. C'est la définition qu'en donne Saint Augustin, *Lib. de Spir. & Anim. c. 5. t. 3.* C'est-à-dire, que selon la pensée de ce Pere, la dévotion consiste principalement dans une sainte disposition qui regne dans toutes nos actions, & qui nous porte à aimer & à servir Dieu de tout notre cœur, avec une ferme confiance en sa divine bonté.

DEUTERO-CANONIQUE (Livre) On appelle ainsi les Livres de l'Ecriture Sainte qui ont été mis plus tard que les autres dans le Canon. Tels sont les Livres d'Esther, de Tobie, de Judith, la Sagesse, l'Ecclesiastique, Baruch, les deux Livres des Machabées, l'Épître de S. Paul aux Hebreux, celle de Saint Jacques & celle de Saint Jude, la seconde de Saint Pierre, la seconde & la troisième de Saint Jean, avec son Apocalypse. *Voiez Oeconomia Bibliorum, d'Ederus, p. 19.*

DEUTERONOME (le) est le cinquième des cinq Livres de Moïse. Ce mot signifie seconde Loi, non qu'il contienne une Loi différente de celle qui fut donnée sur le Mont Sinaï, mais parcequ'il la repete en faveur des Enfants de ceux qui l'avoient reçue & étoient morts dans le desert. Ce Livre contient un narré succinct de ce qui s'étoit passé jusqu'alors; une exhortation aux observances de la Loi, qui y est expliquée exactement; & tout ce qui se passa jusqu'au deuxième mois qui étoit le quarantième jour depuis la sortie d'Egypte.

DIABLES, *Voiez* Démons.

DIACONAT (le) est un Ordre sacré & un véritable Sacrement. On le prouve par cet endroit des Actes, où les Apôtres aiant assemblé les Fideles, & leur aiant présenté la nécessité d'établir ces sortes de Ministres, leur parlerent ainsi : *Considerate ergo, Fratres, viros ex vobis boni testimonii septem, plenos Spiritu Sancto & sapientia, quos constituamus super hoc opus... Et elegerunt Stephanum, virum plenum fide & Spiritu Sancto; & Philippum, &c. Hos statuerunt ante conspectum Apostolorum, & orantes imposuerunt eis manus.* Act. 6.

Or, 1°. Toutes ces circonstances; la circonspection dans le choix; la plénitude du Saint Esprit dans les Sujets choisis, font connoître que le Ministère dont il s'agissoit étoit sacré. 2°. Ce qui constitue un véritable

Sacrement se trouve pratiqué dans l'établissement de cette fonction. 1°. Le signe extérieur exprimé par l'imposition des mains. 2°. La prière qui renferme l'invocation du Saint Esprit sur ceux qu'on ordonnoit : d'où il suit que cet Ordre est un véritable Sacrement. On prouve encore cette vérité par la nature des fonctions des Diacres. Saint Luc, dans les Actes, c. 6 & 8, après avoir parlé de l'ordination de Saint Etienne dit, qu'il se trouva plein de grace & de force, *plenus gratia & fortitudine*; & il nous apprend que les Diacres furent établis, non-seulement pour avoir la dispensation de ce qu'on donnoit aux Veuves & aux Pauvres, mais aussi pour exercer les fonctions spirituelles du Ministère; car il nous représente Saint Etienne annonçant avec un grand zèle la parole de J. C. à toutes sortes de personnes, & Saint Philippe prêchant cette même parole dans la Ville de Samarie, & conférant le Baptême à l'Eunuque de la Reine d'Ethiopie.

La Tradition vient à l'appui de ces preuves. Saint Ignace, qui vivoit du tems des Apôtres, dit dans sa Lettre à ceux de Smirne, que c'est par le commandement de Dieu que le Ministère des Diacres a été établi : *Diákonos ut Dei mandatum*. Saint Justin, dans sa seconde Apologie, remarque qu'on envoyoit l'Eucharistie aux absens par les Diacres. L'Auteur des Constitutions Apostoliques dit, qu'ils distribuoient l'Eucharistie après que l'Evêque avoit consacré, ce qui n'étoit permis, dit-il, à aucun des autres Clercs. *L. 8. c. 18*. Tertullien leur attribue le droit de baptiser, mais avec dépendance de l'autorité des Evêques, *de Bapt. c. 17*. Saint Jérôme, dit, qu'ils composent avec les Evêques & les Prêtres la Hierarchie Ecclésiastique. *Dial. cont. Lucif.* Saint Augustin les appelle Ministres des divins Sacrements. *L. de mor. Ecc. Cath. c. 33*. Le Concile d'Elvire qui est très ancien dit dans le Can. 33. qu'on attribue aux Diacres le droit de reconcilier les malades en l'absence des Prêtres, en leur administrant l'Eucharistie. C'est sur toutes ces autorités que les Théologiens concluent que le Diaconat est un véritable Sacrement.

LA MATIERE de l'Ordre du Diaconat est l'imposition des mains, selon le sentiment qui paroît le mieux fondé dans la Tradition, & on le prouve, en ce que dans les

Actes c. 6. , où il est parlé de l'Ordination des Diacres , il n'y est fait mention que de l'imposition des mains. 2°. Par le quatrième Concile de Carthage , tenu à la fin du quatrième siècle , dans lequel l'Ordination des Ministres de l'Eglise est marquée avec un grand détail , & où il n'est fait mention que de l'imposition des mains , & seulement de la part de l'Evêque , parceque le Diacre n'est pas ordonné pour le Sacerdoce , disent les Pères de ce Concile , mais pour le Ministère ; ce qui prouve qu'on n'ordonnoit pas les Diacres par la tradition du Livre des Evangiles , de l'Etole , & de la Dalmatique , comme l'ont prétendu certains Auteurs ; car selon le témoignage de Saint Cyprien , ce n'étoit pas autrefois les Diacres , mais les Lecteurs , qui lisoient l'Evangile dans l'Eglise , Ep. 31. Ce qui n'empêche pas qu'on ne doive suivre la coutume autorisée dans l'Eglise , qui est la tradition du Livre des Evangiles , & regarder cette cérémonie comme appartenant à la matière intégrante de cet Ordre.

LA FORME du Diaconat est l'Oraison que l'Evêque prononce sur l'Ordinand , dans le même tems qu'il lui impose les mains ; & les mêmes raisons qui prouvent que la matière de cet Ordre est l'imposition des mains , sont les mêmes que celles qui prouvent que cette Oraison en est la forme ; car il faut que la forme corresponde à la matière. De même aussi ces paroles que l'Evêque dit à l'Ordinand , *Accipe potestatem legendi Evangelium in Ecclesia Dei , tam pro vivis quam pro defunctis in nomine Domini* , quoiqu'elles ne soient pas de la forme essentielle de l'Ordination , concourent néanmoins à l'intégrité de cette même forme ; & comme elles sont autorisées par l'Eglise , il n'est pas permis de les omettre.

LES FONCTIONS des Diacres n'ont pas été toutes marquées dans les Actes des Apôtres , néanmoins leur fonction principale & qui est essentiellement attachée à leur Ordre a toujours été de servir le Prêtre à l'autel , & de partager en quelque manière avec lui les fonctions qui regardent le Sacrifice. Outre cette fonction ils en ont eu plusieurs autres qu'on peut réduire à sept. 1°. de lire publiquement l'Evangile en un lieu élevé. 2°.

De l'expliquer au Peuple par maniere de Catéchisme. 3°. De donner aux Fideles, comme ils le faisoient autrefois, la Communion sous l'espece du vin. 4°. D'être chargés comme ils l'étoient des biens de l'Eglise, dont ils devoient rendre compte à l'Evêque. 5°. De faire sortir de l'Eglise ceux qui ne devoient pas assister au Sacrifice, & de faire observer la modestie & le silence au Peuple. 6°. D'assister & servir le Prêtre dans l'administration des Sacremens, & surtout dans celui du Baptême, & l'administrer eux-mêmes en son absence. 7°. D'avertir l'Evêque des désordres qui pouvoient arriver parmi les Fideles, & de tout ce qui contribuoit à leur sanctification.

Selon l'usage present ils peuvent faire, en cas de nécessité, certaines fonctions, comme d'administrer le Baptême, reconcilier les excommuniés, prêcher la parole de Dieu, avoir le gouvernement des Paroisses, mais ils ne peuvent point administrer le Sacrement de Pénitence, ni faire la célébration du Saint Sacrifice, & même à l'égard des autres fonctions, ils ne les doivent jamais faire sans consulter l'Evêque, & de l'agrément des Prêtres. C'est la condition que les Conciles exigent d'eux. Voyez les Constitutions Apostoliques. l. 8. c. 28.

A l'égard des DISPOSITIONS pour être admis au Diaconat, l'Evêque qui les ordonne Diares leur en donne une haute idée dans l'exhortation qu'il leur fait. *Cogitare magnopere*, leur dit-il, *ad quantum gradum ascenditis* : il leur declare qu'ils doivent être toujours prêts à combattre contre les ennemis invisibles de l'Eglise. 2°. Porter dans leur cœur une Eglise & un temple vivant où Dieu habite. 3°. Servir de mur à l'Eglise en l'ornant de toutes sortes de vertus. 4°. Eloigner d'eux toutes sortes de desirs charnels & terrestres. 5°. Avoir conservé leur innocence, être purs & chastes, comme il est convenable aux Dispensateurs des Mysteres de Dieu. 6°. Avoir un grand éloignement pour tous les attrait de la chair, & un grand amour pour la pureté, comme allant devenir les Coopérateurs des Mysteres du Corps & du Sang de J. C. & porter les vases du Seigneur : *Mundamini qui fertis vasa Domini*. II. 52.

Le Concile de Trente, dont l'Eglise suit les dispositions, exige l'âge de 25 ans pour le Diaconat ; & que

l'Ordinand soit instruit dans les bonnes Lettres & aux choses qui regardent l'exercice de l'Ordre auquel il aspire.

DIACONESSES (les) étoient dans l'ancienne Eglise des personnes du sexe , d'une piété & d'une vertu reconnues & d'une prudence éprouvée , & que l'Evêque consacroit à Dieu avec des cérémonies qui approchoient en quelque sorte de celles qu'on observoit dans l'Ordination des Diacres. Leur établissement monte jusqu'aux Apôtres : car Saint Paul , dans son Epître aux Romains , chapitre 16 , fait mention de Phébé , qui étoit Diaconesse de l'Eglise du port de Cembrée , Fauxbourg de la Ville de Corinthe. On les choisissoit ordinairement de l'Ordre des Vierges , mais sans en exclure les Veuves , qui n'avoient été mariées qu'une fois. *Constit. Apost. l. 6. c. 17.*

Le Concile de Calcédoine avoit réglé l'âge de quarante ans pour les élever à ce rang. Elles étoient nourries , aussi bien que les Veuves , aux dépens de l'Eglise. L'Evêque seul les consacroit par l'imposition des mains , & les Peres du premier Concile général de Nicée , les mettoient dans le rang du Clergé , mais cette cérémonie n'étoit pas une véritable Ordination. C'étoit seulement un Ordre de Femmes qui étoit du Corps du Clergé. Ce fut un pieux établissement par lequel on institua un certain Ordre de Femmes , afin qu'elles assistassent aux Bapêmes des personnes de leur sexe , pour leur ôter leurs habits lorsque cela étoit nécessaire , & afin que tout se passât avec la révérence due au Sacrement , & à la pureté chrétienne. 2°. Pour faire l'office de Portiers dans cette partie de l'Eglise , qui n'étoit destinée que pour les Femmes , & empêcher qu'il n'entrât aucune personne d'un autre sexe , ou même quelque Femme infidelle.

DIEU. Dieu est le premier Etre ; l'Etre nécessaire , qui existe par lui-même , qui n'a point de cause , & qui est la cause & le Créateur de toutes choses : il est celui qui est. On prouve l'existence de Dieu par des argumens invincibles ; & 1°. Sur le premier principe de tout le raisonnement , qui est , que nous pensons ; car de ce sentiment-là , nous inferons que nous existons : si je pense , donc j'existe. Or ce raisonnement conduit nécessairement

à la preuve de l'existence de Dieu ; car en même tems que je pense , je sens que ce qui pense en moi , je ne le dois point à moi-même ; qu'il n'a pas dépendu de moi de me le donner une première fois ; qu'il ne dépend pas de moi de me le conserver : mais d'un autre côté il est certain que je n'en suis pas redevable à un Etre qui soit au-dessous de moi comme la matiere , car la matiere ne pense point : il ne lui est point essentiel de penser ; au lieu que la pensée est essentielle à l'ame de l'homme. Il faut donc que ce soit par la puissance d'un Etre qui m'est supérieur , que j'ai reçu cette faculté de penser ; puisque c'est par cette faculté que je demeure convaincu de mon existence , & en même tems que je la dois à un Etre supérieur à moi & qui ne sauroit être la matiere. Or c'est cet Etre que j'appelle Dieu.

2°. L'existence de Dieu est fondée sur l'idée même de la Divinité , que le Créateur a imprimée en nous. Car tous les Hommes qui vivent en société se sont , pour ainsi dire , accordés de tous tems à reconnoître cette vérité fondamentale , qu'il y a une intelligence sage qui conduit l'Univers. Et on ne peut pas dire que ce soit un préjugé , parceque ce sentiment s'est conservé malgré tous les changemens arrivés dans la société , comme le mélange des Nations , les différentes inclinations des Hommes & la différence de l'éducation ; puisqu'il n'y a point de Peuple ni de Nation qui ne reconnoisse l'existence d'une Divinité : & quoique la plus grande partie des Hommes se soient trompés dans l'objet qui devoit être cette Divinité , ils ont néanmoins admis une Puissance maîtresse de tout choses. Ce sentiment a été indépendant de l'éducation , car on l'éprouve dès qu'on veut faire usage de sa raison. Les sens & l'imagination s'opposent quelquefois à cette vérité de l'existence d'un Dieu , parcequ'ils n'en voient point ; mais la raison que nous tenons de la nature leur impose silence dès qu'on veut l'écouter , & elle dissipe toutes les illusions des sens & de l'imagination.

3°. Sur la nature du cœur de l'Homme dont rien ici bas ne sauroit remplir les desirs. En effet on éprouve que tous les honneurs , toutes les richesses , tous les plaisirs ne peuvent jamais remplir le vuide de notre cœur. L'Homme porte
ses

Les desirs au-delà du tems. L'infinie avidité de son cœur lui fait connoître qu'il peut aspirer à un bonheur infini. Ce qu'il ne connoît pas, l'humilie ; ce qu'il connoît, lui plaît sans le satisfaire ; & ce qu'il ne peut connoître, élève & enflamme son cœur, & lui fait sentir que son ame ne demeurera pas toujours dans l'abaissement où elle est, & qu'elle est faite pour un plus grand objet que tout ce qui est ici bas. Mais si l'Homme a trouvé en lui ce desir de l'immortalité, cette capacité infinie pour un objet infini, il y a nécessairement un premier principe qui l'a mis en lui. Donc ce premier principe existe nécessairement.

4°. Sur l'union de l'ame & du corps. Cette union est impénétrable à notre esprit : nous ne savons pas nous-même de quelle maniere nous devons être obéis, lorsque nous voulons que notre corps fasse quelque mouvement. Cette dépendance de la pensée, qui naît à l'occasion du mouvement du corps, & cette dépendance du mouvement du corps, qui naît à l'occasion de la pensée, est une énigme inexplicable : mais c'est par-là même que l'Homme sent que son esprit est créé par une Sagesse infinie, dont la nature est supérieure à notre entendement ; que c'est elle qui a créé cette ame & ce corps, & qui a mis ce rapport inexplicable entre des choses qui n'en avoient aucun.

5°. Sur la loi naturelle gravée dans nos cœurs : car nous avons les idées de ce qui est bien & de ce qui est mal ; nous le portons au-dedans de nous ; elles nous viennent de la nature, & elles sont indépendantes de l'éducation. De-là vient que nous sommes intérieurement convaincus, abstraction faite de toutes les loix humaines, que c'est un crime horrible d'assassiner un ami, & de commettre autres actions semblables, que nous appellons noires. En effet nous regardons comme des monstres, les Hommes qui ont deshonoré l'humanité par des crimes affreux, & nous détestons leur mémoire ; mais ces idées du bien & du mal, qu'on ne sauroit changer ni étouffer, quel est le principe qui les a imprimées en nous, sinon une Justice primitive, une intelligence extrêmement sage, qui n'est autre que Dieu même.

6°. Sur le sentiment de la douleur , auquel les hommes sont assujettis. Car ce sentiment leur fait rendre aussi-tôt un témoignage éclatant à l'existence de la Divinité qu'ils implorent. Ce n'est pas ordinairement notre ame qui nous donne ce sentiment infiniment douloureux , que nous cause , par exemple , l'application du fer ou du feu à quelque partie de notre corps , puisqu'il ne dépend pas de nous de ne le pas éprouver ; ce n'est pas la matiere , car elle est incapable par sa nature de sentir , comme il est démontré. Qui peut donc avoir imprimé dans la nature de l'Homme , & à l'occasion de quelque dérangement dans les parties de son corps , ce sentiment si vif ? si non un être tout puissant qui éprouve ses Créatures de la manière qu'il lui plaît , & leur fait sentir qu'il peut les punir quand il le juge à propos. Il en est de même des autres modifications de notre ame , telles que la crainte & la frayeur , sentimens naturels à l'Homme , car de quelque manière qu'on les explique , ce sont comme autant d'éclans de la Créature vers le Créateur. L'Homme implore le secours de la Divinité dès que sa vie est en danger. C'est à Dieu que la frayeur le rappelle , & son cœur lui dit qu'il y a un Dieu.

7°. Sur le spectacle que l'univers présente à nos yeux , qui nous fait comprendre qu'il y a des caracteres de Sagesse , imprimés dans l'univers. En effet si on considère avec attention la liaison de ses parties , & tout ce qui fait le sujet de notre admiration ; l'accord de tous les ouvrages de la nature , qui nous met devant les yeux la sagesse de leur Auteur ; ces dépendances admirables qui font que les cieux roulent dans le vaste sein du monde ; les révolutions surprenantes des astres , l'immensité de ces corps lumineux , leur prodigieux éloignement de nous , quoique faits pour nous , & dont notre imagination est effrayée ; le cours régulier du Soleil , mesuré sur les besoins de l'Homme ; la Lune avec ses variations ; la fertilité de la terre , que les siècles n'ont point épuisée , puisqu'elle nous fournit tous les ans cette même variété de fruits ; les abymes de la mer & sa vaste étendue ; la construction admirable du corps humain & de toutes ses parties , lorsqu'on les examine de près , ainsi que celle de tous les corps organisés , comme les ani-

ment à les plantes : si on considère , dis-je , ce grand spectacle qui nous ravit d'admiration , on ne sauroit douter un moment , qu'une Sagesse suprême n'en soit la cause : or cette Sagesse peut-elle être autre chose que Dieu ?

8°. Par le mouvement des choses créées , car puisqu'elles se meuvent , il y a donc un premier Moteur , rien ne se mouvant de soi-même , & tout ce qui se meut étant mû par un autre.

9°. Par la nature même de Dieu , c'est-à-dire , en ce que Dieu existe nécessairement , & qu'il est indépendant de toutes choses ; *Est Ens à se* : car les autres êtres sont des êtres contingens qui ont pû exister ou ne pas exister , mais Dieu doit exister nécessairement , sur l'idée seule que nous avons de lui. Car nous ne pouvons avoir l'idée de Dieu que nous ne le concevions comme un être infiniment parfait : or on ne le peut concevoir ainsi , qu'on ne comprenne dans cette idée son existence actuelle , puisqu'elle est la première des perfections.

10°. Sur la révélation , c'est-à-dire , sur ce que Dieu s'est fait connaître aux Hommes par des marques certaines & indubitables. C'est ce dont on peut se convaincre en examinant les preuves de la vérité de la Religion chrétienne ; car c'est la révélation qui est le fondement de cette Religion. Or la Religion suppose la vérité de l'existence de Dieu comme la base de toutes ces preuves. Voyez les articles , Révélation , Moïse , Prophéties , Ecriture-Sainte.

Les noms donnés à Dieu dans l'Ecriture-Sainte sont ordinairement , *Adami* , c'est-à-dire , Seigneur ; *Eloiya* , c'est-à-dire , Dieu , & *Jehovah* , c'est-à-dire , Celui qui est ; selon l'interprétation des Savans dans la Langue hébraïque.

Enfin , Dieu possède toutes les perfections imaginables. Il dit lui-même à Moïse : *Ego sum qui sum*. Exod. 3. Or le sens de cette parole est que Dieu est un être indépendant , qui seul subsiste par lui-même ; au-lieu que tous les autres êtres sont créés & dépendans. Et c'est l'idée la plus propre que nous puissions avoir de Dieu & de sa nature , autant que nous sommes capables de l'avoir sur la terre ; car de ce que Dieu est indépendant & subsistant par lui-même , il s'ensuit qu'il possède toutes les perfec-

dire, de ceux qui ne sont pas connus dans le monde ; ou qui ne se peuvent prouver. Mais c'est aux conditions suivantes, 1°. que le Mariage soit contracté de bonne foi & consommé ; 2°. Que l'empêchement soit occulte ; 3°. Que les deux Parties ne puissent pas envoyer à Rome, à cause de leur pauvreté, & qu'on ne puisse pas les séparer sans scandale. En général, il paroît plus sûr d'obtenir la dispense du Pape pour un empêchement public de Parenté.

Les dispenses qu'on accorde à Rome pour des empêchemens publics, & même secrets quand ils sont joints aux publics, s'expédient à la Daterie, Tribunal pour le for extérieur : celles pour des empêchemens secrets, ou provenant de crime, & quand ils sont seuls, s'expédient à la Pénitencerie, qui est le for intérieur. 1°. Il faut que toutes les Parties demandent la dispense, si l'empêchement leur est commun & connu d'elles d'eux ; car s'il est particulier, il suffit que celle qui en a besoin demande cette dispense en son nom. 3°. Le fait doit être exposé au Pape dans toute sa vérité, & sans rien dissimuler de ce qui est essentiel ; autrement la dispense seroit abusive, & les Parties ne pourroient pas légitimement se marier : voilà pourquoi la cause, *Si preces veritate nitantur*, est toujours apposée dans le Bref.

Les causes de dispense pour pouvoir se marier à un Parent ou Allié, sont ; la petitesse du lieu ; le défaut ou la modicité de la dot ; l'extinction des Procès, ou le bien de la paix ; le péril de la vie ; l'âge de vingt-cinq ans & au-delà pour une Fille ; le besoin qu'a une Veuve, pour le bien de ses Enfans, d'épouser un certain Homme qui est son Parent ; la conservation du nom, du sang & du bien d'une Famille illustre ; les grands services rendus à l'Eglise ou l'Etat ; *Excellencia meritorum* ; la difficulté qu'ont les Catholiques de trouver des Catholiques, avec qui ils puissent se marier. Enfin, les causes infamantes pour lesquelles les dispenses s'accordent plus difficilement : par exemple, lorsque deux Parties ayant eu commerce ensemble, & ayant même eu des Enfans, on ne peut remédier au scandale qu'elles ont donné que par un légitime Mariage.

Les dispenses sont nulles quand elles sont obreptices,

gagner sa vie , ou de la nature de celles que l'on fait faire ordinairement par des gens païés , comme labourer un champ , travailler à un habit , &c.

Le second est d'entendre la Messe , assister aux Offices & Instruction de sa Paroisse ; sur-quoi il est bon de remarquer que les Conciles ordonnent de ne pas laisser passer trois Dimanches sans entendre la Messe de Paroisse , à moins de quelque cas de nécessité légitime : 1°. On doit encore s'occuper à des œuvres de piété & de dévotion , ce qui est d'une obligation , non aussi essentielle , que l'est celle d'entendre la Messe , mais est très convenable pour la sanctification entière de ce saint jour ; car ce ne seroit pas le sanctifier , que de le passer en divertissemens , tels que les jeux , les danses , la chasse , quand même on auroit entendu la Messe : ce seroit le profaner. C'est la décision de plusieurs Conciles , & entre autres du troisième de Milan , celle des Capitulaires de Charlemagne , l. 6. *apud Bochell.* l. 4. & des Ordonnances de nos Rois : sur-tout lorsque ces sortes de divertissemens détournent de l'assistance au service divin , ou qu'ils sont spécialement défendus par les Supérieurs Ecclésiastiques , ou Civils.

Le cas de nécessité qui dispensent d'entendre la Messe , sont la maladie ou l'assistance auprès d'un malade , qui ne peut avoir qu'une personne pour le servir. 2°. L'extrême pauvreté ou la nécessité très urgente excuse de péché ceux qui travaillent pour soulager leur misère après avoir entendu la Messe , & après avoir demandé la permission aux Supérieurs légitimes.

DIMISSOIRES. Les Evêques , dit le Concile de Bourges tenu l'an 1528 , n'accorderont point de Dimissoires à ceux qui doivent être promus aux Ordres , qu'ils ne les aient auparavant examinés & trouvés capables. Ceux qui auront été ordonnés sans Dimissoires , seront suspens de la célébration de la Messe , aussi long-tems que l'Ordinaire le jugera à-propos , & s'ils se trouvent incapables , ils seront punis corporellement , au jugement du Diocésain. Enfin , les Dimissoires ne seront accordés qu'à ceux qui auront un Bénéfice ou un Titre patrimonial.

DIOCESE (un) est le territoire ou l'étendue de pays sur lequel un Evêque exerce sa Jurisdiction spirituelle ;

c'est son district. Ce mot vient du grec, & signifie administration.

DIRECTION D'INTENTION (la) est selon les Casuistes une maniere de rendre bonne une chose qui est mauvaise en apparence, & cela par la fin qu'on se propose ; mais si l'action étoit mauvaise de sa nature, cette Direction d'intention ne corrigeroit point le vice de l'action.

DISCIPLE, (un) en termes de la Sainte Ecriture, doit s'entendre des Disciples de J. C. c'est-à-dire, des Apôtres & des autres Fideles, qui s'étoient attachés à lui.

DISPENSE (la) est une permission d'agir contre le droit commun : c'est un relâchement du droit pour une juste cause : il y en a de plusieurs sortes. 1°. En matiere de Mariage, la dispense est une permission spéciale que le Pape ou un Evêque accorde à une personne pour pouvoir se marier légitimement avec un tel ou une telle, quoique les Canons de l'Eglise le lui défendent. Car l'Eglise ayant fait les Canons, elle en peut dispenser, avec la même prudence avec laquelle elle les a faits. Ainsi, elle a usé de ce pouvoir dès les premiers siècles, mais plus rarement que dans les suivans. Le Concile de Trente, après avoir déclaré que l'Eglise est en droit d'accorder des dispenses, dit qu'il seroit à-propos, qu'à l'égard des Mariages, elle n'en accordât jamais ou que rarement : *In contrahendis matrimoniis, vel nulla omnino detur dispensatio, vel raro*. Sess. 24. c. 5. Voici les regles sur cette matiere.

1°. L'Eglise n'accorde jamais de dispense pour les empêchemens dirimens, qui sont de droit naturel ou divins ; car elle ne peut dispenser que des empêchemens purement de droit Ecclésiastique. 2°. Elle accorde plus facilement la dispense des empêchemens empêchans, que celle des dirimens ; & parmi ces derniers, elle l'accorde plus facilement de ceux qui sont occultes & qui proviennent d'un crime, que des empêchemens publics ; & plus aisément quand le Mariage est déjà contracté, & qu'il l'a été de bonne foi. 3°. L'Eglise ne s'assemblant que rarement en Concile général, c'est le Pape, comme Chef de l'Eglise, & comme veillant à l'observa-

tiens Canons, qui a droit de dispenser, quand il le juge avantageux à ceux qui demandent la dispense.

Ce droit du Pape d'accorder des dispenses est fondé sur un usage qui a prévalu dans les Eglises d'Occident, & qui s'y est établi. D'ailleurs, l'Histoire Ecclésiastique est pleine d'exemples de dispenses accordées par les Papes, même pour des empêchemens dirimens de Mariage. Cependant, il n'est pas moins constant, 1°. que dans les trois premiers siècles, les Evêques dispensoient des Canons & des Loix Apostoliques : l'état d'oppression où étoit alors l'Eglise ne leur permettoit pas d'avoir recours à Rome, ou de tenir des Conciles Provinciaux. 2°. Que dès que l'Eglise fut en liberté, le pouvoir de dispenser fut réservé aux Conciles Provinciaux, mais cela n'empêchoit pas que les Papes n'en accordassent aussi, quand il s'agissoit d'un bien qui regardoit toute l'Eglise. Il est vrai qu'insensiblement les Evêques & les Conciles Provinciaux renvoïerent les Fideles à Rome, quand il s'agissoit de quelque dispense considérable. Il paroît par les Capitulaires de Charlemagne, que les Evêques ne dispensoient presque plus sous son regne.

Ce fut au troisieme Concile de Soissons, en 866. qu'on reconnut qu'il falloit avoir recours à Rome pour être dispensé des Canons : peu de tems après les autres Nations défererent ce droit au Pape, c'est-à-dire, que les Evêques & les Conciles Provinciaux s'étant dépouillés volontairement du droit d'accorder des dispenses, Rome seule demeura en usage d'en donner. Cependant ce n'est que depuis le Concile général de Latran, en 1215. sous le Pape Innocent III. que les Papes se sont mis en possession d'accorder seuls presque toutes les dispenses, surtout pour les empêchemens publics. Il est vrai que cette coutume n'a pas lieu dans les Evêchés, dont les Evêques sont dans une possession ancienne & paisible de ce droit. C'est le sentiment de M. de Sainte Beuve, T. 1. cas 67. Bien plus, les Evêques sont en possession de dispenser de tous les empêchemens dirimens ; *Ubi non est facilis recursus ad summum Pontificem & inter pauperes.* C'est la pratique de l'Eglise de France.

Au reste, selon la discipline présente, les Evêques dispensent des empêchemens dirimens occultes, c'est-à-

tions en un souverain degré. *Voyez* Perfections divines à l'article Attributs.

DIGNITÉS DES CHAPITRES (les) sont des Bénéfices qui donnent dans un Chapitre un rang au-dessus des autres Chanoines : elles ne sont point sujettes au droit des Gradués, tant dans les Collégiales que dans les Cathédrales.

DIMANCHE, (le) dans l'Eglise Chrétienne, appelé par excellence le jour du Seigneur, est le jour du Sabbat des Chrétiens. L'Eglise, conduite par l'Esprit de Dieu, a ordonné de le sanctifier, pour honorer le jour de la résurrection de J. C. & pour tenir la place du jour du repos ou du Sabbat, que Dieu avoit ordonné d'observer par le troisième précepte du Décalogue. Le Dimanche est de tradition Apostolique, c'est-à-dire, que le changement du jour du Sabbat en celui du Dimanche, vient des Apôtres ; car les Apôtres mêmes font mention du jour du Dimanche. S. Jean dans son Apocalypse dit qu'étant dans l'Isle de Patmos, il se trouva ravi en esprit un jour de Dimanche. *Fui in spiritu Dominica die.* c. 3. S. Justin, qui vivoit dans le premier siècle de l'Eglise, remarque dans son Apologie à l'Empereur Antonin, que les Chrétiens s'assembloient toujours le jour du Dimanche, pour offrir le Sacrifice : *Solis qui dicitur die.* Tertullien parle d'une manière très-expresse du Dimanche dans son Livre de l'Idolâtrie, chap. 7. *Non Dominicam diem, non Pentecostem*, &c. Apolog. c. 14. & ailleurs, *Die Dominico jejunium ne fas ducimus.* Saint Augustin rapporte au jour de la résurrection de J. C. l'institution du Dimanche. *Dies tamen Dominicus non Judæis sed Christianis Resurrectione Domini declaratus est ; & ex illo cæpit habere festivitatem suam.* Ep. 119. ad Janu. c. 13.

La sanctification des Dimanches, ordonnée par le Commandement de l'Eglise, comprend deux devoirs essentiels ; 1°. S'abstenir des œuvres serviles, selon le précepte du Décalogue sur l'observation du Sabbat, dont le Dimanche a pris la place. *Memento ut diem Sabbati sanctifices ... non facies omne opus in eo.* Exod. 20. par les œuvres serviles on doit entendre toutes œuvres, sur-tout les manuelles, par le moyen desquelles on peut

c'est-à-dire, qu'on y a exposé & glissé quelque chose d'essentiellement faux dans le fait, & qui le change entierement ; ou dans la cause, c'est-à-dire, quand la cause finale ou impulsive, qui est destinée à porter le Pape à dispenser plus facilement, est fautive, & sans laquelle il ne dispenseroit pas.

2°. Quand elles sont subreptices, c'est-à-dire, que l'on y a supprimé quelque chose de vrai, que le droit ou le style de la Cour de Rome veut qu'on expose dans la supplique. 3°. Il faut que la cause de la dispense soit vraie dans le tems que le Pape accorde la dispense, & dans le tems que l'Ordinaire la fulmine, & il ne suffit pas qu'elle soit vraie dans la suite ; mais si elle cesse d'être vraie après la fulmination, elle est bonne & valable. Quand une dispense qu'on a obtenue est nulle, on peut s'adresser à l'Evêque pour en obtenir une seconde, sans envoyer de nouveau à Rome, sur-tout quand il y a eu de la bonne foi dans les Parties qui s'étoient adressées à Rome ; mais il faut pour cela que le Bref soit excitatif, c'est-à-dire, envoyé à l'Evêque, ou à l'Official, pour dispenser les Diocésains. *Voiez* Bref.

C'est aux Ordinaires, c'est-à-dire, à l'Official, comme Commissaire & Délégué Apôstolique, que les Bulles des dispenses de Mariage sont adressées, pour les fulminer, les examiner, les vérifier, avant que les Parties aient droit de s'en servir ; & à l'Official de la Fille, lorsque les Parties sont de différent Diocèse ; circonstance qui doit être exprimée dans la supplique ; & quand il y a deux Officiaux dans un Diocèse, la Bulle doit être adressée à l'Official du territoire où demeure l'Impétrante.

L'Eglise ne peut jamais dispenser de la Parenté naturelle, dans la ligne directe, c'est-à-dire, entre ascendants & descendans jusqu'à l'infini, ni pour le Mariage entre un Frere & une Sœur. Mais le Pape peut, pour raisons importantes, dispenser pour le Mariage de l'Oncle & de la Niece, ce Mariage n'étant défendu que par le droit humain Ecclésiastique. En général, cette sorte de dispense ne doit s'accorder que difficilement, & ne s'accorde, en effet, qu'avec une grosse compennde. Il en est de même des Mariages entre le Cousin germain

& la Cousine germaine ; qui ne s'accordent jamais qu'avec la clause ; *Si periculum vitæ immineat* : car elles sont expressément défendues par les Canons ; mais à l'égard du troisième & quatrième degré , les dispenses s'obtiennent assez facilement , & les Evêques les accordent ordinairement , dans l'étendue de leur Diocèse , pourvu que ces personnes soient pauvres , & cela , soit que les degrés soient simples , c'est-à-dire quand l'un est Parent de l'autre au troisième , & l'autre au quatrième , ou que les deux Parties sont Parentes dans un même degré , pourvu que ce soit du côté du Pere ou de la Mere seulement ; soit qu'ils soient mixtes , c'est-à-dire , quand l'un & l'autre sont Parens au même degré , ou dans un différent , tant du côté Paternel que du côté Maternel.

2°. Les dispenses de la Parenté spirituelle s'accordent facilement , parceque cette Parenté n'est que de droit Ecclésiastique , c'est-à-dire , que le Pape permet à un Homme d'épouser sa Commere , ou la Mere d'un Enfant qu'il a tenu sur les fonts de Baptême , ce qu'on appelle *Compaternitas*. Mais il ne permet que difficilement à un Homme d'épouser sa Filleule , ce qu'on appelle *Paternitas*.

3°. L'Eglise ne dispense point de l'affinité dans la ligne directe , dans quelque degré que ce soit , c'est-à-dire , qu'elle ne permet jamais à un Homme d'épouser sa belle Mere ou la Femme de son Pere , ou la Mere de sa Femme , ni à une Femme d'épouser son Beau-pere , ou le second Mari de sa Mere , ou le Pere de son Mari. Ces Mariages étant contre le droit des gens. Cependant , à l'égard de l'affinité illégitime , & lorsque le Mariage est déjà contracté , & que l'une des Parties n'en fait rien , l'Eglise accorde quelquefois une dispense , parceque l'affinité étant occulte , l'honnêteté publique n'est pas blessée.

Les Papes ont néanmoins dispensé quelquefois dans le premier degré d'affinité de la ligne collatérale , & ont permis par exemple , qu'une Femme épousât successivement les deux Freres , & que le Beau-frere épousât la Belle-sœur ; mais s'il y a des Enfants du premier lit , les dispenses sont beaucoup plus rares.

4°. Le Pape dispense de l'empêchement de l'honnêteté publique, soit qu'il vienne des Fiançailles, ou de Mariage non-consumé, cet empêchement n'étant que de droit Ecclésiastique. En France, les Evêques peuvent dispenser de cet empêchement par leur pouvoir ordinaire, & sur-tout les Pauvres, puisqu'ils peuvent les dispenser des degrés de Parenté & d'affinité.

5°. Le Pape ne dispense jamais de l'empêchement du rapt, tant que cet empêchement subsiste, c'est-à-dire, tant que le Ravisseur tient la personne ravie en sa puissance, mais dès qu'elle n'y est plus, il accorde la dispense; c'est-à-dire, qu'il absout des peines que le Ravisseur a encourues selon le Decret du Concile.

6°. Il accorde des dispenses de l'empêchement du crime d'adultère: c'est à la Daterie qu'elles s'obtiennent, quand cet empêchement est public, & à la Pénitencerie quand il est occulte. A l'égard du crime d'homicide, ce n'est qu'à la Pénitencerie qu'on en peut obtenir dispense, mais difficilement & avec des conditions rigoureuses. Que si l'adultère & l'homicide sont joints ensemble, il n'en dispense jamais: *Sine ulla spe conjugii remaneant*, dit le droit Can. *Si quis marito*, 31. qu. 1.

DISPENSE des Vœux solennels. L'Eglise peut, à la rigueur, dispenser des vœux solennels de Religion, parcequ'ils ne sont que de droit Ecclésiastique. Les Papes en ont accordé, mais ç'a été dans des cas très-extraordinaires, & pour le bien général d'un Royaume, de peur que par l'extinction de la Famille Royale, un Etat ne tombât dans l'hérésie, ou dans des divisions très-facheuses. Les Canonistes & les Théologiens prétendent qu'un Religieux, ainsi dispensé de ses vœux, est obligé, à la rigueur, de quitter le sceptre pour rentrer dans le Monastère lorsqu'il a donné, par un légitime Mariage, des Héritiers à la Couronne.

L'Eglise peut dispenser de l'engagement à la chasteté, qui est attaché aux Ordres sacrés, lorsqu'il y a des raisons très-fortes & très-légitimes, parceque cet engagement n'est que de droit Ecclésiastique: ainsi le Pape, pour conserver une illustre Famille, peut permettre à un Diacre, ou à un Soudiacre, qui en est le seul Héritier, de se marier. A l'égard des Prêtres, on n'en voit point

d'exemple mémorable dans l'Eglise Latine, encore moins pour l'Episcopat : & en cas qu'ils viennent à obtenir cette dispense, ils sont privés aussitôt des fonctions de leur Ordre, & rentrent dans l'état des Laïcs.

DISPENSE des Vœux simples. Le Pape dispense à la Pénitencerie du vœu simple de chasteté perpétuelle, & de celui de Religion, à l'effet de contracter Mariage, c'est-à-dire, que le Pape ne dispense pas du vœu tant qu'il subsiste ; car le vœu est de droit naturel, mais il détermine & déclare que le vœu ne subsiste plus dans telles & telles circonstances dans lesquelles il n'est pas à-propos de l'observer, comme quand la chose qu'on a vouée, par exemple la continence, devient dangereuse à la personne, ou est un obstacle à un plus grand bien. 1°. Quand le vœu a été fait sans réflexion, comme dans les périls qui troublent l'esprit. 3°. Quand il survient quelque accident qui ôte à la personne le pouvoir d'observer son vœu, &c. mais quand le Pape accorde ces dispenses, c'est toujours en commuant le vœu en quelques œuvres de pénitence & à certaines conditions. *Voiez Vœu.*

Les Evêques, selon la discipline présente de l'Eglise, dispensent des Vœux qui ne sont pas réservés au Pape, par le droit Canon ou par l'usage. Il y en a qui sont réservés au Pape, tels que 1°. les vœux solennels ; 2°. ceux de chasteté perpétuelle ; 3°. de Voïage à la Terre-Sainte, ou à Rome ; & à l'exception de ceux-là, les Evêques peuvent dispenser des autres, comme du vœu de chasteté conditionnel, ou qui n'est que pour un tems & non absolu ; de celui de prendre les Ordes sacrés ; de ne jamais jouer, que sous la condition que si on joue on se fera Religieux & autres semblables.

Les Vicaires Généraux & le grand Pénitencier, peuvent dispenser des vœux simples de chasteté & de Religion, dans le for intérieur & dans le cas où les Evêques le peuvent ; & le grand Pénitencier le peut même de droit par sa dignité.

Ce sont les Evêques qui dispensent de la défense que fait l'Eglise de se marier dans l'Avent & dans le Carême, & du second ou troisième Ban de Mariage. *Voiez Bans.*

DIVERSITÉ DE RELIGION; *cultus disparitas* (la)
 est un des quatorze empêchemens dirimens du mariage. Cet empêchement consiste en ce qu'un Chrétien, quand même il seroit Hérétique ou Schismatique ou Apostat, (car il suffit qu'on soit baptisé) ne peut pas se marier avec un Païen, ou un Juif, ou un Mahométan, parceque ces gens-là ne sont pas baptisés. Ces sortes de mariages ne sont pas défendus à la vérité par le Droit naturel, ni par le Droit positif divin, mais par le Droit ecclésiastique. Il est vrai que la plupart des Théologiens prétendent, qu'il n'y a aucun Canon, ni Loi positive qui déclare nuls & invalides ces sortes de mariages, car autrefois on en a célébré de tels dans l'Eglise. Sainte Monique épousa Patrice, qui étoit Païen. Sainte Clotilde épousa Clovis dans le tems qu'il étoit encore Idolâtre : on voit même dans l'ancien Testament que Moïse, Joseph, & d'autres, épousèrent des Femmes étrangères : mais ils conviennent que cet empêchement est établi par un usage & une pratique de toute l'Eglise, qui a force de loi, parcequ'ils donnent lieu de craindre pour la foi de la Patrie chrétienne qui peut se laisser pervertir.

Le Savant Estius dit que cet usage a été très-sagement établi. C'est une espece de sacrilege, dit Saint Ambroise, de faire une union des Chrétiens, qui sont les membres de J. C. avec les adorateurs des Idoles ; & il est bien difficile qu'on puisse élever des Enfans dans la crainte de Dieu & la créance de l'Eglise, quand l'un des deux Epoux en est l'ennemi déclaré.

L'Hérésie ne forme point un empêchement dirimant dans l'Eglise latine ; cependant les mariages des Catholiques avec les Hérétiques ont toujours été défendus par les Canons dans toute l'Eglise. En France & dans les derniers tems, ils ont été défendus authentiquement, par le Roi Louis XIV. qui a déclaré les mariages contractés par ses Sujets avec des gens de la Religion Prétendue Réformée non valablement contractés, & les Enfans qui en proviendront, illégitimes & incapables de succéder à leur Pere & Mere.

L'Eglise peut permettre aux Catholiques d'épouser un Hérétique, mais c'est quand il y a de grandes raisons,

& après avoir pris les précautions nécessaires pour empêcher la perversion de la Partie fidelle, & celle des Enfans à naître. Ces permissions sont très-rares & ne s'accordent qu'à des Princes souverains, en vue du bien de l'Eglise & de la Religion.

DIVINATION. (la) C'est lorsqu'on veut savoir par le moien du Démon & des Magiciens ou Sorciers, quelque chose de caché, soit présent, soit futur, qu'on ne peut savoir par les voies naturelles. La Divination est partagée en plusieurs especes. Il y a l'Astrologie judiciaire, qui consiste à lire dans les Astres l'avenir ou la destinée des Hommes : il y a la Chiromancie, qui apprend à la connoître dans les traits ou lignes de la main : sciences frivoles & ridicules, qui ne peuvent imposer qu'au vulgaire ignorant & superstitieux. On compte encore le *Sas*, la *Bague suspendue*, le *verre d'eau*, qui ont, dit-on, la vertu de faire découvrir les Auteurs des vols & des meurtres ; mais c'est offenser Dieu & pécher contre le premier Commandement, que de s'adonner à ces recherches, car l'Eglise & les Canons les défendent expressement.

DIVINITÉ (la) c'est Dieu même : c'est la nature & l'essence divine.

DIVINITÉ DE JESUS-CHRIST (la) est la nature divine qui est en J. C. Les preuves de la divinité de J. C. sont établies avec une force invincible sur plusieurs moiens, également solides & frappans.

1°. Par les Saintes Ecriatures : car les Prophètes l'appellent Fils de Dieu, & simplement Dieu à cause de sa nature divine, & Fils de David à cause de sa nature humaine : *Dominus dixit ad me, Filius meus es tu : Ego hodie genui te. Postula à me, & dabo tibi gentes hereditatem tuam.* Ps. 2. *Ipse invocabit me. Pater meus es tu, Deus meus & susceptor salutis meæ. Et ego primogenitum ponam illum excelsum præ Regibus terræ : & ponam in sæculum sæculi semen ejus, & thronum ejus, sicut dies cali.* Ps. 88. S. Paul appelle J. C. l'image du Pere : *Qui est imago Dei invisibilis.* Coloss. 1. *Cum sit splendor gloriæ & figura substantiæ ejus.* Heb. 1. *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ ; dicit : & adorent eum omnes Angeli Dei.* ibid : par ces paroles de S. Pierre

1^o. *C. Nos credimus & cognovimus quia tu es Christus Filius Dei.* Joan. 6. & par celles de Saint Thomas : *Dominus meus & Deus meus.* Joan. 10. par le témoignage du Pere éternel lors du Baptême de J. C. *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi complacui.* Matth. 3. Non creditis, disoit J. C. aux Juifs, *quia ego in Patre & Pater in me est ?* Joan. 10. *Ego & Pater unum sumus.* Joan. ibid : par les propres paroles des Juifs, qui marquent que J. C. disoit qu'il étoit Dieu. *Lapidamus te quia tu Homo cum sis, facis teipsum Deum.* ibid.

2^o. Par les Prophéties qui l'ont annoncé, & qui font distingué des autres Prophètes. *Voiez Prophéties de Jesus-Christ.*

3^o. Par les circonstances de sa vie, qui ont fait éclater sa divinité. Car 1^o. J. C. est né d'une Vierge, circonstance unique & miraculeuse. A peine est-il né que les Anges font retentir dans les airs des cantiques d'allegresse. Une étoile conduit à son berceau des Sages, du fond de l'Orient, comme les premices de la Gentilité convertie. Un Juste & une Sainte Femme annoncent sa grandeur future, le regardent comme la lumière des Nations infidèles. Siméon ne demande plus qu'à mourir en paix, après que ses yeux ont vu son Sauveur. Les Docteurs assemblés voient avec étonnement son enfance plus éclairée que la sagesse des vieillards. Jean-Baptiste s'abaisse devant lui. Le Ciel s'ouvre sur sa tête, & par une voix intelligible, déclare que c'est-là le Fils bien aimé. Sur le Thabor, où il laisse échaper un rayon de sa gloire, le Pere celeste le nomme son Fils, & l'objet de ses complaisances.

4^o. Par ses œuvres : en effet on voit, par le simple recit des Evangelistes, que J. C. opéroit les prodiges avec une facilité toute puissante, & qui portoit les traits de la divinité ; que la science de l'avenir n'avoit rien qui le surprit, tant elle lui étoit naturelle. Jesus-Christ ressuscite les morts comme il fait les actions les plus communes : il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel : ses miracles ne portent aucun caractère de dépendance, pour nous montrer par-là qu'il est égal à Dieu.

5^o. Par la sainteté de sa vie. Car plus on observe

toute sa conduite, plus on le trouve exempt de toutes les foiblesses inséparables de l'humanité. S'il parle, ce n'est que le langage du ciel; s'il répond, ses réponses sont toujours utiles au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit en lui qu'amour pour la vertu & la perfection, mépris sincere pour le monde, indifférence pour la gloire humaine, charité infinie pour les Hommes, zele pour la gloire de Dieu. C'est-là le but de ses discours, de ses soins, de ses desirs.

6°. Par l'excellence de sa doctrine, où tout est sublime : c'est dans cette seule doctrine qu'on apprend, que les actions les plus héroïques ne sont rien, dès qu'on les compte soi-même pour quelque chose, & qu'on les rapporte à soi; que la gloire est une illusion; la prospérité, l'état le plus rempli de périls; les afflictions, la voie au bonheur éternel; & la terre, un exil.

7°. Sur les vérités qu'il nous a révélées de lui-même & qui sont telles, comme on a vu par les passages ci-dessus, que si J. C. a été un Homme saint, (ce que sa conduite prouve, & ce dont les ennemis même de sa divinité conviennent,) on en doit conclure qu'il est Dieu : parcequ'un Homme saint ne sauroit être en même-tems impie en s'égalant à la divinité, & ne peut tenir des discours propres à jeter les Hommes dans l'erreur & dans l'idolâtrie. Or si J. C. n'étoit pas le Fils de Dieu, & Dieu lui-même, sa doctrine ne seroit qu'un amas d'équivoques & de blasphêmes, soit qu'on la regarde par rapport à Dieu, soit par rapport aux Hommes. 1°. par rapport à Dieu, car il dit qu'il en est le Fils, & il ne cesse de se faire égal à son Pere : il dit qu'il est descendu du Ciel & sorti du sein de Dieu. *Antequam Abraham fieret ego sum : Ego & Pater unum sumus* : partout il s'attribue les caractères propres de la divinité, & se compare au Dieu souverain. En vain les Juifs se scandalisent de ses expressions, il les confirme dans leur scandale & repete les mêmes expressions : ainsi s'il n'étoit qu'un pur Homme, il ne seroit venu sur la terre que pour séduire les peuples, se faire adorer après sa mort, & plonger par-là le monde dans l'idolâtrie. 2°. Par rapport aux Hommes, car il s'est proposé aux Hommes comme l'objet de leur amour & de leur culte; ce qui

qui seroit la plus grande de toutes les impiétés s'il n'étoit pas Dieu, puisqu'il se seroit usurpé le droit le plus essentiel de l'Etre supreme. C'est cependant le but de sa doctrine : car il nous ordonne de l'aimer comme il nous ordonne d'aimer son Pere : il veut que nous rapportions toutes nos actions, nos pensées, nos desirs, à sa gloire comme à celle de son Pere : il veut que nous l'aimions plus que nos proches, que nos amis, que nos biens, que le monde entier, que nous-mêmes ; qu'on soit prêt à lui sacrifier sa propre vie, qu'autrement on n'est pas digne d'être son disciple. Mais s'il n'étoit pas Dieu, cette doctrine seroit impie & insensée, puisque n'étant qu'un pur Homme, il auroit voulu usurper la place de Dieu dans nos cœurs ; & n'étant pas l'Auteur de notre vie, il n'avoit aucun droit d'exiger que nous lui en fissions un sacrifice. Or, on doit conclure de-là que puisqu'on ne peut disconvenir que J. C. a été un Homme saint, il s'ensuit qu'il est Dieu, puisqu'il s'est dit être le Fils de Dieu & Dieu lui-même.

7°. Par ses miracles, & particulièrement ceux dans lesquels il a fait connoître sa divinité.

Le premier, est celui du Paralytique, qui lui fut présenté par l'ouverture du toit d'une Maison, & à qui il dit ces paroles : *Fili, dimittuntur tibi peccata tua.* Marc. 2. Car par le récit que font les Evangélistes de ce miracle, on voit que J. C. ne dit pas aux Pharisiens qu'un autre que Dieu puisse remettre les péchés, comme le diroit tout Homme ordinaire ; mais il leur prouve par un miracle sensible qu'il a le pouvoir de les remettre, & ce qu'il reprend dans eux est de l'accuser de blasphème quand il dit qu'il les remet, au lieu de le croire sur sa parole.

Le second, est celui de l'Aveugle-né. Il prouve la même vérité. J. C. dit l'Evangéliste, ayant oui dire qu'ils avoient chassé hors de la Synagogue l'Aveugle qu'il avoit guéri, & l'ayant rencontré il lui dit : *Tu credis in Filium Dei ? Respondit ille, & dixit, quis est Domine, ut credam in eum ; & dixit ei Jesus : & vidisti eum & qui loquitur te cum ipse est. At ille ait : credo Domine, & procidens adoravit eum.* Joan. 9. L'évidence de ce miracle, qui est si sensible jointe aux paroles de

DIVORCE (1^e) est en général une séparation de personnes mariées : il y en a de deux sortes, l'un qui dissout entièrement le lien du Mariage, & l'autre qui n'est qu'une séparation de lit ou d'habitation entre les personnes mariées. Voyez Mariage, article indissolubilité.

DIXMES (les) *Decimæ*, ou les prémices, étoient originairement la portion de tous les biens de la terre que Dieu s'étoit réservée dans l'ancienne Loi. *Omnes Decimæ terræ, sive de frugibus, sive de pomis arborum Domini sunt, & illi sanctificantur.* Levit. 27. 30. *Sacerdotes & Levitæ sacrificia domini & oblationes ejus comedent.* Deut. 18. Les Canons Apostoliques font mention des contributions que les Fideles faisoient pour la subsistance des Ministres de l'Eglise : *Omnium aliorum primitiæ Episcopo & Presbyteris donum mittantur non super altare.* Can. Apost. 4. *Nescitis*, dit Saint Paul, *quoniam qui in sacrario operantur, quæ de sacrario sunt edunt, & qui altari deserviunt cum altari participant : ita & Dominus ordinavit iis, qui Evangelium annuntiant, de Evangelico vivere.* 1. Cor. 9. 13. *Dignus est operarius cibo suo.* Math. 10. 10.

Avant le sixieme siecle les Dixmes se confondoient avec les oblations journalieres, on exhortoit les Chrétiens à en faire des aumônes, & on en laissoit l'exécution à leur conscience ; mais sur la fin du sixieme siecle, comme on négligeoit ce devoir, les Evêques commencerent à ordonner l'excommunication contre ceux qui y manqueroient. Dans le neuvieme on renouvella la rigueur des censures, & les Princes y joignirent des peines temporelles. Plusieurs prétendent que la Dixme est de Droit divin, & sur ce fondement on a ordonné qu'elle seroit levée la premiere sur les fruits des héritages avant tous les cens & droits seigneuriaux, & sans aucune déduction de labours & semences : néanmoins, selon la remarque de Monsieur de Fleuri, *Instit. au Droit Eccles.* on peut dire qu'elle n'est de Droit divin, qu'en tant qu'elle est nécessaire pour faire subsister les Ministres de l'Eglise : ainsi les Chrétiens pourroient absolument s'acquitter de ce devoir en donnant d'ailleurs suffisamment au Clergé ; car pour faire valoir le précepte de l'ancienne Loi, il faudroit que l'Eglise n'eût point d'immeubles, ni les

& qui étant Juif & non Chrétien , a été comme choisi de Dieu pour être un témoin irréprochable de la vérité de cette Prophétie du Sauveur.

9°. Par l'accomplissement de ses promesses. J. C. avoit promis à ses Apôtres l'Esprit consolateur , qu'il appelle l'Esprit de son Pere , l'Esprit de vérité , de force & d'intelligence : il leur avoit promis le don des miracles , la conversion des Gentils , le triomphe de la Croix. On a vu l'accomplissement de ces promesses par les dons miraculeux que reçurent les Apôtres le jour de la Pentecôte , par le succès de leur Prédication , & par l'établissement du Christianisme malgré toutes les puissances de la terre. Or , de ce que J. C. a été un Prophète , comme ses Prédications & ses promesses le prouvent , il doit s'ensuivre qu'il est Dieu ; car si J. C. n'étoit pas Dieu , la qualité de Prophète ne lui appartiendrait pas : pourquoi ; parceque Dieu , dont il étoit inspiré , ainsi que les Ennemis mêmes de sa divinité en conviennent , lui auroit soufflé l'erreur & le mensonge , lorsqu'il se disoit Fils de Dieu , & que lui & son Pere n'étoient qu'un. D'ailleurs , ce seroit faire de la Divinité une intelligence contraire à elle-même , que de lui attribuer d'avoir inspiré à un simple mortel une Doctrine , qui porteroit les Hommes à rendre à une Créature le culte , qui n'est dû qu'à lui seul , & qui auroit rempli l'Univers d'Idolâtres ; ce qu'il est impossible d'imaginer sans blasphème.

Malgré la force de ces preuves , les ennemis de la Divinité de J. C. objectent que les ignominies de sa Passion donnent des idées totalement opposées à celles que nous avons d'un Dieu. Comment concevoir , disent-ils , qu'un Homme Dieu se laisse saisir ; qu'il soit attaché à une Croix , sans que personne le délivre de la puissance de ses Ennemis ; que la veille de sa mort il soit saisi d'une tristesse profonde & d'une telle horreur de la mort , qu'il sorte de son corps une sueur de sang , telle que J. C. l'éprouva dans le Jardin des Olives ; que sur la Croix il se plaigne à son Pere de l'avoir abandonné ; que ce sont-là des marques qu'il étoit un pur Homme comme nous.

Mais une pareille objection ne sauroit faire impression sur tout Esprit raisonnable , & il est aisé d'y répondre.

Car, 1^o. on doit dire que la Passion de J. C. ayant été prédite, tout cela devoit arriver, & qu'ainsi J. C. en tant qu'Homme & ayant pris un corps pour souffrir, a pu donner quelques plaintes aux douleurs de la nature humaine qui étoit en lui. 2^o. Qu'étant chargé des péchés des Hommes, il se présenta à Dieu comme à un Juge irrité, & que le langage qu'il tient à son Pere est plutôt un langage de tendresse que de désespoir. 3^o. Si on fait une sérieuse attention sur toutes les circonstances qui accompagnerent la Passion & la mort de J. C. bien loin de nous scandaliser à la vue de sa croix, & de nous ébranler sur la foi que nous avons de sa Divinité, nous verrons que jamais le Sauveur ne parut plus grand que le jour de son supplice.

Jesus-Christ meurt à la vérité ; mais il a prédit sa mort ; mais il a résolu & souhaité de mourir. Il témoigne une foiblesse humaine Jardin des Olives ; mais tandis qu'elle nous apprend que J. C. est Homme comme nous, le Ciel s'ouvre ; un Ange descend du haut du Ciel & le fortifie contre les combats de la nature. Il est livré par un de ses Disciples ; mais sa trahison lui est glorieuse : elle suppose, dans ses Ennemis, une crainte politique, qui fait comprendre le crédit que sa Doctrine & ses prodiges lui avoient donné parmi le peuple. Il est pris & lié, & aussi-tôt le traître, qui l'a livré, convaincu de son innocence, se repent & s'abandonne au désespoir. Il est pendant la nuit le jouet d'une troupe insolente, mais en même-tems la Femme de Pilate est, à son occasion, troublée par de funestes songes. Pilate le condamne, mais ce Gouverneur déclare qu'il est innocent du sang de ce Juste. J. C. est élevé en croix, mais son ame n'en est que plus grande au milieu des souffrances. Il prie son Pere pour ses Ennemis ; il le conjure de pardonner à ses Bourreaux : s'il refuse d'accepter le défi des Juifs & de descendre de la croix, c'est qu'il leur apprend que c'est un crime de tenter le Seigneur & de lui demander des prodiges ; c'est qu'il exerce sur ces cœurs endurcis un Jugement de colere & de réprobation : il les traite en criminels & indignes de toute miséricorde. Enfin, il expire sur la croix, mais le Centenier qui préside à son supplice, & qui voit les prodiges qui accom-

paient sa mort, la machine du Monde ébranlée, le Soleil obscurci, la terre couverte de ténèbres, s'écrie que cet Homme est véritablement le Fils de Dieu.

Outre les preuves, le trait qui caractérise authentiquement la Divinité de J. C. & auquel on ne peut répliquer dès que ce fait est démontré, c'est que J. C. sortit glorieux du tombeau & ressuscita le troisième jour. En effet, si J. C. mouroit pour demeurer sous l'Empire de la mort, ce seroit, à la vérité, une marque de foiblesse & de misère; mais dès qu'il meurt pour vaincre la mort, c'est-là une marque d'une puissance surnaturelle & divine. Car, dit S. Augustin, si J. C. a eu le pouvoir de ressusciter après sa mort, combien lui auroit-il été plus aisé de ne point mourir : *Plus est mortem vincere resurgendo, quàm vitare vivendo.* in Pl. 103. Conc. 1. S'il a pu sortir vivant & immortel de son tombeau, combien lui auroit-il été plus aisé de descendre de sa croix, comme les Juifs l'en désoient en lui insultant. Bien loin donc que notre foi doive être ébranlée à la vue de la passion de J. C. & de sa mort, les glorieuses circonstances & les prodiges qui ont accompagné son supplice, & son triomphe sur la mort même, doivent nous convaincre comme le Centenier, qu'il étoit vraiment le Fils de Dieu.

Enfin, on peut dire que si c'est une erreur de croire que J. C. est égal à Dieu, c'est une erreur qui est née avec l'Eglise, qui en a élevé l'édifice, & qui a converti des Peuples sans nombre, puisque la croyance de la Divinité de J. C. constante & établie chez les premiers Chrétiens, est un fait notoire & que personne ne peut révoquer en doute, à moins de vouloir tout nier. Comment imaginer qu'une erreur aussi grossière, s'il étoit possible que ç'en fût une, eût formé tant de Confesseurs généreux de ce point fondamental de la foi Chrétienne ? Comment s'imaginer que le sang de tant de Martyrs, qui faisoient profession devant les Tyrans & à la vue des plus affreux supplices, d'adorer un Dieu crucifié, loin d'avoir été la semence des Fidéles, n'eût coulé sur la terre que pour y faire croître de plus en plus la superstition & l'idolâtrie, & que les plus grands génies de l'antiquité aient donné dans une telle illusion.

J. C. est une preuve convainquante que J. C. est Dieu ; & que nous devons croire en lui , puisque ce même Homme , par qui Dieu fit éclater sa puissance par des miracles si frappans , se disoit Fils de Dieu. Il paroît même que ce miracle fut fait pour prouver cette vérité , & démontfer celle de tous les autres.

Le troisieme , est celui de la résurrection du Lazare ; miracle si grand , si frappant , si public , & qui consterna tellement les ennemis de J. C. qu'ils conjurerent de le faire mourir. Or , dans le recit de ce miracle on lit ces paroles : *Dicit illi Jesus : resurget frater tuus. Dicit ei Martha : scio quia resurget in resurrectione in novissimo die. Dicit ei Jesus : ego sum resurrectio & vita : qui credit in me , etiamsi mortuus fuerit vivet , & omnis qui vivit & credit in me non morietur in æternum. Credis hoc ? At illi : utique Domine ; ego credidi quia tu es Christus Filius Dei vivi , qui in hunc mundum venisti.* Joan. 10. On ne peut trouver certainement une maniere de s'expliquer plus forte , ni plus précise. J. C. est , dit-il ; la résurrection & la vie : il exige de Marthe qu'elle le croie sans hésiter , & qu'elle le confesse le Fils du Dieu vivant , & il assure que son Frere ressuscitera non-seulement au dernier jour , mais dans quelques momens : ainsi J. C. ayant ressuscité Lazare après avoir parlé de la sorte , il est sensible que ces paroles sont la vérité même , & qu'il est le Fils du Dieu vivant , égal en tout à Dieu son Pere.

8°. Par l'accomplissement de ses prédictions. J. C. a prédit que toutes les Nations se convertiroient , & qu'il viendrait de l'Orient & de l'Occident un grand nombre de gens qui auroient un jour leur place dans le Royaume du Ciel , avec Abraham , Isaac & Jacob : il parloit ainsi lorsque l'idolâtrie regnoit dans toute la terre , & néanmoins l'effet a vérifié sa parole. 1°. J. C. a prédit à la ville de Jerusalem qu'il viendrait un tems où ses ennemis l'environneroient de tranchées , qu'ils l'enfermeroient , & la ferreroient de tous côtés , & enfin qu'ils la raseroient & la détruiraient entièrement ; & on voit , qu'environ trente-sept ans après , cette ville fut prise & détruite en la même maniere que J. C. l'avoit dit. C'est ce que l'on peut voir dans Joseph qui étoit présent au siege ,

Clercs de patrimoine. Cependant les Dixmes sont d'obligation parmi nous en vertu d'une coutume de 800 ans , & par une constitution humaine fondée sur l'exemple de la Loi divine positive.

Les Dixmes sont établies pour donner la subsistance temporelle à ceux dont on reçoit la nourriture spirituelle : elles doivent donc être régulièrement payées aux Pasteurs , de qui le peuple , qui les paie , reçoit l'instruction & les Sacremens : de-là vient qu'en quelques pays les Evêques , comme premiers Pasteurs , ont toutes les Dixmes ; & qu'en plusieurs lieux les Chapitres des Cathédrales en possèdent une grande partie , parcequ'ils ont partagé avec l'Evêque les biens de l'Eglise matrice. Les Curés de la campagne jouissent de la plupart des Dixmes , & on les a regardés dans les derniers tems comme ceux qui y avoient le plus de droit , parcequ'en effet ils portent le plus grand poids du travail. La Dixme n'est pas toujours la dixieme partie des fruits. En la plupart des lieux elle est moindre : c'est par exemple , une gerbe sur douze , treize ou quinze ; & en quelques lieux on ne donne que la vingtieme ou la trentieme.

On distingue les grosses & les menues Dixmes. Les grosses sont celles du blé & des autres grains , du vin & autres boissons , du foin & de tous les gros fruits. Les menues sont celles des légumes & des herbages : il y a aussi des Dixmes de charnage , comme des veaux , des agneaux & des petits cochons : elles se reglent par l'usage de chaque pays. On distingue encore les anciennes dixmes & les noyales. Les premieres , sont celles qu'on a coutume de lever ; les secondes , celles des terres nouvellement défrichées , ou nouvellement chargées de fruits sujets à dixme. La nouveauté est bornée à quarante ans avant la demande.

Les Dixmes sont censées appartenir au Curé , & on ne lui demande pas d'autres titres que son clocher. Si les grosses Dixmes appartiennent à d'autres , on lui accorde toujours les menues & les noyales , s'il n'y a titre contraire. Et s'il n'a pas la Dixme on lui assigne la portion congrue. La portion congrue est une portion que l'Evêque ou autre gros décimateur doit assigner au Curé , en espece ou en argent pour son entretien , fixée à 300

liv. par les derniers Arrêts du Parlement de Paris, & que la Déclaration du Roi de 1686, a étendus à toute la France. Il en est de même des Curés primitifs à l'égard des Vicaires perpétuels.

On peut prescrire la quotité des Dixmes & la forme de les paier par une profession de quarante ans ; mais il n'y a point de profession qui fuffise pour exempter les Laïques de payer la Dixme : le fond en est imprescriptible. La Dixme est due avant tout autre dette. On la leve en espece sur le Champ, & les Propriétaires sont tenus d'avertir du jour qu'ils dépouillent leurs héritages. Lorsque le domicile du Laboureur est dans une Paroisse, & les Héritages qu'il laboure dans un autre, l'usage le plus général est de partager les Dixmes par moitié. On doit suivre en cela la Coutume des lieux. *Fleury, inf. tit. au droit Franç.*

Les Conciles ordonnent de payer les Dixmes : les Capitulaires de Charlemagne parlent expressément & en termes très forts de l'obligation où sont les Fideles de payer les Dixmes, comme étant un droit qui appartient à l'Eglise. *Inviti Ecclesiæ restituant qui voluntariè dare neglexerint.* L'Ordonnance des Blois, art. 50. défend aux Propriétaires des Héritages sujets à Dixmes, d'al-léguer un Jugement que le droit de Dixmes n'est dû qu'à volonté. Ainsi, ceux qui refusent de payer les Dixmes & les autres droits dûs à l'Eglise, péchent contre le septieme Commandement, qui défend de prendre le bien d'autrui ni de le retenir. *Decimæ*, dit S. Thomas, *ex debito requiruntur, & qui eas dare noluerint, res alienas invadunt.* 2. 2. qu. 86. art. 1. Et lorsque l'Eglise a remarqué que les Fidèles ne s'acquittoient pas de cette obligation, elle a ajouté aux exhortations les menaces & même les peines pour les y contraindre.

DIXMES INFRODÈRES (les) sont celles qui sont aliénées aux Seigneurs ecclésiastiques ou temporels & qui sont possédées comme biens profanes par des Laïcs. Leur origine vient de ce que, lors de l'établissement des Fiefs, les Seigneurs donnoient des terres à leurs Vasseaux, à la charge de leur rendre une partie des fruits, comme il est évident par le Droit de Champart, & quelquefois ils ne se réservoient que les Dixmes, c'est-à-dire, la dixieme

ou la neuvieme partie. Le troisieme Concile de Latran tenu sous Alexandre III. l'an 1179. défendit aux Laïcs qui possédoient des dixmes, de les transmettre à d'autres Laïcs. En France on a laissé aux Laïcs des dixmes dont ils se trouveroient en possession avant le Concile de Latran, & on les considere comme un bien profane.

DOCTEUR DE L'EGLISE. (un) On a donné ce nom à ceux des Peres de l'Eglise, qui ont le plus écrit, & dont la Doctrine est autorisée & suivie depuis plusieurs siecles. On compte quatre Docteurs de l'Eglise Grecque; savoir, S. Athanase, S. Basile le Grand, S. Gregoire de Nazianze, & S. Jean Chrysostôme: & quatre de l'Eglise Latine, qui sont S. Ambroise, S. Augustin, S. Jérôme, S. Grégoire Pape, dit le Grand.

DOMAINE, ou droit de propriété sur une chose. Le Domaine ou propriété d'une chose peut être transféré d'une personne à une autre; 1°. Par un contrat valide. 2°. Par la prescription. 3°. Par le droit de succession. Il y a cinq conditions pour que la prescription soit acquise; 1°. que la chose soit prescriptible; 2°. que la possession de cette chose n'ait pas été interrompue; 3°. que le possesseur soit dans la bonne foi; 4°. qu'on ait un titre présumptif à la chose; 5°. que le tems nécessaire pour la prescription soit accompli.

Il y a de plusieurs sortes de Domaines; premierement, le Domaine de propriété: c'est celui qu'on a sur une chose, & dont on peut disposer comme de la sienne propre. Le second de Jurisdiction: c'est le pouvoir de gouverner des Sujets qui sont libres. Le troisieme, l'utile: il donne non la propriété de la chose, mais seulement l'usage. Le quatrieme, le direct: il ne regarde que la propriété de la chose, lorsqu'il est imparfait, & s'il est parfait, il réunit la propriété & l'usage de la chose.

Avant le péché, l'Homme avoit droit sur toutes les choses créées, par le droit de sa création. *Dominamini*, dit le Seigneur à Adam, *universis animantibus quæ moventur super terram*. Gen. 1. Mais depuis le péché, quoiqu'il ce droit soit resté à tout le genre humain, il n'a pas resté à chaque Homme en particulier, à cause de la division établie dans les Familles & dans les Roiaumes, pour les biens d'un chacun.

Les Monasteres peuvent avoir le Domaine ou posséder en propre quelque chose, mais non les Religieux en particulier; car tout ce qu'ils acquierent, ils l'acquierent au Monastere. Les Clercs ou Ecclesiastiques n'ont point pareillement de propriété sur les revenus de l'Eglise, qu'on appelle Bénéfices, & ils pèchent contre la justice lorsqu'ils les dissipent, parceque les Canons ont déclaré que ces sortes de biens appartenoient à Dieu, & non aux Bénéficiers, & nommément le vingt-huitieme Canon Apostolique, que le Concile de Trente a inséré parmi les siens, & qu'ils n'en font que les Oeconomies & les Dispensateurs; ces biens étant le patrimoine des Pauvres, les vœux des Fideles, le prix des péchés.

DOMICILE. (le) Domicile en matiere de Mariage, est une des formalités essentielles pour la validité du Mariage. Car, pour pouvoir se marier valablement en France, il faut que l'une & l'autre Partie aient demeuré sur une Paroisse depuis six mois, à l'égard de ceux qui demeuroident auparavant dans une autre Paroisse de la même Ville ou du même Diocèse; & depuis un an pour ceux qui demeuroident dans un autre Diocèse, à moins d'avoir une permission spéciale, & par écrit, du Curé des Parties ou de l'Evêque Diocésain, le tout à peine de nullité de Mariage, conformément à l'Edit de 1697. Cependant le Curé de la Paroisse où les Parties sont venues demeurer, peut les marier avant cet espace de tems; 1°. lorsqu'elles y demeurent, *bona fide & animo commorandi*; 2°. lorsqu'ils ont fait publier leurs Bans au lieu où ils ont demeuré six mois ou un an auparavant, & qu'ils ont la permission du Curé ou de l'Evêque des lieux où elles demeuroident.

Lorsque les deux Parties sont de deux Paroisses ou d'une même, & que l'une d'elles n'a pas encore demeuré sur cette Paroisse le tems prescrit, le Certificat de la publication des trois Bans qu'elle a fait faire sur la Paroisse qu'elle a quittée suffit, sans qu'il soit nécessaire d'une permission expresse du Curé qui les a publiés. 2°. Si un Mariage étoit fait dans la Paroisse du Garçon, sans publication de Bans en la Paroisse de la Fille, il ne laisseroit pas d'être valide, lorsqu'ils sont l'un & l'autre majeurs. Cependant les Arrêts du Parle-

ment, dans ces sortes de cas, ont blâmé le Curé du Garçon de l'avoir marié sans une dispense de la publication des trois Bans ; mais comme ce Mariage est fait par l'un des Curés des Parties, & que dans ce cas le défaut de publication des Bans n'est pas un empêchement dirimant, le Mariage est valide.

2°. Comme il est possible qu'une personne ait son Domicile sur deux Paroisses, à cause de deux demeures égales, c'est le Curé de la Paroisse où l'on fait ses Pâques qui a droit de marier ; & en cas de doute, on doit consulter l'Evêque. Que si la Maison est de deux Paroisses, comme on en voit des exemples à Paris, le Curé, qui a droit de marier, est celui sur le territoire duquel est la porte principale d'entrée de cette Maison. Au reste, le Curé, qui a droit de marier ceux qui passent l'Hiver dans la Ville & l'Été à la Campagne, est celui de la Ville, dès que ces personnes-là y ont une demeure fixe, & qu'ils ne vont à la Campagne que pour soigner leurs biens, ou pour prendre l'air, & pour leur plaisir.

3°. Le Domicile des Mineurs, ou Enfans de Famille, peut être de deux sortes ; l'un de droit, & c'est celui de leurs Pere & Mere, & à leur défaut celui de leurs Tuteurs ou Curateurs ; l'autre de fait, & c'est celui où il peut arriver qu'ils demeurent, comme en pension, ou en apprentissage, ou dans un emploi, ou au service d'autrui. Et lorsqu'ils en ont deux, leurs Bans doivent être publiés dans la Paroisse où ils demeurent effectivement, & dans celle de leurs Pere & Mere, & celle de leurs Tuteurs & Curateurs.

4°. Quand les Enfans majeurs ont un domicile fixe hors de la Paroisse de leurs Pere & Mere, comme s'ils sont en métier, ou s'ils ont un emploi stable, leur vrai Curé est celui sur la Paroisse de qui ils demeurent actuellement & publiquement, & depuis le tems porté par les Ordonnances.

5°. Lorsque les personnes n'ont point de demeure fixe & assurée, comme ceux qui vont de Ville en Ville, pour la nécessité de leurs affaires, ou se perfectionner dans leur Art, le Curé à qui ils se présentent pour se marier ne le doit faire qu'après une exacte information de leur véritable état, de leur Pais, de leur Famille, de leur Dio-

cèse, pour savoir quels ils sont, leur âge, la Religion qu'ils professent, s'ils n'ont pas déjà contracté Mariage ; le tout par des actes en forme & légalisés. C'est la disposition du Concile de Trente, *sess.* 24. c. 7. Et lorsque le Curé a reçu tous les actes en bonne forme, il doit les porter à l'Ordinaire, qui donne une dispense, par écrit, de domicile, à la personne qui demande à se marier. Car selon l'Edit de 1697. les personnes passantes, ou dont l'une des deux est sans domicile, ne peuvent être mariées par aucun Curé, sans en avoir une permission expresse de l'Evêque Diocésain. C'est aussi la disposition du Concile.

DON, en matiere de choses spirituelles, s'entend des dons du Saint Esprit, ainsi que des autres dons spirituels, dont Saint Paul fait mention au Chapitre 12. de la premiere aux Corinthiens. Les Grecs appellent *Saints Dons*, les Symboles du corps & du sang de J. C. même avant la consécration, & lorsqu'ils ne sont que du pain & du vin, mais après une simple bénédiction. *Voyez* Dons du Saint Esprit, à *Esprit*.

DONATISTES. Hérétiques célèbres dans le quatrième siecle. Ils furent d'abord Schismatiques : l'origine de leur schisme vint de ce que Donat, Evêque de Casenaires, en Afrique, entreprit d'ordonner Majorin, Evêque de Carthage, au préjudice de Cecilien, Evêque légitime, & ce schisme eut de longues & fâcheuses suites. Les Donatistes joignirent bientôt l'hérésie au schisme : ils osèrent enseigner que le Baptême & les autres Sacremens donnés hors de l'Eglise, étoient nuls ; qu'il falloit rebaptiser tous les Hérétiques ; que l'Eglise étoit périée par toute la terre, & qu'elle ne subsistoit que dans leur Société.

Non contents de publier de pareilles erreurs, ils voulurent les mettre en pratique ; ils ordonnerent des Evêques & des Prêtres, prétendant que toutes les Ordinations faites par les Evêques Catholiques étoient nulles, & que les Pasteurs Catholiques étoient déchus de tout droit au Ministère. On ne peut lire, sans horreur, dans l'Histoire ecclésiastique, les violences, les excès, les sacrilèges qu'ils commirent dans les Eglises, dont ils entreprirent de se rendre les Maîtres. Ils profanoient

la Sainte Eucharistie : ils fouloient aux piés les saintes huiles ; ils brisoient les Autels & les Vases sacrés ; ils obligeoient les Vierges sacrées à renouveler leurs vœux de virginité , comme si les premiers eussent été nuls , & ils exerçoient toute sorte de violences contre les Catholiques. Bien-tôt ils se diviserent entre eux en plusieurs Sectes. Quoiqu'ils eussent été condamnés dans un Concile de Rome l'an 313. & dans un autre à Arles , l'an 314. ils persisterent dans leur schisme jusqu'au siècle suivant.

L'Empereur Honorius voulant , pour le bien de l'Eglise , mettre fin à ce schisme , ordonna que les Evêques Catholiques & ceux du parti des Donatistes , tiendroient une Conférence. Elle se tint en effet à Carthage , l'an 411. les Evêques Catholiques s'y trouverent au nombre de deux cens quatre-vingt , & les Donatistes au nombre de cent cinquante-neuf. S. Augustin y assista & fut choisi par les Evêques , pour disputer avec les Donatistes. Ce Saint Docteur les confondit par la force & la solidité de ses raisons. Et les Evêques Catholiques , pleins de charité & de zele pour le salut de ces Hérétiques , & pour les engager à rentrer dans le sein de l'Eglise , offrirent de partager leurs Sieges avec eux , même de les leur céder absolument , s'ils vouloient renoncer au schisme.

Cet exemple mémorable de la générosité épiscopale , capable d'adoucir les Hommes les plus intraitables , ne put toucher ces cœurs endurcis. Cependant , leur Secte diminua insensiblement après cette conférence , & cette hérésie s'anéantit insensiblement. S. Augustin , & S. Optat , Evêque de Mileve , sont ceux qui ont le plus écrit contre les Donatistes. Les Traités de S. Augustin , contre les Donatistes , sont recueillis dans le Tome 9 de la dernière Edition des Ouvrages de ce Pere.

DROIT CANON ou **CANONIQUE** (le) tire son nom du mot grec *Κανον* , qui signifie une regle. Il est composé de trois différens Recueils ou Collections. La première , qui en fut faite en grec , étoit composée des Canons des deux premiers Conciles généraux de Nicée & de Constantinople , & des cinq Conciles particuliers d'Ancyre , de Neocesarée , de Gangres , d'Antioche , &

de Laodée. Ce premier Recueil contient l'ancien Droit par lequel l'Eglise a été gouvernée pendant près de mille ans. Dans le huitieme siecle, Denis le Petit fit une Collection de ces anciens Canons de l'Eglise Grecque, qu'il traduisit en latin. Il y ajouta les Decrets des Papes depuis Syrice jusqu'à Anastase, & cinquante Canons attribués aux Apôtres. Le Pape Adrien presenta cette Collection à l'Empereur Charlemagne, & elle fut reçue en France.

La seconde partie du droit Canon a trois parties. La premiere s'appelle le Décret : il fut composé par le Moine Gratien. C'est une concordance des premieres Collections ; elle fut publiée l'an 1155. La seconde, ce sont les Decretales, Collection faite par l'ordre de Grégoire IX. La troisieme fut appelée les Clémentines, parcequ'elles avoient été composées par Clément V. C'est une compilation des Canons du Concile de Vienne, qui fut publiée par Jean XXII. Ce Pape y ajouta d'autres Constitutions, qu'il appella Extravagantes. Cette derniere Collection s'appelle le Sexte. Ce sont ces trois sortes de Collections ; savoir, le Décret de Gratien, les Decretales, & le Sexte, qui composent le droit Canonique, pour le for contentieux.

Nous ne tenons, en France, pour droit Canonique, dit M. de Fleury, en ses Institutions, que les Canons reçus d'un consentement universel par toute l'Eglise Catholique, ou bien les Canons des Conciles tenus en France, & les anciennes coutumes de l'Eglise Gallicane. Ainsi nous recevons tout l'ancien corps des Canons de l'Eglise Romaine, apporté par Charlemagne, mais oublié pendant longtems. 1^o. Les Canons recueillis par Gratien, en tant qu'ils ont autorité par eux-mêmes. 3^o. Les Decretales des cinq Livres de Gregoire IX. 4^o. Quelques-unes du Sexte & des Clementines, qui ne sont point contraires ni à nos libertés, ni aux Ordonnances de nos Rois, ni aux usages du Royaume ; & de cette maniere il y en a une bonne moitié que nous ne recevons pas.

DUEL (le) est un combat de deux ou de plusieurs personnes qui conviennent du tems & du lieu pour se battre, en s'exposant au danger de perdre la vie. Selon

les Théologiens, c'est une des plus énormes especes du péché d'homicide ; 1^o. en ce qu'on s'expose à mourir & à faire mourir son prochain en péché mortel. 2^o. En ce qu'on tire gloire de ce péché, ce qui est le comble de la malice du cœur, & qui offense bien plus outrageusement la majesté de Dieu. Le Concile de Trente dit que cette coutume est détestable, & ne peut procéder que de la malice du Démon : *fabricante Diabolo intròductus*. Sess. 25. c. 19.

Mais si deux Hommes étant ensemble ou se rencontrant viennent à se quereller, ce n'est pas un duel proprement dit, parcequ'il n'y a pas eu assignation de tems ni de lieu. L'Eglise a ordonné des peines très-rigoureuses contre cette especie de crime. Les Canons privent de sépulture ceux qui meurent dans le combat. Le Concile de Trente ordonne la même peine, & excommunie ceux qui survivent au duel. Voyez le Pénitenciel Romain. Ceux qui participent à ce péché sont, 1^o. ceux qui font ou font faire l'appel ; 2^o. ceux qui acceptent le défi quand même l'action ne s'ensuivroit pas ; 3^o. ceux qui prêtent secours & qui facilitent l'action ; 4^o. ceux qui pouvant empêcher le duel ne l'empêchent pas.

DYPTIQUES. Mot usité dans l'Histoire de l'Eglise, tiré du Grec, signifiant Tables pliées en deux, & qui contenoit trois Catalogues. Dans le premier étoient écrits les noms, surtout des Martyrs & des Confesseurs. Dans le second, les noms des Fideles qui vivoient encore, & recommandables par leur dignité ou par les services rendus à l'Eglise. Ainsi on y mettoit les noms du Pape, de l'Evêque diocésain, de l'Empereur, des Princes & des Magistrats. Dans le troisieme, on mettoit le nom des Fideles qui mouroient dans la communion de l'Eglise.

Quand on vouloit déclarer un Homme saint, on inséroit son nom dans les Dyptiques des Saints, c'est-à-dire, selon l'usage de Rome, dans le Canon ; car on ne récitoit les Dyptiques que pendant le Canon, de-là est venu le mot de Canonisation. Ces trois Catalogues étoient récités pendant la Messe, & quand ils étoient trop longs on se contentoit de réciter les principaux noms. C'étoit ordinairement un Diacre ou un Soudiacre qui les récitoit. Dans le tems de l'offrande on recitoit, selon l'usage des

Eglises de France, le nom du Pape, des Princes, des Magistrats, & des Fideles qui avoient été à l'offrande. On voit des vestiges de cet usage dans les prieres du Prône. A Rome, on récitoit le premier Catalogue au commencement de la Messe, après les paroles du premier *Memento*. Le second après celles-ci, *Communicantes*, &c. Ainsi on nommoit, comme aujourd'hui, en particulier la Sainte Vierge, les Saints Apôtres, & les Saints Martyrs inférés dans les Dyptiques. Et le troisieme, qui est celui des Morts, au second *Memento*.

Cet usage si saint par lui-même occasionna dans la suite des troubles dans l'Eglise, par les différens préjugés où étoient quelquefois les Eglises particulieres à l'égard de certaines personnes. Il y avoit des Eglises qui prioient pour des gens pour lesquels d'autres Eglises refusoient de prier. Ainsi les Eglises d'Orient honoroient dans leurs Dyptiques le nom d'Acacius, & les Eglises d'Occident le regardoient comme Hérétique, ce qui étoit en effet. Le Pape Saint Innocent ne voulut jamais avoir de communication avec les Espris d'Orient jusqu'à ce qu'elles eussent rétabli, dans leurs Dyptiques, le nom de S. Jean Chrysostôme, mort en exil où il avoit été injustement envoié par les intrigues de l'Impératrice Eudoxia, & de Theophile d'Alexandrie, ses implacables persécuteurs.

E.

EBIONTES (les.) anciens Hérétiques, Sectateurs des erreurs d'Ebion; nom hébreu qui signifie pauvre, & qui vivoit au même-tems que les Nazaréens & les Cerinthiens, c'est-à-dire, vers l'an 71 de J. C. Ils soutenoient que J. C. n'étoit qu'un pur Homme: ils condamnoient la virginité: ils se plongeioient dans toutes sortes d'infâmies: ils joignoient à la Religion chrétienne les cérémonies de l'ancienne Loi: ils n'admettoient de l'Ecriture-Sainte que le Pentateuque, & rejettoient tous les Prophètes. Ebion avoit recueilli tous les dogmes des Samaritains & des Nazaréens, qu'il méla avec les siens & ceux de Carpocrate & de Cerinthe: il écrivit de faux Actes des Apôtres, & il rejettoit le nouveau Testament. On dit que S. Jean écrivit son Evangile contre Ebion & Cerinthe.

sinthe. Origene & d'autres ont cru qu'Ebion est le nom d'une Secte, & non d'un Homme. *Voyez* Saint Irenée, l. 1. c. 26. S. Epiph. *hær.* 19.

ECCLESIASTE. Un des Livres sapientiaux de l'Ecriture-Sainte. Ce mot vient du Grec, & signifie Orateur ou Prédicateur, parceque dans tout ce Livre Salomon parle contre la vanité du monde, & fait comprendre qu'il est bien revenu des vanités : il fait des remarques sur les différentes occupations des Hommes : il exhorte ses Lecteurs à la piété, & il menace les rebelles à ses instructions, d'une mort fâcheuse & des Jugemens de Dieu.

ECCLESIASTIQUE. Autre Livre moral de la Sainte Ecriture. Ainsi appelé du mot latin *Ecclesiasticus*, c'est-à-dire, qui prêche. L'Auteur de ce Livre est Jesu l'aîné Fils de Sirach, qui l'écrivit en hébreu, mais il a été traduit en grec par un autre Jesu, son petit Fils ou Arrière petit-Fils. L'exemplaire hébreu s'est perdu, quoique Saint Jérôme assure l'avoir vu. La seule version grecque s'est conservée. Ce Livre donne des préceptes excellens de toutes sortes de vertus.

ECCLESIASTIQUE (Esprit) est une certaine vertu de l'esprit de Dieu par laquelle on fait avec affection & facilité toutes les fonctions de cet état. En voici les marques essentielles. Avoir une haute idée du Saint Ministère. Porter avec plaisir l'habit ecclésiastique, & d'une manière conforme aux Saints Canons. N'aimer point le monde, c'est-à-dire, les maximes corrompues du siècle, ni ses assemblées profanes. Avoir une certaine aptitude pour les Sciences. Aimer la lecture & l'étude, & travailler sérieusement à se rendre capable d'exercer les fonctions ecclésiastiques. Avoir un amour singulier pour la chasteté; être assez affermi dans cette vertu pour avoir lieu de s'assurer, qu'avec la grace de Dieu & beaucoup de vigilance, on perséverera jusqu'à la fin. En un mot retracer dans ses mœurs le portrait que le Concile de Trente a fait des Hommes vraiment ecclésiastiques, en disant : qu'étant appelés à un état qui les rend le partage du Seigneur, ils doivent régler si bien leur vie & leurs mœurs, qu'il ne paroisse en eux rien que de grave; & qu'ils fassent connoître leur modestie & leur piété dans leurs habits, dans leurs gestes, dans leur dé-

marche, dans leurs paroles & dans toutes leurs actions ; qu'ils doivent éviter les fautes même legeres, qui seroient considérables en eux, de façon qu'ils s'attirent la vénération de tout le monde. *Quapropter sic decet omnino, Clericos in sortem Domini vocatos, vitam moresque suos omnes componere, ut habitu, gestu, incessu, aliisque omnibus rebus, nihil nisi grave, moderatu ac religione plenum præ se ferant ; levia etiam delicta, quæ in ipsis maxima essent effugiant, ut eorum actiones cunctis asserant venerationem.* Conc. Trid. sess. 22. De reform. c. 1.

ECCLESIASTIQUE. Voyez Clercs.

ECCLESIASTIQUES. (Vie & Conduite des) Le Concile de Trente a fait un Reglement touchant la bonne conduite & l'honnêteté de vie que doivent observer les Ecclésiastiques. » Le Saint Concile ordonne, disent les » Peres de ce Concile, que toutes les choses qui ont été » déjà salutairement établies & suffisamment expliquées » par les souverains Pontifes & par les Saints Canons » touchant l'honnêteté de vie, la bonne conduite, la » bienséance dans les habits, & la science nécessaire » aux Ecclésiastiques, comme aussi sur le jeu, les festins, » les danses, les jeux de hazard & autres, & même sur » toutes sortes de désordres, & sur l'embarras des affaires séculières qu'ils doivent éviter, soient à l'avenir » observées sous les mêmes peines & même sous de » plus grandes, selon que les Ordinaires trouveront à » propos de les régler ; sans que l'exécution de ce qui » regarde la correction des mœurs puisse être suspendue » par aucune appellation ; & s'ils s'aperçoivent de quel » que relâchement dans la discipline sur quelques-uns » de ces points, ils s'appliqueront de tout leur pouvoir » à les remettre en usage & à les faire observer exactement par tous les Fideles, nonobstant toutes coutumes contraires, de peur que Dieu ne les en recherche un jour, & qu'ils ne soient eux-mêmes justement » châtiés, pour avoir négligé la correction de ceux qui » leur étoient soumis ». *Concile de Trente, Decr. de la Reform., chap. 1.*

ECRITURE-SAINTE (l') est composée de l'ancien & du nouveau Testament. Elle a été inspirée de Dieu même, Les Saints personnages qui l'ont donnée aux Hom-

ne s'ont été que ces interpretes, & les Prophètes & les Apôtres ses organes. Elle a des caracteres de divinité qui la distinguent des autres ouvrages des Hommes. Elle est, avec la Tradition, la regle de la foi, des mœurs & de la religion. Les Livres de l'Ecriture-Sainte sont véritablement de ceux dont ils portent le nom. Les Juifs sont ennemis des Chrétiens, les Chrétiens sont divisés en une infinité de Sectes; cependant tous reconnoissent la divinité de l'Ecriture, tous s'en servent.

Voyez les preuves de l'authenticité de l'Ecriture-Sainte aux articles Moïse & Prophetes. *V.* le Canon ou Catalogue des Livres de l'Ecriture-Sainte à l'article Canoniques, Livres Canoniques. *V.* Langue originale de l'Ecriture-Sainte au mot Hébreu. *V.* Version de l'Ecriture-Sainte. *V.* Septante. *V.* Vulgate. *V.* Nouveau Testament à l'article Testament. *V.* Apocryphes, Livres Apocryphes. *V.* Tradition. *V.* Sens divers de l'Ecriture-Sainte.

ECTHESE D'HERACLIUS. C'étoit une exposition de foi que cet Empereur fit publier en forme d'Edit, à l'occasion de la dispute qui s'étoit élevée touchant une ou deux opérations de J. C. Elle avoit été composée par Sergius, Patriarche de Constantinople, Chef déclaré de l'hérésie des Monothelites. Elle étoit orthodoxe sur le dogme de la Trinité & de l'Incarnation: mais elle renfermoit l'erreur à l'égard des deux opérations en J. C. car elle enseignoit expressément l'unité d'opération & de volonté, & elle n'avoit été dressée qu'à ce dessein. Le Patriarche Sergius la fit même recevoir dans le Concile, & en ordonna la souscription sous peine d'excommunication; mais au Concile de Constantinople, le sixieme général, la vérité triompha de l'erreur. *Voyez* Monothelites.

EGLISE. (1°) Le mot d'Eglise est grec, & signifie Convocation, Assemblée, Société. Son usage ordinaire & particulier désigne les assemblées des Chrétiens, & dans ce sens on la définit la société visible des Fideles qui sont réunis par la profession d'une même foi & par la participation aux mêmes Sacremens institués par J. C. son Chef invisible, sous l'autorité des Pasteurs légitimes, & principalement du Chef visible de l'Eglise, Vicaire de J. C. & successeur de Saint Pierre. On donne divers noms à l'Eglise, tirés de l'Ecriture-Sainte, comme

Maison & Edifice de Dieu : *Ut scias quomodo oporteat te in Domo Dei conversari, quæ est Ecclesia Dei vivi.* 1. Tim. 3. Le troupeau de J. C. *Fiet unum ovile & unus Pastor.* Joan. 10. L'Epouse de J. C. *Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo.* 1. Cor. 11. Le Corps de J. C. *Ipse est caput corporis Ecclesiæ.* Coloss. 1.

On divise l'Eglise. 1^o. En Eglise triomphante. 2^o. Souffrante. 3^o. Militante. L'Eglise triomphante est la société des Bienheureux qui sont dans le Ciel ; on l'appelle aussi la Jerusalem céleste, la Cité de Dieu, l'Eglise des Prédestinés. L'Eglise souffrante compose la société de ceux qui étant morts en état de grâce ne sont pas encore assez purifiés pour entrer dans le Ciel, & sont dans le Purgatoire. L'Eglise militante est celle des Fideles qui sont sur la terre. Elle est ainsi nommée à cause des combats qu'elle a à soutenir tant qu'elle subsistera. Mais pour être membre de l'Eglise, il faut 1^o. être baptisé : car, J. C. dit que ceux qui ne seront point baptisés, n'entreront pas dans le Ciel : *Nisi quis renatus fuerit, &c.* V. Baptême : en effet, ce n'est que par le Baptême que nous recevons la remission du péché originel. 2^o. N'avoir pas été justement retranché du corps de l'Eglise ; comme Enfants rebelles & désobéissans, selon le pouvoir que J. C. en a donné à son Eglise.

De-là il suit, 1^o. que les Infideles & les Juifs ne sont pas membres de l'Eglise. 2^o. Les Hérétiques, les Schismatiques, les Apostats ne le sont pas, car ils s'en sont séparés. C'est le sentiment des Peres & de toute la Tradition. Voyez S. Irenée, l. 3. c. 4. Tertull. de præscrip. S. Jérôme, dialog. cont. Lucifer ; le neuvième Canon du Concile de Laodicée ; le sixième Canon du Concile de Constantinople. 3^o. Les Excommuniés, tant qu'ils demeurent dans l'état d'excommunication. Cependant cette proposition demande une explication : le mot d'excommunication ne porte que la privation des biens auxquels l'Excommunié avoit droit auparavant : car l'Eglise qui l'excommunie ne peut le priver que de la Communion des biens qu'elle peut lui ôter & qu'elle peut aussi lui rendre. Ainsi elle ne peut lui ôter le Baptême par lequel on est fait Enfant de l'Eglise, & en vertu de ce caractère, les Excommuniés appartiennent en ce sens à l'Eglise, c'est-

à dire, que ce sont des Enfans chassés la maison, & privés des biens dont ils jouissent quand ils y demeu-
roient; mais ce sont toujours des Enfans, qui ont le ca-
ractere de Chrétien : ainsi, quand on dit que les Excom-
muniés sont retranchés du corps de l'Eglise, cela signi-
fie qu'ils n'ont plus de droit aux biens de l'Eglise, à ses
Assemblées, aux Sacremens, aux suffrages & aux bon-
nes œuvres des Fideles; qu'ils sont des branches retran-
chées de l'arbre : mais ils ne sont pas moins sous la puis-
sance & l'autorité de l'Eglise, & ils lui appartiennent
comme un Enfant rebelle & fugitif. 4°. Les Cathécume-
nes n'en sont pas, parce qu'ils ne sont pas encore bapti-
sés, mais ceux qui meurent avant d'être baptisés, &
dans le desir du Baptême, sont réputés sauvés. 5°. Les
Méchants & les Réprouvés lorsqu'ils professent le culte
exterieur de la foi, en sont encore; car, dans l'Ecriture,
l'Eglise est comparée à un aire où il y a des pailles,
qui doivent être brûlées, *Perfundabit aream suam . . .*
paleas autem comburet igni inextinguibili, Math. 3. Ce
sont à la vérité, des membres-morts, mais qui tiennent
toujours au corps; tant qu'ils n'en sont pas retranchés
par l'excommunication.

Comme il y a plusieurs Sociétés qui prétendent être
l'Eglise Chrétienne, tels que sont les Schismatiques, les
Luthériens, les Calvinistes, les Protestans d'Angleterre;
la regle que l'on doit suivre pour discerner la véritable
Eglise, est de faire attention aux quatre caracteres, qui,
selon toute la Tradition, distinguent l'Eglise de ces So-
ciétés Hérétiques ou Schismatiques; savoir, l'unité, la
sainteté, la catholicité, l'apostolicité. En effet, ils sont
marqués expressément par le Symbole de Constantinople,
suivi par les autres Conciles généraux, & dont
l'autorité est même respectée par les Chrétiens de tou-
tes les différentes Sociétés : *Et in unam Sanctam, Catho-
licam & Apostolicam Ecclesiam*. Voyez chacun de ces
caracteres à leur article. Voyez le mot Pape.

ELECTION DE DIEU. (1°) C'est le choix que Dieu
fait par son bon plaisir, des Anges, des Hommes, pour
des desseins de grace & de miséricorde. Voyez Prédesti-
nation.

ELECTION DES EVEQUES. (1°) Elle se faisoit dans
N iij

la primitive Eglise par le Clergé, en présence du peuple. Sous la première race de nos Rois, l'Election se faisoit par le Clergé, & le Roi la confirmoit. Sous la seconde race, nos Rois donnerent atteinte à ce droit. Au commencement de la troisième, ils rétablirent la liberté des Elections, se réservant seulement le pouvoir d'agréer les personnes élues. Saint Louis rétablit même la liberté des Elections; par la Pragmatique - Sanction. Charles VII confirma cette liberté par la célèbre Pragmatique dressée à Bourges l'an 1438, mais par le Concordat fait entre Leon X & François premier, la Pragmatique fut abolie & les Elections supprimées. *Voyez* Concordat.

ELIE. Prophète célèbre sous les Rois de Juda & d'Israël, par le don des miracles dont il fut favorisé. Les plus remarquables sont, qu'il arrêta les pluies du Ciel, & il fit ensuite pleuvoir: il obtint par ses prières un miracle éclatant, pour confondre les Israélites attachés au culte idolâtre de Baal. Il fut nourri par un Corbeau: il ressuscita le Fils d'une Veuve. Il fut nourri par un Ange lorsqu'il fuyoit pour éviter la colere de Jezabel, Reine impie & idolâtre, à laquelle il prédit qu'elle feroit mangée des Chiens, ce qui arriva. Il fit descendre deux fois le feu du Ciel sur deux compagnies de cinquante Hommes: il divisa le fleuve du Jourdain avec son manteau & le passa à pied sec; il fut ravi au Ciel sur un chariot de feu, & il doit revenir, à la fin du monde, sur la terre, pour travailler à la conversion des Juifs. *V. le troisième Livre des Rois, c. 17 & suiv. l. 4. c. 1. & suiv. Eccli. 48. Math. 11. Jac. 5. 17. Malach. 4. 5.*

ELISÉE, autre Prophète également célèbre dans les Saintes Ecritures, par ses miracles; il étoit Disciple d'Elie, il passa, comme son Maître le Jourdain à pied sec; il rendit saines les eaux de Jericho; il punit les railleries de plusieurs jeunes Enfants, qui furent dévorés au nombre de quarante deux, par des Ours. Il prédit la Victoire des Rois de Juda & d'Israël sur les Moabites: il multiplia l'huile chez une Veuve: il promit à une Femme de la Ville de Sunam qu'elle auroit un Fils, & le lui obtint; & cet Enfant étant mort, il le ressuscita: il guérit de la Lèpre Naaman, & il renvoya Giezi

son Serviteur , & le punit de Lepre lui & sa postérité , parcequ'il avoit exigé un présent de Naaman , en conséquence de cette guérison miraculeuse. Il fit nager sur l'eau le fer d'une hache : il découvrit au Roi d'Israël ce qui se passoit de plus secret dans le Conseil du Roi de Syrie. Il prédit les Victoires miraculeuses que les Israélites remportèrent sur les Syriens. Enfin , l'attouchement de son corps après sa mort ressuscita un mort. *Voyez* le quatrieme Livre des Rois , 11. & *suiv.* Eccli. 48. 13. Luc. 4.

ELIPANDUS , Evêque de Toledé , & Felix , Evêque d'Urgel , Hérésiarques sur la fin du huitieme siecle : ils enseignoient que Jesus-Christ n'étoit Fils de Dieu , que par adoption , & il étoit Esclave du Pere Eternel. Cette hérésie tendoit à renouveler celle de Nestorius. Mais elle fut combattue par plusieurs doctes personages , & entre autres par Alcuin , par Paulin , Patriarche d'Aquilée , par S. Benoît , Abbé d'Aniane : on voit leurs Ecrits dans la Bibliotheque des Peres. Cette hérésie fut condamnée dans les Conciles de Ratisbonne , l'an 792 ; de Francfort , l'an 794 , & de Rome , sous Leon III , l'an 799.

EMPECHEMENS DE MARIAGE. L'empêchement de Mariage , en général , est un obstacle qui empêche deux personnes de se marier ensemble : ils sont de deux sortes. 1°. Les dirimans qui rendent le Mariage nul. 2°. Les empêchans qui le rendent illicite , de sorte que les Parties ne peuvent se marier sans péché.

Le pouvoir de mettre des empêchemens au Mariage convient à l'Eglise & aux Princes , tout ensemble , car le Mariage est en même tems un Contrat civil & un Sacrement. Il convient à l'Eglise , & on le prouve par l'Ecriture , en ce que , ce pouvoir lui a été communiqué par J. C. lorsqu'il dit à ses Apôtres : *Quæcumque alligaveritis super terram , erunt ligata & in cælo , & quæcumque solveritis super terram , erunt soluta & in cælo.* Math. 18. L'Apôtre S. Paul , parlant de l'indissolubilité du Mariage met une exception , car il déclare que lorsque de deux personnes mariées dans l'infidélité , l'une vient à se convertir , & que l'autre ne veut pas paisiblement habiter avec elle par rapport à la Reli-

gion, il est libre à la Partie fidèle de contracter avec une autre. *Quod si infidelis discedit, discedat: non enim servituti subiectus est frater aut soror in hujus modi.* 1. Cor. 7.

2^o. Par la Tradition: car le Pape Syrice dans le quatrième siècle, atteste que l'Eglise a ce pouvoir dans tous les siècles. C'est ce que témoignent les Peres & les Conciles. Celui de Trente déclare anathème, à quiconque ose dire que l'Eglise n'a pu établir certains empêchemens qui rompent le Mariage, ou qu'elle a erré en les établissant. *Sess. 14. Can. 3. & 4.*

Ce pouvoir convient aussi aux Princes puisqu'ils sont en droit & en possession d'établir les conditions qu'ils jugent nécessaires pour la validité des Contrats civils. S. Augustin regarde comme illégitime & même nul un Mariage qui ne se contracte pas selon les Loix d'un État. Or, les Contrats civils dont ils sont les Maîtres, sont le fondement & la base du Contrat Ecclésiastique, ou du Sacrement. Ainsi, étant directement maîtres de l'un, ils le sont indirectement de l'autre. Mais les Princes, par respect pour le Sacrement, se sont depuis long-tems presque entièrement déportés de leur droit sur les empêchemens & les conditions du Mariage; ce qui n'empêche pas que si les Princes vouloient faire des Loix irritantes à ce sujet, les Evêques ne dûssent les faire observer, parceque c'est le droit des Souverains.

Dès le commencement de la Monarchie, on voit que nos Rois ont fait des Loix au sujet du Mariage: nous avons celles que Childebart, Clotaire & Charibert, ont faites contre les Ravisseurs. Ils leur défendent de se marier avec la personne enlevée, sans le consentement de ses Parens: cette Loi est citée dans le second Concile de Tours, *Can. 12.* & l'Eglise a reconnu ce droit des Princes dans les Conciles. Voyez le Traité de M. de Lamoignon, sur le droit que les Princes ont d'établir des empêchemens dirimens.

Dans les derniers tems, les Rois Henri III, Henri IV, Louis XIII, & Louis XIV, ont fait des Ordonnances au sujet des Mariages. 1^o. Elles défendent à leurs Sujets de se marier qu'en présence de leur Curé. 2^o. Or-

donnent que les Mariages des Ravisseurs, avec la personne ravie, seront déclarés non-valablement contractés. 3°. Elles sévissent contre les Mariages des Enfans de Famille, qui se marient à l'insçu de leurs Pere & Mere; & les Evêques dans leurs Statuts ordonnent aux Curés d'observer ces Edits.

La Coutume peut établir un empêchement dirimant, mais il faut 1°. que l'usage qu'elle a introduit ait commencé depuis plusieurs années. 2°. Qu'elle ait intention d'obliger, *cogere*, c'est-à-dire, qu'en l'omettant on causeroit du scandale. 3°. Qu'elle ne soit contraire ni au Droit naturel, ni aux bonnes mœurs. 4°. Que les Souverains ou ceux qui sont les Dépositaires de l'autorité publique l'autorisent, ou que la connoissant ils la tolèrent. Ainsi, l'empêchement dirimant de la diversité de Religion, qui est autorisé maintenant dans l'Eglise Latine, n'a été établi que par un usage que l'Eglise a approuvé. C'est aussi une ancienne coutume de France, que les Seigneurs du Royaume ne puissent se marier sans le consentement du Roi. Cette même coutume peut abolir quelquefois un empêchement dirimant, c'est-à-dire, que quand elle est raisonnable, & qu'elle a pour but le bien public, qui est l'objet ordinaire de la Loi, elle peut prévaloir à la Loi, quoiqu'elle lui soit contraire, mais elle ne peut pas détruire les empêchemens qui sont de Droit naturel & de Droit divin.

Selon les Casuistes, c'est un péché de se marier avec un empêchement qu'on fait être dans sa personne, & il est plus ou moins grand selon la nature de l'empêchement; car s'il est dirimant, on se joue du Sacrement d'une manière sacrilège. Ainsi, un Epoux ne peut pas regarder comme son Epouse celle qu'il vient à reconnoître avoir épousée avec un empêchement dirimant, parceque les Mariages des personnes mariées avec un empêchement dirimant, n'a pû être légitime, & qu'il n'a pû devenir bon par la co-habitation, quand même elle auroit été de bonne foi; & elles ne peuvent, sans commettre un grand péché, demeurer ensemble, comme Mari & Femme, lorsqu'elles reconnoissent la nullité de leur Mariage.

Les empêchemens dirimens sont au nombre de qua-

torze ; favior , l'erreur ; la condition ; le vœu solennel de chasteté ; la parenté ; le crime : la diversité ou différence des Religions ; la violence ; les Ordres sacrés ; le lien du Mariage ; l'honnêteté publique ; l'alliance ; l'impuissance ; le rapt ; la clandestinité. On les a exprimés en six Vers latins , pour pouvoir les retenir plus facilement.

*Error , conditio , votum , cognatio , crimen ,
Cultûs disparitas , vis , ordo , ligamen , honestas ,
Si sis affinis , si forte coire nequibis ,
Raptave sit mulier , nec parti reddita tutæ ?
Si Parochi & duplicis desit præsentia testis ,
Hæc facienda vetant connubia , facta retractant.*

Voyez chacun de ces empêchemens , à leur article *V.* Dispense. Voyez sur cette matiere le Concile de Trente , *sess. 24. Can. 4.* Le Traité , *in-folio* , des Sacremens du P. Juenin , 2. vol. Le Livre de M. Gerbais , Docteur de Sorbonne , sur ces empêchemens.

LES EMPÊCHEMENS EMPÊCHANS ou non dirimens , rendent le Mariage illicite. On en compte trois ; 1^o. Le vœu simple , comme de garder la chasteté , ou de se faire Religieux , ou de ne se jamais marier. 2^o. Le tems de l'Avent & du Carême où il est défendu de se marier. 3^o. Les Fiançailles validement faites en face de l'Eglise , avec une autre personne. Ces sortes d'empêchemens ne rompent point le Mariage , s'il est une fois contracté. Mais on peut obtenir dispense de l'Evêque de ces sortes d'empêchemens ; à l'égard des Fiançailles. *V.* cet article au mot de Fiançailles.

ENCRATIQUES (les) étoient les Disciples de Tatien , Hérétiques du second siècle. Ils condamnoient le Mariage : ils disoient qu'il n'étoit pas permis de manger de la chair des animaux ni de boire du vin : ils furent nommés *Encratiques* , mot grec qui signifie Contiens. Leurs erreurs ont été réfutées par S. Clement d'Alexandrie , S. Irenée , Origene , S. Epiphane , & plusieurs autres.

ENERGUMENE. On appelle ainsi un Homme possédé du malin Esprit , & que l'on exorcise. *V.* Exorcisme.

ENFANS DE FAMILLE (les) en matiere de Mariage, & 1^{re}. les Garçons, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans complets, ne peuvent pas se marier sans le consentement des Peres & Meres, & si ceux-ci sont morts, sans celui de leurs Tuteurs ou Curateurs; & s'ils se marient sans ce consentement, leurs Mariages sont déclarés, en Justice, non-valablement contractés; en sorte qu'ils sont cassés comme Contrat civil, & les Enfants peuvent être déshérités.

Ce seul défaut de consentement n'emporte pas, à la vérité, la nullité du Mariage, *quoad fœdus*; mais comme dans la plupart des Mariages des Mineurs & des Mineures la séduction a lieu, c'est-à-dire, qu'on a usé de quelque artifice pour les surprendre, on présume qu'il y a un rapt de séduction; or le rapt de séduction étant, même selon le Concile de Trente, *sess. 24. c. 6.* un empêchement dirimant, on peut dire que ce défaut de consentement est un empêchement qui rend nuls ces sortes de Mariages, c'est-à-dire, sujets à être cassés; car ce défaut de consentement tout seul, & qui n'est pas joint au rapt de la séduction ou à la clandestinité, ne donne atteinte qu'aux effets civils, c'est-à-dire, que le Mariage est déclaré non-valablement contracté, mais si ce défaut est joint au rapt de violence ou de séduction, que le Concile de Trente a déclaré être un empêchement dirimant, il s'ensuit que ces Mariages peuvent être cassés, c'est-à-dire, que tout ce qui y est stipulé est déclaré nul, comme non avvenu & sans aucune valeur, & défense est faite aux deux Epoux de se fréquenter comme Mari & Femme; mais il faut un Arrêt d'un Parlement pour cela.

Sur quoi on doit remarquer que les Parlemens ne déclarent pas ces Mariages nuls, mais non valablement contractés, & ils ne les déclarent tels que parcequ'ils les regardent comme l'effet de la séduction, qui a été employée à l'égard des Mineurs, & qu'ainsi leurs Arrêts sont fondés sur le rapt de séduction; & c'est même ordinairement le moyen qu'on emploie pour faire casser ces sortes de Mariages; ce qui prouve que le seul défaut de consentement ne suffiroit pas pour cela. C'est le sentiment des Jurisconsultes. *Voyez* le Commentaire de The-

venau, sur l'article 40 de l'Ordonnance de Blois.

2^o. Lors même que les Garçons ont vingt-cinq ans, ils ne peuvent pas non plus se marier jusqu'à l'âge de trente ans complets sans ce consentement; & s'ils le font, ils peuvent être deshérités, mais leur Mariage ne peut pas être cassé; cela fondé sur ce qu'après vingt-cinq ans, il n'y a plus d'apparence à la séduction.

3^o. Lorsqu'ils ont trente ans complets, ils peuvent se marier sans ce consentement, mais à condition qu'ils aient fait faire à leurs Peres & Meres trois sommations respectueuses, sans quoi ils pourroient être deshérités, à moins qu'ils n'eussent leur domicile, depuis plusieurs années & depuis l'âge de trente ans, hors du lieu de la demeure de leurs Pere & Mere.

Les Filles jusqu'à l'âge de ving-cinq ans complets ne peuvent pas se marier sans le consentement de leurs Pere & Mere, ou s'ils ne vivent plus, sans celui de leurs Tuteurs ou Curateurs: le tout sous les mêmes peines que les Garçons, avec cette différence que les Mariages des Filles sans ce consentement, sont toujours sujets à être déclarés non-valablement contractés. C'est la disposition des Ordonnances: & mêmes les Veuves, soit Mineures ou Majeures, doivent requérir ce consentement quand elles veulent convoler à de secondes Nôces. Mais ces mêmes Ordonnances n'obligent pas les Hommes veufs, mineurs ou majeurs, à requérir ce consentement; cependant ils y sont obligés par respect.

Il y a des cas où les Enfants, malgré ce défaut de consentement, ne peuvent pas être deshérités, & c'est 1^o. lorsque les Pere & Mere auroient voulu forcer leurs Enfants à se faire Religieux, & auroient absolument refusé de les marier, quoique l'occasion s'en fût présentée: il n'y a pas, à la vérité, de Loi positive, en France, là-dessus, mais c'est l'esprit de la Jurisprudence; car on a un Arrêt du 25 Juillet 1629. qui cassa le Testament d'un Pere qui avoit deshérité sa Fille, parcequ'elle s'étoit mariée sans son consentement pendant qu'il la vouloit contraindre à se faire Religieuse.

2^o. Si des Meres après la mort de leurs Maris se remariaient, elles ne peuvent plus deshériter les Enfants de leur précédent Mariage, quoiqu'ils se soient mariés sans

avoir obtenu leur consentement, même étant au-dessous de trente ans, s'ils sont Garçons; & au-dessous de vingt-cinq, si ce sont des Filles, pourvu néanmoins qu'ils aient requis ce consentement, & qu'ils aient eû celui de leur Tuteur ou Curateur. Il en est de même des Meres qui se comporteroient mal après le décès de leur Mari. Les Casuistes, à l'occasion de ces sortes d'exhérédations, disent que quand ces Mariages, qui sont faits sans ce consentement, ne deshonnorent pas les Familles, les Peres & Meres, qui ont de la Religion, doivent pardonner à leurs Enfans, & ils ne doivent pas user à la rigueur de ce droit que leur donne la Loi de les deshérer.

ENFER. On entend par ce mot, & selon l'idée qu'en donne l'Ecriture-Sainte dans le Nouveau Testament, le lieu où les Démons & les Réprouvés souffrent les supplices éternels. *Mortuus est autem Dives, & sepultus est in inferno.* Luc. 16. *Discedite maledicti in ignem æternum qui paratus est Diabolo & Angelis ejus.* Matth. 25. 2°. On entend encore par le mot d'Enfers les lieux bas de la terre, autrement les Limbes, où étoient les ames des Saints avant la venue de J. C. & où J. C. lui-même descendit après sa mort: *Descendit ad inferos.*

C'est la doctrine de l'Eglise que les Réprouvés, dans les Enfers, seront punis de deux sortes de peines. L'une est appelée par les Théologiens la peine de Dam, qui consiste dans la privation de Dieu & de sa vue. Cette peine est infinie par rapport à la jouissance de Dieu, qui est un bien infini, & dont le Pécheur est privé pour toujours. L'autre est appelée la peine du Sens, & elle consiste dans une peine réelle & sensible dont les Réprouvés seront affligés dans les Enfers, & sera plus ou moins grande à proportion de l'énormité de leurs péchés. Apocal. 18. 7. Cette doctrine est fondée sur l'Ecriture: *Crucior in hac flamma*, disoit le mauvais Riche à Abraham. Luc. 16.

3°. Les Damnés seront tourmentés pendant toute l'Eternité: *In ignem inextinguibilem.* Marc 9. les remors intérieurs déchireront sans cesse leur ame: c'est ce ver qui ne meurt point dont parle J. C. *Ubi vermis eorum non moritur.* ibid. Le Sentiment qui reconnoît que ce feu est un feu matériel est le plus conforme à l'Ecriture

& aux Saints Peres : mais de quelque nature qu'il soit ; ce sera toujours un châtement terrible & par sa rigueur , & par sa durée éternelle.

ENTERREMENS, *Voyez* Morts.

ENVIE (l') est un des sept péchés capitaux. C'est un déplaisir que nous sentons en nous-mêmes lorsque certaines personnes possèdent quelqu'avantage temporel ou spirituel qui blesse notre amour propre , parceque nous craignons de les voir au-dessus de nous. Ce péché qui paroît en apparence léger , peut devenir très-considérable ; car les Saints Peres remarquent qu'il nous rend semblables au Démon , qui n'est appliqué à nous nuire , que par l'envie. *Invidia autem Diaboli mors introivit in orbem terrarum.* Sap. 2. 24. *Neque cum invidia tabescens fieri habeo , quoniam talis Homo non erit particeps sapientie.* Ibid. 6.

On voit , par les exemples de l'Ecriture , que ce péché peut être très-grief , & que Saint Paul dit que ceux qui en sont coupables ne seront point héritiers du Royaume de Dieu. *Emulationes... quoniam qui talia agunt regnum Dei non consequentur.* Gal. 5. 19. *Voyez* Saint Gregoire , l. 5. Moral. in Job. c. 31. Saint Basile , Homel. 11.

Ce péché est le principe de plusieurs autres , tels que la haine du prochain , le désir de lui nuire , la joie du mal qui lui arrive , les calomnies , le plaisir de raconter ce qu'il a fait de mal. Les remèdes à ce péché sont l'humilité , la mortification , le détachement des biens du monde , l'attention sérieuse au précepte qui ordonne d'aimer son prochain comme soi-même. *Voyez* le Traité de Saint Cyprien sur la jalousie & l'envie.

EPHESE. (Premier Concile d') C'est le troisieme Concile général. Il fut tenu à Ephese , Ville capitale de l'Asie mineure , l'an 431. sous le Pape Saint Celestin , & Théodose le jeune étant Empereur. Il s'y trouva plus de deux cens Evêques. S. Cyrille , Patriarche d'Alexandrie y présida pour le Pape. On y condamna les erreurs de Nestorius , qui soutenoit qu'il y avoit deux personnes en J. C. & que le Fils de Dieu n'étoit uni qu'accidentellement au Fils de l'Homme , & non hypostatiquement , selon le langage de l'Eglise , en sorte que J. C. n'étoit Fils de Dieu que par adoption , & de-là il prétendoit que la

Sainte Vierge n'étoit pas la Mere de Dieu, puisque le Fils qu'elle avoit mis au monde n'étoit pas Dieu en sa propre personne.

Le Concile établit expressément la vraie doctrine de l'Eglise sur ce point, & déclara qu'il n'y avoit en J. C. qu'une seule personne, & que la Sainte Vierge devoit être reconnue pour être Mere de Dieu. Ce Concile fit encore six Canons, par lesquels les Evêques Nestoriens furent déposés de leurs Sieges, & ceux au contraire qui avoient été déposés par les Nestoriens furent rétablis. Les Evêques suffragans du Patriarche d'Antioche ne se trouverent pas à la vérité à ce Concile, & même ils ne voulurent pas pendant quelque tems le reconnoître, à l'instigation de Jean d'Antioche, parcequ'ils ne comprennoient pas le sens de anathêmes de Saint Cyrille contre Nestorius, mais l'ayant compris dans la suite, ils reconnurent ce Concile pour légitime & œcumenique, & il le fut ainsi par toute l'Eglise.

EPHESIENS (Epître de Saint Paul aux Ephesiens.) Cette Epître contient diverses exhortations de piété, & des réflexions sur la grace que Dieu nous a faite en nous appelant à la connoissance de l'Evangile. Elle est écrite de Rome où cet Apôtre étoit alors dans les liens, l'an 62 de l'Ere vulgaire.

EPYPHANIE (l') Fête de l'Eglise. Ce mot vient du Grec, & signifie Manifestation, parcequ'on y célèbre trois Mysteres par lesquels J. C. a manifesté sa gloire aux Hommes. 1°. L'adoration des Mages. 2°. Le Baptême de J. C. par Saint Jean. 3°. Le premier miracle de J. C. qui fut le changement de l'eau en vin aux nôtches de Cana. Voyez le ci. 2. de S. Math.

EPISCOPAT (l') est un Ordre sacré qui donne le pouvoir de confirmer les Néophytes, d'ordonner les Ministres, & de gouverner les Eglises. C'est un Ordre distingué des autres, car si on ne compte que sept Ordres dans l'Eglise, c'est parceque l'Episcopat est regardé comme le complement & la perfection du Sacerdoce. Un Prêtre ordonné Evêque est dans un rang plus élevé; son pouvoir est supérieur à celui des Prêtres: mais de plus l'Episcopat est un Ordre proprement dit, & distingué de la prêtrise, parcequ'on y reçoit un pouvoir spécial

d'administrer certain Sacrement que les autres Ministres ne peuvent administrer valablement. Or ce pouvoir ne peut être conféré que par le Sacrement & le caractère qui l'imprime dans la personne qui le reçoit. On le prouve par ces paroles de l'Apôtre : *Noli negligere gratiam quæ in te est, quæ data est tibi per Prophetiam cum impositione manuum Presbyterii.* 1. Tim. 4. *Admoneo te ut resuscites gratiam Dei quæ est in te per impositionem manuum mearum.* 1. Tim. 1. Tous les Interprètes disent que ce passage se doit entendre de l'Ordination de Timothée à l'Episcopat.

L'Episcopat est un véritable Sacrement. 1°. Il a été institué par N. S. J. C. car toute la Tradition nous apprend que c'est lui qui a établi les Evêques, & S. Paul nous dit que leur établissement est de Droit divin : *Spiritus sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei,* Act. 20. 2°. Dans le Pontifical il est marqué que le Confécrateur & les Evêques assistans imposent les mains sur la tête de celui qu'ils consacrent en lui disant : *Accipe Spiritum sanctum.* Voyez le quatrième Concile de Carthage, & le Pontifical de l'Eglise grecque ; ce qui prouve, que tout ce qu'il faut pour faire un Sacrement, se rencontre dans la consécration d'un Evêque. 1°. Un signe sensible, ou la matière & la forme, qui sont l'imposition des mains des Evêques ; les prières ou l'invocation du Saint Esprit, & l'effet qui est la grace ou le don du Saint Esprit.

2°. La consécration Episcopale donne la plénitude du Sacerdoce, au lieu que le pouvoir que les Prêtres ont est limité ; & ils ne peuvent le communiquer à d'autres.

3°. Les Evêques reçoivent par leur Ordination la double puissance d'Ordre & de Jurisdiction. C'est par eux qu'elle est communiquée aux Ministres inférieurs. Leur Jurisdiction est de Droit divin : ils ne l'empruntent point du Pape : ils la reçoivent du Saint Esprit qui les a établis pour gouverner l'Eglise de Dieu : ils la gouvernent comme revêtus de l'autorité de J. C. & ils agissent en son nom. Cependant le Pape est le Chef & le Supérieur des Evêques, parceque J. C. a établi Saint Pierre sur le Collège des Apôtres ; & comme il est indubitable par la tradition de l'Eglise, que l'Evêque de Rome est Successeur

Successeur de Saint Pierre, il s'ensuit qu'il est, à l'égard de tous les Evêques du monde, ce que Saint Pierre étoit à l'égard des Apôtres, c'est-à-dire, ce que le Chef est aux Membres.

4°. Les Evêques, comme Successeurs des Apôtres, sont supérieurs aux Prêtres, parcequ'ils ont été établis par le Saint-Esprit pour gouverner l'Eglise de Dieu; qu'ils ordonnent les Ministres de cette même Eglise; qu'ils peuvent faire des fonctions que les autres Ministres n'ont pas le pouvoir de faire, & qu'ils composent l'Ordre hierarchique. C'est la doctrine du Concile de Trente, sess. 13. c. 4. Et on prouve cette vérité par les paroles de Saint Paul à Tite son Disciple: *Hujus rei gratiâ reliqui te Cretæ, ut ea quæ desunt corrigas, & constituas per civitates Presbyteros, sicut & ego disposui tibi.* 1. Tit. 1. d'où il paroît que Tite, en qualité d'Evêque de l'Isle de Crete, se trouvoit revêtu d'un pouvoir & d'une autorité que l'Eglise n'a jamais reconnu dans les Prêtres, tel que celui d'ordonner les Prêtres ou des Evêques. 2°. Par celles du même Apôtre à Timothée, par lesquelles il paroît que Timothée en qualité d'Evêque avoit une autorité supérieure sur les Prêtres. *Qui benè præsumt Presbyteri duplici honore habeantur, maximè qui laborant in verbo & doctrina.* Premiere Ep. à Tim. chap. 5.

3°. On le prouve par l'établissement, que firent les Apôtres, des Evêques dans toutes les Eglises considérables; pour les gouverner en qualité de Chefs du troupeau, sans en excepter les Prêtres. Cela paroît par le Catalogue des Evêques de Rome & de trois autres Eglises Patriarchales du monde, Antioche, Alexandrie & Jerusalem, que l'on voit dans l'Histoire Ecclesiastique d'Eusebe de Césarée, & qui s'étend jusqu'au quatrième siècle. 4°. Par la condamnation d'Aerius, qui n'ayant pu être élevé à l'Episcopat prétendit qu'il n'y avoit point de différence entre les Evêques & les Prêtres; mais son erreur parut si manifestement opposée à la doctrine de l'Eglise, qu'il fut mis au nombre des Hérétiques. Voyez Saint-Epiphane, Hérès. 75. 5°. Par la différence qu'il y a entre l'Episcopat & la Prêtrise, qui consiste en ce qu'il se trouve dans les Evêques une puissance d'Ordre & de Jurisdiction, qui ne se rencontre pas dans les simples

Prêtres, puisque les Evêques seuls peuvent ordonner des Prêtres, conférer le Sacrement de la Confirmation, faire le Saint Chrême & la consécration des Eglises & des Autels : & à l'égard de la puissance de Jurisdiction, ils ont seuls le droit d'excommunier, d'accorder des indulgences, d'approuver les Confesseurs.

5^e. Il est constant, par l'autorité des Conciles & des Peres, que les Evêques seuls avoient droit d'ordonner les Prêtres, & que leur autorité & leur supériorité étoient universellement établies dès les premiers siècles ; car alors l'Evêque remplissoit pour l'ordinaire toutes les fonctions, comme d'administrer le Baptême, le Sacrement de Pénitence, d'annoncer l'Evangile. Saint Ignace, qui avoit vu les Apôtres, déclare dans son Epître à ceux de Smyrne, qu'il n'est point permis de faire les fonctions sacerdotales sans l'Evêque ou sans sa participation. Tertullien dit que l'administration du Baptême appartenoit à l'Evêque ; que les Prêtres & les Diacres ne le pouvoient faire que par son autorité. Voyez le Concile d'Elvire *Can. 32.* Le troisième Concile de Carthage, *Can. 32.* S. Cyprien, *Ep. 9. ad Cler. Carth.*

Les FONCTIONS des Evêques sont marquées dans le Pontifical. Il faut que vous sachiez, dit l'Evêque Consecrateur à celui qui va être sacré, qu'il est du devoir d'un Evêque de juger, d'interpréter, d'ordonner, d'offrir, de baptiser, & de confirmer ; *judicare, interpretari, consecrare, ordinare, offerre, baptizare, & confirmare* : ce qui comprend toutes sortes d'instructions & d'exhortations, qui regardent la foi & les mœurs, l'interprétation des Ecritures, la décision des cas de conscience. Le quatrième Concile de Carthage, où Saint Augustin se trouva, dit qu'il faut que l'Evêque donne son tems à l'Etude, à la Priere, & à la Prédication de la parole de Dieu : *Lectioni, & orationi, & verbi Dei prædicationi vacet. Can. 20.*

Le Concile de Trente a déclaré que la Prédication étoit la fonction principale des Evêques : *Hoc est præcipuum Episcoporum munus.* Sess. 5. c. 2. La seconde fonction est la priere, *offerre* ; ce qui comprend le Sacrifice de la Messe. La troisième est l'administration des Sacrements ; *Ordinare, baptizare & confirmare.* La qua-

tième renferme certaines Consécration & Bénédiction attachées à l'Ordre Episcopal, comme la Dédicace des Eglises; la Consécration des Autels, des Vases sacrés; la bénédiction des Abbesses, & des Vierges qui se consacrent à Dieu; le Sacre des Rois & des Reines; la bénédiction des Saintes Huiles, &c.

Les autres Fonctions renfermées dans ce mot *Judicare*, ont quatre objets principaux; 1^o. la Jurisdiction: c'est à l'Evêque à décider les questions de foi & de morale; regler la discipline Ecclesiastique; faire pour cet effet tous les Statuts, Mandemens & Ordonnances nécessaires; donner des dispenses dans les Mariages, ou les Ordinations, lorsque l'utilité de l'Eglise le demande; juger les pécheurs publics; avoir l'inspection sur les personnes consacrées à Dieu; la direction des Hôpitaux & de toutes les œuvres de piété & de charité: l'administration du bien temporel de son Eglise: la visite de leur Diocèse une fois l'an; obligation confirmée par un Decret du Concile de Trente, *sess.* 24. c. 3. Mais s'ils ont quelque empêchement légitime, le Concile leur permet de la faire faire par leur Vicaire général, ou par leurs Archidiaques.

Le choix des Evêques a été recommandé de tout tems comme un des points les plus importants de la discipline Ecclesiastique, soit que le Clergé & le Peuple fussent en droit d'élire leurs Pasteurs par communs suffrages, ou que le Clergé seul sans le Peuple, ou que les Princes séculiers aient ordonné de leur Election, ou qu'ils aient disposé des Prélationes par des privileges que des Papes ont accordés. Aucun ne sera élevé, dit le Concile de Trente, au gouvernement des Eglises Cathédrales, qu'il ne soit né d'un légitime Mariage, & qu'il ne soit d'un âge mûr; grave, de bonnes mœurs, & savant dans les Lettres, suivant la Constitution d'Alexandre III, qui commence, *Cum in cunctis*, publiée au Concile de Latran. *Conc. de Tr. de reform.* c. 1.

A l'égard des dispositions à l'Episcopat & des devoirs des Pasteurs, V. le premier discours de S. Grégoire de Nazianze; les Livres de S. Chrysostôme, du Sacerdoce; la Lettre de S. Jérôme, à Nepotien; le Pastoral de Saint Grégoire; le Sermon de S. Augustin, sur les Pasteurs.

EPISCOPAUX. (les) On appelle ainsi les Protestans d'Angleterre, parce qu'ils ont conservé la Hiérarchie Ecclésiastique, telle qu'elle étoit dans l'Eglise Romaine, lorsqu'ils s'en sont séparés ; car la Religion dominante est celle des Episcopaux. Ils ont des dignités d'Evêques, de Prêtres & de Chanoines. Leur maniere de consacrer les Evêques a été prise du Pontifical Romain. Leur Liturgie contient non-seulement leur Office public, qui approche de celui de l'Eglise Latine ; mais aussi la maniere dont ils administrent les Sacremens, qui est différente de la nôtre en certains points, & sur-tout en ce qu'ils ont changé le Canon de la Messe, & qu'ils font leur Office en Anglois. A ne considérer que le culte extérieur, la Religion des Episcopaux imite, en plusieurs choses, la Religion Romaine. Mais à l'égard du dogme de l'Eucharistie, elle differe fort peu du Calvinisme.

EPITRES CANONIQUES. Elles sont au nombre de sept, & sont appellées ainsi, ou parcequ'elles appartiennent au Canon de l'Ecriture, comme celles de S. Paul, ou parcequ'elles contiennent des Canons, c'est-à-dire, des regles & des instructions propres aux Chrétiens : elles sont intitulées Catholiques, c'est-à-dire, Universelles, parcequ'elles sont adressées non aux Fideles d'une certaine Ville, mais à tous les Fideles dispersés dans tout le monde, excepté la seconde & la troisième de S. Jean, qui ont été envoyées à des Particuliers.

La premiere est l'Epître de l'Apôtre S. Jacques, c'est-à-dire, selon le sentiment le plus vraisemblable, de S. Jacques, Evêque de Jerusalem, & nom de S. Jacques, Fils de Zébédée, & Frere de S. Jean ; par la raison que les Apôtres ne commencerent que bien tard à mettre par écrit leur Doctrine, s'appliquant alors seulement à prêcher la parole de Dieu & à la graver dans les cœurs, & que Jacques, Frere de Jean, fut mis à mort par l'ordre d'Hérode, neuf ans après la mort de J. C. Dans cette Epître, S. Jacques enseigne la modestie aux Chrétiens, leur recommande d'éviter la vaine présomption, & à demander la sagesse à Dieu. 2°. Qu la foi sans les œuvres est morte ; ce qu'il fait à dessein contre les Simoniens, nouveaux Hérétiques.

La seconde & troisième sont de S. Pierre, chef des

Apôtres. La premiere est pleine d'une autorité & majesté Apostoliques : elle renferme des instructions pour la vie Chrétienne : il paroît qu'elle a été écrite neuf ans après la mort de J. C. car il est constant, par le ch. 4. que les Disciples du Sauveur avoient déjà été appelés Chrétiens. La seconde contient une exhortation aux Fideles à demeurer fermes dans la foi, & à fuir les faux Docteurs, dont il dépeint les mauvaises mœurs. Elle fut écrite aux mêmes Fideles que la premiere, & la dernière année de la vie de S. Pierre ; car il dit qu'il savoit que dans peu il devoit quitter sa tente, c'est-à-dire, son corps : *Velox est depositio tabernaculi mei, quod & Dominus noster, Jesus-Christus, significavit mihi* : il écrivit l'an 66, & dans le tems qu'il étoit Captif à Rome avec S. Paul, qui fut aussi averti du tems de sa mort ; *tempus resolutionis mee instat.* 2. Tim. 4.

La quatrieme, cinquieme & sixieme, sont de Saint Jean, Apôtre & Evangeliste. A l'égard de la premiere, on ne sait en quel tems ni en quel lieu elle fut écrite. Selon la Tradition des Anciens, il paroît que S. Jean l'écrivit aux Juifs, qui demeuroient parmi les Parthes ; car un très grand nombre d'entre eux avoient été amenés Captifs dans ces vastes Provinces de l'Orient. Il leur recommande sur-tout la charité & la vérité, & les instruit de l'amour de J. C. N. S. pour nous. Dans la seconde, écrite à Electa, Dame de qualité, & à ses Enfans, il leur témoigne sa joie de la pureté de leur foi en J. C. & les exhorte à persévérer dans la pratique de la charité : il réfute l'impiété de Basilde & de ses Sectateurs, qui enseignoient que J. C. n'étoit point vraiment Homme, mais un Fantôme. Dans la troisieme, écrite à Caius, il le loue de sa foi & de ses œuvres de charité.

La septieme est, de l'Apôtre S. Jude, qui fut écrite après la mort des autres Apôtres, si l'on en excepte S. Jean, c'est ce qui paroît par le verset 17. Le sujet de cette Epître a beaucoup de rapport avec celui de la seconde de S. Pierre. Au reste, les choses dont cet Apôtre parle, qui semblent avoir été tirées des Livres apocryphes, comme de celui d'Henoc, ne doivent rien diminuer de l'autorité de cette Epître, parcequ'il est constant que tout ce qu'on trouve dans les Livres apocryphes n'est pas faux. V. Apocryphes.

EQUIVOQUE. *Voyez* Mensonges.

ERREUR. (1°) Fausse opinion qu'on se met dans l'esprit, soit par ignorance, ou faute d'examen, ou de bons raisonnemens. Ce mot s'entend aussi de l'erreur en la foi; & si elle est soutenue opiniâtrément & contre la décision formelle de l'Eglise, elle devient une hérésie.

ERREUR de la personne : un des quatorze empêchemens dirimens du Mariage, c'est-à-dire, lorsqu'on croit épouser Pierre & que l'on épouse Jean. Cet empêchement est même de droit naturel : car on ne peut s'engager sans connoître ce à quoi l'on s'engage ; ainsi il n'y a point de Mariage entre deux personnes, quand l'une est ainsi surprise. On y remédie, si on consent de nouveau quand on a reconnu la surprise ; car la longue cohabitation ne suffiroit pas dans le for intérieur pour rendre ce Mariage légitime. 2°. La personne surprise peut le faire casser juridiquement, si elle a des preuves de la surprise, & alors les parties peuvent se marier à d'autres. L'erreur de la qualité & de la fortune ne rend pas le Mariage nul ; c'est la personne qu'on épouse, non ses biens ni ses qualités : mais cette règle a une exception en faveur des Rois, ou des grands Princes, qui comptant, par exemple, épouser la Fille aînée d'un Roi, & l'héritière de la Couronne, se trouveroient avoir été surpris ; la personne qu'ils épouseroient n'étant nullement ce qu'ils auroient compté qu'elle étoit.

ESDRAS. (Livres d') Ce sont deux Livres de l'Ecriture-Sainte. Le premier contient l'Histoire du retour de la captivité, & renferme un espace de quatre-vingt-deux ans, depuis l'an du monde 3468, auquel Cyrus posséda seul l'Empire d'Orient jusqu'à l'an 3550, la vingtième année d'Artaxerxes Longimanus. Esdras en est l'Auteur : il étoit très-savant & très-habile dans la Loi : ce fut lui qui remit, dans leur pureté originale, tous les Livres saints, dans lesquels, par la négligence des Prêtres, il s'étoit glissé beaucoup de fautes. Il changea même les caracteres Samaritains dont les Juifs se servoient auparavant, & y substitua les caracteres Chaldéens, les Juifs s'y étant accoutumés pendant leur captivité.

Le second, appelé Nehemias, du nom de son Auteur, contient l'Histoire du rétablissement de Jérusalem, l'a-

mandement du Peuple après son retour en Judée ; la discipline & la Religion ramenées à leur première pureté ; c'est l'espace d'environ trente & un an, depuis 3550, jusqu'au règne de Darius Nothus, en 3581.

ESPECES SACRAMENTELLES (les) sont les apparences du pain & du vin dans le Sacrement de l'Eucharistie. *Voyez* Eucharistie.

ESPÉRANCE (l') est une des trois Vertus Théologiques, par laquelle nous avons confiance d'obtenir la Vie éternelle, avec la grace de Dieu : elle se divise, de même que la foi, en actuelle & habituelle, en explicite & implicite, &c. L'objet matériel de l'Espérance, est la chose même qu'on espère, c'est la possession de Dieu : le formel est le motif à cause duquel on espère, c'est-à-dire, que ce sont les moyens qui contribuent à obtenir cette possession, comme la bonté de Dieu, ses promesses.

Les propriétés de l'Espérance sont la confiance où se trouve celui qui espère, s'il observe la Loi de Dieu ; & il fonde cette espérance sur la promesse de Dieu, & sur l'obligation où il est d'avoir cette espérance, pour obtenir la justification & obéir à Dieu, qui nous ordonne de mettre en lui notre espérance. C'est un précepte fondé sur l'Ecriture de faire de tems en tems des Actes d'Espérance. *Sacrificate sacrificium justitiæ, & sperate in Domino.* Ps. 4. *Sperate in eo omnis congregatio populi.* Ps. 61 : sur les paroles même du Décalogue : *Ego sum Dominus Deus tuus* ; car en nous disant qu'il est notre Dieu, il est notre fin, notre béatitude, & par-là il nous oblige de le désirer & de tendre à lui. Si rien n'est plus nécessaire, rien aussi n'est plus capable de nous soutenir dans cette vie, qu'une véritable confiance en Dieu. *In te Domine speravi, non confundar in æternum.* Ps. 30. *In te confidit anima mea.* Ps. 56. Sans l'Espérance on ne pourroit souffrir les maux de la vie, ni s'empêcher de s'attacher aux biens présents : c'est elle qui nous remplit de l'attente des biens ineffables qui sont destinés aux Elus. On augmente l'Espérance en s'entretenant souvent de la bonté de Dieu, de son amour éternel, par lequel il nous a aimés, des mérites du sang de J. C. & de la vertu de son intercession auprès de son Pere. Les péchés opposés.

à l'Espérance, sont 1°. le desespoir, c'est-à-dire, lorsque nous jugeons que les moyens pour arriver au salut sont impossibles, ou que, à cause de nos péchés, nous desespérons de la miséricorde de Dieu. 2°. La présomption, c'est-à-dire, quand nous espérons avec trop de sécurité, que Dieu nous pardonnera nos péchés, sans que nous en fassions pénitence, ou que nous avons plus de confiance en nos propres forces qu'en la grace de Dieu.

ESPRIT. (Saint) Le Saint-Esprit est la troisième personne de la Sainte Trinité. La croyance au Saint-Esprit est le sujet du huitième article du Symbole des Apôtres. *Credo in Spiritum Sanctum*, & elle est de même nécessaire, que celle aux autres Personnes Divines. Le S. Esprit ne fait qu'un même Dieu avec le Pere & le Fils, & il leur est égal en tout, c'est-à-dire, que le Saint-Esprit est Dieu, de même que le Pere est Dieu, & que le Fils est Dieu. On le prouve par l'Ecriture. S. Pierre après avoir reproché à Ananie de ce qu'il avoit menti au S. Esprit, lui dit que c'est à Dieu qu'il a menti : *Non es mentitus hominibus, sed Deo*. Act. 5. S. Paul après avoir dit aux Corinthiens qu'ils étoient le Temple de Dieu, ajoute : *An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti* ? 1. Cor. 6. 2°. Les caracteres propres à Dieu lui sont attribués ; & 1°. la Procession : *Spiritus veritatis qui à Patre procedit*. Joan. 15. 2°. Il est invoqué dans le Baptême avec les autres personnes : *Baptizantes eos in nomine Patris & Filii & Spiritus Sancti*. Math. 28. 3°. La sanctification des âmes lui est attribuée, c'est-à-dire, qu'il est l'Auteur de la charité & de la grace sanctifiante. *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis*. Rom. 5. 4°. La rémission des péchés, comme aux autres Personnes divines : *Accipite Spiritum sanctum : quorum remiseritis peccata remittuntur eis* Joan. 20. 5°. La vocation & la mission des Ministres de l'Eglise : *Attendite vobis & universo gregi in quo vos Spiritus sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei*. Act. 20. En général, tous les effets de l'amour de Dieu pour les Hommes lui sont attribués.

On le prouve encore par la Tradition, & 1°. par le

Concile d'Alexandrie, sous S. Athanase; 2^o. Par un Synode d'Illyrie du tems de Valens; par un Synode Romain, sous Damase; & enfin, par le premier Concile de Constantinople, qui est le second Oecumenique; car il condamna Macédonius, qui avoit attaqué la Divinité du Saint-Esprit. Ce Concile a exactement marqué ce que la foi nous enseigne touchant le Saint-Esprit, dans l'article du Symbole, qui porte le nom de ce Concile: *Et in Spiritum sanctum Dominum, & vivificantem: qui ex Patre filioque procedit: qui cum Patre & Filio simul adoratur, & conglorificatur: qui locutus est per Prophetas.*

Le nom du S. Esprit est donné à la troisieme personne de la Sainte Trinité, 1^o. parceque cette troisieme personne est designée dans l'Ecriture sous ce nom: *Baptizantes eos, in nomine Patris & Filii & Spiritus sancti.* 2^o. Parceque le Saint-Esprit procede par voie d'inspiration. Les Saintes Ecritures donnent divers noms au Saint Esprit: tels que ceux d'Esprit, de Sagesse, d'intelligence, d'Esprit Paraclet, d'Avocat; d'Esprit de priere; d'Esprit principal; d'Esprit d'amour, de charité; d'Esprit vivifiant; de don, &c. Les dons du S. Esprit, sont principalement la grace sanctifiante, parceque c'est elle qui fait que nous devenons Enfants de Dieu, & les co-héritiers de J. C. l'esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science, de piété, de crainte du Seigneur. *Is. c. 11. Voyez Procession du S. Esprit.*

ESSENCE DE DIEU (P) consiste dans son indépendance de toute chose, c'est-à-dire, en ce qu'il subsiste par lui-même: *Est ens à se.* Cette qualité est tellement le propre de la Divinité, qu'elle ne peut être communiquée à aucune créature, & elle est le fondement & comme la racine de toutes ses autres perfections. Dieu lui-même a fait connoître que son essence consistoit en ce qu'il subsiste nécessairement par lui-même; & comme disent les Théologiens, *In a seitate*; car Moïse lui demandant qui il étoit, il lui répondit ces paroles: *Ego sum qui sum: sic dices filiis Israël: qui est, misit me ad vos.*

ESSÉNIENS (les) étoient des Juifs qui vivoient en commun, & qui menoient une vie irréprochable. On ne pouvoit les blâmer ni dans leur croyance, ni dans

leurs mœurs. Les uns ne se marioient point du tout ; les autres ne le faisoient qu'en observant des regles très-exactes : ils étoient surtout fort détachés des plaisirs des sens. Voyez Joseph, l'Histoire des Juifs, l. 13. c. 9. N°. 520. Eusebe, l. 8. de la préparation Evangélique, c. 11. & 12.

ESTHER. Livre de l'Ecriture-Sainte, & qui a pour Auteur Mardochée, Juifs célèbre par sa vertu, & Oncle d'Esther : il avoit été transféré de Jérusalem à Babylone, avec Jechonias, Roi de Juda. Esther, qu'on appelle aussi Edisse ou Adasse, est la même qu'Herodote appelle Artistone. Dieu l'avoit élevée sur le trône d'Assuerus, (& que les Historiens profanes assurent être le même que Darius, Fils d'Hystaspe,) par une voie extraordinaire, pour le salut & la liberté de son Peuple, comme autrefois Cyrus. Elle eut même quelque part à ce Livre, dont il est ici question ; le Grec le dit expressément. Au reste, Vasthi est la même qu'Atosse, Fille de Cyrus : Assuerus l'avoit épousée aussi-tôt après son avènement à la Couronne.

ÉTERNITÉ DE DIEU. Un de ses Attributs. Boèce définit l'Eternité : *Interminabilis vitæ tota simul & perfecta possessio*, c'est-à-dire, que c'est la possession entière & parfaite d'une manière d'exister sans commencement ni fin, sans aucune succession ; car l'Eternité n'a point de parties qui s'écoulent successivement les unes après les autres, passant par le présent du passé au futur, tel qu'est le tems : elle est un présent continuel. Voilà pourquoi Dieu dit en parlant de lui-même : *Ego sum qui sum*. L'Eternité convient à Dieu, puisqu'elle ne convient qu'à un Etre infini, immuable, & tel qu'on ne peut pas en imaginer de plus parfait, & elle ne peut être communiquée à aucune créature. Le mot d'Eternité s'entend encore de la vie éternelle, de la possession de Dieu dans le Ciel. Voyez Vie éternelle.

ETRE. Ce mot se dit, par excellence, de Dieu, qui est un Etre incréé, indépendant, & qui subsiste par lui-même : il s'entend aussi des substances animées, pour exprimer leur nature.

EUCCHARISTIE. (l') C'est le mot consacré pour exprimer le Sacrement auguste de nos Autels. Il signifie

1^o. grace excellente, parcequ'il n'y a rien de plus saint que ce qu'il contient. 2^o. Action de grace, parcequ'avant de l'instituer, J. C. rendit graces au Pere Eternel. Ce mot est très-ancien dans l'Eglise, puisque S. Ignace, Martyr, & qui avoit été Disciple de Saint Pierre & de Saint Jean, s'en sert en écrivant aux Chrétiens de Philadelphie : *Moneto ut una fide, una Eucharistia utamini.* 3^o. Les autres noms de cet auguste Sacrement sont, Communion, d'après Saint Paul : *Calix benedictionis.... non ne communicatio sanguinis Christi est ?* 1. Cor. 10. pour exprimer l'union qui est entre les Fideles, lorsqu'ils participent à ce Mystere. Le Sacrement de l'Autel : Saint Augustin s'en est servi : *Convivium Domini unitas est corporis Christi, non solum in Sacramento altaris, sed etiam in vinculo pacis.* Ep. 50. ad Bonif. Le Sacrement du corps & du sang de J. C. *Caro corpore & sanguine Christi vescitur*, dit Tertullien, *ut & anima de Deo saginetur.* l. de resurrex. carn. c. 8. Le pain de vie ou le pain vivifiant : *Ego sum panis vivus qui de celo descendit.... panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita.* Joan. 6. Viatique : il est ainsi appelé par beaucoup d'Auteurs Ecclésiastiques, parcequ'il nous sert de viande spirituelle pour nous soutenir dans le pèlerinage de cette vie ; & qu'il est le gage de la gloire éternelle.

L'Eucharistie, selon la définition qu'en donnent les Théologiens, est un Sacrement qui contient le vrai corps & le vrai sang de N. S. J. C. sous les apparences du pain & du vin, pour sanctifier & nourrir les ames de ceux qui les reçoivent dignement : 1^o. C'est un Sacrement, car l'Eucharistie est un signe sensible, en ce que les especes du pain & du vin sont le signe du corps & du sang qui est contenu sous ces apparences, & elles le signifient encore par rapport à la nourriture spirituelle de l'ame. 2^o. Il a été institué par N. S. J. C. les Evangélistes S. Mathieu, S. Marc, & S. Luc, racontent, en termes exprès, le tems & la maniere dont J. C. a institué ce Sacrement. Et S. Paul assure qu'il l'avoit appris du Sauveur même : *Ego enim accepi à Domino*, &c. 1. Cor. 11. 3^o. Il produit la grace sanctifiante. C'est le sentiment des Peres & des Théologiens, & il est institué pour servir de nourriture spirituelle aux Fideles.

La MATIERE de ce Sacrement est le pain & le vin. Car J. C. s'est servi de cette matiere pour l'instituer : *Cenantes autem eis, accepit Jesus panem, & benedixit ac fregit, deditque Discipulis suis & ait : accipite & comedite : Hoc est corpus meum : & accipiens calicem, gratias egit & dedit illi dicens : bibite ex hoc omnes : Hic est enim sanguis meus novi Testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* Matth. 26. S. Luc & S. Marc rapportent ce fait de la même maniere : & ces deux matieres ne sont pas néanmoins deux Sacrements, mais un seul & même Sacrement, parcequ'elles ne signifient qu'une seule & même chose, qui est la nourriture spirituelle de l'ame ; de même que le manger & le boire n'ont qu'une même fin, qui est de servir à la nourriture du corps. 1°. Le pain & le vin sont tellement la matiere de ce Sacrement, qu'on ne peut les changer pour en mettre d'autres en leur place, en quelque cas de nécessité que ce soit. Tous les Peres ont enseigné cette doctrine. Saint Cyprien, qui vivoit au troisieme siecle, dit, que N. S. J. C. non-seulement s'étoit servi de pain & de vin pour instituer le Sacrement, mais qu'il avoit ordonné qu'on fit la même chose lorsqu'on le célébreroit, & il ajoute ces paroles en parlant de J. C. *Et obtulit hoc idem quod Melchisedech obtulerat, id est panem & vinum, suum scilicet corpus & sanguinem.* Cyp. Ep. 61. Et il montre dans la suite de cette Lettre qu'il n'étoit pas permis de changer cette matiere & en mettre une autre en sa place.

2°. Il faut se servir, pour la validité de ce Sacrement, de la même matiere dont J. C. s'est servi, c'est-à-dire, du pain de froment, parceque J. C. s'en est servi. Il faut que ce pain soit cuit, & que la farine ait été mêlée avec de l'eau naturelle, & que ce soit véritablement du pain.

3°. On doit se servir du vin qui vient du fruit de la vigne ; car c'est de celui-là que J. C. s'est servi : *Non bibam amodo de hoc genimine vitis usque in diem illum cum illud bibam vobiscum novum in regno Patris mei.* Matth. 26. Ainsi toute autre sorte de vin ne seroit pas une matiere suffisante pour la validité de ce Sacrement. Un ancien Concile de France traite de sacrilege la témérité de se servir d'un autre vin : le verjus ni le vinaigre

n'étant pas proprement du vin, ne sont pas une matière suffisante pour consacrer valablement, ni une grappe de raisin ; car ce n'est pas une matière propre à boire, mais à manger, ni du vin gelé, s'il l'a été un espace de tems assez considérable pour avoir perdu sa vertu. Le moût peut l'être, mais dans le seul cas de nécessité.

4°. La matière doit être présente dans le tems de la consécration : le pronom *hoc* & *hic* que le Prêtre prononce dans la forme de la consécration le prouve. Elle doit l'être, disent les Théologiens, d'une présence morale, c'est-à-dire, qu'il faut qu'elle ne soit pas trop éloignée de celui qui consacre, & qu'il sache & qu'il connoisse qu'elle est présente. Elle doit même être présente raisonnablement, c'est-à-dire, de la manière que les Hommes jugent qu'une chose leur est présente lorsqu'ils veulent s'en servir, & dans une distance & situation propre pour la démontrer par le Pronom démonstratif.

5°. Il n'est pas nécessaire que le pain soit sans levain pour servir valablement de matière pour la consécration, du moins d'une nécessité de Sacrement ; car les Grecs consacrent avec du pain ordinaire & fait avec du levain ; mais l'Eglise latine a retenu l'usage de se servir de pain sans levain, parceque, selon le rapport des Evangélistes, J. C. a institué ce Sacrement avec du pain sans levain. *Prima autem die Azymorum accesserunt Discipuli ad Jesum dicentes : ubi vis parare tibi comedere Pascha ?* Matth. 26. *Primo die Azymorum quando Pascha immolabant*, dit Saint Marc, c. 14. *Venit autem dies Azymorum in qua necesse erat occidi Pascha*. Luc. 22. Saint Mathieu & Saint Luc disent que J. C. étoit à table avec ses Disciples, & qu'ils mangeoient l'Agneau Paschal lorsqu'il institua l'Eucharistie. D'où on a raison de conclure que J. C. se servit du pain sans levain, puisqu'il institua ce Sacrement dans un tems où il étoit défendu par la Loi de se servir d'autre pain. *Memento diei ejus in qua egressi estis de Aegypto... ut non comedatis fermentatum panem*. Exod. 13.

2°. L'immolation de l'Agneau devoit être faite le soir du quatorze du premier mois, & ce soir étoit censé faire partie du quinze ; car les Fêtes des Juifs se célébroient

entre les deux soirs. 3°. J. C. institua l'Eucharistie le premier jour des Azymes, jour auquel il n'étoit pas permis aux Juifs d'avoir rien chez eux où il y eut du levain. Ainsi, il a été décidé qu'il n'est pas permis à quelque Prêtre que ce soit, même dans le cas de nécessité, de ne pas se conformer à la coutume de l'Eglise latine, d'autant plus que les Papes ont ordonné aux Prêtres de l'Eglise latine de ne consacrer qu'avec du pain sans levain. Il est vrai que le Concile de Florence, tenu l'an 1439. *sess.* 25. ordonne seulement que les Grecs & les Latins se conformeront aux coutumes établies dans leurs Eglises.

6°. Il n'est pas nécessaire, d'une nécessité de Sacrement, de mettre de l'eau avec le vin dans le calice, mais il l'est d'une nécessité de précepte, & le Catéchisme du Concile de Trente dit, qu'on ne peut l'obmettre sans péché mortel, *sine mortali peccato*. Or, ce mélange de l'eau dans le vin est ordonné par l'Eglise. 1°. Parcequ'on croit que J. C. s'en est servi lorsqu'il institua ce Sacrement. 1°. Qu'il représente l'union des Fideles avec J. C. leur Chef. 3°. Qu'il renouvelle la mémoire du sang & de l'eau, qui coulerent de son côté, & le Catéchisme du Concile ajoute que cette obligation est observée dans l'Eglise, comme venant de Tradition apostolique: il est constant que les plus anciens Peres en font mention. Voyez Saint Justin, *Apol.* 2. Saint Cyprien, *Ep.* 2. *ad Cecil.* Les Constitutions apostoliques, l. 8. c. 12.

7°. La quantité d'eau doit être très-petite en comparaison de la quantité du vin. C'est la décision des Conciles. *Conc. Tibur.* an. 895. *can.* 19. & des Papes; Décret d'Honoré III. *Extra de celebr. miss. Cap. perniciosus*. Plusieurs Théologiens prétendent que cette petite quantité doit être expliquée par quelques gouttes, parceque cette eau doit se changer en vin avant que d'être changée au sang de J. C.

La FORME du Sacrement de l'Eucharistie sont les paroles que le Prêtre prononce dans le tems de la consécration du pain & du vin; car ces paroles sont jointes avec les choses sensibles qui sont la matiere de ce Sacrement, & J. C. les prononça lorsqu'il institua l'Eucharistie. *Canantibus autem eis, accepit Jesus panem*

& benedixit ac fregit, deditque Discipulis suis & ait: Accipite & comedite; Hoc est corpus meum. Matth. 26. Saint Luc & Saint Marc rapportent ce fait de la même manière, c. 14. c. 22. & Saint Paul aussi: Accipite & manducate: Hoc est corpus meum, quod pro vobis traditur: hoc facite in meam commemorationem. 1. Cor. 11. Tertullien dit, que J. C. se servit de ces mêmes paroles, pour faire que ce qui étoit du pain fût changé en son corps: *Acceptum panem... corpus illum suum efficit, hoc est corpus meum dicendo.* l. 4. cont. Marc. S. Chrysost. Hom. 2. in 2. ad Tim. & Saint Ambroise, l. 4. de Sacram. tiennent le même langage. Sur quoi le Catéchisme du Concile dit, que ce qui marque & signifie la chose qui s'opère dans l'Eucharistie, en doit être la forme. Or, ces paroles marquent & signifient la conversion du pain au véritable corps de Notre-Seigneur.

2°. La forme de la consécration du vin sont les paroles que le Prêtre prononce dans le tems de cette consécration; savoir: *Hic est enim calix sanguinis mei, novi & æterni testamenti, mysterium fidei, qui pro vobis & pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* Ces paroles, dit le Catéchisme du Concile, sont la plupart prises du Nouveau Testament, & quelques-unes des suivantes, telles que *æterni & mysterium fidei*, se sont conservées par tradition dans l'Eglise; & celles-ci *Hic est calix sanguinis mei* doivent être entendues en ce sens: ceci est mon sang qui est contenu dans ce calice. Saint Ambroise dit expressément, que le vin qui est dans le calice devient le sang de J. C. par ces paroles du Sauveur prononcées par le Prêtre, l. 4. de Sacram. c. 4.

3°. Les paroles essentielles pour la validité de ce Sacrement sont, pour la consécration du pain, *Hoc est corpus meum*; & pour la consécration du vin, *Hoc est calix sanguinis mei* ou *Hic est sanguis meus.* 19. Celles pour la consécration du pain opèrent leur effet dans le tems qu'elles sont prononcées, sans qu'il soit nécessaire, pour que le corps de J. C. soit présent sous les apparences du pain, que les paroles essentielles pour la consécration du vin aient été prononcées; ces deux formes de consécration opérant leur effet indépendamment l'une de l'autre. Car, dit Saint Thomas, la chose signifie

par ces paroles est marquée par un tems présent, & non par un tems futur; ce qui prouve que la chose signifiée est présente, 3. p. qu. 78. art. 6.

4°. Il n'est pas nécessaire d'une nécessité de Sacrement que les paroles de la consécration soient précédées & suivies de quelques prières que le Prêtre doit réciter avant & après la consécration; car les Evangélistes ne nous rapportent point ces prières, & les Saints Peres n'en font point mention. Ainsi, l'Eglise latine est en droit de soutenir ce sentiment contre l'Eglise grecque; car l'Eglise latine attribue l'effet de la consécration aux seules paroles de J. C. & croit qu'étant prononcées, la consécration est achevée; au lieu que les Grecs, quoiqu'ils conviennent que c'est par la force de ces paroles que la consécration se fait, prétendent que cette force doit être appliquée par les paroles que les Prêtres y joignent, & que la consécration n'est point achevée qu'après que ces prières sont prononcées.

Le MINISTRE de ce Sacrement, c'est tout Homme qui a reçu l'Ordre de la Prêtrise; car la puissance de consacrer l'Eucharistie a été donnée aux seuls Prêtres; & si tout autre qu'un Prêtre entreprenoit d'exercer ce ministère, il ne consacrerait point & il n'y aurait point de Sacrement de l'Eucharistie. On prouve que les Prêtres sont les seuls Ministres de ce Sacrement. 1°. Par les paroles de J. C. à ses Apôtres, lors de l'institution de ce même Sacrement: *Hoc facite in meam commemorationem*. Saint Luc, qui a rapporté ces paroles, fait connaître par son propre récit que Jesus-Christ ne les adresse qu'à ses Apôtres. Ainsi ces paroles ne signifient pas seulement mangez & buvez, ce qui convient à tous les Fideles, mais signifient, prenez, consacrez, mangez & buvez, & le distribuez aux autres, comme vous m'avez vu faire.

2°. Saint Luc ne fait point du tout mention de la manducation: il ne dit point *Accipe & manducate*: il dit seulement de J. C. *Accepto pane gratias egit & fregit, deditque eis dicens: Hoc est corpus meum quod pro vobis datur: hoc facite in meam commemorationem*. Ainsi ces paroles *Hoc facite*, &c. ne peuvent pas se rapporter à la seule action de manger, puisque Saint Luc n'en

n'en parle point ; mais elles se rapportent à la consécration.

3°. Il n'y a que ceux qui ont été commis par J. C. qui ayent le pouvoir d'être les Ministres des Sacremens. Or ce sont les seuls Prêtres qui ont le pouvoir de consacrer. C'est ce que l'Eglise a toujours enseigné, comme on peut s'en assurer par la Doctrine des Peres & des Conciles. S. Justin, Martyr, témoigne dans sa seconde Apologie, que l'on étoit persuadé dans l'Eglise, que ces paroles de N. S. *hoc facite*, &c. étoient seulement adressées aux Apôtres, pour ce qui regarde la consécration. Tertullien & S. Epiphane enseignent la même Doctrine. Saint Chrysostôme dit dans plusieurs endroits de ses Ouvrages que la puissance que les Prêtres ont reçue dans leur Ordination de célébrer cet auguste Mystère, les met au-dessus des Anges. Le Canon troisième de ceux qu'on nomme Apostoliques, n'adresse qu'aux Prêtres la défense qu'il fait d'offrir rien autre chose que ce qui a été réglé par N. S. Le dix-huitième Canon du Concile général de Nicée témoigne expressément que les seuls Prêtres ont le pouvoir de faire ce Sacrement : & le Concile général de Latran, sous le Pape Innocent III, déclare la même chose. Le Concile de Trente dit, que l'Eglise a toujours enseigné qu'il n'y avoit que les Prêtres qui eussent le pouvoir de consacrer, parcequ'ils sont successeurs des Apôtres.

4°. Il n'est point nécessaire que le Ministre de ce Sacrement soit en état de grace pour pouvoir consacrer ; car les Prêtres n'agissent pas par eux-mêmes dans cette fonction ; mais en qualité de Ministres & comme tenant la place de J. C. & agissant par sa puissance ; ainsi le Sacrement est valide dès qu'ils usent de la forme & de la matière dont l'Eglise Catholique a toujours usé, & qu'ils se proposent de faire ce que l'Eglise fait en célébrant ce Sacrement. Si le mérite ou le démérite du Ministre, dit un Chapitre du Droit Canon, contribuoit à la validité ou à l'invalidité de la consécration, il s'ensuivroit de-là que ce ne seroit plus le Sacrement de N. S. J. C. & qu'il ne seroit pas l'Auteur de ce Sacrement, mais qu'il dépendroit des Ministres. 1. q. 1. *Cap. intra Catholicam*. C'est la Doctrine de S. Augustin, l. 5. de Bap. c.

20, celle du Concile de Constance, *sess. 8.*; & celle du Concile de Trente, qui prononce anathème contre ceux qui soutiennent que les Ministres des Sacremens, étant en péché mortel, ne peuvent les conférer. La foi, dit le Catéchisme de ce Concile, nous oblige de croire que les Sacremens ne dépendent point du mérite des Ministres, mais seulement de la vertu & de la puissance de N. S. J. C.

Il en est de même des Prêtres tombés dans l'Excommunication, le Schisme, l'Hérésie; de ceux qui sont suspens, déposés, dégradés, parceque ces peines n'effacent point le caractère, mais elles les privent seulement de l'exécution du pouvoir. 1^o. Il est permis de recevoir la Communion des Ministres de l'Eucharistie, que l'on fait être est péché mortel, lorsque l'Eglise les tolère, mais on ne doit pas la demander ni la recevoir de ceux que l'Eglise ne tolère pas; c'est-à-dire, qui sont retranchés de la communion, ou lorsque leur crime est notoire & public. C'est la décision d'une Décretale. *Extra de Col. ab Cler. Cap. vestra.*

5^o. Les Prêtres qui ne sont point chargés du soin des âmes ne sont pas moins obligés de consacrer: car la raison, dit S. Thomas, qui oblige d'offrir le Saint Sacrifice, c'est-à-dire, la Messe, ne se prend pas seulement par rapport aux Fidéles, auxquels il faut administrer le Sacrement de l'Eucharistie, mais par rapport à Dieu, à qui on offre ce Sacrifice; d'où il conclut, qu'il n'est pas permis à un Prêtre, sans péché, de s'abstenir entièrement de la célébration de la Messe. Le Concile de Trente veut qu'ils la célèbrent les jours de Dimanche & les Fêtes solennelles; car autrement, disent les Théologiens, ils n'accomplissent pas la fin pour laquelle ils ont été institués: chacun, ajoute S. Thomas, est obligé de se servir de la grâce que Dieu lui a donnée.

Le Sacrement de l'Eucharistie ne consiste pas seulement dans le seul usage qu'on en fait par la Communion, comme le prétendent les Luthériens; & il est de foi que J. C. en prononçant ces paroles, ceci est mon Corps, avoit fait la consécration avant que de donner à ses Disciples la divine Eucharistie. S. Justin témoigne qu'après que la consécration étoit faite par les Prêtres,

les Diaçres distribuoiènt l'Eucharistie aux Assistans , & qu'ils la portoient à ceux qui n'avoient pû assister à la célébration des Saints Mystères : *Et ad absentes perferunt. Apolog. 2. pro Christ.* Bien plus c'étoit un usage dans l'ancienne Eglise , que les Evêques envoyaient à d'autres Evêques la Sainte Eucharistie dans le tems de la Pâque. Le Concile de Laodicée fit un Canon pour défendre cette coutume à l'avenir.

Selon Tertullien & S. Cyprien , les Fideles portoient l'Eucharistie dans leurs maisons pour pouvoir communier , & cela à cause des persécutions fréquentes qui ne leur permettoient pas de s'assembler. Les Ecrits des Saints Peres prouvent la même vérité , c'est-à-dire , qu'on étoit persuadé dans l'Eglise que le Corps & le Sang de N. S. étoient présens sous les apparences du pain & du vin , après la consécration faite , & avant & après l'usage que l'on faisoit de ce Sacrement. Le Concile de Trente prononce anathème contre ceux qui soutiennent le contraire. *Si quis dixerit peractâ consecratione in admirabili Eucharistiæ Sacramento , non esse corpus & sanguinem Domini nostri Jesu Christi , sed tantum in usu dum sumitur , non autem ante , vel post ; & in hostiis seu particulis consecratis , quæ post communionem reservantur vel supersunt , non remanere verum Corpus Domini , Anath. sit. Sess. 13. Can. 4.*

1°. On ne doit pas s'arrêter sur cela à l'ordre des paroles de la consécration , que les Evangélistes ont gardé en nous les rapportant , mais au sens , pour connoître l'ordre que le Sauveur a tenu en les prononçant. Or , par ce sens , il est évident , que les paroles Sacramentelles ont été prononcées par le Sauveur avant qu'il eut donné son précieux Corps & son précieux Sang à ses Disciples : car ces paroles , *ceci est mon Corps* , prouvent que cette sainte nourriture devoit être mangée par les Disciples. Il en est de même de celles-ci : *ceci est mon Sang* ; la particule *enim* le prouve. *Hic enim sanguis meus* : elle fait connoître qu'avant que de donner son précieux Corps , il vouloit qu'ils pussent comprendre quelle étoit la nourriture qu'il leur donnoit.

3°. Il est encore certain que la consécration que le Sauveur a commandée est distinguée de la manducation

de son Corps ; qu'elle doit précéder cet usage , & que ce sont deux actions différentes , parceque les paroles doivent avoir un sens véritable , dès-lors qu'elles sont prononcées. Or , elles ont ce sens quoique l'usage de l'Eucharistie ne les suive pas : c'est la doctrine des Conciles , des Peres , & de toute l'Eglise.

La présence réelle du Corps & du Sang de J. C. est le principe efficace des effets de l'Eucharistie : elle est le premier & principal effet des paroles Sacramentelles , & la grace sanctifiante est le second. C'est la Doctrine des Peres , dans les ouvrages desquels on voit que les effets de l'Eucharistie , tels que la sanctification des ames , l'augmentation des vertus , l'inspiration du S. Esprit , sont attribués à la présence du Corps de J. C. dans ce Sacrement.

En un mot , c'est par la force des paroles de la consécration , 1^{re}. que le Corps & le Sang de J. C. sont présents sous les especes du pain & du vin. 2^o. Qu'il ne reste rien après la consécration de la substance du pain & du vin qui le composent , que les seules apparences. 3^o. Que ces apparences ou accidens subsistent sans être soutenus d'aucun sujet , par un effet de la Puissance divine , car ces paroles étant prononcées par le Prêtre , qui représente J. C. & prononcées par son ordre , elles agissent comme l'instrument dont il se sert pour opérer cet effet. Mais , disent les Théologiens , le Sacrement de l'Eucharistie n'est pas moins véritablement Sacrement , quoiqu'il ne produise point la grace , ce qui peut arriver lorsque la personne qui s'en approche n'apporte pas les dispositions nécessaires. Voyez les preuves de la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie , à l'article *Présence réelle*.

2^o. Les especes du pain & du vin demeurent en leur entier après la consécration ; & ces accidens , tels que la couleur , la figure , le goût , demeurent sans aucun sujet substantiel d'inhésion : *Sine subiecto substantiali* , & cela par la Puissance divine. C'est la Doctrine des Peres & de toute l'Eglise. Car , disent les Théologiens , il n'est pas possible que ces accidens subsistent dans le Corps de N. S. J. C. qui est glorieux & impassible. Or , comme la substance du pain & du vin n'est plus dans ce Sacrement , ils ne pourroient avoir d'autre sujet que le Corps

glorieux, qui ne peut pas recevoir des accidens. Le Concile de Latran le déclare en termes exprès : *Cujus corpus & sanguis in Sacramento altaris sub speciebus panis & vini veraciter continentur*. Le Catéchisme du Concile de Trente dit expressément que cette vérité a toujours été enseignée par l'Eglise, & elle se confirme par les mêmes autorités par lesquelles on démontre qu'il ne demeure rien de la substance du pain & du vin dans l'Eucharistie.

La maniere dont J. C. est dans l'Eucharistie est celle qu'on appelle Transubstantiation, & qui signifie le changement d'une substance en une autre, c'est-à-dire, que la substance du pain est changée en celle du Corps de J. C. & celle du vin en celle de son Sang. Ainsi J. C. n'est pas dans l'Eucharistie par *impanation*, c'est-à-dire, par l'union substantielle du Verbe avec le pain, & dans le même sens que l'on dit, que la Chair de J. C. est la Chair du Verbe à cause de l'union hypostatique, & on le prouve par les paroles de J. C. *Quod pro vobis tradetur*, parlant de son Corps, puisque le pain n'étoit pas ce Corps qui devoit être livré. 1^o. Il n'y est pas non plus par *consubstantiation*, c'est-à-dire, que J. C. n'est pas dans le pain, de maniere que le pain, après la consécration, reste & demeure pain, parceque selon le langage simple & naturel, on ne peut pas affirmer que du pain est un corps humain, pour faire entendre que le pain est le sujet dans lequel le Corps est contenu. Voyez Transubstantiation.

2^o. Le Corps de J. C. est de telle sorte dans l'Eucharistie, que les parties de son Corps se pénètrent elles-mêmes, & que son Corps est tout entier sous la plus petite partie des especes. Et de-là il suit, 1^o. que le Corps de J. C. n'est pas dans l'Eucharistie *definitive*, comme disent les Théologiens, c'est-à-dire, qu'il y soit de telle maniere qu'il ne puisse être ailleurs. 2^o. Il n'y est pas non plus *circumscriptive* : car les parties de son Corps ne répondent point aux différentes parties d'un lieu ou d'un espace; enforte qu'un des bras corresponde à une partie de ce lieu, & un autre bras à une autre partie, ainsi des autres; mais il y est d'une maniere Sacramentelle & particuliere, & qui ne peut être comparée à aucune autre.

Cette maniere dont J. C. existe dans l'Eucharistie, dit un Théologien, (Gamache) n'ayant point d'étendue, elle doit être semblable à la maniere dont les choses spirituelles existent, puisqu'il est tout entier dans toute l'Hostie, & tout entier dans chaque partie de l'Hostie. Or, comme ce qui existe de cette maniere est indivisible, il s'ensuit qu'il est invisible. Le Corps de J. C. dit S. Thomas, est dans ce Sacrement comme substance seulement & indépendamment de tous accidens. Or comme la substance ne peut pas être apperçue par les accidens, le Corps de J. C. ne peut conséquemment y être apperçu par les yeux du corps.

3^a. Les Théologiens distinguent ce qui est présent dans l'Eucharistie par la vertu des paroles Sacramentelles, & comme ils disent *vi verborum*, d'avec ce qui y est présent par concomitance, *per concomitantiam*. Ainsi, 1^a. ce qui est présent dans l'Eucharistie *vi verborum*, c'est le Corps de J. C. parcequ'il n'y a dans l'Eucharistie *vi verborum*, que ce qui est exprimé dans la forme de ce Sacrement. Or, le Corps de J. C. est la seule chose exprimée dans la forme qui opere la consécration du pain. 2^a. Ce qui est présent dans l'Eucharistie *per concomitantiam*, est ce qui n'est pas exprimé distinctement dans la forme. Ainsi le sang est sous l'espece du pain, & le Corps sous l'espece du vin *per concomitantiam*, c'est-à-dire; que ces choses-là sont unies à *parte rei*, à celles qui sont dans l'Eucharistie, *vi verborum*. Voyez sur ce sujet le Concile de Trente, *sess.* 13. c. 3. où cette matiere est expliquée avec beaucoup de netteté.

4^a. Le Corps de J. C. ne cesse d'être présent dans l'Eucharistie, que lorsque le changement qui se fait dans les especes sacramentelles, est suffisant pour corrompre la substance du pain & du vin si elle y étoit encore, comme lorsque la couleur, le goût des especes sont tellement changées, qu'elles ne pourroient pas compatir avec la substance du pain & du vin; ou lorsqu'en considérant ces especes, du côté de la quantité, elles sont réduites en poussiere, ou en si petites parties, que la substance du pain ou du vin ne seroit plus censée être la même, c'est-à-dire, que ce ne seroit plus du pain, & que ce ne seroit plus du vin. Mais si le changement n'é-

soit par notable, soit dans la couleur, soit dans le goût, soit dans les parties, qui, quoique divisées, conserveroient leur nature de pain & de vin, il ne feroit pas que le Corps de J. C. cessât d'être présent dans le Sacrement.

5°. A l'égard de la corruption, qui peut survenir aux especes, S. Thomas explique la possibilité de cette corruption, en disant, que dans la consécration la quantité étendue du pain & du vin devient le sujet des autres accidens, qui sont propres à la matiere. Ainsi cette quantité étendue a la même vertu, que la matiere devoit avoir si elle y étoit; & conséquemment tout ce qui peut être produit si la matiere du pain étoit présente, peut l'être par cette seule quantité, en vertu & par une suite du premier miracle qui a été fait dans la consécration.

Les effets de l'Eucharistie sont marqués dans les Ouvrages des Peres: ils se rapportent à ceux dont le Concile de Trênte fait mention, & que les Théologiens réduisent à cinq principaux. 1°. Ce Sacrement unit parfaitement avec J. C. ceux qui le reçoivent dignement, & de corps & d'esprit, selon les paroles de S. Paul: *Qui autem adhærent Domino, unus Spiritus est. . . quia membrum sumus Corporis ejus de carne ejus & de ossibus ejus*, & cette union est si parfaite, que les Saints Peres ont dit que les Fideles sont incorporés à J. C. *Non enim aliud agit participatio corporis & sanguinis Christi*, dit Saint Leon, *quàm ut in quod sumimus transeamus.*

2°. Il produit une union entre les Fideles: *Unio fidelium inter se*, dit Eusèbe, car étant unis par ce Sacrement à J. C. ils le sont aussi entre eux. S. Paul enseigne expressément cette union des Chrétiens. *Unus panis, unum corpus, multi sumus; omnes qui de uno pane participamus.* 1. Cor. 10.

3°. Il produit une augmentation & une abondance de grâces; car comme la grâce est donnée en vertu des mérites de la Passion de N. S. il s'ensuit que ce Sacrement, qui est une représentation de sa Mort & de sa Passion, doit conférer la grâce avec une pleine abondance. L'Eglise le dit hautement dans ses offices. *Recolitur memoria passionis ejus, mens impletur gratia.* Mais ce Sacrement ne produit pas par lui-même la première grâce; car, disent les Théologiens, J. C. ne nous est pas

donné dans ce Sacrement pour nous racheter ; mais il se donne à nous pour nous servir de nourriture ; & cette nourriture suppose une autre grace dans ceux qui reçoivent ce Sacrement ; aussi le Catéchisme du Concile de Trente enseigne , que quand on dit que l'Eucharistie communique la grace , ce n'est pas qu'il ne soit pas nécessaire que celui qui veut recevoir utilement ce Sacrement , ait auparavant reçu la grace ; car , ajoute-t'il , comme les alimens corporels ne servent de rien à un corps mort ; de même les sacrés Mysteres sont inutiles à une ame qui ne vit point de l'esprit de Dieu , & ils ne sont pas institués pour lui redonner la vie spirituelle , mais pour la lui conserver , pour lui donner de nouvelles forces après l'avoir reçue.

4^e. Il est la nourriture spirituelle de l'ame. Le même Catéchisme du Concile enseigne expressément cette vérité. Tous les avantages , dit-il , que le pain & le vin procurent au corps , l'Eucharistie les procure à l'ame , d'une maniere encore bien plus parfaite. Car le corps de J. C. ne se change pas en notre substance , comme le pain & le vin , mais c'est nous au contraire qui sommes en quelque maniere changés , & qui devenons comme une même chose avec J. C.

5^e. Il remet les péchés que l'on a commis , & fortifie les Fideles pour les empêcher de tomber dans la suite. Mais cette remission ne doit s'entendre , selon les Théologiens , que des péchés véniels , & de ceux auxquels on n'a point d'attache ; & parmi les péchés mortels , de ceux qu'on a oubliés , & dont on ne peut se souvenir ; car l'Eucharistie ne remet pas les péchés mortels *per se* , puisque ce Sacrement n'est pas institué à cette fin , & qu'il présuppose la remission des péchés mortels , dans celui qui le reçoit. Il peut néanmoins produire quelquefois cet effet : l'Eglise dans ses prieres le donne à entendre : *In me non remaneat scelerum macula , quem pura & sancta refecerunt Sacramenta*. Enfin , le Sacrement de l'Eucharistie étend ses effets jusqu'au corps dans ceux qui communient dignement , en ce qu'il modere la concupiscence & réprime les mouvemens de la chair.

L'adoration est due au très-Saint Sacrement de l'Autel , & cette adoration est de Latrie , parceque J. C. y est

présent réellement, & qu'il est Dieu. Cette adoration doit être extérieure & intérieure. 1^o. J. C. lui-même dit au Démon : *Dominum Deum tuum adorabis, & illi soli servies*. Les Mages adorerent J. C. dans la crèche de Bethléem. 2^o. Elle doit être intérieure, car la Doctrine de la présence réelle une fois supposée, elle est inséparable de l'adoration intérieure; & elle consiste à reconnoître J. C. présent, avec un abaissement de l'ame devant sa souveraine Majesté. Or, quiconque croit J. C. présent dans l'Eucharistie, doit lui parler comme à Dieu, implorer sa miséricorde, lui demander ses graces, s'exciter à l'aimer par des paroles de confiance, & reconnoître son indignité: car toutes ces actions sont des actes d'adoration.

On voit par les Ouvrages des Peres combien ils étoient persuadés de l'obligation où sont les Fideles d'adorer l'Eucharistie, & combien ils les y exhortoient. Voyez S. Augustin in Ps. 98. S. Ambroise, l. 3. de spirit. sanct. c. 12. S. Chrysostôme, Hom. 61. Le Concile de Trente dit anathème à ceux qui soutiennent que le Sauveur du monde ne doit pas être adoré dans le Sacrement de l'Eucharistie, d'un culte de Latrerie: *Cultu Latrerie etiam extenno adorandum*. Sess. 13. Can. 6. Mais cette adoration se termine à J. C. & aux apparences du pain & du vin, comme à un tout, c'est-à-dire, en tant que ces apparences sont prises avec J. C. comme ne faisant qu'un tout avec lui: *Per modum unius*. Ainsi, cette adoration ne s'étend sur ces apparences, que de la maniere qu'elle s'étendoit sur les vêtements du Sauveur, lorsqu'il conversoit sur la terre avec les Hommes; & l'adoration souveraine s'adresse uniquement à J. C. présent sous ces mêmes apparences. Voyez Eucharistie comme Sacrifice, au mot *Sacrifice*.

EUDOXIENS, Hérétiques du quatrieme siecle, qui prirent leur nom d'Eudoxe, Patriarche d'Antioche, ensuite de Constantinople, Partisan déclaré de l'Hérésie d'Arius: ils suivoient les mêmes erreurs que les Anoméens & les Eunomiens, disant que le Fils n'étoit pas semblable de volonté à son Pere, & qu'il avoit été fait de rien. Voyez Saint Epiphane, Hæres. 76.

EULOGIE, mot qui signifie chose bénite. Les Eulo-

gies, chez les Grecs, étoient des pains & même des mets, qu'on envoyoit à l'Eglise pour être bénis. L'Eglise Latine suivoit aussi cet usage dès les premiers tems, & c'est de-là qu'est venu celui du Pain béni.

EUNOMIENS. (les) Branche de l'Hérésie Arienne, Sectateurs des erreurs d'Eunomius, Evêque de Cyzique, dans le quatrième siècle, qui soutenoit l'Hérésie d'Arius, & y en ajouta encore d'autres : il prétendoit connoître Dieu aussi parfaitement que Dieu se connoissoit lui-même : il disoit que le Fils n'étoit Dieu que de nom, qu'il ne s'étoit pas uni substantiellement à l'Humanité, mais seulement par sa vertu & ses opérations. Selon lui la foi seule pouvoit sauver, quoique l'on commît toute sorte de crimes : il rebaptisoit ceux qui l'avoient été au nom de la Sainte Trinité : il condamnoit le culte des Martyrs & l'honneur dû aux Saintes Reliques. Ses erreurs furent réfutées par Saint Basile & les deux Gregoire de Nazianze & de Nyffe. *S. Epiph. Hæres. 75.*

EUTYCHIENS, Hérétiques célèbres dans le cinquième Siècle. Leur Chef fut Eutichez, Prêtre & Abbé d'un Monastere de Constantinople. Il prétendoit qu'il n'y a qu'une nature en Jesus-Christ, parceque l'Eglise avoit décidé contre Nestorius qu'il n'y a qu'une personne. Il reconnoissoit à la vérité que le Corps de J. C. avoit été véritablement formé du corps de la Sainte Vierge, mais il prétendoit que la nature divine & la nature humaine étant unies en la personne de J. C. sans aucune division, il ne résultoit de cette union qu'une seule nature, ce qui étoit formellement contraire à la doctrine de l'Eglise, laquelle a toujours cru, que l'union des deux natures en la personne du Fils de Dieu n'empêche pas que chacune de ces natures ne soit en lui sans confusion. Cependant l'hérésie d'Eutichez se répandit dans l'Orient : le fameux Dioscore, Patriarche d'Alexandrie, s'en étant déclaré le Protecteur.

Saint Flavien, Patriarche de Constantinople, s'éleva avec vigueur contre cette Secte dans sa naissance, & il tint un Concile à Constantinople l'an 449. Les Eutychiens de leur côté, aiant surpris la religion de Theodosie le jeune, tinrent un faux Concile à Ephese. Dioscore qui en avoit été le moteur ne voulut point y admettre ni les

Légats du Pape S. Leon, ni **Saint Flavien**. C'est ce qu'on appella dans la suite le Brigandage d'Ephese. Voyez cet article au mot Brigandage. Butychez y fut absous. Les Légats du Pape & Saint Flavien furent traités de la manière la plus indigne. Mais l'empereur Marcien ayant succédé à Theodose le jeune fit tenir un Concile à Calcedoine l'an 451. qui est le quatrième général. Ce fut là qu'Butychez & son hérésie furent condamnés : l'impie Dioscore fut déposé, & tout ce que le Pape Saint Leon avoit écrit pour combattre cette hérésie fut reçu avec de grands applaudissemens. On y reconnut la Doctrine perpétuelle de l'Eglise.

EVANGILE. Ce mot est Grec, & signifie bonne nouvelle. On a donné ce nom à la prédication qui a été faite, par les Apôtres, de la Religion Chrétienne, c'est-à-dire, du Mystère de l'Incarnation, de la réparation du Genre humain, faite par J. C. de la réconciliation des Hommes avec Dieu, de toutes les merveilles opérées par le Fils de Dieu, de sa Mort, de sa Résurrection, de son Ascension, & de toutes les vérités dont il étoit venu instruire les Hommes. L'Evangile fut d'abord annoncé aux Juifs, comme étant le Peuple de Dieu, les Enfants d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, avec lesquels il avoit fait alliance, comme les dépositaires de la Loi de Dieu ; des Propheties & des promesses du Messie. Mais la plus grande partie de ce Peuple étant demeurée dans son incrédulité, Dieu appella à leur place les Gentils, & leur fit annoncer l'Evangile. Ainsi les Apôtres, après avoir commencé de prêcher l'Evangile aux Gentils qui se trouvoient alors en Judée, se dispersèrent ensuite par toute la Terre pour instruire & baptiser toutes les Nations, suivant l'ordre de J. C. Saint Paul fut spécialement choisi de Dieu pour annoncer l'Evangile aux Gentils : il est même appelé dans l'Ecriture l'Apôtre & le Docteur des Gentils : *Quamdiu quidem ego sum Gentium Apostolus, ministerium meum honorificabo.* Rom. 11. 13.

L'Evangile doit être prêché par toute la Terre, selon les paroles de Jesus-Christ : *Prædicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe, in testimonium omnibus Gentibus.* Matth. 24. 14. *In omnes Gentes primum oportet prædicari Evangelium.* Marc. 13. 10.

On entend particulièrement par le mot de Saint Evangile tout ce que les quatre Evangelistes S. Mathieu, S. Marc, S. Luc, & S. Jean, ont écrit des merveilles du Fils de Dieu. *V.* l'article du Nouveau Testament.

EVE, nom de la premiere Femme. Elle fut ainsi appelée par Adam, d'un mot Hébreu qui signifie vivre, parcequ'elle étoit la Mere de tous les vivans. L'Ecriture nous apprend que Dieu, aiant envoyé à Adam un profond sommeil, tira pendant qu'il dormoit une de ses côtes, dont il forma la Femme. *Gen. 2.*

EVEQUES, *Voyez* Episcopat.

EVEQUES *in partibus.* (les) L'origine des Evêques *in partibus Infidelium* vient des incursions des Barbares, & principalement des Musulmans. Elles avoient empêché plusieurs Evêques de prendre possession des Eglises pour lesquelles ils avoient été ordonnés, & d'y faire leurs fonctions. Le Concile *in Trullo*, l'an 692. leur conserva leur rang, & leur pouvoir pour ordonner des Clercs & présider dans l'Eglise.

EXCOMMUNICATION (1°) est une Censure ecclésiastique, ou peine canonique, & la plus grande de toutes, laquelle en punition de quelque péché considérable, prive en tout ou en partie un Fidele du droit qu'il avoit aux biens spirituels que les autres Fideles ont en commun les uns avec les autres, en qualité de membres de l'Eglise. L'Excommunication majeure, outre les peines ci-dessus, retranche les Fideles du corps de l'Eglise. L'Excommunication mineure prive de la participation passive des Sacremens, & du droit de pouvoir être élu ou présenté à quelque Bénéfice ou Dignité ecclésiastique, mais un Ministre de l'Eglise qui l'a encourue peut administrer licitement les Sacremens, & user de son droit pour présenter à un Bénéfice. *cap. Si celebrat. tit. de Cler. excom.* C'est-là son unique effet. On l'encourt de droit à *jure* en communiquant avec un Excommunié dénoncé.

Tout Prêtre approuvé peut absoudre de l'Excommunication mineure à *juré*, & c'est celle qui est portée par la loi qu'a faite le Supérieur contre quelque péché scandaleux, & qui s'étend sur toutes les personnes qui y tombent : mais il ne peut pas absoudre de l'Excommunication *ab Homine*. On appelle ainsi celle qui regarde

certaines personnes déterminées : par exemple, le Supérieur a de justes soupçons que deux personnes ont un mauvais commerce, il leur défend de se fréquenter sous peine d'excommunication *ipso facto*. V. Censure.

L'Excommunication, quelque injuste qu'elle soit, quelque coupable que soit devant Dieu celui qui la fulmine, a toujours son effet, tant au for intérieur, qu'au for extérieur, si elle est portée par le Supérieur légitime; de sorte que celui qui l'a encourue est obligé d'y déférer & doit s'abstenir d'exercer aucun ministère sacré, & de toute autre chose défendue aux Excommuniés; mais il peut avoir recours au Supérieur pour en être relevé.

Si l'Excommunication est nulle, par rapport au for intérieur, celui qui est excommunié peut célébrer sans tomber dans l'irregularité; mais si la nullité de la Sentence n'est pas connue du public, il ne peut pas par rapport au for extérieur recevoir les Sacramens, ni les administrer partout où la Sentence d'Excommunication est connue; & il doit par révérence déférer à l'autorité de l'Eglise qu'il doit respecter, afin d'éviter le scandale.

L'Eglise a le pouvoir d'excommunier. On le prouve 1°. Par ces paroles de J. C. à Saint Pierre : *Tibi dabo claves regni cælorum; & quodcumque ligaveris super terram. erit ligatum & in cælis*. Matth. 16. 19. Car le pouvoir de lier, que J. C. donne à Saint Pierre, & dans sa personne au corps des Pasteurs, étant général, celui de l'Excommunication y est renfermé. 2°. Par ces autres paroles de J. C. parlant de ceux qui ne veulent pas se corriger après les avoir avertis, & que l'on doit déférer à l'Eglise : *Quod si non audierit eos, dic Ecclesiæ: si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut Ethnicus & Publicanus*. Matth. 18. Après quoi J. C. continue de parler ainsi à ses Apôtres : *Amen dico vobis, quæcumque alligaveritis super terram erunt ligata & in cælo*. Or les Théologiens concluent de ces paroles, que J. C. a donné à ses Apôtres le pouvoir de séparer du corps des Fidéles ceux qui refusent d'écouter l'Eglise & de déférer à ses corrections, & ils expliquent ces mots *sicut Ethnicus*, c'est-à-dire, comme un Homme avec qui il n'est pas permis d'avoir commerce; tels qu'étoient les Payens à l'égard des Juifs.

2°. Par le témoignage des Pères, qui en établissant ce pouvoir de l'Eglise, l'ont fondé sur les passages qu'on vient de citer. Tertullien, qui vivoit dans le deuxième Siecle, nous apprend que l'Eglise a usé de ce pouvoir dès les premiers tems : car parlant des assemblées des Fideles il dit : c'est-là que nous exerçons cette censure divine qui bannit les Pécheurs d'avec nous & les exclut de notre communion : *Ibidem castigationes & censura divina... ut si quis ita deliquerit, à communione orationis & conventus & omnis sancti commercii relegatur. V.* Saint Cyprien, Ep. 17. à son Clergé. Saint Basile dans son Ep. 146. marque toute la forme qu'on pratiquoit dans les premiers tems avant que de fulminer l'Excommunication. Les Apôtres eux-mêmes ont exercé ce pouvoir. On voit que Saint Paul s'en servit contre l'Incestueux de Corinthe. Vous auriez dû, dit-il aux Corinthiens, être dans les pleurs pour retrancher du milieu de vous celui qui a fait une action si honteuse : *Ut tollatur de medio vestrum qui hoc opus fecit. 1. Cor. 5. V.* l'Epître aux Galates, c. 1. 2. Thess. 3. 14. V. Saint Jérôme, Ep. 156. sur S. Math. S. Augustin, l. 1. cont. advers. leg. c. 17. les Constitutions Apostoliques, l. 2. c. 38.

3°. Par les Conciles, dans lesquels on voit que l'Eglise n'a jamais discontinué d'user de tems en tems de ce remede extrême, lorsqu'elle l'a jugé nécessaire. C'est ainsi qu'elle a excommunié dans tous les tems les Hérétiques & tous les Hérétiques opiniâtres, comme Arius au Concile de Nicée, Macédonius dans celui de Constantinople, Nestorius dans celui d'Ephefe, &c. S. Thomas, pour prouver qu'il étoit nécessaire que ce pouvoir d'excommunier fût donné à l'Eglise, dit, que comme elle a reçu la pouvoir d'admettre dans son sein par les Sacramens ceux qui croient en J. C. il falloit aussi qu'elle eut l'autorité d'en chasser ceux, qui y ayant été reçus, refusoient de l'écouter & de lui obéir.

L'Eglise se propose quatre fins lorsqu'elle use de l'excommunication. 1°. L'honneur de Dieu qu'elle a en vue, afin que les Payens ne puissent pas dire que la Religion chrétienne favorise le crime. 2°. Le maintien de la discipline ecclésiastique : aussi le Concile de Trente l'appelle le nerf de la discipline. 3°. Afin que les Fideles ne soient

pas corrompus par le mauvais exemple de celui qui mérite d'être retranché de leur société. 4°. La conversion & le salut du Pécheur pour le remettre dans son devoir. Mais afin que l'excommunication produise cet effet, il faut, dit Saint Augustin, que les Pasteurs qui sont obligés d'en venir à cette extrémité, contribuent par leurs prières & leurs larmes à lui obtenir cette grace, & à fléchir la miséricorde de Dieu : *Humilitas lugentium debet impetrare misericordiam... Agendum voto & precibus, si corrigi objurgationibus non potest*, l. 3. contr. Ep. Parm. c. 1.

L'Eglise avant de prononcer cette peine observe certaines regles. Les Constitutions Apostoliques c. 41. ordonnent qu'on n'en vienne à cette extrémité qu'après qu'on aura tenté inutilement toutes sortes de moyens, & même de ne le faire qu'à regret & avec douleur : *Cum mœore & luctu*. Le Concile de Trente défend qu'on excommunie pour des sujets légers, & veut que l'Evêque examine murement si la chose le mérite : *Causâ, magnâ maturitate per Episcopum examinâtâ*. Sess. 25. c. 3. Il faut selon les Théologiens, après Saint Thomas, que le péché soit mortel, mêmes des plus considérables, & que celui qui l'a commis demeure obstiné dans son péché & soit rebelle aux ordres de l'Eglise. L'excommunication ne doit point être lancée qu'elle n'ait été précédée de trois ou au moins de deux monitions : *sexto, cap. constitutionem. Bina saltem monitione*, dit le Concile de Trente, *ibid.* Mais ces monitions ne sont pas nécessaires pour les excommunications à Jure, parceque le violeur de la Loi est censé averti par cette même loi. Il n'y a que les personnes vivantes, adultes & baptisées, qui soient sujettes à la peine de l'excommunication.

2°. Les Théologiens soutiennent que ce n'est pas l'esprit de l'Eglise, qu'on use de cette sévérité à l'égard de toute une Ville, de toute une Province, parcequ'il n'est pas vraisemblable que tous ceux qui composent un si grand corps soient coupables du même péché, & qu'il n'est pas juste que les innocens soient confondus avec les coupables : *Non est probabile*, dit Saint Thomas, *quod aliqua communitas ita tota ad malum consentiat, quin aliqui sint dissentientes; in supp. qu. 22. art. 5.*

& le Pape Innocent IV. a défendu ces sortes d'excommunications des Corps ou Communautés. *In universalitatem, vel Collegium, proferri excommunicationis sententiam prohibemus.* In sexto Tit. de Sent. excom. cap. Romana.

Les biens spirituels dont sont privés les Excommuniés sont au nombre de sept. 1°. De participer aux prières publiques que l'Eglise fait pour tous les Fideles, quoiqu'on puisse demander leur conversion par des prières particulières. 2°. D'administrer & de recevoir les Sacrements. 3°. D'assister aux Offices divins, à l'exception des Sermons & Instructions. 4°. De communiquer avec les Fideles; & cette dernière peine comprend cinq choses exprimées dans ce Vers.

Os, orare, vale, Communio, mensa, negatur.

C'est-à-dire, qu'on ne doit ni leur parler, ni les saluer, ni prier, ni travailler, ni habiter, ni manger, ni avoir société avec eux. 5°. D'être privés de la sépulture ecclésiastique. 6°. De ne pouvoir élire, ni d'être élu aux Bénéfices. 7°. D'être privé de l'exercice de la Jurisdiction spirituelle, & de ne pouvoir agir en Justice devant les Juges Ecclésiastiques. Et de-là est venu l'usage de donner des absolutions de l'excommunication *ad cautelam*, dont l'effet unique est de permettre à l'Excommunié d'agir en Justice pour se défendre.

Cependant il y a cinq cas où il est permis d'avoir communication avec les Excommuniés. 1°. Pour le porter à sa conversion; & alors ce ne doit être que ceux qui sont chargés de son salut, comme un Curé, ou ceux qui en ont permission de l'Evêque. 2°. Quand un des deux mariés est excommunié; mais celui qui ne l'est pas ne doit pas favoriser le crime qui a attiré l'excommunication. 3°. Si on est Enfant ou Domestique de l'Excommunié. 4°. Si on ignore de bonne foi l'excommunication. 5°. Si la nécessité absolue y contraint, comme quand un Medecin visite un Malade qui est excommunié, ou un Créancier son Débiteur pour le paiement de sa dette. Ces cinq cas son exprimés dans ce Vers.

Utile,

Utile , Lex , humile , res ignorata , neceffe.

Ceux qui hors de ces cas communiquent avec les Excommuniés encourent l'excommunication mineure ; & ceux qui communiquent avec eux dans les crimes pour lesquels ils ont été excommuniés , c'est-à-dire , qui sont complices de leur crime , ou par le conseil , aide , appui , &c. pour le commettre , encourent l'excommunication majeure *ipso facto*. Mais parmi les Excommuniés on n'est obligé d'éviter que ceux qui sont dénoncés pour tels par le Tribunal ecclésiastique , & il faut que la Sentence ait été rendue publique , selon le Concile de Constance. Voyez sur cette matiere Marius Alterius , suarez sur les Censures ; Eveillon , Avila , Covarruvias , Navarre , &c.

EXEMPTION , (1°) en matiere ecclésiastique , s'entend des Eglises & des Monasteres qui ont un Privilège ou Bulle du Pape , qui les exempte de la Jurisdiction de l'Ordinaire ou Evêque Diocésain.

EXODE (1°) est le second des cinq Livres de Moïse : ce mot signifie sortie , parceque la sortie des Israélites de l'Egypte y est rapportée , ainsi que la cruelle servitude sous laquelle les Juifs gémirent dans ce païs ; leur délivrance miraculeuse ; la promulgation de la Loi. C'est une suite de l'histoire de la Genèse , depuis la mort de Joseph jusqu'à la construction du Tabernacle : elle comprend 145 ans.

EXOMOLOGESE. Mot Grec , qui répond à celui de Confession , ou de Sacrement de Pénitence : ils s'entend aussi des œuvres laborieuses imposées pour pénitence. Ainsi on appelloit de ce nom dans l'Eglise Grecque tout le corps des exercices de la pénitence publique.

EXORCISMES. On appelle ainsi les cérémonies dont l'Eglise se sert pour chasser les Démons des corps qu'ils possèdent , ou qu'ils obsèdent , ou des autres créatures dont ils abusent ou peuvent abuser. L'Eglise tient ce pouvoir de J. C. *In nomine meo Dæmonia ejicient.* Marc. 16. *Convocatis duodecim Discipulis , dedit illis virtutem & potestatem super omnia Dæmonia.* Luc. 9. On exorcise aussi les créatures inanimées , parceque le Démon en abuse souvent pour nuire aux Hommes , selon ces

paroles de Saint Paul: *Vanitati Creatura subjecta est non volens ... & ipsa liberabitur à servitute corruptionis ... ingemiscit & parturit usque adhuc.* Rom. 8. C'est-à-dire, que les créatures ayant été créées pour contribuer à la gloire de Dieu, sont, pour ainsi dire, dans un état violent quand elles contribuent à la vanité des Hommes, & à nourrir leurs passions. Ainsi, par ces exorcismes, l'Eglise demande à Dieu, qu'il ne permette pas que les Démons abusent de ces créatures qui ont été créées pour sa gloire.

L'Eglise fait usage des Exorcismes, ou sur les personnes affligées par quelques possession ou obsession du Démon, ou sur les lieux infectés par les Démons, & sur toutes les choses dont elle se sert pour ses cérémonies, comme l'eau, le sel, l'huile, &c. A l'égard des Exorcismes qui se font sur les personnes, la prudence exige que l'on soit bien assuré auparavant de la possession ou obsession du Démon, & pour ne pas se tromper, il faut consulter l'Evêque pour savoir si l'Exorcisme est nécessaire. Voyez l'Article du Baptême, & le Rituel Romain, celui de Paris de 1697, & les autres.

EXORCISTES, Voyez Ordres Mineurs.

EXPECTATIVES. (les) Maniere ancienne de pourvoir aux Bénéfices avant qu'ils vinssent à vacquer. Elles se donnoient par les Papes. Mais elles ont été abolies par la Pragmatique, par le Concordat & par le Concile de Trente. Cependant on n'a point aboli, en France, toute sorte d'Expectatives, & on a retenu une image de ce droit; tel est celui du joyeux avènement à la couronne, en vertu duquel le Roi, au commencement de son regne, nomme à la premiere Prébende, qui vient à vacquer en chaque Cathédrale. 2°. Le Droit de serment de fidélité que lui prête tout nouvel Evêque, & en vertu duquel il dispose de la premiere Prébende qui vacque à la disposition de cet Evêque. De ce genre sont aussi les Induits accordés au Chancelier de France, aux Maîtres des Requêtes, aux Présidens & Conseillers du Parlement de Paris, & les privilèges des Gradués: tous ces droits d'avoir des Bénéfices par voie d'Expectative ont lieu en France, & sont au nombre des graces expectatives.

EXTRAVAGANTES (les) nom donné aux Décrétales ou Constitutions des Papes, qui furent publiées de-

puls les Clémentines. On les appelle ainsi, parceque n'ayant pas été d'abord mises en ordre, elles étoient comme hors du cours Canonique, & ce nom leur est demeuré depuis qu'elles y ont été inférées. La premiere partie est composée des Constitutions du Pape Jean XXII; & la seconde est en partie du même Pape, & de ses Successeurs.

EXTREME-ONCTION (P) est un Sacrement institué par N. S. J. C. pour rendre la santé aux Fideles dangereusement malades; quand cela est avantageux à leur salut, mais principalement pour les purifier des restes de leurs péchés & les aider à mourir dans la grace de Dieu. 1°. C'est un Sacrement: on le prouve par l'Ecriture. Car il est dit, que J. C. ayant envoyé ses Disciples par les Villes & les Villages, ils prêchoient aux peuples la pénitence; qu'ils oignoient d'huile les Malades & les guérissent: *Ungebat oleo multos egros & sanabant.* Marc 6. D'où on a droit d'inférer que ce n'est pas les Apôtres qui instituerent cette Onction, & que c'étoit par l'ordre de J. C. qu'ils la faisoient & non de leur chef. 2°. L'Apôtre Saint Jacques recommande de faire la même Onction sur les Malades. *Infirmatur quis in vobis; inducat Presbyteros Ecclesie; & orent super eum, ungentes eum oleo in nomine Domini, & oratio fidei salvabit infirmum, & alleviabit eum Dominus; & si in peccatis sit, remittentur ei.* Jacob. 5. Célébre passage, dans lequel le Concile de Trente tire la preuve que l'Extreme-Onction est un véritable Sacrement de la nouvelle Loi. Car il y reconnoît un signe sensible qui produit la grace sanctifiante par l'institution de J. C. selon ces paroles de S. Jacques, *& si in peccatis sit remittentur ei, &c.*

2°. C'est la doctrine de l'Eglise. Saint Chrysostôme dit, que les Prêtres n'exercent pas seulement le pouvoir de remettre les péchés lorsqu'ils nous régénèrent par le Sacrement du Baptême, mais aussi lorsqu'ils nous en obtiennent le pardon, observant ce que dit Saint Jacques dans le passage ci-dessus: *Infirmatur inter vos, &c. l. 3. de Sacerd.* Le Pape Innocent I, qui vivoit au troisieme siecle, dit: que cette Onction est un Sacrement: *Genus est Sacramenti,* in Ep. ad Decent. c. 8. On voit dans le Sacramentaire publié sous le nom de Saint Gregoire.

Pape, le témoignage authentique de la créance de l'Eglise du sixieme, septieme & huitieme siecle, sur ce Sacrement : car il y est fait mention dans l'Office du Jeudi-Saint de la maniere dont se doit faire la bénédiction de l'huile qui doit servir à oindre les Malades, & des prieres qu'il faut faire sur eux.

Les Conciles se sont expliqués clairement sur ce sujet, & ils exhortent les Prêtres de munir les Malades, de la Sainte-Onction & du Viatique, conformément à l'autorité des Peres : *Secundum statuta sanctorum Patrum*, dit le Concile de Mayence, tenu vers le milieu du huitieme siecle, & le Concile de Trente prononce anathème contre ceux qui diront que l'Extrême-Onction n'est pas proprement & véritablement un Sacrement institué par N. S. J. C. mais que c'est seulement un usage reçu des Peres, ou une invention humaine. *Seff. 14. de Extr. Can. 1.*

Quoique le Sacrement de l'Extrême-Onction ne soit pas nécessaire au salut, d'une nécessité de moyen, il l'est néanmoins d'une nécessité de précepte divin ; & les Chrétiens dangereusement malades ne peuvent pas négliger de se le faire administrer, sans péché. C'est la Doctrine du Concile de Trente, fondée 1^o. sur le précepte de S. Jacques, & sur ce que ce Sacrement a été institué pour nous munir à l'heure de notre mort contre les attaques du Démon.

La MATIERE éloignée de ce Sacrement est l'huile d'olive bénite par l'Evêque. Le Sacramentaire de S. Grégoire dit que c'est sur l'huile d'olive que cette bénédiction se fait par l'Evêque. Eugene IV, dans son Instruction aux Arméniens, le marque expressément, & le Concile de Trente dit la même chose. La matiere prochaine est l'onction faite avec cette huile, conformément à ces paroles de S. Jacques : *Unctes cum oleo* : car la matiere prochaine est l'usage ou l'application de la matiere éloignée, au sujet.

2^o. Il n'y a que l'huile d'olive qui puisse être la matiere éloignée de ce Sacrement, ce que l'on prouve par les mêmes autorités que ci-dessus. Car l'huile d'olive, dit le Catéchisme du Concile, exprime parfaitement l'onction du S. Esprit, & les effets spirituels qu'il opere

Sans l'âme par la vertu de ce Sacrement. 3°. Il faut que l'huile soit benite, & on le prouve par l'autorité des Conciles de Chalons, d'Aix-la-Chapelle, du Décret d'Eugene IV. & du Concile de Trente, qui l'appelle *oleum benedictum*. Cette bénédiction dans l'Eglise latine est réservée à l'Evêque : les mêmes autorités l'attestent. Il y a des Théologiens qui soutiennent qu'en cas de nécessité on peut conférer valablement ce Sacrement avec le Saint Chrême, ou avec l'huile des Cathécumenes, parceque l'un & l'autre étant composés d'huile d'olive, & étant benits par l'Evêque, rien n'empêche qu'elle ne soit la matière valide de ce Sacrement, mais l'Eglise n'a rien décidé là-dessus. Le tems déterminé pour cette bénédiction est le Jeudi-Saint à la Messe que l'Evêque célèbre, & cette coutume est très-ancienne, comme on peut voir par le Sacramentaire de S. Grégoire, qui a près de mille ans d'antiquité.

La forme de ce Sacrement sont les paroles que le Prêtre prononce en l'administrant : *Per istam sanctam unctionem, & suam piissimam misericordiam, indulgeat tibi Deus quidquid per visum aut odoratum, gustum, tactum auditum, deliquisti*. Cette forme, dit le Catéchisme du Concile, est très-ancienne, & est venue jusqu'à nous, par une fidele Tradition de tous les Peres; & on ne s'en sert point d'autre dans l'Eglise Latine. Quant à l'Eglise Grecque, il est constant, par les Eucologes des Grecs, qu'elle est en usage parmi eux; & elle paroît la plus convenable, car elle exprime 1°. le signe sensible. 2°. Que c'est la miséricorde de Dieu qui l'opere; & elle exprime l'effet du Sacrement, qui est la remission des péchés. Les paroles essentielles de cette forme sont : *Per istam unctionem indulgeat tibi Deus*. Car la cause principale, le sujet & l'effet y sont marqués, & on ne peut, sans péché, en omettre aucune. La forme du Sacrement de l'Extrême-Onction est déprécatoire, c'est la seule qui soit ainsi. Et parmi les raisons qu'en donnent les Théologiens, ils marquent celle-ci : sçavoir, que comme on administre ce Sacrement à des personnes que la maladie a privées de leurs forces, quelquefois même de l'usage de leur raison, ils ont grand besoin, en cette extrémité, des prières de l'Eglise, afin que Dieu, par son infinie misé-

ricorde, supplée à tout ce qu'ils ne peuvent plus faire par eux-mêmes.

Le MINISTRE de l'Extrême-Onction est le Prêtre seul. On le prouve par ces paroles de Saint Jacques : *Et inducat Presbyteros Ecclesiae.* 1^o. Par l'autorité des Pères, & celle du Concile de Trente, *Can. 4* : mais tout Prêtre ne peut pas pour cela administrer licitement ce Sacrement, quoiqu'il le puisse validement, & il doit être approuvé par l'Evêque & député par le Curé. Un seul Prêtre suffit pour le conférer, quoiqu'autrefois il le fût par plusieurs. L'Eglise latine l'a réglé ainsi, afin de faciliter aux Fideles le moyen de recevoir un Sacrement si utile. D'ailleurs le mot de *Presbyteros* ne doit pas être pris à la rigueur ; car il est fort ordinaire aux Ecrivains sacrés, comme le remarque S. Augustin, *l. 3. c. 16, de consens. Evang.* de mettre le nombre pluriel pour le singulier, & cet Apôtre peut s'être servi de cette expression, pour marquer que les prières de l'Eglise ont beaucoup de part à la grace de ce Sacrement.

Les personnes auxquelles on doit conférer ce Sacrement sont les malades, mais parvenus à l'âge de raison : cet usage est conforme au texte de l'Ecriture : *Infirmis in vobis* ? & il est autorisé par les Conciles & les Papes. Le Concile de Trente ajoute, que c'est à cause de cela qu'on l'appelle *Sacramentum exuvium* ; car ce n'est pas toutes celles qui sont en danger de mort : par exemple, les Soldats qui vont à l'assaut, les Criminels condamnés à mort. Le Catéchisme du même Concile dit qu'il ne faut pas attendre que le malade soit sans connaissance & sans sentiment, à moins qu'il ne fût tombé en cet état par quelque accident inopiné : car alors on peut le lui conférer ; si cependant lorsqu'il avoit l'usage de raison, il avoit donné quelque marque de piété, qui fit juger qu'il l'auroit demandé s'il en avoit eu le tems. Ce Sacrement peut être donné avant ou après le Viatique, car les Rituels varient là-dessus.

L'usage de l'Eglise latine est de faire les onctions aux cinq sens ; mais pour la validité du Sacrement, une seule onction suffit ; & dans ce cas, qui est celui de nécessité, il est plus convenable de la faire à la tête comme le siège principal de tous les sens. Au reste, l'Eglise

Grecque ne les fait qu'au front, aux joues & aux mains. Enfin, on peut recevoir plusieurs fois ce Sacrement, & autant de fois qu'on tombe dangereusement malade, mais non dans la même maladie.

Les effets de ce Sacrement sont renfermés dans ces paroles de S. Jacques : *Oratio fidei salvabit infirmum, & alleviabit eum Dominus, & si in peccatis sit, remittentur ei.* Ainsi, ce Sacrement rend 1°. la santé du corps quand cela est expédient pour le salut du malade : *Ubi sanitati animæ expedierit*, dit le Concile de Trente. 2°. Par rapport à l'ame, il produit la grace sanctifiante ; & le même Concile dit anathème à quiconque dit que l'onction sacrée des malades ne confère pas la grace. *Can. 2.* 3°. Il donne des armes pour résister aux attaques du Démon, qui redouble ses efforts contre nous à l'extrémité de notre vie. 4°. Il efface les péchés véniels & même les mortels, lorsque le malade en conçoit un véritable regret, & qu'il n'a pas eu le pouvoir de s'en confesser. C'est la Doctrine de S. Charles, dans ses Instructions sur ce Sacrement. 5°. Il délivre l'ame de tous les restes des péchés, ce qui ne peut rendre la tranquillité à l'ame qui est agitée de crainte par le souvenir du passé, c'est ce qu'on prouve par les paroles de Saint Jacques : *Et si in peccatis sit, remittentur ei* ; & par les passages des Peres, ci-dessus cités, & par le Concile de Trente, *Seff. 14. Can. 1.*

Par ces restes des péchés, on entend ordinairement la peine temporelle qui est due au péché, & cette infirmité que le péché, soit originel, soit actuel, nous laisse, & qui nous empêche d'avoir la vigueur nécessaire pour nous porter au bien ; car le Concile de Trente, dit que les Saints Peres ont regardé le Sacrement de l'Extrême-Onction comme faisant la consommation non-seulement de la pénitence, mais de toute la vie Chrétienne : *Totius Christianæ vitæ consummativum existimatum est à Patribus.* S. Thomas ajoute, que comme le Chrétien n'est guéri que fort imparfaitement de ses infirmités, parce que sa pénitence est souvent très-imparfaite ; soit par négligence, soit par les occupations temporelles, soit faute de tems, c'est un effet de la bonté & de la miséricorde de Dieu, que ce Sacrement ait été institué pour consom-

met cette guérison , & nous délivrer de la peine temporelle due à nos péchés. *S. Thomas , in l. 4. cont. Gent. c. 73.* Mais cette peine n'est totalement remise que lorsque celui qui reçoit ce Sacrement se trouve dans des dispositions qui correspondent à un tel effet.

EZECHIEL , l'un des quatre grands Prophètes de l'Ancien Testament. Son nom signifie *force de Dieu*. Il étoit d'une Famille sacerdotale , & il fut transporté à Babylone avec Jechonias , Roi de Juda. Il commença de prophétiser en Chaldée , ce qu'il fit pendant vingt-deux ans. Ses onze premières années sont les onze dernières de Jérémie , & delà vient qu'ils prophétisoient alors les mêmes choses. Mais Ezechiel le fait plus mystérieusement , & sous un voile plus épais : ce qu'il semble avoir affecté , disent les Interpretes , afin que les Babyloniens n'eussent pas connoissance de ce qui regardoit le Peuple Juif. Il prédit , de même que Jérémie , la délivrance & le retour des Juifs de la captivité ; le regne du Messie , la vocation des Gentils , & l'établissement de l'Eglise.

F

FANATIQUES. Nom donné à des gens qui se croient transportés d'une fureur divine , & avoir des révélations. Il y en a eu beaucoup , en France , parmi les Calvinistes , dans les derniers troubles qu'ils excitèrent. On les appelle encore les Fanatiques des Cevenes. Ces gens-là se donnoient pour Prophètes , contrefaisoient les Inspirés , ordonnoient qu'on allât mettre à mort certains Catholiques qu'ils nommoient. On appelle ainsi de ce nom un grand nombre de Sectaires répandus en Angleterre , en Hollande , & en Allemagne.

FETES. (les) Jours saints que l'Eglise a institués pour être employés au service de Dieu , dans lesquels les Fidéles doivent s'abstenir des œuvres serviles , & entrer dans l'esprit de la solemnité ou de la Fête que l'Eglise célèbre. L'Eglise a le pouvoir d'établir des Fêtes , car la Synagogue des Juifs avoit ce pouvoir ; ce que l'on prouve par l'Ecriture , où l'on voit plusieurs Fêtes instituées depuis la publication de la Loi. J. C. même a solemnisé une de ces Fêtes , qui étoit celle de la Dédicace du Temple

établie par la Synagogue, sous Judas Machabée. On voit dans Esther, c. 9. la Fête des Sorts, établie par Mardochée; dans Judith, c. 16. la Fête établie en mémoire de la victoire remportée sur Holoferne; dans les Machabées, L. 2. c. 15. la Fête établie en mémoire de la victoire remportée sur Nicanor, par Judas Machabée.

L'Eglise Chrétienne a reçu ce pouvoir de J. C. qui le lui a donné par ces paroles : *Sicut misit me Pater, & ego mitto vos*. On voit par l'Histoire de l'Eglise, que dès les premiers siècles il y a toujours eu plusieurs jours solennels auxquels les Fideles se sont assemblés, pour honorer les principaux Mysteres de la Religion, comme l'Incarnation, la Naissance, la Passion & la Mort de J. C. la Résurrection, son Ascension au Ciel, & la descente du S. Esprit sur les Apôtres. Il y a des Fêtes qui viennent de Tradition Apostolique : telles sont la plupart des Fêtes de J. C. & les Fêtes des Martyrs; & il y en a que toute l'Eglise a établies ou reçues depuis ce tems-là. Voyez sur ce sujet les Constitutions Apostoliques, l. 8. c. 39. Tertullien, de coron. c. 3. S. Cyprien, Ep. 37. aux Prêtres de son Eglise. S. Basile, disc. 19. sur S. Gordius, tom. 1. p. 515. S. Grégoire de Nazianze, disc. 3. le 1. cont. Jul. S. Jérôme, c. 4. Ep. ad Galat. S. Chrysostôme, Hom. 66. ad Pop. Antioch. S. Augustin, in Ps. 63. n. 1. & 2. & serm. 1. sur le Ps. 88. n°. 10. & 27. &c.

Les Evêques, comme étant institués par J. C. pour la conduite & le gouvernement de l'Eglise, ont le droit d'établir des Fêtes. Elles sont instituées pour honorer Dieu en célébrant les principaux Mysteres de la Religion, ou en renouvelant la mémoire de la Sainte Vierge & des Saints, en qui Dieu a fait le plus éclater ses dons, & lui en rendant grâces. Elles sont encore une instruction pour les Fideles, car elles remettent dans leur esprit les principaux Mysteres de la foi, & les principales actions des Saints.

FIANCHILLES. (les) *Sponsalia*, du mot latin *Spondere*, qui signifie promettre & s'engager de faire une chose, sont les promesses que deux personnes de différent sexe se font l'une à l'autre, de se prendre pour Mari & Femme, & le Mariage est l'accomplissement de cette

promesse ; mais pour qu'elle soit valide , il faut qu'elle soit véritable , faite avec délibération , & exprimée par des signes sensibles , libre & mutuelle.

Depuis le Concile de Trente , les fiançailles doivent être faites en présence du Curé & devant des Témoins. Cependant il y a des Diocèses , en France & en Italie , où l'on n'est pas astreint de les faire en face de l'Eglise. Quoiqu'elles ne soient pas absolument nécessaires pour la validité du Mariage , l'Eglise les a sagement établies afin qu'un engagement aussi important se fasse comme par degrés , & avec toute la préparation nécessaire. Les Fiançailles Ecclésiastiques sont en usage dans l'Eglise latine , & on peut fiancer toutes les personnes qui sont en âge de puberté , & même selon le Rituel de Paris , les impubères , pourvu qu'ils aient sept ans.

D'où il suit 1°. que dans les Diocèses où l'on ne se fiance pas à l'Eglise , de simples promesses de Mariage faites publiquement , sont de véritables Fiançailles , & qu'il en résulte l'empêchement de l'honnêteté publique & l'obligation de tenir la parole qu'on a donnée. 2°. Que dans ceux où il est ordonné de se fiancer à l'Eglise , les simples promesses de Mariages obligent , à la vérité , en conscience , quand on n'a pas de bonnes raisons pour retirer sa parole ; & qu'elles sont reconnues dans les Officialités pour de véritables promesses : mais il n'en résulte point l'empêchement de l'honnêteté publique , lequel ne se contracte que par les Fiançailles Ecclésiastiques , dans les Diocèses où elles sont de précepte. Ainsi quand les Rituels des Diocèses , où les Fiançailles à l'Eglise sont de précepte , marquent en parlant des empêchemens dirimans de Mariage , que l'empêchement de l'honnêteté publique résulte des Fiançailles , c'est toujours relativement aux Fiançailles Ecclésiastiques ; mais il est vrai de dire aussi que dans les Diocèses où les Fiançailles Ecclésiastiques ne sont point de précepte , les Rituels , suivant le droit commun , marquent que la publicité des simples promesses suffit pour contracter l'empêchement de l'honnêteté publique.

C'est le Curé , ou le Prêtre commis de sa part , qui a droit de faire les cérémonies des Fiançailles , & il ne peut fiancer que dans son Eglise , à moins qu'il n'ait une

permission de l'Evêque. 1°. Il peut fiancer dans tout le cours de l'année, même en Avant & en Carême, & le Dimanche au soir de *Quasimodo*, & tous les jours excepté celui auquel les Parties se marient. Cependant l'Evêque peut permettre de fiancer & marier le même jour. 3°. Le Curé doit, dans cette cérémonie, faire expliquer clairement les personnes qu'il fiance, sur la promesse qu'elles font de se marier.

Un Curé ne peut pas fiancer toutes sortes de personnes, & 1°. celles qu'il fait, par la voie publique, avoir un empêchement dirimant, à moins qu'il n'ait leur parole expresse qu'ils en auront dispense. Que si l'empêchement n'est qu'empêchant, il peut les fiancer sur leur promesse de ne se marier que quand il n'y aura plus d'empêchement : mais il ne le peut si l'empêchement est pour toujours, comme le vœu de chasteté perpétuelle, & à moins qu'il n'y ait quelque espérance de dispense. 2°. Les Mineurs, à moins qu'il ne lui apparaisse du consentement de leurs Pere & Mere, ou des Tuteurs & Curateurs ; car le Droit Civil & Romain, qu'on suit en France à ce sujet, demande le consentement des Parens pour les fiançailles des Mineurs, comme pour leurs Mariages. 3°. La personne qui a été enlevée & qui est encore en la puissance de son Ravisseur.

Les Fiançailles non ecclésiastiques se peuvent contracter 1°. par écrit, 2°. de vive voix, 3°. par le serment, 4°. en se donnant quelque bague ou présent à cette intention, même entre des personnes absentes & de l'âge de sept ans, mais on ne peut avant. Cependant les fiançailles faites avant cet âge sont valides, si on les approuve lorsqu'on a atteint cet âge. Les Peres & Meres peuvent fiancer leurs Enfans encore impuberes, mais ces fiançailles ne produisent point l'empêchement de l'honnêteté publique, à moins que ces Enfans, après avoir atteint l'âge de puberté, ne les ratifient. Les Tuteurs & Curateurs n'ont pas ce droit. 2°. Un Mariage contracté invalidement par défaut d'âge de puberté tient lieu de fiançailles s'il a été contracté en face de l'Eglise, sans quoi ce ne seroit pas de véritables fiançailles. 3°. Les fiançailles, absolument parlant, ne sont pas essentiellement nécessaires pour la validité du Mariage ; car le

Droit ancien, ni le nouveau du Concile de Trente, ne les requierent pas; cependant les Curés doivent tenir la main à ce que leurs Paroissiens ne se marient qu'après avoir été fiancés.

L'effet des fiançailles, ou ce à quoi elles engagent: c'est 1°. d'obliger les deux Promis à se tenir leur parole. Cet engagement est de droit naturel; car cette promesse étant véritable, mutuelle, connue, acceptée, libre, & volontaire, oblige *jure pacti & conventionis*, & même en conscience. 2°. Elles produisent l'empêchement de l'honnêteté publique; mais les fiançailles invalides ne produisent aucun engagement. Or, elles sont telles quand elles sont forcées, ou données par surprise; quand on ne s'est pas promis mutuellement; quand les personnes promises ont eu en leurs personnes un empêchement de droit naturel ou divin, car elles n'en peuvent être dispensées.

4°. Si les Fiancés étoient convenus d'un tems, les Fiançailles n'obligeroient que quand ce tems est arrivé.

5°. Les Fiancés sont en droit de se dégager mutuellement de leur promesse, lorsque c'est d'un commun consentement, même à l'égard des Fiançailles qui auroient été confirmées par serment, si le serment est fait à la personne à qui on promet Mariage. 1°. Lorsqu'il paroît que les deux Promis ne pourroient pas vivre ensemble, à cause de l'incompatibilité des humeurs; & cela sans l'autorité du Juge d'Eglise, auquel on n'a recours que quand il y a des contestations entre les Parties, au sujet de leurs promesses. Cependant il y a divers cas où les Fiançailles ne peuvent être rompues sans l'autorité du Juge d'Eglise. Ainsi, on ne peut pas contraindre deux Fiancés à se marier lorsque l'un d'eux ne veut plus épouser sa Fiancée, quand même il n'auroit d'autre raison que celle qu'il a changé de volonté; mais si le cas le requiert, le Juge Laïc condamne la Partie réfilante à des dommages & intérêts, & l'Official peut le condamner à un aumône. 3°. Un Fiancé n'est pas obligé, selon les Loix, ni en conscience, de payer les billets qu'il a faits à sa promise, en cas qu'il ne l'épousât pas, lorsque ces sortes d'obligations sont faites par des Mineurs, ni même par des Majeurs, s'ils s'y sont engagés en cas de dé-

dit; car ces sortes de pactes sont condamnés par les Loix Civiles & Canoniques : & la Partie qui voudroit profiter de la somme stipulée, en cas de dédit, seroit obligée de la restituer, à moins que cette somme n'eût été adjugée en Justice, par forme de dommage & intérêts. Ainsi, on ne peut se servir de ces sortes de billets de dédit, que quand les Juges l'ont réglé ainsi pour ces sortes de dommages.

Lorsque c'est par la faute du Fiancé, que le mariage ne se fait pas, il perd les présens qu'il a faits à sa Promise, arrhes ou bijoux, & il ne peut répéter les dépenses qu'il a faites; mais quand c'est la Fiancée, elle doit rendre à son Promis les présens qu'elle en a reçus, & le dédommager des dépenses qu'il a faites à cette occasion. Il en doit être de même s'il n'y a pas de faute de part ni d'autre, comme si le Fiancé venoit à mourir; car les présens doivent être rendus à ses Héritiers.

4°. Les Fiançailles peuvent être révoquées pour plusieurs causes. 1°. S'il survient un empêchement dirimant après les Fiançailles, *Crimen & Affinis*, c'est-à-dire, s'il survient entr'eux quelque affinité, &c. 2°. L'âge de puberté, *cumque reclamant*, c'est-à-dire, lorsque les Fiançailles ayant été faites avant cet âge, une des Parties est parvenue à l'âge de puberté. 3°. Un changement notable dans la personne, *Morbus*, c'est-à-dire, qu'une des Parties se trouve atteinte d'un mal considérable & qui peut devenir habituel, ou qu'il lui arrive la perte de quelque membre qui le rend difforme, ou s'il est tombé en démence, ou s'il est survenu des haines insurmontables, des antipathies, la perte de la réputation, le crime de fornication, de quelque part qu'elle arrive; un changement notable dans les biens du corps tels que la beauté, la santé, les forces; & dans ceux de la fortune comme le défaut de la dot promise; l'hérésie, &c.

4°. Un mariage contracté avec une autre personne que la Fiancée, car de deux obligations ou engagements le plus fort subsiste à l'exclusion de l'autre : mais si celui qui étoit marié devient veuf, il est obligé, en vertu de ses Fiançailles, de se marier avec la personne promise, en cas qu'elle soit libre & qu'elle le requiere de tenir sa parole. 5°. L'Ordre & les Vœux, c'est-à-dire, la réception des Ordres sacrés ou l'engagement des Vœux

solemnels, même des Vœux simples de chasteté & de Religion, parceque les promesses de mariage enferment toujours cette condition tacite, qu'elles ne subsisteront qu'en cas que Dieu n'appelle pas à un état plus saint & plus parfait. 6°. Le grand éloignement d'un des Promis, qui quitte le pays sans en rien dire à sa Promise & sans lui donner des nouvelles, ou qui ne revient pas au tems convenu. 7°. Le délai, lorsqu'un des Fiancés diffère sans raison l'exécution de sa promesse au-delà du temps qu'ils s'étoient mutuellement prescrit. 8°. La seule jactance publique, *Vox publica*, d'avoir connu deshonnêtement la Fiancée.

En France, l'Officiel est Juge des promesses de mariage, conformément aux Edits de nos Rois : mais celles des impuberes se traitent devant les Juges Laïcs : cependant les Officiaux peuvent prononcer sur de telles promesses toutes les fois que ces sortes de contestations sont portées à leur Tribunal. Mais, selon Fevret, ils ne peuvent connoître des promesses de mariage faites par les Mineurs, & il se fonde sur plusieurs Arrêts des Parliemens. 2°. L'Officiel n'est point, en France, le Juge naturel des intérêts civils, comme de la dot, des présens & joyaux donnés par le Fiancé à sa Promise, ni des dommages & intérêts qu'une personne abusée peut demander, ni condamner le Promis à doter sa Promise, s'il refuse de l'épouser, ni de la nourriture des Enfans nés d'un commerce illégitime. Et s'il est obligé de donner quelque somme d'argent aux Hôpitaux ou aux Pauvres, ce n'est que sous le nom d'aumône applicable à certaines œuvres pieuses, & jamais comme une amende, parceque l'Eglise n'a point de fisc. *Voyez les Conférences ecclésiastiques de Paris sur le mariage.*

FIDELES, (les) On appelle de ce nom ceux qui sont baptisés & catholiques. Voilà pourquoi on dit l'assemblée des Fideles en parlant de l'Eglise.

FILLEUL, *Voyez* Parrein.

FILS DE DIEU (le) est le Verbe éternel, ou la seconde personne de la Sainte Trinité : il est égal en tout au Père qui l'engendre de toute éternité ; & il est avec lui de toute éternité principe du Saint-Esprit. Ce nom lui convient avant & après l'Incarnation. *Voyez* Verbe éternel.

FILS DE L'HOMME. Mot en usage dans plusieurs endroits de l'Ecriture-Sainte, & qui marque non-seulement la nature, mais la fragilité de l'Homme. J. C. s'appelle ainsi lui-même : *Cum venerit Filius Hominis in majestate sua.* Matth. 25.

FIN DERNIERE. C'est une expression Théologique pour désigner en général le terme ou le but des actions humaines ; car l'Homme dans toutes ses actions se propose un but. Or cette fin dernière n'est autre chose que Dieu même, pour la gloire de qui nous devons faire toutes nos actions. *Omnia in gloriam Dei facite*, dit l'Apôtre. Ainsi, Dieu est l'objet que l'homme doit se proposer pour fin dernière dans ses actions, du moins virtuellement, comme disent les Théologiens, c'est-à-dire, non à chaque action particulière, mais dans le corps de nos actions, & dans la préparation du cœur, parceque Dieu seul, contient le véritable bien de l'homme, & que lui seul est capable de contenter son cœur. Et de-là il suit, que l'homme ne doit pas faire d'aucune autre sorte de bien l'objet de toute son affection, de telle sorte que cet objet possède toute son ame, & qu'il y mette toute sa félicité. Ce terme de fin dernière pris particulièrement s'entend encore de la béatitude éternelle, qui consiste dans la possession de Dieu même, qui est le partage des Bienheureux dans le Ciel.

FLAGELLANS. Secte d'Hérétiques, qui parut dans le treizieme siècle : elle commença par une dévotion populaire, & dégénéra en hérésie. Plusieurs personnes s'y trouperent en Italie, &, marchant en procession par les rues, nus jusqu'à la ceinture, se donnoient de rudes coups de discipline. Il y eut des gens qui furent émus de ce spectacle, quelques uns même touchés de componction donnerent des marques de conversion. Mais les Flagellans ne se bornant pas à ces actes extérieurs de pénitence s'aviserent de dogmatifer ; ils osèrent avancer qu'on ne pouvoit recevoir la remission de ses péchés si on n'entroit dans leur confrérie, & ils eurent la témérité de se confesser les uns les autres, & de s'absoudre Sacramentellement quoiqu'ils ne fussent que des Laïcs.

Cette Secte passa d'Italie en Allemagne & en Hon-

grie ; mais les Facultés de Théologie s'opposèrent fortement à leurs erreurs, & surtout celle de Paris dans le quatorzième siècle ; & le célèbre Gerson, Chancelier de l'Université, réfuta pleinement cette Secte dans le quinzième.

FLORENCE. (Concile de) Le dix-huitième général. Il commença l'an 1438. à Ferrare, mais la peste étant survenue dans cette ville, on fut obligé de le transférer à Florence. Le Pape Eugene IV. y présida : il s'y trouva cent-cinquante Evêques : Joseph, Patriarche de Constantinople, & Jean Paleologue, Empereur d'Orient, y assistèrent. Il fut assemblé particulièrement pour réunir les Grecs avec les Latins. Après plusieurs séances, qui furent employées pour cela, le Concile adopta le Décret du Pape Eugene sur la Foi, dont les principaux articles furent, 1°. que le Saint-Esprit procédoit du Fils comme du Pere ; 2°. que l'addition *Filioque*, faite par les Latins au Symbole de Nicée, l'avoit été avec raison ; 3°. que la consécration faite avec du pain azyme ou du pain ordinaire étoit valide ; 4°. que les ames de ceux qui, dans cette vie, n'avoit pas expié pleinement leurs péchés, achevoient de se purifier dans le Purgatoire avant de pouvoir jouir de Dieu ; 5°. que le Pape avoit la Primatie de Droit divin dans toute l'Eglise, & qu'après lui le Patriarche de Constantinople est le second ; celui d'Alexandrie le troisième ; celui d'Antioche le quatrième ; & celui de Jérusalem le cinquième. Voici l'inscription qu'on lui a donnée dans la Bibliothèque du Vatican. *Le Concile de Florence en 1439. Les Arméniens & les Ethiopiens sont réunis à l'Eglise Catholique sous le Pontificat d'Eugene IV.*

FORCE. (la) Une des Vertus cardinales, qui sert d'obstacle aux impressions de la crainte dans les dangers. L'objet matériel de la force sont les travaux, les périls, les maux de cette vie : l'objet formel, c'est la difficulté de supporter les uns & de vaincre les autres. Le sujet immédiat de la force, c'est la volonté. Les actes principaux de la force, sont la faculté de souffrir, & la hardiesse à affronter les dangers. Les vertus annexées à la force, sont la magnanimité, la magnificence, la patience, la persévérance. La force, prise comme vertu chrétienne,

chrétienne, est cette faculté de l'ame qui nous fait surmonter les attraites de la concupiscence, & vaincre l'ennemi de notre salut : c'est elle qui nous fait tout souffrir plutôt que de violer la Loi de Dieu. Les vices opposés à la force, sont la présomption, la témérité, la mollesse, l'impatience, la prodigalité, &c.

FORME. Une des parties essentielles des Sacremens. Voyez Sacremens.

FORNICATION. (la) C'est le péché que commettent deux personnes de divers sexe, qui ne sont liées ni par parenté, ni par vœu, ni par mariage. *Copula carnalis soluti cum soluta*. Quand ce péché est commis avec une personne vierge, ce qu'on appelle *Stuprum*, il est alors plus grief; en ce que 1^o. On ravit à une Fille sa virginité & sa pudeur, ou cette honte du péché qu'on lui fait perdre. 2^o. En ce qu'on lui ôte son honneur & que l'on fait un préjudice à sa réputation & à celle de ses Parens; ce que l'on ne peut en quelque sorte réparer qu'en l'épousant. C'est la disposition de la Loi de Dieu. *Si seduxerit quis virginem necdum desponsatam, dormieritque cum ea, dotabit eam & habebit eam uxorem*. Exod. 22.

La Fornication en général est un péché très grief. L'Ecriture déclare qu'il prive du Royaume des Cieux ceux qui le commettent. *Hoc enim scitote, quod omnis Fornicator non habet hæreditatem in regno*. Eph. 5. *Manifesta sunt opera carnis, fornicatio, immunditia, &c. quæ prædico vobis, quoniam qui talia agunt regnum Dei non consequentur*. Galat. 5. *Nolite errare, neque fornicarii, neque adulteri, &c. regnum Dei possidebunt*. ib. Le Droit Canon met ce péché au nombre des crimes : *Nosse debent talem de perjurio pœnitentiam imponi debere qualem & de adulterio & de fornicatione*. Decret. 22. qu. 1. c. 17.

En 1526, la Faculté de Théologie de Paris ayant été consultée par un Evêque pour savoir, si le cas de fornication dans les Prêtres étoit réservé à l'Evêque, parce que l'infraction des vœux & les sacrilèges lui étoient réservés, les docteurs donnerent leur avis, le premier Avril de la même année, & déclarerent que le vœu de continence étant annexé aux Ordres sacrés, la fornication des Prêtres devoit être un cas réservé. *Dargenté*,

in Collect. tome 1. in append. ad fin. page 5.

FOI. (la) C'est la premiere des Vertus Théologiques, parcequ'elle est le commencement du salut de l'Homme, selon le Concile de Trente, *sess. 6. c. 8.* On la définit, une vertu que Dieu donne à la créature raisonnable, & par laquelle elle acquiesce pleinement & croit fermement tout ce que Dieu a révélé. La Foi considérée comme une vertu Théologique est un don de Dieu, c'est-à-dire, une grace donnée à l'Homme par une effet de la bonté de Dieu, & une lumière surnaturelle qui éclaire notre entendement, par laquelle l'Homme croit fermement tout ce que Dieu nous a révélé & proposé à croire par son Eglise, soit que ces vérités de foi se trouvent dans l'Ecriture, ou qu'elles n'y soient pas, c'est-à-dire, qu'elles nous viennent par la voie de la Tradition, telles par exemple, que le Canon des Livres saints, le culte des Images, &c. parceque c'est entre les mains de l'Eglise que Dieu a mis en dépôt toutes les vérités de la foi, & qu'ainsi nous devons acquiescer à ses décisions.

L'objet matériel de la Foi, ce sont toutes les vérités que Dieu nous a révélées & que l'Eglise nous propose de sa part; car l'objet matériel d'une puissance intellectuelle est tout ce qu'elle connoit. L'objet formel de la Foi est la raison qui nous détermine à croire les vérités que Dieu, comme premiere vérité, & qui ne peut se tromper, ni nous tromper, nous a révélées; parceque l'objet formel d'une puissance intellectuelle est la raison, laquelle la détermine à acquiescer aux choses qui forment son objet matériel: & de-là il suit que ce que nous croyons est fondé sur la révélation divine, & non sur le temoignage de nos sens & de notre raison.

Argumentum non apparentium. Heb. 11.

La Foi se divise de plusieurs manieres: la Foi implicite est la croyance de tous les articles de Foi, à les considérer tous en général. La Foi explicite est la croyance de ces mêmes articles, à les considérer tous en particulier. La Foi habituelle est une habitude surnaturelle de l'entendement qui fait que nous croyons tout ce que Dieu a révélé, & que l'Eglise nous propose comme tel: la Foi actuelle, ce sont les Actes qui sont produits par l'habitude de la Foi, soit intérieurs, soit extérieurs; & 22

est important pour le salut de faire souvent de ces sortes d'Actes, sur-tout lorsqu'on se dispose à recevoir quelque Sacrement. La foi vive est celle qui est animée de la Charité, laquelle donne la vie à l'ame. La Foi morte est celle qui est sans la Charité, ou comme dit S. Augustin, *Si non habeat opera*, c'est-à-dire, si elle n'est point accompagnée de bonnes œuvres, d'où il suit que la Foi ne suffit pas pour la justification sans les bonnes œuvres, ce que Calvin avoit osé soutenir.

La Foi Chrétienne est appuyée sur la vérité, qui nous a été révélée par la parole de Dieu, qu'on appelle les Saintes Ecritures, tant de l'ancien que du nouveau Testament, & sur ce que les Apôtres ont enseigné de vive voix, & qui est parvenu jusqu'à nous, ce qu'on appelle la Tradition. *Voyez* Ecriture-Sainte. *Voyez* Tradition.

La Foi est nécessaire d'une nécessité de précepte : *Qui crediderit & baptisatus fuerit*, dit J. C. *salvus erit*, qui vero non crediderit condemnabitur, Marc 16. Ce précepte est affirmatif en ce qu'il nous oblige de croire tout ce que Dieu a révélé ou qu'il nous propose de croire par son Eglise; & il est négatif, c'est-à-dire, qu'il nous oblige de rejeter toutes les erreurs que l'Eglise a condamnées. 2°. Ce précepte est nécessaire de nécessité de moyen, pour être sauvé. *Sine fide autem impossibile est placere Deo*. Heb. 11. Sans la Foi personne ne peut être justifié, dit le Concile de Trente, *Seff. 6. c. 7.*

La Foi Chrétienne est fondée sur les plus puissans motifs de crédibilité. Le premier est l'accomplissement des Prophéties. Le second les miracles faits pour attester la vérité de la Religion Chrétienne. Le troisième, la qualité de ceux qui l'ont prêchée. Le quatrième, la constance des Martyrs. Le cinquième, la pureté & la sainteté de la Doctrine de J. C. *Voyez* l'article Religion. En un mot, Dieu s'est manifesté aux Hommes d'une manière si claire, qu'il n'y a que la corruption du cœur qui puisse empêcher les Hommes de se rendre à la lumière de la Foi. *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis*, disoit le Roi Prophète. Ps. 92.

On est obligé de croire explicitement les premiers & principaux Mysteres de notre croyance qui sont des articles de Foi. Ainsi, tous ceux qui ont l'usage de la

raison sont obligés de savoir tous les articles du Symbole des Apôtres, du moins quans à la substance, & les Commandemens de Dieu & de l'Eglise, sous peine de péché mortel. Quant aux autres vérités, moins clairement connues des simples Fideles, on est obligé de les croire en général, c'est-à-dire, d'être disposé à les croire, & dans la préparation du cœur. Les articles de Foi que tous les Chrétiens généralement sont obligés de savoir, sont les Mysteres de la Très Sainte Trinité; de l'Incarnation du Verbe; de la Rédemption des Hommes, par J. C. les vérités contenues dans le Symbole des Apôtres; les Commandemens de Dieu & de l'Eglise; le nombre des Sacremens, leur nature, & leurs effets, surtout ceux du Baptême, de l'Eucharistie, & de la Pénitence.

Les péchés opposés à la Foi, sont 1°. l'ignorance des choses nécessaires au salut, l'Apostasie, l'Hérésie, l'Impiété ou Libertinage, l'amour dominant des plaisirs des sens & des choses de la terre.

FRATICELLES. Voyez *Begnards & Beguignes*.

FULMINATION (la) est proprement la Sentence de l'Evêque ou de l'Official, qui est commis par le Pape, pour ordonner l'exécution des Bulles. En fait de Sentence qui porte anathême, la Fulmination est la dénonciation de cette Sentence faite publiquement.

G

GALATES. (Épître de S. Paul aux Galates) Ce qui donna lieu à cette Épître fut que cet Apôtre ayant appris qu'après son départ de la Galatie, les Galates s'étoient laissés séduire par quelques faux Freres, qui enseignoient que l'Homme devoit être justifié par les œuvres de la Loi, & qu'on étoit obligé de retourner à la circoncision, joindre la Loi à l'Evangile, & qu'ils ne parloient de lui qu'avec mépris, lui imputant des sentimens différens des autres, il leur écrivit cette Épître dans laquelle il soutient, 1°. la dignité de son Apostolat, & prouve qu'il est parfaitement d'accord avec les autres Apôtres. 2°. Il combat par l'Ecriture l'erreur où étoient les Galates. Sa Lettre est semée de sentimens

tendres & affectueux pour leur servir de remede contre la languenr de leur ame. Cette Epître fut écrite d'Ephese, l'an 56 de l'Ere vulgaire.

GÉNÉRATION DU VERBE. *Voyez* Verbe.

GENESE (la) premiere des cinq Livres de Moïse. Il est appellé Genese, mot grec qui signifie Création, parceque la Création du Monde est la premiere chose qu'on y trouve. On y voit l'accroissement du genre humain ; sa punition par les eaux du Déluge ; la Vocation d'Abraham ; l'Histoire d'Isaac & de Jacob ; la Naissance du Peuple de Dieu. Cette Histoire va depuis la création du Monde jusqu'à la mort de Joseph, & dure 2369 ans. Moïse en est l'Auteur. *Voyez* l'article *Moïse*.

GENTILS. C'est ainsi qu'on appelloit du tems des Juifs tous les autres Peuples de la Terre. La plus grande partie de ces Peuples avoit oublié Dieu & la Loi naturelle qu'il avoit gravée dans leurs cœurs. Livrés à tous les désordres où les passions les entraînent, ils ne reconnoissoient d'autres Dieux que ceux qui favorisoient leurs déréglemens, & qu'ils avoient inventés eux-mêmes. Cependant la lumiere de la grace n'étoit pas entièrement méconnue parmi les Gentils, & suivant Saint Augustin, Dieu avoit même choisi parmi eux des Hommes, qui appartenoint à la société des Saints. *August. de Civit. Dei. l. 18. c. 47.*

Les Gentils avant la venue de J. C. & pour se sanctifier devoient croire en Dieu, l'adorer lui seul, lui obéir, vivre selon les Loix de la conscience & de la droite raison, & espérer en un Rédempteur ; tels furent Job & Melchisedec, & d'autres ; tels furent encore les Ninivites, qui firent pénitence à la prédication de Jonas.

L'Evangile commença d'être prêché aux Gentils, dès que les Juifs eurent rejeté la prédication des Apôtres, & qu'ils eurent commencé à persécuter ouvertement les Chrétiens. Car ce fut alors que Dieu fit connoître à S. Pierre, Chef des Apôtres, qu'il étoit tems de prêcher l'Evangile aux Gentils. Un Capitaine nommé Corneille eut l'avantage d'être le premier des Gentils, qui reçut la lumiere de l'Evangile. Les Apôtres commencerent la prédication de l'Evangile aux Gentils, par ceux qui se trouverent alors en Judée : ensuite ils se disperserent

rent par toute la terre pour instruire & baptiser toutes les Nations suivant l'ordre de Jesus-Christ. Cependant entre les Apôtres, S. Paul a été spécialement choisi de Dieu pour annoncer l'Evangile aux Gentils; voilà pourquoi il est appelé dans l'Ecriture l'Apôtre & le Docteur des Gentils. Sa conversion & sa vocation à l'Apostolat furent un miracle des plus éclatans, car il avoit été un des ennemis les plus déclarés des Disciples de J. C. & un cruel persécuteur de l'Eglise naissante: mais touché subitement par un coup de la miséricorde de Dieu, il prêcha l'Evangile avec un succès des plus rapides, & il n'y a point d'Apôtre qui se soit signalé plus que S. Paul, par son zèle, par ses Ecrits, ses travaux & ses souffrances. La prédication des Apôtres aux Gentils fit de si grands fruits que l'Idolâtrie dans laquelle toutes les Nations de la Terre étoient plongées, fut insensiblement détruite, & la Religion Chrétienne fut établie à la place. Car les Gentils dont nous sommes sortis étant Idolâtres, si nous sommes Chrétiens c'est le fruit de la prédication des Apôtres aux Gentils.

GLOIRE ÉTERNELLE. *Voyez* Vie éternelle.

GNOSTIQUES. Secte d'Hérétiques dans le second siècle, connus par la licence de leur principes & la corruption de leurs mœurs: ils disoient que J. C. étoit un pur Homme. Les infamies dans lesquelles ils se plongeoient servoient de prétexte aux Payens pour imputer au Corps des Chrétiens les mêmes dérèglemens. Ils furent réfutés par S. Irenée, dans ses Livres contre les hérésies, par S. Clement d'Alexandrie, dans ses Stromates, & par les autres Peres qui vivoient alors.

GOMINE. Mariage à la Gomine. On entend par-là l'espèce de mariage que deux personnes prétendroient avoir contracté pour avoir dit l'une & l'autre en présence de leur Curé, M. vous êtes témoins que je prend un tel pour mon Eponx, & moi une telle pour mon Epouse. Ces sortes de mariages sont réputés nuls par les Théologiens; & les Jurisconsultes & les parlemens suivent ce sentiment. Bien plus, les Evêques ont droit de poursuivre ceux qui se sont mariés de la sorte & de les engager à faire réhabiliter leur mariage en face de l'Eglise, ce que les Parlemens ordonnent eux-mêmes lorsqu'ils

jugent à propos que les Parties se pourvoient devant leur Evêque. Un Curé ne pourroit pas donner un Certificat de mariage à deux personnes qui se seroient mariées de cette sorte, & à qui il n'auroit pas donné la bénédiction nuptiale.

GOURMANDISE, (la) le quatrième des sept péchés capitaux. C'est un amour déréglé du boire & du manger. Or il est tel 1°. lorsqu'il porte à l'excès. 2°. Quand il y a de la sensualité pour la recherche des viandes ou des boissons. Mais le plaisir que l'on ressent en prenant des alimens, dit S. Antonin, n'est pas mauvais en lui-même, puisqu'il est naturel, & l'on ne pèche en cela, que lorsqu'on se plaît à manger ou à boire, pour le plaisir qu'on y trouve, plutôt que dans la vue de réparer ses forces par ce moyen : ce seroit alors rechercher principalement ce plaisir que l'on ressent à manger, & avoir pour fin ce qui ne nous est donné que comme un moyen. En un mot, on pèche, dit ce Saint, lorsqu'on mange principalement pour le plaisir, ou même lorsqu'ayant commencé de manger pour la sustentation, on succombe dans la suite à la tentation qui nous porte à continuer pour le plaisir qu'on y trouve. Ce qu'il y a de constant sur ce sujet, c'est qu'on peut & qu'on doit manger & boire tout autant qu'on croit être nécessaire pour la sustentation, & recouvrer ses forces, de manière pourtant qu'on ne mange pas jusqu'au point de ne pouvoir plus manger du tout ; mais qu'on cesse avec quelque reste d'appétit : car lorsque se laissant emporter au plaisir que l'on trouve au boire & au manger, on en prend plus que l'on ne croit être convenable, on pèche, *S. Ant. p. 2. tit. 6. c. 1. parag. 2.* Au reste, ajoute le même Saint, tout ce que nous disons du manger se doit encore rapporter au boire ; & si l'on parle ordinairement du premier, c'est parce que l'on pèche grièvement & plus communément par le trop manger que par le trop boire. 3°. Quand on mange des viandes défendues. 4°. Quand on boit avec excès, c'est à dire, quand on donne dans l'ivrognerie. L'Ecriture-Sainte même nous apprend les maux où ce malheureux vice entraîne ceux qui y tombent : ils s'exposent à commettre mille désordres, ils ruinent leurs familles ;

avancèrent leur mort, sont maudits de Dieu, exclus du Royaume du Ciel, & sont l'opprobre des Hommes. *Prov. 13. Ecclef. 19. Isaïe 18. Ofte 4. 1. Cor. 6.* Ce péché est le principe de plusieurs autres, tels que la folle joie, les paroles indiscrettes, l'impureté, l'abrutissement de la raison. Les Saints Peres prescrivirent pour remède contre ce vice, la tempérance, le jeûne, la pénitence. *Voyez Saint Grégoire le Grand, Moral. l. 30. c. 13. Voyez Yvrogerie.*

GRACE. (la) On entend par ce mot tout don gratuit, quel qu'il soit, que l'Homme reçoit de Dieu, soit naturel, soit surnaturel. Il y a différentes sortes de Graces : c'est la Doctrine des Théologiens. 1°. La Grace créée, qui n'est autre chose que Dieu même lorsqu'il se communique à nous. 2°. La Grace créée, c'est tout bienfait que nous recevons de Dieu. 3°. La Grace naturelle, c'est le don que Dieu nous fait de l'être avec ses facultés, ses puissances, comme la santé, la force du corps, l'esprit, le jugement. 4°. La Grace surnaturelle, ou intérieure, c'est tout don qui a rapport au salut & à la vie éternelle.

La Grace intérieure est de deux sortes ; 1°. La Grace gratuite, *gratis data*, qui consiste dans tous les talens surnaturels par lesquels un Homme peut contribuer au salut du Prochain, c'est-à-dire, qu'elle est donnée plutôt pour le salut du Prochain que pour le salut de celui qui l'a reçue, comme le don des Miracles, des Langues, de la Prédication. 2°. La Grace qui nous rend agréables à Dieu : on l'appelle *Gratum faciens*. Telles sont toutes les Graces que Dieu donne aux Hommes & qui les disposent à leur propre sanctification, comme la Foi, l'Espérance, la Charité, la Pénitence, la rémission des péchés, la persévérance, &c. On la nomme encore Grace sanctifiante, parcequ'elle nous rend saints & justes devant Dieu, ou Grace de J. C. parcequ'il nous l'a méritée & qu'elle est le prix de son Sang. Cette sorte de Grace intérieure se divise en habituelle & actuelle.

La Grace habituelle est un don surnaturel qui demeure en nous. Il y en a de trois sortes ; la Grace sanctifiante, les vertus infuses, & les dons du Saint-Esprit. Cette Grace ne fait quelquefois que disposer à la justification :

telle est la grace de la Foi, qui seule ne justifie pas, comme dit le Concile de Trente, *sess. 6. can. 9. c. 8.* quoiqu'elle soit le fondement de toute justification : quelquefois aussi étant un don surnaturel, elle rend juste & saint celui en qui elle se trouve. La cause efficiente de la grace habituelle, c'est Dieu même, en tant que miséricordieux : la cause instrumentale sont les Sacramens ; ils en sont le canal, & c'est par leur vertu qu'elle nous est communiquée. La cause finale, c'est la gloire de Dieu & la vie éternelle : la cause formelle, c'est cette grace elle-même : la matérielle, c'est notre ame. C'est la Doctrine du Concile de Trente, c. 7. & 8.

La Grace actuelle est un bon mouvement qui nous porte à éviter le mal, & à faire le bien ; mais c'est un secours qui n'est pas permanent, & il passe avec l'action.

La Grace antécédente, qu'on appelle autrement prévenante ou excitante, est celle qui nous inspire la volonté de faire le bien : la concomitante ou coopérante, donne le moyen de faire le bien dont la Grace antécédente a donné le vouloir : la subséquente donne la persévérance dans le bien ; l'excitante sollicite au bien.

La Grace de J. C. est celle que J. C. nous a acquise par ses mérites : on l'appelle Médicinale, parcequ'elle est donnée pour guérir les maux spirituels de l'Homme : ce qu'elle fait, en l'éclairant, & en lui donnant la volonté & la force de faire le bien qu'il doit faire.

VÉRITÉS sur cette matieres : 1°. la Grace de J. C. nous est donnée sans que nos mérites y aient aucune part ; c'est d'elle dont parle l'Apôtre, quand il dit : *Si autem gratia, jam non ex operibus, alioquin gratia jam non est gratia.* Rom. 11. L'Eglise l'a ainsi défini contre les Pélagiens : *Gratia secundum merita nostra non datur.* Synod. Palest. Or, on entend par mérites tout acte fait par les seules forces de la nature. Le desir même de la grace & la connoissance que nous avons de son secours viennent de la grace & non de notre propre fond : *Quid habes quod non accepisti ?* 1. Cor. 4. *Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum.* Joan. 6. Saint Thomas soutient que tous les actes par lesquels

l'Homme se dispose à la Grace, lui viennent du secours de la Grace, parceque les actions faites par les seules forces de la nature, n'ont aucune proportion avec la vie éternelle. 1. 2. qu. 112. art. 3. On convient néanmoins que l'Homme, sans la Grace & dans l'état du péché, peut faire des actions d'une bonté morale, & ces sortes d'actions ne sont pas des péchés, comme de faire l'aumône, rendre la justice avec équité, honorer ses parens, &c. mais ces actions ne peuvent être méritoires de la vie éternelle, étant destituées du principe qui leur donne la vie, savoir la Charité.

2°. L'Homme pour chaque bonne action surnaturelle, c'est-à-dire, qui tend au salut, comme toutes les actions de piété, & la résistance aux tentations, a besoin d'une grace actuelle; ce qui n'empêche pas que toute l'action ne doive être attribuée & à la Grace, & au libre arbitre mû & excité par cette Grace. Et c'est en quoi consiste l'opération de Dieu, qui produit dans l'Homme, & avec l'Homme, la bonne action.

On prouve cette vérité, 1°. par l'Ecriture : *Deus operatur omnia in nobis.* 1. Cor. 12. *Non sumus sufficientes cogitare aliquid ex nobis, quasi ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est.* 1. Cor. 3. *Deus est qui operatur in nobis velle & perficere.* Philip. 2. *Omnia opera nostra operatus es in nobis.* Isa. 26.

2°. Par les Prières de l'Eglise dans lesquelles les Fidéles demandent sans cesse à Dieu la grace de bien faire toutes leurs actions : *Ut cogitemus, te inspirante, quæ recta sunt, & te gubernante eadem faciemus.* *Tua nos, Domine, gratia semper & præveniat & sequatur, ac bonis operibus jugiter præstet esse intentos, &c.* 3°. Parcequ'on doit attribuer tout le corps de la bonne action à Dieu, selon la Doctrine de l'Ecriture : *Omne datum optimum & omne donum perfectum desursum est, descendens à patre luminum.* Jac. 1. *Deus virtutum, cujus est totum quod est optimum,* dit l'Eglise dans ses Oraisons. 4°. Par la Doctrine des Peres & des Conciles. Le Concile de Trente dit que la vertu de la Grace de J. C. accompagne & suit toutes les bonnes œuvres des Saints : *Quæ virtus bona eorum opera semper antecedit & comitatur & subsequitur.* Sess. 6. c. 16.

3°. Sans la Grâce on ne peut accomplir les Commandemens de Dieu par rapport à la vie éternelle ; car , dit Saint Paul , si on peut accomplir la justice avec la seule connoissance de la Loi , Jesus-Christ sera donc mort en vain. *Si per legem justitia, ergo gratis Christus mortuus est Gal. 2.* Et le même Apôtre nous apprend que sans la Grâce on ne peut persévérer dans le bien : *Confidens hoc ipsum, quia qui cepit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu. Philip. 1. Fac me tuis semper inherere mandatis, & à te nunquam separari permittas,* dit l'Eglise, dans le Sacrifice de la Messe. D'où il suit que sans le secours de la Grâce on ne peut aimer Dieu par-dessus toutes choses. C'est un don de Dieu, dit le second Concile d'Orange, que d'aimer Dieu. *Prorsus donum Dei est, diligere Deum. Can. ult.*

4°. Tous les Hommes en général reçoivent des Grâces avec le secours desquelles ils peuvent, s'ils veulent, faire leur salut. C'est le sentiment des Théologiens, & ils l'appuient sur l'Ecriture : *Sapientia foris prædicat, & in plateis dat vocem suam. . . . Usquequò parvuli diligitis infantiam, & stulti ea quæ sibi sunt noxia cupient ? . . . Convertimini ad correptionem meam. Prov. 1. Erat lux vera,* dit Saint Jean de J. C. *quæ illuminat omnem Hominem venientem in hunc mundum. c. 1. Deus vult omnes Homines salvos fieri. 1. Tim. 2.*

5°. Sur ce qu'il est de foi-que Dieu ne commande point des choses impossibles aux Hommes, selon la Doctrine du Concile de Trente : *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet & facere quod possis, & petere quod non possis, & adjuvat ut possis. Sess. 6. c. 11. 3°.* Sur ce que le Concile d'Orange, *Can. 25.* a défini, que selon la Foi Catholique on doit croire, qu'après la Grâce du Baptême, tous les Baptisés peuvent, avec le secours de J. C. qui les aide, accomplir ce qui regarde le salut, s'ils veulent fidèlement y travailler : *Quæ ad salutem pertinent possint & debeant, si fideliter laborare voluerint, adimplere.*

Les mêmes Théologiens conviennent néanmoins qu'il ne s'enfuit pas de-là que Dieu fasse des Grâces égales à tous les Hommes ; car, disent-ils, il est sensible que toutes les Nations qui remplissoient le monde avant la

venue de J. C. que tous ceux à qui la véritable Religion n'a pas encore été annoncée, n'ont pas eu autant de secours qu'eurent autrefois les Juifs & aujourd'hui les Chrétiens, & entr'autres ceux qui naissent dans un Royaume Catholique & de Parens vertueux. C'est la réflexion du célèbre Pere Petau, Jésuite. *Dogm. Theol. t. 1. l. 10. c. 3.* Et on ne doit pas inférer de-là que Dieu fait acception de personne; car quand il s'agit de donner gratuitement ce qu'on ne doit à personne, il n'y a point d'acception de personne de donner aux uns ce qu'on refuse aux autres. C'est la pensée de Saint Augustin, *Ep. 3. ad Bonif. c. 7. n. 13. Si quisquam habeat duos Debitores, & alteri velit dimittere debitum, alterum exigere, cui vult donat, sed neminem fraudat.* Saint Fulgence & Saint Thomas font le même raisonnement. *Fulg. lib. de Incarn. & Grat. c. 21. S. Thom. 2. 2. q. 63. art. 1.*

SYSTEMES DES THÉOLOGIENS SUR CETTE MATIERE.
Les Théologiens donnent encore à la Grace les noms de Grace suffisante, de Grace efficace, de Grace versatile & de Grace congrue. Les uns & les autres appliquent à la Grace ces différens noms suivant leur système, & relativement à la manière dont ils expliquent la nature & les opérations de la Grace.

La Grace, selon le système de Molina, est un secours qui donne le pouvoir, *posse*, à la Créature, de telle manière que de la part de Dieu rien autre chose n'est nécessaire que ce secours, pour que la Créature puisse actuellement & de fait opérer l'action pour laquelle elle a reçu le pouvoir, de manière que cette Grace donne toutes les forces nécessaires pour faire l'action commandée, & qu'elle met la volonté dans l'équilibre, en sorte qu'elle peut pencher du côté qu'elle veut.

Les Défenseurs de ce système (de l'équilibre) soutiennent que la Grace suffisante est celle à laquelle la volonté de l'Homme résiste, parceque cette Grace lui donnoit un secours suffisant pour faire le bien; & ils n'entendent par Grace efficace, que cette même Grace suffisante, lorsque l'Homme ne lui résiste pas, parcequ'alors elle a produit son effet. La Grace selon eux est versatile, c'est-à-dire, qu'ils mettent son efficacité dans la détermination de l'Homme, en sorte que c'est lui seul qui la rend

efficace ou inutile. Ainsi une Grace égale donnée à deux personnes également disposées & dans les mêmes circonstances, peut être efficace dans l'une & inefficace dans l'autre ; & cela parceque la première y consent, & que l'autre n'y veut pas consentir. Ils prétendent de plus, que cette Grace est toujours présente à toutes sortes de personnes, & qu'elle met leur volonté dans l'équilibre. Cet équilibre consiste non pas dans une égalité de penchant, mais dans une égalité de forces entre l'attrait de la tentation & la volonté, afin que la volonté ne soit point nécessaire à y consentir. Et comme ils conviennent que le libre arbitre a été blessé & incliné par le péché, ils prétendent que cette Grace suffisante est cette Grace médicinale de J. C. qui lui rend l'équilibre de forces.

Les Défenseurs du Congruïsme, ou de la Grace congrue, expliquent la nature & les effets de la Grace en disant, qu'elle est un attrait par lequel Dieu touche le cœur de l'Homme, selon qu'il a prévu que l'Homme placé dans certaines circonstances suivra cet attrait, & que la Grace aura infailliblement son effet. Ainsi l'efficacité de la Grace vient, selon eux, non de la force de la Grace, mais de la prescience de Dieu, qui a prévu que tel Homme consentirait à la Grace dans tel moment, & qu'il a voulu la lui donner dans ce moment. Ces mêmes Théologiens appellent, ainsi que les autres, du nom de Graces suffisantes, celles qui n'ont pas été efficaces, & telles sont celles que Dieu donne après avoir prévu par la science moyenne, ou des conditionnelles, qu'elles n'auront pas d'effet. Ces Théologiens appuient leur sentiment sur certains passages de l'Écriture. *Convertimini ad correptionem meam : vocavi & tenuistis.* Prov. 1. *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, & non feci ei ?* dit Dieu au pécheur sous cette figure. *Is. 5. Quoties volui,* dit J. C. à la Ville de Jerusalem, *congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, & noluisti ?* Matth. 23. *Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit, secundum autem duritiam tuam, & impenitens cor tuum, thesaurisas tibi iram in die iræ ?* Rom 2. D'où ils inferent que Dieu donne aux Pécheurs des Graces capables de les convertir & auxquelles ils résistent.

Les Thomistes par le mot de Grace entendent un secours de Dieu, qui tantôt a son effet, tantôt ne l'a pas. Ainsi ils appellent Grace suffisante un secours qui donne le pouvoir de faire le bien, mais de telle maniere que de la part de Dieu un autre secours est encore nécessaire pour que la Créature opere le bien actuellement & de fait. Telles sont les Graces intérieures par lesquelles Dieu touche effectivement le cœur & le sollicite à la conversion. Telle est la Grace excitante, prévenante, & tous les bons mouvemens qui portent l'Homme à une bonne action & lui inspirent de la faire. Et quoique ces Graces ne convertissent pas l'Homme effectivement, parceque la volonté de l'Homme y résiste, il ne s'ensuit pas de-là qu'elles n'aient aucun effet, car elles éclairent l'esprit; elles excitent la volonté; elles diminuent la concupiscence. Ainsi le secours que Dieu donne par cette Grace suffit par lui-même pour que nous agissions, & c'est en ce sens qu'elle est suffisante.

Les mêmes Théologiens donnent encore à la Grace le nom d'efficace, c'est-à-dire, qu'ils appellent de ce nom un secours qui ne donne pas seulement le pouvoir de faire le bien, mais aussi qui fait que l'Homme l'opere infailliblement, en sorte que l'Homme ne lui résiste jamais, quoiqu'il conserve toujours le pouvoir d'y résister. Ils protestent qu'ils n'entendent pas par-là, que cette Grace nécessite la liberté de l'Homme; car, disent-ils, l'Homme n'y coopere que parcequ'il le veut, & librement, & qu'il peut toujours y résister. Ils soutiennent l'existence & l'efficacité de cette Grace sur diverses preuves. Ils établissent 1°. par l'Ecriture, que Dieu donne quand il lui plaît de pareilles Graces, c'est-à-dire, des Graces qui sont comme des instrumens entre les mains de Dieu, pour nous faire faire le bien, & exécuter ses Commandemens, *Spiritum meum ponam in medio vestri, & faciam ut in præceptis meis ambuletis, & judicia mea custodiat & operemini.* Ezech. 36. *Converte me, & convertar, postquam enim convertisti me, egi penitentiam.* Jer. 31. *Sine me nihil potestis facere,* dit J. C. Joan. 15. *Deus est enim qui operatur in nobis, velle & perficere pro bona voluntate.* Phil. 2. *Deus aptet vos in omni bono, ut faciatis ejus voluntatem, faciens in vobis quod placeat coram se.* Heb. 13.

1°. Sur les prieres de l'Eglise. *Ad te nostras rebelles compelle propitius voluntates. Largire nobis spiritum cogitandi quæ recta sunt, propitius & agendi.... Inferre peccatoribus nostris amorem tui nominis, &c.*

3°. Sur le sentiment des Peres qui ont écrit sur cette matiere, lesquels ont reconnu l'opération & l'impression toute puissante de la Grace. *Certum est nos velle cum volumus, sed ille facit ut velimus bonum... certum est nos facere cum facimus, sed ille facit ut faciamus præbendo vires efficacissimas voluntati* : Saint Augustin, de Grat. & Lib. Arb. c. 16. *Deus homines ad seipsum omnipotentissimè facilitate convertit, ac volentes ex nolentibus facit.* Ep. 117. c. 6. n. 24.

4°. Sur l'autorité du Concile de Carthage contre les Pélagiens, l'an 418. & ils en citent deux Canons conçus en ces termes. Si quelqu'un dit que la Grace de Dieu par J. C. nous aide à ne point pécher, seulement en ce qu'elle nous ouvre l'intelligence des Commandemens, afin que nous sachions ce que nous devons chercher & ce que nous devons éviter, mais qu'elle ne nous donne pas d'aimer encore & de pouvoir ce que nous connoissons devoir faire, qu'il soit anathème; car la charité ainsi que la science vient de Dieu. *Can. 4.* Quiconque dira que la Grace de la Justification nous est donnée, afin que nous puissions plus facilement accomplir par la Grâce ce qui nous est ordonné de faire par le libre arbitre, comme si, sans recevoir la Grace, nous pouvions accomplir les Commandemens de Dieu, quoique difficilement, qu'il soit anathème; car le Seigneur parloit des fruits des Commandemens de Dieu, lorsqu'il dit, sans moi vous ne pouvez rien faire, & non pas vous le pouvez plus difficilement. *Id. Can. 6.*

Dieu fait dans l'Homme beaucoup de bonnes choses sans que l'Homme les fasse, disent les Peres du second Concile d'Orange, mais l'Homme ne fait rien de bon que Dieu ne lui fasse faire : *Multa facit Deus in homine bona, quæ non facit homo : nulla vero facit homo bona, quæ non Deus præstet, ut faciat homo.* *Can. 2.* Personne n'a de soi-même que le mensonge & le péché, disent les mêmes Peres, & s'il y a dans l'Homme quelques vérités & quelque justice, elle dérive de cette source,

vers laquelle nous devons soupirer de, soit dans le desert aride de cette vie. *Nemo habet de suo nisi mendacium & peccatum : Si quis autem homo habet veritatem atque iustitiam, ab illo fonte est, quem debemus fovere in hac eremo.* Can. 22.

Si quelqu'un assure, dit le Concile de Trente, que le Juste peut persévérer dans la grace qu'il a reçue, sans un secours spécial de Dieu, ou qu'il ne le peut pas, même avec ce secours, qu'il soit anathème, *Seff. 6. Can. 22.* Donc, si sans la grace on ne peut pas persévérer dans le bien, il n'est pas possible non plus qu'on surmonte les tentations sans son secours.

5°. Ils prétendent que S. Prosper, S. Fulgence enseignent la même Doctrine, aussi bien que le Pere Petan, *Theol. dog. t. 1. l. 1. c. 7. n. 6.* & que cette grace agit en nous d'une maniere non-seulement morale, car elle agit par maniere d'inspiration & d'excitation, propre à nous toucher le cœur, mais encore d'une maniere physique & très-réelle, puisqu'elle produit en nous un changement physique & réel; car, disent-ils, quand Dieu nous touche par sa Grace, il agit sur notre esprit & notre volonté, d'une maniere physique & réelle, & c'est ce que le Concile de Trente a exprimé par ces termes : *Tangente Deo cor Hominis, per Spiritus sancti illuminationem.* Or, éclairer l'esprit & toucher le cœur sont des opérations physiques & très-réelles, & c'est selon le Concile, ce que Dieu produit en nous par sa grace.

6°. Ils soutiennent que la grace est par elle-même efficace, qu'elle est telle par sa nature & par sa vertu, qu'elle a une liaison infaillible avec le consentement de la volonté, que son efficacité vient de la Toute-puissance de Dieu, c'est-à-dire, que ce n'est pas le libre arbitre qui la rend efficace, à l'égard de l'effet prochain que Dieu lui donne, mais sa toute-puissance qui excite, qui aide, qui fortifie la volonté, qui lui fait aimer & pratiquer le bien.

Ils fondent cette Doctrine sur ce principe, que c'est Dieu qui décide souverainement & en premier du sort de l'Homme, & conséquemment que c'est lui qui détermine sa volonté au bien, qui opere en elle le consentement, selon l'esprit & le langage de l'Eglise dans ses prières :

prieres; Fac nos amare quod præcipis. Que c'est à lui que l'homme doit avoir recours, & en qui il doit mettre la confiance, pour obtenir la justice & le salut : que c'est attaquer ces grandes vérités, que de prétendre, que Dieu le borne à donner des secours de telle nature, que l'homme, en usant bien ou mal, accorde ou refuse son consentement, sans que Dieu le détermine par sa grace à l'un plutôt qu'à l'autre, & qu'enfin c'est disputer à Dieu son souverain domaine sur le cœur des Hommes, en ce qui regarde le salut.

Il est vrai que les Thomistes Augustiniens, quoi qu'ils conviennent que l'efficacité de la grace vient de la Toute-puissance de Dieu, soutiennent la délection victorieuse, & prétendent que Dieu proportionne cette grace à la disposition où est la volonté. Mais les purs Thomistes, qui admettent la prémotion physique, n'entrent point dans cette proportion, & veulent que la grace efficace soit telle, indépendamment de ce rapport & de tout autre. Au reste, les uns & les autres prétendent que cette efficacité n'exclut point le choix de la volonté, comme le prétend Calvin; qu'au contraire elle les renferme nécessairement, puisque c'est la volonté qui fait ce choix : car ils reconnoissent qu'elle peut résister à la grace la plus efficace, quoiqu'elle n'y résiste jamais.

Ils reclament en leur faveur la Doctrine de S. Thomas qu'ils assurent être la même que celle de S. Augustin; & ils soutiennent, d'après ce Saint Docteur, que le libre arbitre ne reçoit aucune atteinte sous la main toute puissante de Dieu, & la motion de la grace, parceque Dieu est la cause universelle, qui contient, par éminence, toutes les manières d'opérer, soit libres, soit nécessaires, & qu'ainsi lorsqu'il opere dans la volonté, il fortifie, & il établit la liberté au lieu de l'affoiblir; que Dieu, déterminant les causes à agir, & comme première cause, le fait toujours conformément à la nature des causes secondes, même des causes libres, parceque de la manière dont Dieu excite la volonté à agir, il laisse dans la puissance de la volonté la détermination de l'action. *S. Thom. in 1. dist. 15. qu. 1. art. 1.* De sorte que l'ordre de l'opération est, que la grace prévient la

volonté, la porte & l'excite au bien, & la détermine en premier: car, comme dit S. Chrysostôme, *Deus in beneficiis perpetuo prior est*, in Ep. ad Rom. & la volonté aidée de la grace détermine elle-même son action, soit pour vouloir l'objet, soit pour le rejeter. Il est vrai que la grace la mène à se déterminer plutôt d'un côté que d'un autre; mais cette motion ne la nécessite point, parceque Dieu, par le mouvement qu'il imprime aux choses libres, n'empêche pas que leurs actions ne soient libres: *Non aufert quin actiones earum sint libere*. Saint Thomas, in 2. dist. 25. qu. 85. art. 1. ad tertium.

Pour faire voir que cette grace ne nécessite point la liberté, ils disent qu'on doit distinguer exactement, le pouvoir de résister à la grace efficace, *in sensu diviso*, c'est-à-dire, un pouvoir non réduit à l'acte; & la résistance actuelle à cette grace, *in sensu composito*. L'homme, disent-ils, a toujours le pouvoir de résister à la grace efficace, mais cette même grace & la résistance actuelle à cette grace, qui est un acte de la volonté, ne peuvent se rencontrer ensemble, parceque les actes opposés entr'eux ne peuvent se rencontrer dans un même sujet. Ainsi, si la grace me fait aimer actuellement un certain bien, je ne puis pas actuellement ne le pas aimer. Mais les puissances aux actes n'étant point opposées entre elles, peuvent se trouver ensemble: ainsi, quoique la grace me porte actuellement à faire telle bonne action, je sens que j'ai le pouvoir de ne pas la faire. Néanmoins si cette grace est efficace, c'est-à-dire, qu'elle tire sa vertu intrinsèque du décret absolu de Dieu, qui veut qu'elle ait l'effet pour lequel il fait mouvoir la volonté, je ferai infailliblement cette bonne action, quoique je conserve le pouvoir de ne pas la faire; de même qu'un homme a le pouvoir de se précipiter du haut d'une maison; mais l'amour dominant pour la vie l'en empêchera toujours, à moins qu'il ne soit possédé par quelque passion extraordinaire qui lui trouble la raison.

Enfin, disent-ils, si la grace n'est pas efficace par elle-même, & que ce soit l'homme qui se détermine en premier à la bonne action, il y auroit quelque bien

quant l'homme, dont Dieu ne seroit pas l'Auteur ; savoir, la détermination, ce qui est directement opposé à cette parole de J. C. *Sine me nihil potestis facere* : & au principe de S. Paul : *Quid habes quod non accepisti ?* & au raisonnement de S. Augustin, quand il conclut de ce passage, *Sine me*, &c. qu'on ne peut faire ni peu ni beaucoup de bien, sans celui sans qui on ne peut rien faire : *Sive ergo parum, sive multum, sine illo fieri non potest, sine quo nihil fieri potest.* Aug. Tract. 81. in Joan. n. 3.

Enfin, ils démontrent que les preuves, par lesquelles ils établissent le dogme de la prédestination gratuite, viennent à l'appui de leur sentiment sur l'efficacité de la grace, à cause de la liaison intime qu'ont ces deux sujets.

Il est vrai, comme le remarque Saint Augustin, que l'accord du libre arbitre avec la grace est très-difficile à comprendre, parceque quand on défend le libre arbitre, il semble que l'on nie l'efficacité de la grace ; & que quand on établit l'efficacité de la grace, il semble qu'on détruit le libre arbitre, *L. 1. de grat. chr. contr. Pelag. c. 47. n. 52.* Il dit ailleurs, que peu de personnes ont l'esprit assez pénétrant, pour comprendre comment Dieu attire les hommes par la grace, & cependant les laisse dans leur liberté. Cependant, il remarque que l'Ecriture établit & la grace & le libre arbitre, puisqu'elle ordonne l'observation des préceptes, ce qu'elle ne feroit pas, si nous n'avions pas la liberté ; & qu'elle nous oblige de prier, ce qu'elle ne feroit pas si nous n'avions pas besoin de la grace pour accomplir ce qui est ordonné à la liberté, *L. 1. cont. Epist. Pelag. c. 84.* S'il n'y avoit point de grace, dit encore ce saint Docteur, comment Dieu sauveroit-il le monde ? & s'il n'y avoit point de libre arbitre, comment le pourroit-il juger ? *Si non est Dei gratia, quomodo salvat mundum ; & si non est liberum arbitrium, quomodo judicat mundum,* in Ps. 91. C'est le Seigneur qui dirige les pas de l'homme, mais c'est en faisant que l'homme entre librement dans la voie : *Apud Dominum gressus hominis dirigentur, & viam ejus volent.* Ps. 36. Dieu, comme dit Job, fait établir la concorde dans les choses les plus sublimes, c'est-à-dire, dans cel-

les qui, par leur élévation, paroissent les plus difficiles à accorder & à concevoir : *Potestas & terror apud eum est, qui facit concordiam in sublimibus suis.* Job. 25. On doit donc reconnoître que la grace ne blesse point la liberté, & que ces deux choses s'accordent parfaitement bien, quoiqu'il ne soit pas aisé d'en expliquer la maniere, & de la faire entendre : *Non enim*, dit le même Pere, *cum ista commemoramus, arbitrium voluntatis tollimus, sed Dei gratiam prædicamus.* De nat. & grat. c. 32. n. 36.

Au reste, quoiqu'il se soit introduit dans les Ecoles divers systèmes sur cette matiere, ils se réunissent tous dans ce point de foi, que sans le secours de la grace intérieure, on ne peut rien faire de bien dans l'ordre du salut, & de méritoire de la vie éternelle ; que la grace n'impose aucune nécessité, & que l'homme conserve toujours le pouvoir de lui résister. Tel est le langage de la Doctrine Catholique.

GRADUÉS (les) sont ceux qui ont obtenu des degrés en quelque faculté. Les Gradués *simples* sont ceux qui ne sont que Gradués, & qui n'ont que les Lettres de leurs degrés, & ils peuvent être pourvus des Bénéfices vacans aux mois d'Avril & d'Octobre, qui sont appelés mois de faveur. Les Gradués *nommés* sont ceux qui ont obtenu, de l'Université, des Lettres de nomination sur certains Collateurs, pour obtenir seuls les Bénéfices vacans aux mois de Janvier & de Juillet, qu'on appelle mois de rigueur, parceque le Collateur est obligé de conférer les Bénéfices vacans au plus ancien Gradué nommé ; mais dans le concours il préfère l'ordre des degrés & des Facultés. Ainsi, il préfère un Docteur à un Bachelier, un Bachelier en Théologie à un Bachelier en droit, &c. au lieu qu'à l'égard des Gradués simples, il peut préférer celui qu'il lui plaît sans avoir égard au grade ni à l'ancienneté. La troisième partie des Bénéfices de France est affectée aux Gradués des Universités Privilegiées, & les Collateurs ordinaires ne peuvent les conférer à d'autres sous peine de nullité. Les deux tiers de cette troisième partie est affectée aux supports des Universités. C'est le Concile de Bâle qui a fait ce règlement. Les Gradués qui veulent exercer leur droit, doivent s'adresser à tel

Collateur ordinaire qu'il leur plaît, ou même à plusieurs, & lui faire signifier tous les ans, & en Carême, tous les actes qui prouvent ses Grades, c'est-à-dire, son tems d'étude, qui doit être au moins de cinq ans; sa nomination; son nom; son surnom; sa noblesse; s'il jouit de ce droit (car il ne faut aux Nobles que trois ans pour être Gradués) & ensuite requérir tous les Bénéfices dépendans de ce Collateur, qui viennent à vacquer dans les mois affectés aux Gradués, & qui sont, Janvier, Avril, Juillet & Octobre. Mais ils doivent les requérir dans les six mois du jour qu'ils ont vacqué, & le Pape même les peut prévenir dans les six mois. Lorsqu'un Gradué est une fois rempli d'un Bénéfice de 400 liv. en vertu de ses grades, il ne peut plus requérir: il en est de même lorsqu'il a un Bénéfice de 600 liv. quoiqu'obtenu par autre voie que par les grades. Au reste, le droit des Gradués n'a lieu qu'en vacance par mort.

GROS. (le) En matière de Bénéfice ou de Prébende, est la portion qui revient à chaque Chanoine du revenu d'un Chapitre, sans y comprendre les Obits & les distributions manuelles. Le gros d'une Cure est une portion en argent, ou en fruits, que les gros Décimateurs donnent aux Curés, pour & au lieu de Dîmes, ou bien une portion congrue, qu'un Curé primitif, qui prend toutes les grosses dixmes d'une Paroisse, donne au Vicaire perpétuel, pour sa subsistance, outre les menues Dixmes, les noales & le casuel de l'Eglise.

H

HABACUC, le huitième des douze petits Prophètes. On croit qu'il commença à prophétiser peu avant la captivité de Babylone. Selon S. Jérôme, c'est le même dont il est parlé dans l'Histoire de Daniel, & qui, enlevé par un Ange, porta à manger à ce Prophète, lorsqu'il étoit dans la Fosse aux-Lions. Il prédit la ruine de Jerusalem par les Chaldéens, la délivrance des Juifs par Cyrus, & celle de tout le Monde par Jesus-Christ.

HABIT ECCLÉSIASTIQUE. (l') Il doit être modeste & décent. Le Concile de Trente enseigne que tous les Clercs sont obligés de porter toujours un habit convenable à

l'ordre qu'ils ont : *Vestis proprio congruentes ordant* ; afin que par la décence des habits extérieurs , ils fassent connoître la pureté de leurs mœurs. Il ordonne que ceux qui sont dans les Ordres sacrés ou qui ont quelque dignité , Office , ou Bénéfice , portent l'habit Clerical , voulant que ceux qui contreviendront à ce Decret , y puissent être contraints par la suspension de leur Ordre & par la privation des fruits de leur Bénéfice. c. 6.

HABITUDE (P) est un penchant contracté par une longue continuation de semblables actes , qui fait que l'homme est fortement porté à agir de la même manière. L'habitude contractée par des actes criminels & malicieux est criminelle , quand même elle ne laisseroit pas la liberté à l'homme de délibérer. C'est le sentiment des Théologiens , & particulièrement de S. Thomas ; car il dit , que si une passion , qui par l'habitude nous ôte l'usage de la raison , a été volontaire dans son principe , tous les actes qui s'ensuivent sont imputés à péché , parcequ'ils ont été volontaires dans la cause , 1. 2. q. 77. a. 7. L'habitude ne diminue point la griéveté du péché , elle l'augmente plutôt. C'est la décision de Saint Grégoire , rapportée dans le Canon *Cum tanto* , où il est dit que les péchés sont d'autant plus grands , qu'ils tiennent plus long-tems l'ame attachée au crime ; & la raison est que l'habitude vicieuse étant une inclination de la volonté au mal , celui qui pèche par habitude pèche par une plus grande inclination de la volonté , que celui qui pèche par le mouvement extraordinaire de quelque passion. Mais les péchés d'habitude peuvent en quelque sorte être excusables , lorsque le Pécheur est dans la douleur actuelle de son péché précédent , qu'il travaille sérieusement à corriger & à détruire son mauvais penchant , & lorsque l'habitude prévient tellement la volonté , qu'elle n'y a aucune part , tant en sa cause qu'en ses effets ; mais ces cas ne peuvent gueres arriver que dans les péchés de la langue , & non dans ceux de l'ivrognerie , de l'impureté , & autres.

On entend par habitude , dans un sens Théologique , les vertus infuses , telles que la Foi , l'Espérance , & la Charité , parceque le principe des actes de ces vertus est surnaturel , & est en nous d'une manière permanente.

HABITUEL. Terme qui se dit d'un don , d'une grâce , qu'on reçoit par la vertu des Sacremens , & cette grâce est dite habituelle , parcequ'elle est permanente en nous , comme une habitude acquise , quoiqu'on ne l'acquiere pas par des actes réitérés.

HARMONIE EVANGELIQUE (l') est la Concordance ou consentement uniforme des quatre Evangélistes. Plusieurs Livres faits à ce dessein portent ce titre. Telle est l'Harmonie Evangelique d'Eusebe de Césarée , celle d'Ammonius d'Alexandrie , & autres.

HAGIOGRAPHES. Nom donné à certains Livres de l'Ecriture-Sainte , que les Juifs appellent , en Hebreu , *Livres écrits* ; tels sont les Pseaumes ; les Proverbes ; Job ; Daniel ; Esdras ; les Paralipomenes ; le Cantique des Cantiques ; Ruth ; les Lamentations de Jérémie ; & Ester : il les appellent , par excellence , Livres écrits , parcequ'ils ont été écrits par l'inspiration du S. Esprit.

HÉBREU (l') est la Langue originale ou le Texte original des Livres de l'Ecriture-Sainte ; & on le prouve. Car l'Ecriture-Sainte étant un Livre rempli des promesses que Dieu a faites du Messie , depuis le commencement du Monde , il est sensible que Dieu s'est servi de la langue qui étoit en usage parmi les Hommes choisis , qu'il voulut rendre dépositaires de ses promesses. Or , c'étoit la Langue hébraïque , celle qu'Adam avoit parlée , par conséquent la premiere de toutes ; celle que parloient Abraham , Isaac , Jacob , & les douze Patriarches ; qui se conserva dans leur postérité , & dans laquelle Moïse écrivit les Livres sacrés. Elle tire son nom des Hébreux , chez qui elle étoit en usage ; car les Hébreux tirent le leur d'Abraham , qui étant venu de-là l'Euphrate , dans le país de Chanaam , fut nommé Hébreu par les Cananéens ; nom qui signifie celui qui a passé , parcequ'il avoit passé l'Euphrate pour venir chez eux.

1°. On le prouve par l'antiquité de cette Langue , & 1°. par les noms dont l'Ecriture-Sainte se sert , qui sont tirés de l'Hébreu. Par exemple , le premier Homme fut appelé Adam , parcequ'il avoit été formé de la terre , qui , en Hébreu , s'appelle Adama. La premiere Femme fut nommée Eve , parcequ'elle est la Mere des Vivans ; Evah ,

en Hébreu , signifie vivre. 3°. Par les noms d'une infinité de Peuples , qui sont tirés de l'Hébreu , comme les Assyriens , d'Assur ; les Elamites d'Elam ; les Ioniens , de Javan , tous descendans de Sem , Cham & Japhet. 4°. Par les anciens noms des Divinités Païennes ; car Saturne vient de Satar , qui veut dire cacher ; Jupiter de Jehova ; Cerès de Gherès , qui signifie des Grains battus. Et on ne doit pas croire que la confusion des Langues , qui arriva après le Déluge , y eut apporté aucun changement ; car elle se conserva dans sa pureté , dans la Famille de Sem , laquelle étant toujours attachée au culte de Dieu , fut exempte de cette confusion. 5°. Elle est la mere des autres Langues , car avant le Déluge toute la terre parloit le même langage.

Il est vrai que pendant la captivité de Babylone , elle fut altérée , de sorte que les Juifs en rapportèrent la Chaldaïque , mêlée de l'ancien hébreu : & en effet , Esdras & Nehemias étoient obligés , après avoir lû le texte de la Loi au Peuple , de l'expliquer ; & de-là sont venues les Paraphrases Chaldaïques. Mais quoique cette Langue eût cessé d'être en usage , elle subsista dans toute sa pureté dans les Livres sacrés : ainsi le texte hébreu , tel que nous l'avons , est pur & entier : & les Juifs ne l'ont point altéré. Car , comme le remarque S. Jérôme , le Sauveur du Monde & les Apôtres , qui ont fait tant de reproches aux Scribes & aux Pharisiens , n'auroient pas manqué de leur reprocher ce crime. Au contraire , J. C. les invite à consulter l'Ecriture , il en cite souvent des passages. Les Apôtres en citent eux-mêmes ; & tous ces passages se trouvent dans les Livres des Juifs , de même que dans les nôtres.

2°. Cette vérité est fondée sur l'attachement & le zèle qu'ont les Juifs pour les Saintes-Ecritures. Joseph & Philon assurent que plutôt que d'en ôter une Lettre , ils s'exposeroient à toute sorte de tourmens. Au reste , les Livres de l'ancien Testament ont tous été écrits en hébreu , mais nous n'avons qu'en grec les Livres de la Sagesse , de l'Ecclésiastique , de Tobie , de Judith & des Machabées. A l'égard des Livres du nouveau Testament , ils sont tous écrits en grec , à l'exception de l'Evangile de S. Mathieu , qui l'écrivit en hébreu. Pour ce

qu'est des mots appelés Hébraïques, qu'on trouve dans le nouveau Testament, comme *Thabita cumi*, *Eli*, *Eli*, *Lammafabastani*, ils sont du Syrien ou du Chaldaïque, qui étoit la Langue des Juifs depuis le retour de la captivité, mêlée de l'ancien hébreu, mais fort différente de ce qu'étoit l'hébreu dans sa première pureté.

La connoissance du texte hébreu est très-utile. Nous nous exerçons, dit Origène, à ne pas ignorer les Ecritures des Juifs, afin qu'en disputant avec eux, nous puissions leur citer les passages, selon leurs Exemplaires; & qu'ils n'aient plus de prétexte pour mépriser les Fidéles, Gentils d'origine, & se moquer d'eux, comme ignorant la vérité, qui est dans leurs Ecritures. *Orig. l. 1. contr. Cels. p. 17.*

Selon le même Origène, la différence de nos Exemplaires & des leurs, vient de ce que les nôtres ont été pris sur des originaux plus entiers; car il prétend, qu'on a quelque fondement de croire, que les Juifs avoient retranché de leurs Exemplaires quelques parties, pour faire perdre la mémoire des faits qui leur étoient les plus honteux, comme d'avoir fait mourir les Prophètes, &c. *Ep. Orig. ad Afric. p. 22. & 231.*

HEBREUX. (les) On appelloit de ce nom les Israélites ou les Descendans d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, & ceux qu'on appelle autrement le Peuple de Dieu. Dans la suite & après la captivité de Babyloë, ils furent appelés Juifs.

HEBREUX. (Epître de Saint Paul aux) Plusieurs Interprètes, tant des Anciens que des Modernes, croient que de la manière dont cette Lettre est écrite, c'est-à-dire, si on fait attention à la différence du style d'avec celui des autres Epîtres du même Apôtre, le sens & l'arrangement des matières sont, à la vérité, de S. Paul, mais que le style & les expressions sont ou de Clément, ou de S. Luc, & ils conjecturent cela, de la régularité & de la délicatesse du discours. On croit qu'elle a été écrite l'an 62. de notre Ere, sur la fin de la première captivité de S. Paul, à Rome. Il n'a pas mis son nom au commencement, selon sa coutume, ou parcequ'il savoit qu'il étoit odieux aux Hébreux, ou parcequ'il croyoit qu'il n'étoit pas si proprement l'Apôtre des Juifs que des Gen-

tils. Dans cette Epître, S. Paul montre 1°. l'excellence du ministère de J. C. & combien son Sacerdoce & son Sacrifice sont au-dessus de ceux de l'ancienne Loi. 2°. Il relève les esprits abattus des Hébreux, & il les exhorte à persévérer dans la foi en J. C.

HELLENISMES. Ce sont les tours Grecs qui se trouvent dans la Vulgate de l'Ecriture-Sainte. La Vulgate ayant été faite sur le Grec des Septante.

HELLENISTES. On appelloit ainsi les Juifs grecs qui habitoient l'Egypte, où la Langue grecque étoit répandue : ils étoient distingués des autres, qui parloient la Langue hébraïque.

HELVIDIENS. Hérétiques dont le chef étoit Helvidius : ils osoient soutenir que Marie, Mere de J. C. n'avoit pas toujours été Vierge, & qu'elle avoit eu des Enfants de S. Joseph. Voyez S. Jérôme, *contr. Helvid.* S. Epiphane, *hæref.* 78.

HEMEROBAPTISTES (les) étoient des Juifs, ainsi appelés d'un mot grec, qui signifie se laver chaque jour, parcequ'ils faisoient consister toute leur sainteté à se laver le corps tous les jours. Ils nioient, avec les Sadducéens, la résurrection des Morts, & suivoient en tout le reste la Secte des Pharisiens.

HENOTIQUE DE ZENON (l') est un fameux Edit d'Union, qui fut publié par l'Empereur Zenon, à la sollicitation d'Acace, Patriarche de Constantinople, pour réunir les Catholiques & les Eutychiens, sous prétexte que c'étoit la meilleure maniere de procurer la paix de l'Eglise. La foi de l'Incarnation y étoit assez bien expliquée, & toutes les paroles étoient orthodoxes en apparence, mais son venin étoit de ne faire aucune mention du Concile de Calcédoine. Acace, par ce moyen, accorçoit aux uns & aux autres une partie de ce qu'ils demandoient, c'est-à-dire, aux Catholiques, la saine Doctrine, & aux Schismatiques la suppression du Concile de Calcédoine. L'Empereur Zenon employa toute son autorité à faire recevoir son Henotique, & maltraitoit tous ceux qui étoient attachés au Concile de Calcédoine. Le Pape Felix III. rejetta cet Edit d'union, & prononça anathème contre ceux qui le recevoient. Cette affaire causa de grands troubles dans l'Eglise.

HERACLEONITES. Anciens Hérétiques qui étoient une branche des Gnostiques : ils avoient pour chef Heracléon. Ils rejettoient toutes les Prophéties, & ils croyoient en savoir plus que les Apôtres dans la connoissance de la Religion. *S. Epiph. hær. 36.*

HERESIE (l') est l'opiniâtreté à soutenir un sentiment contraire à un dogme de foi ; car, selon S. Augustin, ceux qui étant dans des opinions erronées, qu'ils ont reçues de leurs Parens, & qui sont malheureusement tombés dans l'erreur, prêts à la quitter, s'ils découvroient la vérité, ne doivent pas être traités d'Hérétiques. *S. Aug. cont. Donat. Ep. 162. Voyez l'Histoire des hérésies, par M. Hermant.*

HÉRÉTIQUES. (les) On appelle ainsi ceux qui soutiennent avec opiniâtreté un sentiment contraire à une vérité Catholique. Il est ordinaire aux Hérétiques de s'élever contre la Doctrine de l'Eglise & contre son autorité ; de donner des sens faux & détournés aux Saintes Ecritures, pour favoriser leurs erreurs ; de s'ériger en Juges de l'interprétation qu'on doit donner à certains passages, au lieu de se conformer à l'interprétation qu'en ont donnée les Peres, & la Tradition ; de croire ou d'avancer que l'Eglise peut tomber dans l'erreur, & cesser d'être la véritable Eglise.

L'Eglise confond les Hérétiques & les Schismatiques, en leur opposant la regle infaillible de l'Ecriture, ou de la Tradition, sur chacun des dogmes attaqués. Elle leur oppose encore, sans entrer dans la discussion des dogmes, les promesses de J. C. sur l'infaillibilité & l'indéfectibilité de l'Eglise, en faisant voir que toute Secte nouvelle doit être regardée comme fautive, par sa seule nouveauté.

Au reste, Dieu permet que l'Eglise soit combattue par les Sociétés Hérétiques ou Schismatiques, pour plusieurs raisons ; & 1^o. pour exercer sa justice sur ceux qui quittent le parti de la vérité, & sa miséricorde sur ceux qui y demeurent attachés. 2^o. Pour éprouver par-là ceux qui sont fermes dans la foi, & pour les faire discerner de ceux qui ne le sont pas. 3^o. Pour exercer la patience & la charité de l'Eglise, & pour sanctifier les Elus. 4^o. Pour donner lieu d'éclaircir davantage les vérités de la

Religion & des Saintes Ecritures , & conserver plus précieusement le dépôt de la foi. Enfin , pour rendre l'autorité de la Tradition plus ferme & plus incontestable.

HEURES CANONIALES (les) sont les petites Heures du Bréviaire , Prime , Tierce , Sexte & None. On les appelle ainsi , à cause qu'elles doivent être recitées à certaines heures , suivant les Canons de l'Eglise.

HIERARCHIE. (la) On appelle de ce nom l'ordre qu'il doit y avoir dans l'Eglise entre les Ministres Ecclésiastiques , c'est-à-dire , la supériorité des uns & la subordination des autres. On donne aussi ce nom aux divers Ordres qu'il y a parmi les Anges & les Archanges. Voyez Anges.

La Hierarchie Ecclésiastique est non-seulement sainte & utile , mais elle est établie de Droit divin , & doit durer jusqu'à la consommation des siècles , & il ne dépend pas du pouvoir des Hommes de l'établir ou de la détruire.

HISTOIRE DE L'EGLISE. (l') La-connoissance de l'histoire de l'Eglise est absolument nécessaire à un Ecclésiastique : elle est même regardée comme une des branches des lieux Théologiques , c'est-à-dire , des sources dans lesquelles la Théologie puise ses principes ; car cette connoissance porte , pour ainsi dire , le flambeau dans tout ce qui fait la matière de la science d'un Théologien. Cette histoire , en effet , nous montre l'Eglise née au milieu des miracles ; croissant malgré la fureur de ceux qui s'efforçoient de la faire périr dans son berceau ; tirant un nouvel éclat & une nouvelle force , des divisions , & des erreurs qui machinoient sa ruine ; détruisant l'erreur par la vérité ; dissipant l'ignorance par la lumière ; triomphant de l'impiété par sa pureté , & renversant les efforts de l'Enfer par sa puissance. Bien plus , quand on étudie avec soin l'histoire de l'Eglise , on y voit celle de ses dogmes , de sa morale , de ses usages , de ses pratiques , de son gouvernement , des grands Hommes qui l'ont éclairée par leurs lumières , ou édifée par leur sainteté , des hérésies qui se sont opposées à la vérité , des Conciles qui les ont renversées : on y voit celle de son origine toute divine qu'elle a prise de J. C. même qui l'a fondée ; sa perpétuité de siècle en siècle jusqu'à

nous : celle des persécutions qui l'ont agitée, des hérésies & des schismes qui l'ont déchirée ; son immobilité au milieu de toutes ces tempêtes ; ses tems de paix, qui, quoique rares, ont fait néanmoins briller de beaux jours, & fait sentir toute sa vigueur & son intégrité ; enfin, sa stabilité jusqu'à la fin des tems, & qui lui a été promise par J. C. son divin Chef. Voilà ce que l'Histoire de l'Eglise apprend à un Homme qui veut l'étudier avec fruit, & en l'apprenant ainsi, elle fait la consolation du Fidele, & la force du Théologien.

HOMICIDE (l') est expressément défendu par le cinquieme Commandement : *Non occides*. Cette défense est même fondée sur la Loi naturelle, par l'inclination que la nature donne à tous les animaux de conserver leur espece, & par l'horreur qu'elle donne à l'Homme de tout ce qui tend à la destruction de la sienne. Les remors de conscience, qu'éprouva Caïn après avoir tué son Frere, font connoître que cette Loi étoit imprimée dans le cœur de l'homme, car il jugea son crime indigne de pardon : *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear*. Gen. 4. 2^o. Cette même défense a été faite par la Loi de Dieu écrite, comme on a dit ci-dessus, *non occides* ; & elle la développe encore plus, en réprimant le desir de se vanger, de frapper, de faire quelque violence injuste : *Mea est ultio*, dit le Seigneur, & *ego retribuam in tempore*, Deut. 32. 3^o. Jesus-Christ par la Loi nouvelle a étendu bien plus loin cette défense, & lui a donné une perfection inconnue à toute la sagesse du Paganisme : car il défend même qu'on se mette en colere contre son Frere ; il ordonne qu'on se réconcilie avec lui avant d'offrir son présent à l'Autel ; de tendre l'autre joue à celui qui nous a donné un soufflet ; d'aimer nos ennemis, & de faire du bien à ceux qui nous haïssent. *Matth.* 5.

Le Concile de Trente a fait un Decret touchant l'homicide : il est conçu en ces termes. Comme il est constant que celui qui de guet à pend & de propos délibéré auroit tué un Homme, doit être éloigné de l'Autel, quiconque aura volontairement commis un homicide, encore que le crime ne soit pas prouvé par la voie ordinaire de la Justice, ni ne soit en aucune maniere public,

mais secret, ne pourra jamais être promû aux Ordres sacrés, & il ne sera pas permis de lui conférer aucuns Bénéfices Ecclésiastiques, même de ceux qui n'ont point charge d'âmes; mais il demeurera à perpétuité exclus, & privé de tout Ordre, Bénéfice, & Office Ecclésiastique. Que si l'on allegue que l'homicide ait été commis, non de propos délibéré, mais par accident, ou en repoussant la force par la force, & pour se défendre soi-même de la mort, de manière que de droit il y ait lieu, en quelque façon, d'accorder la dispense, pour être élevé aux Ordres & au ministère de l'Autel, & à toute sorte de Bénéfices & de Dignités, la Cause sera commise à l'Ordinaire, ou s'il y a raison pour le renvoi, au Métropolitain, ou bien au plus prochain Evêque, qui ne pourra donner la dispense, qu'après avoir pris connoissance de la chose, & après avoir vérifié la Requête & les allégations, & non autrement. *Concile de Trente, Decr. de Réform. c. 7. Sess. 14.*

Il y a néanmoins des cas où l'homicide n'est point péché, mais même où il est ordonné. Car quoique Dieu seul ait le droit suprême de vie & de mort sur les Hommes, il a communiqué ce droit aux personnes publiques; ainsi ayant permis que les Peuples aient établi des Souverains ou des Magistrats pour les gouverner, ceux-ci peuvent punir les Malfaiteurs & les faire mourir, puisqu'ils sont obligés de faire exécuter les Loix, & que c'est à eux proprement que le Seigneur dit dans l'Exode, *Maleficos non patieris vivere*, c. 21. L'Apôtre S. Paul, dit lui-même que ce n'est pas en vain que le Prince porte l'épée : *Dei enim minister est : vindex in iram ei qui malè agit*. Rom. 13. Ainsi, tous les Souverains ou même les Républiques, sont les dépositaires du pouvoir de Dieu, pour ordonner par eux-mêmes, ou par les personnes auxquelles ils communiquent ce pouvoir, qu'on ôte la vie aux Criminels, suivant les Loix justement établies pour la conservation de la Société.

2°. Les Rois & les Etats qui ont entrepris des guerres justes, ne péchent point contre ce Commandement, quoiqu'ils soient la première cause de la mort de ceux qui sont tués, ni leurs Sujets qui combattent pour les soutenir dans les guerres.

Quand celui qui doit exécuter la Sentence d'un autre fait mourir quelqu'un ; dit le Canon *Si non licet*, ce n'est pas lui qui tue ; il n'est que comme une épée entre les mains de celui qui s'en sert : ainsi ceux qui ont fait la guerre par l'ordre de Dieu , n'ont pas violé le précepte qui nous défend de tuer : de même que les personnes publiques ne le violent pas , lorsqu'elles condamnent les Scélérats au dernier supplice , selon les Loix. *Can. 23. qu. 5.*

3°. Celui qui commet un homicide par cas fortuit , sans avoir eu aucun dessein de le commettre , & en faisant quelque action , qui d'elle-même n'a aucun rapport à commettre un homicide , ne pèche point contre ce Commandement.

4°. Il est permis de tuer un Agresseur avec la modération d'une juste défense : *Cum moderamine inculpate tutelæ*. Mais , selon S. Thomas , afin d'avoir cette modération , il faut alors que celui qui est obligé de se défendre , demeure dans les règles d'une simple défense , ne se servant de son adresse & de sa force qu'autant qu'il est nécessaire pour défendre sa vie. En effet , dit ce Saint Docteur , l'acte par lequel on a intention de conserver sa propre vie n'est pas illicite , parcequ'il est naturel à l'Homme de conserver son être autant qu'il le peut..... Ainsi , s'il repousse avec modération la violence qu'on lui veut faire , sa défense sera licite. Et un Homme n'est pas obligé , de nécessité de salut , *Nec est necessarium ad salutem* , de s'abstenir d'une action nécessaire pour défendre sa vie avec modération , afin d'éviter d'en tuer un autre , parceque chacun doit être plus soigneux de conserver sa propre vie , que celle d'autrui. *S. Thomas , 2. 2. qu. 64. a. 7. in corp.*

Mais , dit ce S. Docteur , si on a intention de le tuer parcequ'on connoît que son dessein est de nous ôter la vie , c'est passer les termes de la défense & se rendre coupable d'homicide. *S. Thomas , ibid.*

Saint Augustin est conforme à ce sentiment ; car après avoir dit qu'il ne peut approuver l'opinion de ceux qui soutiennent que nous pouvons tuer un Ennemi qui nous attaque & qui attente à notre vie ; il ajoute , que , de repousser les Méchants en leur donnant de l'épouvan-

te & arrêter l'effet de leur malice ; c'est exercer , envers eux , une espee de charité : *Etiam ipsis aliquid fortasse præstatur.* Aug. Epist. 154.

De-là il suit , 1°. qu'il est permis d'employer tous les moyens d'une juste défense pour empêcher notre ennemi de nous ôter la vie ; mais que si alors lui-même se précipite dans le danger , & reçoit quelque blessure , ou qu'il perde la vie , il doit s'attribuer le mal qui lui arrive. 2°. Qu'il n'est pas permis de tuer pour défendre son bien ou son honneur , pour sauver un innocent , ou pour prévenir un mal qu'on veut nous faire. C'est du moins l'esprit du Christianisme , & c'est ce que J. C. a voulu nous faire comprendre par ces paroles : *Et ei qui vult tecum judicio contendere & tunicam tuam tollere , dimitte ei & pallium.* Matth. 5. Et Saint Paul exhorte les Romains à ne pas se venger de ceux qui les traitoient mal , & à céder plutôt à leur violence , remettant à Dieu la vengeance & la punition. *Nulli malum pro malo reddentes , sed date locum iræ : scriptum est enim : mihi vindicta , ego retribuam dicit Dominus.* Rom. 12.

Ceux qui coopèrent directement ou indirectement à un homicide s'en rendent coupables , parceque la volonté est proprement la cause du péché , & que c'est elle qui le produit. Or , 1°. ceux-là coopèrent directement à l'homicide , qui le commandent , ou qui le conseillent , ou qui proposent à quelqu'un les motifs pour lui persuader de se venger & de tuer. 2°. Ceux qui consentent , comme un Juge qui donneroit sa voix pour faire mourir un innocent. 3°. Ceux qui louent & approuvent le dessein de tuer quelqu'un , comme d'une action de cœur , ou qui taxeroient de lâche la personne qui ne feroit pas dans cette résolution. 4°. Ceux qui cachent & retirent chez eux les Homicides , pour les favoriser & les appuyer dans leur crime. 5°. Ceux qui donnent aide à commettre l'homicide.

Ceux-là y coopèrent indirectement qui se taisent , c'est-à-dire , qui ne dissuadent pas , par leur avis ou leur commandement , de commettre l'homicide , quand ils sont autorisés à le faire. 2°. Ceux qui ne s'y opposent pas le pouvant ; qui ne le découvrent pas lorsqu'ils sont obligés

obligés de le découvrir, comme les témoins de l'homicide, qui refusent d'aller déposer en Justice ; enfin ceux qui ne punissent pas, ou qui ne procurent pas la punition du crime de l'homicide, y étant obligés ; tels que les Seigneurs Justiciers, les Juges, & ceux qui par leurs menaces sont cause qu'il demeure impuni : car chacun en leur particulier, est cause de l'homicide, & tenu à la restitution des dommages causés par ce crime.

Il y a plusieurs péchés que les Casuistes appellent des especes d'homicide. Tel est le péché de ceux qui procurent la stérilité à une Femme, pour l'empêcher d'avoir des Enfans ; ou ceux qui, par quelque breuvage, font périr le fruit qu'elle porte dans son sein. Le Droit Canon comprend dans ce péché, ceux qui ont donné quelque breuvage à des personnes quoique non mariées, soit Homme ou Femme, pour les empêcher d'avoir des Enfans. Voyez le Canon, *Si aliquis causa, de homicid.* Il y a des Conciles qui enjoignoient la même pénitence aux coupables de ce péché, qu'aux homicides, & qui étendoient cette peine généralement à toutes les personnes qui procurent l'avortement, sans faire distinction si le fruit est animé ou non ; parceque c'est toujours empêcher qu'un Homme ne vienne au monde.

Tertullien dit, que les Femmes qui empêchoient la simple conception étoient coupables d'homicide : *Homicidii festinatio est prohibere nasci.* Apolog. c. 9. Bien plus, il n'est pas permis dans un accouchement, où on ne peut sauver la Mere & l'Enfant, ou le fruit dès qu'ils est censé animé, de procurer ou d'avancer la mort de l'un pour sauver l'autre, parcequ'il n'est jamais permis de procurer la mort d'un innocent. C'est le sentiment des Théologiens. Voyez Sylvius, in 2. 2. qu. 64. art 7. 6. 4. Conf. 1.

HOMME (l') est une Créature raisonnable : il est composé d'un corps corruptible de sa nature, & d'une ame, c'est à dire, d'une substance spirituelle & immortelle. Il a été créé, 1^o. Pour connoître & aimer Dieu son Créateur, pour procurer sa gloire & jouir de lui pendant toute l'éternité. 2^o. Pour être le maître de l'univers. *Faciamus Hominem ut præsit piscibus maris.* Gen. 1. *Omnia subieciisti sub pedibus ejus.* Ps. 8. Toutes les

Créatures ont été faites pour lui & pour son usage ; car il n'en est pas le Seigneur. *Domini est terra & plenitudo ejus*. Ps. 23. Ainsi il n'en peut user que conformément à la volonté de Dieu. 3°. Il a été formé à l'image & à la ressemblance de Dieu. *Faciamus Hominem ad imaginem & similitudinem nostram*. Gen. 1. parcequ'il fut doué d'une ame capable de le connoître & de l'aimer ; deux facultés qui le rendoient en quelque maniere une Image de la Divinité.

4°. L'Homme fut créé en état de grace. *Deus creavit Hominem rectum*. Eccl. 7. *Renovamini in eum Hominem, qui secundum Deum creatus est in justitia & sanctitate veritatis*. Eph. 4. 5°. Il fut placé dans le Paradis terrestre pour y vivre dans l'exemption de toute sorte de mal & de concupiscence, ayant été créé heureux & même immortel. C'est la croyance de l'Eglise. *Invidia Diaboli mors intravit in mundum*. Sap. 1. & 2. La mort ; dit Saint Paul, est entrée dans le monde par le péché : *Per peccatum, mors*. Le Concile de Trente confirme cette doctrine, *sess.* 5. 6°. Il a été créé avec le libre arbitre ; c'est-à-dire, qu'il pouvoit par les forces de sa liberté vivre justement & persévérer dans la justice ; mais il pouvoit aussi tomber en abusant de la grâce : & son péché ne confirma que trop cette vérité.

HONNETETÉ PUBLIQUE (l') est un des quatorze empêchemens dirimens du mariage, & le quatrième. Il est ainsi appelé, parceque, comme il est dit dans le Droit, il n'est ni honnête ni convenable que les personnes qui ont contracté cet empêchement se marient ensemble. Or, il se contracte, 1°. par des Fiançailles valides. Ainsi, celui qui s'est fiancé avec une Fille ne doit pas épouser (quand même la mort de cette Fille arriveroit) ni la Mere de cette même Fille, ni sa Fille, ni sa Sœur : même une Femme fiancée à un Homme ne peut ensuite épouser ni le Pere de cet Homme, ni son Fils, ni son Frere ; parceque ces personnes sont parentes au premier degré ; mais un Fiancé ou une Fiancée peuvent épouser les autres parents ou parentes de la Personne fiancée ; car selon le Concile de Trente, & l'usage présent de l'Eglise latine, l'empêchement de l'honnêteté publique ne passe pas le premier degré.

2^o. Cet empêchement se contracte en conséquence d'un mariage célébré, mais qui n'a pas été consommé, par quelqu'accident survenu, ou telle autre cause; & dans ce cas l'Epoux ne peut pas se marier avec les parentes de la Fille, jusqu'au quatrième degré. Ainsi, il ne peut épouser ni la Mere de cette Fille, ni sa Fille, ni sa Sœur, ni sa Tante, ni sa cousine, le tout jusqu'au quatrième degré, *nullam ex consanguineis*; mais il en peut épouser les alliées, comme la Belle-sœur, la Bru, les Tantes & Nieces par alliances. Il en est de même de la Femme à l'égard des parents de son Epoux. Cet empêchement est perpétuel, & il ne cesse ni par la mort de l'une des parties avant d'avoir contracté mariage, ni même par la mort, ni profession religieuse, dans le cas d'un mariage contracté & non consommé.

HOSTIE. On appelle ainsi le petit pain sans levain destiné pour consacrer le corps de N. S. J. C. & le recevoir par la communion. On voit dans un Concile de Tolède, de l'an 693, un Canon qui ordonne aux Prêtres de ne se servir pour le Sacrifice de la Messe, que d'un pain entier qui soit blanc, fait exprès & en petite quantité, & facile à conserver dans une petite boîte. Ce qui prouve qu'on faisoit dès-lors des hosties à-peu-près comme elles sont aujourd'hui.

HUILES (les Saintes) sont celles dont l'Eglise se sert dans l'administration des Sacremens de Baptême, de Confirmation, des Ordres & de l'Extrême-Onction.

HUMANITÉ DE JESUS-CHRIST (l') étoit une Humanité parfaite, composée d'un corps & d'une ame raisonnable, qui avoit une volonté humaine & un entendement humain, capable de toutes les actions corporelles & spirituelles dont la nature des autres Hommes est capable; sujette à la douleur, à la faim, & autres miseres corporelles; car c'est un principe des Saints Peres, que J. C. n'a racheté que ce qu'il a pris; mais ce qu'elle pouvoit souffrir étoit subordonné à la volonté de J. C. qui auroit pu ne pas souffrir s'il eut voulu.

C'est aussi une vérité de Foi, que le Verbe a communiqué à cette humanité, & dès le moment de sa conception dans le sein de la Vierge, une effusion abon-

dante de ses divines propriétés , mais autant qu'une nature créée peut être capable de recevoir. Ces propriétés sont , selon les Peres , l'immortalité , la science , la puissance , la sainteté , la majesté , l'empire & la domination sur toutes choses ; & c'est ce que les Théologiens entendent lorsqu'ils disent qu'il y a entre le Verbe & l'Humanité de J. C. une communication d'idiomes.

2°. L'Humanité de J. C. étoit libre par sa nature , car la liberté est une perfection de l'Humanité , & il en avoit l'usage , pour pouvoir mériter & pour satisfaire. Voyez Mérites de J. C.

HUMILITÉ , est une vertu qui nous faisant connoître notre foiblesse , & pour ainsi dire notre néant , nous fait rapporter à Dieu seul tout ce que nous pouvons faire de bien. C'est cette vertu qui nous porte à nous mettre au-dessous de tous ; qui nous fait fuir les honneurs & les distinctions ; que J. C. nous a tant recommandée , & dont il nous a donné l'exemple. Elle ne consiste pas , dit Origene , à s'abaisser d'une manière abjecte & indécente , à se mettre à genoux , se prosterner , porter un habit sale & se couvrir de poussière ; on ne peut mettre l'humilité dans cet extérieur , que par une grossière ignorance : elle consiste à s'abaisser sous la main toute-puissante de Dieu , ayant d'ailleurs des pensées nobles & grandes. *Orig. cont. Cels. l. 6. p. 285.*

HUSSITES. Hérétiques dans le quinzième siècle ; ainsi appellés à cause de leur Chef Jean Hus , Prêtre de Bohême , & Recteur de l'Université de Prague , qui enseigna publiquement les erreurs de Wiclef & en inventa de nouvelles. Il fut condamné comme Wiclef au Concile général de Constance , où n'ayant pas voulu abjurer ses erreurs il fut livré au bras séculier , & par sentence du Juge laïc il fut brûlé vif. Les Luthériens le regardent comme un de leurs Martyrs. Jérôme de Prague laïc fut Disciple de Jean Hus ; & il eut le même sort que son Maître.

HYPOCRISIE (1°) consiste proprement à feindre d'être vertueux & pieux , quoiqu'on ne le soit pas , & à faire semblant qu'on agit pour l'amour de Dieu & pour faire son salut , quoiqu'on agisse pour être estimé & loué des hommes. On voit par le Saint Evangile com-

bien ce vice est désagréable à Dieu, puisque J. C. a pris un soin particulier de blâmer ceux qui y étoient sujets, & d'exhorter les Juifs de se mettre en garde contre ceux qui en étoient atteints. *Attendite à fermento Phariseorum quod est Hypocrisis.* Math. 6: *Attendite ne iustitiam vestram faciatis coram Hominibus, ut videamini ab eis.* ibid. Saint Gregoire, Pape, a beaucoup parlé contre ce vice. *Moral. l. 8. c. 24. in c. 8. Job.*

HYPOSTASE. Mot grec, qui signifie personne ou substance. On l'emploie pour exprimer la nature de l'union du Verbe divin à l'humanité. Voyez Union hypostatique.

I

ICONOCLASTES, Hérétiques célèbres du huitieme siecle: ils furent ainsi appellés du mot grec *εικον*, qui veut dire image, parcequ'ils se déclarerent contre le culte des images & qu'ils les mettoient en pieces & les brisoient. Ce fut l'Empereur Leon, surnommé *Isaurien*, qui excité par un Evêque de Phrysie, nommé Constantin, fut le principal appui de cette hérésie. Constantin, Copronyme, Fils de Leon, & Leon, Fils de Constantin, qui regnerent successivement, favoriserent la même impiété, & exciterent dans l'Eglise une persécution aussi cruelle que du tems des Empereurs payens. Quantité de Fideles moururent Martyrs pour la défense du culte des images. Le Pape Gregoire II, & ses Successeurs, s'opposèrent fortement à cette secte, & particulièrement Saint Germain, Patriarche de Constantinople; Saint Jean de Damas, & plusieurs autres. Le second Concile de Nicée, qui fut le septieme général, condamna cette hérésie sous l'Impératrice Irene, & Constantin son Fils, l'an 787.

IDIOMES. (Communication d') Expression Théologique qui a lieu lorsqu'on explique la nature de l'union du Verbe divin à l'humanité; car, disent les Theologiens, quoique le Verbe ait pris une nature humaine, cette nature ne subsiste que par la subsistance du Verbe, autrement il n'y auroit point communication d'Idiomes, & il y auroit deux personnes en J. C. & on ne pourroit pas tenir ce langage, qui est néanmoins très-vrai, savoir que l'Homme est Fils de Dieu, & le Fils de Dieu est Homme.

me. Par cette communication, ce qui est dit de J. C. doit s'entendre de J. C. comme Dieu, & de J. C. comme Homme. *Voyez* Union hypostatique, & Humanité de J. C.

IDOLATRIE (l') est le culte & l'adoration des faux Dieux. On croit communément qu'elle a commencé à Belus, que quelques-uns croient être Nemrod, parce qu'il est le premier Homme à qui on ait dressé un culte : mais on n'a pas de preuve convaincante que l'idolâtrie n'ait commencé plutôt & même avant le déluge. La première fois qu'il en est parlé dans l'Ecriture, c'est dans la Genèse, chap. 31, où il est dit que Rachel prit les Idoles de son Père ; car il est certain que c'étoient des idoles, puisque Laban les appelle ses Dieux, & Jacob des Dieux étrangers, & les regarde même comme des abominations. Il n'est rien de plus expressément défendu par la Loi de Dieu que l'idolâtrie. *Non habebis Deos alienos coram me, non facies tibi sculptile, non adorabis ea, neque coles.* Exod. 20.

IGNORANCE (l') est volontaire ou involontaire. L'ignorance volontaire est ou affectée, ou grossière. L'ignorance volontaire affectée est celle qu'on peut vaincre aisément, mais dont on ne veut pas se délivrer pour pécher plus librement : tel est, par exemple, un Marchand qui a oui dire qu'il y a de l'usure dans certain trafic, & qui ne veut pas s'en éclaircir avec des personnes intelligentes, de peur d'être obligé de quitter ce trafic.

L'ignorance volontaire grossière est celle, par exemple, d'un Païsan, qui faute d'avoir assisté aux instructions de son Curé, ignore les principaux mystères de la foi, & les Commandemens de Dieu & de l'Eglise. Elle est néanmoins moins criminelle que l'ignorance affectée.

L'ignorance involontaire simplement, est celle d'un Homme, par exemple, qui n'a pas trouvé le moyen de s'instruire de ce qu'il étoit obligé de savoir. L'ignorance involontaire invincible est lorsqu'un tel Homme n'a pas manqué de volonté pour savoir ses obligations & qu'il n'a pas eu les moyens pour cela.

2^e. L'ignorance involontaire excuse de péché quand elle est invincible ; telle est celle qu'on peut avoir de quelques conséquences éloignées des premiers principes

de la Loi naturelle; car il ne peut y avoir une pareille ignorance des premiers principes de cette Loi, ni des conclusions prochaines qu'on en doit tirer.

3°. L'ignorance grossière, qui consiste dans la négligence de s'instruire des choses que l'on est obligé de savoir, & qui suppose que celui qui y est engagé ne connoisse pas que ce qu'il fait soit un péché, est plus ou moins criminelle, selon les circonstances, & relativement à l'état des personnes qui sont dans cette ignorance, & selon qu'elles sont obligées plus ou moins de connoître certains devoirs.

IMAGES. Le culte dû aux Saintes images & représentations de N. S. J. C. de la Sainte Vierge & des Saints, est juste, saint, légitime, & très-ancien dans l'Eglise. Saint Germain, Patriarche de Constantinople, a expliqué admirablement la doctrine de l'Eglise dans les trois lettres qu'il écrivit à ce sujet, & à l'occasion de l'hérésie des Iconoclastes. Il fit voir que les Chrétiens ne rendoient aux Saintes images qu'un culte qui se rapporte aux originaux, de la même manière que l'on respecte la statue & le portrait de son Souverain, ou de toute autre personne pour qui l'on est plein de vénération.

Quand nous adorons, dit-il, l'image de J. C. nous n'adorons ni le bois ni les couleurs, mais c'est le Dieu invisible, qui est dans le sein du Pere, que nous adorons en esprit & en vérité... En permettant de faire des images nous sommes infiniment éloignés de diminuer la perfection du culte divin. Mais comme le Fils de Dieu a bien voulu se faire Homme pour notre salut, nous faisons l'image de son humanité pour fortifier notre foi, pour montrer qu'il a pris notre nature réellement & véritablement, & pour nous rappeler le souvenir de son incarnation. Nous faisons de même l'image de la Sainte Mere qui étant Femme & de même nature que nous, a conçu & enfanté le Dieu tout puissant. Nous admirons aussi & nous estimons heureux les Apôtres, les Martyrs, les Prophètes, & tous les autres Saints qui ont été vrais serviteurs de Dieu, qui se sont distingués par leurs bonnes œuvres & leur patience dans les tourmens, qui sont ses amis & qui ont acquis un grand crédit auprès de lui. Nous peignons leurs Images pour nous souvenir de leur

courage & de leurs vertus. Au reste nous ne leur rendons pas l'adoration, qui n'est due qu'à Dieu, mais nous sommes pleins d'affection pour eux, & nous tâchons de fortifier par la peinture la foi des vérités que nous avons apprises. Car étant composés de chair & de sang, les choses sensibles peuvent être utiles à notre ame.

Pierre de Cluni a expliqué aussi comment il faut entendre que les Catholiques adorent la croix. Notre culte, dit-il, ne se rapporte pas au bois, puisque nous savons que Dieu nous ordonne de n'adorer & de ne servir que lui seul : mais lorsque je dis que j'adore la croix, je professe que mon Seigneur & mon Dieu a été crucifié, & que je ne dois servir que lui ; & lorsque je me prosterne devant la croix, j'adore comme mon Seigneur & mon Dieu celui qui a souffert & est mort pour nous sur la croix, & qui seul mérite nos adorations. *Clun. Petrobus. epist. 2.*

Quant à la défense que Dieu fait dans les Saintes Ecritures, de faire aucune image, conçue en ces termes : *Non facies tibi sculptile neque omnem similitudinem quæ est in cælo desuper, & quæ in terra deorsum. Exod. 20. 3.* S. Jean Damascene répond parfaitement à l'objection qu'on tiroit de-là contre le culte des Images. Le dessein de Dieu, dit ce Pere, n'a été que de nous détourner d'adorer la Créature au lieu du Créateur, & d'attribuer à quelqu'autre qu'à lui le culte de latrie. 2^o. Ce precepte pris à la lettre, étoit pour les Juifs enclins à l'idolâtrie ; mais pour nous, à qui il est donné de connoître parfaitement la nature divine, qui avons passé l'enfance, nous savons ce qu'il est possible, & ce qu'il est impossible de représenter par des Images. Comment pourroit-on faire une Image de celui qui n'a ni figures, ni bornes ? ou peindre par des couleurs celui qui n'a point de corps ? Mais depuis qu'il s'est fait Homme, vous pouvez faire l'Image de sa forme humaine : vous pouvez peindre sa naissance de la Vierge ; son Baptême dans le Jourdain ; sa Transfiguration ; sur le Thabor ; ses Tourmens ; sa croix ; sa Sépulture ; sa Résurrection ; son Ascension. Exprimez tout cela par les couleurs aussi bien que par les paroles. *Sinax. Basil. ap. Boll. 6. May. p. 109.*

Et sur ce que les Iconoclastes disoient qu'on pouvoit

se contenter de faire l'Image de J. C. & de sa Mere, il ajoute que le Temple de Salomon étoit orné tout à l'entour de Cherubins, de Palmes, de Grenades, de Bœufs & de Lions : n'est-il pas plus décent d'orner les murailles de la Maison de Dieu d'Images des Saints, que d'Animaux sans raison ? nous ne voulons pas peindre J. C. sans les Saints qui composent sa Cour.

La Doctrine du Concile de Trente est conforme à ces principes. On doit, selon ce Concile, honorer & respecter les Images des Saints, non qu'on doive croire qu'elles ont quelque vertu particulière dans elles-mêmes, qui nous oblige de les révéler, ou qu'on doive leur demander quelque chose, à la manière dont en usaient les Gentils envers leurs Idoles, mais on doit les révéler, parceque l'honneur qu'on leur rend se rapporte aux Originaux qu'elles représentent de telle sorte, que lorsque nous saluons ou que nous nous mettons à genoux devant les Images, nous adorons Dieu & nous révérons les Saints dont elles portent la ressemblance. *Seff. 25. Decr. sur les im.* Voyez les Actes du second Concile de Nicée, le septieme général où sont rapportées les preuves de la Tradition sur ce point. *Voyez Iconoclastes.*

IMMACULÉE : sans tache. Terme qui se dit de la Conception de la Sainte Vierge, que l'Eglise reconnoît être immaculée, c'est-à-dire, que la Sainte Vierge a été préservée du péché originel, au moment de sa Conception dans le sein de sa Mere.

IMMENSITÉ DE DIEU. Attribut divin par lequel Dieu est substantiellement présent partout. L'Ecriture-Sainte le dit expressément en bien des endroits. *Spiritus Domini replevit orbem terrarum. Sap. 1. 7. Si occultabitur vir in absconditis, & ego non videbo eum, dicit Dominus ? numquid non cælum & terram ego impleo ? Jerem. 2. 3. Quo ibo à Spiritu tuo & quò à facie tua fugiam ? Si ascendero in cælum, tu illic es ; si descendero in infernum, ades. Ps. 138.*

Dieu est en toutes choses, non qu'il soit contenu & renfermé en elles, puisqu'au contraire il les contient, parcequ'il est présent par-tout : 1°. *Per operationem ad extra*, & que tout est à nud & découvert devant ses yeux : *Omnia autem nuda & aperta sunt oculis ejus. Hebr. 4.*

2.^o. Par sa puissance, parceque toutes choses lui sont assujetties. *Attingit à fine usque ad finem fortiter, & disponit omnia suaviter.* Sap. 8. 3.^o. Par son essence; car il est présent à toutes choses comme la cause de leur être, & de la continuation de ce même être : *In ipso vivimus movemur & sumus.* Act. 17. Mais il est particulièrement présent dans les Justes, par la grace sanctifiante, & dans l'humanité de J. C. par l'union hypostatique.

IMMERSION. Maniere ancienne de conférer le Baptême, par laquelle on plongeoit dans l'eau le corps du Cathécumene qu'on baptisoit : cet usage est aboli dans l'Occident.

IMMORTALITÉ DE L'ÂME Voyez l'article Ame.

IMMUTABILITÉ DE DIEU. Attribut divin, qui exclut tout changement : *Ego Dominus & non mutor.* Malach. c. 3. Dieu est impassible substantiellement; car il ne peut cesser d'être, parcequ'il existe nécessairement : ainsi, il ne peut changer de nature étant éternel; ni de qualité, par l'alternative, ses attributs étant lui-même; ni de quantité, par l'augmentation ou diminution, n'étant point un corps; ni de lieu, étant toujours partout par son immensité. *Ipsi (cæli) peribunt, tu autem permanes.... mutabis eos & mutabuntur, tu autem idem ipse es.* Ps. 101.

A l'égard des passages de l'Ecriture, qui semblent attribuer à Dieu différens changemens, ils doivent être entendus dans un sens figuré. Quant au changement qui arrive dans les choses par l'ordre ou l'opération de Dieu, il est tout entier du côté des Créatures, & rien du côté de Dieu. L'action de Dieu, à cet égard, n'étant autre chose que sa volonté, qui a voulu de toute éternité, & non par une volonté nouvelle & accidentelle, qu'une chose fût dans le tems de la maniere qu'il a déterminé. Ainsi, ce sont les choses qui changent en devenant ce qu'elles n'étoient pas, & Dieu ne change point en les produisant.

IMPANATION. Les Théologiens se servent de ce terme à l'occasion de l'hérésie des Luthériens, qui croient, qu'après la Consécration, la substance du pain demeure dans l'Eucharistie avec le corps de N. S. J. C. au lieu qu'il n'y a que les especes qui y demeurent. Aussi l'E-

glise a-t-elle condamné la Doctrine de l'impanation, & notamment pas le Saint Concile de Trente. *Voyez Eucharistie.*

IMPASSIBILITÉ, qualité du corps de Jesus-Christ, après sa Résurrection. Ce sera aussi celle des corps glorieux dans le Ciel.

IMPECCABILITÉ. Qualité qui convient à Dieu par nature; à J. C. en tant qu'Homme, à cause de l'union hypostatique, & aux Bienheureux dans le Ciel, par une suite de leur état.

IMPETRANT. C'est celui qui impetre en Cour de Rome un Bénéfice vacant par dévolut, ou par résignation. *Voyez Dévolut.*

IMPIÉTÉ. (l') On appelle de ce nom toute injure faite à Dieu, qui blesse l'honneur & le respect que nous lui devons. Ce terme, dans une signification moins étendue, exprime le péché d'un Homme qui n'a point de religion ni de sentiment des choses du Ciel, qui ne se soucie point de mener une vie chrétienne, qui vit dans l'esclavage de ses passions, qui fait même gloire de ses crimes & du malheureux état dans lequel il est, qui est du nombre de ceux dont l'Apôtre Saint Paul dit que la colere de Dieu éclate sur eux : *Revelatur ira Dei de cælo super omnem impietatem & injustitiam hominum eorum, qui veritatem Dei in injustitia derident.* Rom. 1.

IMPOSITION DES MAINS. (l') est souvent usitée par les Ministres de l'Eglise : celle qui se fait par l'Evêque lorsqu'il confere les Saints Ordres, est essentielle au Sacrement de l'Ordre, & plusieurs Théologiens font aussi consister l'essence du Sacrement de Pénitence dans l'imposition des mains.

IMPRÉCATION. (l') Sorte de malédiction, ou souhait qu'on fait contre quelqu'un, afin qu'il lui arrive quelque mal; ce qui est un très-grand péché.

IMPUBERES (les) ne peuvent point contracter Mariage; car il n'est permis de contracter Mariage que lorsqu'on a atteint l'âge de puberté, qui est quatorze ans accomplis dans les Hommes, & douze dans les Filles. Un Mariage contracté avant cet âge est défendu, 1°. par le droit naturel; car un impubere n'a pas la connoissance suffisante & nécessaire pour consentir à un en-

gagement indissoluble. 1^o. Par le droit Canon , à cause de la foiblesse de l'âge des impuberes , & leur Mariage est nul. Cependant s'ils peuvent obtenir une dispense de l'Eglise, qu'elle accorde en faveur des Princes , & en certains cas , comme lorsque les impuberes ont assez de connoissance pour s'engager , leur Mariage est bon. Aujourd'hui les Evêques dans leurs Diocèses peuvent donner ces sortes de dispenses. Mais si des impuberes se font mariés sans cette dispense , ils peuvent faire casser leur Mariage. On en a plusieurs exemples pour des Mariages entre des Princes Souverains. Cependant il y a des Canonistes qui assurent , qu'ils ne le peuvent pas en conscience lorsqu'ils ont usé du Mariage après avoir atteint l'âge de puberté , & le Droit Canon le défend. *Insuper qui matrim. accus. poss.*

IMPUISSANCE (1^o) en matiere de Mariage est un des quatorze empêchemens dirimans , & qui peut le faire déclarer nul. Elle consiste dans l'incapacité où se trouve une personne de pouvoir consommer le Mariage , soit qu'elle vienne du côté du Mari , soit du côté de la Femme , pourvu que cette impuissance existât dès le tems que le Mariage a été contracté ; (car l'impuissance qui survient après le Mariage , soit à cause d'une maladie , d'une chute , ou autrement , ne rompt pas le lien ; non plus qu'un simple doute , que l'un des deux est devenu impuissant , car alors ils sont en possession légitime de leur droit) ; mais si elle est certaine & bien connue des Parties , elle les oblige à s'abstenir de l'usage du Mariage. 2^o. Quand l'impuissance est naturelle , *aut virio naturalis temperamenti , vel partium genitalium* , en un mot , qu'elle est censée être dans une personne dès sa naissance , & si c'est en la personne d'un Mari , en ce cas une Femme est en tout tems recevable à se plaindre de cette impuissance. Que si l'impuissance est accidentelle , c'est-à-dire , qu'elle vienne ou d'une maladie ou d'une chute , & qu'elle soit alleguée peu de tems après la célébration du Mariage , comme il est alors probable que cet Homme avoit cette impuissance avant de se marier , cela suffit pour que le Mariage soit déclaré nul & invalide. Mais si c'est long-tems après le Mariage que cette impuissance accidentelle est alleguée , le Mariage est déclaré va-

Ide. *Dictionnaire des Arrêts, articles, Mariage & Impuissance.*

C'est l'impuissance perpétuelle, c'est-à-dire, celle qui, selon l'expression du Droit Canon, *Cap. fraternitatis de frigidis*, ne peut finir que par un miracle ou par un malélice, ou quelque opération qui mettroit la personne en danger de perdre la vie, qui, selon tous les Canonistes, est un empêchement dirimant du Mariage, & une juste cause pour le faire déclarer nul; mais celle qui n'est que passagere & qui peut se lever par des remèdes permis, ou par les prières de l'Eglise, ne rend pas le Mariage nul.

Cet empêchement dirimant est établi, 1^o. par le droit naturel; car l'impuissance met la personne qui a ce défaut hors d'état de remplir les devoirs auxquels elle s'est engagée en se mariant. *S. Thomas, suppl. qu. 57. art. 1.*

2^o. Parceque de telles alliances sont opposées aux fins principales du Mariage, telles que sont le désir d'avoir des Enfans, & la sainteté du Sacrement qui doit être gardée, & que les impuissans peuvent violer par un grand nombre de péchés, que la pudeur ne permet pas de spécifier.

3^o. Par le droit positif Ecclésiastique; car les Canons ont déclaré nuls les Mariages des impuissans. *S. Grégoire le Grand* l'a décidé ainsi dès le sixieme siècle, & telle a toujours été depuis la discipline de l'Eglise. Ainsi, on ne peut blâmer les sentences des Officiaux, quand ils déclarent nuls les Mariages pour cause d'impuissance; d'ailleurs les Arrêts des Parlemens les autorisent & les confirment.

4^o. Il y a des impuissances qui proviennent de maléfices; les Histoires mêmes Chrétiennes en fournissent des exemples. L'Eglise le reconnoît dans le Droit Canon, *C. Si per sortiaris 33. qu. 1.* Il est marqué par le Rituel Romain qu'on peut obliger le Démon par la force des exorcismes de dire où sont les instrumens du maléfice, afin qu'on les puisse brûler; mais il est défendu d'user d'un maléfice pour guérir d'un autre. Les Rituels marquent les avis qu'on doit donner à ceux qui se trouvent impuissans par quelque maléfice, & les prières qu'on doit faire pour lever cet empêchement.

5°. Une personne convaincue de son impuissance ne peut pas se marier sans commettre un grand péché, disent les Théologiens, si l'autre Epoux ne fait rien de son impuissance. Car, 1°. c'est un sacrilège, puisque c'est profaner un Sacrement. 2°. Le Droit naturel, & l'Eglise le lui défendent, parceque cette Partie s'expose à mille desordres cachés. 3°. C'est une grande injustice envers l'autre Partie, en la privant du droit qu'elle avoit à un Mariage solide & à l'espérance d'avoir des Enfans.

6°. Si une personne, avant que de se marier, a un doute fondé de son impuissance, il lui est défendu de se marier; & si de quelque manière que ce soit, le Mariage se fait avec ce défaut, les deux Epoux peuvent demeurer ensemble vivans comme Frère & Sœur, s'ils ont assez de vertu; mais ce n'est qu'une liberté que l'Eglise leur a laissée, car la Femme est en droit de se plaindre de l'impuissance de son Mari. Ainsi, il est défendu aux impuissans de regarder les Femmes comme leurs Epouses, & les deux Epoux n'ont aucun droit sur la personne l'un de l'autre.

7°. Il n'y a que les deux Epoux qui aient droit de demander la dissolution de leur Mariage, pour cause d'impuissance: ce sont les Officiaux qui prononcent cette dissolution, après avoir pris connoissance de la contestation des Parties: c'est d'elles qu'ils connoissent si l'impuissance est naturelle ou surnaturelle, absolue ou relative; mais il faut qu'il y ait des preuves avérées & authentiques, & ne pas s'en tenir à leur déclaration. Ces preuves sont la visite d'un Mari sur le rapport des Médecins & Chirurgiens. Autrefois ils ordonnoient le congrès, mais il a été très-sagement défendu par Arrêt du Parlement en 1677, comme preuve incertaine, contraire à la pudeur & à la bienséance, & n'étant fondé sur aucune Loi. Il y a même des cas où il peut ordonner la visite de l'Epouse, mais par des Sage-Femmes; lorsque le Mari se plaint de l'impuissance de la Femme, & quand la Femme se plaint de celle du Mari, afin de pouvoir par-là convaincre de parjure un Mari qui soutiendrait avec serment qu'il a consommé le Mariage, & cela malgré l'opposition de ce Mari. Et l'Official a droit d'ordonner ces sortes de visites. Car quoique la pudeur en souffre né-

cessairement, & que cette preuve ne soit pas infailible, on ne peut avoir de preuve plus certaine de l'impuissance du Mari que par la visite de l'Epouse, lorsqu'il s'incrit en faux contre la plainte qu'elle a portée devant le Juge: mais les Officiaux ne doivent ordonner ces visites qu'avec beaucoup de prudence & à l'extrémité, & que lorsqu'ils n'ont pu résoudre les Parties à vivre ensemble comme Frere & Sœur. C'est la décision vingt-septieme du Tribunal de la Rote.

7°. Lorsque l'Official ne peut avoir aucune connoissance certaine de l'impuissance des Parties, il peut ordonner l'habitation triennale, comme quand il doute si l'impuissance naturelle est perpétuelle, ou si elle n'est que passagere, & cela sur le rapport des Médecins. 2°. Il peut encore l'ordonner quand l'impuissance vient d'un maléice, parceque avec les prieres de l'Eglise elle peut finir avant les trois ans; après quoi, si l'impuissance continue, il ordonne une nouvelle visite de la personne impuissante, & ensuite il prononce la dissolution s'il y a lieu. Mais quand l'impuissance perpétuelle paroît certaine, comme dans les Eunuques, il ne peut pas ordonner cette habitation triennale, il y auroit abus.

8°. Un Mari qui a été séparé de bonne foi & sans fraude, pour impuissance, de quelque nature qu'elle soit, ne peut pas retourner avec sa première Femme, lorsqu'il se trouve puissant avec une autre; autrement il y auroit abus. Car, en France, on admet l'impuissance naturelle respective, c'est-à-dire, une impuissance à l'égard de telle personne en particulier, sans qu'elle tire à conséquence pour d'autres.

9°. Un Mariage, cassé pour cause d'impuissance sur un faux exposé, demeure dans sa validité, & la Sentence du Juge n'a pu y donner atteinte. Mais si les deux Epoux avoient surpris par mauvaise foi un Official, & obtenu Sentence qui auroit cassé leur Mariage, ils ne pourroient pas en conscience, & devant Dieu, en contracter un autre, quoiqu'ils le pussent devant les Hommes.

10°. Une Femme qui se plaint de l'impuissance de son Mari ne peut pas, lorsqu'elle l'a quitté après avoir porté sa plainte devant le Juge d'Eglise, se remettre avec lui sans une Sentence de ce même Juge: la dignité du

Sacrement de Mariage, le scandale que ces sortes de réunions causeroient sans cette Sentence, & l'honneur dû à son Epoux l'exigent ainsi. Mais outre toutes ces raisons on doit surtout apprendre aux Epoux à ne jamais faire ces sortes de plaintes par passion ou par ressentiment, & à ne les faire qu'après avoir pris toutes les mesures que la Religion & la bienséance doivent leur faire prendre auparavant, pour aller au-devant du scandale que ces contestations occasionnent ordinairement.

IMPURETÉ. (1°) C'est le troisième des sept péchés capitaux. Elle consiste dans un desir déréglé des plaisirs honteux de la chair. On peut se rendre coupable de ce péché en beaucoup de manières. L'impureté a plusieurs branches. *Voyez. Adultère, Fornication, Inceste, Péché contre nature.* Les causes de ce péché sont marquées dans l'Ecriture, & particulièrement dans le Prophète Ezechiel; l'orgueil, la bonne chère, l'abondance, l'oisiveté, la dureté pour les Pauvres. *Ezech. 16. 49.* On y doit ajouter, comme l'expérience l'apprend, la fréquentation des personnes d'un sexe différent, les Spectacles, les Chansons lascives, les Danfes, la lecture des Romans & de tous les Livres qui peuvent réveiller cette dangereuse passion.

Les remèdes contre ce péché sont la suite des occasions, la prière, le travail, la mortification des sens, la fréquentation des Sacrements, la pensée de la mort. Au reste, les moindres péchés d'impureté méritent attention, parceque la matière devient grave fort facilement par la pente funeste du cœur humain à ce vice.

IMPUTATION. Terme usité chez les prétendus Réformés, par lequel ils entendent que la justice de J. C. nous est imputée, parceque ses mérites & le prix de ses souffrances nous sont appliqués; c'est-à-dire, que cette imputation de la justice de J. C. est une justice extrinsèque qui ne nous rend pas véritablement justes, mais qui nous fait seulement paroître tels; qui cache nos péchés, mais qui ne les efface pas; erreur grossière & opposée à la sainte Doctrine; car l'Eglise, fondée sur l'Ecriture, enseigne au contraire que la grace justifiante qui nous applique les mérites de J. C. non-seulement couvre nos péchés, mais qu'elle les efface; que cette

grace

grace est intrinsèque & inhérente ; qu'elle rend l'Homme juste & sans tache devant Dieu , & que cette justice inhérente lui est donnée à cause de la justice de Jesus-Christ ; c'est-à-dire , par les mérites de sa mort & de sa passion.

INAMISSIBILITÉ. Qualité que les prétendus Réformés attribuent à l'Homme en parlant de la grace , car ils soutiennent l'inamissibilité de la grace ; erreur qui a été condamnée avec toutes les autres qu'ils ont avancées.

INCARNATION. (Mystère de l') On entend par le mot d'Incarnation l'union du Verbe avec la nature humaine , ou l'union de la nature divine & de la nature humaine dans la personne de J. C. de telle manière cependant , que la nature divine subsiste dans sa propre hypostase , & que la nature humaine n'a point de subsistance propre , mais subsiste par celle du Verbe. *Voyez* Union hypostatique. Le mot d'Incarnation a été adopté par l'Eglise , très-anciennement , parcequ'il exprime ce mystère , conformément au sens de ces paroles de l'Ecriture : *Verbum caro factum est.* Joan. 1. qui marquent l'effet de l'Incarnation. C'est d'après S. Paul , que l'Eglise l'appelle un Mystère , parcequ'il renferme des richesses & des merveilles qui avoient été cachées dans tous les siècles. *Mysterium quod absconditum fuit à sæculis & generationibus , nunc autem manifestatum est sanctis ejus , quibus voluit Deus notas facere divitias gloriæ sacramenti hujus , quod est Christus.* Coloss. 1.

1^o. L'existence de l'Incarnation du Verbe , ou le fait que le Verbe s'est incarné , se prouve 1^o. contre les Juifs , par les Prophéties sur la venue du Messie , car par les Prophéties on voit que J. C. est le véritable Messie , puisqu'il a accompli en sa personne tout ce qui a été prédit du Messie par les Prophètes. *Voyez* cette preuve discutée à l'article *Prophéties sur la venue du Messie.*

2^o. Ce même fait se prouve contre les Gentils par les miracles rapportés dans le nouveau Testament , dont l'autorité est démontrée à l'article *Nouveau Testament* , & par l'autenticité de ces mêmes miracles , à l'article de *la Divinité de Jesus-Christ.* 3^o. Par l'établissement de la Religion Chrétienne , laquelle est fondée sur l'accomplissement de ce Mystère. *Voyez* Religion Chrétienne.

L'incarnation n'a pas été d'une nécessité étroite & absolue, parcequ'il étoit très-possible que le Verbe ne s'incarnât pas. 1^o. Elle ne l'a pas même été, en supposant le péché; parceque selon les termes de l'Ecriture, ce Mystère a été accompli par un effet de la charité & de l'amour qui Dieu a eu pour les Hommes, & non pour une cause nécessaire : *Propter nimiam charitatem...* Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret... Ipse prior dilexit nos. Joan. 4. Mais elle a été absolument nécessaire, dès qu'on suppose, comme on le doit effectivement supposer, que Dieu dans ses décrets éternels avoit déterminé de racheter le genre humain par une satisfaction parfaite & proportionnée à l'offense faite à sa Majesté; car dans cette hypothèse il falloit que la réparation fut proportionnée à l'offense. V. les articles Sacrifice de Jesus-Christ & Satisfaction de J. C. 2^o. L'incarnation a été nécessaire, d'un genre de nécessité pris dans un sens étendu, c'est-à-dire d'une nécessité de convenance, parcequ'il étoit digne de la miséricorde de Dieu, que l'Homme fût racheté de manière qu'il fût pleinement justifié. 1^o. Parceque les divins attributs éclatent dans l'incarnation, tels que la Charité infinie de Dieu qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous. 2^o. Sa Sagesse, en ce qu'étant invisible de sa nature, il s'est rendu visible par l'incarnation : il s'est proportionné lui-même à notre foiblesse; s'est rendu lui-même le modèle des Hommes; a rappelé l'Homme par les choses sensibles aux choses spirituelles. 3^o. Sa Justice, car il falloit une victime digne d'être offerte à Dieu, pour expier les péchés des Hommes; & il n'y avoit qu'un Dieu Homme qui pût satisfaire à la Majesté infinie de Dieu.

La fin principale de l'incarnation a été la gloire de Dieu, selon ces paroles de J. C. *Ego te clarificavi super terram, opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam.* Joan. 17. La fin prochaine a été le salut de l'Homme, & la reconciliation avec Dieu : *Ut eos qui sub lege erant redimeret : ut adoptionem filiorum acciperemus*, dit l'Apôtre, Gal. 4. *Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere.* 1. Tim. 1. *Qui propter nos Homines*, dit l'Eglise dans le Symbole qu'on chante à la Messe, &

propter nostram salutem, descendit de calis & incarnatus est. Ainsi l'incarnation a été accomplie pour délivrer l'Homme du péché originel & de tout autre, & en même tems de la peine du péché, mais non de la racine du péché, à laquelle il peut néanmoins résister avec le secours de la grace. *Venit Filius hominis salvare quod perierat.* Math. 18.

1°. Il étoit libre au Verbe de s'unir à telle nature qu'il eut voulu, mais il a choisi la nature humaine : *Non Angelos, sed semen Abraham apprehendit.* Hebr. 2. Et cela, parcequ'il falloit que le Diable fût vaincu dans cette nature que lui-même avoit vaincue. *Serm. S. Leon.*

L'essence de l'Incarnation consiste en ce que la nature divine & la nature humaine ont été unies en la personne du Verbe : mais on doit entendre par-là, que la seule personne du Verbe a pris la nature humaine : ce n'est que de cette personne dont il est parlé sur ce mystère : *Et Verbum caro factum est.* Ainsi le Verbe n'a pas pris une personne humaine, autrement il y auroit deux personnes en J. C. & on ne pourroit pas dire que l'Homme est Fils de Dieu, & que le Fils de Dieu est Homme ; & de cette maniere, la nature humaine en J. C. n'a pas eu de personnalité propre, elle n'a point joui de ses droits, mais elle a été assujettie à la nature divine : *Facta est juris alieni.* Voyez Union hypotastique.

Le Verbe en s'incarnant a pris un corps véritable & non phantastique ; un corps semblable au nôtre ; & de-là il suit que J. C. a véritablement souffert dans son corps. 1°. Le Verbe a pris toutes les miseres humaines, excepté le péché, même les foiblesses innocentes de la nature, comme le penchant à la tristesse, à la crainte, à l'indignation, mais non à l'ignorance, quoiqu'il fût Homme : *Fuit in eo plenitudo omnis scientiæ,* dit Saint Paul.

3°. Le corps qu'il a pris dans le sein de la Vierge a été formé du plus pur sang de Marie, par l'opération du Saint-Esprit. C'est le sens du troisieme article du Symbole : *Qui conceptus est de Spiritu sancto.* Car l'incarnation est attribuée au Saint-Esprit. 1°. Parcequ'elle est une preuve singuliere de la bonté & de la charité infinie de Dieu envers les Hommes. Et l'Ecriture Sainte a cou-

tume d'attribuer au Saint-Esprit les effets de l'amour de Dieu pour les Hommes, les dons de la grace & la sanctification ; mais il n'est pas moins de foi que les trois personnes de la Sainte Trinité ont contribué à ce mystère ; parceque tout ce que Dieu a fait dans les Créatures & hors de lui-même est commun aux trois personnes divines. Or l'incarnation est de ce genre.

2°. L'incarnation est attribuée au Saint-Esprit, pour marquer que c'est par son opération que s'est faite la conception de J. C. dans le sein de la Sainte Vierge, & qu'il lui a formé un corps semblable au nôtre par une vertu divine, & qui est commune aux trois personnes de la Sainte Trinité. 3°. Le Verbe a pris une ame, & conséquemment un entendement humain, parceque cette qualité est la propriété & la perfection de l'ame. *Voyez* Ame de J. C. Et il a pris aussi une volonté humaine, car J. C. a distingué sa volonté comme Homme, de celle de son Pere, & par conséquent du Verbe. *Voyez* Volonté de Jesus-Christ.

INCESTE (1°) est un péché d'impureté que l'on commet avec une parente ou une alliée dans un degré prohibé, soit que l'alliance soit naturelle, ou spirituelle, & telle que celle qui se contracte par le Sacrement de Baptême. Ce péché est très-grief, & il est plus énorme à proportion que les personnes sont plus proches. *Voyez* Fornication.

INCOMPATIBILITÉ DE BÉNÉFICES. Le Concile de Trente a fait un Decret touchant l'incompatibilité des Bénéfices. Quiconque à l'avenir, dit ce Concile, preservera d'accepter ou de garder tout-à-la-fois plusieurs Cures, ou autres Bénéfices incompatibles, soit par voie d'union pendant leur vie, ou en commande perpétuelle, ou sous quelqu'autre nom ou titre que ce soit, contre les Saints Canons, & particulièrement contre la constitution d'Innocent III. qui commence *De multa*, sera privé desdits Bénéfices, de droit même, suivant la disposition de la même constitution, aussi-bien qu'en vertu du présent Decret. *C. de Tr. de Reform. c. 4.*

Les Ordinaires des lieux obligeront étroitement tous ceux qui possèdent plusieurs Cures ou autres Bénéfices incompatibles, de faire voir leurs dispenses, & à faute

de le faire , ils procederont contre eux ; suivant la Constitution de Grégoire X. au Concile général de Lyon qui commence *Ordinarii* , que le Saint Concile juge à propos de renouveler , & qu'il renouvelle en effet , y ajoutant de plus , que les mêmes Ordinaires auront soin de pourvoir par tous moyens , même par la députation de Vicaires capables & par l'assignation d'une partie du revenu suffisante pour leur entretien , à ce que le soin des ames ne soit aucunement négligé , & qu'il soit ponctuellement satisfait aux fonctions & devoirs dont les Bénéfices sont chargés , sans que personne puisse se mettre à couvert à cet égard par aucune appellation ou exemption , &c. *id. c. 5.*

INDEFECTIBILITÉ DE L'EGLISE. (P') C'est un caractère qu'a l'Eglise de ne pouvoir jamais périr , ou tomber en ruine , ou disparoître dans le monde. C'est la doctrine des Peres , & qu'ils appuient sur l'Ecriture , où il est dit , que l'alliance faite avec l'Eglise doit durer toujours : *Feriam vobiscum pactum sempiternum.* Isaïe , 53. Ezech. 37. *Suscitabit Deus cæli regnum quod in æternum non dissipabitur.* Daniel 2. 44. *Ecce ego vobiscum sum* , dit J. C. à l'Eglise en parlant à ses Apôtres , *omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* Math. 28. Saint Paul dit que J. C. doit donner des Pasteurs & des Ministres à son Eglise , *Donec occurramus omnes in unitatem fidei & agnitionis filii Dei.* Eph. 4. A l'égard de l'Apostasie qui doit arriver du tems de l'Antechrist , elle ne consistera que dans la revolte d'un grand nombre de branches qui se sépareront du tronc , mais le tronc demeurera.

INDISSOLUBILITÉ DU MARIAGE. Voyez Mariage.

INDULGENCE (P') est une remission de la peine temporelle due à nos péchés après que la coulpe & la peine éternelle nous sont remises , que l'Eglise accorde hors le Sacrement de Pénitence par le ministère de ceux à qui J. C. a confié la dispensation du trésor de ses grâces. Les Indulgences par elles-mêmes n'effacent point la coulpe du péché , parcequ'il ne peut être effacé sans la conversion du pécheur , laquelle ne peut être opérée que par la vertu du Saint-Esprit répandu dans les cœurs. Mais on peut dire qu'elles contribuent

en un sens à la rémission des péchés, parceque le désir qu'on a de les gagner inspire au pécheur des sentimens de pénitence, & l'engage à s'approcher des Sacremens.

2°. Comme elles suppléent au défaut d'une partie de la satisfaction que nous devons à la Justice de Dieu, elles ont en cela l'effet de nous reconcilier avec lui, en nous délivrant des peines dues à nos péchés; & c'est en ce sens qu'elles contribuent à la rémission des péchés. 3°. Les Indulgences ne dispensent point de subir les peines auxquelles on a mérité d'être condamné par le for contentieux, soit ecclésiastique, soit séculier; ces sortes de peines étant imposées pour le bien de la République, & procurer la sureté contre ceux qui troublent l'ordre de la société.

4°. Leur vertu ne laisse pas que d'être très-grande, en ce qu'elles sont des graces qui suppléent au défaut des satisfactions que nous devrions faire à Dieu & à l'Eglise pour nos péchés, c'est-à-dire, d'une partie des peines canoniques ordonnées par l'Eglise en expiation des péchés commis, mais elles ne dispensent pas de les expier par d'autres bonnes œuvres, qui correspondent en quelque sorte aux satisfactions laborieuses que l'Eglise imposoit autrefois aux pécheurs pénitens. 5°. Outre cette remission des peines imposées par l'Eglise, les Indulgences suppléent à ce qui manque à l'intégrité des satisfactions que nous devons à la justice de Dieu par l'injure que le péché lui a faite, & dans ce sens elles operent devant Dieu. C'est la doctrine de l'Eglise. Nous croyons, dit Saint Cyprien, qui a parlé plus clairement sur cette matiere que les autres Peres, que les mérites des Martyrs & les œuvres des Justes peuvent beaucoup auprès du souverain Juge : *Possè apud Judicem plurimum merita & opera Justorum*. l. de lapsi. Et il assure que c'est à cause de ce pouvoir que les Saints Martyrs ont auprès de Dieu, qu'on pouvoit accorder l'indulgence à ceux qui étoient tombés dans l'idolâtrie, pourvu qu'ils entraissent dans de vrais sentimens de pénitence.

Au reste on ne sauroit définir précisément jusqu'où s'étend devant Dieu la vertu des Indulgences, c'est-à-dire, la remission de la peine due aux péchés, & il est à présumer que chacun participe à l'indulgence selon la

mesure de sa dévotion : *Juxta devotionis affectum*, dit le Pape Innocent III à l'occasion de l'indulgence accordée à tous ceux qui devoient contribuer à l'expédition de la Terre-sainte, t. 2. *Conc. p. 121. 6^o*. La Vertu des Indulgences est fondée sur les mérites infinis de J. C. & sur ceux des Saints, qui forment dans l'Eglise une espece de trésor sacré d'un prix infini, comme parlent les Papes dans leurs Bulles. V. Clement VI, in *Extravag. Unigen.* & comme les Théologiens l'enseignent. Saint Pierre, dans les actes des Apôtres, dit expressément, que c'est par le nom de J. C. que quiconque croira en lui recevra la rémission de ses péchés. *Act. 10. In quo habemus redemptionem*, dit Saint Paul, *per sanguinem ejus remissionem peccatorum*, *secundum divitias gratiae ejus*. Eph. 1. Et on ne doit pas douter que les Saints n'y contribuent à leur maniere, parcequ'ils sont les vrais membres de J. C. & les amis de Dieu, & qu'ils sont pleins de charité pour nous. Par les Saints on doit entendre encore ceux qui sont vivans sur la terre à cause de la communion que nous avons avec eux, & dont nous faisons profession dans le Symbole. Ce n'est pas que les mérites des Saints puissent augmenter le prix des mérites de J. C. qui est infini, mais ils en augmentent le nombre & la quantité; & ce n'est pas faire injure à J. C. comme l'ont prétendu les Hérétiques des derniers tems, puisque tous les mérites des Saints viennent de J. C. comme de leur principe, & tirent toute leur vertu du prix de son sang.

L'Eglise a le pouvoir d'accorder des Indulgences; car les Ministres de l'Eglise ont le pouvoir de délier les pécheurs de tout ce qui peut les empêcher d'entrer dans le Ciel: on le prouve par les parolès de J. C. à S. Pierre: *Tibi dado claves regni caelorum . . . & quodcumque solveris super terram, erit solutum & in caelis*. Math. 16, & par celles-ci à ses Apôtres: *Amen dico vobis quaecumque alligaveritis super terram erunt ligata & in caelo, & quaecumque solveritis super terram, erunt soluta & in caelo*. 18. Or, dans ce pouvoir général de délier les pécheurs, celui des Indulgences y est compris, puisque l'effet des Indulgences est de lever l'obstacle, qui vient du côté des peines dont nous sommes redevables à la jus-

rice de Dieu pour nos péchés, & qui nous empêchent d'entrer dans le Royaume du Ciel. 2^o. J. C. en donnant ce pouvoir aux Ministres de l'Eglise d'imposer des pénitences aux Pécheurs, leur a donné celui de les modérer & d'en remettre une partie, lorsqu'ils jugent que cela est convenable au salut de leur ame. 3^o. On le prouve encore par ces paroles de J. C. à S. Pierre : *Pasce oves meas*, qui comprennent un pouvoir qu'il lui donna, & à ses Successeurs, de gouverner les Fideles, comme il est convenable qu'ils le fassent pour la gloire de Dieu & le salut de leur ame : car quoique les Ministres de l'Eglise ne puissent remettre les péchés que dans le Sacrement de Pénitence, parceque les péchés mortels ne peuvent être remis que par l'infusion de la grace, la peine qui reste à expier, après la rémission des péchés, peut être remise ou modérée après le Sacrement de Pénitence, par le ministère des Souverains Pasteurs de l'Eglise, qui par les Indulgences nous appliquent les mérites de J. C. & de ses Saints.

4^o. En ce qu'il est certain par l'Ecriture, que nous pouvons-satisfaire les uns pour les autres à la justice de Dieu, pour la peine due à nos péchés ; car on voit dans l'Evangile que J. C. remit au Paralytique ses péchés en considération de la foi de ceux qui le lui présentèrent : *Videns Jesus fidem illorum, dixit Paralytico : Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua.* Math. 9. D'où il suit que l'Eglise peut profiter elle-même de ce moyen, pour que ses Enfans satisfassent à la justice de Dieu, en leur appliquant par les Indulgences les mérites surabondans de J. C. 3^o. Par la possession où l'Eglise s'est maintenue depuis les premiers siècles, jusqu'à présent, d'accorder des Indulgences. Les Conciles de Laodicée, de Nicée, de Neocésarée & d'Ancyre firent des Reglemens sur cette matiere.

Le premier veut qu'on use d'indulgence à l'égard des Pécheurs qui donnent par leur pénitence des marques d'une véritable conversion, *Can. 1 & 2.* Et le second Concile général de Nicée permet dans le *Can. 11.* aux Evêques d'en accorder aux Pénitens qui s'en rendront dignes. Et ces fortes d'Indulgences ne doivent pas être entendues seulement de la rémission de la peine Canonique,

mais même de celle de la peine dont on est redevable devant Dieu, pour ses péchés. Car on voit que S. Cyprien & Tertulien lui-même reconnoissent que les Indulgences ont la vertu de nous unir & de nous réconcilier avec Dieu. S. Chrysostôme & Theodoret, expliquant cette rémission que fit S. Paul à l'incestueux de Corinthe, mais qui étoit Pénitent, remarquent que cette rémission étoit une véritable indulgence, puisqu'il la lui accordoit avant qu'il eût achevé la Pénitence, & en considération des Fideles qui étoient touché de sa douleur. Surquoi ce même Pere remarque, que le pouvoir d'accorder des Indulgences ne convient pas indifféremment à tous les Ministres de l'Eglise, mais seulement aux Apôtres & à ceux qui sont revêtus de leur autorité. C'est pour cela, dit-il, que S. Paul, en parlant aux Corinthiens, leur dit : ce que vous accordez par Indulgence, je l'accorde aussi : *Cui autem aliquid donasti & ego*, pour leur faire entendre qu'ils n'avoient pas ce pouvoir d'eux-mêmes, mais de lui. *Hom. 4. in c. 2. 2. ad Cor.*

L'Indulgence est non-seulement une rémission, mais elle est encore une absolution. Car elle est un acte d'autorité & de Jurisdiction. On le prouve par l'exemple de S. Paul, dans l'endroit ci-dessus, qui déclare que c'est au nom de J. C. qu'il fait grace à l'incestueux qu'il avoit mis en pénitence : *Nam & ego quod donavi, si aliquid donavi, propter vos in persona Christi*. S. Chrysostôme & Théophilate prétendent que ces mots *in persona Christi*, signifient l'autorité que cet Apôtre avoit reçue de J. C. d'où les Théologiens concluent, qu'il n'y a que ceux qui ont autorité & Jurisdiction dans l'Eglise qui puissent accorder cette grace, & qu'ainsi l'Indulgence ne peut se donner qu'avec autorité & Jurisdiction, & par maniere d'absolution, en quoi l'Indulgence differe des suffrages dont chaque Fidele peut aider & secourir son Prochain devant Dieu.

2^o. L'Indulgence est une satisfaction ; car les Ministres de l'Eglise n'ont pas le pouvoir de remettre aux Fideles la coulpe & la peine dues à leurs péchés, que sous la condition que la justice de Dieu soit satisfaite. Les Bulles qui accordent des Indulgences portent toujours, que ceux à qui on les accorde exerceront certaines œu-

vres de piété, comme de jeûner, visiter les Eglises ; faire certaines prières, & autres œuvres satisfactoires ; mais comme ces œuvres sont toujours imparfaites, l'Eglise y supplée, par le moyen de l'Indulgence, & en faisant aux Fideles une application véritable des mérites de J. C. & des Saints ; pour suppléer au défaut de la satisfaction des Pécheurs.

3°. La vertu des Indulgences se doit mesurer sur la grandeur de la peine qu'elles remettent : ainsi une Indulgence est plus ou moins grande à proportion de la peine qu'elle remet. En un mot elles ont autant de vertu qu'elles en expriment : *tantum valent quantum sonant*, non-seulement au for de l'Eglise, mais devant Dieu, pourvu 1°. que celui qui les donne ait l'autorité nécessaire ; 2°. que celui qui les reçoit, soit en état de grace ; 3°. que la cause contribue à l'honneur de Dieu & au bien spirituel du Prochain. C'est le sentiment des Théologiens, d'après celui de S. Thomas, *in sup. qu. 25. art. 2.* Ainsi une Indulgence de quarante jours ou de sept ans, remet la pénitence qu'on devoit faire pendant tout ce tems-là : 1°. par rapport au Tribunal de l'Eglise, car quoique ces pénitences ne soient plus en vigueur, l'Eglise a toujours droit de les imposer, si la nature des péchés le mérite : 2°. devant Dieu ; car elles nous remettent la peine dont nous sommes redevables à la justice divine, & qui correspond à la remission de la peine Canonique exprimée dans l'Indulgence : au reste on ne doit pas expliquer le terme de dix ou vingt ans, par rapport au tems qu'on mérite de demeurer en Purgatoire, mais au tems porté par les Canons, pour la pénitence Canonique. *Estius in 4. dist. 10. sess. 10.*

4°. Le Pape ni les Evêques ne peuvent point accorder des Indulgences ni des Jubilés sans des causes légitimes : & le Concile général de Latran a déclaré dans le Canon, *Cum ex eo*, inséré dans le Droit Canon, que les Indulgences données sans cause légitime sont vaines & inutiles, *indiscretas & inutiles esse*, d'où les Théologiens concluent que de telles Indulgences seroient sans effet devant Dieu.

5°. Les causes principales & ordinaires pour lesquelles on peut accorder des Indulgences, sont la construction

des Eglises & leur Dédicace ; la conversion des Infidèles ; l'extirpation des Hérésies ; la dévotion des Peuples à l'égard des Saints ; leur respect religieux pour le Saint Siège ; une nécessité urgente de l'Eglise ; la gloire des Martyrs ou de quelqu'autre Saint ; les nécessités spirituelles des ames ; les calamités publiques ; la cessation des guerres ; la nouvelle promotion d'un Pape , pour attirer sur lui les graces dont il a besoin.

Il y a deux sortes d'Indulgences : 1^o. la Pleniére , par laquelle on obtient la rémission de toute la pénitence , selon la rigueur des Canons , & non-seulement par rapport à cette vie , mais encore par rapport à celle du siècle à venir , pourvu , disent les Théologiens , que celui à qui on l'accorde en recoive tout le fruit , c'est-à-dire , qu'il fasse des fruits de pénitence , dignes d'une si grande faveur. Les premières Indulgences plenières furent données en faveur des Croisades. Un célèbre Théologien remarque qu'on ne voit dans aucun Concile , avant celui de Clermont en 1095. qu'on en ait donné de cette nature , & que les plus longues qu'on eut accordées étoient de sept ans. *Maldonat. de pæn. qu. de indulg. 2. p. 1. 2.* Les Papes avant les guerres de la Terre-Sainte , n'accordoient pas des Indulgences de plus d'un an : & le Concile général de Latran , *Can. 61.* pour regler l'usage des Indulgences & en prévenir l'abus , défendit aux Evêques d'accorder plus d'une année d'Indulgence , le jour de la consécration d'une Eglise , & de quarante jours seulement dans les autres occasions.

Les Papes ont coutume d'en accorder l'année de leur exaltation , & dans les grandes nécessités de l'Eglise : elles sont la même chose que le Jubilé. Toute la différence qu'il y a , c'est qu'elles peuvent se donner en tout tems.

2^o. L'Indulgence non-pleniére est celle qui suffit pour remettre une partie de la peine due au péché ; & de ce genre sont les Indulgences , ou de plusieurs jours , ou de plusieurs semaines , ou de plusieurs quarantaines , ou de plusieurs années ; c'est-à-dire , que ces sortes d'Indulgences remettent autant de jours ou d'années de pénitence , qu'on en devoit faire selon les anciens Canons de l'Eglise , qui ordonnoient plusieurs années de pénitence à ceux qui avoient commis de certains crimes après leur

Baptême : de sorte que lorsqu'on donne une Indulgence d'une ou de plusieurs quarantaines, on relâche autant de ces quarantaines, qu'on devoit jeûner chaque année, selon les anciens Pénitentiels. Et lorsque l'Indulgence n'est que de quelques jours, elle remet seulement autant de ces jours qu'on devoit jeûner chaque semaine. Mais l'effet de ces Indulgences n'est pas seulement la rémission de la pénitence Canonique qu'on auroit dû faire pendant tout ce tems-là, mais encore la rémission de la peine dont on est redevable à la justice divine, & qui correspond à la pénitence Canonique, qui est exprimée dans l'Indulgence. Il est vrai que personne ne peut juger, quelle est précisément la grandeur de la peine, qui correspond devant Dieu à la pénitence Canonique. *Bellarm. L. 1. de indulg. c. 1.*

3°. Ceux-là seulement ont le pouvoir d'accorder des Indulgences, qui ont reçu de J. C. la puissance & l'autorité nécessaires de délier, ou de remettre les péchés ; mais il n'appartient pas à tous les Ministres de l'Eglise d'en accorder. Car l'Indulgence est une dispensation & une libéralité qui se prend sur le trésor de l'Eglise. Or, dit S. Thomas, il n'y a que ceux qui président dans l'Eglise qui puissent disposer de ses trésors. *Th. in sup. qu. 26. a. 1.*

C'est par l'usage de l'Eglise que les Papes, les Conciles, & les Evêques, ont le droit d'accorder des Indulgences ; car, comme dit le Concile de Trente, l'usage de l'Eglise doit nous servir de règle pour juger de l'autorité que ses Ministres y ont.

4°. Les Papes ont une pleine autorité d'accorder des Indulgences ; & ils ont toujours été dans cette possession. Ainsi ce sont eux qui ont établi des Jubilés & les premières Indulgences. Les Conciles généraux ont aussi ce pouvoir, comme il paroît par plusieurs exemples, & notamment par le Concile de Clermont, tenu sous Urbain, qui en accorda une plénière. Le Concile de Pise en 1409. & celui de Bâle, en accorderent une semblable. Les Conciles Provinciaux en ont donné souvent de plusieurs jours. Celui de Ravenne, en 1317. en donna une de quarante jours ; celui d'Avignon, en 1326. de dix jours ; celui de Cologne, en 1423. de quelques jours.

mais on ne voit point qu'ils aient jamais accordé des Indulgences plénieres.

5°. Les Evêques ont été dès les premiers tems en possession d'accorder des Indulgences, comme on voit par les Canons des Conciles d'Ancyre & de Nicée, cités ci-dessus ; & ils ont ce pouvoir de Droit divin, par une suite de celui qu'ils ont de gouverner l'Eglise ; mais les Evêques n'en peuvent accorder qu'à ceux qui sont de leur Jurisdiction & de leur Diocèse. *Extra de pæn. & remiss. C. quod autem.*

6°. L'Eglise peut valablement & utilement accorder des Indulgences pour les Défunts, & le fruit leur en est appliqué ; car dès qu'il est constant par l'Ecriture & les Peres, qu'on peut soulager par des Prieres, des suffrages ou des aumônes, les ames qui sont en Purgatoire ; puis qu'elles sont unies avec les Vivans, par les liens de la foi & de la charité, & qu'elles ne composent qu'une seule & même Eglise, il s'ensuit que l'Eglise & le Souverain Pontife, qui est dispensateur de ses trésors, peuvent appliquer aux ames du Purgatoire, par la vertu des Indulgences, les satisfactions de J. C. & des Saints, qui composent ce trésor. Mais selon le sentiment le plus commun des Théologiens, les Indulgences leur sont appliquées par maniere de suffrage, c'est-à-dire, par maniere de secours Ecclésiastique ; car on ne peut déterminer jusqu'où s'étend la vertu de ces Indulgences à leur égard ; & ce seroit parler témérairement, dit un célèbre Théologien, si on disoit que celui qui fera telle ou telle chose, délivrera une ame du Purgatoire, puisque personne ne peut savoir combien cette ame est redevable à la justice de Dieu, ni ce qu'il faut pour la délivrer. *Maldonat de pæn. qu. 6. de indulg. t. 2. p. 349.*

7°. Pour recevoir le fruit des Indulgences, on est obligé de satisfaire soi-même à la justice de Dieu : car les Indulgences ne sont pas accordées pour exempter les Fideles de faire pénitence. C'est la Doctrine de l'Eglise ; & tous les Papes qui ont accordé des Jubilés, marquent dans leurs Bulles, que pour gagner cette Indulgence, il faut être véritablement pénitent, & s'être confessé : *pœnitentes & confessi*. Et par ces expressions, il faut entendre que leur intention est que pour recevoir le fruit de

L'Indulgence, il faut s'en rendre digne par une pénitence proportionnée aux péchés dont on est coupable.

8°. L'usage des Indulgences est très-utile aux Fideles, & on doit le garder & le retenir. C'est la Doctrine du Concile de Trente, *sess. 25. decret. de indulg.* Car le but des Indulgences est 1°. de suppléer à la foiblesse des Pénitens, en leur remettant, par l'application des mérites de J. C. & l'intercession des Saints, ce qui manque à leur pénitence. 2°. Le fruit des Indulgences est de nous remettre la peine due à nos péchés, laquelle retarde l'entier accomplissement des miséricordes de Dieu, jusqu'à ce que nous ayons pleinement satisfait à sa justice. 3°. Elles peuvent augmenter la dévotion des Fideles, réveiller leur dévotion & enflammer leur charité. *Extravag. de pan. & remiss./Cap. unigenitus.*

INDULT (l') est un droit de nommer à des Bénéfices par voie d'expectative, & qui est particulier à la France. C'est une grace par laquelle le Pape permet au Roi de nommer à tel Collateur qu'il lui plaît, un Conseiller ou autre Officier du Parlement à qui le Collateur est obligé de conférer un Bénéfice. Paul III. rétablit ce droit en 1538. par la Bulle Pauline, qui est encore en règle ; & les Officiers du Parlement se sont maintenus en possession de ce droit ; quoique les réserves eussent été généralement abolies par la Pragmatique, le Concordat, & le Concile de Trente. Mais chaque Officier ne peut exercer ce droit qu'une fois en sa vie, & chaque Collateur ne peut aussi en être chargé qu'une fois en sa vie, ou une fois pendant la vie du Roi, si c'est une Communauté, parcequ'elle ne meurt point. Si l'Officier est Clerc, & ils l'étoient la plupart au commencement de la concession de l'Indult, il peut se nommer lui-même : s'il est Laïque, il peut nommer une autre personne capable, pour être nommée par le Roi.

L'Indult s'étend aux Bénéfices réguliers aussi-bien qu'aux séculiers. Car Clement IX. par sa Bulle de 1668. a permis aux Indultaires de tenir en commande des Bénéfices réguliers, & il a étendu l'effet de l'Indult jusqu'à 600 liv. de revenu, afin que l'Indultaire soit censé rempli. Lorsque les Lettres du Roi, portant nomination en vertu de l'Indult, ont été signifiées au Collateur, celui-ci

à les mains liées, & l'Indultaire peut requérir dans les six mois, sans être sujet à la prévention du Pape, depuis la réquisition : il est même préféré aux Gradués, car l'Indult s'étend aux mêmes especes de Bénéfices. Si l'Ordinaire refusoit la provision, l'Indultaire la demanderoit aux exécuteurs du Mandat Apostolique, qui sont l'Abbé de S. Magloire, c'est-à-dire, l'Archevêque de Paris, l'Abbé de S. Victor, ou le Chancelier de l'Université. Voyez le Traité de l'Indult, par M. le Pr. de S. Vallier.

INFAILLIBILITE DE L'EGLISE. Le sens de ce mot est qu'en vertu du pouvoir que l'Eglise a reçu de Dieu d'examiner & de décider toutes les questions qui regardent la foi & les mœurs, d'une manière certaine & indubitable, elle ne peut jamais se tromper, ni nous tromper.

2^o. Ce caractère d'infailibilité est absolument nécessaire à l'Eglise, parceque les Mysteres de la foi étant au-dessus de la portée de la raison, ne peuvent être soumis au jugement de cette raison : & la discussion de ces mêmes Mysteres ne pouvant être faite que par l'Ecriture, il est sensible que les simples & les ignorans, & même le commun des Hommes, ne sont pas en état de faire cette discussion par eux-mêmes. Ainsi la voie de l'examen étant impossible & sujette à erreur, puisque les uns voudroient s'aroger le droit de juger du sens des passages de l'Ecriture, & d'autres ne pourroient pas les entendre, il faut nécessairement une autorité infaillible à laquelle les Fidèles soient obligés de se soumettre.

3^o. Cette infailibilité de l'Eglise est établie sur l'Ecriture. *Ecclesia Dei vivi*, dit S. Paul, *columna & firmamentum veritatis*. 1. Tim. 3. *Deus dedit quosdam Apostolos... alios Pastores... donec occurramus omnes in unitatem fidei, & agnitionis filii Dei... ut jam non simus parvuli fluctuantes, & circumferamur omni vento doctrinae*. Eph. 4. Bien plus, J. C. dit à ses Apôtres en les envoyant prêcher l'Evangile : *Docentes eos servare omnia quaecumque mandavi vobis*. Matth. 28. Il leur promet l'assistance de son divin Esprit, jusqu'à la consommation des siècles : *Et ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*. ibid. *Ego rogabo Patrem, & alium Paraclitum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum. Spiritum veritatis quem mundus non*

potest accipere... vos autem cognoscetis eum quia apud vos manebit... cum autem venerit ille Spiritus veritatis docebit vos omnem veritatem. Joan. 14. & 16. Tu es, Petrus; & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adversus eam. Matth. 16.

Ces promesses solennelles que J. C. fit dès-lors à l'Eglise en la personne de ceux qu'il en établit Pasteurs, font voir que l'Eglise doit toujours subsister; que les portes de l'Enfer, c'est-à-dire, tous les efforts du Démon, ne sauroient la renverser, ni la faire tomber dans l'erreur. 2°. Que J. C. doit tous les jours assister de son Esprit son Eglise & ne l'abandonner jamais: *Omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* Ainsi les promesses de J. C. ne regardent pas seulement les Apôtres, mais elles regardent aussi leurs Successeurs dans le ministère, jusqu'à la consommation des siècles. On peut ajouter à ces autorités ce passage d'Isaïe, qui s'entend visiblement de l'Eglise: *Cum venerit Sion redemptor.... Spiritus meus qui est in te, & verba mea quæ posui in ore tuo, non recedent de ore tuo, & de ore seminis tui, dicit Dominus, amodo & usque in sempiternum. Is. 59.*

4°. L'Eglise pour juger de la qualité d'une Doctrine, c'est-à-dire, si elle est Catholique ou Hérétique, se sert de deux règles qui sont le fondement inébranlable de la foi, savoir l'Ecriture & la Tradition: 1°. l'Ecriture, parcequ'elle contient la parole de Dieu écrite, c'est-à-dire, ce que Dieu a voulu que les Prophètes, les Apôtres & les Evangélistes écrivissent: 2°. La Tradition, parceque c'est elle qui nous a conservé la parole de Dieu non-écrite, c'est-à-dire, ce que les Apôtres, après l'avoir entendu de la bouche de J. C. ou appris par l'inspiration du Saint-Esprit, ont laissé à leurs Disciples de vive voix, pour servir d'instruction à l'Eglise, soit sur les Dogmes, soit sur la Discipline, & afin que par une suite de Doctrine de Pasteurs en Pasteurs, ces vérités vinssent jusqu'à nous.

Mais ces deux fondemens ne sont règles de la foi des Fideles, qu'autant qu'elles sont expliquées par l'Eglise. 1°. Parceque les Fideles, comme particuliers, n'ont pas reçu le don d'expliquer infailliblement l'Ecriture-Sainte: 2°. Parceque tout ce que J. C. ou le S. Esprit a révélé

aux

aux Apôtres sur les Myſteres , n'a pas été écrit dans les Livres Canoniques , & qu'ainſi il faut avoir recours à la Tradition. Voilà pourquoi S. Paul diſoit aux Theſſaloniens : *Tenete traditiones quas didiciftis, ſive per ſermonem, ſive per Epiſtolam noſtram.* 2. Theſſ. 2. La plupart des Hérétiques ont été condamnés par l'autorité de la ſeule Tradition ; car , quand ils ont attaqué un dogme , ils ont été condamnés comme Novateurs , par cela ſeul que l'Egliſe étoit en poſſeſſion de croire le contraire.

5°. En vertu de cette infaillibilité l'Egliſe ne peut enſeigner une Doctrine par la bouche de tous ſes Evêques unis au Pape , que cette Doctrine ne ſoit véritable , parceque Dieu l'aſſiſte de ſon Eſprit , pour diſcerner la vérité de l'erreur , mais en même-tems l'Egliſe conſulte la Tradition pour faire ce diſcernement.

INFIDELES. (actions des) Le gros des actions des Infideles venant de la cupidité eſt , ſelon S. Auguſtin , infecté de la corruption des péchés : *Plenum nigredine peccatorum.* l. 4. contr. Jul. Mais la cupidité n'eſt pas toujours le principe de toutes leurs actions. La lumière naturelle, la droite raiſon, l'amour de l'ordre les peuvent faire agir en certaines occaſions. Ainſi , l'honneur & l'amour qu'ils rendent à leurs Parens , la fidélité à leurs Amis , ou à tenir leur parole , la charité envers les Pauvres , l'hôſpitalité envers les Etrangers , comme enſeignent ces Barbares de l'Iſle de Malthe à l'égard de Saint Paul , ſont de bonnes actions. Et de-là il ſuit que toutes leurs actions ne ſont pas des péchés , puisque les ſeules lumières de la raiſon les peuvent déterminer à accomplir les préceptes de la Loi naturelle. Ainſi , quoiqu'ils n'aient pas les mêmes ſecours que ceux qui ſont éclairés des lumières de la foi , ils ne laiſſent pas de pécher , lorsqu'ils n'obſervent pas les Commandemens de la Loi naturelle ; 1°. parceque c'eſt volontairement & librement , & non par néceſſité ni par contrainte , qu'ils ne les obſervent pas : 2°. Parcequ'ils peuvent , ſans le ſecours de la grace & par les ſeules forces du libre arbitre , obſerver quelques Commandemens de la Loi naturelle , & faire quelque bonne œuvre exempte de péché , quoiqu'elle ne ſoit pas méritoire du ſalut ; c'eſt le ſentiment de Bellarmin & de pluſieurs autres Théologiens. *Bell. de*

grat. & lib. arb. l. 3. c. 9. Syl. in 2. qu. 109. a. 4. 3. Parceque ceux des Payens qui sont privés du secours de la grace, le sont en punition de leurs propres péchés actuels, ou du moins en vûe du péché originel; & qu'enfin, comme le remarque S. Thomas, tout pécheur a le pouvoir d'éviter en particulier, ce péché ou un autre; ainsi, toutes les fois qu'il fait mal, il pèche volontairement, & son péché lui est justement imputé: *Licet ille qui est in peccato, non habent hoc in propria voluntate quod omnino vitet peccatum., tamen habet potestatem nunc vitare hoc vel illud peccatum; unde quodcumque committit, & ita non immerito ei imputatur.* Saint Thomas, *cont. gent. c. 160.* Or, ce principe doit s'appliquer autant aux Infideles qu'aux autres Pécheurs.

INFIDELITÉ (l') est une opposition que l'on a aux vérités de la foi. Elle peut s'entendre de deux manières, dit S. Thomas: ou lorsqu'on dit qu'un Homme est infidele, seulement parcequ'il n'a pas la foi, comme n'en ayant jamais entendu parler, & de cette première manière, elle n'est pas un péché, mais plutôt une peine, & une suite du péché de notre premier Père; ou lorsqu'un Homme résiste à la foi qu'on lui annonce, & qu'il la méprise. C'est dans ce dernier sens que s'accomplit proprement l'infidélité, laquelle est effectivement un péché. *S. Thomas, 2. 2. qu. 10. a. 2. in corp.*

INFINITÉ DE DIEU (l') Attribut par lequel Dieu est infini; car il est de son essence de l'être: il l'est encore par sa toute-puissance. Dieu est infini selon toute la manière dont notre esprit conçoit cette perfection; comme une chose qui n'a point de bornes; s'il n'étoit pas tel, notre esprit pourroit concevoir un être plus parfait que lui, c'est-à-dire, auquel on pourroit ajouter quelque perfection. En effet toute Créature est bornée, parceque l'être qu'elle a est un être reçu; mais Dieu ne tenant son être de personne, est sans bornes & infini: il comprend tout ce que l'être peut avoir de grandeur & de richesses.

INTENTION (l') est une acte de la volonté par lequel elle se propose une certaine fin pour agir. Une chose mauvaise ne peut pas devenir bonne, quelque droite que soit l'intention; car ce qui est mauvais de sa nature

ne peut jamais être rendu bon. Il n'y a que les actions qui ne sont pas mauvaises d'elles-mêmes qui puissent être rendues bonnes ou mauvaises par la bonne ou mauvaise intention ; par exemple , donner l'aumône aux pauvres est une bonne action lorsqu'elle est faite par un principe de charité ; mais si c'est par un principe de vanité & d'ostentation , l'action perd tout son mérite.

Afin que l'intention soit droite , trois conditions sont nécessaires. 1^o. L'action doit être exempte d'orgueil & de vaine gloire. 2^o. Il faut que l'intention ne soit point trompeuse , c'est-à-dire , que l'action que l'on fait ne soit point mauvaise de sa nature , car ce seroit se tromper soi-même ; comme si on prêtoit à usure pour faire bâtir des Hôpitaux ou des Eglises. 3^o. Il faut que l'Homme ait pour dernière fin la gloire de Dieu.

INTENTION EN MATIERE DE SACREMENS. Voyez Sacremens.

INTENTION EN MATIERE DE BENEFICES. Celui qui entre dans un Bénéfice doit avoir l'intention de servir Dieu dans le ministère de l'Eglise où il l'appelle , & pour sa propre perfection. C'est la doctrine du Concile de Trente, *sess. 23. de reform.* Les intentions vicieuses , c'est d'y entrer. 1^o. Par un esprit d'orgueil & d'ambition , comme de parvenir plus facilement à l'Episcopat. 2^o. Par un esprit de convoitise des biens du monde , en ne se proposant que le revenu & la possession des richesses. 3^o. Dans un esprit de sensualité , pour mener une vie molle & oisive , qui est directement contraire à la doctrine du même Concile qui dit , que les personnes constituées en dignités ecclésiastiques ne sont pas appelés à rechercher leurs commodités , ni à vivre dans les richesses , ni dans le luxe , mais plutôt à travailler fidelement , & à supporter toutes les peines qui se rencontrent pour remplir les obligations de ces places. *ibid.*

INTERDIT (l') est une censure , par laquelle l'Eglise défend l'usage des Sacremens , les Offices divins en public , & la sépulture ecclésiastique , pour quelque faute notable & scandaleuse. Il y a plusieurs sortes d'interdits. 1^o. Le général : il peut tomber sur une Communauté , une Ville , un Royaume , tout un Peuple. 2^o. Le particulier , est sur certain lieu , comme une Eglise ; & alors

les Chapelles sont aussi interdites comme aussi le Cimetière qui y est contigu. 3°. Le personnel : il prive les personnes sur qui il tombe, de l'usage des Sacremens, de l'assistance aux Offices, & de la sépulture ecclésiastique, & cette personne est obligée de le garder en quelque lieu qu'elle se trouve. 4°. Le local : il tombe sur les lieux, par exemple, sur une Eglise où il est défendu de célébrer les Offices divins, mais il ne lie qu'à l'égard de ce lieu. 5°. Le mixte : il tombe sur les personnes & les lieux, & il lie dans le lieu & hors le lieu, mais il ne tombe que sur les personnes & les lieux qui sont nommés. Ainsi si le Peuple seul est nommé, le Clergé n'y est pas compris ; & si l'Eglise d'un lieu est interdite, les Habitans ne le sont pas, & ils doivent aller entendre la Messe ailleurs.

2°. L'interdit d'une Paroisse ne tombe pas sur toute la Ville. Mais quand une Ville est interdite, si les Eglises ne le sont pas nommément, on y doit faire les Offices à voix basse, les portes fermées, sans sonner les cloches, & y dire la Messe une fois la semaine.

3°. Si l'Eglise principale d'un lieu, comme la Cathédrale, est en interdit, toutes les autres Eglises doivent le garder ; mais si elles ne sont pas interdites nommément on y doit faire l'Office de la manière ci-dessus ; & même dans les Fêtes de Noël, Pâque, Pentecôte, celle du Saint Sacrement, celle de l'Assomption, on peut faire publiquement l'Office dans ces sortes d'Eglises.

4°. Les Ecclésiastiques qui célèbrent, ou enterrent dans un lieu interdit, étant eux-mêmes interdits, tombent dans l'irrégularité. Il en est de même de ceux qui administrent les Sacremens aux Interdits, qui célèbrent les Offices en leur présence, car ils sont interdits de l'entrée de l'Eglise jusqu'à ce que le Supérieur ecclésiastique les ait relevés.

5°. Pendant la durée de l'interdit, on peut administrer le Sacrement de Baptême aux Enfans, & celui de la Confirmation & de la Pénitence à tous ceux qui le demandent, pourvu qu'ils ne soient pas excommuniés ou interdits dénoncés, & donner l'Eucharistie en viatique aux Malades en danger.

6°. Les personnes qui sont cause de l'interdit ne peu-

vent ni célébrer , ni assister aux Offices , ni recevoir les Sacrements , qu'ils n'ayent réparé autant qu'ils le peuvent le scandale causé , & fait la satisfaction à eux prescrite par l'Eglise.

L'interdit appellé cessation à *Divinis* , n'est pas proprement une censure , mais seulement une défense que fait le Supérieur ecclésiastique d'administrer les Sacrements ou de célébrer les Saints Mysteres , pour quelque défobéissance ou faute notable ; & celui qui la viole commet un grand péché , mais il n'encourt pas d'irrégularité.

1°. L'interdit est levé par la Sentence du Supérieur.
2°. Lorsque l'interdit est limité à un certain tems , le tems étant expiré , l'interdit est levé. 3°. Lorsque l'interdit est conditionnel , par exemple jusqu'à ce que tel désordre ait été réparé , à telle Eglise , l'interdit est levé aussi-tôt que la condition est accomplie.

INTERIM (l') est un formulaire de foi , que l'Empereur Charles-Quint fit dresser par d'habiles Théologiens , comme une regle à suivre pour les Catholiques & les Protestans , en attendant la décision du Concile de Trente , qui étoit alors interrompu , & pour faire cesser les troubles de l'Allemagne au sujet de la Religion : il contenoit vingt-six articles. On le nomma *Interim* , c'est-à-dire , en attendant , pour faire entendre que ce Reglement de doctrine n'auroit d'autorité dans l'Empire qu'en attendant , ou jusqu'à ce que le Concile eut prononcé sur ces matieres. L'*Interim* fut reçu dans la Diette d'Ausbourg par les Electeurs , le 15 Mai 1548 , & il fut publié en latin & en allemand. Ce Reglement fit beaucoup de bruit dans l'Europe , & fut blâmé des deux partis. Le Pape Paul III fit dire à l'Empereur qu'il y avoit deux articles qu'on ne pouvoit point approuver , savoir le mariage des Prêtres , & la Communion sous les deux especes. L'Empereur répondit , aux plaintes des uns & des autres , que l'*Interim* ne regardoit point les Catholiques , mais seulement les Protestans , qu'il vouloit par ce moyen remettre dans la bonne voie : qu'il n'avoit pas prétendu obliger les ecclésiastiques de se marier , & que ce qui avoit été ordonné touchant la Communion sous les deux especes n'étoit que pour les Protestans ; que d'ailleurs

L'Interim n'approuvoit pas les articles contraires à la doctrine de l'Eglise, mais les toleroit seulement pendant un tems, & pour ceux qui étoient engagés dans l'hérésie. Le Pape, qui vouloit d'abord obliger l'Empereur, de supprimer son Interim, suivit l'avis des Evêques assemblés à Bologne, & ne fit plus d'instance auprès de Charles-Quint à ce sujet.

INTERSTICES (les) On appelle ainsi les intervalles de tems, marqués par les Loix de l'Eglise, qui doivent être gardés en passant d'un Ordre sacré à un autre. Voyez Ordres.

INTRUS (un) en matiere Bénéficiale, est celui qui s'est mis en possession d'un Bénéfice sans un Titre canonique, ou du moins coloré.

INVESTITURE (l') en matiere Bénéficiale, est l'action de mettre quelqu'un en possession d'un Bénéfice.

INVOCATION DES SAINTS (l') est bonne & utile pour obtenir par leur intercession les graces dont nous avons besoin ; c'est-à-dire qu'on prie les Saints de les demander à Dieu pour nous, & avec nous, par J. C. & on ne les invoque que comme des Intercesseurs auprès de Dieu ; on s'adresse à eux, parcequ'on a confiance qu'étant justes & saints ils seront écoutés plus favorablement que nous. 1°. Cette invocation est fondée sur l'Ecriture. Saint Paul se recommande aux prieres des Fideles. 1. Theff. 5. Dieu ordonne à Job de prier pour ses amis. c. 42. *Orate pro invicem ut salvemini* ; dit l'Apôtre Saint Jacques : *multum enim valet deprecatio Justi assidua*. c. 5. *Obtuli orationem tuam Domino*, disoit l'Ange Raphaël à Tobie, c. 12. Jesus-Christ dit que les Anges se réjouissent de la conversion des Pécheurs. *Gaudium erit coram Angelis Dei super uno Peccatore penitentiam agente*. Luc. 15. 10. Et on ne doit point douter que Dieu ne leur fasse connoître les prieres qui leur sont adressées, puisqu'il faisoit connoître aux Prophètes les choses futures, & qu'il fit connoître, par exemple, au Prophète Elisée ce qui se passoit de plus secret dans le Conseil du Roi de Syrie. 4. Reg. 6. 3°. L'invocation des Saints est une pratique qui a toujours été en usage dans l'Eglise, & qui est de Tradition apostolique.

Origene prouve par l'Histoire des Machabées. 1, 15, que les Saints prient pour nous; & il ajoute: car il est absurde de croire, que comme les Saints ont reçu la perfection de la Science, ils n'ayent pas aussi la perfection des autres vertus, dont une des principales est la charité pour le Prochain. *Orig. de orat. n. 34.*

Voyez Sur ce sujet Euseb. l. 13. *Preparat. Evangel.* Saint Basile, discours sur les quarante Martyrs. Saint Gregoire de Nazi. disc. 18. sur S. Cyp. Saint Chrysostôme Hom. 45. sur S. Melece, & Hom. 5. sur S. Math. Saint Jérôme, Ep. 17. S. Augustin, l. 7. de Bapt. contr. Donat. c. 1. n. 1. &c. *Voyez* le Concile de Calcedoine le quatrième général, qui invoque en la session 11. Saint Flavien martyr. Le Concile in Trullo. Can. 73, & le Concile de Trente, sess. 25. établissent le même dogme. Ce concert des Peres & des Conciles est plus que suffisant pour confondre les Protestans, lorsqu'ils appellent idolâtrie ou superstition l'invocation des Saints, tandis que cette dévotion est autorisée par tous les Peres des cinq premiers siècles, c'est-à-dire, des siècles qu'eux-mêmes regardent comme les beaux jours de l'Eglise.

4°. L'honneur ou le culte dont on honore les Saints est une observance religieuse, puisque ce seroit pécher que de leur refuser l'honneur que l'Eglise leur rend suivant la tradition de tous les siècles. *Voyez* le Concile de Trente sess. 25. de l'invocation des Saints. Ainsi l'Eglise honore la Sainte Vierge comme la Mere de Dieu, & les Anges & les Saints comme les serviteurs & les amis de Dieu, mais elle ne rend ni à la Sainte Vierge ni aux Saints le culte souverain qui n'est dû qu'à Dieu.

IRREGULARITÉ (I) est un empêchement canonique, qui rend inhabile celui en qui il se trouve à recevoir les Saints Ordres, ou à les exercer quand il les a reçus; mais elle n'est point une censure, parceque l'irregularité ne suppose pas toujours un péché, comme fait la censure, & que les Papes se réservent le pouvoir d'en dispenser. 1°. On est rendu irrégulier par quelque défaut, ou par quelque crime ou delit. On compte huit défauts qui rendent irrégulier. 1°. Le défaut d'esprit, & il est tel dans les insensés, les possédés, les imbécilles & les ignorans, c'est-à-dire, ceux qui ignorent absolument

ce qu'il faut savoir pour remplir leur état. 2°. Les défauts du corps qui peuvent donner de l'horreur ou du mépris & nuire à la décence convenable dans les saintes fonctions ; par exemple , ceux à qui on a coupé le pouce ou l'indice. 3°. Ceux de naissance , tels que les Bâtards , les Esclaves. 4°. Ceux de réputation , comme les gens qui sont décriés & passent pour infames. 5°. Le défaut d'âge porté par les Canons. 6°. D'obligation : tels sont ceux qui ayant eu l'administration d'un bien , soit public , soit particulier , n'en ont pas encore rendu compte. 7°. De Sacrement : tels que les Bigames ou ceux qui ont été mariés deux fois , ou ceux qui se marient après avoir fait vœu solennel de Continence. 8°. Le défaut de douceur : tels sont ceux qui , par les charges ou emplois qu'ils ont exercés , ont réellement contribué , soit directement , soit indirectement , à la mort de quelqu'un , quoiqu'avec justice.

2°. Les crimes ou délits. 1°. L'homicide & la mutilation volontaire , même celle qui n'est point casuelle , & quand on n'a pas apporté toute la précaution nécessaire pour éviter le mal arrivé : & non-seulement celui qui l'a commis , mais tous ceux qui y ont contribué par conseil ou secours. 2°. L'hérésie professée publiquement. 3°. Le violement des Censures. 4°. La réception non Canonique des Ordres. 5°. L'exercice illicite de ces mêmes Ordres , c'est-à-dire , ou exercer un des Ordres qu'on n'a pas , ou l'exercer dans un lieu interdit. 6°. La profanation du Baptême , c'est-à-dire , l'avoir reçu deux fois volontairement. Enfin on est rendu irrégulier par certains crimes dont on est atteint : ainsi , les sacrilèges , les usuriers publics , les parjures , les impudiques , les simoniaques , les confidentiaires , les ivrognes , les comédiens & farceurs , ceux qui se sont battus en duel , & autres spécifiés dans les Canons , ou ceux qui ont été condamnés par sentence pour quelque crime considérable.

Les crimes rendent irrégulier par le fait , lorsqu'on en commet quelqu'un qui est énorme & de notoriété publique. Le Pape peut dispenser de toutes sortes d'irrégularités. Les Evêques peuvent dispenser de celles qui proviennent de délits occultes , & qui n'ont point été portés au for contentieux , excepté pour l'homicide volon-

taire dont il n'y a que le Pape qui puisse dispenser. En général, la dispense qu'on demande, soit au Pape, soit à l'Evêque, n'est point légitime, si la cause n'en est urgente & juste, & si l'utilité qui en doit revenir à l'Eglise, n'est pas considérable : *Urgens justaque ratio, & major utilitas*. C'est la Doctrine du Concile de Trente sur cette matiere, *Sess. 23. c. 18.*

ISAÏE un des quatre Grands Prophètes de l'Ancien Testament. Son nom a été interprété *le salut du Seigneur*. L'Auteur du Livre de l'Ecclésiastique, l'appelle un Prophète saint, grand & fidele, & ajoute qu'il a prévu avec beaucoup de pénétration ce qui se passera à la fin des tems & a consolé par avance ceux qui devoient pleurer en Sion : *Spiritu magno vidit ultima... usque in sempiternum ostendit futura & abscondita antequam evenirent* Eccli. c. 48.

Isaïe fut en tout recommandable, 1°. par la splendeur de sa race : il étoit Fils d'Amos, Frere d'Amasias, Roi de Juda. 2°. Par la sainteté de sa vie, comme ses écrits le font voir. 3°. Par son éloquence, car il donne des preuves d'une érudition profonde & polie : de-là vient, dit S. Jérôme, que la traduction de ses écrits n'a pas pu conserver si bien la beauté & la force des originaux, que ceux des autres. 4°. par sa constance dans les adversités, & par la mort cruelle qu'il a soufferte, ayant été partagé en deux avec une scie de bois, par l'ordre de l'impie Manassés, Roi de Juda, qui se trouvoit offensé des remontrances de ce Prophète, selon la Tradition des Hébreux & le témoignage des plus anciens Peres.

Au reste, quoique plusieurs de ses prédictions regardent l'Histoire des Juifs & de leurs voisins les Assyriens & les Babyloniens, elles conviennent beaucoup mieux à J. C. & à l'Eglise, dont cette Histoire étoit l'ombre & la figure. Saint Jérôme dit avec raison, qu'il ne faut pas tant l'appeller Prophète qu'Evangéliste ; car il a suivi si expressément tous les Mysteres de J. C. & de son Eglise, qu'on ne croiroit pas qu'il prédise des choses futures, mais qu'il fait plutôt l'Histoire des choses passées.

ISRAELITES. C'est le nom dont furent d'abord appelés les Juifs relativement à leur origine, parcequ'ils

descendoient de Jacob, nommé autrement Israël ; il fut le Pere de douze Enfans qui furent les Chefs des douze Tributs dont étoit composé le Peuple Juif.

J

JACOBITES. Anciens Hérétiques qui étoient une branche des Eutychiens : on leur donna ce nom d'un certain Jacob, qui prêcha l'hérésie d'Eutychès dans la Mesopotamie & dans l'Arménie.

JEAN. Evangile de Saint Jean, ou écrit par l'Apôtre Saint Jean. Saint Jean étoit le Disciple bien aimé de J. C. Il étoit de Bethzaïde, Fils de Zébédée & de Salomé, & Frère de l'Apôtre S. Jacques. Il fonda, dit S. Jérôme, & il gouverna toutes les Eglises d'Asie. Il écrivit son Evangile après son retour d'exil de l'Isle de Patmos, & après s'être fixé à Ephèse l'an 96. de notre Ere, & étant lui-même fort avancé en âge. Ce fut à la sollicitation de presque tous les Evêques d'Asie, & après avoir fait garder auparavant un jeune public. Il l'entreprit pour réfuter les hérésies de Corinthe, d'Elbion, & d'autres, qui s'élevoient contre la Divinité de J. C. & en même-tems pour suppléer aux choses qui avoient été omises par les autres Evangélistes. Il mourut cassé de vieillesse. S. Jérôme atteste qu'il fut enterré près de la Ville d'Ephèse.

JÉRÉMIE, un des quatre Grands Prophètes de l'Ancien Testament. Son nom signifie *Grand devant Dieu* : Il fut en effet consacré Prophète dès le ventre de sa Mere, comme il le rapporte lui-même : *Priusquam te formarem in utero sanctificavi te, & Prophetam in gentibus dedi te.* c. 1. Selon S. Jérôme, il n'avoit pas plus de quinze ans lorsque par un ordre exprès de Dieu, il commença à prophétiser l'an 15. du regne d'Ostias ; & il fit cette fonction pendant l'espace de quarante-cinq ans, c'est-à-dire, jusqu'à la cinquième année après la ruine de Jérusalem, par Nabuchodonosor. Il donna des preuves de sa constance ; car ni les menaces, ni la prison, ni les tourmens, ne purent l'empêcher d'annoncer avec liberté la vérité au Prince & au Peuple. Ses Prophéties consistent en des reproches véhémens qu'il fait aux Juifs.

Ses Lamentations étoient destinées à consoler les Fidéles, en leur faisant entrevoir les promesses du Royaume du Messie, & l'entrée des Nations dans l'Eglise. Quelques Auteurs lui attribuent les Pseaumes *Te decet*, &c. & *Super flumina Babylonis*, &c. S. Jérôme dit qu'autant que ce Prophète paroît aisé & simple dans ses paroles, autant il est profond par la majesté du sens qu'elles renferment.

JESUS-CHRIST. C'est le nom du Fils de Dieu, du Verbe incarné, qui est Dieu & Homme tout ensemble. Le nom de Jesus signifie Sauveur : il fut donné, par l'ordre de Dieu, à celui qui devoit être le Messie, selon ces paroles de l'Ange Gabriel à la Sainte Vierge : *Paries filium*, & *vocabis nomen ejus Jesum*, Luc 1. Celui de Christ signifie Oint ou Sacré. On donnoit ce nom dans l'ancienne Loi aux Prêtres & aux Rois, parcequ'ils étoient sacrés, à cause de la dignité de leur Ministère, & cela avec de l'huile, & avant de faire leurs fonctions. Or Jesus-Christ a été le Souverain Prêtre de la Loi nouvelle, & son Sacerdoce est d'une excellence infiniment au-dessus de tous les autres. *Sempiternum habet Sacerdotium*, Heb. 7. Il est aussi appelé Notre-Seigneur, par le droit qu'il s'est acquis sur nous en nous rachetant de nos péchés : outre cela, toute puissance lui a été donnée dans le Ciel & sur la Terre, comme il le dit lui-même, Matth. c. 28. Nous nous sommes dévoués à lui par le Baptême, comme à notre Seigneur, pour lui obéir, accomplir ses préceptes, & être ses vrais Disciples.

La connoissance de Jesus-Christ est l'objet du second article du Symbole : *Et in Jesum Christum, Filium ejus unicum, Dominum nostrum*. Cette connoissance est absolument nécessaire, en ce qu'elle est le fondement de notre Foi. On le prouve par l'Ecriture. Jesus-Christ lui-même dit en parlant à son Pere : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum verum Deum, & quem misisti Jesum Christum*, Joan. 17. *Quisquis confessus fuerit quoniam Jesus est Filius Dei, Deus in eo manet, & ipse in Deo*, Joan. 4. Et ailleurs : *Omnis qui credit quoniam Jesus est Christus, ex Deo natus est*, ch. 5. *Qui non credit Filio mendacem facit eum (Deum)*, v. 10. *Unus enim Deus & mediator Dei, & hominum, Homo Christus Jesus*, 1. Tim. 2.

La promesse de Jesus-Christ, c'est-à-dire, d'un Dieu Rédempteur, a été faite dès le commencement du monde. Voyez l'Article MESSIE. De tout tems la Foi, du moins implicite, au Libérateur promis, a été nécessaire pour être sauvé. S. Pierre disoit aux Juifs, à l'occasion de la guérison du Boiteux, à la porte du Temple; *Notum sit vobis, quia in nomine Domini nostri Jesu Christi ipse astat coram vobis sanus.... Et non est in alio aliquo salus..... Nec enim aliud nomen est sub Cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri*, Act. 4. Ni les Patriarches, ni les Prophètes, ni aucun des Saints, dit S. Leon, n'ont été sauvés que par la Foi, & les Mérites de la Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ. *Serm. de Pass. Dom.* Mais depuis la publication de l'Evangile, la connoissance explicite de Jesus-Christ est nécessaire pour être sauvé, puisque personne ne peut être justifié sans avoir reçu le Baptême, ou sans désirer de le recevoir. C'est aussi la Doctrine du Concile de Trente, *Sess. 6. c. 4.* ce qui suppose cette connoissance explicite. C'est proprement cette connoissance qui nous fait Chrétiens, & qui nous distingue des Déistes, des Juifs & des Mahométans. 1°. Il ne suffit pas de connoître Jesus-Christ & ses Mysteres, il faut en faire une profession publique pour être sauvé, selon ces paroles de Jesus-Christ: *Omnis quicumque confessus fuerit me coram hominibus, & Filius hominis confitebitur illum coram Angelis Dei. Qui autem negaverit me coram hominibus, negabitur coram Angelis Dei.* Luc 12.

JESUS-CHRIST est le vrai Messie promis & prédit par les Prophètes. Car celui là est le vrai Messie qui porte tous les caracteres du Messie, & qui a accompli tout ce que les Prophètes ont prédit que le Messie accompliroit. Or Jesus-Christ porte tous les caracteres du Messie, & il a accompli tout ce que les Prophètes ont dit du Messie. Les faits rapportés dans le Nouveau Testament, dont l'authenticité est solidement établie à l'Article *Nouveau Testament*, mettent cette vérité dans la plus grande évidence. En effet, 1°. Le Messie devoit paroître dans le tems que la Tribu de Juda perdit l'autorité qu'elle avoit eue jusqu'alors. Or Jesus-Christ, selon le témoignage des Evangélistes, vint au monde

sous le règne d'Herode, & l'on fait que ce Prince étoit Iduméen de nation, qu'il s'empara de la Couronne de Judée, & que depuis son Gouvernement, les Juifs furent soumis à une domination étrangère, qui fut celle des Romains. Les Evangélistes nous disent que Jesus-Christ naquit à Bethléem, & qu'il y fut adoré des Mages; circonstances prédites par les Prophètes.

2°. Son Ministère devoit être sans éclat. En effet l'extérieur de Jesus-Christ n'avoit rien qui le distinguât en apparence des autres hommes; car les Juifs, étonnés de la sagesse de ses instructions, disoient de lui : *Non ne hic est fabri filius?* Matth. 13. mais il devoit être en même-tems salutaire aux Hommes par ses Miracles & par sa Doctrine. On n'a qu'à jeter les yeux sur tout ce que les Evangélistes disent de sa Prédication & de toutes les Guérisons qu'il fit en parcourant la Judée, pour reconnoître l'accomplissement de cette Prédiction. On voit que sa vie n'est qu'un tissu de circonstances miraculeuses; & la première impression que l'Evangile fait dans l'esprit, est que Jesus-Christ, dans l'espace de trois ans & demi que dura son Ministère, fit plus de Miracles qu'on n'en avoit vû depuis la naissance du monde.

3°. Le Messie devoit venir dans le second Temple, selon la Prophétie d'Aggée. Jesus-Christ y vint en effet, & fréquemment: il y fut porté étant Enfant, lorsque les jours de la Purification de Marie sa Mere furent accomplis: à l'âge de douze ans, ses Parens, qui le cherchoient, le trouverent dans le Temple, interrogeant les Docteurs: pendant le cours de son Ministère, on voit qu'il y fit de fréquentes Instructions: qu'il en chassa des Gens qui y vendoient & y achetoient.

4°. Le Messie devoit être méconnu & livré par le Peuple même qui l'attendoit: il devoit être lié comme coupable, mis dans la compagnie des Criminels, être rassasié d'opprobres, demeurer muet comme un agneau qu'on égorge; & être conforme à cette vive Image que David & Isaïe nous ont peinte de toutes les circonstances ignominieuses auxquelles le Juste par excellence seroit exposé; en donnant sa vie pour les Hommes. Or on n'a qu'à lire l'Histoire de la Passion de Jesus-Christ dans les Evangélistes, on se convaincra qu'on ne peut

trouver une plus parfaite conformité entre la Prédiction & l'Accomplissement, & qu'il est impossible de ne pas reconnoître le Messie dans la personne de Jesus-Christ. 5°. Le Messie devoit être mis à mort vers la fin des Semaines marquées par le Prophète Daniel : & en effet, Jesus-Christ fut mis à mort dans le milieu de la dernière Semaine, son Ministère ayant duré trois ans & demi. 6°. Le Messie devoit être Fils de Dieu & Dieu lui-même : or Jesus-Christ est Dieu, & les preuves de la Divinité de Jesus-Christ sont établies avec une force invincible. *Voyez Divinité de Jesus-Christ.* 7°. Le Messie devoit ressusciter : & Jesus-Christ est réellement ressuscité. La vérité de sa Résurrection a été portée au plus haut degré de la certitude humaine. *Voyez Résurrection de Jesus-Christ.* 8°. Par la Prédication du Messie ; les Peuples & les Rois de la Terre devoient quitter leurs fausses Divinités & recevoir son Evangile ; le Corps des Gentils devoit le reconnoître : or la Prédication de l'Evangile de Jesus-Christ a converti les Nations entières. L'établissement de la Religion Chrétienne dans la plus grande partie de la Terre, est la preuve même de ce fait. *Voyez Religion Chrétienne.*

9°. Le Corps de la Nation Juive, à l'exception d'un petit nombre, devoit méconnoître le Messie & le rejeter : & c'est ce qui est arrivé à Jesus-Christ. Enfin les Juifs devoient être dispersés par toute la Terre, & leur retour être marqué à la fin du monde par les Prophètes. En effet, ils sont dispersés. *Voyez la preuve de ce fait, expliquée à l'Article des Juifs & à leur Dispersion.*

3°. JESUS-CHRIST est né de la Vierge Marie, selon ces paroles du troisième article du Symbole, *Natus ex Maria Virgine* ; & celles de l'Ange Gabriel à la Sainte Vierge : *Ecece concipies & paries Filium... Quod natusur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei*, Luc 1. *De qua natus est Jesus qui vocatur Christus*, Matth. 1.

4°. JESUS-CHRIST est Dieu & Homme tout ensemble. C'est ce que les Prophètes avoient prédit du Messie, car ils l'appellent Fils de Dieu, ou simplement Dieu, à cause de sa nature divine ; Fils de David, à cause de sa Nature humaine ; Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous, à cause de l'union de ces deux Natures dans une

seule Personne. Voyez *Natures de Jesus-Christ, & Union hypostatique.*

5^o. Il n'y a qu'une Personne en Jesus-Christ, qui est celle du Verbe. On le prouve par l'Ecriture. *Quod nascetur ex te Sanctum*, dit l'Ange Gabriel à la Sainte Vierge, *vocabitur Filius Dei*, Luc 1. *Tu es Christus Filius Dei vivi*, dit Saint Pierre à Jesus-Christ. *Ego sum Panis vivus qui de calo descendi*, dit Jesus-Christ lui-même, Joan. 6. & ailleurs : *Exivi à Patre & veni in mundum*, ch. 16. *Hæc autem scripta sunt ut credatis quia Jesus est Christus Filius Dei*, Joan. 20. ce qui prouve que celui, à qui Saint Pierre parloit, & qui dit qu'il est descendu du Ciel, est le même Christ Fils de Dieu, qui étoit sur la Terre, & que par conséquent il n'y avoit pas en Jesus-Christ deux Personnes, mais une seule, savoir, celle du Verbe Divin. Cette vérité est encore confirmée par la Tradition, la Doctrine des Peres, la Décision des Conciles, & particulièrement par celle du Concile général d'Ephese, où l'hérésie de Nestorius fut condamnée, & la Sainte Vierge reconnue Mere de Dieu. Et de-là il s'ensuit qu'on peut attribuer à Jesus-Christ comme Dieu, ce qui convient à l'Homme, & à l'Homme ce qui convient à Dieu, parceque la même Personne est Dieu & Homme. Ainsi il est vrai de dire que Dieu a souffert, que Dieu est mort, qu'il est ressuscité : il est vrai de dire aussi que l'Homme est Fils de Dieu ; qu'il est Dieu.

Jesus-Christ comme Homme étoit impeccable, 1^o. à cause de la vision béatique dont son humanité a joui dès le premier instant qu'elle a existé ; car cette vision comprend ou renferme la plénitude de la charité, laquelle entraîne tellement la volonté, qu'il lui est impossible de ne pas aimer Dieu. 2^o. A cause de l'union hypostatique : & c'est le sentiment unanime des Peres.

1^o. Il y a deux volontés en Jesus-Christ réellement distinctes. Voyez l'article *Volontés de Jesus-Christ.*

V. Tous les articles répandus dans cet Ouvrage, qui regardent Jesus-Christ, tels que, Incarnation de Jesus-Christ, Divinité de Jesus-Christ, Ame de Jesus-Christ, Liberté, Mérites, Prédestination, Sacerdoce, Sacrifice, Rédemption, Satisfaction, Médiation, Passion, Mort,

Résurrection, Ascension, Miracles, & l'article de *Divinité*.

JEUNE (le) est une abstinence de Religion, c'est-à-dire, un espace de tems pendant lequel l'Eglise défend de manger de certaines choses, & à certaines heures. Les Vigiles, les Quatre-Tems & le Carême, sont des Jeûnes de commandement. Les Jeûnes du Carême sont distingués des autres pour l'austérité dans tous les Auteurs ecclésiastiques. Dans l'ancienne Eglise, ce Jeûne duroit jusqu'à l'heure de Vêpres, c'est-à-dire jusqu'au soir. Mais les Jeûnes de dévotion ne duroient que jusqu'à None. Tels étoient les Jeûnes du Mercredi & du Vendredi, qui s'appelloient Station, & les Jeûnes commandés par les Evêques, soit à l'occasion des Fêtes, soit pour les besoins de l'Eglise.

L'Eglise a sagement & religieusement ordonné certains Jeûnes & abstinences de viandes, aux Fideles, pour être nécessairement observés. Que si un grand nombre de mauvais Chrétiens, dont les mœurs sont corrompues, ne se soumettent pas à ces ordonnances salutaires, il ne s'ensuit pas pour cela, comme l'insinuent les Protestans, qu'on doive les abolir; d'autant que le joug de Jesus-Christ, qui est léger par lui-même, ne devient pas insupportable par ces différentes pratiques, & que les préceptes de l'Eglise ne sont point difficiles à des Fideles que Dieu secourt de sa grace. Quant à ce que les Hérétiques objectent, que dans une si grande inégalité de tempéramens & de complexions parmi les Hommes, la Loi du Jeûne est impraticable, c'est n'avoir aucun respect pour les Loix de l'Eglise. D'ailleurs les Juifs ont eu des Jeûnes qui obligeoient, sur peine de péché, comme on le voit dans plusieurs endroits de l'Ecriture.

JEUX DÉFENDUS AUX ECCLÉSIASTIQUES (les), sont les Jeux de hasard. Le Canon *Clerici* y est formel. *De vita & honest. Clericorum*. Le Canon *Episcopus*, Dist. 3. veut que les Evêques, les Prêtres & les Diacres, qui jouent à des Jeux de hasard, cessent de jouer, ou qu'ils soient condamnés. L'Empereur Justinien les a défendus dans l'Authentique *Interdicimus C. de Episc. & Cler. Interdicimus Sanctissimis Episcopis & Præbyteris, Diaconis, Subdiaconis & Lectoribus ad tabulas ludere aut aliis*

aliis ludentibus participes esse, aut inspectores fieri. Les Jeux qui se jouent en public, comme le Mail, la Paume leur sont encore défendus, & généralement tous ceux dans lesquels ils peuvent être un scandale pour les Laïcs.

JOB, Livre de l'Ecriture - Sainte. C'est l'histoire des épreuves terribles où Dieu mit la vertu de ce Saint Homme, de sa patience ; de ses sublimes entretiens avec ses amis. L'authenticité de cette Histoire est fondée non-seulement sur les noms propres des Personnes, des Peuples & des Païs ; mais encore par les témoignages de Tobie, d'Ezéchiel & de l'Apôtre Saint Jacques. *Sufferentiam Job audistis*, Jac. 5. 11. Moïse est regardé comme l'Auteur de ce Livre ; ou plutôt il l'a traduit en hébreu sur l'original écrit en arabe par Job lui-même. C'est le sentiment de S. Grégoire. On croit que l'événement qui fait le sujet de cette Histoire, a pu arriver lorsque les Israélites étoient dans le Désert ; car il n'y est parlé que de la Loi donnée de la bouche de Dieu. La question principale, qui est agitée dans ce Livre, est de savoir si Dieu ne châtie en cette vie que les seuls pécheurs, ou s'il punit, c'est-à-dire, s'il éprouve quelquefois les Justes. Job soutient le second sentiment, qui est le véritable, & ses Amis défendent le premier, qui est erroné. Ainsi, tout ce qui est rapporté des paroles du Saint Homme Job, est d'une autorité divine, & par conséquent digne de foi ; mais il n'en est pas ainsi, selon S. Augustin, S. Chrysostôme, S. Grégoire, & d'autres, de ce que disent les amis de Job : cependant, en soutenant une mauvaise cause, ils ne laissent pas de dire des choses très-véritables. Saint Paul en a lui-même loué quelques-unes, qui reçoivent leur autorité ; non d'Eliphas qui les a dites, mais de cet Apôtre qui les a autorisées en les rapportant.

JOEL. Le second des douze petits Prophètes ; son nom signifie *Descente de Dieu*. On croit qu'il vivoit du tems d'Osée, car le texte hébreu le met après lui. Sa Prophétie regarde les deux Tribus de Juda & de Benjamin. Il prédit la ruine de la Judée par les Chaldéens, & sous cette figure, il représente le Jugement dernier & la fin du Monde, avec les couleurs les plus

vives, & sous des images les plus terribles.

JONAS. Le cinquième des douze petits Prophètes. On croit qu'il vivoit du tems de Ioas, Roi d'Israël. Il étoit de la Tribu de Zabulon, dans la Galilée des Nations. Il est le seul des Prophètes qui ait été envoyé aux Gentils, c'étoient les Ninivites; & il a été la figure de Jesus-Christ en ce qu'il est sorti le troisieme jour du ventre d'une Baleine.

JOSUE. Livre où commence la seconde Partie de l'ancien Testament ou de la Sainte Bible. Il comprend ce qui s'est passé de plus remarquable depuis la mort de Moïse jusqu'à celle de Josué, c'est-à-dire, l'espace de dix-sept années qu'il gouverna le peuple d'Israël, & depuis l'an du monde 3553, jusqu'à l'an 3570. On croit qu'il est lui-même l'Auteur de ce Livre.

JOVIANISTES, Hérétiques dans le quatrième siecle. Ils eurent pour Chef Jovinien, Moine de Milan. Leurs erreurs étoient, que c'étoit une dévotion mal entendue de jeûner & de s'abstenir en certains jours de certaines viandes par principe de pénitence; que l'Homme, après le Baptême, étoit impeccable; que tous les péchés étoient égaux; que parmi les Bienheureux, il n'y en avoit pas qui fussent plus récompensés les uns que les autres; que Jesus-Christ n'étoit pas né d'une Vierge, &c. Parmi les Pères, qui ont fortement combattu ces erreurs, S. Jérôme, S. Ambroise, & S. Augustin, se sont le plus distingués. Ils furent condamnés dans un Concile tenu à Rome, l'an 390, sous le Pape S. Sylvestre. L'Empereur Théodose fit contre eux des Loix très-sévères. Ces mêmes erreurs ont été presque toutes condamnées de nouveau par le Concile de Trente, en la Personne des Protestans.

JOURS. (Observation des) L'observation des Jours heureux ou malheureux, ou de certains tems, est défendue, & réputée parmi les inventions du Démon, qui tâche de se jouer des ames qui se prêtent à leurs suggestions, & de les engager dans des erreurs ridicules. Les Saints Pères ont condamné cette sorte de superstition. « Ne savez vous pas, dit Saint Chrysostome, que S. Paul a dit aux Galates: Puisque vous observez les jours, les tems, les années, je crains d'avoir travaillé

» inutilement parmi vous. Gal. 4. C'est une folie de
 » croire que si un seul jour a été heureux, toute l'an-
 » née sera remplie de prospérités. . . . Les jours ne sont
 » bons ni mauvais en eux-mêmes; c'est notre vigilance
 » ou notre lâcheté, qui les rend différens à notre égard.
 » Le jour que vous emploierez dans les bonnes œuvres
 » vous sera heureux; mais vous n'y trouverez que des
 » malheurs & des peines, si vous l'employez à offenser
 » Dieu. *Si justitiam feceris, bonus tibi dies erit*, Saint
 » Chrysost. *Homil. in eos qui novilunia observ.* Ceux-
 » là observent les jours, dit S. Ambroise, qui disent
 » par exemple, *Il ne faut pas se mettre en chemin de-*
 » *main; après demain on ne doit commencer aucun ou-*
 » *vrage*; & donnent ainsi dans une erreur encore plus
 » grande, S. Ambr. *in cap. 4. Ep. ad Gal.* Le Pape
 » Nicolas I dit, que les observations des jours & des
 » heures, aussi-bien que les augures, sont des œuvres du
 » Démon, auxquelles nous avons renoncé dans notre
 » Baptême, Nic. I. *ad Consult. Bulgar. art. 35.*

JUBILÉ. Le mot Jubilé vient du mot latin *Jubilum*, qui signifie: Cri de joie. Le Jubilé est une Indulgence extraordinaire, par le moyen de laquelle on peut recevoir une pleine rémission de la peine temporelle due à nos péchés.

Le Pape Sixte IV est le premier, qui, en 1475, ait donné le nom de Jubilé à cette Indulgence, parcequ'elle a quelque rapport avec le Jubilé des Juifs. Car par la Loi de Dieu, les Juifs qui avoient vendu ou engagé leurs héritages, rentroient en possession de leurs biens chaque cinquantième année: & ceux d'entre eux que la nécessité avoit réduits à se rendre Esclaves à d'autres Juifs, reprenoient leur liberté cette année-là, qui s'appelloit l'année du Jubilé.

On rapporte la forme du Jubilé des Chrétiens dans la forme que nous l'avons, & fixée à des certains tems, au Pape Boniface VIII, comme on le peut voir par la Bulle *Antiquorum* de ce Pape, & qui accordé une Indulgence plénierie à la centième année de chaque siècle, laquelle on appelle Jubilé, à cause des avantages extraordinaires dont il l'accompagna. Ensuite le Pape Clement VI ordonna que le Jubilé seroit célébré tous

les cinquante ans, afin qu'il y eut un plus grand nombre de gens qui pussent le gagner. Le Pape Paul II, par la même raison de la brièveté de la vie, établit, par une Bulle, que le Jubilé seroit célébré de vingt-cinq en vingt-cinq ans. Alexandre VI, & ses Successeurs, afin de donner moyen à un plus grand nombre de Fideles de profiter du Jubilé, les ont dispensés d'aller à Rome, & ont permis à chacun de le gagner dans son Diocèse, en observant les choses prescrites dans leurs Bulles. A l'égard des Stations que les Papes ont coutume de prescrire pour gagner le Jubilé, il est constant que cet usage est très-ancien dans l'Eglise, selon le témoignage même de Tertullien, dans son Livre du Jeûne, ch. 10 ; car il dit que, de même que les Soldats sont exacts à garder leur poste, de même les Chrétiens se tenoient certains jours dans les Eglises, afin de veiller davantage sur eux-mêmes. 1°. Que ces Stations se faisoient particulièrement les Mercredis & les Vendredis ; que les Fideles y demeuroient jusqu'à trois heures après midi, & qu'on les faisoit à jeun.

Le Jubilé est pour toute l'Eglise, & il n'y a que le Pape qui en puisse donner. Outre l'avantage que les Fideles ont par la grace du Jubilé, & qui consiste dans la rémission des peines canoniques, l'Eglise en accorde ordinairement aux Fideles plusieurs autres exprimés dans la Bulle ; 1°. le pouvoir de choisir tel Confesseur qu'on veut, entre ceux qui sont approuvés par l'Ordinaire. 2°. Le Confesseur peut absoudre de toutes les Censures & de tous les Cas réservés. 3°. Il peut changer la plupart des Vœux, lorsque la Bulle du jubilé accorde ce pouvoir, &c. Mais l'Eglise n'entend pas, par la concession du Jubilé, dispenser les Fideles de satisfaire à Dieu pour leurs péchés : elle prétend seulement nous donner un moyen de suppléer à notre foiblesse ou à notre impuissance, lorsque nous ne pouvons satisfaire à Dieu comme nous le voudrions & comme nous le devrions.

Tout ce qu'on pourroit dire sur l'Indulgence du Jubilé, est au fond la même chose que ce qui a été dit sur la matière des Indulgences. *Voyez Indulgence.*

JUDITH. Livre de l'Ecriture Sainte. C'est l'Histoire

cou-
plo-
est
uit-
toit
Sa-
ems.
nem
ne-
dé-
tion
don
&
roit
que
la-
gna-
nu
ure-
gé-
de
nde
du
ntes
im.
g. 2.
bunt
for-
exe-
ita-
m &
con-
ve.
Sol
ca-
Tunc
gent
niten-
ne
&

congregabuntur ante eum omnes gentes & separabit eos ab invicem sicut Pastor segregat oves ab hædis, Math. 25. *Omnes nos manifestari oportet ante Tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit sive bonum, sive malum*, 2. Cor. 5. *Expectantes beatam spem & adventum gloriæ magni Dei & Salvatoris nostri Jesu Christi*, Tit. 2. *Expectantes & properantes in adventum dei Domini, per quem Cæli ardentes solventur & elementa ignis ardore tabescent*, 2. Pet. 3.

Les signes qui précéderont le Jugement dernier nous sont aussi marqués par l'Écriture. 1°. Il faut que l'Evangile soit prêché par tout le monde : *Prædicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe*, Math. 24. Le second signe est celui que S. Paul appelle *Discessio*, ce que les Interpretes entendent de l'Apostasie d'une infinité de Chrétiens, qui, séduits par l'Antechrist, abandonneront la vérité. Le troisième, la venue du Prophète Elie, qui convertira les Juifs. *Ecce ego mittoam vobis Eliam Prophetam, antequam veniat dies Domini magnus & horribilis*, Malach. 4 ; car cette conversion est prédite par le Prophète Malachie, c. 4. 6 ; par le Prophète Zacharie, 12. 10 ; & par S. Paul, *Rom. 11. 24.*

3°. L'Antechrist emploiera, pour attirer les Hommes à lui, des Hommes trompeurs ; mais ce sera Jesus-Christ même qui l'exterminera en venant pour juger les Hommes ; & ce sera alors qu'arrivera la Réurrection.

4°. Jesus-Christ viendra pour juger les Vivans & les Morts : *Constitutus est à Deo judex Vivorum & Mortuorum*, Act. 10. par les Vivans, on doit entendre ceux qui seront encore en vie lors du dernier avènement de Jesus-Christ, & qui cependant mourront, mais ressusciteront aussi-tôt après pour être jugés. C'est ainsi que l'explique Saint Augustin, à l'occasion de ces paroles de Saint Paul : *Nos qui vivimus, qui relinquimur, simul rapiemur cum illis in nubibus, obviam Christo in aera*, 1. Thess. 4. Car, dit ce Saint Docteur, puisque tous les Hommes ressusciteront, selon les paroles du même Apôtre, & qu'on ne peut ressusciter qu'on ne meure, il s'ensuit que ceux qui seront vivans, mourront pour ressusciter aussi-tôt après, de *Civit. l. 20, c. 20.*

5^e. Les Apôtres jugeront avec Jesus-Christ, selon la promesse qu'il leur en a faite : *Sedebitis & vos super sedes duodecim, judicantes tribus Israël*, Math. 19. Tous comparoîtront devant Jesus-Christ : les actions de tous les Hommes seront examinées à la rigueur ; ce que l'Ecriture exprime ainsi : *Libri aperti sunt*, &c. Apoc. 20. Dieu, selon le Prophète Malachie, convaincra chacun de ce qu'il aura fait : *Accedam ad vos in judicio & ero testis velox maleficis & adulteris & perjuris*, &c. c. 3. Ensuite se fera la séparation des Bons d'avec les Méchans, Math. 25. L'embrasement du Monde suivra cette terrible séparation. Et dans le bruit d'une effroyable tempête, dit l'Apôtre S. Pierre, les Cieux passeront, les Elémens se dissoudront, & la Terre, avec tout ce qu'elle contient, sera consumée par le feu, & le Monde reprendra ensuite une face toute nouvelle : *Elementa vero calore solventur, terra autem & quæ in ipsa sunt opera exurentur Novos vero Cælos & novam Terram secundum promissa ipsius expectamus in quibus justitia habitabit*. 2. Pet. 3. H. 65. 17.

JUGEMENT PARTICULIER (le) est de foi, c'est à dire que ceux qui meurent sont jugés dès le moment de leur mort. L'Âme comparoit aussi-tôt devant le Tribunal de Jesus-Christ, pour rendre compte de tout ce qu'elle a fait de bien ou de mal en cette vie. Cette doctrine est fondée sur l'Ecriture : *Statutum est*, &c. sur les propres exemples cités par Jesus-Christ même : *Factum est autem ut moreretur mendicus, & portaretur ab Angelis in sinum Abraham, mortuus est autem dives & sepultus est in inferno*, Luc 16. *Hodie mecum eris in Paradiso*, dit-il au bon Larron : *Statutum est hominibus semel morti, post hoc autem judicium*, Heb. 9. 27. Rom. 14. 10. 2. Cor. 5. 10.

2^e. Lorsque l'Homme comparoit devant Dieu, il est examiné sur les péchés qu'il a commis par pensée, par parole, par action, par omission ; sur les mauvais exemples qu'il a donnés, sur les péchés auxquels il a participé ; en un mot, sur les devoirs généraux, particuliers & personnels qu'il a dû remplir : & c'est, non sur les maximes du monde & les faux préjugés qu'il est jugé, c'est sur la vérité éternelle, sur la parole de Dieu, sur l'E-

vangile. La preuve de cette doctrine est fondée sur l'Ecriture : 1. Cor. 5. 10. Apocal. 20. 12. Eccles. 12. 14. Mat. 25. 30. Rom. 2. 5. Galat. 6. 5. 2. Jacob. 13. 1. Pet. 4. 5. Joan. 12. 48. &c.

JUGEMENT TEMERAIRE (le) est en soi un péché, il devient même grief, lorsqu'en matiere de conséquence, & avec une pleine délibération, nous jugeons, c'est-à-dire, nous tenons pour certain que le Prochain est coupable de quelque crime, quoique nous n'en soyons pas assurés de maniere à ne pouvoir nous tromper. L'Ecriture & les Peres le condamnent comme tel : *Nolite judicare*, dit Jesus-Christ, *ut non judicemini : in quo enim judicio judicaveritis, judicabimini* ; Math. 7. *Qui detrahit fratri*, dit S. Jacques, *aut qui judicat fratrem suum, detrahit legi & judicat legem*, Jacob. 4. *Cum aliquis*, dit S. Thomas, *pro certo malitiam alterius æstimat ex levibus indiciis, & hoc, si sit de aliquo gravi, est peccatum mortale. Cum aliquis judex*, dit-il encore, *ex suspitione procedit ad aliquem condemnandum, & hoc directe ad injustitiam pertinet, unde est peccatum mortale*, S. Th. 2. 2. qu. 60. art. 3. Les raisons que donnent les Théologiens de la griéveté de ce péché, sont que l'on ne porte point d'ordinaire ces sortes de Jugemens, que l'on n'ait du mépris ou de la haine pour le Prochain. 2°. Que ce péché est directement opposé à la justice ; ainsi on est obligé d'interpréter favorablement les doutes que l'on a sur les actions du Prochain.

JUGES. Livre de l'Ecriture-Sainte. Il est ainsi appelé, parceque les principaux Magistrats des Israélites, avant l'établissement des Rois, s'appelloient ainsi. On y voit l'état de cette République depuis la mort de Josué jusqu'à celle de Samson, & les diverses servitudes par lesquelles Dieu châtoit son Peuple. On y trouve quelques exemples qui font voir combien les Israélites étoient portés à l'idolâtrie, même avant le tems de leurs servitudes.

JUIFS. (les) Ils étoient originairement le Peuple de Dieu, les Enfans d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, avec lesquels il avoit fait alliance. C'étoit à eux que les promesses du Messie furent faites : ils furent les Dépositaires de la Loi de Dieu, des Prophéties, de la vraie Religion ;

mais ayant interprété tout ce qui étoit dit des triomphes & de la gloire du Messie, dans un sens charnel & grossier, ils se figurèrent que le Messie, qui devoit venir, les affranchiroit du joug des Gentils; ils méconnurent Jesus-Christ pour le Messie, & devinrent ses propres persécuteurs, jusqu'à le faire mourir sur une Croix. Cependant l'Evangile leur fut prêché avant qu'il le fut aux Gentils; mais la plus grande partie de ce Peuple, à l'exception d'un très-petit nombre, rejetta la Prédication des Apôtres, & demeura dans son obstination & son incrédulité. Ils devinrent les premiers Persécuteurs des premiers Chrétiens. Mais ils ne tarderent pas à éprouver tous les fléaux dont Dieu les avoit menacés. Ils cessèrent d'être le Peuple de Dieu; les Gentils furent appelés à leur place pour être les Héritiers du Royaume Eternel, que les Juifs avoient rejeté. Leur Ville fut prise, sacagée & brûlée, après le siège le plus horrible qui fut jamais; leur Temple, détruit & ruiné de fond en comble; tout leur Pais ruiné. Une multitude innombrable de ce Peuple fut exterminée par les Romains; & ceux qui échappèrent, furent dispersés par toute la Terre, où ils subsistent, selon les paroles du prophète Osée, & subsisteront jusqu'à la fin des siècles, sans Roi de leur Nation, sans Temple, sans Autel, sans Sacrifice. *Dies, multos sedebunt Filii Israël sine Rege, sine Principe & sine Sacrificio & sine Altare... Et post hæc revertentur Filii Israël, & quærent Dominum Deum suum & David regem suum, & parebunt ad Dominum, & ad bonum ejus in novissimo dierum*, Osée, 3. 5.

De sorte qu'on peut dire que cette Nation, toujours opprimée dans tous les lieux de la terre, & jamais anéantie, porte le double caractère d'une réprobation & d'une protection visible. Leur aveuglement même est marqué dans les Saintes Ecritures, ainsi que leur longue captivité décrite & circonstanciée. Jesus-Christ lui-même a prédit la destruction du Temple & de la Ville de Jérusalem, comme le châtiment de l'ingratitude des Juifs à son égard, & du refus qu'ils faisoient de croire en lui. Ainsi la Religion Chrétienne peut seule rendre raison de l'état des Juifs, & leur état rend un témoignage toujours subsistant à la Religion Chrétienne. En

effet leur dispersion par toute la Terre a même contribué à la conversion des Gentils ; car ils ont porté partout les Livres Saints dans lesquels les Gentils ont trouvé les Prophéties de tout ce qu'ils voyoient arriver ; & leur opposition au Christianisme , jointe à leur attachement pour ces mêmes Livres , a été une preuve à la portée de tout le monde de la vérité des Prophéties. Les Gentils sont cet Olivier sauvage , comme dit S. Paul , Rom. 11. 24. qui a été enté sur les Juifs , dont les branches ont été retranchées à cause de leur incrédulité. Mais ce n'est que pour un tems que les Juifs ont été abandonnés : le voile qu'ils ont devant les yeux , & qui les empêche de voir l'accomplissement des Prophéties , se dissipera à la fin du monde ; & sortant comme d'une profonde léthargie , ils verront qu'ils ont attendu inutilement un autre Messie que J. C. Alors , dans un esprit de pénitence & de componction , & par les exhortations du Prophète Elie , ils se tourneront vers celui que leurs Peres ont crucifié , & deviendront ses plus fideles Adorateurs. *Effundam super domum David , & super habitatores Jerusalem spiritum gratiae , & precum , & aspiciant ad me quem confixerunt , & plangent eum planctu quasi super unigenitum* , Zachar. 12. 10. *Domui Juda miserebor , & salvabo eos in Domino Deo suo* , Osée. 1. 7. *Eccce ego mittam vobis Eliam Prophetam antequam veniat dies Domini magnus & horribilis , & convertet cor Patrum ad Filios & cor Filiorum ad Patres eorum* , Malach. 4. 5.

Elias quidem venturus est & restituet omnia , Matth. 17. 10. Voyez S. Augustin , de Civit. Dei , l. 18. c. 28. l. 20. c. 29. S. Jérôme , in cap. 4. Malach. sub fin. S. Grégoire , Moral. in Job. l. 2. c. 23.

JUREMENT. Voyez les articles Blasphème & Serment.

JUSTICE DE DIEU , (la) est un de ses attributs , & elle n'éclate pas moins que sa miséricorde ; car l'idée seule de Dieu renferme nécessairement celle de Justice : *Iustus Dominus & justitiam dilexit* , Ps. 10. Cette Justice en Dieu consiste à donner à chaque créature , non ce qu'il lui doit , puisqu'il ne doit rien à personne , mais ce qu'exige la nature & la condition de chaque chose

pour arriver à la fin que Dieu lui a prescrite. Toutes les satisfactions que l'Eglise a établies dans l'imposition des pénitences aux Pécheurs, ne l'ont été que pour leur donner les moyens de satisfaire à la Justice de Dieu. Il est vrai que l'Homme n'est pas capable par lui-même de satisfaire à la Justice de Dieu ; mais il le peut en s'unifiant à Jesus-Christ qui a satisfait pour nous, & dont la satisfaction donne le prix aux nôtres.

JUSTICE (la) est une des quatre Vertus Cardinales. Les Théologiens & les Jurisconsultes définissent la Justice proprement dite, une volonté constante & perpétuelle de rendre à autrui ce qui lui appartient. 1°. Une volonté ; car pour faire une action de Justice, il faut la faire avec détermination & avec dessein, la considérant comme juste. 2°. Constante & perpétuelle, c'est-à-dire, qu'elle doit naître d'une détermination fixe & arrêtée, de rendre à autrui en toute occasion ce qui lui appartient, & non par quelque motif étranger au principe de la Justice. 3°. La justice a pour objet, non ce qu'on se doit à soi-même, mais ce qu'on doit aux autres Hommes ; car ce qu'on se doit à soi-même appartient plutôt à la vertu de Tempérance qu'à la Justice proprement dite. Ces termes de la définition, *ce qui lui appartient*, supposent qu'il y a des choses sur lesquelles le Prochain a droit, qui sont, comme on dit, de son domaine, & qu'on ne peut lui ôter sans lui faire tort ; en sorte qu'on ne peut rentrer dans l'ordre & accomplir la Justice qu'en restituant au Prochain ce qui lui appartient de droit : & c'est ce qui fait la matière de la Justice proprement dite.

On distingue deux sortes de Justice. 1°. La Justice distributive. C'est celle qui fait qu'on distribue avec égalité & suivant les forces, les facultés & les mérites d'un chacun, les emplois, les dignités, les charges publiques, les récompenses, &c. 2°. La commutative, est celle qui conserve à un chacun ce qui lui appartient, & où l'on partage avec égalité tout ce qu'on se donne réciproquement comme dans les contrats & autres actes. L'objet de la Justice, sont les actions par lesquelles on rend à chacun son droit. Le sujet de la Justice, sont les personnes entre lesquelles il y a lieu de rendre la justice. Ainsi, 1°. entre Dieu & la Créature, il y a une Justice quoiqu'imparfaite

à la vérité. Ce qui fait dire aux Saints Peres, que celui qui pèche est coupable d'injustice envers Dieu, parceque n'observant pas sa Loi, ou la violant, il ne lui rend pas l'obéissance que la Créature doit à son Créateur & à l'Etre suprême : il en est de même d'un Fils à l'égard de son Pere, d'un Serviteur par rapport à son Maître.

Le fondement de la Justice, c'est le domaine ou le droit qu'on a sur une chose, dont on peut disposer comme de la sienne propre, & dont on peut se servir à tout usage, mais non à un usage défendu par la Loi.

JUSTIFICATION (la) est le changement d'état qui se fait dans l'Homme, lorsque d'Enfant du vieil Adam, il passe dans l'état d'adoption de Dieu, par J. C. le nouvel Adam. En un mot, c'est un renouvellement intérieur de notre ame par lequel nous sommes rendus agréables à Dieu, de pécheurs que nous étions auparavant.

Les Peres du Concile de Trente ont expliqué cette matiere avec une lumiere admirable & digne des siècles de l'Eglise les plus éclairés. Pour entendre la Doctrine de la justification, disent ces Peres, il est nécessaire de reconnoître que tous les Hommes, ayant perdu l'innocence dans la prévarication d'Adam, & étant devenus Enfans de colere par la nature, Eph. 11. 3. étoient devenus jusqu'à un tel point esclaves du péché, & sous la puissance du Démon, que non-seulement les Gentils n'avoient pas le pouvoir de s'en délivrer, ni de se relever par les forces de la nature, mais les Juifs mêmes ne le pouvoient faire par la Lettre de la Loi de Moïse, quoique le libre arbitre ne fût pas éteint en eux : mais seulement affoibli.

D'où il est arrivé que le Pere céleste, le Pere des miséricordes & le Dieu de toute consolation, qui même avant la Loi avoit promis son Fils J. C. & qui ensuite dans le tems de la Loi l'avoit déclaré à plusieurs Saints de l'ancien Testament, l'a enfin envoyé aux Hommes, lorsque les tems ont été accomplis, & pour racheter les Juifs qui étoient sous la Loi, & pour faire que les Gentils, qui ne cherchoient point la justice, parvinssent à la justice ; & qu'ainsi tous fussent rendus Enfans adoptés.

C'est lui que Dieu a proposé pour être, par la foi que nous aurions en son sang, la propitiation pour nos péchés, & non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde.

Mais encore qu'il soit mort pour tous, tous néanmoins ne reçoivent pas le bienfait de sa mort, mais seulement ceux auxquels le mérite de sa passion est communiqué. Car de même que les Hommes ne naîtroient pas injustes & coupables, s'ils ne tiroient leur origine de la race d'Adam, de qui ils ont contracté l'injustice qui leur devient propre; de même s'ils ne renaissent en J. C. ils ne seroient jamais justifiés, puisque c'est par cette renaissance, en vertu du mérite de sa passion, que la grace par laquelle ils sont justifiés, leur est donnée.

Or, continuent les Peres, la justification n'est pas seulement la rémission des péchés, mais aussi la sanctification & le renouvellement de l'Homme intérieur, par la réception volontaire de la grace & des dons qui l'accompagnent. D'où il arrive que l'Homme d'injuste devient juste, & ami, d'ennemi qu'il étoit, pour être, selon l'espérance qui lui en est donnée, héritier de la vie éternelle.

Cette justification, si on en recherche les causes, a pour cause finale la gloire de Dieu & de Jesus-Christ, & la vie éternelle; pour cause efficiente, Dieu même, en tant que miséricordieux, qui lave & sanctifie gratuitement par le sceau & l'onction de l'Esprit saint, promis par les Ecritures, qui est le gage de notre héritage; pour cause méritoire, elle a N. S. J. C. son très-cher & unique Fils, qui, par l'amour extrême dont il nous a aimés, nous a mérité la justification, & satisfait pour nous à Dieu son Pere, par sa très-sainte passion sur la croix, lorsque nous étions ses ennemis; pour cause instrumentelle, elle a le Sacrement de la foi, sans laquelle personne ne peut être justifié; enfin, son unique cause formelle est la justice de Dieu, non la justice par laquelle il est juste lui-même, mais celle par laquelle il nous justifie, c'est-à-dire, de laquelle étant gratifiés par lui, nous sommes renouvelés dans l'intérieur de notre ame, & non-seulement nous sommes réputés justes, mais nous sommes avec vérité nommés tels, & le sommes en effet, recevant la justice en nous, chacun selon sa mesure,

& selon le partage qu'en fait le Saint-Esprit, comme il lui plaît, & suivant la disposition propre & la coopération d'un chacun.

Car, quoique personne ne puisse être juste que celui auquel les mérites de la Passion de Notre Seigneur sont communiqués, il faut entendre, que cette justification se fait, en sorte que par le mérite de cette même passion, la charité de Dieu est aussi répandue dans les cœurs de ceux qui sont justifiés, & y est inhérente. D'où vient que dans cette justification, l'Homme, par J. C. dans lequel il est enté, reçoit aussi tout ensemble, avec la rémission des péchés, tous ces dons infus, la foi, l'espérance & la charité; car si l'espérance & la charité ne se joignent à la foi, elle n'unit pas parfaitement avec J. C. ni elle ne rend pas l'Homme un membre vivant de son corps. C'est ce qui a donné lieu à ces vérités, que la foi sans les œuvres est morte & inutile; & aussi qu'en J. C. ni la circoncision, ni l'incirconcision ne servent de rien.

Les Hommes étant donc ainsi justifiés & faits domestiques & amis de Dieu, s'avancent de vertu en vertu, se renouvellent de jour en jour; c'est-à-dire, qu'en mortifiant les membres de leur chair, & les faisant servir à la piété & à la justice, pour mener une vie sainte dans l'observation des Commandemens de Dieu & de l'Eglise, ils croissent par les bonnes œuvres avec la coopération de la foi, dans cette même justice qu'ils ont reçue par la grace de J. C. & sont ainsi de plus en plus justifiés selon ce qui est écrit: que celui qui est juste soit encore justifié. Et encore, vous voyez que l'Homme est justifié par les œuvres & non-seulement par la foi. C'est enfin cet accroissement de justice que la Sainte Eglise demande, quand elle dit dans ses prières: *Da nobis fidei, spei, & charitatis, augmentum.* Or. Dom. post Pentec.

Les Hommes étant donc justifiés de cette manière, soit qu'ils aient toujours conservé la grace, qu'ils ont une fois reçue, soit qu'ils l'aient recouvrée après l'avoir perdue, il faut leur mettre devant les yeux les paroles de l'Apôtre. Employez-vous de plus en plus dans l'exercice des bonnes œuvres: *Stabiles estote & immobiles, abundantes in opere Domini semper, scientes quod labor*

vester non est inanis in Domino, 1. Cor. 13. 58. Non enim injustus Deus, ut obliviscatur operis vestri, & dilectionis quam ostendistis in nomine ipsius, Heb. 6. 10. Nolite itaque amittere confidentiam vestram, quæ magnam habet remunerationem, ibid. 10. 35.

C'est ainsi qu'il faut parler de la vie éternelle à ceux qui travaillent utilement jusqu'à la fin de la carrière, & qui espèrent en Dieu, en la leur faisant voir & comme une grace promise aux Enfans de Dieu, par miséricorde, à cause de J. C. & comme une récompense qui, selon la promesse de Dieu même, doit être fidelement rendue à leurs bonnes œuvres & à leurs mérites. C'est cette couronne de justice, que l'Apôtre disoit lui être réservée, après sa course & son combat, & lui devoir être rendue par le juste Juge, & non-seulement à lui, mais à tous ceux qui aiment son avènement.

En effet, J. C. lui-même influant, pour ainsi dire, & répandant continuellement sa vertu dans ceux qui sont justifiés, comme le chef dans ses membres, & le sep de la vigne dans ses branches, & cette vertu précédant, accompagnant & suivant toujours leurs bonnes œuvres, qui, sans elle, ne pourroient être en aucune manière agréables à Dieu, ni méritoires, il faut croire après cela, qu'il ne manque plus rien à ceux qui sont justifiés, pour être censés avoir, par ces bonnes œuvres faites en la vertu de Dieu, pleinement satisfait à la Loi divine selon l'état de la vie présente, & avoir véritablement mérité la vie éternelle, pour l'obtenir en son tems, pourvu toutefois qu'ils meurent dans la grace. Nous ne prétendons pas établir par-là, que notre justice nous soit propre comme de nous-mêmes; ni dissimuler & exclure la justice de Dieu; car cette justice, qui est appelée nôtre, parce que nous sommes justifiés par elle, en tant qu'elle est inhérente en nous, est elle-même la justice de Dieu; parce qu'il la répand en nous par les mérites de J. C. *Conc. de Trente, an 1547. sixieme Sess. Decr. sur la Just.*

K

KYRIE ELEISON. Phrase grecque, qui signifie Seigneur, ayez pitié de nous; Jesus-Christ, ayez pitié de nous:

Cette priere se dit dans l'Eglise, en Grec, & non en Latin, par un usage très-ancien, & dont on ne trouve pas le commencement; car dès le sixieme siecle, il paroît que cette usage étoit établi, comme on voit par le Concile de Vaison. *Can. 5.* Il en est de même de quelques mots Hébraïques dont l'Eglise se sert dans les prieres de la Messe, & par une Tradition qui vient des Apôtres: & tels sont les mots, *Amen, Alleluia, Hosanna, sabaoth.* On dit neuf fois le *Kyrie* à la Messe, parceque l'Eglise adresse cette priere trois fois à chaque personne de la très-Sainte Trinité: c'est pour cela que les trois seconds s'adressent à J. C. *Christe eleison.*

L

LANGUE LATINE (la) est celle de l'Eglise dans ses prieres publiques; & quoique cette langue soit inconnue au plus grand nombre des Fideles, l'Eglise en retient l'usage pour de solides raisons. Il est vrai que dans les commencemens de l'établissement de l'Eglise, le service divin étoit célébré en chaque pais dans le langage vulgaire; mais la Langue latine, ayant cessé d'être vulgaire, l'Eglise l'a toujours retenue par-tout, 1^{o.} parceque la Langue latine, quoiqu'elle ne soit pas la Langue vulgaire de tous les Peuples d'Occident, est cependant celle de toutes qui est le plus universellement étendue dans l'Europe, & celle par conséquent dont on se peut servir avec le moins d'inconvénient.

2^{o.} Parcequ'il ne seroit pas possible de changer le langage de l'Eglise dans les prieres publiques, qu'il n'en résulât de grands inconvéniens, savoir de continuel changemens dans ces mêmes prieres. La raison en est sensible: les Langues vivantes changent sans cesse, & souvent le langage d'un Peuple n'est pas le même au bout de cent ans. Ainsi, dans ces changemens continuels, il pourroit se glisser insensiblement des changemens essentiels dans les dogmes de la foi, dont on trouve le dépôt dans les prieres publiques de l'Eglise. Par exemple, en France, surtout dans les Provinces, aux extrémités du Royaume, où le Peuple ne parle point françois, il faudroit célébrer le service divin dans trois ou quatre Langues différentes, &

Et en chacun de ces païs , faire des changemens à proportion que ces Langues changeroient. De-là il s'ensuivroit , que ceux qui vont d'un païs à un autre , n'entendroient rien au service public de l'Eglise : il faudroit être sans cesse occupé à faire des changemens , lesquels ne remédieroient pas à l'inconvénient de parler un langage inconnu , puisque les Etrangers n'y entendroient rien. Toutes ces raisons & bien d'autres , que les personnes intelligentes doivent sentir , ont été cause que les anciennes Langues , savoir la Grecque & la Latine , se sont conservées dans le Service public de l'Eglise dans tous les païs du monde ; parcequ'en effet , outre qu'elles semblent pour ainsi dire devoir être immortelles , & qu'elles sont la clef des sciences , elles portent un caractere d'antiquité & de majesté , qui les rendent respectables & dignes de servir d'organe aux Fideles , pour publier les louanges de Dieu & lui adresser leurs prieres.

LARCIN. (le) En général est une usurpation que l'on fait injustement de ce qui appartient au Prochain , & contre sa volonté. Il est de plusieurs especes : le simple larcin est quand on prend le bien du prochain secretement : la rapine , c'est quand on le prend à son sçu & avec violence , comme font les Voleurs de grands chemins : le peculat est le vol des deniers publics : le sacrilege est celui d'un bien destiné au service de Dieu. Le larcin est défendu par la Loi naturelle , en ce qu'il est renfermé dans le précepte de ne point faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous fût fait. Il l'est encore par le septieme Commandement de Dieu : *Non furtum facies.*

Ce crime se commet de plusieurs manieres : 1°. En refusant de payer les Ouvriers & Domestiques , de ce qui leur est dû. 2°. En fraudant les Droits dûs au Prince , ou à l'Eglise. 3°. Il se commet encore par les injustices que les juges & les autres Officiers de la justice font dans l'exercice de leurs fonctions ; par les tromperies des Debitteurs envers leurs Créanciers pour éviter de payer. 4°. En faisant un commerce usuraire. Le larcin en soi , doit être mis au nombre des péchés mortels ; car dans l'Ecriture , il est mis au nombre des péchés , pour lesquels Dieu a fait paroître une plus grande averfion ; *Maledictum & mendacium & homicidium & furtum.* Osée. 4.

Nec erit in domo tua modius major & minor ... abominatur enim Dominus Deus tuus eum qui facit hæc. Deut. 25. Nolite errare, neque fornicarii, neque adulteri, neque fures ... neque rapaces regnum Dei possidebunt. 1. Cor. 6.

Cependant si la matiere dérobée est de si peu de conséquence, qu'elle n'ait causé aucun dommage au Prochain, les Théologiens disent que ce n'est qu'un péché véniel; mais l'intention & la volonté mettent aussi de la différence dans ce péché, quoique le vol soit léger.

2°. La nécessité extrême, & réellement telle, dispense légitimement de l'observation de ce précepte en certaines circonstances, c'est-à-dire, qu'on peut prendre seulement de quoi soulager son besoin; mais pour que cette nécessité soit telle, il faut que la personne soit en danger de mourir, si elle n'est secourue, & qu'elle ne puisse pas trouver d'autre moyen de subvenir à son besoin.

Cette décision des Théologiens est fondée sur l'Écriture: *Non est grandis culpa, cum quis furatus fuerit ut esurientem impleat animam. Prov. 6.* Lorsque les Disciples de J. C. prirent & mangèrent des épis de bled, le Sauveur déclara aux Pharisiens qu'ils étoient innocens de ce péché, parcequ'ils étoient pressés de la faim: *Numquid legistis quid fecerit David, quando necessitatem habuit & esuriit ipse, Marc 2.* Saint Augustin dit que les Juifs ne trouverent point à redire que les Disciples du Fils de Dieu eussent fait cette action, mais ils se plaindroient seulement de ce qu'ils l'avoient faite un jour de Sabat: *de Sabbato potiusquam de furto Judæi calumniati sunt. S. Augustin, l. unic. de op. Monac. c. 23. 2°.* Tout Homme, qui le peut, est obligé en conscience, de nourrir celui qui meurt de faim, & qui ne peut, dans le moment où sa vie est en danger, avoir du secours d'ailleurs; car, comme il est dit dans le Canon, celui-là est censé avoir tué un autre qui ne l'a pas secouru dans une extrême nécessité: *Si non paveris, occidisti.* Ainsi celui qui a pris le bien d'autrui, c'est-à-dire, les choses nécessaires pour sauver sa vie dans cette circonstance a pu & a dû croire que le Maître y consentiroit, & par conséquent n'a point commis de larcin. *Dist. 86;* mais il faut pour cela que la nécessité soit non-seulement grie-

ve, mais évidemment extrême, & que celui qui prend le bien d'autrui fût réellement en danger de mourir de faim.

2°. Une femme qui prend quelque somme notable du bien de la Communauté sans l'aveu de son Mari, pèche contre ce précepte, parceque l'administration des biens des personnes mariées appartient au Mari.

3°. Les Enfans de famille lorsqu'ils prennent du bien de leurs Peres & Meres, sont coupables de larcin : *Qui subtrahit aliquid à patre suo & à matre, & dicit, hoc non est peccatum, particeps homicidæ est.* Prov. 28 ; & ils péchent mortellement, dit Saint Antonin, si le Pere en reçoit un préjudice notable.

4°. Les Domestiques, Serviteurs, & tous ceux qui sont convenus de prix avec quelqu'un, commettent un larcin, lorsqu'ils prennent quelque chose qu'ils ont à leur Maître, sous prétexte que leurs gages, ou salaires, sont trop modiques, ou parcequ'ils auroient peine à se faire payer.

5°. Les Pasteurs & Bénéficiers qui dissipent les revenus des Benéfices en dépenses frivoles, de la table, ou du jeu, ou du luxe, ou à faire des réserves, ou à enrichir leurs Parens, commettent un larcin, parcequ'ils ne sont que les Dispensateurs des aumônes dont la libéralité des Fideles les a rendus Dépositaires.

6°. Ceux qui refusent de payer les Dîmes & les Droits dûs à l'Eglise, c'est-à-dire, les contributions que les Fideles peuvent être obligés de faire pour la subsistance des Prêtres, l'entretien des Eglises, & les œuvres de charité envers les Pauvres.

7°. Ceux qui sont complices de vol se rendent coupables de ce crime. On peut l'être de neuf manières. 1°. En le commandant : 2°. en le conseillant : 3°. en y consentant : 4°. en y applaudissant : 5°. en recelant le Voleur ou les choses volées : 6°. en aidant à le faire, comme de tenir l'échelle au Voleur : 7°. en ne le dissuadant pas par des avis ou conseils, ou des ordres, si on en a le droit : 8°. en ne s'y opposant pas quand on peut l'empêcher : 9°. en ne découvrant par la chose, lorsqu'on y est obligé, comme des Serviteurs qui sauroient qu'on vole leur Maître.

LATRAN. (premier Concile de) C'est le neuvieme général. Il fut tenu, à Rome, l'an 1123, sous le Pape Calixte II, Henri V, étant Empereur d'Allemagne : plus de trois cens Evêques s'y trouverent. L'objet de ce Concile fut la paix de l'Eglise, qui étoit troublée depuis plus de quarante, cinq ans, par la contestation entre le Pape & l'Empereur, au sujet des Investitures : on entend par ce mot le droit de nommer aux Bénéfices & d'en faire la Collation. Les Empereurs prétendoient avoir ce droit : les Papes le leur dispuoient. Cependant Calixte & Henri convinrent de terminer leurs différends sur ce point, & ce Concile fut tenu en partie pour confirmer l'abrogation des investitures. On y agita aussi les moyens de retirer la Terre-Sainte de la puissance des Infideles, & on y travailla à rétablir la discipline Ecclésiastique, considérablement affoiblie par la longueur & la multitude des Schismes.

Il fut convenu que l'Empereur se trouveroit présent aux Elections qui se feroient dans l'Empire, & que le droit de percevoir les fruits des Bénéfices pendant la vacance d'iceux, appelé Droit de Régale, appartiendrait à l'Empereur dans les terres de son obéissance. Ce Concile n'a point de Tableau dans la Bibliothèque du Vatican.

LATRAN. (Second Concile de) C'est le dixieme général. Il fut tenu, à Rome, l'an 1139, sous le Pape Innocent II. & Conrad II étant Empereur. Il s'y trouva près de mille Evêques. Ce Concile fut tenu pour appaiser les Schismes de Pierre de Lion, pour condamner les erreurs des Petrobusiens, & pour rétablir la discipline de l'Eglise. Voyez Petrobusiens. Ce Concile n'a ni Inscription ni Tableau dans la Bibliothèque du Vatican.

LATRAN. (Troisieme Concile de) Onzieme Concile général. Il fut tenu l'an 1179, sous le Pape Alexandre III, Frederic I étant Empereur. Il y eut environ trois cens Evêques. L'objet de ce Concile fut de trouver les moyens de faire cesser les maux qu'avoient causés les Schismes, & les Ordinations faites par les Anti-Papes : le Concile les déclara nulles. 1°. Les erreurs des Vaudois touchant les Sacremens & la puissance de l'Eglise y furent prof-

rites; & on y travailla à réformer les mœurs que l'usure, la simonie & les autres vices avoient infectées. Il est dit dans l'inscription de ce Concile, que l'on voit dans la Bibliothèque du Vatican : *Que les erreurs des Vaudois & des Cathares y ont été condamnées, les Tournois défendus, & la discipline de l'Eglise rétablie parmi les Ecclésiastiques & les Laïcs.*

LATRAN. (Quatrième Concile de) Douzième Concile général. Il fut tenu l'an 1215, le Pape Innocent III y présida : il y avoit deux Patriarches, celui de Constantinople & celui de Jérusalem; 71 Archevêques; 416 Evêques; plus de 800 Abbés. Le célèbre Saint Dominique, Instituteur de l'Ordre des Freres Prêcheurs, y assista. Ce Concile fut assemblé pour condamner les erreurs de plusieurs Hérétiques, & entr'autres le livre de l'Abbé Joachim, dans lequel ce dernier avoit accusé mal à propos d'erreur un article du Livre des sentences de Pierre Lombard, touchant la doctrine de la Trinité. On y fit quelques Décrets pour réprimer & punir les Hérétiques. On y publia une Indulgence plénierne en faveur de ceux qui se croiferoient pour la conquête de la Terre-Sainte; & on y fit plusieurs Canons pour la réformation de l'Eglise. L'inscription de ce Concile, qui est dans la Bibliothèque du Vatican, porte : *Que les fausses opinions de l'Abbé Joachim y ont été condamnées; la guerre sainte, pour le recouvrement de Jérusalem, résolue; & les croisades instituées parmi les Chrétiens.*

LATRIE. Culte de Latric. *Voyez* Culte.

LAUDES (les) font la seconde partie de l'Office du Breviaire, & qui vient après Matines. On les appelloit anciennement l'Office du matin : *Laudes matutinae*; parce qu'on les disoit le matin; & on appelloit Office de la nuit ou nocturnes ce que nous appelons aujourd'hui Matines.

LECTEURS. *Voyez* Ordres Mineurs.

LEGAL. Ce mot s'emploie quand on parle de ce qui concerne la Loi de Moïse, par opposition à la Loi de l'Evangile; par exemple; Cérémonie legale.

LETTRES. (les Saintes) On se sert quelquefois de cette expression pour désigner l'Ecriture-Sainte, & on la nomme ainsi par excellence.

LEVITIQUE. Le troisième des cinq Livres de Moïse ; il est ainsi appelé , parcequ'il traite à fond de toutes les fonctions des Lévités. On y voit les cérémonies de la Religion, les différentes sortes de Sacrifice, la distinction des animaux purs & impurs, les diverses Fêtes, l'année du Jubilé, & tout ce qui est arrivé au Peuple de Dieu dans l'espace d'un mois & demi.

LIBERTÉ ou le Libre-arbitre, est une faculté active qu'a la volonté raisonnable de vouloir, ou de ne pas vouloir, d'aimer ou de ne pas aimer, de se déterminer à des choses opposées : *Potentia rationalis ad opposita*. C'est cette indifférence active que les Théologiens disent être, *Positio actus, cum potestate illum non ponendi*, qui fait l'essence de la liberté, & sans laquelle il n'y auroit ni mérite ni démérite. Car pour qu'un acte soit libre, il faut qu'il soit exempt de toute contrainte & nécessité, même délibérée, parceque sans cette indifférence il n'y a plus lieu au choix, c'est-à-dire, à se déterminer pour telle ou telle chose. Ainsi l'Homme est toujours libre pour se porter vers tout bien particulier, soit que la volonté se détermine, ou sous l'impression de la cupidité, ou sous le mouvement de la Grace, c'est-à-dire, que l'Homme conserve le pouvoir de ne vouloir pas ce que Dieu par sa grâce lui fait vouloir. C'est la doctrine du Concile de Trente : *Si quis dixerit liberum arbitrium à Deo motum & excitatum, non posse dissentire si velit, anathema sit.* Sess. 6. Can. 4. Il est vrai que depuis le péché l'Homme est plus enclin au mal qu'au bien par l'assujettissement à la concupiscence : *Videns Deus, quod cuncta cogitatio cordis intenta esset ad malum.* Gen. 6. Cette vérité est confirmée par le Concile de Trente, *sess. 5. Decr. sur le péché origin.* qui dit, que le Libre-arbitre a été affoibli & incliné par le péché, c'est-à-dire, que l'Homme n'a plus la même facilité pour le bien qu'il avoit auparavant, mais il ne jouit pas moins de sa liberté. En effet l'Homme est né libre, & on le prouve 1°. Par l'Écriture : *Non ne si bene egeris, dit le Seigneur à Caïn, recipies : si autem male, statim in foribus peccatum aderit ; sed sub te erit appetitus ejus, & tu dominaberis illius.* Gen. 4. *Testes invoco hodie cælum & terram,* dit Moïse aux Israélites, *quod proposuerim vobis*

vitam & mortem... Elige ergo vitam, ut & tu vivas & semen tuum. Deut. 30. *Deus ab initio constituit Hominem, & reliquit eum in manu consilii sui... Apposuit tibi aquam & ignem, ad quod vuleris porrige manum tuam... Ante Hominem vita & mors, bonum & malum, quod placuerit ei dabitur illi.* Eccli. 15.

2^o. En ce que chacun sent par sa propre expérience que lorsqu'il se porte au bien ou au mal, il le veut bien & qu'il s'y détermine de lui-même sans que rien l'y contraigne & l'y nécessite, de sorte qu'il pourroit ne le pas faire, & même faire le contraire.

En un mot, on doit croire fermement que, quoique la volonté de l'Homme soit flexible vers le mal depuis la chute d'Adam, cette même volonté peut avec le secours de Dieu non-seulement éviter le péché, mais encore faire le bien avec ce même secours. Car n'étant pas capables de former de nous-mêmes aucunes bonnes pensées comme de nous-mêmes, c'est la bonté de Dieu & les mérites de J. C. qui nous en rendent capables. D'un autre côté, l'usage & le pouvoir du Libre-arbitre n'est pas moins véritable : avec lui & le secours de Dieu nous accomplissons sa loi, pour obtenir la vie éternelle, autant qu'il nous est commandé dans l'état présent ; parceque Dieu ne nous ordonne point des choses impossibles. C'est ainsi que nos mérites sont des dons de Dieu, comme premier auteur à qui le mérite & la principale action sont dûs ; mais ce sont aussi nos mérites, parceque nous sommes les coopérateurs de Dieu qui aide notre faiblesse, qui a promis la récompense à chacun selon ses œuvres. Et ces œuvres ne sont pas seulement des témoignages, des exemples, des signes & des fruits de la foi, mais encore de l'espérance & de la charité, qui augmentent nos mérites par le moyen desquels nous pouvons avoir confiance en J. C. à cause de sa grace & de sa promesse. *De l'instr. de la Faculté de Théolog. de Paris pour répond. aux douze articles des Protestans.*

LIBERTÉ DE JESUS-CHRIST. Jesus-Christ a été libre & en tant que Dieu & en tant qu'Homme ; & son humanité étoit libre par sa nature : car la liberté est une perfection de l'humanité, & enferme un empire sur les actions : ainsi elle convient à J. C. qui est un Dieu incarné :

& à qui toute perfection convient. Cette liberté est de deux sortes. La première, de volonté : par celle-là, l'humanité de J. C. a voulu certaines choses qu'il n'étoit pas possible qu'elle ne voulût pas : ainsi il ne lui étoit pas possible de ne pas aimer Dieu. La seconde, qu'on appelle de choix, *arbitrii* : par celle-ci, il a voulu certaines choses qu'il lui étoit possible de ne pas vouloir, par exemple, de subir la mort ordonnée par son Pere, *Pater, si vis, transfer calicem istum à me, veruntamen non mea voluntas, sed tua fiat.* Luc 22. Et il falloit qu'il eût une telle liberté pour avoir le mérite de l'obéissance : *Non quero voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me.* Joan. 5. *Factus obediens usque ad mortem.* Phil. 1. 2^o. Les actions humaines de J. C. étant les actions d'un Dieu étoient des effets d'une charité parfaite, laquelle est la source de tout mérite.

LIBERTÉS DE L'EGLISE GALLICANE. (les) On appelle de ce nom l'ancien Droit commun & Canonique, qu'on a toujours observé en France dans toute sa pureté. Toutes les libertés de l'Eglise Gallicane roulent sur ces deux maximes. 1^o. Que la puissance donnée par J. C. à son Eglise est purement spirituelle, & ne s'étend ni directement ni indirectement sur les choses temporelles. 2^o. Que la plénitude de puissance qu'a le Pape comme Chef de l'Eglise, doit être exercée conformément aux Canons reçus de toute l'Eglise, & que lui-même est soumis au jugement du Concile universel, dans les cas marqués par le Concile de Constance. Ces maximes ont été confirmées solennellement dans la Déclaration qui en fut faite par l'Assemblée du Clergé de France en 1682. & par un Edit du Roi du mois de Mars de la même année. Ainsi nous ne reconnoissons point en France, que le Pape puisse accorder aucune grace qui concerne les droits temporels, comme de legitimer les Bâtards, de restituer contre l'infamie, afin de rendre les Impétrans capables de successions, de charges publiques, & d'autres effets civils ; par la même raison on n'a point d'égard aux provisions de Cour de Rome au préjudice du Droit des Patrons Laïcs ; car on ne tient en France pour Droit canonique que les Canons qui ont été reçus d'un consentement universel par toute l'Eglise catholi-

que , ou les Canons des Conciles en France , & les anciennes coutumes de l'Eglise Gallicane ; mais on y reçoit tout l'ancien corps des Canons de l'Eglise Romaine , apporté par Charlemagne. *Voyez* Droit Canon.

LIEN, *ligamen*, un des quatorze empêchemens dirimans du Mariage. C'est l'engagement d'un premier Mariage valablement contracté qui , tant qu'il subsiste , empêche qu'on n'en puisse contracter un second. Cet empêchement est fondé sur l'Ecriture : *Mulier* ; dit S. Paul , *alligata est legi , quanto tempore vir ejus vivit : quod si dormierit vir ejus , liberata est ; cui vult nubat*. 1. Cor. 7.

Cet empêchement est de droit naturel , car la Polygamie ne peut que mettre le trouble dans les Familles ; & indépendamment de cela , Dieu au commencement du Monde donna à Adam une seule Femme. 2°. Il est de Droit divin ; car il est sensible que J. C. a ordonné qu'un Homme n'auroit qu'un Femme , lorsqu'il a dit ces paroles : *Quicumque dimiserit uxorem suam , & aliam duxerit , mœchatur*. Luc 16. 3°. Il est de Droit ecclésiastique , car les Peres ont toujours enseigné que l'Eglise n'a jamais souffert qu'un Homme déjà marié épousât une seconde Femme , du vivant de la première. *Voyez* S. Augustin , *de bono conjug.* c. 7. *Si quis dixerit*, dit le Concile de Trente , *licere Christianis plures simul habere uxores , & hoc nullâ lege divinâ esse prohibitum , anathema sit*. Sess. 24. Enfin par le Droit civil , c'est-à-dire , par les Constitutions des Empereurs & les Loix du Royaume.

On ne reçoit point en France la preuve du Mariage par témoins : *Edit de Louis XIII. de 1639. art. 7.* Et s'il se trouve quelques Arrêts qui l'aient admise , c'est dans le cas de l'Ordonnance de 1667. & c'est lorsque le mariage a été fait solennellement & publiquement en présence des Parens des Parties , & qui a été célébré dans l'Eglise , car alors la solennité du mariage , le nombre & la qualité des témoins levent tous les soupçons qu'on pourroit avoir contre la preuve par témoins. La preuve qu'un mariage a été contracté doit se faire par un Extrait du Registre du lieu où le mariage a été contracté. *Ordonnance de 1667. tit. 20. art. 7.* Les autres actes , comme la publication des bans , le Contrat de

mariage &c. ne sont que des présomptions : il faut de plus que l'Extrait de Mariage , lorsqu'il vient d'un autre Diocèse que celui où cet acte est nécessaire , soit légalisé par le Juge Royal , ou par l'Evêque , ou le Grand-vicaire des lieux ; c'est-à-dire , qu'il assure que le Certificat est véritable , & qu'il a été réellement délivré par celui dont il porte le nom.

Cependant lorsqu'il est constant que les Registres de Mariage ont été déchirés , brûlés , ou emportés en tems de guerre , ou autrement , la preuve de Mariage peut être faite tant par titre que par témoins , sauf à la Partie de vérifier le contraire. *Ibid. art. 14.* Mais c'est après avoir obtenu la permission du Juge qui ne la donne que quand il est constant que les Registres ne subsistent plus.

A l'égard des preuves qu'une Veuve qui veut se remarier , doit donner à son Curé de la mort de son Mari , elles sont de quatre sortes. 1°. Un extrait du Registre des Enterremens du lieu où le Mari est mort , collationné & signé par le Vicaire du lieu. *tit. 20. art. 7.* 2°. Quand les Registres ont été brûlés , déchirés ou emportés , ou que le Mari est mort sans avoir pu avoir de sépulture , il faut un Certificat du Curé du lieu , qui affirme que tel Homme est mort , ou a péri de telle & telle manière , dûement légalisé par l'Evêque du Curé , ou par le Juge Royal du lieu , ou par l'Intendant de l'Armée. Si c'est dans l'Amérique , & sur les Terres du Roi , observer la même chose qu'en France. Si c'est dans les Indes Orientales , & aux lieux où l'exercice de la Religion n'est pas libre , un Certificat des Capitaines des Vaisseaux qui y vont , ou des Aumôniers de ces Vaisseaux. Ces preuves suffisent dans ces cas extraordinaires , & autres semblables ; & le Curé à qui cette Femme s'adressera peut la marier après s'être assuré , que l'on a pris dans ce Certificat toutes les précautions requises ; mais il est plus sur qu'il consulte auparavant son Evêque : ou enfin il faut une Sentence de l'Official , rendue sur le témoignage de plusieurs Témoins , & par un Acte de notoriété , qui assurent qu'ils sont témoins qu'un tel est mort , car cette Sentence produite au Curé vaut autant que l'Acte de l'enterrement.

1°. La longue absence d'un Mari , par exemple , de

vingt-ans , ne peut servir de prétexte à une Femme pour se remarier , avant qu'elle ait eu des nouvelles certaines de la mort de son Epoux : ni le jeune âge , ni la condition des Mariés ne peut les autoriser à vouloir se remarier. Cette Discipline de l'Eglise est fondée sur l'autorité de Saint Paul qui décide , qu'il n'y a que la mort de l'un des deux Epoux qui rompe le lien du Mariage , & elle est autorisée par les Arrêts des Parlemens.

3°. Une Femme remariée sur des preuves jugées bonnes & valables de la mort de son Mari , & qui viendrait à avoir une certitude morale & bien fondée , & non sur de simples oui-dires , que son Mari vit encore , doit quitter son second Mari. Cependant elle peut absolument demeurer avec lui , si elle peut vivre avec ce second Mari comme une Sœur avec un Frere , qu'elle en ait la force , qu'elle ait son consentement à cet égard , & que lui de son côté soit résolu de vivre avec cette Femme , comme un Frere avec sa Sœur , & qu'il se sente assez de vertu. Autrement , disent les Canonistes , ce mariage ne seroit plus qu'un concubinage ; & à plus forte raison , si le Mari qu'elle croyoit mort revenoit , car alors elle seroit obligée de quitter le second pour retourner avec le premier ; mais si elle avoit eu des Enfans de ce second Mari ils seroient légitimes , à cause que le second Mariage a été présumé légitime de bonne foi. *Voyez Polygamie.*

LIEUX THÉOLOGIQUES. *Voyez Théologie.*

LIMBES. Par ce mot , on entend ces parties inférieures de la Terre dont parle S. Paul , & où l'Ame de J. C. se rendit présente pour en retirer les ames justes , & les mener avec lui en triomphe dans le Ciel , dont l'entrée étoit fermée aux Hommes jusqu'à ce que J. C. l'eût ouverte par sa Mort : *Ascendisti in altum , cepisti captivitatem.* Ps. 67. Sur quoi Saint Paul dit : *Quod autem ascendit quid est , nisi quia & descendit primum in inferiores partes terræ.* Eph. 4. 10. *Non derelinques animam meam in inferno , nec dabis sanctum tuum videri corruptionem.* Ps. 15. Paroles que l'Apôtre Saint Pierre fit voir aux Juifs devoir être entendues de J. C. & prouver sa Resurrection. *Propheta... providens locutus est de Resurrectione Christi , quia neque derelictus est in inferno , neque caro ejus vidit corruptionem.* Act. 2. 30. Ce qui prouve évidem-

ment la descente de J. C. aux Enfers , mais particulièrement dans ce lieu où reposoient les ames des Saints , c'est-à-dire , des justes qui n'avoient plus rien à expier , & à qui Dieu avoit accordé la rémission de leurs péchés en vue des Mérites de J. C.

LITANIE. Ce mot , dans l'ancienne Eglise signifioit des Processions. On voit dans le septieme siecle que Saint Grégoire Pape indiqua une Litanie , c'est-à-dire , une Procession. On appelle les Rogations la Grande Litanie. Ce mot vient du Grec *Λιτάνη* qui signifie Supplication.

LITURGIE , mot Grec , qui signifie toute sorte de Ministres & de Fonctions publiques ; mais ce mot a été déterminé par toute la Tradition pour signifier le Sacrifice extérieur pratiqué dans la Religion Chrétienne , c'est-à-dire , le Sacrifice de la Messe , qui est le nom donné dans l'Eglise Latine à ce Saint Sacrifice ; mais dans l'Eglise Grecque il est appellé simplement Liturgie.

On appelle aussi de ce nom tout ce qui doit être observé & pratiqué dans les différentes parties qui composent le Sacrifice de la Messe , c'est-à-dire , les Regles prescrites pour la célébration de ce Saint Sacrifice. *Voyez* le Cardinal Bona , *de rebus Liturg.* l. 1. c. 15. M. Boquillot , *Traité historique sur la Liturgie.*

LIVRES CANONNIQUES. *Voyez* Canoniques.

LOI. Le mot de Loi en général comprend. 1°. La Loi éternelle. 2°. La Loi naturelle. 3°. La Loi divine positive. 4°. Les Loix humaines , savoir les Loix ecclésiastiques & les Loix civiles.

La Loi éternelle , c'est par rapport à Dieu , la sagesse & la vérité éternelle : cette Loi , qui juge de tout ce qui est bon & de tout ce qui est mauvais , qui commande l'un & défend l'autre , est la regle primitive & originelle de toutes choses. Par rapport aux Créatures , elle est ce que nous appellons la Loi naturelle , c'est-à-dire , une impression de la lumière de Dieu en nous , par laquelle nous discernons le bien d'avec le mal ; une communication & une dérivation de la Loi éternelle gravée dans le cœur de l'Homme. Elle est comme le cri de la conscience : elle porte l'Homme à Dieu comme à son souverain bien ; du moins à avoir recours à lui dans le danger : elle le porte en même-tems à son bien parti-

tulier, tel que la conservation de son être & de tout ce qui lui appartient, comme ses Enfans, ses biens, &c. au bien général de la société; ce qui produit l'observation des promesses à laquelle les Hommes se regardent obligés par les Contrats, les alliances. De ces principes du Droit naturel dérive le Droit des Gens, qui consiste en certaines maximes reçues communément de presque toutes les Nations, pour l'entretien du commerce lorsque les Hommes vont réciproquement dans des Pais où ils sont étrangers.

Un des Préceptes de la Loi naturelle le plus connu, & le plus étendu dans ses conséquences, est celui-ci : *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis*. Ainsi, comme tous ceux qui font quelque tort à leur Prochain, ne voudroient pas être traités de la même manière, ils violent en cela la Loi naturelle qu'ils ne peuvent pas ignorer, puisqu'ils ne voudroient pas souffrir ce qu'ils font souffrir aux autres. Par la même raison cette Loi nous défend de tuer, de dérober, de porter faux témoignage; elle nous ordonne d'honorer notre Pere & notre Mere, & de croire qu'il y a un Dieu Créateur de tout l'Univers. L'Ecriture même rappelle les Pécheurs à cette Loi : *Redite Prævaricatores ad cor*, dit le Seigneur par la bouche du Prophète Isaïe, c. 46. Saint Augustin se sert de ces paroles pour faire rentrer les Pécheurs en eux-mêmes. Qui est ce qui vous a appris, dit ce Saint Docteur, de ne vouloir pas qu'un autre abuse de votre Femme, ni qu'on vous enleve vos biens, ni qu'on vous maltraite en votre personne, ni généralement qu'on vous fasse aucun tort ? Mais croyez-vous être le seul qui ne veuille pas souffrir tout cela ? *Age si non vis pati ista, numquid solus es Homo ?* Aug. in Pl. 17.

Les préceptes de la Loi naturelle sont indispensables, parcequ'on ne peut les violer sans manquer à ce qu'on doit à Dieu & au Prochain. Nulle puissance ne peut en dispenser : Dieu même ne pourroit en dispenser sans se contredire lui-même : *Negare se ipsum non potest*, comme dit S. Paul, parcequ'il a imprimé ses Loix dans le cœur de tous les Hommes.

La Loi divine positive est, ou ancienne ou nouvelle. La Loi ancienne, autrement de l'ancien Testament, fut

donnée, par l'ordre de Dieu, & par le ministère de Moïse, aux Israélites pour les rappeler à la Loi naturelle, qui étoit presque effacée de leur cœur; pour les détourner des crimes par la crainte des peines, & les disposer à la foi en Jésus-Christ. D'où S. Paul l'appelle *Lex Pedagogus noster in Christo*. Gal. 3. Les préceptes de cette Loi étoient de trois sortes : 1°. Les Moraux contenus directement ou indirectement dans le Décalogue. 2°. Les Cérémoniaux qui regloient les observances dans le culte que Dieu demandoit, & les Judiciaires qui contenoient la forme de rendre la justice chez ce Peuple.

Quoique la gloire éternelle fût la récompense promise à ceux qui seroient fideles à observer la Loi ancienne, cette Loi leur proposoit encore des récompenses & des punitions terrestres accommodées à la foiblesse de ce Peuple.

La Loi nouvelle a été donnée par J. C. elle est contenue dans le nouveau Testament, dans la Tradition & le consentement unanime des Peres & des Eglises, publiée le jour de la Pentecôte après la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, par la prédication qu'ils firent, savoir, que J. C. étoit le Messie promis par la Loi, & par le Baptême qu'ils conféroient aux nouveaux Fideles, suivant l'institution de J. C. Elle contient trois sortes de préceptes; 1°. les Moraux qui sont dans le Décalogue explicitement ou implicitement. 2°. Les Cérémoniaux, tels que les cérémonies & observances essentielles dans les Sacremens; & les Judiciaires qui sont, à la vérité, généraux, c'est-à-dire, qu'ils ordonnent aux Fideles d'écouter l'Eglise, comme leur Mere, selon ce précepte de J. C. *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut Ethnicus & Publicanus*. Matth. 18.

En général, cette Loi nous oblige à croire tout ce que Dieu a révélé à son Eglise : 1°. touchant les Mysteres de la Trinité, de l'Incarnation du Fils de Dieu, de la Rédemption, de sa Résurrection, de son Ascension, de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. 2°. Tout ce qui regarde les Sacremens, la nature d'un chacun d'eux & l'obligation de les recevoir quand il le faut, avec les dispositions requises.

La Loi humaine est de deux sortes, la Loi Canonique, ou Ecclésiastique, & la Loi Civile.

La Loi Canonique, ou ce qu'on appelle autrement le Droit Canon, est un corps de préceptes, qui dirigent les actions du Chrétien à la béatitude éternelle, comme à leur fin. *Instit. Jur. Can. L. 1. Tit. 1.* Ce Droit contient des décisions sur la foi, les mœurs, & la discipline. Ces décisions tirent leur autorité de l'Eglise, parcequ'elle a le pouvoir de faire des Loix sur cette matiere, & qu'elle l'a reçu de J. C. selon ses propres paroles : *Qui vos audit, me audit ; & qui vos spernit, me spernit.* Luc 10. Voyez Droit Canon.

1^o. Parceque le dépôt de la foi & le pouvoir d'établir ses Ministres lui a été confié, puisque c'est le S. Esprit, comme dit S. Paul, qui a établi les Pasteurs pour gouverner l'Eglise : *posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei :* & qu'elle a usé de ce pouvoir dans tous les siècles & dans les Conciles Généraux & Provinciaux. Ainsi, tous les Chrétiens sont obligés d'obéir à ces décisions.

3^o. A l'égard des décisions qui concernent la discipline, elles peuvent être changées par d'autres postérieures, ou par un usage contraire autorisé par l'Eglise.

La Loi Civile est celle qui est établie par les Princes temporels, pour conserver l'ordre, la paix, & la tranquillité dans leurs Etats. Ainsi, tous les Citoyens généralement y sont assujettis, même les personnes Ecclésiastiques, selon l'avis de S. Paul : *Admone illos Principibus & Potestatibus subditos esse, dicto obedire.* Tit. 3. sans contéfois déroger aux Privilèges de leurs Eglises, lorsqu'ils en ont. 1^o. Les Sujets d'un Prince quoique hors de ses Etats, sont soumis aux Loix personnelles : ainsi, un Sujet ne peut pas exciter la guerre contre son Prince. 3^o. Les Etrangers & les Voyageurs ne sont pas tenus d'observer les Loix du Pais où ils passent, & qui ne leur sont pas personnelles, mais ils le sont à celles des lieux où ils s'arrêtent, parceque la Loi lie dans le lieu à la Jurisdiction duquel on devient soumis. 4^o. La Loi humaine, c'est-à-dire, celle émanée d'une puissance temporelle, oblige les Sujets de cette Puissance dans le for de la conscience, parceque cette Puissance, à remonter à sa source, vient de Dieu : *Non est potestas nisi à Deo.* Rom. 13.

LUC (Saint) un des quatre Evangélistes, né à Antioche, en Syrie, Peintre & Médecin ; habile en la Langue

grecque, comme ses Ecrits en font foi. Il fut converti par S. Paul, fut son Disciple & le Compagnon de ses travaux. Il écrivit son Evangile en grec, dans le pais de l'Achaïe, l'an 52. de notre Ère : il l'entreprit à dessein de réfuter la témérité de quelques faux Apôtres, qui publioient les actions de Jesus-Christ, d'une autre maniere que S. Paul ne les rapportoit. Plusieurs croient, dit Saint Jérôme, que toutes les fois que S. Paul dit dans ses Epîtres, selon mon Evangile ou notre Evangile, il entend parler de celui de S. Luc : d'où ils inferent qu'il étoit écrit avant les Epîtres de S. Paul. S. Luc consumma son Apostolat par un glorieux martyre, à Patras, Ville de l'Achaïe.

LUCIFERIENS. Nom donné à ceux qui persisterent dans le Schisme de Lucifer, arrivé dans le quatriemé siecle. Celui ci étoit Evêque de Cagliari en Sardaigne, & par une sévérité excessive, il se sépara de la Communion des Evêques Catholiques, parceque ces derniers recevoient en leur Communion les Evêques lorsqu'ils revenoient à l'Eglise. Les Luciferiens joignirent l'Hérésie au Schisme : ils soutenoient qu'il falloit baptiser les Ariens qui revenoient à l'Eglise. *V. S. Jérôme dans son Dialogue contre les Luciferiens. S. Augustin a écrit aussi contre eux. Ep. 185. ou 50. ad Bonif. c. 10. n. 47.*

LULLISTES. On appelle de ce nom ceux qui ont soutenu avec opiniâtreté les erreurs de Raymond Lulle, originaire de l'Isle de Majorque, & que plusieurs croient être entré dans le Tiers-Ordre de S. François. Il composa un grand nombre d'Ouvrages, qui furent déferés au Pape Grégoire XI. comme contenant beaucoup d'erreurs sur la nature & les attributs de Dieu, & sur plusieurs autres matieres. Le Pape les condamna : mais on dit aussi que Raymond soumit ses Ouvrages au jugement de l'Eglise ; en cela il est louable, mais on ne peut excuser ceux qui soutinrent ses erreurs, & ils furent condamnés avec justice par le Saint Siege.

LUMIERE DE GLOIRE. Secours que Dieu donne aux ames des Bienheureux, afin qu'ils puissent voir la Majesté divine face à face, ou intuitivement, comme disent les Théologiens. *Voyez* Vision intuitive.

LUTHERIENS. (les) Hérétiques de nos jours, Sectateurs de la Doctrine de Luther, qui parut dans le seizieme

sième siècle ; en 1517 , environ quinze ans avant Calvin. Luther étoit né dans le Comté de Mansfeld , en Thuringe. L'origine de son Schisme & de ses erreurs , fut l'animosité qu'il conçut contre les Dominiquains , que le Pape Leon X avoit chargés de prêcher les Indulgences préférablement aux Augustins , dans l'Ordre desquels Luther étoit engagé.

Voici ses principales erreurs : 1^o. Sur la justification & l'efficace des Sacremens , il prétendoit que ce qui nous justifie & ce qui nous rend agréables aux yeux de Dieu , n'est point en nous , mais que nous sommes justifiés , parceque Dieu nous impute la justice de J. C. comme si elle étoit la nôtre propre , & que nous pouvons nous l'approprier par la foi : que c'est par cette foi que nous sommes justifiés , c'est-à-dire , en croyant certainement , & dans notre cœur , & avec une foi semblable à celle par laquelle nous croyons les Mysteres de la Religion , que tous nos péchés nous sont remis. 2^o. Il soutenoit que l'on n'étoit point assuré de la sincérité de sa pénitence , qu'on ne l'étoit pas non plus de commettre plusieurs péchés mortels dans nos meilleures actions ; que les œuvres des Hommes , quelques bonnes qu'elles parussent , étoient toujours des péchés mortels. 3^o. Sur le Libre-arbitre , il disoit que c'étoit un titre sans réalité ; qu'il n'y avoit dans l'Homme aucune liberté pour le bien ; qu'il n'est point une puissance active à l'égard du bien ; que l'Homme par la seule foi peut être juste , indépendamment des bonnes œuvres. 4^o. Que la Confession n'étoit point de Droit divin ; que les Conciles généraux ne représentoient point l'Eglise universelle ; que S. Pierre n'avoit rien de plus que les autres Apôtres ; que le Pape n'étoit point de Droit divin au-dessus des autres Evêques ; que J. C. n'a rien mérité pour soi , mais seulement pour nous ; qu'on ne pouvoit point prouver le Purgatoire par aucun Livre de l'Ecriture-Sainte qui soit au rang des Canoniques ; que les Indulgences n'étoient ni utiles ni salutaires.

Toutes ces erreurs & plusieurs autres furent condamnées par la Bulle *Exurge Deus* , du Pape Leon X , du 15 Juin 1520. Cette Bulle réduit les erreurs de Luther à quarante-un articles. Depuis cette Bulle , Luther avan-

ça encore de nouvelles erreurs. Dans son *Traité de la captivité de Babylone*, il osa dire que le *Siege de Rome* étoit le *Royaume de Babylone*; qu'il n'y avoit que trois Sacremens, le Baptême, la Pénitence, & le Pain. 2^o. Il soutint l'Impanation, c'est-à-dire, que le pain & le vin demouroient dans l'Eucharistie avec le corps & le sang de J. C. mais que ce corps & ce sang sacrés n'y sont que dans l'usage; & que la Transubstantiation n'étoit pas un article de foi: bien-tôt après il alla jusqu'à soutenir l'Ubiquité, c'est-à-dire, que le corps de J. C. étoit par-tout comme sa Divinité. A l'égard de la Messe, il vent qu'on retranche les Messes privées, les cérémonies, les prières de la Liturgie; que l'on s'en tienne aux paroles Sacramentelles, & que la Communion se fasse sous les deux especes. Il dit qu'il suffit de se confesser à un simple Laïc, pour obtenir l'absolution & la rémission de ses péchés: que la Confirmation & l'Extrême-onction ne sont que des pieuses cérémonies; que le Mariage n'est pas un Sacrement; que les Prêtres doivent être affranchis de la Loi du Célibat. Dans d'autres Ouvrages, il attaqua la Profession Monastique & les Vœux: il rejetta la Pénitence; la Confession, toutes les œuvres satisfactoires, les Indulgences, le Purgatoire, le culte & l'usage des Images.

Il est sorti du Lutheranisme trente-neuf Sectes toutes différentes. Les unes ont rejeté quelque chose de ses erreurs de Luther; d'autres y en ont ajouté de nouvelles. Les purs Luthériens convenoient, avec les Sacramentaires, que la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie étoit au-dessus des sens, mais ils soutenoient en même-tems que J. C. étoit présent dans le Sacrement dans sa propre substance: ils disoient avec les Catholiques, que la présence de J. C. dans l'Eucharistie, étoit spirituelle quant à la manière, & qu'elle étoit corporelle quant à la substance, c'est-à-dire, que le corps de J. C. étoit présent, mais d'une manière divine, surnaturelle, incompréhensible, où les sens ne pouvoient atteindre; au lieu que les Sacramentaires, tels que Bucer & Zuingle qui avoient recours à des subtilités, n'entendoient par cette présence, qu'une présence de vertu, c'est-à-dire que J. C. n'étoit présent que par la contemplation de la

Soi. Ils s'autorisoient de ce que l'on appelloit l'Eucharistie un Sacrement, & un Mystere, inférant de-là qu'elle n'étoit donc qu'un signe du corps & du sang de J. C. comme si le signe excluait toujours la présence de la chose qui est signifiée, & qu'il n'y eut pas au contraire certains signes, qui sont inséparables de la présence de la chose. Toutes ces erreurs ont été anathématisées par le Saint Concile de Trente.

Voyez les articles Bucer, Calvin, Melanchthon, Zuingle, &c.

Les Luthériens sont aujourd'hui fort divisés dans leurs sentimens. Les uns suivent Luther dans les dogmes, les autres dans les simples réglemens de discipline : c'est ce qui leur a attiré différens noms selon l'union des erreurs qu'ils ont ajoutées à celles de leur premier Chef, ou selon l'exclusion qu'ils ont faite de quelques-unes des sien-nes. C'est principalement en Allemagne, que l'on professe la Doctrine de Luther. On y célèbre la Messe en certains endroits, on y chante l'Office presque selon l'usage de l'Eglise. La Confession est encore en usage parmi quelques-uns : mais ils ne la font qu'en général, sans entrer dans le détail & le nombre des péchés, & ils ne la regardent que comme un acte d'humilité, par laquelle Pécheur montre à Dieu la contrition de son cœur, sans qu'il soit absous par le Prêtre.

Ceux qu'on appelle purs Luthériens, sont ceux qui suivent à la lettre la Confession d'Ausbourg.

Les Zuingliens sont ceux qui rejettent l'Impanation dans l'Eucharistie, & adherent au sentiment de Zuingle contre la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. *Voyez* Zuingle.

LUXURE. *Voyez* Impureté.

LYON (Premier Concile de) le treizieme général, tenu l'an 1145, sous le Pape Innocent IV, Frederic II. étant Empereur d'Orient, & Saint Louis, Roi de France. Le Pape y présida : les Patriarches de Constantinople & d'Antioche, cent quarante Evêques y assisterent. Le Pape y excommunia Frederic II, & y prononça une Sentence de déposition contre cet Empereur, en conséquence des Chefs d'accusation que le Pape exposa en plein Concile. Il est vrai que le Décret de cette déposition est

conçu en ces termes : *Sacro præfente Concilio, ad memoriam rei sempiternam*, &c. tandis que les autres Décrets commencent ainsi : *Ex communi Concilii approbatione sancimus*, &c. La Croisade dans la Terre-sainte y fut résolue, & Saint Louis déclaré le Chef de cette expédition. Ce fut dans ce Concile qu'on accorda le Chapeau rouge aux Cardinaux. Ce Concile a une inscription dans la Bibliothèque du Vatican, qui énonce la substance de tout ce qu'on vient de dire.

LYON (Second Concile de) le quatorzième général, tenu l'an 1274, sous le Pape Grégoire X, qui y présida. Outre le Pape, assistèrent à ce Concile, les Patriarches de Constantinople & d'Antioche, environ cinq cents Evêques, soixante Abbés, plus de mille Docteurs. Jacques, Roi d'Arragon, & les Ambassadeurs de Michel Paléologue, Empereur des Grecs, & ceux des Rois de France, d'Angleterre, de Sicile, s'y trouverent aussi. S. Thomas d'Aquin y fut aussi appelé, & il y auroit assisté, si la mort ne l'eut surpris en chemin. Mais S. Bonaventure, que le Pape ensuite fit Cardinal, s'y trouva.

On ordonna dans ce Concile, 1^o. que les Dîmes des biens Ecclésiastiques seroient employées pour le secours de la Terre-Sainte, dont les Sarrazins s'étoient rendus Maîtres : 2^o. On travailla à réunir les Grecs avec les Latins, sur la Procession du Saint-Esprit : on y approuva l'addition *Filioque*, faite par les Latins, à l'article du Saint-Esprit, article que le Concile de Constantinople avoit ajouté au Symbole de Nicée. 3^o. Les Grecs reconnurent la Primauté du Siege de Rome, sur tous ceux de la Chrétienté. 4^o. On fit plusieurs Canons pour la discipline. L'inscription de ce Concile qui est dans la Bibliothèque du Vatican porte entre autres choses celles-ci. *Les Grecs sont réunis à l'Eglise Romaine. S. Bonaventure rend de signalés services en ce Concile. Frere Jerome, Religieux de S. François, fait venir à ce Concile le Roi des Tartares, qui y reçoit solennellement les eaux salutaires du Baptême.*

M

MACEDONIENS (les) Sectateurs de l'Hérésie de Macedonius. Celui-ci, Arien de profession, s'étant emparé du Siege de Constantinople par la faction des Hérétiques, & en ayant été chassé, publia une nouvelle Hérésie, dans le quatrième siècle, & osa nier la divinité du Saint-Esprit, comme Arius avoit osé nier la divinité du Verbe : mais cette Hérésie fut condamnée par le premier Concile de Constantinople, qui est le second général, tenu l'an 381. Plusieurs Peres signalerent leur zèle pour la Doctrine catholique, & réfuterent fortement dans leurs écrits l'impiété de Macédonius, en établissant la divinité du Saint-Esprit. Ceux qui se distinguèrent le plus furent S. Athanase, S. Basile, S. Grégoire de Nyssa, S. Epiphane, S. Ambroise, S. Augustin.

MACHABÉES. (les) Deux Livres de l'Ancien-Testament : ils portent ce nom parceque Judas Asmonée, défenseur célèbre de la Loi de Dieu & de la liberté des Juifs, portoit écrit dans ses étendards ces mots qui sont au Ch. 15. v. 11. de l'Exod. *Mica-moca-be-elim Jehova*. C'est-à-dire, qui d'entre les Dieux est semblable à vous, Seigneur ? Or les Hebreux rassembloient souvent les premières lettres de chaque nom, & en formoient une diction, afin d'être plus concis. Ces deux Livres contiennent l'état de la République des Juifs sous la troisième Monarchie, qui fut celle des Grecs. Ces Livres sont évidemment de deux différens Auteurs. Le premier conduit son Histoire plus loin, & le second la commence plus haut : mais leur maniere de s'exprimer est fort différente. Le style du premier approche beaucoup plus du style hebreu que le second, & celui-ci contient une Histoire succincte des choses principales arrivées depuis la mort de Seleucus Fils d'Antiochus le Grand, jusqu'au regne d'Antiochus Eupator.

MAGDELEINES. (les trois) On avoit cru dans toute l'Eglise latine pendant bien de siècles, qu'il n'y avoit qu'une seule Magdeleine, c'est-à-dire, que la Pécheresse dont parle Saint Luc, Marie Sœur de Lazare, & Marie-Magdelaine n'étoient qu'une même personne. Ce fut

Saint Grégoire Pape qui le croyoit ainsi, & qui enseigna le premier cette opinion. Le juste respect qu'on a eu pour l'autorité d'un si grand Saint avoit entraîné tous les esprits dans ce sentiment. Dans le seizieme siecle cette question ayant été examinée par quelques Savans, occasionna entr'eux une dispute, & la Faculté de Théologie de Paris s'étant assemblée, déclara que Marie-Magdeleine, Marie Sœur de Lazare, & la Pécheresse n'étoient qu'une même Femme. Mais depuis cette censure plusieurs Auteurs, entre autres Messieurs de Tillemont & Baillet ont entierement éclairci cette question, & la Faculté, dit Monsieur Dupin, n'est plus présentement dans la même opinion, d'autant plus que l'Eglise n'en a jamais fait l'objet de notre foi, n'ayant aucun intérêt à l'unité ou à la multiplicité de ces Saintes.

Au reste il est aisé de décider par l'Evangile, & par l'antiquité ecclésiastique, que ce sont trois différentes personnes. 1^o. La Pécheresse étoit une Femme publique de la ville de Naim, qui n'est point nommée dans l'Evangile, qui ne vit J. C. que la seule fois qu'elle oignoit ses piés, & que Notre-Seigneur renvoya en lui disant *Allez en paix*. Marie-Magdeleine au contraire étoit de Galilée, d'une Famille distinguée, & suivit depuis assiduellement J. C. après qu'il l'eut guérie de sa possession. 2^o. Marie-Magdeleine ne peut pas être Sœur de Lazare. Celle-ci étoit de Bethanie proche de Jerusalem, celle-là étoit de Galilée. Les Evangélistes les distinguent toujours en appellant l'une *Marie Magdeleine*, & l'autre *Marie Sœur de Marthe*. Les actions de l'une & de l'autre sont distinguées dans l'Evangile. Les anciens Peres avant Saint Grégoire ont distingué ces trois Femmes. Aucun avant ce Saint n'a confondu la Pécheresse avec la Magdeleine. Enfin les plus habiles Ecrivains ecclésiastiques du dernier siecle en ont fait trois personnes différentes, comme on le voit dans les Breviaires nouveaux réformés, & particulièrement dans celui de l'Eglise de Paris.

MAGIE (la) est le péché de ceux qui mettent en usage une puissance, contre l'ordre naturel, & qu'on reçoit du Demon par le moyen de quelque pacte fait avec lui, ou d'autres voies criminelles & superstitieuses, en vertu desquelles on opere des choses qui sont au-

dessus des forces des Hommes , mais non pas de celles des Demons. Le maléfice , la divination , le sortilege , sont des suites & quelquefois des effets de la magie , qui est par elle-même un très-grand péché. Car 1°. elle est contraire au premier Commandement , parceque par elle l'Homme veut se soustraire aux Loix naturelles que Dieu , le souverain maître de toutes choses , a établies pour les gouverner. 2°. Parcequ'il emploie , pour opérer des choses extraordinaires , une cause qui n'est pas naturelle , & qui est accompagnée de divers péchés très-considérables , comme de se donner au Démon , de nuire au Prochain , de commettre des actions infâmes. Dieu lui-même en fait de très-severes défenses dans les Saintes-Ecritures. Voyez Exod. 22. Levit. 19. Deuter. 18.

MAHOMÉTANS. Secte formée par le faux Prophète Mahomet , Cyrénéen de Nation. On crut qu'il fut aidé dans son dessein par Sergius , Moine Nestorien. Les dogmes de cette Secte sont un composé monstrueux du Judaïsme , du Christianisme , des Hérésies anciennes & d'une infinité de Fables extravagantes. Mahomet voulant être l'inventeur d'une Religion nouvelle , contrefit le Prophète , & comme il tomboit quelquefois du haut mal , il persuada d'abord à sa Femme , & par elle à beaucoup d'autres , que ces accès d'épilepsie étoient des extases qui lui survenoient des communications extraordinaires qu'il avoit avec l'Ange Gabriël. *Petar. Rat. temp. part. 1. l. 7. c. 13.*

Voici l'abrégé de sa Doctrine : il n'y a qu'un Dieu souverainement parfait & Créateur de l'univers : il a envoyé en divers tems des Prophètes pour instruire les Hommes ; savoir , Noé , Abraham , Moïse , & les autres que les Juifs reconnoissent. Le plus grand des Prophètes , disoit-il , a été Jesus Fils de Marie , né d'elle , quoique Vierge , par miracle. C'est le Messie , le Verbe , l'esprit de Dieu. Les Juifs le voulurent faire mourir par envie , mais Dieu le sauva par miracle. Jean , Fils de Zacharie , les Apôtres de Jesus & les Martyrs sont aussi des Saints. La Loi de Moïse & l'Evangile sont aussi des Livres divins. Mais les Hommes ont toujours abusé des graces de Dieu : les Juifs & les Chrétiens ont altéré la vérité & corrompu les Saintes Ecritures , c'est pourquoi

Dieu m'a envoyé pour instruire les Arabes. Il faut donc renoncer à l'idolâtrie, n'adorer qu'un seul Dieu, sans lui attribuer rien qui soit indigne de lui, ni croire que personne partage avec lui l'honneur qui lui est dû : il faut reconnoître Mahomet pour son Prophète, croire la Résurrection, le Jugement universel, l'Enfer où les Méchans brûleront éternellement, & le Paradis qui est un jardin délicieux, arrosé de plusieurs fleuves, où les Bons jouiront éternellement de toute sorte de plaisirs sensuels. Mahomet ordonna de renoncer à l'idolâtrie, parcequ'elle regnoit encore dans son país.

A l'égard des pratiques extérieures de Religion, il prescrivit la Priere cinq fois le jour à certaines heures, & la pureté du corps comme une disposition nécessaire à la Priere. Il ordonna encore l'abstinence du vin, du sang, de la chair de Porc, le jeûne en certains tems, & la sanctification du Vendredi. Il recommanda le Pèlerinage à la Mecque, pour y visiter un Temple qui étoit en grande vénération chez les Arabes, qui en attribuoient la fondation à Abraham. Il insista sur la nécessité de faire l'aumône & de payer la Dîme. Il permit à ses Disciples, à qui on donna le nom de Musulmans, la pluralité des Femmes, & il leur en donna l'exemple.

Il exhortoit à prendre les armes pour la défense de la Religion, assurant le Paradis à ceux qui mouroient dans ces combats. Il commandoit d'exterminer les Idolâtres, & de faire mourir ceux qui abandonnoient sa Religion après l'avoir embrassée. Il prêchoit sur-tout l'abandon à la volonté de Dieu, se fondant sur la Prédestination qu'il entendoit mal, & qu'il regardoit comme une destinée fatale. Il faisoit écrire à mesure les instructions qu'il donnoit à ses Disciples, & nommoit ces écrits du nom général *Al-Coran*; c'est-à-dire, la lecture, ou, comme nous dirions, l'Ecriture.

Au reste, les discours de l'Alcoran sont sans raisonnement, sans suite, & sans liaison, mais ils ne sont pas sans dessein : ils tendent à autoriser la prétendue mission de Mahomet, en assurant avec une hardiesse extrême, qu'il parle de la part de Dieu, & rapportant les exemples de Moïse, des autres Prophètes, de Jesus-Christ même, qui ont toujours trouvé de la résistance de

la part des Hommes. Il raconte quantité d'Histoires de l'ancien & du nouveau Testament, mais presque toutes altérées & mêlées de Fables ; il y a des ignorances grossières, comme quand il confond Marie, Sœur de Moïse, avec la Sainte Vierge : il y a des contradictions manifestes, & une infinité de redites par tout : il répand de grands lieux communs sur la Majesté de Dieu, sa puissance, sa bonté, sur l'ingratitude des Hommes, sur les peines & les récompenses de l'autre vie, s'efforçant d'imiter par un style pompeux & figuré, l'éloquence sublime des vrais Prophètes.

Il est vrai de dire que cette malheureuse Secte s'est étendue prodigieusement, mais d'une manière bien différente de celle dont s'est étendue la Religion Chrétienne. 1°. Mahomet s'est fait craindre par la terreur des armes, & n'a d'abord étendu sa Religion que par cette voie ; au lieu que les Apôtres n'ont fondé la Prédication de l'Evangile que sur l'humilité, la souffrance, la pureté de la morale, la sainteté de la vie. 2°. Les Apôtres de Mahomet étoient des Soldats qui ne respiroient que la cruauté & le carnage ; & les Apôtres de J. C. ont été des Martyrs. 3°. Un empire temporel, un joug tyrannique, un pouvoir despotique & cruel, sont les fruits de la Doctrine du faux Prophète : les Disciples du Sauveur n'ont prêché que le mépris du monde, la fuite de ses grandeurs, la charité, la paix, la soumission aux Puissances légitimes. 4°. Une ignorance grossière, un silence politique, prescrits par le Législateur, ensevelissent dans des ténèbres épaisses l'obscurité des dogmes de Mahomet, & plongent dans une nuit obscure ses Disciples aveugles : sa Doctrine insensée n'a que des Sectateurs, qui ne veulent rien voir & ne rien entendre : J. C. au contraire a exposé sa Mission, ses Dogmes, sa Morale, aux yeux de toute la terre ; & des milliers de Payens, devenus Chrétiens, ont confessé dans toutes les Parties du Monde que sa Religion étoit la seule véritable. 5°. La nature corrompue a tout fait dans les succès de l'Alcoran ; tout y est flatteur, tout y est charnel & humain : la béatitude qu'il promet à ses Sectateurs, n'a pour objet que la volupté : l'Homme, cette image de Dieu même, fait pour s'élever à son Créateur, destiné à la pos-

session du souverain bien, cet Homme doit, selon Mahomet, avoir pour partage éternel, les plaisirs les plus grossiers, & l'assouvissement des passions doit faire toute sa félicité. Faut-il s'étonner après cela que le cœur humain ait été si favorable à l'établissement de la Religion des Musulmans, que la nature corrompue n'ait fait aucun effort pour lui résister, & que cette Secte, soutenue de la force des armes, de la violence, & d'une morale si flatteuse pour les sens, ait fait des progrès si prompts & si rapides.

MALACHIE. Le dernier des douze petits Prophètes: son nom, en Hébreu, signifie *un Ange*. Il vivoit du tems de Néhémie: il reprend les mêmes déréglemens que Néhémie avoit trouvés parmi les Juifs, tels que leurs mariages avec des Femmes étrangères. Et comme on ne devoit plus attendre de Prophètes dans la suite, il exhorte le Peuple à garder exactement la Loi de Moïse, jusqu'à l'avènement du grand Prophète, (qui est Jesus-Christ) dont le Précurseur (Saint Jean-Baptiste) devoit venir dans l'esprit & la vertu d'Elie, pour réunir les cœurs des Peres avec leurs Enfans.

MALÉFICE (le) est un effet de la Magie; c'est lorsque par le secours du Démon, ou en vertu d'un pacte fait avec lui, on fait des choses extraordinaires & impossibles aux Hommes, pour nuire à quelqu'un, soit en son corps, soit en son ame, soit en ses biens. *Voyez* Magie.

MANDUCATION. (la) Expression dont on se sert quand il s'agit du Mystere de l'Eucharistie: il est de foi que la Manducation du corps de J. C. dans ce Sacrement est réelle, au lieu que c'est une hérésie de soutenir, comme font les Calvinistes, que cette Manducation n'est que par figure, & qu'elle se fait seulement par la foi.

MANICHÉENS. Hérétiques célèbres dans le troisieme siecle. Ils admettoient deux Principes, l'un bon, l'autre mauvais: ils attribuoient à chaque Homme deux ames, l'une bonne & l'autre mauvaise: ils condamnoient le Mariage: ils disoient que J. C. n'avoit eu qu'un corps phantastique: ils nioient la liberté de l'Homme, le péché originel, la nécessité du Baptême & de la Foi, & rejettoient l'autorité des Saintes Ecritures. Saint

Augustin, qui avoit été engagé dans cette Secte, avant son Baptême, & qui en connoissoit mieux que personne toutes les erreurs; les a confondus par les Ecrits qu'il a faits contre eux, & que l'on voit dans le nombre de ses œuvres.

MARC (Saint) un des quatre Evangélistes, Disciple & Interprète de S. Pierre, selon S. Jérôme. Il écrivit, à la priere de ses Freres, son Evangile, à Rome, comme il l'avoit entendu de S. Pierre. Saint Pierre l'ayant sù, il l'approuva, & ordonna qu'on le lût à l'Eglise. Il l'écrivit en Grec, quoique ce fût en faveur des Romains, parceque la plupart des Romains savoient le Grec; & la version Latine vulgaire que nous en avons, a été faite sur cette Edition grecque. Au reste, il dit à-peu-près les mêmes choses que S. Mathieu, mais d'une maniere plus succinte. Il l'écrivit dix ans après la mort de J. C. & l'an 43. de l'Ere Chrétienne: il fut ensuite envoyé par S. Pierre, à Alexandrie, & il y rendit l'Eglise si florissante, dit S. Jérôme, par sa Doctrine & la régularité de sa vie, qu'il attiroit à l'Evangile une infinité de gens par son Exemple. Il souffrit le Martyre en cette ville, le 25. Avril, selon les Menologes grecs & les Martyrologes latins.

MARCIONITES. (les) Sectateurs de la Doctrine de Marcion, Hérésiarque, qui vivoit dans le second siecle. Il soutenoit qu'il y avoit deux Dieux, un bon & un mauvais: celui-ci Auteur du Monde & de la Loi, & celui-là Auteur de l'Evangile & Rédempteur de l'Univers. Marcion nioit la Résurrection des corps, condamnoit le Mariage, & ne vouloit pas baptiser les personnes mariées. Ses Disciples ajouterent à ces faux dogmes, de nouvelles erreurs. Cette Secte fut une des plus pernicieuses de l'ancienne Eglise, & elle étoit répandue dans l'Italie, l'Egypte, la Palestine, la Syrie, & dans plusieurs autres païs. Voyez Saint Epiphane, hær. 41.

MARIAGE. (Sacrement de) C'est l'union conjugale de l'Homme & de la Femme, qui se contracte entre des personnes qui en sont capables, selon les Loix, & qui les oblige de vivre inséparablement l'un avec l'autre. Les noms ordinaires qu'on lui donne en latin sont *Matrimonium*, *Connubium*, *Consortium*, *Nuptiæ*, *Conju-*

gium. Ce dernier exprime la véritable essence du Mariage : *Quasi commune jugum*, laquelle consiste dans le lien indissoluble qui unit le Mari & la Femme en vertu de leur consentement réciproque.

1^o. Le Mariage est de droit naturel, car on ne peut nier que la nature ne porte en général les Hommes à cette union. 2^o. Il est d'institution divine : on le prouve par ces paroles de la Genèse : *Masculum & Feminam creavit eos, benedixitque illis Deus & ait : crescite & multiplicamini & replete terram. c. 1. & par ces autres, non est bonum esse hominem solum, faciamus ei adjutorium simile sibi.... relinquet homo patrem suum & matrem & adhærebit uxori suæ, & erunt duo in carne una. c. 2.* paroles que J. C. répéta lui-même aux Pharisiens, ajoutant celle-ci : *Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet.* Math. 17. Il a lui-même honoré les Nôces, de sa présence, à Cana en Galilée, Joan. 2. L'Apôtre S. Paul parle ainsi aux personnes mariées : *Uxori vir debitum reddat, similiter autem & uxor viro. 1. Cor. 7. & ailleurs ; honorabile connubium in omnibus. Heb. 13.* d'où il suit que l'usage du Mariage est licite & honnête : & les Pères & les Conciles ont condamné les Hérétiques qui regardoient le Mariage comme une chose mauvaise sur de fausses interprétations de l'Ecriture.

Quelque permis que soit le Mariage, & quoique la génération des Enfans en soit la fin, la consommation ni l'usage n'en sont pas l'essence, mais le consentement réciproque du Mari & de la Femme, qui renferme un consentement libre, par lequel le Mari & la Femme se rendent réciproquement Maîtres de leur corps ; car comme dit le Catéchisme du Concile de Trente, il est certain qu'Adam & Evè étoient unis par le lien du Mariage, avant qu'ils eussent péché, quoiqu'ils n'eussent pas encore usé du Mariage. 1^o. Parceque le Mariage n'est pas dissous lorsque les Parties font séparation de corps.

Quoique le Mariage soit nécessaire pour la conservation du genre humain, il n'est pas de précepte absolu pour tous les Hommes en général & en particulier, ni pour toujours. On le prouve par l'exemple d'un grand nombre de Saints, tant de l'ancien que du nouveau Testament, qui n'ont jamais été mariés. 2^o. Par la Doctrine

de J. C. qui a insinué qu'il étoit de plus grande perfection de ne le pas être : *Et sunt Eunuchi qui se ipsos castraverunt propter regnum celorum : qui potest capere capiat.* Math. 19. par celles de S. Paul, qui témoigne souhaiter que tous les Hommes fussent dans l'état où il étoit lui-même : *Volo enim vos esse sicut meipsum, sed unus quisque proprium donum habet ex Deo. . . bonum est homini sic esse.* 1. Cor. 7. 3. 3°. En ce qu'on ne trouve aucun précepte positif & divin, qui oblige expressément les Hommes à se marier. Les Théologiens ajoutent à cela, qu'il n'en est pas aujourd'hui, & depuis que le Monde est peuplé, comme du tems qui suivit le Déluge ; car alors les Hommes étoient obligés de droit naturel d'user du Mariage, & le genre humain auroit été en danger de périr s'ils en avoient agi autrement : il en est de même du tems où le Peuple de Dieu, qui selon les promesses faites à Abraham devoit un jour se multiplier à l'infini, étoit en très-petit nombre.

2°. Le Mariage est un Sacrement de la Loi nouvelle : . . . il est appelé ainsi par S. Paul : *Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo & in Ecclesia.* Eph. 5. S. Ignace le regarde comme une chose sainte. *Ep. ad Polyc.* S. Irenée l'appelle un Sacrement, *l. adv. hæres.* S. Chrysostôme assure qu'il est véritablement un Sacrement, *Hom. in c. 5. Eph.* S. Ambroise croit que Dieu est le Protecteur du Sacrement de Mariage, que l'on ne peut le profaner sans attirer son indignation, *l. 2. de Abrah. c. 7.* S. Augustin dit, que dans le Mariage des Chrétiens, outre le lien qui s'y trouve, il y a encore le Sacrement, qui le relève au-dessus du Mariage des Infidèles, *l. de fid. & op. c. 7.*

D'ailleurs, il a toutes les conditions requises pour un Sacrement. C'est une signe sensible : il est la figure de l'union de J. C. avec l'Eglise, comme dit S. Paul. 2°. Jesus-Christ l'a institué : c'est le sentiment des Peres, qui disent que J. C. en assistant aux Nôces de Cana, donna sa bénédiction au Mariage, & en déclarant aux Phariens que le lien du Mariage étoit indissoluble. 3°. Il confère la grace ; le Concile de Trente, *Pref. de la sess. 24.* dit que les grâces du Sacrement de Mariage portent les deux Epoux à s'aimer d'un amour chaste & chrétien ; à

se sanctifier au milieu des embarras du ménage; & il conclut que c'est un Sacrement de la Loi nouvelle, & que les Peres & les Conciles l'ont toujours enseigné ainsi. Le même Concile déclare anathème à tous ceux qui disent que le mariage n'est pas véritablement & proprement un des sept Sacrements de la Loi nouvelle, & qu'il ne confère pas la grace.

La MATIERRE éloignée de ce Sacrement, ce sont les personnes libres qui se marient sans aucun empêchement. La MATIERRE prochaine, c'est le mutuel consentement de ces mêmes Parties au Mariage.

La FORME éloignée, ce sont les paroles qu'elles prononcent devant le Prêtre. La FORME PROCHAINE, c'est leur mutuelle acceptation exprimée par paroles ou par signes. C'est le sentiment de plusieurs grands Théologiens, & entre autres de S. Thomas, *in 4. dist. 26. qu. 1. 2. 3.*

Le consentement des Parties est absolument nécessaire pour la validité du Mariage, & il doit être donné avec liberté & connoissance de cause: ainsi, les Insensés, les Furieux, ne peuvent se marier, mais ceux qui n'ont que l'esprit foible & qui en ont assez pour savoir ce qu'ils font, le peuvent valablement. Ce consentement doit paroître au-dehors par des paroles claires & intelligibles, quoiqu'absolument, & selon le Catéchisme du Concile de Trente, une inclination de tête, & les signes qui marquent clairement le consentement de la volonté, suffisent pour la validité du Sacrement. Ainsi, les sourds & muets peuvent se marier: le Droit commun & Civil l'ont décidé ainsi. Mais quoique le consentement extérieur fût pour la validité du Mariage, ce n'est que dans le for extérieur; car sans le consentement intérieur, le Mariage ne seroit ni bon ni valide devant Dieu, & dans la conscience, parceque l'intention volontaire de faire ce que fait l'Eglise est nécessaire pour rendre un Sacrement valide. Au reste, l'Eglise n'a rien décidé de positif, par rapport à la matière & à la forme du Mariage, & les Théologiens sont partagés là-dessus.

Le MINISTRE du Sacrement de Mariage, ce sont les Parties qui contractent le Mariage, se l'administrent mutuellement l'un à l'autre en présence de leur Curé; car la bénédiction du Prêtre n'est, selon les Théologiens

qui suivent ce sentiment, qu'une cérémonie Ecclésiastique, & ils se fondent, sur ce que l'Eglise a toléré pendant plusieurs années les Mariages clandestins : sur ce qu'on reconnoît pour valides les Mariages des Hérétiques, qui se marient sans Prêtre ni Curé, dans les Pais où le Concile de Trente n'a pas encore été reçu ; sur ce que les Fideles qui réhabilitent secrettement leur Mariage invalide, ne vont pas devant le Curé ; & sur ce que le Concile de Trente ne regarde, selon eux, le Curé que comme Témoin du Sacrement, & non comme le Ministre nécessaire.

D'autres Théologiens, & c'est le sentiment le plus autorisé & le plus suivi, prétendent que le Prêtre est le Ministre de ce Sacrement : & ils l'appuient sur l'ancienne Tradition de l'Eglise, qui a toujours cru que le Mariage étoit un Sacrement, & qui a toujours désiré, que le Prêtre y donnât sa bénédiction. Plusieurs Rituels ont embrassé cette Doctrine. Les Parlemens même semblent pancher du côté de ce sentiment, puisqu'ils renvoient à l'Evêque les Parties qui se disent mariées, & qui n'ont pas reçu la bénédiction nuptiale.

Les FORMALITÉS nécessaires pour la validité du Mariage, établies par les regles de l'Eglise & la Jurisprudence de ce Royaume, sont 1°. le consentement des Peres & Meres, ou des Tuteurs & Curateurs, au Mariage des Mineurs & Enfans de Famille. *Voyez* Enfans de Famille.

2°. Le Domicile de six mois, ou d'un an, sur la Paroisse dans laquelle on doit être marié. *Voyez* Domicile.

3°. Les trois publications des Bans. *Voyez* Bans.

4°. La présence du propre Curé. *Voyez* Curé.

5°. La dispense de quelque empêchement dirimant ou empêchant, lorsqu'il y en a. *Voyez* Dispense & Empêchemens du Mariage. *Voyez* Cassation. Réhabilitation.

Les CÉRÉMONIES essentielles au Sacrement de Mariage sont le consentement des Parties en présence du Prêtre qui les benit. Les autres, qui ne sont pas essentielles, sont néanmoins de précepte. Et 1°. ce sont celles qui précèdent la publication du Mariage, telles que la publication des Bans, les Fiançailles, la Confession. Celles qui se pratiquent dans l'adminis-

tration même sont, 1^o. la bénédiction de l'anneau que le Prêtre donne à l'Epoux, & que l'Epoux met dans le quatrième doigt de la main gauche de l'Epouse, 2^o. La pièce de monnaie que le Prêtre bénit, & que l'Epoux donne à l'Epouse, 3^o. Le Prêtre fait mettre la main droite de l'Epoux dans celle de l'Epouse, pour montrer qu'il doit être le premier à garder la fidélité qu'il lui promet. 4^o. La célébration du Sacrifice de la Messe, pour obtenir les grâces attachées à ce Sacrement. 5^o. L'offrande des deux Epoux, avec un cierge à la main. 6^o. Le voile ou le poêle qu'on étend sur la tête des mariés; cérémonie très-ancienne : c'est alors que le Prêtre interrompant le Sacrifice pour prier le Seigneur de bénir les deux Epoux par l'abondance de ses grâces. Ensuite il leur donne une seconde bénédiction. C'est cette seconde bénédiction qu'on n'a pas coutume de donner quand l'Epouse est une Veuve. 7^o. La paix, que le Prêtre leur souhaite comme le plus grand bien des Mariages Chrétiens.

Après la célébration, si les deux Epoux ont eu, avant leur Mariage, des Enfants encore vivans, on fait des prières sur eux pour obtenir le pardon de leur incontinence.

LES GRÂCES que le Sacrement de Mariage confère, sont 1^o. la grâce sanctifiante ou habituelle, qu'il augmente : 2^o. l'actuelle, qu'on appelle Sacramentelle ; & enfin, les grâces actuelles que Dieu attache au Mariage, dont l'effet est d'unir le Mari & la Femme par les liens d'une mutuelle charité ; de sorte qu'ils soient pleinement satisfaits de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre.

INDISSOLUBILITÉ du Mariage : il est indissoluble de droit naturel, car il a pour fin l'éducation des Enfants, & l'établissement d'une Société parfaite entre l'Homme & la Femme : il l'est encore de Droit divin. Et on le prouve 1^o. par l'ancien Testament, lorsque Dieu dit à Adam, *Relinquet homo patrem suum & matrem, & adhærebit uxori suæ, & erunt duo in carne una.* Genes. 1. Car par ces paroles on voit que Dieu dans l'institution du Mariage a voulu rendre ce lien indissoluble : le mot *adhærebit*, que les Septante ont rendu par celui de *adglutinantur*, qui marque la manière la plus forte dont une chose peut être attachée à une autre, le prouve. Jésus-Christ

Christ lui-même emploie ces paroles de la Genese, pour convaincre les Pharisiens de cette vérité, en leur disant qu'il n'est pas au pouvoir de l'Homme de rompre ce lien, *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* Math. 19 : car la permission que Moïse avoit accordé aux Juifs, *ad duriciam cordis*, ne les excusoit pas devant Dieu : c'est le sentiment de plusieurs Théologiens, entreautres d'Estius, in 4. dist. 33. sect. 9. Mais elle les exemptoit de la peine portée par la Loi, c'est-à-dire d'être lapidés pour avoir violé la foi conjugale. 2^o. Cette indissolubilité est encore plus fortement établie dans le Nouveau Testament, depuis que J. C. a élevé le Mariage à la dignité de Sacrement, & qu'il a voulu qu'il représentât son union avec l'Eglise : ainsi il n'est point permis à un Chrétien de répudier sa Femme, pour cause d'adultere. J. C. a lui-même enseigné cette Doctrine à ses Apôtres : *Quicumque dimiserit uxorem suam & aliam duxerit, adulterium committit super eam, & si uxor dimiserit virum suum, & alium duxerit, mœchatur.* Marc. 10. L'exception que met J. C. dans le trente-deuxieme verset du chap. 5. de S. Mathieu, *exceptâ fornicationis causâ*, si ce n'est en cas d'adultere, ne tombe que sur la premiere partie de sa réponse ; c'est-à-dire, qu'il ne veut pas qu'un Homme puisse, comme autrefois, renvoyer sa Femme, pour quelque chose que ce soit, mais qu'il le peut seulement pour cause d'adultere, & il n'a pas voulu insinuer par-là qu'il fût permis en ce cas à un Mari d'en épouser une autre. D'ailleurs, S. Paul est le meilleur Interprête qu'on puisse avoir de la Doctrine de Jesus-Christ ; or, il dit expressement ceci : *Quæ sub viro est mulier, vivente viro, alligata est legi : si autem mortuus fuerit vir ejus, soluta est à lege viri. Igitur vivente virò vocabitur adultera, si fuerit cum alio viro.* Rom. 7. 2.... *His autem qui matrimonio juncti sunt, præcipio, non ego sed Dominus, uxorem à viro non discedere ; quod si discesserit ; manere inuptam, aut viro suo reconciliari : & vir uxorem non dimittat.* 1. Cor. 7.

Au reste, quoiqu'il en soit des abus touchant le divorce, qui ont été autorisés par les Empereurs & les Princes Chrétiens, dès les premiers siècles, & dans les suivans, l'Eglise Catholique n'a jamais cru que le lien

du Mariage pût être dissous par l'adultere de l'un des deux Epoux ; car les anciens Peres de l'Eglise Latine , & même de l'Eglise Grecque , ont enseigné hautement & clairement cette indissolubilité : il est vrai que les Grecs des siècles postérieurs ont abandonné la Tradition de leurs Peres , & lui ont préféré les Loix des Empereurs , qui autorisoient les divorces & les Mariages d'un Homme , du vivant de la légitime Eponse. Au reste , la mort civile , comme la condamnation aux Galeres , l'état de démence ou d'enfance , ne rompent point le lien du Mariage , c'est-à-dire , le Sacrement. Ces sortes d'états rendent seulement ceux qui y sont assujettis incapables des Actes civils , du moins de ceux faits en leur nom.

2°. Ce qu'on vient de dire de l'indissolubilité doit être entendu des Mariages consommés & des Mariages des Chrétiens : car pour les Mariages des Infideles ; il y a trois cas , dans lesquels , quoique consommés , ils peuvent être dissous , selon le conseil de S. Paul , en sorte que la Partie infidelle , qui se fait Chrétienne , peut se marier à une autre. Le premier est lorsque la Partie infidelle se sépare & ne veut pas habiter avec celle qui se fait Chrétienne. Le second lorsque le Mari infidele veut bien habiter avec sa Femme , mais qu'il blasphème contre Dieu , & tâche de la pervertir. Le troisieme lorsqu'il l'engage à commettre des choses qui sont défendues par la Loi de Dieu sous peine de péché mortel. Cependant le lien du Mariage de deux Infideles , dont l'un se convertit , & l'autre ne se convertit pas , n'est pas dissous par la seule conversion du Fidele ; mais par son second Mariage , de sorte que si l'Infidele se convertissoit aussi avant que le Fidele se fût remarié , ils doivent demeurer ensemble comme Mari & Femme. Voyez Lien.

Le Mariage des Infideles , contracté selon les regles du Droit naturel , divin & civil , auquel ils sont soumis , est un véritable & légitime Mariage , & il ne cesse pas de l'être après qu'ils ont reçu le Baptême , S. Paul exhorte une Femme Payenne & convertie à la Foi , de demeurer avec son Mari : c'est le sentiment de l'Eglise ; & dans les Missions de la Chine & des Indes , on ne remarque par les nouveaux convertis. Mais si deux Chrétiens avoient renié la Foi , après leur Baptême , & s'étoient

mariés dans les Pais des Infideles , comme parmi les Turcs , & à la façon des Turcs , leur Mariage seroit nul ; & s'ils se convertissoient , il faudroit les marier tout de nouveau ; parceque des personnes baptisées sont soumises aux Loix de l'Eglise. Que si le Mariage de deux Infideles n'étant pas légitime , c'est-à-dire fait contre les regles du Droit naturel , ou civil , ou politique , auquel les Princes ont assujetti tous leurs Sujets , ces deux Infideles viennent à se convertir , l'Eglise les sépare , ou elle fait réhabiliter leur Mariage. Au reste , ce Mariage ne laisseroit pas d'être légitime , quoiqu'il fût contracté avec quelque empêchement dirimant , si cet empêchement n'étoit tel que par le Droit Ecclésiastique , parcequ'alors n'étant pas Enfans de l'Eglise , ils n'étoient pas soumis à ses Loix.

Le MARIAGE DES HÉRÉTIQUES est très valide dès qu'ils ont employé la matiere & la forme pour recevoir ce Sacrement , quand même ces Hérétiques croiroient que le Mariage des Chrétiens n'est pas un Sacrement institué par J. C. car ils sont capables du Sacrement de Mariage dès qu'ils ont reçu le Baptême. Mais s'ils se sont mariés contre les Loix de l'Eglise & avec quelque empêchement dirimant , leur Mariage est nul. Bien plus , depuis la révocation de l'Edit de Nantes , ceux qui sont Huguenots , ou qui n'ont pas fait encore leur abjuration , ne peuvent pas se marier légitimement en France , que devant leur propre Curé , selon les Loix de l'Eglise , autrement leur Mariage ne seroit pas autorisé , ni par l'Eglise , ni par les Loix du Royaume.

Le MARIAGE par Procureur , & entre des personnes absentes , est valide à la rigueur : c'est le sentiment des Théologiens , fondés sur le Chap. *Procurator* ; & le Concile de Trente n'a rien changé à cet égard. Cet usage s'observe dans les Mariages des Souverains & des Princes ; & depuis le Pape Boniface VIII , l'Eglise a autorisé ces sortes de Mariages : mais tous les Théologiens conviennent , que les personnes mariées ainsi doivent réitérer leur Mariage en personne , & en présence de leur propre Curé ; & quelques-uns , très-habiles , croient qu'ils ne sont des Sacremens qu'après cette ratification. C'est l'usage de l'Eglise Latine , parcequ'on peut contracter

plusieurs fois sur la même chose , & sur-tout parcequ'une des Parties n'est pas absolument certaine que l'autre n'ait pas révoqué sa Procuration avant la célébration du Mariage , auquel cas le Mariage seroit nul , selon tous les Canonistes.

MARIAGE DE CONSCIENCE (le) est un Mariage valide, célébré en face de l'Eglise , & qu'on tient caché & secret , ou qu'on ne déclare pas dans le public. Les Casuistes disent que ces mariages peuvent absolument être permis pour des raisons grandes & fortes , mais qu'en général on ne les doit pas souffrir , parceque c'est un grand scandale , que des personnes habitent ensemble comme Mari & Femme , n'étant pas connus pour tels , & qu'il y a à craindre beaucoup de trompéries & d'inconvéniens. L'Esprit de l'Eglise les condamne , comme on peut voir par le Droit Canon , les décisions des Papes & des Conciles. Et les Statuts Synodaux de Paris les défendent , comme préjudiciables à l'Etat & au salut des personnes qui les contractent. Néanmoins il y a quelquefois des motifs justes & légitimes , qui engagent l'Eglise & l'Etat à les tolérer , quand les inconvéniens & les abus qui peuvent s'ensuivre ne sont pas à craindre.

Les CAUSES des Mariages , en France , telles que les questions de fait , comme la Clandestinité , le Rapt , la Polygamie , se jugent , pour le fond , en première Instance par les Juges Royaux , & définitivement par les Parlemens , en qualité des crimes condamnés par les Ordonnances. Les autres Causes vont aux Parlemens par appel comme d'abus , mas ils sont seulement Juges des faits & de la contravention aux Ordonnances , & non de ce qui touche les Sacremens : c'est la disposition de l'E-dit de 1695. Le Parlement juge l'abus , & renvoie pour le fond au Juge d'Eglise. Ces appels comme d'abus sont fondés sur ce que le mariage étant non-seulement un Sacrement , mais un Contrat civil , & regardant l'Eglise & l'Etat ; les Rois , comme Protecteurs des Canons , peuvent établir des formes de proceder dans les Jugemens , pour observer les Loix qu'ils ont faites pour le bien public. *Voyez* Official.

Les Curés sont obligés en certains cas , de recourir à leur Evêque , pour le mariage de leurs Paroissiens. Les

occasions les plus ordinaires sont, 1^o. quand des personnes sans domicile se présentent pour être mariées. 2^o. Quand une Veuve n'a pas un Certificat de la mort de son mari, qui soit assez authentique. 3^o. Lorsqu'il se doute que les personnes ont un empêchement dont l'Evêque peut les dispenser.

Les personnes qui veulent se marier, ou qui sont mariées, ont besoin de recourir à la Jurisdiction gracieuse & volontaire de l'Evêque, 1^o. quand ils desiront, pour justes raisons, de se marier dans les tems, jours & heures où il est défendu de le faire par les Canons ou par le Rituel du Diocèse. 2^o. Lorsqu'ils veulent avoir la dispense de quelqu'une des Publications des Bans, ou d'un empêchement public ou secret. Car l'Evêque a droit d'exercer cette Jurisdiction volontaire, parcequ'il a été établi, comme dit Saint Paul, pour gouverner l'Eglise, *Act. 10*. Il peut aussi établir plusieurs Grands-Vicaires & Officiaux, pour l'exercer avec lui, selon les formes prescrites par les Ordonnances.

Les mêmes personnes ont recours à la Jurisdiction contentieuse de l'Evêque, c'est-à-dire se pourvoient devant l'Official, en certain cas, 1^o. quand l'une ne veut pas tenir sa promesse, mais contracter un autre mariage auquel la Partie lésée forme opposition. 2^o. Lorsqu'après la Publication des Bans on a formé opposition à leur mariage, pour quelque empêchement dirimant, mais si cette opposition se fait par un Pere ou un Tuteur, elle se vuide devant le Juge royal. 3^o. Lorsqu'il faut faire fulminer une Dispense de Rome, obtenue à la Daterie. 4^o. Quand elles ont de bonnes raisons pour demander la séparation de corps, ou déclarer un Mariage nul, car l'Eglise a toujours jugé des causes de Mariage.

OPPOSITION au mariage. Les personnes qui ont droit de faire opposition à un Mariage, sont 1^o. les Peres & Meres, Tuteurs & Curateurs, & généralement toutes les personnes intéressées; & elles doivent faire cette opposition entre les mains du Curé de la Paroisse: Comme ces oppositions ne regardent pas le lien du Sacrement, & qu'elles ne peuvent concerner que les intérêts civils, elles ne sont point de la compétence du Juge d'Eglise, & les Officiaux ne peuvent pas juger de ces oppositions

sans s'exposer à faire déclarer abusives leurs Sentences. C'est la Jurisprudence du Parlement de Paris, & ils ne peuvent juger que les oppositions formées au mariage, ou aux promesses du Mariage, par les Parties mêmes qui le doivent contracter. Le Curé doit incessamment donner connoissance aux Parties de l'opposition juridique faite à leur Mariage, suspendre tout acte du Mariage, Fiançailles, Bans, quand même il auroit commencé les cérémonies de l'Eglise; & les différer jusqu'à ce que l'opposition ait été levée. Un simple désistement fait devant Notaire & signifié juridiquement au Curé, suffit pour qu'il ait droit de faire le Mariage; mais pourvu qu'il n'y ait point de Procès pendant à l'Officialité en conséquence de cette opposition; car pour lors ce n'est plus le seul Opposant, mais le Juge, qui par sa Sentence, peut permettre ou défendre au Curé des Parties de les marier.

MARIAGE A LA GOMINE Voyez Gomine.

MATHIEU (Saint) le premier des quatre Evangélistes. Il écrivit son Evangile à Jérusalem, la sixième année après la Mort de Jesus-Christ, selon le témoignage de S. Jérôme, de Saint Irenée, de Saint Athanase: il l'écrivit en Hébreu, ou plutôt en Syriaque, qui pour lors étoit la langue des Juifs. L'Apôtre Saint Barthelemi en emporta avec lui, aux Indes, un Exemplaire écrit en Hébreu. S. Athanase dit que S. Jacques, le Parent du Seigneur, l'expliquoit dans les Assemblées à Jérusalem. On ne trouve pas à présent cet Evangile dans la Langue qu'il a été écrit; mais comme Saint Marc semble s'être aidé de l'hébreu de S. Mathieu, en écrivant son Evangile, l'Interprète de Saint Mathieu, en Grec, s'est servi du grec de Saint Marc, & la version Latine vulgaire que nous en avons, a été faite sur cette Edition grecque.

MATINES. C'est la première partie de l'Office Divin.

MÉDIATION DE JESUS-CHRIST. Fonction de J. C. entre Dieu & les Hommes. *Unus*, dit S. Paul, *mediator Dei & Hominum*, *Homo Christus Jesus*. 1. Tim. 2. Jesus-Christ est notre Médiateur de trois manières: 1°. Par substance; car un Dieu s'est uni substantiellement à la nature humaine, en la Personne de J. C. 2°. Par

opération, en ce qu'il est établi comme Juge du différent, & l'Arbitre de la paix, par maniere d'envoyé & de Député: *Per modum internuntii* : car J. C. est venu annoncer aux Hommes les Loix de Dieu : il est appelé en conséquence l'Ange du Testament, par le Prophète Malachie. 3°. Par les prieres & les instances qu'il fait pour nous à Dieu son Pere : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Heb. 7. & par sa Satisfaction : *Propitiatio est peccatis nostris*... Mais sa Médiation n'exclud pas celle des Saints.

MÉDISANCE. Une des branches du péché contre le huitieme Commandement : *Non loqueris contra proximum tuum falsum testimonium*. Ce péché est plus ou moins grief, selon les circonstances. On peut le commettre directement, de quatre manieres, renfermées dans ce Vers :

Imponens, augens, manifestans, in mala vertens.

C'est-à-dire, 1°. Lorsqu'on dit en cachette que quelqu'un a commis un crime, dont cependant il est innocent, ce qui est une calomnie. 2°. Lorsqu'en parlant de la faute de quelqu'un, on tâche de la faire passer pour plus grande qu'elle n'est. 3°. Lorsqu'on réveille les défauts cachés d'une personne, ce qui est nuire à sa renommée. 4°. Quand on donne une mauvaise interprétation ou couleur aux bonnes actions de quelqu'un, en les faisant passer pour mauvaises.

On le commet indirectement en trois manieres ainsi exprimées.

Qui neget, aut minuit, tacuit, laudatve remissè.

C'est-à-dire, 1°. En disant qu'une personne n'a pas fait une bonne action qu'elle a néanmoins faite. 2°. Quand on diminue le bien qu'il y a à dire des bonnes actions de quelqu'un, par paroles, signes, ou gestes. 3°. En s'abstenant de louer ces bonnes actions.

Ceux qui, sans dessein de nuire, ne laissent pas de parler des vices & des défauts du Prochain, & de rapporter le mal qu'ils en ont entendu dire, soit vrai ou

faux, notable, ou léger, & cela par le seul penchant qu'ils ont à s'entretenir des défauts du Prochain, pèchent contre ce Commandement : car l'Ecriture dit que le Médifant est l'abomination des Hommes : *Abominatio Hominum Detraitor*. Prov. 24. par la raison qu'il blesse la charité qui doit servir de guide à un Chrétien dans ses discours ; qu'il ne seroit pas bien aise qu'on tint les mêmes discours de lui ; qu'ainsi il viole le précepte : *Alteri ne feceris &c.* qu'il nuit à la réputation de celui dont il parle : que ce défaut vient quelquefois de la haine ou de l'envie qu'on a contre le Prochain, ce qui est un péché.

Il y a des cas qui sont une exception à cette règle. Comme si on expose les défauts connus de telle ou telle personne, comme des exemples qui peuvent être utiles à quelqu'un que l'on instruit, ou bien si on les découvre à ceux qui peuvent y apporter remède, ou qu'on en parle par un motif de compassion & de charité, dans la vue de procurer l'amendement de celui dont on parle.

La grièvement du péché de la Médifance, ou du préjudice qu'on fait au Prochain, se prend de la qualité des personnes de qui on parle mal, & du nombre de ces personnes : comme si c'est une personne constituée en dignité dans l'Eglise, ou à qui on doit du respect & de l'obéissance par la Loi de Dieu. 1°. La Médifance contre un Corps ou une Communauté est plus injurieuse que celle contre un particulier. Celle contre les morts est plus grieve que celle contre les vivans, à cause des motifs de charité & de compassion que l'on doit avoir pour eux, & qu'ils ne sont pas en état de se défendre. 3°. Le péché de médire par écrit est plus grand que celui de médire de vive voix ; car les écrits pouvant se répandre, multiplient la Médifance à l'infini.

Ceux qui écoutent les médifances avec plaisir & ne les empêchent pas, en ayant le pouvoir, sont aussi coupables que les Médifans eux-mêmes.

Au reste, quoique les Chrétiens soient obligés de souffrir toutes sortes d'injures & de détractions sans se mettre en colere ; & à rendre le bien pour le mal, pour se conformer à la Doctrine de J. C. *Cum maledixerint vobis Homines, & persecuti vos fuerint, gaudete, &c.*

Il y a néanmoins des occasions où il est permis de se défendre & de répliquer, sans donner atteinte à cette Doctrine. Jesus-Christ en a donné lui-même l'exemple en répliquant aux calomnies des Pharisiens, comme lorsqu'ils l'accusoient de faire des miracles au nom de Belzebut, ou qu'il étoit Samaritain & possédé du Démon. Saint Paul se défendit devant Agrippa. *Act.* 16. Ce qui fait voir que ce précepte n'oblige que dans la préparation du cœur, & non dans les actions extérieures qui sont de répliquer & de se défendre, en conservant néanmoins les regles de la charité, laquelle doit demeurer intérieurement maîtresse de notre cœur; car c'est pour entretenir ces regles qu'il est nécessaire quelquefois de répliquer & de se défendre. Et ces occasions sont, quand on est obligé de soutenir sa réputation attaquée, & que ce qu'on dit contre nous, peut porter préjudice à ceux qui le peuvent entendre: on y est même obligé. L'exemple de J. C. le prouve, puisqu'il détruisit les calomnies des Pharisiens, qui tendoient à détourner les Peuples de croire en lui. 2°. Lorsqu'on se défend pour le salut & l'utilité de ceux qui nous font injure, & en les obligeant à réparer le dommage qu'ils ont causé.

C'est la Doctrine de Saint Augustin, qui ajoute, que c'est rendre un grand service aux personnes qui commettent ces sortes de péchés, de leur ôter la liberté de les commettre, parcequ'il n'y a rien, dit-il, de plus digne de compassion qu'un pécheur qui ne trouve rien qui le trouble : *Quoniam nihil est infelicius felicitate peccantium, quâ pœnalis nutritur impunitas.* Ep. 5. ad Marcel. Saint Thomas appuie ce sentiment : *Propter bonum ejus, dit-il, qui contumeliam infert, ut videlicet ejus audacia reprimatur.* 2. 2. qu. 71. art. 3. Voyez la manière de réparer l'injure faite par la médisance ou la calomnie, aux mots Calomnie & Satisfaction.

MELANCHTHON, célèbre Luthérien. Etant à Wittenberg, jeune Professeur, il tomba entre les mains de Luther, qui en fit un de ses plus chers Prosélytes. Son esprit & son érudition le rendirent recommandable : ce fut lui qui fit l'apologie de Luther, pour servir de réponse à la Censure que la Faculté de Théologie de Paris avoit faite des erreurs de Luther; mais il y fut répliqué très

solidement par la même Faculté, qui mit dans tout leur jour les erreurs de Melanchthon. Il fut l'Auteur des articles de la fameuse Confession d'Ausbourg, & de l'apologie qui en fut faite ensuite. Comme il étoit celui des Luthériens qui paroissoit se prêter plus facilement aux voies de conciliation, il proposa de réunir les Luthériens avec les Sacramentaires. Il imagina de réduire la présence réelle au moment précis de l'usage, c'est-à-dire, à la seule manducation. Voici la raison qui le porta à forger ce système.

La Messe étoit l'objet de la haine de ces prétendus Réformateurs, faute de vouloir entendre l'esprit de l'Eglise dans la célébration du Saint Sacrifice. Les Catholiques, pour faire sentir aux Luthériens leur erreur, oppoioient, que dès qu'on retenoit le sens de la présence réelle, il s'ensuivoit nécessairement de-là, que l'Eucharistie étoit non-seulement le vrai Corps de J. C. dans le tems de la manducation, mais même avant la manducation, & qu'ainsi la présence permanente & hors de l'usage, étoit une conséquence nécessaire de la présence réelle : qu'avec cette Foi on ne pouvoit pas nier le Sacrifice de l'Autel, parceque J. C. rendu présent sur l'Autel par la seule consécration du pain & du vin étoit nécessairement une chose agréable à Dieu par elle-même : une chose qui attestoît sa grandeur suprême, intercédoit pour les Hommes, & avoit toutes les conditions d'une oblation véritable. Melanchthon, croyant éluder une conséquence si naturelle, imagina de réduire la présence réelle à la seule manducation, c'est-à-dire, qu'il selon lui, l'Eucharistie n'étoit Sacrement que dans l'usage & la réception actuelle, comme si J. C. n'avoit établi des Sacremens que d'un sorte, & que ce fût à nous de lui faire la loi, sur-tout dans des signes, où tout dépend de la volonté de l'Instituteur.

MELCHISEDEC, Prêtre du Très-Haut, & Roi de Salem : il vint au-devant d'Abraham lorsque ce Patriarche revenoit victorieux de cinq Rois ; il offrit à Dieu en sacrifice du pain & du vin en action de grace de cette victoire : il bénit Abraham, & Abraham lui donna la dixme de tout ce qu'il avoit. Saint Paul nous apprend que ce Saint Homme fut la figure de J. C. *Heb. 7.* Car Mel-

chisedec, représenté dans l'Ecriture *sans Pere, sans Mere, sans généalogie, sans commencement ni fin*, & pour ainsi dire comme Prêtre toujours subsistant, représentoit admirablement l'éternité du Sacerdoce de J. C. qui est appelé Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisedec. Ps. 109.

MENANDRE. Un des plus célèbres Sectateurs de Simon le Magicien. Il vouloit passer pour le Sauveur du monde, & persuader que par la vertu de son Baptême il préservoit ceux qui le recevoient de la vieillesse & de la mort.

MENNONITES (les) Sectateurs des erreurs de Mennon, né dans la Frise, & qui dogmatisa vers l'an 1545. Ses principales erreurs sont, que nul Chrétien ne peut légitimement exercer les charges de la Magistrature; que le nouveau Testament seul est la règle de notre foi; qu'il faut s'abstenir du mot de Trinité quand on parle de Dieu ou des Personnes divines; que J. C. n'a rien pris de la substance de Marie, & qu'il a tout tiré de celle de Dieu le Pere; qu'il n'est pas permis de faire mourir les coupables; que le péché ne souille pas le corps, quoique l'ame concoure à le commettre; que les Ames après la mort ne vont ni dans le Ciel, ni dans les Enfers, mais dans un lieu inconnu. On appelle Anabaptistes, dans les Provinces Unies, les Sectaires, connus ailleurs sous le nom de Mennohites.

MENSONGE, *Mendacium*. Il est ainsi appelé, dit Saint Thomas, parceque celui qui fait un mensonge parle contre sa pensée : *Ex eo quod contra mentem dicitur*. 2. 2. q. 110. C'est une branche du huitieme Commandement : *Non loqueris contra proximum tuum falsum testimonium*. Le mensonge est un péché, en ce qu'il est opposé directement à la vérité. L'Ecriture dit que Dieu a en abomination les levres menteuses : *Abominatio est Domino labia mendacia*. Prov. 12. *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo ?*..... dit le Prophète Roi : *Qui loquitur veritatem in corde suo, qui non egit dolum in lingua sua*. Pseaume 14. *Perdes omnes qui loquantur mendacium*. Pseaume 5. *Non mentiamini, nec decipiat unusquisque proximum suum*. Exod. 23. *Propter quod*, dit Saint Paul, *deponentes menda-*

cium, loquimini veritatem unusquisque eum proximo suo. Eph. 4.

Selon la Doctrine des Peres, le mensonge nous rend désagréable à Dieu, parcequ'il est opposé à la vertu de la vérité, en ce que le menteur représente les choses d'une autre maniere qu'elles ne sont. 1^o. Il deshonne Dieu, parcequ'il est ennemi de la vérité, qui est la propre perfection de Dieu, qu'il est opposé à la sainteté du Christianisme, & qu'il blesse la charité du prochain.

On distingue deux sortes de mensonges. 1^o. L'officieux, lorsqu'on ment pour procurer quelque bien au Prochain, ou empêcher qu'il ne lui arrive quelque mal. 2^o. Le pernicieux, quand on ment dans le dessein de causer du mal au Prochain, soit directement, soit indirectement. Ce dernier est tout autrement grief que le premier. Tout mensonge en général étant défendu par le huitieme Commandement, on pèche toujours lors même qu'on ne porte aucun préjudice au Prochain; car ce précepte étant affirmatif dans le sens qu'il ordonne de dire la vérité, il s'ensuit qu'on ne peut en aucune occasion mentir sans péché, & pour si pressantes que soient les occasions. C'est le sentiment de Saint Augustin, *l. de Mendac. c. 4.* & de plusieurs autres Peres. Saint Augustin en donne la raison, quand il dit, que les paroles ayant été instituées, afin que les Hommes pussent faire connoître leurs pensées les uns aux autres, & non pas afin qu'ils se trompassent, c'est sans doute un péché de s'en servir pour tromper, & non pour l'effet pour lequel elles ont été instituées; & il ne faut pas croire qu'il puisse y avoir quelque mensonge qui ne soit pas péché, sous prétexte qu'on peut rendre quelque service au Prochain en mentant, puisqu'on pourroit dire la même chose du larcin: comme si on donnoit à un pauvre, qui en seroit beaucoup soulagé, ce qu'on auroit volé à un riche, qui n'en recevroit point d'incommodité. *S. Aug. in Enchir. de Fide, &c. cap. 22. relat. in Can. Is autem. 22. qu. 2.* Saint Thomas appuie le sentiment de Saint Augustin, en disant, que ce qui est mauvais en soi & dans son genre ne peut jamais devenir bon & licite; parcequ'il faut que tout concoure, pour faire qu'une chose soit

véritablement bonne ; puisque le bien vient d'un principe entierement bon , & que le mal se tire de quelques défauts particuliers : *Bonum est ex integra causa , malum verò ex singularibus defectibus*. Or le mensonge est un mal en soi & dans son genre , en ce que c'est un acte qui s'exerce sur une matière indue : *Cadens super indebitam materiam* ; puisque les paroles étant naturellement des signes de nos pensées , c'est agir contre la raison & contre la nature des choses , que d'exprimer par la parole ce qu'on n'a pas dans l'esprit. *S. Thom. 2. 2. q. 110. a. 3. in corp.*

Cependant , dit Saint Augustin , il y a deux sortes de mensonges qui peuvent se commettre sans grande faute , *in quibus non est magna culpa , sed tamen non sunt sine culpa* : comme lorsque nous mentons par manière de jeu , ou pour rendre service au Prochain ; mais les autres sortes de mensonges , c'est-à-dire , ceux qui sont nuisibles & pernicioeux , sont des péchés mortels. *Aug. in Ps. 5. vers. Perdes omnes qui loquuntur mendacium*. Saint Bonaventure dit en peu de mots , que le mensonge n'est pas un péché mortel généralement parlant , mais qu'il le devient pour raison des choses sur lesquelles il est dit , & selon le dommage qu'il peut causer , d'où il conclut qu'il peut être quelquefois véniel , quelquefois mortel. *S. Bonav. in l. 3. Sent.* Il n'est pas non plus permis , pour cacher la vérité ou la dissimuler , d'user de paroles équivoques & ambiguës , ou de restrictions mentales , & autres déguisemens semblables.

MÉRITES DE JÉSUS-CHRIST. J. C. comme Homme a mérité notre rédemption. *Mementote* , dit Saint Pierre , *quod non corruptibilibus auro vel argento redempti estis de vana vestra conversatione , sed pretioso sanguine agni immaculati*. 1. Petr. 1. Son Humanité a eu toutes les conditions requises pour mériter : la sainteté , le libre arbitre , la qualité d'habitant pour un tems sur la terre , & la promesse que Dieu avoit faite d'accepter les actions de J. C. qui avoient pour objet une récompense , selon ces paroles d'Isaïe : *Si posuerit pro peccato animam suam , videbit semen longævum , & voluntas Domini in manu ejus dirigetur*. II. 53. J. C. a commencé de mériter dès le premier instant de sa conception ; car il s'est offert

à Dieu son Pere, comme une Hostie, pour la redemption du genre humain : *Ingressus mundum dicit : Hostiam & oblationem noluit, corpus autem aptasti mihi*, &c. Heb. 10. 1^o. Il a mérité par tous les actes pour lesquels son humanité a été libre. 3^o. Il a mérité sa glorification, l'exaltation de son nom, comme il l'avoit demandé lui-même : *Pater clarifica filium tuum*. Joan. 17. 4^o. Il nous a mérité le salut & tout ce qui le procure, comme la Grace sanctifiante. C'est la Doctrine du Concile de Trente ; *Seff. 6.* selon le sens de ces paroles de S. Paul : *Qui benedixit nos in omni benedictione spiritali in celestibus in Christo Jesu*. Eph. 1. 5^o. Les Indulgences que l'Eglise accorde aux Fideles tirent leur force des Mérites de J. C. qu'elle leur applique, & elle y joint aussi les Mérites des Saints dans le Ciel.

MÉRITES DES JUSTES. Les Justes sont capables par les exercices de plénitude de mériter la vie éternelle. Car elle est appelée dans l'Evangile la récompense des bonnes œuvres. *Math. 11.* Saul Paul l'appelle la Couronne de justice. 1. *Tim. 4.* & le prix de la victoire, *Bravium*, 1. *Cor. 9.* 1^o. La condition requise pour pouvoir mériter ici-bas, c'est que l'action soit faite librement, & qu'elle exclue toute nécessité & toute contrainte. Il y a deux sortes de mérites, le premier comprend le mot de mérite dans toute sa rigueur, *Stricté* : c'est celui à qui on ne peut refuser la récompense sans injustice. Les Théologiens l'appellent de *Condigno*. Le second est appelé mérite improprement : c'est celui à qui on peut, sans injustice, ne pas accorder récompense, tels sont les Actes de Foi, d'Espérance, de Charité, que forment les Pécheurs, & qui préparent à la justification. On l'appelle de *congruo*.

MESSALIENS, ou Euehites, c'est-à-dire, Entousiastes, especes de Fanatiques qui avoient quelque rapport avec les Quiétistes. Leurs erreurs étoient que le Baptême ne sert de rien ; que l'Oraison seule est capable d'effacer les péchés & tenir lieu de tout. Ils prétendoient être favorisés d'un grand nombre de révélations, & vivoient dans le libertinage. Ils n'ont pas fait de Secta à part dans l'Eglise ; car ils cachotent avec soin

leurs erreurs, & ont été réfutés par Saint Epiphane & Theodoret : ils furent condamnés dans le Concile d'Epheſe, le troiſieme général.

MESSE (la) eſt la célébration du Sacrifice de l'Euchariftie. Ce mot de Meſſe vient du verbe latin, qui ſignifie envoyer, & veut dire *Envoi*, *Miſſa* ou *Miſſio*, parceque dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, avant que de célébrer cet auguſte Myſtere, on renvoyoit ceux qui n'étoient pas encore dignes d'y aſſiſter, & après que la célébration étoit faite, on congédioit les Fideles par ces mots, qui ſont encore en uſage : *Ite, Miſſa eſt*. Les Grecs ſe ſervent du mot de Liturgie, pour ſignifier la Meſſe. Le mot de Meſſe eſt très-ancien dans l'Egliſe. Saint Ambroïſe en fait mention à l'occaſion des violences des Ariens, qui vouloient ſe rendre maîtres des Eglises, à Milan : *Ego tamen manſi in munere, Miſſam facere cœpi*. . . . *Amariffimè flere & orare in ipſa oblatione Deum cœpi*. S. Ambr. l. 5. Ep. 33. Saint Auguſtin ſ'en fert dans un Sermon, pour marquer au Peuple le Sacrifice de l'Euchariftie : *In lectione quæ nobis ad Miſſas legenda eſt*, &c. Serm. 91. de temp. Saint Leon dans une Décretale dit, qu'aux Solemnités on doit célébrer plus d'une Meſſe, afin que tous les Fideles puiſſent ſatisfaire à leur dévotion : *Si unius tantum Miſſæ ſacrificium offerre non poſſint, niſi qui primâ dei parte convenerint*. Ep. 81. ad Dioſc. Ce qui fait voir qu'il n'y a aucune différence entre le Sacrifice de l'Euchariftie, & ce qu'on appelle Meſſe.

La Meſſe eſt un véritable Sacrifice, & c'eſt J. C. qui l'a inſtitué. On le prouve, 1°. en ce que J. C. étoit Prêtre ſelon l'ordre de Melchiſedech ; car les Saints Peres entendent de lui ces paroles du Pſ. 109. *Tu es Sacerdos in æternum, ſecundum ordinem Melchiſedec*. 2°. Par la reſſemblance entre les choſes offertes à Dieu par Melchiſedec, & celles offertes par J. C. c'eſt-à-dire, le pain & le vin. Gen. 14. Or J. C. ſelon le rapport des Evangéliſtes, en ſe ſervant du pain & du vin, après avoir fait une action de grâces, & les ayant changées en ſon Corps & en ſon Sang, ſans que les apparences du pain & du vin ceſſaſſent de paroître, inſtitua un Sacrifice proprement dit, & ce Sacrifice eſt le même que celui de la Meſſe.

C'est la Doctrine de tous les Peres. Voyez S. Cyprien; Ep. 61. S. Augustin, l. 1. *Cont. advers. leg. & Proph.* c. 20. 3°. Les mêmes Peres, & tous les Interprètes avec eux, ont entendu du Sacrifice de la Messe, ce passage du Prophète Malachie : *Ab ortu solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus, & in omni loco sacrificatur nomini meo oblatio munda.* Malach. 1. & ils s'en sont servis pour prouver que la Messe est un Sacrifice proprement dit. 4°. On prouve cette même vérité par les passages du nouveau Testament, où il est parlé de l'institution de l'Eucharistie, & particulièrement par les paroles de la Consécration, rapportées par Saint Luc, c. 12. Car ces paroles, dit Eftius, & avec lui les autres Théologiens, *Hoc est corpus meum, quod pro vobis datur*, signifient la même chose que celles-ci : *Quod offertur presenti tempore* ; & celles de S. Paul, *quod pro vobis tradetur.* 1. Cor. 11. signifient *quod pro vobis frangitur.*

A l'égard du Calice, les trois Evangélistes, selon le Texte grec, expriment l'effusion dans un tems présent, & rapportent le pronom, *qui*, au Calice comme contenant le Sang : ainsi au lieu de *qui pro vobis fundetur*, le Grec porte *poculum quod pro vobis effunditur* ; & suivant le Texte original & la remarque du Cardinal Bellarmin, ces paroles ne signifient pas, que le précieux Corps du Sauveur, ni son précieux Sang, soit donné, soit versé aux Apôtres, pour le manger & pour le boire, mais que l'un est donné, & l'autre est versé pour être offert à Dieu, en Sacrifice. En effet, J. C. ne dit pas que son précieux Sang ne soit versé que pour les Apôtres, puisque Saint Mathieu dit : *pro vobis & pro multis*, d'où on conclut que ces paroles signifient, que ce Corps est donné, & ce Sang est versé pour vous & pour plusieurs en Sacrifice, pour la rémission des péchés, & par conséquent que cette action du Sauveur, dans l'institution de l'Eucharistie, a toutes les marques d'un Sacrifice : car J. C. s'est offert lui-même à son Pere sous les especes du pain & du vin, qu'il a changées en son Corps & en son Sang : il a ordonné à ses Apôtres & à leurs Successeurs de faire la même chose, & il leur en a donné le pouvoir : d'où il suit, qu'il a institué ce Sacrifice proprement dit, & que

que son corps, en tant qu'il est contenu sous les apparences du pain & du vin, est la chose qui est offerte dans ce Sacrifice.

Les Peres du Concile de Trente ont développé d'une maniere admirable, les causes de l'institution du Sacrifice de la Messe. » Parceque sous l'ancien Testament, » disent-ils, selon le témoignage de l'Apôtre S. Paul, il » n'y avoit rien de parfait, ni d'accompli, à cause de » la foiblesse & de l'impuissance du Sacerdoce Levitique, il a fallu, Dieu le Pere des miséricordes l'ordonnant ainsi, qu'il s'élevât un autre Prêtre selon l'ordre de Melchisedec, savoir, N. S. J. C. lequel put consacrer & conduire à la perfection tous ceux qui devoient être sanctifiés. Or, quoique Notre-Seigneur dût une fois s'offrir lui-même à Dieu son Pere, en mourant sur l'Autel de la Croix, pour y opérer la Rédemption éternelle, néanmoins, parceque son Sacerdoce ne devoit pas être éteint par sa mort, pour laisser à l'Eglise sa chere Epouse un Sacrifice visible, tel que la nature des Hommes le requeroit, par lequel ce Sacrifice sanglant, qui devoit s'accomplir une fois en la croix, fut représenté, la mémoire en fût conservée jusqu'à la fin des siècles, & la vertu si salutaire en fût appliquée pour la rémission des péchés que nous commettons tous les jours. Dans la dernière Cène, la nuit même qu'il fut livré, se déclarant Prêtre, établi pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisedec, il offrit à Dieu le Pere son corps & son sang sous les especes du pain & du vin; & sous les symboles des mêmes choses les donna à prendre à ses Apôtres qu'il établissoit alors Prêtres du nouveau Testament; & par ces paroles, faites ceci en mémoire de moi, leur ordonna à eux & à leurs Successeurs dans le Sacerdoce, de les offrir, ainsi que l'Eglise Catholique l'a toujours entendu & enseigné. Car après avoir célébré l'ancienne Pâque, que l'assemblée des Enfants immoloit en mémoire de la sortie d'Egypte, il établit la Pâque nouvelle, se donnant lui-même pour être immolé par les Prêtres, au nom de l'Eglise, sous des signes visibles, en mémoire de son passage de ce monde à son Pere, lorsqu'il nous a rachetés par l'es-

» fusion de son sang, nous a arrachés de la puissance
 » des ténèbres, & nous a transférés dans son Royaume.
 » *Coloss. 1.* C'est une offrande pure, qui ne peut être
 » souillée, ni par l'indignité, ni par la malice de ceux
 » qui l'offrent, que le Seigneur a prédite par Malachie
 » devoir être offerte en tous lieux, toute pure, à son nom,
 » qui devoit être grand parmi les Nations. *Malac. 1.*
 » C'est la même que Saint Paul a marquée assez claire-
 » ment, quand il a dit : *Que ceux qui sont souillés par*
 » *la participation de la table des Démon, ne peuvent*
 » *être participans de la Table du Seigneur.* *1. Cor. 10 :*
 » entendant dans l'un & l'autre endroit l'Antel par le
 » nom de Table. C'est elle enfin qui, au tems de la na-
 » ture & de la Loi, étoit figurée & représentée par dif-
 » férentes sortes de Sacrifices, comme renfermant tous
 » les biens, qui n'étoient que signifiés par les autres,
 » dont elle étoit l'accomplissement & la perfection «
Conc. de Tr. Decret du Sacrif. de la Messe, ch. 1.

L'ESSENCE du Sacrifice de la Messe consiste propre-
 ment dans la consécration. S. Irénée, qui vivoit au se-
 cond siècle, l'enseigne expressément en ces termes : le
 Sauveur du Monde, dit ce Pere, a prononcé les paroles
 sacramentales, lorsqu'après avoir pris le pain, & rendu
 grâces, il dit *ceci est mon corps* : & qu'après avoir pris
 de même le Calice, il dit que c'étoit son sang ; & il
 nous enseigna que c'étoit le nouveau Sacrifice du nou-
 veau Testament : *Et novi Testamenti novam docuit obla-*
tionem. Et l'Eglise, ajoute-t-elle, ayant appris la manière
 de l'offrir, célèbre cet auguste mystère dans tout le Mon-
 de. C'est de ce Sacrifice dont il est parlé dans les Prophé-
 tes, & que Malachie a prédit : *De quo in duodecim*
Prophetis Malachias sic præsignavit. S. Irénée, l. 4.
adv. hæres. Les Théologiens enseignent la même Doc-
 trine.

Ils prouvent que la Messe ou le Sacrifice Eucharisti-
 que est un véritable Sacrifice. Trois choses, disent-ils,
 sont l'essence d'un Sacrifice. 1^o. Une chose profane de-
 vient très-sainte. 2^o. Cette chose devenue sainte est of-
 ferte à Dieu. 3^o. La chose offerte, & qui est la victime,
 tend à un véritable changement, & souffre une destruc-
 tion réelle. Or ces trois états différens arrivent dans le

Sacrifice de l'Eucharistie. 1°. Le pain, chose commune, est changé par la Consécration au sacré Corps de J. C. 2°. Ce corps sous les apparences du pain est placé sur l'Autel & offert à Dieu, par le Prêtre, qui représente la personne de J. C. & prononce les paroles de la Consécration en son nom. 3°. La victime qui est le corps de J. C. revêtu de la forme de nourriture sous les apparences du pain & du vin, est changée & comme détruite par la manducation; car quoique le corps de J. C. ne perde pas son être naturel par cette manducation, c'est-à-dire, que ces parties ne soient point séparées l'une de l'autre, ni sujettes aux changemens qui arrivent aux viandes, il perd néanmoins son être Sacramental, en cessant d'être une nourriture sensible, d'où ils concluent que l'essence du Sacrifice consiste dans la consécration.

4°. L'obligation est nécessaire pour l'intégrité du Sacrifice, quoiqu'elle ne soit pas de l'essence de ce même Sacrifice, parceque toutes les Liturgies & les plus anciennes en font mention. 5°. La Communion du Prêtre, quoiqu'elle ne soit pas de l'essence même du Sacrifice, en est la principale partie intégrante, parcequ'elle est nécessaire pour achever & accomplir le Sacrifice qui, sans cela, ne seroit pas complet: & l'intention de l'Eglise a toujours été que le Prêtre qui célèbre la Messe communie sous l'une & l'autre espèce, puisque s'il en étoit empêché par quelque accident, on doit lui substituer un autre Prêtre, pour communier en sa place; mais la Communion du Peuple n'est pas de l'essence de ce Sacrifice, ni même nécessaire pour son intégrité, cependant comme J. C. est dans ce Sacrement sous les apparences du pain & du vin, pour servir de nourriture aux Fideles, ils doivent tendre par leurs desirs à la Communion, & se rendre dignes d'en approcher le plus souvent que leur état le permet.

6°. Le Sacrifice de la Messe est le même Sacrifice en substance que celui de la croix, parceque c'est la même victime, le même J. C. & qu'il offre sa mort à son Pere, comme il l'offrit sur le Calvaire. Mais la maniere est différente aussi-bien que les fins de l'oblation. Il s'offrit sur le Calvaire en mourant, actuellement il s'offre sur nos Autels d'une maniere mystique, qui re-

présente seulement sa mort. Il s'offre sur le Calvaire avec effusion de sang; il s'offre sur nos Autels sans effusion de sang. Il offrit sur le Calvaire sa mort présente; il offre sur nos Autels sa mort passée & consommée. Il offrit sa mort sur le Calvaire, en Sacrifice de Rédemption, & mérita toutes les graces qu'il devoit faire aux Hommes: il s'offre sur nos Autels en Sacrifice de propitiation, & pour appliquer aux Hommes les graces qu'il leur a méritées sur le Calvaire.

7°. La Messe n'est pas moins un sacrifice, quoique J. C. ne soit point réellement immolé sur l'Autel: car il suffit pour que le sacrifice soit entier, qu'il arrive quelque changement à la victime. Or, dans ce Sacrifice J. C. est mis de nouveau sous des especes, & la distinction de ces especes représente la séparation de son corps & de son sang, arrivée dans la mort sanglante qu'il souffrit sur le Calvaire. En un mot, le Sacrifice de la Messe est le même que celui de la croix, quant à la victime & quant à l'immolation de la victime, c'est-à-dire, qu'on y offre J. C. présent sur nos Autels, mais on l'y offre comme immolé sur la croix. C'est une continuation de l'oblation que J. C. a commencée; ainsi il n'y a qu'une même immolation & une même victime: & quoique l'oblation soit faite par diverses personnes, & en divers tems, ce n'est qu'un même sacrifice, & il n'y a que la maniere d'offrir J. C. qui soit différente, comme le dit le Concile de Trente: *Sola offerendi ratione diversa*. Sess. 12. de Sac. Missæ. c. 2.

8°. Les Fideles ont part à cette oblation, & dans un sens véritable ils offrent & sacrifient avec le Prêtre le corps & le sang de J. C. Cette vérité est sensible, 1°. par les Sacrifices de l'ancienne Loi, dont l'oblation n'étoit pas attribuée aux seuls Prêtres; mais au Peuple & aux Particuliers. 2°. Par les prieres de l'Eglise dans la célébration de ce Mystere, dans lesquelles les Fideles s'unissent de cœur & de volonté avec le Prêtre: *Et omnium circumstantium, pro quibus tibi offerimus, vel qui tibi offerunt, hoc sacrificium laudat*, &c. & plusieurs autres semblables.

9°. Le sacrifice de la Messe peut être offert non-seulement pour les Vivans, mais encore pour les Morts,

c'est-à-dire, les ames de ceux qui sont en Purgatoire ; car les suffrages des Vivans peuvent servir à ceux qui étant morts en état de grace, ont encore à expier dans le Purgatoire quelques peines dûes à leurs péchés. Cette Doctrine est fondée sur l'Ecriture, 2. *Mach.* 12. & sur la Tradition. Tertullien dit, que de son tems on offroit le Sacrifice pour les Morts, 1. *de cor. mil. c.* 3. Saint Cyprien dit, que cette contume étoit reçue dans toute l'Eglise. *Ep.* 65. *ad Cler.* Voyez. Saint Ambroise, 1. 2. *Ep.* 8. S. Chrysostôme, *Hom.* 3. *in Ep ad Philipp.* S. Augustin, 1. 9. *Confess.* c. 12. & le Concile de Carthage, *can.* 29. & 79. Le Concile de Trente prononce anathème contre ceux qui nient que le Sacrifice de la Messe puisse être offert pour les Vivans & pour les Morts ; *Pro defunctis in Christo, nondum ad plenum purgatis, juxta Apostolorum traditionem offertur.* Sess. 22. c. 2. Enfin l'autorité de l'Eglise universelle, qui exerce cette pratique, la rend très-authentique. Il est vrai que les Morts ne peuvent pas participer à ce Sacrifice, comme l'objectent les Protestans, mais on leur répond qu'ils participent au fruit du Sacrifice ; car on y peut participer, quoiqu'on n'y soit pas présent pour communier, puisque l'Eglise l'offre pour les absens.

10°. Le Sacrifice de la Messe peut être offert pour les Payens, les Juifs, les Cathécumenes, les Excommuniés, les Hérétiques, Car 1°. S. Paul exhorte à prier pour les Rois, pour les Grands, & pour tous les Hommes. 1. *Tim.* 2. & S. Chrysostôme conclut de ces paroles de l'Apôtre, qu'il faut prier pour les Infideles, car du tems de S. Paul, les Rois & les Princes étoient plongés dans les ténèbres de l'Idolâtrie. Les autres Peres expliquent de la même maniere ce passage de S. Paul : & S. Augustin dit expressément que l'Eglise prie pour les Payens dans le Sacrifice de la Messe. *Ep.* 107. *ad Vital.* Les Théologiens remarquent que les prieres que le Prêtre récite avant & après la Consécration, sont la preuve qu'on peut offrir le Sacrifice pour tous ceux qu'on a nommés ci-dessus, mais avec cette restriction qu'il doit prier pour eux en particulier sans les nommer & en les séparant du reste des Fideles ; car, comme observe le Cardinal Bellarmin, les Liturgies qui sont maintenant en

usage dans l'Eglise latine, ne se rapportent qu'à ceux qui sont dans la Communion de l'Eglise, comme on peut voir dans le Canon, & hors du Canon de la Messe.

EFFETS du Sacrifice de la Messe. Le Sacrifice de la Messe étant un véritable Sacrifice de propitiation, les Fideles peuvent par ce moyen recevoir des effets de la miséricorde & de la grace de Dieu, c'est-à-dire obtenir la rémission des péchés & satisfaire à sa justice, s'ils s'en approchent avec des sentimens de respect, de crainte, de contrition, & d'une véritable pénitence. C'est la Doctrine du Concile de Trente : *Sacrificium istud verè propitiatorium esse*, parceque c'est le même Sacrifice que celui qui a été offert sur la croix ; le Concile ajoute qu'il a la vertu de produire cet effet indépendamment des mérites du Prêtre qui l'offre. *Seff. 22. c. 1.* Il est vrai, disent les Théologiens, qu'il ne produit pas immédiatement, & comme cause efficiente, la rémission des péchés, de la même manière que le Baptême & le Sacrement de Pénitence l'opèrent, & ce qu'on appelle *ex opere operato*, parcequ'il n'est pas l'instrument dont Dieu se sert pour cela, au lieu qu'il l'est à l'égard de ces deux Sacramens. Mais il l'opère par impétration, c'est-à-dire, qu'il obtient de Dieu, qui selon l'expression du Concile de Trente, est flechi par le Sacrifice qui lui a été offert, le don de la Pénitence, par lequel le Pécheur est porté à s'approcher du sacrement, qui lui confère la grâce de la rémission des péchés.

Les Théologiens observent encore, que les effets du sacrifice de la Messe ne sont pas d'une valeur infinie, quoique le sacrifice le soit par lui-même ; qu'à la vérité, les effets du sacrifice de la croix sont d'une valeur infinie, pour ce qui regarde la suffisance : *Quoad sufficientiam*, c'est-à-dire, qu'ils sont infiniment plus que suffisans pour obtenir la rémission des péchés, mais qu'ils ne le sont pas pour l'application, *quoad efficaciam*. Car, disent-ils, quoique le sacrifice de la Messe soit la représentation de celui de la croix, dont le prix est infini, néanmoins J. C. n'a institué le sacrifice de la Messe, que comme un moyen dont les Fideles doivent se servir pour leur sanctification ; & il n'a voulu faire l'applica-

tion des merites de sa passion & du Sacrifice de la croix que par le canal des Sacremens , qu'il a établis pour cette fin. Ainsi les effets du Sacrifice de la Messe , pris solitairement ne sont pas d'une valeur infinie quant à l'application , mais J. C. par le canal des Sacremens , nous fait l'application des mérites du Sacrifice de la croix , dont celui de la Messe est la commémoration & la représentation.

MESSES PRIVÉES. On entend par-là les Messes , où il n'y a que le Prêtre qui communique , ou celles qui sont célébrées sans qu'il y ait un grand nombre de Fideles , comme sont celles qui se disent dans des Chapelles particulières , & toutes celles que l'on ne peut appeller Messe publique , comme celle qui a une heure déterminée , & où le plus grand nombre des Fideles assistent. Mais elles ne sont privées , que de nom. Car à parler exactement il n'y a point de Messes privées , & toutes sont publiques & communes , comme dit le Concile de Trente : *Si quidem illæ quoque Missæ verè communes censeri debent.* Il n'y en a point où les Fideles n'ayent droit de communier , & qui ne soient célébrées par un Ministre public de l'Eglise , qui offre à Dieu le Sacrifice , & pour lui , & pour tous les Fideles.

L'usage des Messes privées dans ce sens est très-ancien dans l'Eglise. On en voit la preuve dans les Peres. Voyez Tertullien , *l. de fug. imperfec.* Eusebe , *l. 4. de Vit. Constant. c. 14.* S. Augustin , *l. 22. de Civ. c. 8.* Saint Grégoire , *Hom. 37. in Evang.* S. Chrysostôme , *Hom. 3. in Ep. ad Eph.* Le Concile d'Agde , vers le commencement du sixieme siecle , permet de bâtir des Oratoires dans des Maisons de Campagne éloignées des Paroisses , & d'y célébrer la Messe , excepté les jours de Fêtes solennelles. Dans le huitieme siecle , les Evêques firent des Reglemens pour défendre aux Prêtres de célébrer les Messes privées dans un tems qui peut détourner le Peuple d'assister à la Messe publique.

CÉLÉBRATION de la Messe : elle doit être célébrée en Langue latine , dans l'Eglise latine , & non en Langue vulgaire ; parceque , disent les Théologiens , on seroit exposé à changer souvent les paroles du Sacrifice , la Langue vulgaire étant sujette à varier , & une infinité de

mots n'étant plus entendus par succession de tems , paroissant même ridicules & capables de faire perdre le respect dû aux Saints Myſteres. 2°. Parcequ'on ne pourroit plus entretenir la communication qui doit être entre toutes les Eglises , ſi chaque Prêtre célébroit la Meſſe en la Langue de ſon pais. 3°. Cela eſt plus à-propos pour ne pas s'éloigner de l'ancienne coutume de l'Egliſe , qui ne l'a célébrée au plus qu'en deux ou trois Langues. Car toutes les anciennes Liurgies , dans l'Orient , ſont ou Grecques , ou Chaldaïques ; & dans l'Occident , toutes Latines. Enfin , le Concile de Trente dit anathème à ceux qui prétendent que la Meſſe doit être célébrée en Langue vulgaire , comme auſſi à ceux qui ſoutiennent que l'on doit prononcer toutes les paroles de la Meſſe à haute voix , *ſeſſ. 22. can. 9.* Et il eſt conſtant , par le témoignage des Peres , que dans l'une & dans l'autre Eglife , on diſoit en ſecret preſque tout le Canon , hors les paroles de la Conſécration , afin d'imprimer , dit ſaint Baſile , plus de reſpect aux Fideles , pour les ſaints Myſteres. *l. de ſpirit. ſ. c. 27.*

Le Canon de la Meſſe eſt infiniment reſpectable par ſon antiquité. L'Egliſe Catholique , diſent les Peres du Concile de Trente , a établi depuis pluſieurs ſiècles le ſaint Canon de la Meſſe , qui eſt ſi épuré & ſi exempt de toute erreur , qu'il ne contient rien qui ne reſpire en tout la ſaineté & la piété , & qui n'élève à Dieu l'eſprit de ceux qui offrent le ſacrifice , n'étant compoſé que des paroles mêmes de Notre-Seigneur , des Traditions des Apôtres , & des pieuſes inſtitutions des ſaints Papes. *Conc. de Tr. vingt-deuxieme ſeſſ. c. 4.*

La Meſſe doit être célébrée avec les uſages & les cérémonies reçues dans l'Egliſe. Les Prêtres doivent ſe ſervir d'ornemens deſtinés au ſaint Sacrifice , de Cierges , d'Autels conſacrés. Le Concile de Trente confirme cette obligation , parceque ces cérémonies ſont de Tradition Apoſtolique , & qu'elles ſervent à faire connoître aux Peuples la grandeur des ſaints Myſteres , & à leur imprimer le reſpect dû : *Ex Apoſtolica diſciplina Seſſ. 22. c. 5.*

Un Prêtre ne peut pas , après avoir commencé la Meſſe , ſe diſpenſer de l'achever , ſans une grande néceſſité.

Et c'est 1°. l'impuissance de fait, causée par quelque accident, dont il est surpris, & qui le met hors d'état de continuer. 2°. L'impuissance de droit, lorsqu'il se souvient qu'il a en lui un empêchement qui lui défend de célébrer, comme s'il se souvenoit qu'il n'est pas à jeun, ou qu'il a encouru quelque Censure, ou qu'il est tombé dans quelque péché mortel; mais s'il avoit commencé le Canon, il peut la continuer après avoir fait un Acte de Contrition, & promis à Dieu de se confesser. 4°. Lorsque l'Eglise est profanée, mais avant le Canon. 5°. Lorsqu'il arrive quelque accident qui met le Prêtre en péril de sa vie s'il continue. *Voyez* les Rubriques.

DISPOSITIONS nécessaires pour offrir le Sacrifice de la Messe. Le Concile de Trente a fait un Reglement plein de lumieres & d'onction, sur ce qu'il faut observer ou éviter dans la célébration de la Messe. » Si celui qui » fait l'œuvre de Dieu avec négligence, disent les Peres » de ce Concile, est maudit dans les Divines Ecritures, » que l'on juge quel soin on doit apporter pour pouvoir célébrer le très-auguste Sacrifice de la Messe » avec tout le respect & la vénération qu'une si sainte » action demande. Puisque nous sommes nécessairement » obligés d'avouer, qu'il n'y a point d'œuvre aussi sainte & aussi divine, que l'est ce redoutable Mystere, » dans lequel cette Histoire vivifiante, qui nous a reconciliés à Dieu le Pere, est tous les jours immolée sur » l'Autel par les Prêtres; concevons avec quelle pureté » intérieure de cœur, & quelle piété même extérieure, » on doit s'acquiter d'une fonction si sainte & si divine. Mais comme le malheur des tems & la corruption des Hommes font qu'il s'est glissé plusieurs choses entierement contraires à la dignité d'un si saint Sacrifice; le Saint Concile, voulant rétablir l'honneur qui est dû à ce Sacrifice, & contribuer à la gloire de Dieu & à l'édification des Fideles, ordonne que les Evêques ordinaires des lieux aient un soin très-particulier d'abolir tout ce qui s'est introduit, ou par l'avarice, qui est une idolâtrie, ou par l'irrévérence, qui est presque inséparable de l'impiété, *vel irreverentia, quæ ab impietate vix sejuncta esse potest.* Ils défendront absolument toutes conventions, pour,

» quelques récompenses ou salaires que ce soit. Ils ne
 » laisseront dire la Messe à aucun Prêtre vagabond &
 » inconnu, & ils ne permettront point à ceux qui sont
 » notoirement & publiquement coupables de crimes,
 » de servir au saint Autel, ni d'être présens aux redou-
 » tables Myſteres... Ceux qui y assisteront, feront con-
 » noître par leur modestie & tout leur extérieur, qu'ils
 » sont présens, non-seulement de corps, mais aussi
 » d'esprit & de cœur, à une action si sainte. *Concr. de Tr.
 vingt-deuxieme ſeſſ. Decr. sur le Sacr. de la Messe.*

MESSE PAROISSIALE. (la) On est obligé d'assister à la Messe Paroissiale. *Voyez* Dimanche.

MESSIE. On entend par ce mot le Rédempteur des Hommes, promis au Peuple de Dieu, dès le commencement du Monde, & que Dieu devoit envoyer sur la Terre, après l'avoir fait annoncer par ses Prophètes. Ce Messie, c'est Jesus-Christ. Il a été promis aussi-tôt après le péché d'Adam. 1°. Lorsque Dieu dit au Serpent, qu'il mettroit une inimitié éternelle entre lui & les Hommes, & que la Femme lui écraseroit la tête : *Ipſa conteret caput tuum. Gen. 3.* Car le sens de ces paroles, selon tous les Interprètes anciens & modernes, est que d'une Vierge naîtroit un jour le Sauveur du Monde, qui devoit détruire l'empire du Démon. 2°. Cette même promesse fut renouvelée à Abraham, avec plus de clarté qu'au premier Homme. *Gen. 12. 33. 18. 22. 18.* Elle fut réitérée à Jacob, avec assurance que toutes les Nations de la Terre seroient benies en sa postérité, dont ce Libérateur devoit naître, & elle fut fixée à la Tribu de Juda, *ibid. 18. 14. 49. 10. 3°.* Le Messie a été annoncé pendant quatre mille ans, par une longue suite de Prophètes, qui apprirent aux Hommes quelle étoit la fin & le but de la Mission de cet Envoyé du Ciel. *Voyez* Prophéties sur Jesus-Christ. *Voyez* Jesus-Christ.

Les Patriarches mouroient en souhaitant de le voir. *Gen. 49. 18.* La plupart même étoient les Types imparfaits du Messie : chacun d'eux représentoit quelque trait singulier de sa vie & de son Ministère. Melchisedec figura son Sacerdoce, Abraham sa qualité de Chef & de Pere des Croyans ; Isaac son sacrifice ; Job ses per-

sécutions ; Josué son entrée triomphante dans la Terre des Vivans. Toute la Nation Juive étoit imbuë de cette espérance, qu'il naîtroit un jour un grand Roi de la Tribu de Juda. C'est ce qui les a engagés de garder soigneusement leurs Généalogies, pour le reconnoître ; & l'attente du Messie, quoiqu'il soit venu depuis 1700. ans, dans la personne de Jesus-Christ, fait encore à-présent l'objet des desirs des Juifs, dispersés dans tout le Monde depuis qu'ils ont mis à mort le Messie même.

Il est constant que tous les événemens qui se sont passés sur la Terre, avoient rapport à la venue du Messie ; que les Conquêtes de Cyrus, d'Alexandre, des Romains, devoient servir, selon les desseins de Dieu, à mettre l'Univers dans l'état où il est dit, dans les Saintes Ecritures, qu'il seroit à sa venue : ainsi il est vrai de dire que les Empires & les Royaumes ne sont tombés ou ne se sont élevés, que pour préparer les voies à son avènement ; que cette étoile de Jacob, que le Prophète des Gentils vit briller de loin, n'étoit autre chose que le Messie ; & que jusques dans les Oracles des Idoles, le Libérateur des Hommes fut annoncé. Voyez Incarnation.

MÉTROPOLITAIN. Nom donné aux Evêques des grandes Villes ; c'est le premier degré d'honneur, & de distinction, qu'on leur ait donné : ce fut pour désigner l'Evêque de la ville Métropolitaine, c'est-à-dire, comme la Mere & la Capitale de toutes les autres de la Province. Ce nom est très-ancien, il en est parlé dans le Concile de Nicée. *Can. 4. & 6.* C'est à lui qu'appartient le droit de donner & de confirmer l'ordination de tous les Evêques de sa Province ; de recevoir leurs appels, de présider aux Conciles Provinciaux : mais leur autorité n'est que de droit Ecclésiastique.

MICHÉE, le sixieme des douze petits Prophètes. Il prophétisa dans le Royaume de Juda, sous Joathan, Achaz & Ezechias. Il parle contre l'idolâtrie, prédit la captivité des douze Tribus ; la naissance du Messie à Bethléem. Il est fort semblable à Isaïe, & pour l'esprit & pour la maniere d'écrire.

MILLENAIRES (les) Secte : ils prétendoient que J. C. viendra regner sur la terre pendant mille ans, &

qu'il comblera les Fideles de biens temporels. Papias, Evêque d'Hieropolis, en Phrygie, qui vivoit vers l'an 120. est l'Auteur de cette opinion, fondée sur un passage de l'Apocalypse, pris trop littéralement, où il est parlé du regne de J. C. sur la terre l'espace de mille ans. Cette erreur regna fort long-tems, & plusieurs savans Hommes, parmi les Catholiques, l'avoient adoptée. Saint Jérôme la combattit fortement dans ses Commentaires sur les prophètes, & on a reconnu par la suite combien cette opinion étoit chimérique. Elle a été condamnée par le Pape Gelase, & par le quatrieme Concile de Latran. Cependant Papias n'a jamais été regardé comme Hérétique, au contraire sa vertu & sa science le rendirent très-recommandable. D'ailleurs, l'erreur des Millenaires n'étoit alors regardée que comme une simple opinion que plusieurs grands Saints avoient suivie.

MINEURS. Voyez *Enfans de Famille.*

MIRACLES (les) sont des événemens qui surpassent les forces & les Loix de la nature. Dieu s'en sert pour faire éclater sa Toute-puissance, pour manifester & autoriser la vérité, soit qu'il les fasse par lui-même, soit qu'il emploie à cet effet le ministère de ses Saints, par l'intercession desquels il les accorde. Ceux qu'il a opérés par le ministère de Moïse, & qui sont racontés dans les Saintes Ecritures, sont une des plus fortes preuves de la révélation faite à la Nation Juive, & des caracteres divins de la Mission de Moïse. Ceux de Jesus-Christ, & qui sont rapportés dans le nouveau Testament, ont fait sensiblement connoître qu'il étoit le Messie promis depuis tant de siècles, & ils ont contribué à établir sa Divinité & sa Doctrine.

Ceux des Apôtres & des autres Saints, que Dieu a voulu rendre célèbres par le don des Miracles, ont servi à la propagation de la Foi, ont attiré dans le sein de l'Eglise un nombre infini de Payens, & sont le témoignage le plus évident de la vérité, & à la portée des plus simples. Voyez *Religion Chrétienne.*

MISÉRICORDE. Dieu est plein de miséricorde. *Misericors & miserator Dominus.* Ps. 110. Mais la miséricorde n'est en Dieu que par son effet, qui est de délivrer de leur misère ceux qui souffrent, par le sentiment de compassion

qui est dans les Hommes, qui afflige leur cœur, ne peut le trouver en Dieu, étant souverainement heureux : *Beatus solus Rex*, &c. 1. Tim. 6.

MISSION, mot qui désigne comment une des trois Personnes divines procède d'une autre, quand il s'agit de produire quelque opération hors d'elles-mêmes : *In ordine ad aliquem effectum ad extra de novo producendum*. Cette opération se fait comprendre par les passages suivans où J. C. parle ainsi : *Et testimonium perhibet de me qui misit me Pater*. Joan. 8. 18. Et en parlant du Saint Esprit, il dit : *Si autem abiero, mittam eum ad vos*. 16. 7. Et de-là on voit que la mission passive, ou la faculté d'être envoyé, ne peut convenir à la Personne du Pere, parcequ'il ne procède d'aucune Personne. On entend encore par le mot de mission le pouvoir qui est donné par les Evêques aux Ministres de l'Eglise, pour prêcher & administrer les Sacramens.

MOLINOSISME. On entend par ce mot, les erreurs ou la doctrine pernicieuse du Quiétisme, enseignée par Molinos, Prêtre Espagnol, dans le dix-septieme siecle. Le fondement de son système, & qui faisoit sa principale erreur, étoit 1°. Que l'Homme ne devoit s'occuper que du moyen de parvenir par l'oraison mentale à un certain point d'union avec Dieu qui l'en rendit inséparable. 2°. Que quand l'Homme est parvenu à ce point de perfection, il ne doit plus se troubler sur son salut, pas même s'inquiéter sur aucune de ses œuvres quand même elles seroient impures ; car il prétendoit qu'aucun acte n'étoit ni méritoire ni criminel, parceque l'ame ni ses puissances n'y prenoient aucune part. C'est pourquoi on donna le nom de Quiétistes à ses Sectateurs. Comme cette doctrine ouvroit la porte aux péchés les plus énormes, on examina à Rome les propositions de Molinos, au nombre de soixante-huit, & elles y furent déclarées, par un Decret de l'Inquisition, hérétiques, scandaleuses & blasphématoires, l'an 1687. Molinos abjura publiquement ses erreurs, & fut condamné à une prison perpétuelle.

MONASTERES. Voyez Religieux.

MONITOIRE, est une monition ou avertissement que l'Eglise fait aux Fideles sous-peine d'excommunica-

tion, de révéler ce qu'ils savent sur certains faits spécifiés dans le Monitoire, & dont elle a de justes raisons d'être instruite. Ainsi tous ceux qui savent quelque chose de la vérité de ces faits sont obligés de les révéler; mais plusieurs en sont exempts. 1°. Lorsque la révélation peut causer la mort, ou une infamie notable à quelqu'un: 2°. Les Pères, Mères, Frères, Sœurs, Maris, Femmes, Neveux, Cousins germains du coupable; ceux dont le coupable a pris conseil; ceux à qui il a confié la chose par manière de secret, comme les Ecclésiastiques; & tous ceux qui ont un fondement légitime de craindre d'être notablement maltraités, ou en leur personne ou en leurs biens, à cause de leur révélation: mais personne n'est dispensé de révéler lorsqu'il s'agit d'un bien public; & d'une grande importance.

En France les Monitoires ne s'obtiennent qu'en vertu d'une Sentence des Juges laïcs, qui ne l'accordent que quand on ne peut pas avoir preuve autrement des faits mentionnés en une accusation: ils ne doivent contenir que les faits compris dans la Sentence qui a permis de les obtenir, à peine de nullité. Il est enjoint aux Officiaux, à peine de faulx de leur temporel, de jeter les monitoires que le Juge a permis d'obtenir.

MONOPOLE, espece de crime qui attaque le septieme Commandement; *Non furtum facies*. C'est un monopole, lorsque plusieurs Marchands d'une Ville ou d'une Communauté, & de la même profession conviennent entre eux de ne point débiter leurs marchandises qu'à un prix excessif, abusant ainsi de la nécessité du Public; ou lorsque des Gens se rendent les maîtres de la marchandise d'une certaine espece pour la même fin; lorsqu'en un mot on fait des conventions injustes & préjudiciables au Public.

MONOTHELITES, Hérétiques célèbres dans le septieme siecle, sous l'Empire d'Héraclius. Ils prétendoient que quoiqu'il y eût deux natures en J. C. il n'y avoit cependant qu'une action & qu'une volonté, qui étoit l'action & la volonté divine; & de-là on les appella de ce nom composé de deux mots grecs, dont l'un signifie seul ou unique, & l'autre volonté: les Chefs de cette Hérésie furent Sergius, Patriarche de Constan-

tinople, & Cyrus, Patriarche d'Alexandrie. Les Défenseurs de la Foi contre cette Hérésie furent Saint Jean l'Aumônier, Sophrone, Patriarche de Jerusalem, Saint Maxime & le Pape Saint Martin. Ces deux derniers souffrirent le Martyre pour la Foi. Cette Hérésie fut condamnée par le Concile de Constantinople, le sixieme général. *Voyez* Volontés de Jesus-Christ.

MONTANISTES, Hérétiques, dont le Chef étoit Montan, Phrygien de nation. Il voulut passer pour le Saint-Esprit : il prétendoit que les secondes noces étoient défendues ; vouloit obliger les Fideles à observer trois Carêmes ; disoit qu'il y avoit un grand nombre de péchés dont l'Eglise n'avoit pas le pouvoir d'accorder l'absolution. Tertullien, une des plus grandes lumieres de l'Eglise du second & troisieme siecle, eut le malheur de tomber dans cette Hérésie.

MORALE. (la) C'est le corps des préceptes ou des regles destinées à diriger les actions des Hommes conformément à la Loi éternelle, c'est-à-dire, relativement aux principes d'équité & de Justice qui sont nés avec nous, comme de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fut fait. Les autres préceptes que la morale apprend dans un grand détail ne sont qu'un développement des principes généraux qui dérivent de la Loi naturelle, & que nous ne pouvons violer sans sentir naître les remors de notre cœur. La morale s'entend encore de tous les préceptes renfermés dans la Loi divine & dont la substance est exprimée dans le Décalogue.

La Morale chrétienne, ce sont les préceptes contenus dans l'Evangile, & que J. C. est venu apprendre aux Hommes. Le Sermon sur la Montagne rapporté dans le 5. 6. & 7eme. Chapitre de Saint Mathieu, en est un excellent abrégé. Les regles de la Morale sont l'Ecriture Sainte & la Tradition qui est contenue dans les écrits des Saints Peres & dans les Canons des Conciles.

MORT (la) est la séparation de l'ame & du corps, qui nous arrache entièrement du monde d'ici-bas, & de tout ce que nous y avons de plus cher. C'est la peine dont Dieu a puni tout le genre humain sans exception, à cause du péché d'Adam notre premier Pere, & selon

l'Arrêt qui lui fut prononcé : Pulvis es & in pulverem reverteris. Gen. 2. Sicut per unum Hominem peccatum in hunc mundum intravit, & per peccatum mors, & ita in omnes Homines, mors pertransiit in quo omnes peccaverunt. Rom. 5.

MORT DE JESUS-CHRIST. Elle est un des articles du Symbole : *Mortuus.* Elle avoit été prédite par les Prophètes de l'Ancien-Testament, *Isa. c. 53. Dani. 9. Zach. 12. Sag. 11. Ps. 21. & 73. &c.* Les Evangélistes nous assurent que J. C. est véritablement mort : *Emisit Spiritum.* Ce qui démontre que son ame fut séparée de son corps, puisque la mort n'est autre chose que la séparation de l'ame ; & qui confond les raisonnemens de certains Hérétiques, comme les Marcionites, les Valentiniens, qui croyoient que les Juifs n'avoient crucifié qu'un fantôme ; mais la Divinité de J. C. ne fut pas séparée ni de l'ame qui descendit aux Enfers, ni du corps qui fut mis dans le tombeau.

Les causes de la mort de J. C. ont été 1°. le péché originel, qui avoit rendu les Hommes ennemis de Dieu, & les avoit assujettis à l'empire du Demon : or la mort de J. C. devoit les reconcilier avec Dieu. 2°. Tous les péchés que les Hommes avoient commis chacun en particulier, & tous ceux qui se commettront jusqu'à la fin du monde. Cette mort a fait une pleine & entiere satisfaction des péchés de tous les Hommes : *Proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. Rom. 8. Voyez Rédemption & Satisfaction de J. C.* 3°. J. C. par sa mort nous a obtenu la rémission de nos péchés. *In quo habemus redemptionem per sanguinem ejus remissionem peccatorum. Eph. 1. 6. Dilexit nos & lavavit nos à peccatis nostris in sanguine suo. Apoc. 1. Il nous a délivrés de la tyrannie du Démon. Nunc Princeps mundi ejicietur foras. Joan. 12. 4°. J. C. est mort généralement pour tous les Hommes : Unus enim Deus, unus & mediator Dei & Hominum, homo Christus, Jesus qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus. 1. Tim. 2. Et ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi. 1. Joan. 2. C'est-à-dire, que la vertu de son sang a été d'un prix assez grand pour racheter les péchés de tous les Hommes.*

&c

& qu'il a sincèrement voulu le salut de tous, & leur a mérité la préparation nécessaire des secours pour acquérir la vie éternelle; mais il a spécialement demandé pour les Elus le don de la persévérance dans la justice jusqu'à la fin. Le Concile de Trente confirme ce sentiment par ces paroles: *Non omnes tamen mortis ejus beneficium recipiunt, sed ii tantum quibus meritum Passionis illius communicatur.* Sess. 6.

MORTS. (Devoirs qu'on rend aux) Les devoirs qu'on rend aux Morts, tels que la sépulture, avec les prières & les cérémonies de l'Eglise, & les Messes que l'on fait dire pour eux, sont des devoirs pieux & utiles & fondés sur des raisons solides. Car, 1^o. outre qu'il y a dans l'ancien & le nouveau Testament des exemples qui montrent, combien sont agréables à Dieu les devoirs qu'on rend aux Morts, il est constant que ces bons offices servent beaucoup à établir la Foi de la résurrection; que c'est une pratique louable, pieuse & chrétienne, que les Fideles après leur mort soient mis en terre par les Ministres de l'Eglise, au chant des Pseaumes, & avec des prières assorties à cette sorte de cérémonie. Car ces pieux devoirs rendus à un corps, qui doit ressusciter un jour & être éternellement heureux, sont un témoignage de sa résurrection, & montrent que celui qu'on enterre a porté pendant sa vie la croix du Seigneur, s'est appuyé sur les Mérites de sa Passion, & est sorti de ce monde avec les lumières de la Foi. 2^o. Les prières, les offrandes, la célébration du S. Sacrifice, les aumônes & les autres bonnes œuvres faites à l'intention des Morts, sont très louables, sont utiles aux Fideles qui sont morts dans la grace de Dieu sans avoir pleinement satisfait à sa justice par l'expiation entière de leurs péchés, & qui souffrent dans le Purgatoire: en un mot, ces sortes de pratiques sont saintes & salutaires; conformes à l'esprit de l'Eglise, & fondées sur le sentiment des Docteurs Catholiques. *Voyez Purgatoire.*

MOSARABIQUE. (Rite) On appelle ainsi l'ancienne Liturgie d'Espagne, c'est-à-dire, le Rite dans lequel la Messe Mosarabique se devoit dire. Saint Isidore Evêque de Seville, dans le septieme siècle, en est reconnu pour le principal Auteur.

MOYSE, fut choisi de Dieu pour délivrer son Peuple de la captivité d'Egypte : sa mission fut authentiquement confirmée par le don des miracles éclatans , qu'il fit à la vue de tous les Israélites. Dieu se servit de lui pour leur donner sa Loi sur le Mont Sinai , & leur prescrire toutes les cérémonies du culte qu'il vouloit qu'on lui rendit. Les Livres qui portent son nom , & dont il fut l'Auteur, sont la base de la révélation ; c'est-à-dire , qu'ils sont la preuve sensible que Dieu s'est manifesté autrefois aux Hommes par les prodiges de sa puissance ; qu'il se choisit un Peuple particulier , & préférablement à tout autre , pour être dépositaire de la véritable Religion & des promesses qui annonçoient le Messie.

En effet, 1^o. la Mission de Moïse est un fait qu'on ne peut révoquer en doute. Non-seulement les Juifs parlent de Moïse , mais les Historiens profanes en font mention : & on peut dire qu'il n'y a point d'histoire dont on fût assuré , si on pouvoit douter qu'il y ait eu un Homme appelé Moïse , qui a tiré les Juifs de l'Egypte , après une longue captivité. 2^o. L'authenticité des Livres de Moïse a été démontrée avec la dernière évidence en ce que le Peuple Juif , par une Tradition non interrompue , a constamment attribué à Moïse les 5 Livres qui portent son nom : tout ce Peuple a conservé pour ce Livre un respect inviolable , quoiqu'il eût un intérêt très-réel d'en détruire la vérité , s'il l'avoit pu , parceque par-là les Juifs se seroient défaits d'une Loi qui les assujettissoit à quantité de cérémonies , & d'une histoire où ils sont traités par-tout d'ingrats , de rebelles , de Peuple enclin à l'idolâtrie : mais au-contraire les Juifs ont toujours eu entre les mains ces Livres ; ils les ont regardés comme le fondement de leur Religion : aujourd'hui même ils conservent encore une grande vénération pour la Loi contenue dans ces Livres , ainsi que pour les autres de l'ancien Testament , quoiqu'ils renferment la condamnation de leur aveuglement.

3^o. Les faits que Moïse rapporte sont véritables , & il n'a pu abuser les Juifs. Et comment auroit-il fait croire tous les miracles qu'il raconte , s'ils n'avoient pas été exactement vrais ? On n'a pas d'exemple , dans aucune histoire , d'une pareille imposture , car les Imposteurs

n'exposent pas leurs miracles à un si grand jour ; ils supposent quelque miracle sourd , & qui n'ait eu que peu de témoins. Moïse au-contreaire parle aux Juifs en toute occasion des miracles que Dieu avoit faits par son ministère en faveur de leurs Peres : il leur dit des choses palpables dont tous les Israélites étoient instruits : il leur fait en même tems des reproches offensans , qui n'auroient pas manqué de soulever les esprits , si les choses qu'il racontoit ou qu'il s'attribuoit , eussent été fausses ou incertaines. Si ce qu'il avoit dit , par exemple , de la création étoit faux , il n'y avoit rien de si aisé que de l'en convaincre. Car il met si peu de générations depuis la Création jusqu'au déluge , & de-là jusqu'à la sortie de l'Egypte , que l'histoire de nos derniers Rois ne nous est pas plus présente que celle-là devoit l'être aux Israélites. Bien plus , comment ceux-ci auroient-ils été assez simples pour croire que leurs Aïeux vivoient sept ou huit cens ans , si effectivement ils n'avoient vécu que cent ou six vingts ans ? Comment auroient-ils reçu sur sa foi des choses aussi extraordinaires que la Création & le Déluge , dont il n'y auroit eu parmi eux ni traces ni vestiges : & dont la mémoire leur devoit être néanmoins si récente de la maniere dont parle Moïse ? A vouloir imposer & mentir , auroit-il composé si peu de générations ? Et peut-on s'imaginer qu'un Homme eût été assez hardi que d'oser avancer à tout un Peuple , comme fait Moïse , qu'un Roi d'Egypte & toute son armée avoient été engloutis par la Mer que Moïse venoit d'ouvrir à ceux qui le suivoient , sans craindre que quelqu'un parmi les Egyptiens ne publiât la fausseté d'un pareil événement.

3°. Quoique quantité de faits rapportés par Moïse se fussent passés dans un tems fort éloigné de celui où il les écrivoit , ils ne lui étoient pas moins connus , & il n'en étoit pas moins assuré qu'ils étoient très-véritables ; par la raison que ces faits , quelqu'anciens qu'ils fussent , étoient l'histoire d'Adam , de Noé , d'Abraham , de Jacob ; en un mot l'histoire des merveilles que Dieu avoit opérées dans les premiers tems. Or Moïse n'avoit pas besoin de chercher fort loin les traditions de ses Ancêtres.

Amram son Pere avoit vu Levi , & avoit vécu long
D dij

tems avec lui. Levi avoit été trente-trois ans avec Isaac. Isaac avoit vécu cinquante ans avec Sem. Sem avoit vécu quatre-vingt-dix-huit ans avec Mathusalem ; & Mathusalem , qui vécut neuf-cens-soixante-neuf ans , avoit été deux cens-soixante-trois ans avec Adam qui en vécut neuf cens trente. Tout cela est démontré par la durée de la vie de ces Patriarches. Et de-là il s'ensuit qu'Adam, Mathusalem, Sem, Isaac, Levi, & Amram Pere de Moïse , s'étoient vus successivement & s'étoient instruits de l'Histoire du Monde , qui étoit celle de leur Famille. Ainsi entre Adam & Isaac il n'y a que deux personnes , Mathusalem & Sem ; & entre Isaac & Amram , Pere de Moïse , il n'y en a qu'une seule , qui est Levi : or il est sensible que la durée de la vie de ces Patriarches , au lieu de faire que les histoires passées se perdissent , servoit au contraire à les conserver.

Bien plus , si Moïse avoit eu quelque autre vue que celle de citer dans une Histoire écrite , ce qui étoit connu de presque tous les Peuples , & qui faisoit la partie la plus essentielle des monumens de la Famille d'Abraham , il n'auroit pas fait vivre si long-tems des témoins qui auroient déposé contre lui , & qui auroient rendu sensibles toutes les erreurs de ses dates , & fait douter par conséquent de tous les événemens qu'il y avoit attachés. Il se seroit mis en sûreté en éloignant l'origine du Monde , & en multiplier les Générations , s'il n'avoit dit ce qu'on savoit déjà en remontant d'âge en âge : car ce n'est pas le nombre des années , mais la multiplication des Générations qui rendent les choses obscures. D'où il s'ensuit que les Annales de Moïse étoient les Annales publiques avant qu'il les écrivit , puisqu'il ne prend aucune précaution pour être cru , & qu'il multiplie tout ce qui peut servir de preuve contre lui s'il n'étoit pas fidèle. Et voilà pourquoi Moïse dans la Genèse parle des choses arrivées dans les premiers siècles , comme des choses constantes dont on voyoit alors des monumens remarquables. Tels étoient les lieux où Isaac & Jacob avoient habité , les puits qu'ils avoient creusés , les Montagnes où ils avoient sacrifié à Dieu , les pierres qu'ils avoient dressées ou entassées pour servir de monument de ce qui leur étoit arrivé , les tombeaux où reposoient leurs cendres , &c.

4°. Les Livres de Moïse sont beaucoup plus anciens que tous ceux qui ont été écrits chez les autres Nations. Or ces derniers s'accordent unanimement sur les faits les plus éloignés & les plus mémorables, & qui sont rapportés dans le premier Livre des Saintes Ecritures, tels que sont la Création du Monde, le Déluge, une seule Famille sauvée de cette punition générale. Cette dernière circonstance fait comprendre qu'avant la division des Langues, tous les Hommes ne composoient qu'une grande Famille dont Noé étoit le Chef. Ainsi la vérité des Saintes Ecritures dans tout ce qu'elles ont de plus ancien & de plus surprenant est clairement démontrée par le consentement de tous les Peuples, à qui les Ecritures ont été inconnues. Car enfin il n'y a que des Traditions véritables, qui aient pu être le fondement des Traditions universelles, qui ont subsisté dans toutes les Nations malgré la diversité des Langues & la distance des lieux; & par conséquent tous les Peuples servent de témoins à Moïse de la vérité des faits dont il parle dans ses Livres.

5°. L'autorité de Moïse reçoit encore un très-grand poids des tems reculés dans lesquels il a écrit. En effet, Moïse existoit près de cinq cens avant Homere; plus de mille deux cens avant Socrate, Platon, Aristote, qui ont été comme les Chefs & les Maîtres de toute la sagesse des Grecs. Ainsi il ne pouvoit tirer aucune lumière de l'Antiquité profane: cependant on peut remarquer par ses Ecrits, qu'il a été Historien, Philosophe, Législateur & Prophète, tout ensemble. On voit regner dans sa manière d'écrire une noble simplicité, qui porte un caractère de vérité au-dessus de toutes les preuves du raisonnement: il commence son Histoire comme si Dieu même parloit, sans Préface, sans Exorde, sans inviter les Hommes à le croire, sans douter qu'il ne soit cru. Or il s'ensuit de tout ce qu'on vient de dire, que les Livres de Moïse sont les plus anciens de tous, & qu'il n'a pu rien emprunter des autres. Car plus on examine les Histoires des Peuples, qui se disent très anciens, comme celles de la Chine, plus on voit que ce sont des Fables ridicules, plus on en sent la foiblesse: ce sont des Hommes tombés du Soleil,

ou sortis d'une Montagne : mais le Peuple Juif se dit créé par un Dieu Tout-puissant ; il se gouverne par un Livre unique , qui comprend son Histoire , ses Loix , sa Religion. On trouve dans cette Histoire ce que nous ignorions , savoir que le Ciel & la Terre sont l'Ouvrage d'un Dieu : on y apprend la chute du premier Homme , la promesse d'un Libérateur : on y voit que ce Peuple , a toujours eu un soin extraordinaire de ne se point allier avec les autres Nations , & de conserver ses Généalogies , pour donner au Monde une Histoire digne de créance : on y voit un Peuple sorti d'une même Famille , mais si nombreuse , que s'il s'y étoit mêlé de l'imposture il seroit impossible , comme les Hommes sont faits , que quelqu'un d'eux ne l'eût découverte.

6°. Ce qui acheve de donner tout le poids nécessaire à l'authenticité des Livres de Moïse & à la certitude de la révélation , c'est que des Hommes inspirés & dont les prédictions ont eu leur accomplissement , (ce qui leur donne un caractère visiblement divin) ont attesté la vérité de la mission de Moïse , & celle des faits par lui rapportés. Et de-là il s'ensuit que les Livres postérieurs des Saintes Ecritures servent de preuve aux premiers ; parceque les faits miraculeux des premiers y sont rapportés comme indubitables , car d'un côté , comme les miracles des Prophètes , rapportés dans les Livres postérieurs des Saintes Ecritures font voir qu'ils étoient inspirés de Dieu , puisque Dieu manifestoit sa puissance , par leur ministère : de l'autre , ces mêmes Prophètes , en faisant mention dans leurs Ecrits , des miracles plus anciens , nous font comprendre qu'ils en étoient persuadés , & autorisent par-là invinciblement la certitude des Livres précédens. Tels sont les fondemens de la vérité des Saintes Ecritures , c'est-à-dire , des Livres qui sont les dépositaires des preuves de la Révélation divine ; fondemens inébranlables , & contre lesquels tous les raisonnemens de l'incrédulité viendront toujours se briser. *Voyez* Prophéties.

MYSTERE. On entend par ce mot les vérités que la Religion Chrétienne renferme & qui sont au-dessus de la raison humaine. Tels sont , le Mystère de la Trinité , le Mystère de l'Incarnation , celui de l'Eucharistie , & les

autres. Ce terme s'entend encore des Sacremens qu'on appelle les Sacrés Myſteres. Dans l'ancien & le nouveau Teſtament, il ſe prend pour tout ce qu'on ne peut ſavoir que par Révélation divine *Loquimur Dei ſapientiam, in Miſterio, quæ abſcondita eſt.* 1. Cor. 2. *Myſterium quod abſconditum fuit à ſæculis, nunc autem manifeſtatum eſt ſanctis ejus.* Coloſſ. 1. On appelle encore de ce mot les Fêtes particulières que l'Egliſe a établies, pour honorer les Myſtères de la Foi, comme l'Incarnation du Fils de Dieu, ſa Naïſſance, &c.

MYSTIQUE (Sens myſtique de l'Ecriture) eſt un ſens ſublime, caché, qu'il n'appartient pas à tout le Monde d'établir. Voyez Sens divers.

N

NAHUM, le ſeptieme des douze Petits Prophètes : il prophétiſa dans le Royaume de Juda, ſous le regne d'Ezechias; d'autres diſent de Manafès : il prédit la ruine de Ninive, qui devoit arriver cent ans après.

NATIVITÉ DE JESUS-CHRIST. Solemnité dans laquelle l'Egliſe célèbre, tous les ans, le 25 Décembre, la Naïſſance de Jeſus-Chriſt, qu'on appelle ordinairement Noël.

NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE. Fête que l'Egliſe célèbre pour honorer le jour de la Naïſſance de la Sainte Vierge, le 8 Septembre.

NATURE. (la) On entend par ce mot, pris génériquement le principe univerſel qui eſt répandu par-tout, qui agit en tous les corps, qui les remue, qui leur donne certaines propriétés, le tout par un effet de l'action de Dieu, qui a créé toutes choſes, qui les conſerve toutes, & de qui dépend tout ce qui exiſte.

NATURE PURE (la) eſt, ſelon certains Théologiens, l'état dans lequel Dieu auroit pû créer l'Homme ſujet à la mort & aux autres miſeres de la vie, ſans aucune de grâces, qu'on nomme ſurnaturelles, & le deſtiner à une béatitude purement naturelle.

NATURE CORROMPUE. (la) C'eſt l'état dans lequel l'Homme naît depuis la chute d'Adam, c'eſt-à-dire, coupable du péché originel.

NATURES. Il y a deux Natures en Jesus - Christ , la Nature divine & la Nature humaine : elles subsistent toutes deux & sont unies , sans mélange , sans confusion , dans la Personne du Verbe divin , & en conséquence de l'union hypostatique. *Voyez* Union hypostatique. On le prouve par ces paroles de S. Paul , *De filio suo , qui factus est ei ex semine David , secundum carnem , qui predestinatus est Filius Dei in virtute.* Rom. Rom. 1. 1.^{re}. Si la nature humaine n'avoit pas été en J. C. on ne pourroit pas dire que J. C. a souffert véritablement , ni qu'il est mort , puisque la nature divine est impassible & immortelle ; or comme il est de foi que J. C. a souffert & qu'il est mort , il s'ensuit que c'est comme Homme , & comme ayant pris la nature humaine : *Qui cum in forma Dei esset . . . semetipsum exinanivit , formam servi accipiens.* Philip. 2. parcequ'il n'y avoit que la nature humaine qui fût passible & mortelle , & que c'est dans cette nature qu'il a souffert : *Qui peccata nostra ipse perulit in corpore suo super lignum.* 1. Petr. 2. *Christo igitur passo in carne.* Ibid. 4. L'Eglise a reconnu & confirme ce point de Foi des deux natures en Jesus-Christ , & sans confusion dans le Concile de Calcédoine , le quatrieme général , contre les Eutychiens , qui confondoient ces deux natures , & soutenoient qu'en J. C. il n'y en avoit qu'une. *Voyez* Eutychiens.

NEOPHYTE. Nom usité dans la primitive Eglise , & qu'on donnoit aux nouveaux baptisés , c'est-à-dire , aux Payens nouvellement convertis à la Foi.

NESTORIENS , Hérétiques dont le chef & l'Auteur fut Nestorius , Patriarche de Constantinople. Cette Hérésie a fait beaucoup de ravage dans l'Eglise , & subsiste encore en plusieurs endroits de l'Orient. Cet Hérétique prétendoit 1^o. qu'il y avoit deux Personnes en J. C. & que le Fils de Dieu n'étoit pas uni hypostatiquement , comme parle l'Eglise , mais seulement accidentellement au Fils de l'Homme ; en sorte que J. C. n'étoit Fils de Dieu que par adoption. 2^o. Que la Sainte Vierge n'étoit pas Mere de Dieu , puisque le Fils qu'elle avoit mis au monde n'étoit pas Dieu en sa propre Personne , comme il oisoit le soutenir. Cette hérésie fut fortement combattue par S. Cyrille , Patriarche d'Alexan-

drie, & condamnée par le Pape Célestin I. & par le Concile d'Ephese, qui fut le troisieme Concile général.

NICÉE. (Premier Concile de) C'est le premier général, ainsi appelé parcequ'il fut tenu à Nicée, ville de Bithynie, dans l'Asie mineure, l'an 325. Il dura deux mois & douze jours : il y avoit trois cens dix-huit Evêques : le célèbre Osius, Evêque de Cordone en Espagne, y assista comme Légat du Pape S. Silvestre. L'Empereur Constantin fit tous les fraits du Voyage des Evêques, & il se trouva dans cette sainte Assemblée. L'objet du Concile fut la condamnation de l'hérésie d'Arius ; & il définit que le Verbe étoit Dieu, & de la même essence avec Dieu son Pere : mais afin de caractériser la Divinité du Verbe, par une expression, dont tout l'artifice & les subtilités des Ariens ne pussent abuser, le Concile ordonna que le mot de Consubstantiel, *Consubstantialem Patri*, en parlant du Fils de Dieu, fut ajouté au Symbole que les Peres de ce Concile dresserent presque tout entier.

1°. Il définit contre les Quartodecimains que la Pâque ne devoit pas être célébrée le 14 de Mars, en quelque jour de la semaine qu'elle tombât, comme les Juifs faisoient, mais seulement le Dimanche, qui venoit après le 14 de la Lune de Mars. 2°. Il déclara que Melitius, qui avoit été déposé par Pierre, Evêque d'Alexandrie, pour avoir sacrifié aux Idoles, avoit sans raison excité un Schisme en Egypte, en se séparant de l'Eglise d'Alexandrie. 4°. Le Concile fit vingt Canons, qui regardent la Discipline. Au reste, les Canons Arabiques, ainsi appelés, parcequ'ils furent traduits du Grec en Arabe, ne sont point du Concile de Nicée, quoique dans ces derniers tems il y ait eu des gens qui les lui attribuent : car on ne les trouve pas dans les anciens Exemplaires de ce Concile, & ils n'ont jamais été cités par aucun Ecrivain ancien.

NICÉE. (Second Concile de) C'est le septieme général. Il fut convoqué par l'Empereur Constantin, & Irene sa Mere, l'an 787. sous le Pape Adrien. On y régla le genre de vénération qui étoit dû aux Images de J. C. de la Sainte Vierge, & des Saints. Il y fut déclaré que ce culte n'étoit pas un culte de Latrie, lequel

n'est dû qu'à Dieu ; que ce culte ne se rapportoit pas à ces propres Images , mais à leurs prototypes , c'est-à-dire , à l'objet qu'elles représentent. L'impiété des Iconomaques , qui rejettoient ce culte , fut condamnée , & on fit vingt-deux Canons sur la Discipline.

NICOLAÏTES. (les) Hérétiques qui s'éleverent du tems même des Apôtres. On ignore si Nicolas , un des sept premiers Diacres fut l'Auteur de cette Secte. Quoi qu'il en soit , les Nicolaïtes nioient la Divinité de J. C. par l'union hypostatique , & disoient que Dieu avoit seulement habité en lui. Ils soutenoient que les voluptés criminelles étoient légitimes , & que l'on pouvoit manger des viandes offertes aux Idoles : ils prirent dans la suite le nom de Gnostiques. Saint Irenée , l. 1. c. 27. Saint Epiphane , *hær.* 25.

NOCES. (secondes) Dans la primitive Eglise , elles étoient plutôt tolérées qu'approuvées , sur-tout celles des Veuves. Le septieme Canon du Concile de Néocésarée défend aux Prêtres d'assister aux secondes Noces , pour n'être pas censés approuver la conduite de ceux qui s'y engagent : d'ailleurs , ajoute ce Canon , il est ordonné qu'on mettra les Bigames en pénitence , c'est-à-dire , comme l'explique le Concile de Laodicée , qu'ils seront obligés de passer quelque-tems dans les jeûnes & dans la prière , avant de leur permettre la Communion. Il reste même quelque vestige de cette ancienne sévérité ; les Bigames sont encore exclus de l'entrée aux Ordres , & le Rituel Romain défend qu'on benisse les Noces d'une Veuve , quoiqu'elle épouse un Homme qui n'ait jamais été marié. Cependant , les secondes Noces ne sont point défendues , & elles sont très-licites. On le prouve par l'Ecriture ; & par ces paroles de S. Paul : *Quæ sub viro est mulier vivente viro , alligata est legi vocabitur adultera si fuerit cum alio viro. Si autem mortuus fuerit vir ejus , liberata est à lege viri.* Rom. 7. Cui vult nubat , tantum in Domino. 1. Cor. 7. Volo ergo juniores nubere filios procreare , matres familias esse. 1. Tim. 5. Le Concile de Nicée , can. 8. veut qu'on oblige les Novatiens qui voudroient se réunir à l'Eglise Catholique , & qui condamnoient les secondes Noces , de communiquer avec ceux qui s'y trouvoient engagés. Celui

dé Laodicée, *can. 1.* dit qu'elles sont libres & légitimes.

Les Peres ont mis au nombre des Hérétiques, dans leurs Traités des hérésies, ceux qui les condamnoient, comme Tatien, les Marcionites, les Manichéens, les Novatiens. Saint Ambroise, *l. de vid.* dit qu'il ne veut pas condamner les secondes Nôces, mais qu'il ne peut pas aussi les autoriser. S. Augustin dit, qu'il déclare à ceux qui demandent si les troisiemes Nôces sont permises, & les quatriemes & au-delà, qu'il n'ose condamner quelques Nôces que ce soient, mais qu'il est permis de dire que c'est une chose honteuse de se marier tant de fois : *Nec audeo eis (nuptiis) verecundiam numerositatis auferre* : ce qu'il confirme par ces paroles de S. Paul, qui sont après celles qu'on a citées : *Beatior autem erit, si sic permanferit.* Cependant les mêmes raisons qui prouvent que les premieres Nôces sont permises, comme pour trouver dans le Mariage un remede contre la concupiscence, pour s'entr'aider dans les besoins de la vie, & pour se procurer des Enfans, prouvent pareillement que les secondes, les troisiemes, & au-delà, sont permises.

NOMBRES. Le quatrieme des cinq Livres de Moïse : il porte ce nom, parcequ'il contient d'abord le dénombrement des Israélites : ensuite tout ce qui s'est passé depuis la seconde année, après la sortie d'Egypte, jusqu'à la quarantieme année, c'est-à-dire, l'espace de trente-neuf ans.

NOMINATION (la) est le droit de présenter à un Bénéfice. On appelle aussi de ce nom le Droit que les Gradués ont de demander les Bénéfices qui viennent à vaquer dans les mois qui leur sont affectés. Ceux qui, dans l'état présent des choses, dit le Concile de Trente, concourent à la nomination des Evêques, commettent un grand crime, *mortaliter peccare*, s'ils ne font pas tous leurs efforts pour nommer les plus dignes & les plus utiles à l'Eglise, ayant égard uniquement au mérite, & nullement aux inclinations humaines, ni aux prières, & aux sollicitations. *Vingt-quatrieme Sess. Decr. de reform. pour le Clergé.*

NONE. C'est la dernière des Heures Canoniales, qui

se dit avant Vêpres, & qui répond à 3 heures après midi.

NOTION *in divinis*. Mot qui exprime le caractère propre à une des trois Personnes divines, ou qu'on lui attribue spécialement. Ainsi, la Paternité est une notion, parceque c'est le terme qui désigne le caractère propre de la première personne, & de manière qu'il ne peut convenir aux autres. Ces noms notionels désignent les relations qui sont entre les personnes, au lieu que les noms absolus conviennent aux trois personnes prises ensemble, c'est-à-dire à la Sainte Trinité : outre la Paternité, il y a encore l'Innaïscibilité, la Filiation, la Spiration passive. *Voyez* Processions & Relations divines.

NOVATIENS. (les) Disciples de Novatien, Prêtre de Rome, dans le troisième siècle, avec qui Novat, Evêque d'Afrique, se ligua contre le Pape S. Corneille ; ce qui occasionna un Schisme dans l'Eglise. Novatien fut élu Evêque de Rome, par les Schismatiques. Les Novatiens soutenoient que l'Eglise n'avoit pas le pouvoir de remettre les crimes commis après le Baptême. S. Cyprien, S. Pacien, Evêque de Barcelone, S. Ambroise, S. Basile, ont écrit contre cette hérésie. Elle fut condamnée en plusieurs Conciles, tenus en Italie & en Afrique ; & enfin par le Concile général de Nicée. Ce fut à l'occasion de ce Schisme, que S. Cyprien écrivit son Livre admirable de l'unité de l'Eglise.

O

OBSERVANCE. (vaine) La vaine Observance consiste à se servir de certains moyens qui n'ont aucune vertu, pour produire les effets que l'on espere, & qu'ils ne peuvent produire que par un pacte tacite avec le Démon. *Voyez* Songes. *Voyez* Jours.

OBSERVATION DES COMMANDEMENTS DE DIEU (l') est le premier de tous les préceptes : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata*. Math. 19. 17. Ainsi personne, quelque justifié qu'il soit, disent les Peres du Concile de Trente, ne doit s'estimer exempt de l'observation des Commandemens de Dieu, ni avancer cette parole téméraire & interdite par le Concile, sous peine d'anathème, que l'observation des Commandemens de Dieu est

impossible à un Homme justifié ; car Dieu ne commande pas des choses impossibles , mais en commandant il avertit de faire ce que l'on peut , & de demander ce qu'on ne peut pas faire , & il aide afin qu'on le puisse. *Ch. 11.*

OECOLAMPADE. Sacramentaire dans le seizieme siecle. Il étoit Allemand ; il s'étoit fait Religieux & avoit reçu l'Ordre de Prêtrise , mais s'étant laissé séduire par les nouveaux Réformateurs , il fut appelé à Bâle pour y être Ministre dans la principale Eglise : il appuya de tout son esprit & de toute son éloquence les erreurs de Zuingle , contre la présence réelle. Il publia à ce dessein son Traité : *De genuina expositione verborum Domini*, *HOC EST CORPUS MEUM* : il en publia d'autres contre le libre arbitre & l'invocation des Saints , & fit des Commentaires sur divers Livres de la Bible.

OECUMENIQUE. Mot grec qui signifie général ou universel : il se dit particulièrement d'un Concile , lorsqu'on veut marquer qu'il est reconnu par toute l'Eglise ; ce fut au Concile de Calcédoine tenu en 451. qu'on employa pour la premiere fois ce mot.

OEUVRES (bonnes) Les bonnes œuvres sont toutes les actions agréables à Dieu & méritoires. Elles sont nécessaires pour le salut. L'Apôtre S. Jacques enseigne expressément cette nécessité , dans son Epître Canonique. Le mérite des bonnes œuvres est fondé sur les mérites de J. C. Car l'Homme ne pouvoit mériter par lui-même aucune grace surnaturelle , ni acquérir aucun droit au Ciel , & c'est J. C. qui le lui a acquis.

La confiance dans les bonnes œuvres est permise : car l'Ecriture-Sainte dit , qu'après cette vie nous devons tous comparoître devant le Tribunal de J. C. afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il étoit revêtu de son corps. 1. *Cor. 5.* & ailleurs , que ceux qui auront fait de bonnes œuvres sortiront des tombeaux , pour ressusciter à la vie ; & ceux qui auront fait de mauvaises œuvres en sortiront pour ressusciter à leur condamnation. *Joan. 5. 19.* Enfin , S. Pierre veut qu'on s'efforce d'affermir sa vocation & son élection par les bonnes œuvres. 2. *Pet. 1.* Ce qui n'empêche pas qu'on ne doive attribuer à Dieu tout le bien qu'on fait , comme au

principal Auteur, & qu'on ne mette le fruit des mérites dans sa bonté & dans sa miséricorde : d'autant plus que notre coopération avec la grâce est encore un don de Dieu.

On entend aussi par le mot de bonnes œuvres, les œuvres de charité & de miséricorde. Les œuvres de miséricorde sont de donner bon conseil à ceux qui en ont besoin, instruire les ignorans, consoler les affligés, pardonner les injures, supporter les peines, prier pour les Vivans & les Morts, & pour ceux qui nous persécutent : les œuvres de miséricorde corporelle sont de visiter les Prisonniers, donner à manger & à boire à ceux qui en ont besoin, vêtir ceux qui sont nus, assister les Pauvres, ensevelir les Morts, &c.

OEUVRES SATISFACTOIRES. *Voyez* Satisfaction.

OFFICE DIVIN (l') est 1^o. le service qui se célèbre en public dans les Eglises. La distribution que nous avons des Pseaumes, des Evangiles & des Epîtres, dans l'ordre où ils sont, fut faite par S. Jérôme, à la prière du Pape Damase ; les Oraisons, les Répons & les Versets, par les Papes S. Grégoire & Gelase. Les Traits, les Graduels, & plusieurs Hymnes, par S. Ambroise. 2^o. On entend aussi par ce mot, pris plus particulièrement, la distribution des prières que les Ecclesiastiques doivent dire tous les jours, & qu'on appelle le Breviaire. *Voyez* Breviaire. L'Office divin, à le prendre en ce sens, est de la première antiquité ; & quoiqu'il n'ait pas été distribué comme il l'est à-présent, il est constant qu'il y en avoit un dès le commencement de l'Eglise. On lit dans le Livre des Constitutions Apostoliques, attribué à S. Clement, qu'on devoit prier dès le matin, ensuite aux heures de Tierce, de Sexte, de None, de Vêpres, & à minuit. La raison pour laquelle l'Eglise a partagé l'Office divin à diverses heures du jour, a été pour nous entretenir plus facilement dans l'esprit de prière, qui est si nécessaire aux Chrétiens, & sur-tout aux Ecclesiastiques. Tous les Prêtres & Clercs qui sont dans les Ordres sacrés, soit qu'ils aient des Bénéfices, ou non, & tous ceux qui ont quelque Bénéfice, sont obligés de reciter l'Office divin, autrement le Breviaire.

Le Concile de Latran, cité dans la Bule de Pie V.

Ex proximo, dans laquelle cette obligation est recommandée, veut que tous ceux qui ont quelque Bénéfice, s'ils omettent de dire leur Office, restituent les fruits à proportion du tems qu'ils ne l'auront pas dit. Ceux dont le Bénéfice est très-modique, sont pareillement obligés à la récitation de l'Office Divin : à l'égard de ceux qui ont des pensions sur les Bénéfices & en qualité de Clercs, ils sont obligés de dire le petit Office de la Vierge. La Bulle du même Pape le porte expressément. L'attention, au moins virtuelle, en récitant ou en chantant l'Office Divin, est fort recommandée dans les Canons, & elle est tellement nécessaire, que celui qui seroit volontairement distrait pendant un tems notable, ne satisferoit pas à cette obligation. *Voyez* le Canon *Cantantes & Psallentes*, dist. 92. L'assemblée du Clergé, tenue à Melun en 1597. veut que l'Office Divin soit récité non avec précipitation, mais avec dévotion, attention & gravité.

Les Prêtres doivent avoir récité Matines & Laudes avant que de dire la Messe, comme il est expressément marqué dans les Rubriques du Missel, parceque c'est un usage observé depuis très-long-tems dans l'Eglise. Ainsi les Prêtres ne doivent pas s'en dispenser sans quelque raison légitime.

C'est un manque de respect pour la Majesté Divine, à qui on adresse ses prières, que d'interrompre sans nécessité la récitation de l'Office Divin ; & cette faute seroit plus grave si c'étoit dans l'Eglise & dans un Office public. Plusieurs Conciles, entre autres ceux de Reims, de Bourges, le premier de Milan, défendent de dire l'Office en particulier dans le chœur, dans le tems que l'on y chante l'Office public.

OFFICIALITÉ. C'est la Jurisdiction contentieuse de l'Evêque. On y procede selon les formalités prescrites par les Ordonnances. *Voyez* Mariage, & les cas auxquels les Fideles se pourvoient devant les Officiaux.

OPÉRATIONS DIVINES ET HUMAINES EN JESUS-CHRIST. Comme il y a deux Natures en J. C. la Divine & l'Humaine, chacune par conséquent doit avoir son opération particulière. Ces opérations ou actions sont de trois sortes, 1^o. les Divines sont celles qui sont éma-

né de J. C. comme Dieu, telles que la création & la conservation. 2^o. Les Humaines, celles qui sont propres à la nature humaine, comme le manger, le boire, le pleurer, &c. 3^o. Les mixtes où l'une & l'autre nature ont agi, & ont été la cause efficiente de ces mêmes opérations, comme quand J. C. guérissoit les malades, par son attouchement. Ces dernières sont appelées *Theandriques*, c'est-à-dire, divinement humaines, par les Peres Grecs, & *Deiviriles* par les Peres Latins.

OPINION PROBABLE. Voyez Probabilité.

OPPOSITION AU MARIAGE. Voyez Mariage.

ORAISON, est un Acte de Religion par lequel on reconnoît la souveraineté de Dieu, on implore ses miséricordes, on lui expose ses besoins; & on le prie de nous accorder telle ou telle grace. Cet acte de Religion est nécessaire pour tous les Hommes, parceque toute créature raisonnable doit l'adoration & l'action de grâces au Souverain Maître de toutes choses : *Oportet semper orare & nunquam deficere*, dit J. C. *Luc* 18. On distingue plusieurs sortes d'Oraisons, la publique & la particulière; la mentale & la vocale. La vocale est divisée en l'Oraison Dominicale ou du Seigneur, & celle qu'on appelle le *Breviaire*, ou les Heures Canoniques : celle-ci est de précepte pour les Personnes Ecclésiastiques, ou engagées dans les Ordres, ou possédant des Bénéfices.

ORAISON DOMINICALE ou LE PATER. On l'appelle ainsi, parceque c'est Notre Seigneur Jesus-Christ qui nous l'a apprise. Elle est la plus excellente de toutes les Prières, puisqu'elle a été dictée par Jesus-Christ même, qui seul est capable de nous apprendre comment nous devons prier, & qui nous a ordonné de prier de cette manière : elle contient, disent les Saints Peres, l'abregé de tout ce que nous devons demander, & l'ordra dans lequel nous devons prier.

ORDINAIRE. On entend par ce mot l'Evêque Diocésain, en matière de Mariage & de Bénéfices. Les Grands-Vicaires, comme représentant la personne de l'Evêque, sont aussi compris, selon la disposition du Concile de Trente, sous le nom d'Ordinaire. On entend aussi par ce mot, celui qui a la Collation d'un Bénéfice. Le Pape s'est réservé par le Concordat, la prévention sur
les

les Collateurs ordinaires, parcequ'il se prétend l'Ordinaire des Ordinaires.

ORDINAND. Ce mot s'entend ordinairement de ceux qui se préparent à recevoir les Ordres ou qui les reçoivent actuellement.

ORDINATION (l') est l'action par laquelle on confère les Saints Ordres; ou le temps propre pour les conférer. *Voyez* Ordre.

ORDRE. Sacrement de la nouvelle Loi, établi par N. S. J. C. par lequel celui à qui il est conféré est consacré à Dieu d'une manière particulière, & reçoit la puissance nécessaire pour exercer les fonctions Ecclésiastiques. C'est un véritable Sacrement.

On le prouve, 1^o. par l'Ecriture, en S. Jean, ch. 20, où, après que Jesus-Christ eut dit à ses Disciples, que comme son Pere l'avoit envoyé, il les envoyoit aussi, l'Evangéliste ajoute ces paroles: *Hæc cum dixisset, insufflavit & dixit eis: Accipite Spiritum Sanctum: quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; & quorum retinueritis, retenta sunt.* Dans ce passage, on trouve les trois choses pour établir un Sacrement. 1^o. L'Institution de J. C. qui parle à ses Apôtres. 2^o. Le signe extérieur, dans le souffle qu'il fit sur eux. 3^o. La Grace sanctifiante, par le don du S. Esprit qu'ils reçurent. S. Cyrille d'Alexandrie, examinant ces paroles, dit que J. C. en les prononçant, établit ses Disciples Ministres des Sacrés Mysteres & les sanctifia en leur donnant le Saint Esprit, S. Cyrille, in Joan. l. 12. c. 56. 2^o. Par ces paroles de S. Paul à Timothée: *Noli negligere gratiam, quæ est in te, quæ data est tibi per Prophetiam, cum impositione manuum Presbyterii*, 1. Tim. 4. Or dans ces paroles on trouve le signe extérieur, qui est l'imposition des mains, & la grace du S. Esprit: deux choses qui constituent un Sacrement. 3^o. Par celles du même Apôtre à Timothée: *Propter quam causam admoneo te, ut resuscites gratiam Dei, quæ est in te per impositionem manuum mearum.* 2. Tim. 1. Car les Peres du Concile de Trente ont trouvé que ces paroles étoient plus que suffisantes, pour établir que l'Ordre étoit un véritable Sacrement, & décider que cette vérité de la Foi Catholique étoit fondée sur l'Ecriture.

2°. Par la Tradition. Voyez S. Jérôme, *Dial. cont. Lucif.* où il compare l'Ordination avec le Baptême. S. Aug. l. 2. *cont. Parmen. Ev. Don.* chap. 13. où il prouve que ces deux Sacrements ne peuvent être réitérés. S. Leon, Pape, *Ep. 81. ad Diosc.* où il dit que ceux qui donnent ou qui reçoivent l'Ordination, doivent s'y disposer avec piété, afin qu'on ne les trouve point coupables de négligence, en accomplissant la bénédiction d'un si grand Sacrement. Le Pape Eugene IV, dans son Instruction aux Arméniens, déclare que l'Ordre est un Sacrement, & que son effet est l'augmentation de la grace. Le Concile de Trente prononce anathème contre quiconque dira : *Ordinem, sive sacram ordinationem non esse verè & propriè Sacramentum à Christo Domino institutum, vel esse figmentum quoddam excogitatum aut tantum ritum quemdam eligendi ministris verbi Dei.*

La puissance communiquée par l'Ordination aux Ministres de l'Eglise, n'est pas une puissance temporelle. J. C. qui a élevé les Apôtres à cette dignité, a voulu être lui-même soumis aux puissances de la terre. Il a payé le tribut à un Prince payen, & il a voulu que S. Pierre le payât aussi : *Da eis pro me &c.* Mat. 17. *Filius hominis, a-t-il dit, non venit ministrari, seu ministrare.* Ainsi cette puissance est purement spirituelle : de plus, elle se divise en puissance d'Ordre, & en puissance de Jurisdiction. La puissance d'Ordre regarde proprement la Consécration du corps de J. C. dans l'Eucharistie ; & la puissance de Jurisdiction, regarde uniquement son corps mystique, c'est-à-dire, les Chrétiens. C'est par cette dernière puissance que les Pasteurs ont droit de gouverner les Fidéles dans tout ce qui tend au salut éternel. Jesus-Christ a marqué l'une & l'autre puissance par ces paroles : *Datus est mihi omnis potestas in celo & in terra : Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris & Filii & Spiritus sancti.* Car par ces paroles les Apôtres reçurent le pouvoir d'administrer les Sacrements, d'enseigner les Mystères & la Doctrine des mœurs, ce qui renferme l'une & l'autre puissance. Quant à la puissance d'Ordre, qui consiste à offrir le Sacrifice, il l'a communiquée à ses Disciples, comme Saint Paul

le rapporte , par ces paroles : *Accipite & manducate : Hoc est Corpus meum , quod pro vobis tradetur : Hoc facite in meam commemorationem.* 1. Cor. 11. Car ce fut pour lors , selon la Doctrine du Concile de Trente , qu'il les établit Prêtres du nouveau Testament : *Et eisdem , eorumque in Sacerdotio successoribus , ut offerrent præcipit per hæc verba , hoc facite in meam commemorationem.* Sess. 22. c. 1.

Il y a encore une autre puissance d'Ordre communiquée aux Ministres inférieurs , & qui est différente & propre à chacun , suivant l'ordre qu'il a reçu , mais cette même puissance est éminemment renfermée dans celle du Sacerdoce.

La puissance de Jurisdiction leur fut donnée lorsque J. C. leur donna le pouvoir de juger les Pécheurs , en leur disant les paroles rapportées ci dessus : *Accipite Spiritum sanctum : quorum remiseritis &c. & par celles-ci : Quod si non audierit eos (testes) , dic Ecclesiæ. Si autem Ecclesiam non audierit , sit tibi sicut Ethnicus & Publicanus. Amen dico vobis , quæcumque alligaveritis super terram ; erunt ligata & in cælo , & quæcumque solveritis super terram , erunt soluta & in cælo.* Math. 18. Saint Paul fait entendre pareillement cette vérité , par ces paroles : *Attendite vobis & universo gregi , in quo vos Spiritus sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei , quam acquisivit sanguine suo.* Act. 20. paroles qui font voir que les Apôtres ont reçu leur Jurisdiction du Saint Esprit , & tiennent de lui le pouvoir de gouverner l'Eglise.

Cette double puissance est essentielle à l'Eglise ; car si elle n'avoit pas le pouvoir d'offrir le Sacrifice & d'administrer les Sacramens , il n'y auroit point de véritable Religion ; & , si elle n'avoit pas aussi le pouvoir d'enseigner tout ce que J. C. a ordonné de croire & de pratiquer ; d'exposer sa Doctrine , & de réprimer ceux qui voudroient l'altérer , ou en enseigner une autre , il n'y auroit point de véritable Eglise.

Il y a encore deux autres puissances de Jurisdiction. La première regarde le for intérieur , & consiste dans le pouvoir de remettre les péchés par l'administration du Sacrement de Pénitence , & ne convient qu'aux Prêtres ,

lesquels cependant ne peuvent l'exercer qu'autant qu'ils ont la juridiction ou le pouvoir de l'Evêque, excepté à l'égard d'un Homme à l'article de la mort, dans le cas d'une nécessité extrême. La seconde regarde le for extérieur, & consiste dans le pouvoir de gouverner l'Eglise. Elle est plus ou moins étendue, selon la puissance dont on est revêtu. Celle des Evêques l'est à proportion du rang qu'ils tiennent dans l'Eglise; & celle des Prêtres, selon la part que les Evêques leur donnent dans la conduite des affaires de l'Eglise.

Le MINISTRE du Sacrement de l'Ordre, ce sont les seuls Evêques. On le prouve, 1^o. par l'Ecriture: car J. C. que S. Pierre appelle *Episcopum animarum vestrarum*, ordonna Prêtres les Apôtres, lorsqu'il leur dit: *Hoc facite in meam commemorationem*. C'est la remarque du Concile de Trente, Sess. 22. Can. 2. Les sept Diacres, comme on voit dans les Actes, furent présentés aux Apôtres, qui les ordonnerent en leur imposant les mains. Saint Paul & Saint Barnabé ordonnerent des Prêtres en chaque Eglise, Act. 6. & 14. Saint Paul nous apprend qu'il avoit ordonné Timothée, en lui imposant les mains. 2. Tim. 2. 2^o. Par la Tradition. Saint Chrysostôme fait comprendre que le seul Evêque a le pouvoir de conférer le Sacrement de l'Ordre, puisqu'il dit: *Ordinatione superiores Presbyteris sunt*. Hom. 11. in 1. ad Tim. Le Pape Eugene IV, inst. aux Arm. dit que l'Evêque est le Ministre du Sacrement de l'Ordre. Le Concile de Trente prononce anathème contre ceux qui disent que les Evêques ne sont pas supérieurs aux Prêtres, ou qu'ils n'ont pas la puissance de conférer les Ordres; *vel non habere potestatem confirmandi & ordinandi*. Sess. 22. Can. 3. 3^o. Par la raison: car l'Evêque reunit seul en sa personne la souveraineté & la plénitude du Sacerdoce, par laquelle ce Sacerdoce est communiqué à ceux qu'il ordonne: d'ailleurs le pouvoir d'ordonner est une puissance d'Ordre & non de simple Jurisdiction: ainsi elle ne peut être dans le simple Prêtre, puisqu'il ne l'a pas reçue dans l'Ordination & conséquemment celui-ci ne peut pas la communiquer. Enfin, le Ministre légitime du Sacrement de l'Ordre est le propre Evêque, & de quelque Ordre que ce soit, jusqu'à la simple Tonsure, selon la discipline

présenté. Il n'est pas même permis, selon la disposition du Concile de Trente, de se faire ordonner par un autre que par son propre Evêque, c'est-à-dire, celui du lieu où l'on est né, ou celui dans lequel on possède un Bénéfice, à moins qu'on n'ait obtenu des Lettres de dimissoire pour se faire ordonner par un autre Evêque.

Un Evêque tombé dans le schisme, l'hérésie ou l'excommunication, peut conférer valablement le Sacrement de l'Ordre. Les Peres du premier Concile de Nicée ont été si persuadés de cette Doctrine, qu'ils ont admis, dans le *Can. 8.* les Novatiens dans l'Eglise, en leur conservant les honneurs & les prérogatives de l'Ordre qu'ils avoient reçu dans leur Secte, sans en excepter même ceux de l'Episcopat, lorsque l'Evêque Catholique de la ville le jugeoit à-propos, si non il devoit procurer à l'Evêque réuni un Chorépiscopat, ou une Cure. Dans le Concile d'Ephèse on reçut, dans le Clergé, les Clercs qui avoient été ordonnés par les Hérétiques Messaliens, qui voulurent se réunir en renonçant à leur hérésie. Cette conduite fait voir que ces Conciles croyoient que les Evêques Hérétiques, Schismatiques & Excommuniés peuvent conférer valablement les Ordres.

Ceux qui se font ordonner Prêtres sans dimissoire, & comme dit le Concile de Trente, sans le témoignage de l'Ordinaire, sont suspens de la fonction des Ordres qu'ils ont reçus, aussi long-tems que leur propre Evêque le jugera à-propos; & les Evêques qui les auront ordonnés seront suspens pour un an de la collation des Ordres. C'est la décision du Concile de Trente, *Sess. 23. de reform. c. 8.*

Voyez quelle est la Forme & la Matière du Sacrement de l'Ordre, à l'article de chaque Ordre en particulier.

Les EFFETS du Sacrement de l'Ordre sont la Grace sanctifiante, le caractère & la puissance de consacrer le corps & le sang de J. C. Le Concile de Trente, *Sess. 23. Can. 4.* prononce anathème contre ceux qui diront que l'Ordination sacrée ne produit point ces effets. Par cette Grace on doit entendre, non la première Grace qui justifie, puisqu'on doit la supposer comme une disposition nécessaire dans celui qui est ordonné, mais l'augmentation de cette Grace, qui le rend capable de s'acquitter

dignement de ses fonctions. C'est la doctrine du même Concile, fondée sur celle de la Tradition. *Voyez* Saint Chrysostôme, *hom. 2. in c. 1. 2. ad Tim.* Eugène IV. *Instr. aux Arm.* 1°. A l'égard du caractère, qui est une marque surnaturellement imprimée dans l'âme de celui qui est ordonné, les Théologiens remarquent qu'il y a trois propriétés. 1°. De donner une puissance véritable pour l'administration des Sacremens & autres fonctions qui se rapportent au Sacrement de l'Eucharistie. 2°. De rendre semblable à J. C. celui qui est ordonné; ce caractère, comme dit Saint Thomas, 3. p. qu. 63. art. 3. étant une participation du Sacerdoce de J. C. 3°. De distinguer les Prêtres & les autres Ministres des Autels d'avec les Laïcs.

Il est de Foi que le Sacrement de l'Ordre imprime ce caractère ineffaçable dans ceux qui le reçoivent; & on le prouve en ce que l'Eglise a toujours reconnu valablement ordonnés ceux qui l'avoient été dans l'hérésie, ou dans le schisme, quoique leur ordination fut illicite: & de-là il suit qu'on ne peut pas réitérer le Sacrement de l'Ordre sans faire injure au Sacrement. Au reste, il n'y a que l'Episcopat, la Prêtrise & le Diaconat, qui soient de véritables Sacremens. C'est la Doctrine de l'Eglise, confirmée par le Concile de Trente, qui n'attribue l'effet du caractère qu'aux Ordres sacrés, *per sacram ordinationem*; & qu'ainsi ceux qui ne sont pas sacrés n'impriment point de caractère.

Les DISPOSITIONS ou qualités requises pour recevoir le Sacrement de l'Ordre, sont 1°. d'avoir reçu le Baptême & la Confirmation. 2°. D'avoir la science requise. Tous les Pères & les Conciles enseignent cette Doctrine. *Voyez* le deuxième Concile d'Orléans, *Can. 15*; le huitième Concile de Tolède, *Can. 8.* S. Augustin, *Ep. 28. ad Valer.* &c. Ils font consister cette science principalement dans la connoissance de l'Ecriture-Sainte & des Canons. *Voyez* sur cette matière Saint Jérôme, *Ep. ad Nepot.* Saint Grégoire, *de cura Past. part. 2. c. 11.* Le Catéchisme du Concile de Trente dit, qu'il faut qu'un Prêtre possède tellement la science de l'Ecriture-Sainte, qu'il puisse instruire les Fideles des Mystères de la Foi Chrétienne, des Commandemens & de la Loi de Dieu.

2^o. La connoissance des Canons a toujours été fort recommandée aux Ecclésiastiques. Voyez le quatrième Concile de Tolède. *Can.* 14. Le premier de Maçon, dans le sixième siècle, *Can.* 6. Le quatrième de Milan, sous Saint Charles, qui dit : que par la connoissance des Canons, il faut entendre celle des anciens Conciles, des Ecrits des Saints Peres, & celle de l'Histoire Ecclésiastique.

En effet, les Canons, considérés en eux-mêmes, ne sont autre chose que les Loix de l'Eglise, qui a J. C. pour Epoux & pour Chef : que si on les considère par rapport à leur matière & à leur but, ou ils contiennent des décisions touchant la Foi, à l'occasion de quelque controverse, & alors ils sont de même prix que les vérités surnaturelles qu'ils découvrent ; ou ils expliquent les difficultés qui peuvent se rencontrer sur la Morale, & par-là ils apprennent comment il faut aimer Dieu & le Prochain, régler sa conduite, &c. Ces sortes de Canons, qui appartiennent à la Foi, & qui renferment les premiers principes de la Morale, sont infiniment respectables, parceque la Doctrine qu'ils contiennent est invariable. A l'égard des Canons de discipline, quoiqu'ils soient sujets au changement, ils ne doivent pas moins être étudiés & connus des Ecclésiastiques parcequ'il y en a encore beaucoup qui sont en usage entout ou en partie ; & d'ailleurs leur étude est renfermée dans celle des Conciles, qui tiennent une place considérable parmi les lieux Théologiques. Cette étude est recommandée dans plusieurs Conciles, & entr'autres dans ceux de Constance & de Bâle. Les Canons apprennent les Loix & les usages de l'Eglise : ils font connoître l'antiquité, c'est-à-dire, les différences qui se trouvent dans les divers degrés de la Hiérarchie, l'étendue & les bornes de la Jurisdiction des différens Ministres ecclésiastiques, leur emploi, leur prérogative, l'origine & l'étendue des droits de l'Eglise, les abus qui ont été faits de son autorité dans les tems d'ignorance, & réciproquement les usurpations que la puissance temporelle a pu faire à son tour en pareils tems.

En, le Concile de Trente a réglé la science absolument nécessaire pour chaque Ordre en particulier, *Session*.

23. Dec. sur le Sacr. de l'Ordre. Voyez chaque article des divers Ordres.

Les Saints Peres font sentir dans leurs Ecrits, qu'on ne doit s'approcher des Saints Ordres qu'en tremblant ; qu'on doit toujours s'en estimer très-indigne ; appréhender de ne s'être pas encore assez purifié de ses péchés passés , pour être disposé à entrer dans de si saints & de si redoutables Ministères. Saint Gregoire de Nazianze remarque , que c'est l'ordre naturel de se purifier avant que de purifier les autres ; de s'instruire dans la pratique de la véritable Sagesse , avant que de l'apprendre à autrui ; d'être illuminé avant que d'illuminer ; de s'approcher de Dieu avant que d'y conduire les Peuples ; de se sanctifier soi-même , avant que d'entreprendre de sanctifier le Prochain. *Greg. Naz. Orat. 1.*

Il est défendu par les Loix ecclésiastiques de recevoir un Ordre supérieur avant que d'avoir été admis à l'Ordre inférieur , comme de recevoir la Prêtrise avant que d'avoir été admis au Diaconat. L'Eglise ordonne des peines contre ceux qui se font ordonner de cette maniere , qu'on appelle *per saltum* ; néanmoins en ce cas l'ordination ne seroit pas invalide , quoique contraire aux Canons ; mais si le Clerc a exercé les fonctions de l'Ordre majeur qu'il a reçu , avant que l'Evêque lui ait conféré l'Ordre qu'il a omis de recevoir , il est tombé de la suspension dans l'irrégularité ; & si l'irrégularité est connue , le Pape seul peut dispenser de celle-ci. Que s'il ne les a point exercées , l'Evêque peut lui faire grace , si c'est par négligence ou ignorance qu'il a fait cette faute ; & lui conférer l'Ordre qu'il avoit omis , en lui faisant exercer les fonctions de celui qu'il a reçu. Voyez Episcopat , Evêque , Prêtrise , Diaconat , Souidiaconat.

Les Ordinations ne doivent se faire qu'aux Quatre-tems. Cette regle de l'Eglise est confirmée par un Concile de Rome , tenu sous le Pape Zacharie.

ORDRES MINEURS (les) sont ceux de Portier , de Lecteur , d'Exorciste & d'Acolythe. On les appelle Mineurs , parcequ'ils sont fort au-dessus des Ordres sacrés , ou Majeurs ; & qu'ils ont été institués comme pour servir d'épreuve avant d'entrer dans les autres ; car ils en sont les degrés , selon les termes du Concile de Trente. *Seff. 23. c. 2*

Les Portiers étoient destinés à garder les portes des Eglises, afin d'empêcher les Infideles d'y entrer, faire tenir chacun en son rang, les Hommes séparés des Femmes, & observer le silence & la modestie, sonner les cloches, ouvrir & fermer les Eglises, ouvrir le Livre à celui qui prêche.

La matiere de cet Ordre est l'action de l'Ordinand de toucher les clés que l'Evêque lui présente; & la forme consiste dans les paroles que l'Evêque prononce en lui disant : *Gouvernez-vous comme devant rendre compte à Dieu de ce qui est renfermé sous ces clés.*

Les Lecteurs devoient lire, dans l'Eglise, les Saintes Ecritures ou les Actes des Martyrs, les Homélies des Peres, les Lettres que les Evêques écrivoient aux Eglises; instruire les Cathécumenes & les Enfans des Fideles; lire pour celui qui prêchoit, chanter les Leçons, benir le pain & les fruits nouveaux.

La Matiere de l'Ordre des Lecteurs est le Livre sacré des Leçons de l'ancien & du nouveau Testament, que l'Evêque leur fait toucher. La forme sont ces paroles de l'Evêque : *Recevez ce Livre, & ne manquez pas de lire aux Fideles la parole de Dieu, car si vous vous acquittez fidelement de ce Ministère, vous aurez part avec ceux qui auront au commencement administré avec fruit cette divine parole.*

Les Exorcistes avoient pour emploi de chasser les Démons du corps des Possédés, par la vertu des exorcismes qu'ils faisoient sur eux. Dans les premiers tems cet office étoit très-nécessaire, parceque les possessions étoient fréquentes, sur-tout parmi les Payens. Le Pontifical leur marque pour fonction ordinaire d'avertir le Peuple, que ceux qui ne communient point, fassent place aux autres, & de verser l'eau pour le Ministère. L'Evêque en les ordonnant leur donne un Livre où les exorcismes sont contenus.

La Matiere de cet Ordre est le Livre des Exorcismes qu'on leur fait toucher. La forme sont ces paroles de l'Evêque : *Recevez ce Livre, & l'apprenez par cœur : recevez la puissance d'imposer les mains sur les Energumenes, sans baptisé que cathécumenes.*

Les Acolytes servoient à l'Autel sous les Diacres &

les Soûdiacres ; préparoient le vin & l'eau pour le Sacrifice , & allumoient les lampes : ils portoient les Eulogiés , c'est-à-dire , les pains benis que l'on envoyoit en signe de communion. Leur fonction à présent est de porter les cierges allumés pendant qu'on célèbre le Sacrifice de la Messe & qu'on chante l'Evangile ; de-là vient qu'on les appelle *ceroferrarii* : ils portent aussi & présentent l'encens.

La Matière de cet Ordre est le chandelier & le cierge sur lequel ils portent la main , & la tradition des burettes vuides. La forme est double ; car lors de l'action de toucher le chandelier & le cierge , l'Evêque leur dit : *Recevez au nom du Seigneur ce chandelier avec ce cierge , & sachez que vous êtes destinés à allumer les cierges de l'Eglise* : & lors de la tradition des burettes , il dit : *Recevez ces burettes au nom du Seigneur , pour fournir l'eau & le vin nécessaires pour la consécration de l'Eucharistie.*

Les Saints Peres ont regardé ces fonctions comme très-importantes pour la gloire de Dieu & la décence du service divin.

Ces quatre Ordres étoient établis dès les premiers siècles. L'Auteur de la lettre aux Chrétiens d'Antioche , que l'on attribue à Saint Ignace , fait mention des Portiers , des Lecteurs & des Exorcistes. Le Pape Saint Corneille , qui vivoit au milieu du troisième siècle , dit dans sa lettre à Fabien , Evêque d'Antioche , que le Clergé de Rome étoit composé de quarante-deux Acolytes , & de cinquante-deux , tant Exorcistes , que Portiers & Lecteurs , de sept Soûdiacres , sept Diacres , & quarante Prêtres. Saint Cyprien , Tertullien & les autres Auteurs ecclésiastiques en font mention.

Les quatre Ordres Mineurs , selon le sentiment de plusieurs Théologiens , sont des Sacremens. S. Thomas est de ce nombre , & dit qu'ils sont tels , parcequ'ils confèrent une puissance à ceux qui les reçoivent , qui les met au-dessus du Peuple , mais subordonnée à l'administration des Sacremens : que tout Ordre , soit majeur ou mineur , imprime un caractère dans celui qui les reçoit ; que c'est pour cela qu'on ne les réitère jamais. Ce sentiment est confirmé par le nom d'Ordre qui leur

est donné, & qui est très-ancien dans l'Eglise, puisque le quatrième Concile de Carthage, du cinquième siècle, s'en sert, & que le Concile de Trente déclare anathème à ceux qui disent que dans l'Eglise Catholique il n'y a pas des Ordres majeurs & des Ordres mineurs.

D'autres Théologiens, & très-célebres, tels que le Cardinal Cajetan; Dominique Soto; Maldonat; le Pere Morin, soutiennent qu'on ne peut pas mettre les quatre Ordres mineurs au nombre des Sacremens, parceque 1°. il n'y a que J. C. qui puisse établir les Sacremens, & qu'il n'y a aucun Auteur ancien qui ait avancé que J. C. les ait établis. 2°. Que l'Ecriture ne fait mention que des Evêques, des Prêtres & des Diacres; ce qui prouve que les autres ne sont pas d'institution divine. 3°. Qu'on trouve beaucoup d'exemples dans l'Histoire ecclésiastique, qu'on a conféré les Ordres majeurs à des personnes qui n'avoient pas reçu les mineurs, sans qu'on les ait obligés de les recevoir ensuite. 4°. Que ces Ordres ne sont pas conférés comme les autres, c'est-à-dire, par l'imposition des mains. Que s'ils ne se réitérent pas, c'est en vertu seulement d'une Loi ecclésiastique; que d'ailleurs chez les Grecs on ne connoît qu'un Ordre mineur, qui est celui de Lecteur. Au reste, comme l'Eglise n'a point prononcé là-dessus, il est libre de suivre, sur cela, celui des deux sentimens que l'on croit le mieux fondé. *Voyez Clercs.*

Il est nécessaire d'avoir reçu la Tonsure pour recevoir les Ordres mineurs: c'est la décision du Concile de Trente, *Sess. 23. c. 2.* mais il ne l'a pas toujours été, puisqu'on ne voit pas que l'usage de la Tonsure remonte plus haut que le cinquième siècle.

A l'égard des dispositions nécessaires, les Peres de ce Concile exigent que ceux qui doivent être promus aux Ordres mineurs entendent la Langue latine; qu'ils croissent en vertu & en science à mesure qu'ils avancent en âge, & qu'ils se soient exercés aux fonctions de leur Ordre.

ORDRES SACRÉS. L'engagement dans les Ordres sacrés est un des quatorze empêchemens dirimens du Mariage: car. 1°. il est constant, par toute la Tradition, que les Ministres sacrés promettoient, en prenant ces Ordres, de vivre dans le célibat; d'où il suit que le Mariage

leur étoit défendu , & que dans les premiers siècles les Ordres sacrés étoient un empêchement , non à la vérité dirimant , mais prohibitif. C'est depuis le douzième siècle , selon les plus savans Théologiens , que l'Ordre sacré a été un empêchement dirimant dans tout l'Occident. Plusieurs Conciles , & entre autres le troisième de Latran , de l'an 1179. *can. 11.* l'ont reconnu pour tel , & ont déclaré , que si des Ministres sacrés se marioient après leur ordination , leur Mariage seroit nul. Il n'est pas aisé de décider si l'Ordre sacré a jamais été un empêchement dirimant dans l'Eglise Grecque : il est du moins constant qu'il a été un empêchement prohibitif , jusqu'au tems de Saint Epiphane , au troisième siècle. Mais l'Ordre de l'Episcopat l'a toujours été , du moins par l'usage. 1°. C'est par le droit Ecclésiastique que l'Ordre sacré est un empêchement dirimant. Depuis que le Soudiaconat engage à la Continence , c'est-à-dire , depuis Saint Leon le Grand , il est regardé dans l'Occident comme un empêchement dirimant , de même que les autres Ordres sacrés.

Mais l'Ordre sacré n'est pas un empêchement dirimant quand on le reçoit après un légitime Mariage , c'est-à-dire , qu'il ne peut rompre le lien de ce Mariage. 2°. Un Homme marié peut recevoir les Ordres sacrés , mais à deux conditions. 1°. Que sa Femme y consente : 2°. Qu'elle fasse le vœu simple de chasteté perpétuelle. Des Casuistes prétendent même qu'il faut qu'elle se fasse Religieuse , si elle est encore jeune ; à cause de la bienfaisance due à l'Ordre sacré ; & si elle reclame contre l'Ordination de son Mari , cela suffit pour l'obliger à retourner avec elle.

3°. Un jeune Homme , qui a été contraint par ses Parens ou Tuteurs de prendre les Ordres sacrés , peut se marier ; mais avant tout , il faut qu'il obtienne du Pape un Rescrit adressé à l'Official Diocésain du Soudiacon , & qu'il prouve juridiquement devant cet Official , que c'est par force qu'il a reçu les Ordres sacrés ; car alors il est relevé de son engagement , comme étant nul , & il peut se marier.

On doit publier des Bans dans les Eglises Paroissiales , pour ceux qui doivent être promus aux Ordres sacrés ;

& l'Evêque doit charger le Curé, ou quelque autre, de s'informer de gens dignes de foi, des mœurs de ceux qui se présentent aux Ordres. *Conc. de Tr. vingt-troisième sess. Decr. sur la Réform.*

ORGUEIL, (l') le premier des sept péchés capitaux, est un amour déréglé de soi-même & de sa propre excellence, qui fait qu'on rapporte tout à soi, & non à Dieu. Il est le premier, parceque ç'a été le péché des Démons, & celui du premier Homme; le plus grand, parcequ'il choque directement Dieu même; le plus dangereux, car il se glisse même dans les vertus. On y tombe en se glorifiant soi-même des avantages du corps ou de l'ame; en s'attribuant des avantages qu'on n'a pas, ou en méprisant les autres. Les péchés qui naissent de l'Orgueil, sont la vaine gloire, le désir déréglé des louanges, l'ambition, la passion de se louer sans nécessité, l'hypocrisie, l'obstination en son propre sens. Le remède contre ce péché est l'humilité, vertu qui fait que nous connoissant nous-mêmes sans nous flatter, nous nous renfermons dans les bornes de ce que nous sommes, & nous ne cherchons point à nous élever, ni dans notre propre esprit, ni dans celui des autres, & nous rapportons à Dieu le bien que nous faisons avec sa grace.

ORIGENISTES. On appelle de ce nom ceux qui soutenoient les erreurs qu'on attribue à Origene, l'homme le plus savant & le plus renommé de son tems, & dont on a dit que jamais Homme n'a mieux parlé ni mieux écrit que lui, quand il a pris le bon parti, ni jamais plus mal parlé ni plus mal écrit, que quand il s'est égaré du droit chemin : *Ubi bene, nemo melius; ubi malè, nemo pejus.*

Les principales erreurs dont on l'accuse lui & ses Disciples, sont, que l'ame de J. C. avoit été unie au Verbe éternel avant l'Incarnation; que l'ame de chaque Homme subsistoit avant son corps, & n'étoit mise dans le corps que comme dans une prison, en punition de ses anciens péchés : que J. C. étoit mort non-seulement pour les Hommes, mais aussi pour les Démons, & que les peines de l'Enfer ne seroient pas éternelles. Ces erreurs ont été combattues, surtout par Saint Jérôme & S. Epiphane, & elles ont été condamnées dans plusieurs

Conciles généraux & particuliers, tenus en Orient & en Occident, & principalement dans le cinquieme Concile général, tenu à Constantinople, sous le Pape Vigile, l'an 553. Quelques Théologiens ont cru qu'Origene n'avoit point enseigné ces erreurs, mais que ses Disciples ou autres Hérétiques en avoient rempli ses écrits, pour leur donner plus de vogue par le nom de cet Homme célèbre. *Voyez sur cette question, M. de Tillemont; le P. Alexandre; M. Dupin; M. Huet, Evêque d'Avranche, dans sa Préface sur les œuvres d'Origene.*

ORTHODOXE. On entend par ce mot tout ce qui est exactement conforme à la Doctrine de la Foi Catholique.

OSÉE, le premier des douze Prophètes de l'ancien Testament, qu'on appelle Petits, parcequ'ils ont moins écrit que les autres. Le nom d'Osée veut dire Sauveur. Ce Prophète commença à prophétiser, l'an du Monde 3180. sous le regne d'Ozias & des Rois suivans: ce qu'il fit pendant près d'un siècle. Il parle en la personne de Dieu, qui reprend, châtie, & répudie la Synagogue comme une adultère, & en substitue une autre en sa place; il prédit sa ruine, & la vocation de l'Eglise: il s'élève contre l'Idolâtrie, & promet le pardon aux vrais Pénitens. Ce Prophète est pathétique & plein de sentences très-vives. C'est la remarque de S. Jérôme.

P

P**APE.** Le mot de Pape est un mot Grec, qui signifie Pere. Le Pape, en qualité de Successeur de S. Pierre, est le Vicair de J. C. & le Chef visible de l'Eglise. En effet, l'Eglise étant un corps visible, elle doit avoir un Chef qui le soit aussi: ainsi le Pape ayant succédé à S. Pierre, il a comme lui, de Droit divin, la primauté d'honneur, & de Jurisdiction dans toute l'Eglise. L'Ecriture & la Tradition concourent à établir cette vérité. 1^o. Il est constant que S. Pierre a été établi par Jesus-Christ pour conduire son Eglise, par ces paroles: *Tu es Petrus, & super hanc Petram edificabo Ecclesiam meam.* Math. 16. Jesus-Christ, prêt à monter au Ciel, le chargea, en particulier, de paître son troupeau: *Pasce*

oves meas, pasce agnos meos. Joan. 11. 2°. Par toute la Tradition, il est manifeste que le Pape a succédé à S. Pierre en cette qualité. S. Irénée, qui vivoit à la fin du second siècle, parlant de l'Eglise Romaine, l'appelle *Maximam & antiquissimam*, & ajoute : *Ad quam propter potentiorē principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam.* l. 3. adv. hæres. c. 3. S. Jérôme, parlant de S. Pierre, dit : *Unus eligitur, ut capite constituto, Schismatis tollatur occasio.* S. Augustin dit que, *in Romana Ecclesia semper Apostolicæ Cathedræ viguisse principatum.* Ep. 42. ad Glor.

Cependant il est vrai de dire que le nom de Pape n'a pas toujours été affecté à l'Evêque de Rome, privativement aux autres Evêques, quoiqu'il ne soit pas aisé de fixer le tems auquel ce nom a été déferé au seul Souverain Pontife.

PAQUE. Ce mot veut dire Passage. Dieu voulut qu'on appellât ainsi la célébration du jour auquel son Peuple avoit été délivré de la servitude de Pharaon, & étoit sorti de l'Egypte sous la conduite de Moïse, & pour leur rappeler en même-tems le passage de l'Ange, qui extermina les premiers nés des Egyptiens, & sauva les Hébreux. Les Chrétiens ont donné le même nom au jour qu'ils célèbrent la mémoire de la Résurrection de J. C. à cause du rapport qu'elle a avec la Pâque des Juifs : car cette Résurrection est le passage de J. C. de la mort à la vie, par la réunion de son ame & de son corps, que la mort avoit séparés. C'est aussi par la vertu de sa Résurrection que J. C. nous a délivrés de l'esclavage du Démon, & nous a fait passer de la mort éternelle au Royaume destiné à ses Elus. La Fête de Pâque doit être célébrée le premier Dimanche qui suit le 14 de la Lune, après l'Equinoxe du Printems, qui commence au 31. Mars. C'est ainsi que le Concile général de Nicée, tenu l'an 325. l'a réglé, pour terminer les contestations qui s'étoient élevées dans l'Eglise sur le jour fixe auquel cette Fête devoit être célébrée.

PARALIPOMENES. Livres de l'Ecriture-Sainte. Ce mot Grec signifie l'Histoire des choses omises ou oubliées. Les Juifs n'en font qu'un Livre, qu'ils appellent Histoire journaliere. C'est un Supplément de l'Histoire

des Rois. Les Latins les divisent en deux. L'opinion la plus commune les attribue à Esdras. Le premier Livre contient un abrégé succinct de l'Histoire depuis la création d'Adam jusqu'au retour de la captivité ; & l'Histoire de David jusqu'au sacre de Salomon, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 1990. Le second comprend la suite de l'Histoire jusqu'à l'an 3468. lorsque Cyrus permit aux Juifs de retourner dans leur pays après les soixante-dix ans de captivité.

PARENTÉ (la) est un des quatorze empêchemens dirimens du Mariage. Et d'abord la parenté naturelle, 1^{re}. dans la ligne directe, & en quelque degré éloigné que soient ceux qui sont Parens ; car ce seroit contre l'honnêteté publique qu'un Pere épousât sa Petite-fille. 2^o. Dans la ligne Collatérale & jusqu'au quatrième degré inclusivement, selon la maniere de compter du Droit Canon ; ainsi le Cousin germain ne peut épouser sa Cousine, & de même jusqu'aux Enfans des Cousins issus de germain. L'Eglise l'a ainsi réglé dans le quatrième Concile de Latran. *Cap. Non debet. De consang.* Mais passé le quatrième degré, dont on peut obtenir dispense de l'Evêque, & même au troisième, & qu'il faut avoir de la Cour de Rome ; l'empêchement n'est pas dirimant lorsqu'il y a des motifs solides.

Une personne qui est Parente au cinquième degré peut se marier valablement avec une autre qui l'est ou au second, ou au troisième, ou au quatrième, parceque le degré le plus éloigné l'emporte sur le plus proche, & le rend inutile. Au reste, comme la Parenté se contracte par un commerce illégitime, de même que celle qui est produite par le Mariage ; un Batard ne peut pas épouser la Niece de son Pere. Et deux Batards, qui sont Parens dans le quatrième degré, ne peuvent pas se marier sans une dispense de l'Eglise. Bien plus, un Homme moralement certain & assuré qu'une Fille qu'il voudroit épouser est la Fille naturelle de son Pere, quand même l'Extrait baptismal de cette Fille marqueroit le contraire, ne peut l'épouser sans péché, & son Mariage est nul devant Dieu. Mais il pourroit l'épouser avec dispense si elle n'étoit la Fille naturelle que d'un de ses Freres, Oncles ou Cousins dans les degrés prohibés ;

car

car l'Eglise ne dispense jamais entre Freres & Soeurs.

2^o. La parenté spirituelle, car elle forme un empêchement dirimant: & elle se contracte par le Sacrement de Baptême ou de la Confirmation, c'est-à-dire, 1^o. entre le Ministre & le Baptisé, ou entre le Ministre & le Pere & la Mere du Baptisé. 2^o. Entre les Parrains & Marraines & le Baptisé. 3^o. Entre les Parrains & Marraines & les Peres & Mere du Baptisé. *Rit. Paris. p. 345. C. de Tr. Sess. 24. c. 2.* Mais ceux qui tiennent un Enfant pendant qu'on supplée les cérémonies de l'Eglise, après qu'il a été baptisé en particulier, ne contractent pas cette alliance spirituelle, parcequ'elle ne se contracte que dans l'administration même du Sacrement de Baptême: & hors de l'Eglise, il n'y a point de Parrain ni de Marraine *Rit. Paris.* L'alliance spirituelle qui se contracte par la Confirmation, est entre l'Evêque qui confirme & le Confirmé, & les Pere & Mere de ce dernier.

3^o. L'affinité qui est cette Parenté qu'on appelle Alliance, & à laquelle les Mariages donnent lieu: & c'est ou la légitime, qui se contracte par l'usage du Mariage, ou l'illégitime, qui se contracte par un commerce charnel hors le Mariage. 1^o. L'affinité légitime a été déclarée un empêchement dirimant par plusieurs Conciles, entre autres celui de Rheims en 625, où se trouverent presque tous les Evêques des Gaules. 2^o. L'illégitime l'a été aussi dans toute l'Eglise, comme le marque le Concile de Trente, *Sess. 24. Can. 3.* L'affinité légitime s'étend dans la ligne directe jusqu'à l'infini. Ainsi un Homme ne peut pas épouser sa Belle-mere ou sa Bru, ou leurs Filles jusqu'à l'infini. A l'égard de la ligne callatérale, l'affinité s'étend comme la parenté, jusqu'au quatrieme degré inclusivement. Mais il n'y a point d'affinité entre les Parens de l'Epoux & les Parentes de l'Epouse: ainsi l'Allié de mon Frere n'est pas mon Allié, selon la regle, *affinitas non parit affinitatem.* L'affinité illégitime s'étend jusqu'au second degré inclusivement.

PARESSÉ, septieme péché capital. Les Théologiens l'appellent *Acedia*: c'est un dégoût pour tout ce qui peut contribuer au salut, ou au bien de l'ame, & qui fait que nous remplissons nos devoirs de Chrétien avec une lâcheté extrême, ou que nous les abandonnons entiere-

ment, pour ne pas vouloir nous faire violence à cet égard. Ce péché est très-grief, en ce qu'il nous rend tièdes & lâches à l'égard de Dieu qui ne peut souffrir une ame dans cette disposition: *Quia tepidus es, & nec frigidus nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo.* Apoc. c. 3. 2°. Ce péché attaque le grand Commandement qui nous ordonne d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre ame & de toutes nos forces. 3°. Dans l'Evangile le Serviteur paresseux & inutile y est appelé un méchant Serviteur, & condamné à être jetté dans les ténèbres extérieures. *Math. 25.* Les causes de ce péché sont de passer la vie dans l'oisiveté, les jeux, les divertissemens. Les suites, sont l'aversion du travail, le dégoût dans les exercices de Religion, l'endurcissement du cœur. Les remèdes, sont la prière, la vie laborieuse, la pensée de la mort.

PARJURE (le) C'est jurer qu'une chose est fausse quoiqu'on sache qu'elle est véritable, ou jurer qu'elle est véritable, quand on fait qu'elle est fausse. Les Théologiens assurent que le parjure est toujours péché mortel, ce qu'ils prouvent par l'Ecriture: *Ero testis velox maleficis, & adulteris, & perjuro.* Malach. 3. 5. *Lex justo non est posita, sed injustis... impiis... & perjuris.* 1. Tim. 1. Car ce péché renferme un mépris de Dieu, & une irrévérence. Voyez Serment.

PAROLE DE DIEU (Obligation pour les Ministres de l'Eglise d'annoncer la) Voyez Prédicateurs.

PAROISSE. Obligation d'assister à la Messe paroissiale les Dimanches. Voyez Dimanches.

PAROISSE. (Desserte & établissement de nouvelles) Il doit y avoir un nombre suffisant de Prêtres pour desservir les Paroisses, & c'est aux Evêques à y tenir la main. Le Concile de Trente y est formel. » Dans toutes » les Eglises paroissiales, ou qui ont des Fonts Baptis- » maux, & dans lesquelles le Peuple est si nombreux » qu'un seul Curé ne peut suffire pour administrer les » Sacremens & faire le Service divin, les Evêques en » qualité de Délégués du Saint siege Apostolique, obligeront les Curés ou autres à qui les Eglises appartiennent, de prendre pour adjoints à leur emploi autant » de Prêtres qu'il sera nécessaire pour l'administration

» des Sacremens & la célébration du Service divin. Mais
 » lorsque pour la difficulté & la distance des lieux , il se
 » trouvera que les Paroissiens ne pourront sans grande
 » incommodité aller à la Paroisse recevoir les Sacre-
 » mens , & assister au Service divin , les Evêques pour-
 » ront en établir de nouvelles , suivant la Constitution
 » d'Alexandre III. qui commence , *Audientiam* ; & il
 » sera assigné aux Prêtres qu'il faudra préposer pour la
 » conduite des nouvelles paroisses , une portion suffi-
 » sante , au jugement de l'Evêque , sur les revenus qui
 » se trouveront appartenir à l'Eglise Mere. *C. Trid.*
Dec. de Reform. c. 2.

PARRAINS ET MARRAINES (les) présentent à l'Eglise l'Enfant qui doit être baptisé , lui imposent le nom , & sont témoins du baptême. Ils répondent en son nom à l'Eglise , qu'il s'acquittera des promesses qu'ils font pour lui. Ils doivent être Catholiques , bien instruits & des bonnes mœurs , sont chargés d'apprendre les Mysteres de la Religion , les Commandemens de Dieu & de l'Eglise à ceux qu'ils ont tenus sur les Fonts ; ils doivent même les instruire de l'étendue des promesses qu'ils ont faites pour eux dans le baptême , & veiller à leur éducation. Le Pere & la Mere du Sujet qui est baptisé ne peuvent point lui servir de Parrain , ni de Marraine.

PASSION DE JESUS-CHRIST. Le Mystere de la Passion de J. C. est un des principaux articles de Foi , & fait une partie du quatrieme article du Symbole : *Passus sub Pontio Pilato , crucifixus , &c.* Elle a été prédite depuis le péché du premier Homme , 1°. par des figures , & entre autres celle d'Abel innocent , tué par son Frere ; du sacrifice d'Isaac ; de l'Agneau pascal ; du Serpent d'Aïraîn. 2°. Par les Oracles des Prophètes , principalement de David , *Ps. 21.* & d'Isaïe , *ch. 53.* Saint Jérôme dit qu'Isaïe a parlé plutôt en Evangéliste qu'en Prophète : *Non tam Propheta dicendus sit , quam Evangelista. Ep. ad Paul & Eustoch.*

Dans le mot *passus* , les Apôtres ont entendu marquer toutes les peines du corps & d'esprit , & toutes les circonstances de la Passion de J. C. rapportées par les Evangélistes. Car la nature humaine , quoiqu'unie à la Nature

divine n'a pas été moins sensible pour cela aux douleurs & à la mort, & a conservé ce qu'elle avoit de passible & de mortel, de même que la Nature divine a conservé malgré cette union tout ce qu'elle avoit d'immortel & d'impassible. 1°. La certitude de la Passion de Jesus-Christ est encore établie par l'époque marquée par les Apôtres dans leur Symbole, c'est-à-dire, l'indication du tems auquel elle est arrivée : *Sub Pontio Pilato*. Saint Paul en fait usage dans son Epître à Timothée. *Præcipio tibi coram Deo & Christo Jesu qui testimonium reddidit sub Pontio Pilato*. Et cela afin de justifier la vérité de ce que les Prophètes avoient prédit de Jesus-Christ, qu'il seroit livré aux Gentils; qu'il seroit crucifié : que les Princes de la terre s'uniroient contre lui. *Pf. 1.*

PASSIONS. (les) On appelle ainsi les mouvemens & les différentes agitations de l'ame, selon les divers objets qui se présentent au sens. Lorsqu'on n'arrête point ces mouvemens, & qu'ils deviennent défordonnés, ils peuvent porter l'Homme aux plus grands desordres, selon le genre de passion auquel il se livre. On entend aussi par ce mot l'habitude qu'un Homme contracté d'un certain vice, ou le violent penchant qu'il a pour s'y livrer.

PATER Voyez Oraïson.

PATRIMOINE. (Titre de). Voyez Titre.

PATRIARCHE. Mot grec, qui signifie Chef de Famille. On donne ce nom aux Hommes célèbres dont l'Ecriture Sainte fait mention, qui touchent au premier âge du Monde, & dont la vie étoit de plusieurs siècles, tels que Noé, Abraham, Isaac, Jacob. On appelle aussi de ce nom les douze Enfans de Jacob, parcequ'ils furent les Chefs des douze Familles des Juifs, d'où sont sorties toutes les autres.

PATRIARCHE. Titre d'autorité donné autrefois dans l'Eglise à ceux des Evêques dont la Jurisdiction s'étendoit même sur les Primats & les Archevêques. Leur autorité étoit établie, même avant le Concile de Nicée, à l'égard des Evêques de Rome, d'Alexandrie, & d'Antioche. Le Canon sixieme du Concile de Nicée, distingue ces trois Evêques de tous les autres, & leur donne une étendue de jurisdiction sur plusieurs Provinces.

Mais le nom de Patriarche n'est pas si ancien. L'Empereur Théodose le jeune le donna au Pape Saint Leon, dans la Lettre qu'il écrivit à l'Empereur Valentinien. On donna ensuite ce nom aux Evêques d'Alexandrie, d'Antioche, de Constantinople & à celui de Jérusalem, & il leur demeura affecté.

Les Patriarches avoient sur les Primats & les Exarques les mêmes droits que les Primats avoient sur les Métropolitains, & ils avoient sur les Evêques les mêmes droits que les Primats avoient sur eux. Ainsi, ils ordonnoient les Métropolitains de leur dépendance, recevoient les appels qu'on faisoit à leur Tribunal, de celui des Métropolitains; présidoient aux Conciles où se trouvoient les Evêques & les Métropolitains; & ils précédoient tous les autres Evêques. Mais cette autorité que les uns & les autres ont encore sur les Evêques, n'est que de droit Ecclésiastique; car par rapport à l'Episcopat pris en lui-même & séparément de la Jurisdiction, il n'y a nulle différence entre les Evêques, parcequ'ils sont tous les Successeurs des Apôtres.

PATRONS, en matiere de Bénéfice. Le Patron est celui qui a doté, ou fait bâtir, ou fondé l'Eglise où est attaché le Bénéfice, & il a droit de nommer ou de présenter à un Bénéfice. Il doit prouver son droit par titres authentiques, ou par une possession de quarante ans, soutenue de trois présentations. Ce droit étant attaché aux terres, passe aux Héritiers & à leurs Successeurs: si la terre appartient à l'Eglise, le Patronage est Ecclésiastique; si c'est un bien profane, le Patronage est Laïc, quoique par hasard il se rencontre entre les mains d'un Ecclésiastique, à cause de son Patrimoine.

Le patronage ne peut être vendu séparément, parceque c'est un droit spirituel & indivisible. S'il y a plusieurs Héritiers, c'est celui qui est choisi à la pluralité des voix, & elles se comptent par souches & non par têtes. Le patron Laïc n'a que quatre mois pour présenter au Collateur ordinaire celui qui doit remplir le Bénéfice, excepté en Normandie, & quelques autres provinces, où il a six mois. Le Patron Ecclésiastique a six mois par-tout; aussi il ne peut varier, c'est-à-dire, le premier n'étant pas trouvé capable, en présenter un autre, & il consom-

me son droit en présentant une personne que l'Ordinaire jugeroit indigne ; mais le Patron Laïc peut varier & en présenter un autre on deux mêmes, parcequ'on excuse son ignorance. Les Patrons Laïcs ne peuvent être prévenus par le Pape, mais les seuls Patrons Ecclésiastiques. Au reste, la présentation doit se faire par Acte public devant Notaire. Les Patrons, ou Fondateurs, doivent présenter à l'Ordinaire celui qu'ils ont choisi pour le faire pourvoir d'un Bénéfice vacant. C'est la disposition du Concile de Trente. C. 12. du Droit de Patronage.

PAULIANISTES. Hérétiques Sectateurs de l'hérésie de Paul de Samosate, Evêque d'Antioche, Homme fort vain & infecté des erreurs de Sabellius. Ils nioient la Divinité de J. C. Cette hérésie fut combattue par Saint Denis d'Alexandrie, S. Athanase, S. Basile, &c. Ils furent condamnés dans le second Concile d'Antioche, & dans le premier Concile général de Nicée.

PAULICIENS, étoient des Manichéens qui reparurent dans le septieme siecle, sous ce nouveau nom : ils avoient pour Chef un nommé Paul de Samosates, en Armenie : il se plongeoit dans toute sorte de désordres, & firent une Secte puissante.

PAUVRES. Obligation d'assister les Pauvres. *Voyez Aumône.*

PÉCHÉ (le) en général est une privation de la conformité de notre volonté, avec la droite raison & la Loi éternelle. L'objet matériel du péché est toute parole, toute action, ou tout desir, par lequel on le commet. L'objet formel est la privation de cette conformité, que cette parole ou action doivent avoir avec la Loi éternelle. Dieu ne peut pas être Auteur du péché ; car 1^o. il ne peut pas être contraire à lui-même : que nul ne dise, dit l'Apôtre S. Jacques, lorsqu'il est tenté, que c'est Dieu qui l'a tenté : *Deus enim intentator malorum est, & neminem tentat.* Jac. 1. 1^o. Parceque quoique la volonté de Dieu soit la cause de tout ce qui arrive dans le monde, le péché doit être excepté, car le péché est une privation, & il n'a point d'autre cause que la cause déficiente qui est la volonté de la créature raisonnable, laquelle manque de conformer son action à la disposition de la Loi de Dieu.

Le péché se définit encore , un violement de la Loi de Dieu , ou une désobéissance à ses Commandemens. Il y en a de commission & d'omission. Le péché de commission est un violement des préceptes prohibitifs ; c'est-à-dire , de ceux qui défendent le mal. Exemple , *Non occides* , ceux-ci obligent toujours & pour toujours. Le péché d'omission est un violement des préceptes affirmatifs ; c'est-à-dire , de ceux qui nous commandent le bien. Exemple , *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo* , &c. Il y en a à la vérité qui n'obligent pas pour toujours : un malade , par exemple , n'est pas obligé de jeûner.

Les péchés sont commis , ou par malice , ou par fragilité , ou par ignorance. La griéveté du péché se doit prendre 1°. du côté de l'objet : ainsi un péché qui attaque directement Dieu , comme le Blasphème , est un péché extrêmement grief. 2°. Du côté de la fin : ainsi celui qui vole , pour corrompre une Femme , commet un bien plus grand péché que celui qui vole pour subsister. 3°. Du côté des circonstances , car elles aggravent le péché & en changent même souvent l'espece. *S. Thomas 1. 2. qu. 73. ar. 7.* Ces circonstances sont comprises dans ce Vers latin :

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

Elles aggravent le péché ; 1°. lorsque la circonstance change la nature du péché. Ainsi la fornication avec une Femme mariée , est plus grieve qu'avec une personne libre. 2°. Lorsqu'en ne changeant point l'espece , elles le rendent plus grand , comme un Voleur qui comptoit voler 300 liv. au lieu de 100 liv. 3°. Lorsqu'elle aggrave le péché non par elles-mêmes , mais à raison d'une autre circonstance : ainsi celui qui vole une grosse somme , pèche plus que celui qui ne vole qu'une petite. Ce n'est pas par la coutume , ni par l'exemple , ni par l'opinion , ni par la probabilité , qu'il faut juger de la griéveté ou de la légereté des péchés ; c'est par la vérité éternelle ; cette vérité qui nous dit intérieurement que le mal est un mal , & par la Loi éternelle qui nous oblige de nous porter au bien. Or , comme notre raison

peut s'égarer & de se tromper pour connoître cette vérité & cette Loi, il faut qu'elle soit éclairée par la Foi Chrétienne. C'est de cette Foi que les Chrétiens doivent apprendre les regles de leur conduite. *

C'est dans les Saintes Ecritures, dit S. Augustin, que les ames touchées de la crainte de Dieu cherchent à connoître sa volonté. C'est dans la balance de la Sainte Ecriture, & non dans les balances trompeuses du sens humain, que nous devons peser l'énormité de nos péchés. *l. 1. de Bapt. c. 6.* Après l'Ecriture, ce sont les Saint Peres qu'on doit consulter pour juger de la nature & de la griéveté des péchés. Ainsi les Théologiens distinguent les péchés en péchés mortels & en péchés véniels : & cette distinction est fondée sur l'Ecriture, ou l'on voit 1^o. que les péchés ne sont point égaux entre eux. *Qui me tradidit*, dit J. C. à Pilate, *majus peccatum habet.* Joan. 19. 11. 2^o. On voit qu'il y a des péchés véniels : *Non est homo justus in terra, qui faciat bonum & non peccet.* Eccles. 7. *In multis offendemus omnes.* Si quis in verbo non offendit hic perfectus est vir. Jacq. 3. *Quis est homo ut immaculatus sit.* Job. 15. *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus.* 1. Joan 1. A l'égard des péchés mortels, l'Ecriture fait comprendre quels ils sont par les caracteres dont elle les marque. S. Paul, en mettant l'idolâtrie, les homicides, les impudicités, l'ivrognerie & autres semblables, au nombre des crimes qui excluent du Royaume des Cieux fait assez comprendre ce qu'on doit entendre par les péchés mortels Les Théologiens ont développé la nature des divers péchés.

PÉCHÉ ORIGINAL. (le) C'est le péché d'Adam & d'Eve, dont les effets & la punition sont transmis à leurs descendans, & qui devient propre à un chacun : *Inest cuique proprium*, selon les paroles du Concile de Trente. Ce péché d'Adam consiste principalement en ce qu'il préféra la voix de sa Femme au commandement de Dieu, en mangeant du fruit de l'arbre dont il leur avoit défendu de manger. Car c'est le reproche que Dieu lui fit : *Quia audisti vocem uxoris tuæ, & comedisti de ligno ex quo præceperam tibi ne comederes, maledicta terra in opere tuo : in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ.* Gen. 3. 17.

Les Théologiens, avec Saint Thomas, ont remarqué plusieurs circonstances dans le péché d'Adam & d'Eve. 1°. Un péché d'orgueil, en ce qu'ils mirent leur complaisance en eux-même, & leur fit désirer d'être semblables aux Anges & à Dieu même. *Eritis sicut Dii.* 2°. De curiosité, en voulant savoir ce qu'il n'étoit pas à propos qu'ils fussent : *Scieris bonum & malum.* 3°. De gourmandise, en mangeant de ce fruits qui leur paroissoit beau & bon à manger : *Bonum, ad vescendum & pulchrum oculis.* 4°. D'infidélité : Eve préféra le témoignage du Diable, & Adam celui de sa Femme, à celui de Dieu : *Serpens me decepit. ... quia audisti vocem uxoris tue.* 5°. De désoissance, en transgressant le commandement de Dieu : *Comedisti de ligno ex quo præceperam tibi ne comederes.* En punition du péché d'Adam & d'Eve, leur corps fut assujetti à toutes sortes de maux & à la mort : leur ame à l'ignorance & à la concupiscence, l'Homme condamné à manger son pain à la sueur de son visage, la Femme à accoucher avec douleur, & l'un & l'autre chassés du Paradis terrestre.

Cette tache & cette punition ont été transmises à leurs descendants, car le péché originel se communique des Peres aux Enfans par l'acte de la génération. Ainsi l'essence de ce péché consiste dans la privation de la justice originelle, & en une tache qui se communique à tous les Hommes au moment de leur conception dans le sein de leur Mere. L'ame en est souillée dans le moment même qu'elle est unie au corps.

Tous les Hommes qui naissent par la voie de la génération sont coupables du péché originel ; or tous les Hommes, excepté Jesus-Christ, sont procréés de la même manière : *Per unum Hominem, peccatum in hunc Mundum intravit in quo omnes peccaverunt.* Rom. 5. *quod autem attinet*, dit S. Augustin, *ad peccati originalis in omnes transitum, quoniam per carnis concupiscentiam transit, transire in eam carnem non potuit quam non per illam virgo concepit.* l. 5. cont. Jul. c. 13. l'Eglise excepte cependant la Sainte Vierge de la tache originelle, & croit que sa conception a été immaculée. *Conc. de Tr. Sess. 5.*

2°. Le dogme du péché originel se prouve encore par

quantité de passages de l'Ecriture : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum.* Ps. 50. *Quis enim mundus erit à sorde : at nemo , & si unus dies sit vita ejus super terram.* Job. 14. Sec. 70. *Eramus naturâ filii iræ sicut & cæteri.* Eph. 2. Et l'Eglise l'a défini ainsi contre les Pelagiens. 1°. Par des preuves naturelles , & 1°. par le dérèglement de la concupiscence , qui étant un amour excessif de la créature , ne peut avoir Dieu pour Auteur. 2°. Par la guerre que l'Homme est obligé de soutenir contre lui-même pour y résister. 3°. Par le nombre effroyable de miseres qui accablent les Enfans d'Adam , lesquelles miseres , si les Hommes naissoient innocens , sembleroient accuser Dieu , ou d'impuissance , ou d'injustice. Car c'est le raisonnement de S. Augustin , l. 5. contre *Jul.* c. 16.

3°. La raison elle-même fait voir que la transmission du péché d'Adam à ses Enfans est très-possible à la volonté de Dieu. Car l'expérience fait voir que les inclinations des Peres se communiquent aux Enfans , & que leur ame venant à être jointe à la matiere qu'ils tirent de leurs Parens , elle conçoit des affections semblables à celles de l'ame de ceux dont ils tirent la naissance. Ce qui ne pourroit être , si le corps n'avoit certaines dispositions , & si l'ame des Enfans n'y participoit , en conservant des inclinations pareilles à celles de leurs Peres & de leurs Meres , qui avoient les mêmes dispositions de corps. Or cela supposé , on doit concevoir qu'Adam en péchant se précipita avec une telle impétuosité dans l'amour des Créatures , qu'il troubla l'œconomie de son corps , qu'il y imprima les vestiges de ses passions , & que cette impression fut infiniment forte & profonde. Adam devint donc par-là incapable d'engendrer des Enfans qui eussent le corps autrement disposé que le sien ; de sorte que les ames étant jointes au moment qu'elles sont créées , à des corps corrompus , elles contractent les inclinations conformes aux traces & aux vestiges imprimés dans ces corps.

4°. Les ames , quoique des substances spirituelles , peuvent contracter certaines inclinations à cause de certaines dispositions , dès qu'il est permis de supposer que Dieu , en formant l'être de l'Homme , par l'union d'une ame

spirituelle avec une matiere corporelle, & voulant que les Hommes tiraissent leur origine d'un seul, avoit établi que le corps des Enfans seroit semblable à celui des Peres, & auroit à-peu-près les mêmes impressions, & que l'ame unie au corps auroit certaines inclinations, lorsque son corps auroit reçu certaines impressions, à moins que quelque cause étrangere ne les alterât. Ainsi Adam par son péché ayant altéré & dérangé l'œconomie de son corps, Dieu n'a pas jugé à propos pour cela devoir changer les Loix établies avant le péché, & comme ces Loix subsistent, Adam a communiqué nécessairement à ses Enfans un corps corrompu, & les ames jointes à ces corps ont contracté ces inclinations corrompues. C'est ainsi que l'ame des Enfans, avant qu'ils naissent, devient habituellement tournée vers la Créature, & l'aime à-peu-près de même que les Hommes du siecle aiment le monde, même quand ils dorment.

En effet, ce n'est qu'en admettant cette transmission de péché, que l'on peut expliquer les miseres de la condition humaine. Le péché originel, à la vérité, n'en est pas moins un mystere incompréhensible, mais l'Homme est incompréhensible aussi sans ce péché : au lieu que ce péché une fois admis, nous découvrons la source des inclinations corrompues que nous portons en nous ; l'amour excessif de nous-mêmes ; la pente à toute sorte de vices ; la révolte de nos sens ; l'ignorance où nous naissons, l'inégalité des biens temporels ; les maux extérieurs ; le froid & le chaud ; la pauvreté, les maladies, les douleurs, les injustices & les vexations que les Hommes souffrent de la part de leurs semblables. En un mot, tout ce que nous voyons & sentons en nous de grandeur & de bassesse, nous prouve la grandeur & la misere d'un être qui est corrompu, non par sa nature, mais par le péché. Tout cela nous prouve clairement qu'il faut que l'Homme soit criminel, parcequ'il seroit contre la droite raison, qu'un Dieu bon, juste, & sage souverainement, traitât avec tant de rigueur une créature capable de le connoître & de l'aimer, si elle étoit innocente, & ne l'eût mérité par son péché. Outre ces raisons morales, il est constant que toute l'œconomie de la Religion, c'est-à-dire, la nécessité d'un Rédempteur,

est fondée sur la croyance du péché originel. Cette croyance a toujours subsisté dans l'Eglise : la preuve en est sensible par les exorcismes que l'on a toujours faits sur les Enfans avant de les baptiser, comme étant jusqu'alors sous la puissance du Démon. D'ailleurs toutes les Communions, ou Sectes, séparées de l'Eglise depuis mille, onze & douze cens ans, sont unies dans la foi du péché originel.

Le Sacrement de Baptême efface le péché originel, c'est-à-dire, qu'il en ôte la tache, *creatum*, que l'ame contracte par ce péché, & la dette ou la peine méritée par ce péché, ce que les Théologiens appellent le formel de ce péché ; mais il n'ôte pas la concupiscence, c'est-à-dire, que cette pente que la volonté a au mal, demeure. Le Concile de Trente confesse que la concupiscence reste dans les Baptisés pour les exercer, mais sans nuire à ceux qui lui résistent, & déclare que quand l'Apôtre l'appelle péché, il ne l'appelle ainsi que parcequ'elle vient du péché, & qu'elle porte au péché. Car c'est le consentement de l'ame aux mouvemens déréglés de la concupiscence, qui fait le péché.

Le PÉCHÉ VÉNIEL est ainsi appelé du mot latin *veniale*, qui signifie digne de pardon, parcequ'il est léger, qu'il ne bannit pas la grace ni la charité, du cœur, & que celui qui le commet n'aime pas la Créature jusqu'à la préférer au Créateur, & qu'il ne détruit par le rapport que l'Homme doit avoir à Dieu, comme à sa dernière fin. On tombe en ce péché, lorsqu'on manque à la Loi de Dieu en matière légère, ou qu'on y manque en matière importante, avec un consentement imparfait : mais si ce péché ne bannit pas la grace ni la charité, il diminue l'une & l'autre.

La négligence à se corriger d'un nombre notable de péchés véniels, affoiblit la vie spirituelle, & donne au Démon des forces contre nous. Il y a même des circonstances où il peut devenir mortel, comme par le scandale qu'il cause, par le mépris formel du Législateur, par le rapport qu'il a au péché mortel, ou par le grand danger où il met d'y tomber ; parceque celui qui pèche, voyant ce danger, ne l'a pas voulu éviter : car celui qui veut efficacement la cause prochaine, est censé vouloir

l'effet qui suit de cette cause. Au reste le péché véniel n'est puni que d'une peine temporelle & passagere. L'Homme peut expier en ce monde par la pratique des bonnes œuvres & par des actes de contrition & d'amour de Dieu. Et s'il lui reste à la mort à expier des péchés véniels, il les expie dans le Purgatoire ; car rien de souillé n'entrera dans le Ciel : *Non intrabit in eam aliquid coinquinatum.* Apoc. 21.

Il y a des péchés d'ignorance, selon ces paroles de David : *Delicta juventutis meæ & ignorantias meas ne memineris.* Ps. 24. Car celui qui pèche par une ignorance vincible, vent indirectement, & comme par une suite nécessaire, le mal qui est dans l'action qu'il fait ; mais les actions qui viennent d'une ignorance invincible, c'est-à-dire, qu'il n'a pas été au pouvoir de l'Homme de surmonter, excusent de péché.

Il y a des péchés de foiblesse ou d'infirmité, qui sont comme attachés à la nature humaine. Les péchés de malice sont ceux qui se commettent de propos délibéré, & qui viennent d'une volonté corrompue. Cependant ils ne sont pas irrémissibles, car il n'y a aucun péché que l'Eglise n'ait le pouvoir de remettre.

Le PÉCHÉ MORTEL, est un violement de la Loi de Dieu qui donne la mort spirituelle à l'ame, en ce qu'il la prive de la grace & de l'esprit de Dieu qui sont la vie de l'ame, & la rend digne de la damnation éternelle. Ce péché suppose un violement de la Loi en quelque chose de considérable & avec un parfait consentement. Ainsi on doit regarder comme mortels, 1^o. tous ceux que l'Ecriture condamne comme péchés détestables. *Gen.* 37. 38. 2^o. Ceux qu'elle nous représente, comme nous rendant ennemis de Dieu, & haïssables à ses yeux *Rom.* 1. Ceux qu'elle appelle dignes de mort, & attirent l'exclusion du Royaume de Dieu : *Quoniam qui talia agunt regnum Dei non consequuntur.* Galat. 5. 1. *Cor.* 6. 11a. 6. 3^o. On doit regarder comme péchés mortels tous les péchés que les Saints Peres, d'un commun consentement, ont regardés comme tels.

Les péchés mortels sont divisés en sept qu'on appelle capitaux, parcequ'ils sont comme la source & le principe de plusieurs autres : ce sont l'orgueil, l'avarice,

l'impudicité, la gourmandise, l'envie, la colere & la paresse. Voyez l'article de chacun à leur lettre.

LES PÉCHÉS MORTELS COMMIS APRÈS LE BAPTÊME sont plus énormes que ceux commis avant ce Sacrement. Car l'Eglise a toujours fait une grande différence dans l'imposition des pénitences entre ces deux sortes de péchés. Les Peres du Concile de Trente disent expressément, que la pénitence d'un Chrétien qui est tombé dans le péché est fort différente de celle qui précède le Baptême : *pœnitentiam post lapsum multo aliam esse à Baptismate*. Sess. 6. c. 14.

Cette Doctrine puisée dans les Saints Peres est fondée sur plusieurs passages de l'Ecriture-Sainte, & entr'autres sur cet endroit de Saint Paul : *Impossibile est eos, qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cœlestē, & participes facti sunt Spiritus sancti... & prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam*. Heb. 6. 4. Cependant les Saints Peres ont remarqué que cette impossibilité n'étoit pas absolue, mais seulement relative, c'est-à-dire, qu'il est très-difficile, & même plus rare qu'on ne pense, qu'il se trouve un grand nombre de Pécheurs qui se relevent parfaitement de leur chute : ce qui a fait dire à Saint Ambroise qu'il trouvoit plus facilement des innocens, que de véritables pénitens : *Facilius inveni qui innocentiam servaverunt, quam qui congruè egerint pœnitentiam*. l. 2. de Pœn. c. 10.

Le Concile de Trente donne la raison de l'énormité des péchés commis après le Baptême. 1°. En ce qu'ils sont commis par malice, au lieu que ceux commis avant le Baptême sont censés commis par ignorance. 2°. Ils sont injure au Saint-Esprit, dont le Chrétien étoit devenu le temple par le Baptême, & ils profanent ce temple par le péché, selon ces paroles de S. Paul : *Templum Dei estis vos, & Spiritus Dei habitat in vobis. Si quis autem Templum Dei violaverit, disperdet illum Deus*. Cor. 3.

PÉCHÉ CONTRE NATURE (le) C'est en général tout péché d'impureté que l'on commet contre l'ordre de la nature établi pour la génération des Enfans : *Vitium contra naturam*, dit Saint Thomas, *consistit circa actus ex quibus non potest generatio sequi*. 2. 2. qu. 154. art.

11. Il explique ensuite les especes de ce péché : *Uno quidem modo, si absque omni concubitu, causâ delectationis veneræ, pollutio procuratur, quod pertinet ad peccatum immunditiæ. 2º. Alio modo, si fiat per concubitum ad rem non ejusdem speciei, quod vocatur bestialitas. 3º. Si per concubitum ad non debitum sexum, puta masculi ad masculum, vel fœminæ ad fœminam, ut Apostolus dicit ad Rom. 1. quod dicitur Sodomiticum vitium. 4º. Si non servetur naturalis modus concumbendi, aut quantum ad instrumentum, aut vas, non debitum, aut quantum ad alios monstruosos & bestiales concumbendi modos.* Les Théologiens remarquent qu'à l'égard de cette dernière espece du péché, les personnes mariées sont en danger d'y tomber si elles n'y prennent garde, & que pour éviter d'offenser Dieu par surprise ou ignorance, elles doivent s'instruire une bonne fois de ce qui est précisément permis dans l'usage du mariage, & de ce qui ne l'est pas ; autant pour éviter de pécher sans le savoir, que pour calmer les peines de conscience qu'elles pourroient avoir sur cette matière, & ils renvoient les Confesseurs sur ce sujet au Pontifical Romain. c. 20. *Seff. 7. 8.*

Au reste les Saintes-Ecritures, les Saints Peres & les Théologiens, sont connoître par les fortes expressions dont ils se sont servis en parlant des péchés dont on vient de parler ci-dessus, qu'ils sont des plus énormes ; car ils les appellent des abominations, des choses détestables, & les coupables, dignes d'exécutions, & maudits de Dieu. *Voyez Genes. 19. 5. 38. 7. Rom. 1.*

Enfin par rapport à l'usage du mariage en général, ils citent cette regle de Saint Thomas : *Et ideo duobus solis modis conjuges absque omni peccato conveniunt, scilicet causâ procreandæ prolis, & debiti reddendi, alias autem, semper est ibi peccatum, ad minus veniale.* Mais comme cette dernière décision de Saint Thomas semble demander quelque explication, & être sujette à certaines restrictions dont le détail ne sauroit être décemment exposé en notre langue, on doit avoir recours aux Casuistes qui ont traité en latin, & très-prudemment, une matière aussi délicate.

PÉCHÉ CONTRE LE SAINT-ESPRIT. On appelle ainsi

1°. Un péché dans lequel, par un obstination dans le mal, on rejette la grace que le Saint-Esprit nous offre pour notre sanctification; & selon le sentiment des Peres & des Théologiens, c'est tout péché qu'on commet avec une malice affectée, parceque ces sortes de péchés attaquent directement la bonté de Dieu: on les appelle contre le Saint-Esprit, parceque ce qui émane sur tout de la bonté divine est particulièrement attribué au Saint-Esprit, ou que le Saint-Esprit en est le principe. C'est de ce péché dont J. C. a dit: *Qui autem dixerit verbum contra Spiritum sanctum non remittetur ei, neque in hoc seculo neque in futuro.* Matth. 12. 31. Or tels sont, selon les mêmes Théologiens, certains péchés, comme: 1°. L'obstination dans le mal. 2°. La présomption de l'impunité de son péché. 3°. Le desespoir. 4°. L'impénitence finale. 5°. La persécution, ou le mal que l'on fait à ceux que l'on fait être innocens, ce qu'on appelle combattre la vérité connue. Quand on dit que ces sortes de péchés ne sont point remis en ce monde ni en l'autre, c'est pour faire connoître l'extrême difficulté qu'il y a d'en obtenir le pardon: car cela ne veut pas dire que Dieu ne le puisse remettre, puisque sa miséricorde n'a point de bornes; mais c'est qu'il est rare que ceux qui commettent ces péchés se convertissent, & retournent sincèrement à Dieu. Voyez Remission des péchés, & Blasphème.

PÉCHÉ PHILOSOPHIQUE. On a vu quelques Auteurs qui prétendoient que le défaut de connoissance de Dieu ou de la pensée actuelle ou habituelle à Dieu, empêche de pécher: c'est ce qu'on appelle péché Philosophique. Selon ces Auteurs, qui ont été condamnés, les Infideles, & les pécheurs endurcis, commettent à la vérité un mal moral quand ils violent sa sainte Loi, parcequ'ils agissent contre la raison, mais ils ne commettent point une offense de Dieu, parceque celui qui commet ce mal, n'a pas intention d'offenser Dieu, puisqu'il ne pense point à Dieu, & qu'il ne mérite pas la damnation éternelle, & qu'en commettant cette action il ne méprise point une personne d'une dignité infinie.

Cette opinion est fautive & erronée, parceque, comme

me dit S. S. Thomas, 1. 2. q. 172. art. 4. Dieu étant la première & souveraine raison, il est impossible qu'un péché soit contre la raison, sans être en même-tems contre Dieu, & l'offenser. Or de ce principe il suit qu'il n'y a point de péché purement Philosophique, puisque tout péché a les caractères ci-dessus. 1^o. Parcequ'il ne peut y avoir d'action humaine contraire à la droite raison, qui ne soit en même tems offense de Dieu. 3^o. Cette opinion est contraire à l'Ecriture, 1^o. Par ces paroles de S. Paul : *Quicumque sine lege peccaverunt, sine lege peribunt*. Rom. 2. Lorsque le Seigneur Jesus, dit le même Apôtre, descendra du Ciel, il viendra, *In flamma ignis dantis vindictam iis, qui non noverunt Deum*. 2. Theff. 1. *Ut non ambuletis sicut & gentes.... alienati à vita Dei per ignorantiam quæ est in illis.... qui desperantes semetipsos tradiderunt impudicitie in operationem immunditiæ omnis*. Ep. 4. *Propter hoc enim venit ira Dei in filios diffidentie*. 5. *Non est Deus*, dit le Prophète Roi, *in conspectu ejus, inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore*. Ps. 9. *Intelligite hæc qui obliviscimini Deum, nequando rapiat, & non sit qui eripiat*. Ps. 49.

4^o. Cette opinion est regardée comme un paradoxe fort mauvais, en ce qu'il s'ensuivroit de-là que le pécheur, dans l'oubli de Dieu, pourroit pécher impunément. Le Pape Alexandre VIII. par son Decret du 24. Août 1690, a condamné cette opinion, & le Clergé de France, dans son Assemblée de 1700, en a fait autant.

EFFETS du péché (les) en général sont. 1^o. La corruption de la nature, en ce que tout péché diminue en nous l'inclination pour la vertu, & augmente le penchant au mal. 2^o. La tache, que les Théologiens appellent *reatus culpæ*, qui est une difformité habituelle que le péché laisse dans l'ame, & qui est plus ou moins grande selon la griéveté du péché. 3^o. L'obligation de subir la peine due au péché, qu'on appelle *reatus pænæ*. Cette peine est éternelle pour le péché mortel quand il n'a point été remis par le Sacrement de pénitence, parceque l'Homme par ce péché s'est privé de la grace & de la charité qui sont les principes de la vie spirituelle. Ainsi si l'Homme ne satisfait pas à Dieu par son péché

dans cette vie pour en mériter le pardon, il reste redevable à la Justice divine. *S. Thom. 1. 2. qu. 87. art. 3.* Saint Paul, parlant de ceux qui ne connoissent point Dieu & qui n'obéissent point à l'Evangile, dit ces paroles : *Pœnis dabunt in in interitu æternis à facie Domini, & à gloria virtutis ejus : 1. Theff. 1. Voyez Satisfaction.*

PECULAT. *Voyez Larcin.*

PEINES ÉTERNELLES. *Voyez Enfer.*

PELAGIENS, Hérétiques. Pelage & Celestins deux Moines en furent les Chefs. Les principaux points de leur hérésie étoient, qu'Adam avoit été créé pour mourir, soit qu'il péchât, soit qu'il ne péchât pas ; que son péché n'avoit nui qu'à lui seul ; que les Enfans ne naissoient coupables d'aucun péché originel ; que la concupiscence n'avoit rien de mauvais ; que les Enfans qui meurent sans baptême jouissent, hors du Ciel, de la vie éternelle ; que la liberté de l'Homme étoit aussi saine & aussi entière qu'elle l'étoit avant le péché d'Adam ; que les vertus n'étoient pas des dons de Dieu ; mais des effets purement naturels de notre liberté ; que par les noms des Graces on devoit entendre des dons de Dieu purement naturels, ou des Graces extérieures, comme les bons exemples, les instructions, ou celles qui éclairent intérieurement l'esprit sans agir sur la volonté ; que la Grace intérieure étoit utile, mais non pas nécessaire ; qu'elle pouvoit être méritée par le bon usage que l'Homme fait de sa liberté, & indépendamment des Graces intérieures qui touchent le cœur.

Saint Jérôme, Saint Germain d'Auxerre, ont combattu fortement cette hérésie pour la détruire en Angleterre où elle étoit née ; mais Saint Augustin est le Docteur de l'Eglise qui par ses écrits doctes est venu à bout de confondre cette hérésie. Elle a été condamnée par plusieurs Conciles, entre autres deux de Carthage, un de Diospolis, & un de Mileve, & par le Concile général d'Ephèse tenu l'an 431. qui confirma par deux Canons solennels ses condamnations des autres Conciles, & frappa d'anathème ceux qui enseigneroient ces erreurs.

PÉNITENCE. (Sacrement de) La Pénitence est un Sacrement, par lequel l'absolution des péchés commis après le Baptême est accordée à ceux qui ont un

véritable repentir, & qui s'en sont confessés avec la volonté au moins d'y satisfaire. 1^o. Elle est un Sacrement; car c'est un signe sensible: on le prouve par ces paroles de J. C. ses Apôtres, lorsqu'il institua ce Sacrement après la Résurrection: *Accipite Spiritum sanctum, quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, & quorum retinueritis, retenta sunt.* Joan. 20. En effet elles supposent un signe sensible de la part des Apôtres afin qu'ils exercent ce pouvoir; ce signe extérieur est la confession des péchés & l'absolution du Prêtre. 2^o. Elles comprennent la Grace sanctifiante, comme une suite de la rémission des péchés, qui est la fin de ce Sacrement; & le Concile de Trente anathématise ceux qui disent que ces paroles de J. C. ne doivent pas s'entendre du Sacrement de pénitence: *Non esse intelligenda de potestate remittendi & retinendi peccata in Sacramento Pœnitentiæ* Sess. 14. Can. 3.

3^o. Les Saints peres ont reconnu que la pénitence étoit un Sacrement institué pour remettre les péchés. Tertullien la compare au Sacrement de Baptême en certains points. *l. de Pœnit.* Saint Ambroise, *l. de Pœnit. c. 8.* en fait de même. Saint Augustin, *Ep. 126.* parlant du tems de la persécution, dit: qu'alors les Eglises sont remplies d'un grand concours de personnes: *Aliis reconciliationem, aliis etiam Pœnitentiæ ipsius actionem & omnibus consolationem, & Sacramentorum confessionem & erogationem.* Saint Chrysostôme dit que les prêtres ont reçu le pouvoir de remettre les péchés, que Dieu n'a pas accordé aux Anges: *Neque Angelis datum esse voluit: neque ad illos dictum est: quæcumque ligaveris super terram, &c.* Cette Doctrine est celle de toute la Tradition.

4^o. Ce Sacrement doit être distingué de celui du Baptême. Les Saints Peres les ont parfaitement distingués. Saint Jérôme appelle le Sacrement de la pénitence une seconde planche qui reste après le naufrage, c'est-à-dire, après la perte de la Grace baptismale, *Ep. 48. ad Sabinian:* & le Concile de Trente, après avoir montré les différences qui sont entr'eux, anathématise ceux qui les confondent l'une avec l'autre. *Sess. 14. Can. 2.*

5^o. Le Sacrement de pénitence est aussi nécessaire d'une

nécessité de moyen à tous ceux qui sont tombés après le Baptême dans le péché mortel, que le Baptême l'est à ceux qui n'ont pas été régénérés. *Conc. de Tr. Sess. 14. c. 2.* Car il s'ensuit des paroles de J. C. *Quorum, &c.* qu'un Homme qui est tombé dans le péché ne peut obtenir le salut éternel, qu'il ne soit délié, & que ses péchés ne lui soient remis. Que personne, dit Saint Augustin, à des gens qui étoient tombés dans le crime d'adultère, ne dise : je fais pénitence en mon particulier & d'une manière qui n'est pas connue des Hommes, mais de Dieu ; c'est Dieu qui pardonne les péchés, & qui connoît que je me repens : *Ergo* ajoute-t-il, *sine causa dictum est, quæ solveritis in terra, erunt soluta in cælo : ergo sine causa sunt claves datæ Ecclesiæ Dei.* Hom. 49. int. *Quinquages. c. 3.*

6^a. Le Sacrement de Pénitence peut être réitéré & conféré plusieurs fois à ceux qui sont retombés dans le péché ; car dans l'institution de ce Sacrement, & dans les trois endroits où il est parlé du pouvoir des clefs, savoir en S. Mathieu, chap. 16. & 18. & en S. Jean, chap. 20. il n'est point parlé d'aucune limitation à cette puissance, ni pour la griéveté des péchés, ni pour le nombre des rechûtes, parceque la miséricorde de Dieu n'a point de bornes, & qu'il est prêt à recevoir les pécheurs quand ils détestent sincèrement leurs péchés. J. C. même exhorte ses Apôtres à être miséricordieux, & à pardonner soixante-dix fois sept fois le jour, c'est-à-dire, très-souvent. *Luc 17. Math. 18.* C'est la Doctrine des Peres ; & Saint Ambroise, expliquant ce passage de Saint Paul, *Heb. 10. Voluntariè peccantibus nobis post acceptam notitiam veritatis, jam non reliquitur pro peccatis hostia*, soutient qu'il doit être entendu de la réitération du Sacrement de Baptême, & non de celui de la pénitence, & qu'ainsi on ne doit pas, comme ont prétendu plusieurs, en prendre occasion pour soutenir que la pénitence ne doit pas être accordée à ceux qui sont retombés dans le péché. *Hom. 20. in Ep. ad Hæbr.*

La MATIERE éloignée, ou *circà quam*, de ce Sacrement, sous les péchés que le pénitent a commis, c'est-à-dire, les péchés mortels, car ils sont la matière principale & nécessaire de ce Sacrement, & les péchés ve-

niels en font la matiere suffisante. La matiere prochaine ou *ex qua*, sont les actes de Pénitence ; savoir, la contrition, la confession & la satisfaction. Voyez chacun de ces articles, & celui de l'Absolution. C'est la Doctrine du Concile de Trente, *Sess. 14. c. 3.* & quand ce Concile dit que ces actes sont comme la matiere, *quasi materia*, ce n'est pas, dit le Catéchisme du même Concile, qu'il prétende qu'ils ne sont pas la véritable matiere, mais seulement pour faire connoître qu'ils ne sont pas de la nature de celle des autres Sacremens qui est toute extérieure & sensible, c'est-à-dire, qui s'applique sur celui à qui on les administre, comme l'eau dans le Baptême, le chrême dans la Confirmation.

La FORME de ce Sacrement, ce sont ces paroles, *Ego te absolvo*, &c. Et on le prouve par l'Ecrieur : car si on compare cette forme avec les paroles dont J. C. s'est servi pour instituer ce Sacrement, on trouvera qu'elle est conforme au pouvoir qu'il a donné à ses Apôtres de remettre les péchés. Cette forme désigne l'effet que ce Sacrement doit produire, qui est la rémission des péchés dans ceux qui le reçoivent dignement, car les Sacremens sont les signes de ce qu'ils opèrent. C'est la Doctrine du Concile de Trente, 2^o. Ces paroles *Ego te absolvo* sont absolument nécessaires pour la validité du Sacrement, car il est compris dans le verbe *absolvo* : & quoique l'omission du pronom *ego* n'empêchât pas la validité du Sacrement, étant compris dans le mot *absolvo*, les Théologiens décident que les Confesseurs sont obligés de se servir de la forme de ce Sacrement telle qu'elle est prescrite dans l'Eglise ; & même qu'ils ne doivent point omettre les prières qui sont avant & après la forme de l'absolution ; quoiqu'elles ne soient pas de l'essence de ce Sacrement. *C. de Tr. Sess. 14. c. 3.*

Le Prêtre, par l'absolution qu'il donne dans la forme prescrite, délie en ce moment le pénitent des péchés dont il étoit lié. Car J. C. déclare à ses Apôtres qu'il leur donnoit le pouvoir qu'il avoit reçu de son pere : *Sicut misit me Pater, & ego mitto vos : accipite Spiritum sanctum : quorum remiseris &c. Joan. 20.* Et par ces autres : *Quaecumque alligaveritis super terram erunt ligata & in cælo, & quaecumque solveritis super terram erunt soluta & in*

cælo. Math. 18. D'où il suit, disent les Theologiens, que les Apôtres & leurs successeurs ont reçu le pouvoir de remettre non-seulement la peine due au péché, mais même la coulpe: *Reatum pænæ*. Le Concile de Trente le déclare expressément lorsqu'il dit, que quoique l'absolution que le Prêtre donne soit la dispensation d'un bienfait qui ne vient pas de lui, on ne doit pas inférer de là, qu'elle soit seulement un simple ministère, qui consiste à déclarer que les péchés sont remis; car il décide qu'elle doit être considérée comme un acte judiciaire, par lequel un Juge prononce une Sentence qui délie un Criminel du crime qu'il a commis; & il anathématise ceux qui soutiendroient le contraire.

2^o. Le Confesseur ne peut pas ajouter une condition à la forme du Sacrement, & qui regarde le tems futur: par ex. je vous absous à condition que vous restituerez: parceque le Ministre ne peut pas suspendre l'effet du Sacrement, lorsque toutes les choses nécessaires pour son intégrité sont disposées: & cette condition rendroit nul le Sacrement. Il ne doit pas non plus ajouter une condition qui regarde le tems présent, comme; si vous promettez de restituer, je vous donne l'absolution; mais cette condition ne rend pas nul le Sacrement si la promesse est accomplie. C'est le sentiment de Sylvius.

Les MINISTRES de ce Sacrement sont les Prêtres. Et on le prouve 1^o. Par l'Ecriture J. C. dit en parlant à Saint Pierre: *Tibi dabo claves regni cælorum, & quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum & in cælis*. Math. 16. Et au chap. 18. s'adressant aux Apôtres, il leur dit, *Amen dico vobis, quæcumque alligaveritis super terram erunt ligata & in cælo, & quæcumque solveritis super terram erunt soluta & in cælo*. Et au chap. 20. de Saint Jean il leur dit encore à tous: *Accipite Spiritum sanctum; quorum remiseritis &c.* Or il est évident que ces paroles de J. C. renferment tout le pouvoir qui peut être nécessaire au Ministre du Sacrement de Pénitence; & que J. C. a donné ce pouvoir à ses Apôtres qu'il ont transmis à leurs Successeurs dans le Ministère, de même qu'ils leur ont transmis le pouvoir de prêcher & de baptiser. Mais ces paroles n'ont été adressées qu'aux Apôtres, & en leurs personnes aux Prêtres leurs

successors, de sorte que ce Ministère ne peut être exercé par les Laïcs. C'est la Doctrine de l'Eglise, & le Concile de Trente anathématise quiconque dira que les Prêtres ne sont pas les seuls Ministres de l'absolution. *Seff. 14. c. 10.* Les Saints Peres ont enseigné expressément cette vérité. *Voyez Saint Ambroise, l. 1. de pœnit. contr. Novat. c. 2. Saint Chrysostôme, l. 3. de Sacerd. & les autres.*

2^o. Les prêtres, en vertu du pouvoir d'administrer ce Sacrement, ont celui d'imposer des pénitences convenables. Les peres & les Conciles supposent que cette vérité est incontestable, puisque ceux d'Ancire, *Can. 5.* & de Nicée, *Can. 11.* exhortent les Prêtres à user de douceur & de modération à l'égard de ceux qui donnent des marques de la sincérité de leur conversion; que les Peres du Concile de Carthage, *Can. 75.* veulent qu'ils usent de sévérité à l'égard de ceux qui s'en acquittent avec négligence; & que le Concile de Trente, *Seff. 14. c. 8.* les avertit d'enjoindre à leurs pénitens des satisfactions proportionnées à leurs crimes.

3^o. Les Prêtres dans l'administration de ce Sacrement agissent comme Juges. Saint Chrysostôme dit, que les Princes temporels ont bien le pouvoir de lier, mais le corps seulement; au lieu que les liens de la dignité sacerdotale enchainent l'ame, & ont leurs effets jusques dans le Ciel, parceque Dieu ratifie ce que les Prêtres font ici-bas, & le Maître confirme la sentence, *l. 3. de Sacer. c. 2.* Le Concile de Trente a décidé que leur ministère en cette partie n'étoit pas une simple commission de déclarer que les péchés sont remis, mais une sorte d'acte judiciaire par lequel le Prêtre prononce la Sentence. *Non est nudum ministerium.*

4^o. Les Prêtres ont reçu le pouvoir de lier & de délier; c'est à-dire, de remettre les péchés en donnant l'absolution, ou de les retenir en la refusant: on le prouve par les mêmes paroles de J. C. à ses Apôtres rapportées ci-dessus. Et les Apôtres ont réellement exercé ce pouvoir, comme il paroît par la conduite de Saint Paul à l'égard de l'incestueux de Corinthe: car 1^o. il lui retint ses péchés en lui différant l'absolution; il le mit en pénitence, & il l'excommunia: il ordonna ensuite qu'on

adoucît sa pénitence, qu'on le rétablit dans la Communion de l'Eglise & la participation des Sacrements,

5°. Le pouvoir de lier ne peut point être divisé de celui de délier dans les Ministres : les Saints Peres ont prouvé cette Doctrine contre les Novatiens qui prétendoient le contraire. *Voyez* Saint Ambroise, l. 1. de *pénit.* c. 2. S. Grégoire de Nyssé, *Orat. in eos qui captiv. agr. fer.* C'est aussi celle des Conciles d'Ancyre, de Nicée, de Carthage & de Trente. Ce dernier anathématise ceux qui soutiennent que les clefs n'ont été données à l'Eglise que pour délier & non pour lier, & que les Prêtres n'ont pas le pouvoir d'imposer des peines à ceux qui se confessent.

6°. Mais pour exercer cette puissance il ne suffit pas à un Prêtre d'avoir reçu le Sacrement de l'Ordre, il faut qu'il ait la puissance de Jurisdiction : or cette puissance est un pouvoir spécial que les Evêques donnent aux Prêtres sur la portion du troupeau qui leur est assignée. On le prouve par l'Ecriture : car J. C. conféra aux Apôtres la puissance de Jurisdiction par une action toute différente de celle par laquelle il leur avoit conféré la puissance d'Ordre. En leur conférant la première il leur dit : *Sicut misit me Pater & ego mitto vos.* Joan. 20. Et encore : *Data est mihi omnis potestas in cælo & in terra : euntes ergo docete omnes gentes, baptisantes eos &c.* Math. 28. 1°. Le Concile général de Latran, chap. *omnis utriusque sexûs*, enseignent cette Doctrine ; & selon le Concile de Trente, *Sess. 1. c. 7. & Sess. 23. c. 15.* il n'est pas permis à un Prêtre, qui n'a pas reçu de l'Eglise l'autorité de la Jurisdiction, de s'attribuer le ministère de lier ou de délier les pécheurs, & s'il le fait, les absolutions qu'il donne & les censures dont il lie les Fideles sont nulles. Le Concile ajoute que l'Eglise regarde cette Doctrine comme contestable.

En effet elle est fondée sur l'ordre & la discipline qui doivent être gardés dans le gouvernement de l'Eglise, sur-tout pour un ministère si important, & qui demande tant de discernement ; car sans cet ordre, & s'il s'étoit permis à tout Prêtre de confesser sans en avoir reçu le pouvoir de l'Evêque, on ruineroit toute la discipline de l'Eglise.

De plus lorsque les Evêques donnent des approbations limitées à un certain tems, ou à de certains lieux, ou à de certaines personnes, les Prêtres ne peuvent point passer les bornes qui leur sont prescrites. Ils peuvent aussi revoquer l'approbation de ceux qui ont été approuvés sans limitation lorsqu'il surviendra quelque cause concernant les confessions, de laquelle les Evêques ne sont point obligés de rendre compte. Voyez la Bulle *Superna magni*, de l'an 1670.

Par cette Bulle, qui est du Pape Clement X. il est dit que par les Facultés accordées dans la Bulle *Mare magnum*, & autres Privilèges accordés aux Religieux de quelque Ordre, Institut, ou Société que ce soit, même Jésuites, ils n'ont pas le pouvoir d'absoudre des cas que les Evêques se réservent; comme les Prêtres, qui ont le pouvoir d'absoudre de tous les cas réservés au Pape, ne peuvent pas pour cela absoudre de ceux que les Evêques se réservent. 2°. Les Religieux ne peuvent pas, sans l'approbation de l'Evêque, confesser les Religieuses de leur Ordre. C'est la disposition de la Bulle *Inscrutabilis*, de Grégoire XV. & celle de la Bulle de Clément X. dont on vient de parler.

7°. Tous les Prêtres qui administrent le Sacrement de Pénitence n'ont pas le pouvoir de donner l'absolution de toute sorte de péchés à ceux qui s'adressent à eux, parcequ'il y a des cas qu'on appelle réservés, & qui le sont effectivement au Pape ou à l'Evêque, & dont ils ne peuvent point absoudre. Il faut excepter de cette règle les cas d'une nécessité pressante, où quelqu'un se trouveroit en danger de mourir sans absolution. Car tout Prêtre est approuvé pour ces sortes d'occasions.

Les Peres du Concile de Trente ont regardé ce point de discipline comme la Doctrine constante de l'Eglise, & ils ajoutent que nos Peres ont estimé d'une très-grande importance, pour la bonne discipline du Peuple Chrétien, que certains crimes atroces & très-griefs ne fussent pas absous indifféremment par tout Prêtre, mais seulement par ceux du premier Ordre : *Non à quibusvis, sed à summis dumtaxat Sacerdotibus absolverentur.* Sess. 14. c. 7. Voyez Confesseur.

PÉNITENCE CANONIQUE OU PUBLIQUE (la) étoit

selon la discipline ancienne de l'Eglise, celle qu'on imposoit à ceux qui étoient tombés dans quelque péché capital. Voyez la description qu'en fait Tertullien, l. de *pœnit.* On appelloit *Exomologese*, tout le corps des divers exercices de cette pénitence. Dans l'Eglise Grecque, il y en avoit quatre degrés : cette distinction de divers degrés commença au troisieme siecle, & fut établie, à ce qu'on croit, par S. Grégoire Thaumaturge, qui les mit en usage dans l'Eglise de Néocésarée, dont il étoit Evêque.

Il falloit passer par ces quatre degrés pour être admis à la participation de l'Eucharistie. Le premier degré étoit celui des *Pleurans* : ils étoient privés de l'entrée de l'Eglise, ils se tenoient sous le vestibule extérieur, revêtus d'habits qui marquoient le deuil & la tristesse ; ils se jettoient aux piés des Fideles, pour implorer leur assistance. Le second étoit des *Ecouterans* : ils entroient dans l'Eglise, &, placés dans le vestibule intérieur, ils pouvoient écouter les Instructions qui se faisoient. Le troisieme étoit des *Prosternés*, ainsi appellés parcequ'ils l'étoient souvent, ou à genoux : ils étoient exclus des prieres du Sacrifice, recevoient l'imposition des mains de l'Evêque, qui recitoit des prieres sur eux. L'Eglise se joignoit à l'Evêque pour obtenir le pardon de leurs péchés, & on leur prescrivait les œuvres de pénitence, qu'ils devoient pratiquer en particulier. Le quatrieme étoit des *Consistans* : ils participoit aux prieres du Sacrifice & n'étoient point privés de la vue des Mysteres, mais seulement du droit de faire leur oblation : on ne les estimoit point pénitens : c'est dans cette Classe où on rangeoit les Femmes dont on vouloit cacher les fautes, aussi-bien que ceux, selon le P. Morin, dont les péchés étoient moins considérables.

Il est aisé de prouver que cette sorte de pénitence a été en usage dans l'Eglise. Les Conciles d'Elvire, d'Ancyre, de Nicée, d'Arles, de Laodicée, de Carthage, de Tolède, d'Orleans, d'Agde, & les Ouvrages des Saints Peres, qui ont écrit sur ce sujet, en sont un témoignage authentique. Les Capitulaires de Charlemagne, l. 2. c. 23. l. 5. c. 300. contiennent des Ordonnances faites pour entretenir cette discipline dans l'Eglise. 2°.

Cette pénitence s'imposoit non pour tous les péchés mortels, mais seulement pour ceux appelés proprement crimes, ou péchés capitaux, savoir l'idolâtrie, l' homicide, l'impureté, c'est-à-dire, l'adultère, & la fornication.

C'est le sentiment de Tertullien, de S. Cyprien, & des autres Peres; & ils le fondent, sur ce que les Apôtres, dans le Concile qu'ils tinrent à Jérusalem, commandèrent très-expressément aux Chrétiens de s'abstenir sur toute chose de ce qui avoit été sacrifié aux Idoles, du sang & de la fornication. *Act. 15.* Le Concile d'Elvire, rempli de Canons qui condamnent les Pécheurs à la pénitence publique, n'y en assujettit point d'autres que ceux qui tomboient dans quelqu'un de ces péchés. S. Basile, S. Grégoire de Nyse, qui ont réglé avec tant d'exactitude tout ce qui regardoit la pénitence publique, ne parlent que de ces trois péchés, & s'ils y soumettent les Voleurs, c'est qu'en prenant des armes, ils se mettent dans la disposition de tuer pour venir à bout de leur dessein.

Au reste, il n'étoit pas nécessaire, suivant quelques Auteurs, qu'un péché fût public; ou notoire, pour obliger les Pécheurs à se soumettre à la pénitence publique: selon eux, on l'imposoit aussi pour des péchés secrets. En effet, S. Augustin dit que non-seulement on y soumettoit ceux qui étoient convaincus devant le Tribunal Ecclésiastique, ce qui regardoit les péchés publics, mais encore ceux qui les confessoient volontairement, ce qu'on ne peut entendre que des péchés secrets. *Hom. 50. de pénit.* Le Canon 34. de l'Epître Canonique de S. Basile y est formel, & S. Ambroise, *l. contra Novat.* enseigne la même Doctrine.

Dans les trois premiers siècles de l'Eglise, les Clercs étoient sujets aussi-bien que les Laïcs à la pénitence publique. Ce sentiment à la vérité n'est pas universellement suivi. Quoiqu'il en soit, il paroît que dans le 4^e & les suivans, la discipline changea; & on punissoit en eux, par la déposition, les crimes pour lesquels on imposoit la pénitence publique aux Laïcs; ou bien on les enfermoit dans les Monastères. Car les Saints Peres jugeoient que la pénitence publique étoit incompatible

avec leurs fonctions & leur état. Ainsi ils réduisoient à la Communion Laïque les Evêques, les Prêtres & les Diacres qu'ils mettoient en pénitence. Et le Pape Saint Leon dit que les Prêtres, ou les Diacres, qui sont tombés dans quelque crime, *in crimine*, ne doivent pas être mis en pénitence publique, mais qu'ils doivent chercher quelque lieu de retraite, afin de se rendre la miséricorde de Dieu favorable.

2°. Il dépendoit du jugement du Prêtre & de l'Evêque, d'examiner si les Pécheurs qui se confessoient à eux devoient faire la pénitence publique. On le prouve par l'exemple des Femmes tombées en adultère, lesquelles étoient dispensées des trois premiers degrés de la pénitence, quoique ces degrés en formassent par eux-mêmes la plus grande partie. *Ep. Can. S. Basil. Can. 37.*

3°. On n'imposoit la pénitence publique aux personnes mariées, que de leur consentement. *Conc. Arelat. Can. 22.*

4°. On ne l'imposoit pas facilement aux jeunes gens, à cause de la fragilité de leur âge. Voyez dans S. Ambroise les regles que les Pénitens devoient observer pour s'acquitter de leur pénitence. *l. 2. de pœnit. c. 10.*

5°. Les Pénitens n'étoient pas obligés de renoncer aux obligations de leur état, pour ne s'appliquer qu'aux exercices de la pénitence, mais seulement à ceux qui étoient dangereux au salut ou trop tumultueux. Voyez l'Homélie 14. de S. Césaire d'Arles.

Les Auteurs Ecclésiastiques remarquent fort judicieusement qu'on n'a jamais dérogé par aucune Loi expresse aux anciens Canons; & ceux qui ont été animés de l'Esprit de Dieu, ont toujours désiré qu'on s'en rapprochât autant qu'il seroit possible. Le Concile de Trente, quoique les malheurs des tems l'aient empêché d'entreprendre tout ce qu'il auroit désiré, n'a pas laissé néanmoins de rétablir la pénitence publique pour les péchés publics; d'exhorter les Confesseurs à imposer des pénitences proportionnées aux péchés, & de donner plusieurs ouvertures différentes pour remettre en usage les anciennes regles. S. Charles Borromée, entrant dans l'esprit de ce Concile, se rapprocha autant qu'il pût de l'ancienne discipline de la pénitence, dans celle qu'il fit obser-

ver dans son Diocèse : il a voulu même que les Confesseurs fussent instruits de ces Canons, afin qu'ils se conformassent à leur esprit, s'ils n'en pouvoient pas suivre la lettre dans toute sa salutaire rigueur.

S'il se trouve des gens, dit un Auteur célèbre, qui soient choqués de ce qu'on leur remet devant les yeux une discipline si severe, & que l'Eglise néanmoins a cru devoir changer ; faisons réflexion, que si nous sommes les vrais disciples des Peres & des Docteurs de l'Eglise, nous devons du moins respecter leurs sentimens, & admirer leur conduite ; qu'il est juste que nous honorions ce que tant de grands Hommes ont fait & ont dit, si nous ne sommes plus assez forts pour les suivre & les imiter : que l'Eglise, toujours infallible, ne regarde point aujourd'hui comme des excès, ce qu'elle a autrefois regardé comme une obligation ; & que c'est pour nous que l'Eglise a changé, non de sentiment, mais de conduite ; qu'enfin il convient que nous portions la confusion d'être devenus si malades, que nous n'avons pas été capables de supporter de plus salutaires remedes. Ainsi, si l'on n'impose pas présentement les pénitences publiques que l'on imposoit autrefois, ce n'est pas que l'Eglise n'en ait pas le même pouvoir, puisque son autorité, qu'elle tient de J. C. est de tous les tems, ni qu'elle juge qu'il y eût de l'excès dans cette ancienne sévérité, mais c'est qu'elle trouve les Chrétiens d'aujourd'hui trop foibles pour les supporter. Elle a donc adouci la rigueur de la pénitence, par condescendance à la foiblesse des Hommes : les pécheurs doivent donc compenser cet adoucissement par quantité de bonnes œuvres & de privations, & par tout ce qu'ils sont en état de faire, puisqu'on est obligé de faire tout ce que l'on peut. *Voyez Canons Pénitentiaux.*

PÉNITENCE A L'HEURE DE LA MORT (la) est regardée comme suspecte. Les Saints Peres ont parlé avec beaucoup de force du danger qu'il y a de différer de se convertir à Dieu, jusqu'à la fin de ses jours. Ce n'est pas, dit S. Cyprien, le regret que les pécheurs ont de leur vie passée qui les porte à recourir aux Ministres de l'Eglise, mais plutôt l'idée de la mort qui les menace : *Sed morris urgentis admonitio. Ep. 50. ad Antonian.*

Saint Augustin compare cette pénitence à celle d'Antiochus, & il dit que la pénitence que demande un Homme qui est dans la foiblesse de la maladie, est bien foible. *Serm. 7. de temp.* Les Théologiens en donnent plusieurs raisons; 1°. parcequ'il est bien difficile que l'entendement d'une personne qui se trouve en danger de mort, de quelque manière que la chose arrive, s'occupe d'autre chose que de ce qui ment la partie sensible, à cause de la connexion que les puissances de l'Homme ont ensemble. 2°. Parcequ'en ce moment, il y a grande apparence que le regret des péchés est conçu par le seul motif de la crainte des peines dont les Pécheurs sont menacés. 3°. Parceque les mauvaises habitudes qu'on a conservées jusqu'alors ont encore toute leur force, sont pour ainsi dire toutes vaines, & qu'il est bien difficile d'avoir en si peu de tems une détestation bien sincère, pour ce qui a plu si long-tems au cœur. 4°. Parceque ce délai de la pénitence à la mort met le salut dans une terrible incertitude. *Scot. in 4. sent. dist. 18. S. Thom. in 4. sent. dist. 20.* Ils citent à ce sujet ce passage de S. Augustin: Si quelqu'un demande d'être reçu à la pénitence dans l'extrémité de la maladie, qu'on lui accorde la réconciliation, & qu'il meure peu après, je vous avoue que nous ne lui refusons pas pour lors ce qu'il demande, mais aussi nous ne présumons pas qu'il meure en bon état: *Non presumimus quia bene hinc exit.* *Homil. 41. inter. 50.*

Les mêmes Théologiens conviennent cependant, que cela n'est pas impossible, parceque les habitudes les plus fortes ne sauroient ôter la liberté d'agir, & que l'on ne doit pas assigner des bornes à la miséricorde Divine, qui excite quelquefois un véritable mouvement de pénitence, même dans l'extrémité de la vie. S. Bernard répond ces deux mots à ceux qui allèguent l'exemple du bon Larron: *Unus est, ne desperes: Solus est, ne confidas.*

PENITENCIER (le) est celui qui a le pouvoir de l'Evêque d'abandonner les Cas réservés.

PENSION. (en matière Bénéficiale) On voit dans l'Histoire Ecclésiastique les causes de l'établissement des Pensions sur les Bénéfices. Le Concile de Calcédoine en

fournit un exemple. Bassien & Etienne qui se dispoitoient le Siege d'Ephese , en ayant été exclus l'un & l'autre par le jugement du Concile , on leur assigna à chacun , pour leur subsistance 100. sols d'or par an , qui font environ 1600. liv. de notre monnoie , par où l'on voit 1°. que la cause de cette pension étoit pour donner de quoi vivre à celui qui est dépossédé d'une Eglise , & pour le bien de la paix. 2°. Que ce n'est pas au Successeur à l'établir ; parcequ'il n'a que l'administration des biens de l'Eglise pour en user selon les Canons. 3°. On voit que la pension doit être modique , & pour la seule subsistance du Pensionnaire. On trouve d'autres exemples de pensions dans l'Antiquité , en faveur des Evêques vieux ou infirmes , ou qui avoient été chassés de leurs Eglises par les Incurfions des Barbares.

Selon les dernieres regles établies dans l'Eglise à ce sujet, les pensions ne peuvent être créées que par le Pape, & pour causes légitimes. Les causes ordinaires sont la résignation , soit pure & simple, soit à cause de permutation , la transaction entre deux Contendans , & le bien de la paix. Les causes extraordinaires , sont les grands services rendus à l'Eglise , & toutes les causes pour lesquelles le Roi , en nommant aux grands Bénéfices , réserve quelquefois des pensions : on suppose que le Pensionnaire n'a pas d'ailleurs de quoi subsister , du moins selon sa dignité. Car la pauvreté est le fondement de toutes les pensions sur les biens Ecclésiastiques.

1°. Elles ne doivent jamais excéder le tiers du revenu , non par forme de partage , mais en réglant une somme.

2°. Par les Edits & Déclarations de nos Rois , les Résignans ne peuvent retenir de pension sur les Bénéfices , qui obligent à résidence , s'ils n'ont desservi 15. ans , ou s'ils ne sont infirmes : ce qui a été ordonné contre ceux qui , si-tôt qu'ils étoient en paisible possession , résignoient sous pension , pour chercher un autre Bénéfice.

3°. Selon les mêmes Ordonnances , la somme de 300. liv. doit demeurer quitte au Titulaire , outre , & par-delà la pension , d'où il suit que les Bénéfices trop petits ne peuvent être à charge de pensions.

3°. Le simple Pensionnaire qui n'a point de Bénéfi-

ce , doit selon les Constitutions des Papes , porter l'habit Clerical & la Tonfure , & reciter le petit Office de la Vierge , pour l'avertir qu'il est obligé de servir l'Eglise qui le nourrit.

5°. La pension ne peut'être créée qu'en conferant le Bénéfice , & par les mêmes Lettres de Provision : elle subsiste pendant toute la vie du Pensionnaire , quoique le Bénéfice passe à un autre , & qu'elle ne soit pas exprimée dans la seconde provision.

6°. Si la pension n'est pas payée pendant plusieurs années , le Résignant peut demander à rentrer dans le Bénéfice.

7°. La pension se perd par les mêmes voies que le Bénéfice , par le mariage , par l'irrégularité , par le crime.

8°. Quoique la pension soit favorable & soit censée tenir lieu d'aliment , si un Bénéfice chargé de pension passe en plusieurs mains , le Titulaire n'est tenu que de la dernière année , suivant l'usage de France ; cependant si le Receveur des Décimes fait apparoir des diligences qu'a faites le Titulaire , celui-ci peut demander deux années au nouveau Titulaire , de quelque maniere que ce dernier ait été pourvu. *Instit. au Droit Can.*

PENTATEUQUE , mot mot qui signifie cinq Livres. On comprend sous ce nom les cinq Livres canoniques dont Moïse est l'Auteur ; savoir , la Genese , l'Exode , le Levitique , les Nombres & le Deuteronomie. Les Juifs l'appellent la Loi , parceque la Loi de Dieu , que Moïse reçut sur le Mont Sinaï , en est la partie la plus considérable. Il comprend ce qui s'est passé depuis la création , c'est-à-dire , l'espace de 2552. ans & demi. Moïse est l'Auteur du Pentateuque : on le prouve par l'Ecriture , chap. 31. du Deuteronomie : *Scripsit autem Moïses universos sermones Domini... Scripsit itaque Moïses legem hanc. Voyez* Ecriture Sainte , ou Moïse , ou Genese.

PENTECOTE , mot qui signifie cinquantieme jour. C'est la Fête que l'Eglise a instituée pour célébrer la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres , qui arriva vers les neuf heures du matin de ce même jour , & dans le tems qu'ils étoient assemblés dans un même lieu de la Ville de Jérusalem avec la Sainte Vierge. Ce fut alors que le Saint-Esprit descendit sur eux avec un grand bruit semblable

semblable à un vent impétueux, qu'ils virent paroître comme des langues de feu qui s'arrêterent sur chacun d'eux; qu'ils reçurent le don de parler toutes sortes de Langues & de faire des miracles, & qu'ils furent des Hommes nouveaux, pleins de sagesse & de lumière, & de zèle pour annoncer l'Evangile. *Act. 1. 14. Luc. 24. 49.*

PERES. (les Saints) On donne ce nom aux Saints Docteurs de l'Eglise, dont les Ouvrages & la Doctrine forment ce qu'on appelle la Tradition. L'étude des Saints Peres est très-recommandée aux Ecclésiastiques. » Qui-
 » conque, dit le célèbre Monsieur Bossuet, veut deve-
 » nir un habile Théologien & un solide Interprète,
 » qu'il lise & relise les Peres: s'il trouve quelquefois
 » dans les modernes plus de minuties; il trouvera très-
 » souvent dans un seul Livre des Peres plus de principes,
 » plus de cette premiere sève du Christianisme, que
 » dans beaucoup de volumes d'Interpretes nouveaux;
 » & la substance qu'il y sucera des anciennes traditions
 » le récompensera très-abondamment de tous le tems
 » qu'il aura donné à cette lecture. Que s'il s'ennuie de
 » trouver des choses, qui, pour être moins accommo-
 » dées à nos coutumes & aux erreurs que nous connois-
 » sons, peuvent paroître inutiles; qu'il se souviene
 » que dans le tems des Peres elles ont eu leur effet, &
 » qu'elles produisent encore un fruit infini dans ceux
 » qui les étudient: parcequ'après tout, ces grands Hom-
 » mes se sont nourris de ce froment des Elus, de cette
 » pure substance de la Religion; & que pleins de cet
 » esprit primitif qu'ils ont reçu de plus près, & avec
 » plus d'abondance, de la source même, souvent ce qui
 » leur échape & qui sort naturellement de leur plénitude
 » est plus nourrissant que ce qui a été médité depuis. »
Défense de la Tradition & des Saints Peres par Monsieur Bossuet. Voyez Docteurs de l'Eglise.

PERES ET MERES. Honneur dû aux Peres & Meres par leurs Enfans. Dieu a fait de cette obligation un Commandement particulier, qui est le quatrieme du Décalogue. C'est même le seul auquel Dieu ait explicitement attaché une récompense: *Ut sis longævus super terram.* Ce précepte oblige à avoir des sentimens de respect pour

eux, & à prendre soin de ce qui les regarde. C'est l'explication qu'en donne le Catéchisme du Concile de Trente: *Honorare est enim, de aliquo honorificè sentire, & quæ illius sunt maximi putare omnia*: c'est-à-dire, qu'il faut avoir de l'amour pour eux, être dans la disposition de les secourir dans leurs besoins, & les respecter en toutes choses: *Amor, observantia, obedientia, cultus*. Et cette affection doit se témoigner par les effets: ainsi les Enfans se doivent montrer complaisans en toutes choses envers leurs Pere & Mere, les supportant dans leurs infirmités & dans leurs vieillesse sans se plaindre d'eux: cela en considération de toutes les peines, tant de corps que d'esprit, qu'ils ont souffertes pour eux. C'étoit le motif que Tobie mourant donnoit à son Fils pour le porter à honorer sa Mere: *Memor enim esse debes quæ & quanta pericula passa sit propter te in utero suo. Tob. 4.* Et le Sage dit sur ce sujet: *Et gemitus Matris tuæ ne obliviscaris*. D'un autre côté, les Saintes Ecritures menacent de punir sévèrement ceux qui le violeront: *Qui affligit Patrem & fugat Matrem, ignominiosus est & infelix. Prov. 19. Qui maledixit Patri suo & Matri, extinguetur lucerna ejus in mediis tenebris. ibid. 20. Qui maledixerit Patri suo vel Matri, morte moriatur. Levit. 20.*

Mais l'amour & l'obéissance que nous devons à nos Parens doivent être renfermés dans le rang qui leur est justement dû, c'est-à-dire qu'ils doivent être subordonnés à ce que nous devons à Dieu & à ses saints Commandemens. Il n'y a qu'un seul cas, dit St. Augustin, dans lequel un Fils ne doit pas obéir à son Pere, & c'est lorsqu'il lui commande quelque chose qui est contre son Seigneur & son Dieu, & le Pere ne doit pas se fâcher de ce que son Fils aime mieux obéir à Dieu qu'à lui. *S. Aug. in Ps. 70.* S. Thomas dit que cette obéissance est due dans les choses auxquelles le droit de supériorité s'étend: c'est 1°. dans tout ce qui concerne l'état & la maniere de vivre de la Famille, parcequ'un Pere de famille est le maître absolu de ces sortes de choses. 2°. Dans tout ce qui regarde les bonnes mœurs & qui tend à leur observation. *S. Th. quodlib. 2. a. 9. in corp.*

Les obligations des Peres & Meres envers leurs Enfans sont d'une grande étendue : & voici les plus essentielles, 1°. Ils sont obligés de travailler avec assiduité pour fournir à leurs Enfans la subsistance & l'éducation nécessaire : 2°. D'avoir soin qu'ils soient bien instruits de leur Religion, selon les préceptes de l'Ecriture, *Fili tibi sunt, erudi illos & curva illos à pueritia illorum. Eccli. 7. Doce filium tuum & operare in illo, ibid. 30. Erudi filium tuum, & refrigerabit te, & dabit delicias animæ tuæ. Prov. 29. Educare illos in disciplina & correptione Domini. Eph. 6. 3°.* Ils doivent travailler à regler les mouvemens de leur cœur ; témoigner leur zèle pour la gloire de Dieu, en leur parlant souvent des merveilles qu'il a opérées & des bienfaits que nous avons reçus & recevons continuellement de sa main libérale, pour les porter à mettre toute leur esperance en Dieu. *Narrabunt filiis suis, ut ponant in Deo spem suam, & non obliviscantur operum Dei, & mandata ejus exquirant. Ps. 77. 4°.* Tâcher d'affoiblir dans leurs ames les mouvemens déréglés & les desirs pernicieux qui regnent dans le monde ; *Quoniam omne quod est in mundo, dit Saint Jean, concupiscentia carnis est. 1. 5°.* Leur inspirer une grande horreur du péché, comme du plus grand mal qui leur puisse arriver, leur en citer des exemples à leur portée, comme la désobéissance, le mensonge, le desir de se venger, &c. 6°. Leur remettre souvent devant les yeux les promesses de leur Baptême, & leur en expliquer la force & l'étendue ; par exemple, que les pompes du Démon sont l'ambition, l'arrogance, la vaine gloire, le faste, le luxe, & tout ce qui irrite les passions. 7°. Eviter qu'en leur présence on applaudisse aux vices & aux déréglemens, que l'on fasse des railleries des personnes qui ont de la piété. 8°. Les corriger sévèrement & sans jamais se rebuter des fautes de vraie malignité, & de tout ce qui peut devenir en eux un vice notable & dangereux ; *Noli subtrahere à puero tuo disciplinam . . . tu virgâ percuties eum, & animam ejus de inferno liberabis. Prov. 13. Qui parcit virgæ odit filium suum, ibid.* Car ce n'est pas être tendre, mais inhumain, que de nourrir le vice & les mauvaises habitudes, dans un Enfant, pour lui épargner quelques larmes ; & celui qui

l'entretenoit dans le mal , par cette cruelle indulgence ; le traite moins en Pere qu'en Ennemi. Mais la plus importante de toutes les obligations , & sans laquelle toutes les instructions risquent d'être inutiles , c'est de leur donner de bons exemples , parceque les exemples ont beaucoup plus de force que les paroles , & que les actions remettent incessamment devant les yeux des Enfants les vérités qu'on leur a apprises. Enfin on croit devoir leur faire observer , qu'un Païen même a donné sur ce sujet une leçon capable de faire rougir bien des Chrétiens , par les trois vers suivans :

Maxima debetur puero reverentia. Si quid.

Turpe paras , nec tu pueri contempseris annos ;

Sed peccaturo obstat tibi filius infans. Juven. Sat. 14.

PERMUTATION DE BÉNÉFICE (la) Afin qu'une permutation soit Canonique , 1^o. l'un & l'autre des Permutans doit quitter son Bénéfice , & donner sa procuration *ad resignandum*. 2^o. Les noms & surnoms des Co-permutans doivent être exprimés dans l'acte de Permutation. 3^o. La Permutation doit être suivie de la Collation de l'Ordinaire. 4^o. L'Ordinaire doit être informé des causes de la Permutation. 5^o. Le consentement du Présentateur est nécessaire , & en cas de refus celui de l'Evêque Diocésain. 6^o. Chacun des Permutans doit avoir droit au Bénéfice qu'il cede. 7^o. Il ne doit point y avoir de simulation dans la Permutation.

PERPETUITÉ DE L'EGLISE. Voyez Visibilité.

PERSECUTIONS DES CHRÉTIENS. Il y a eu dix ou douze persécutions dans les trois premiers siècles de l'Eglise , pendant lesquelles un nombre prodigieux de Fidéles ont répandu leur sang pour la Foi , & ont obtenu la gloire du Martyre. La première fut sous l'Empereur Néron , en vertu d'un Edit qu'il donna contre les Chrétiens ; elle commença l'an 64. de J. C. & dura quatre ans. La seconde fut sous Domitien , l'an 92. de J. C. & dura quatre ans. La troisième fut sous Trajan , l'an 100. de J. C. & en dura seize. La quatrième , sous Adrien , depuis l'an. 125. jusqu'à 138. La cinquième , sous Marc Aurele , commença l'an 161. & finit en 174.

La sixieme, sous l'Empereur Severe, commença l'an 202. & finit en 211. La septieme, sous l'Empereur Maximin, commença l'an 235. & finit en 238. La huitieme, sous Decius, & qui fut fort violente, commença l'an 249. & finit en 251. La neuvieme, sous Valerien, commença l'an 257. & finit en 260. La dixieme, sous Aurelien, qui commença l'an 273. & finit en 275. La onzieme, que d'autres appellent la douzieme, la plus longue & la plus cruelle de toutes, fut sous les Empereurs Dioclétien & Maximien, commença l'an 286. & dura près de vingt-cinq ans. Maximien la fit revivre l'an 312. Dans la même année, Constantin l'assoupit. Mais l'an 320. Licinius la renouvela avec fureur, pendant environ trois ans, & ayant été vaincu par Constantin, la persécution cessa entierement. Pendant cette longue persécution, toute la terre fut inondée du sang des Martyrs, comme dit Sulpice Severe. Il y eut encore une persécution sous Julien l'Apostat, l'an 361. qui dura jusqu'à sa mort l'an 363.

Sapor, Roi de Perse, à l'instigation des Mages & des Juifs, commença une persécution contre les Chrétiens dans toute l'étendue de son Empire, qui ne finit qu'à sa mort en 380. elle fut une des plus cruelles & des plus longues, & fit un nombre infini de Martyrs. Depuis ce tems-là, il y a eu, presque dans chaque siècle, des persécutions locales & suscitées ou par les Infideles, ou par les Hérétiques, tels que les Donatistes, les Ariens, & sur-tout les Iconoclastes, dans le huitieme & le neuvieme siècle : car la persécution fut aussi cruelle en certains lieux, comme à Constantinople, sous les regnes des Empereurs Leon l'Isaurien, Constantin Copronyme, Nicephore, Leon l'Arménien, Théophile, Michel, que du tems des Empereurs Payens.

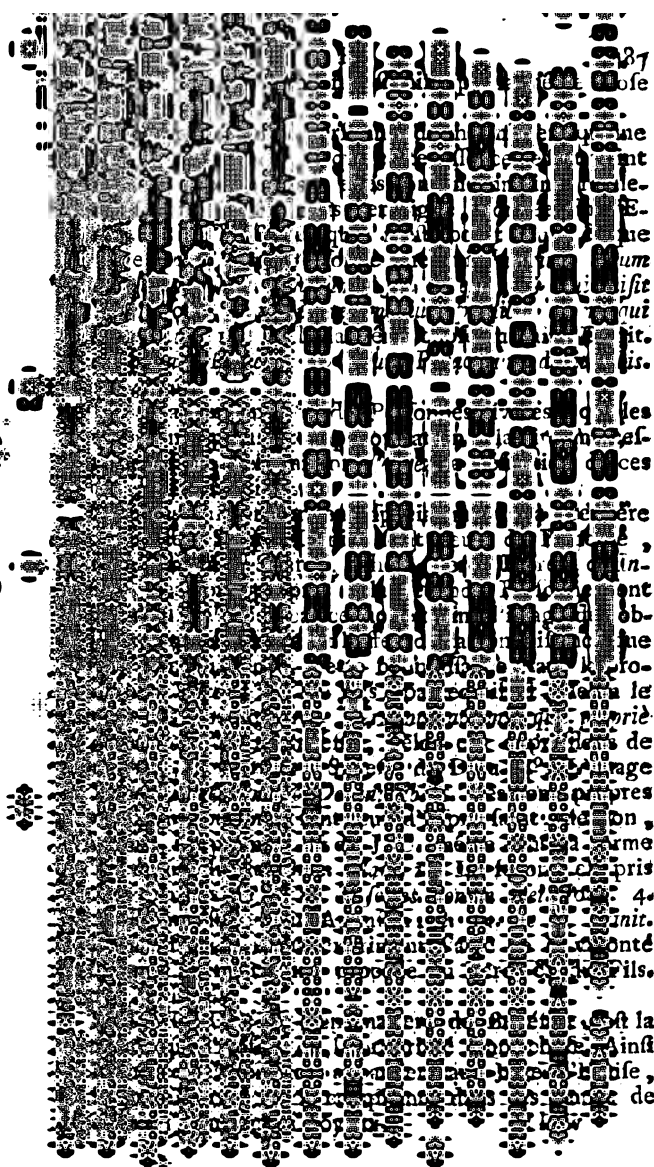
PERSEVERANCE FINALE. C'est une grace qui fait perséverer l'Homme dans le bien jusqu'à la fin de sa vie, puisque sans la grace on ne peut faire le bien, ni surmonter les tentations, ni observer les Commandemens de Dieu. On le prouve par l'Ecriture : *Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea.* Ps. 16. *Pater sancte, dit Jesus-Christ lui-même, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi.* Ioan. 17. *Ne nos*

inducas in tentationem. Oraif. Dom. 2^o. Par les prieres de l'Eglise : *Fac me tuis semper inhærere mandatis , & à te numquam separari permittas , &c. Ut nosmetipsos in tuo sancto servitio confortare & conservare digneris.* Lit. des SS. 3^o. Par les Conciles , le second C. d'Orange dit, qu'il faut demander sans cesse le secours de Dieu, même pour ceux qui l'ont reçu , & pour les Saints , afin qu'ils puissent arriver à une bonne fin , & persévérer dans la pratique du bien : *Ut ad finem bonum pervenire , vel in bono possint opere perdurare.* Et le Concile de Trente prononce anathème contre quiconque dira , qu'un Homme justifié peut persévérer dans la justice qu'il a reçue sans un secours particulier de Dieu , ou au contraire qu'avec ce secours même il ne le peut pas. *Seff. 6. Can. 1.*

PERSONALITÉ. On entend par ce mot ce qui rend une substance incommunicable , ou ce qui la constitue dans la qualité de personne. Dans le Mystère de la Sainte Trinité , ce sont les relations qui font la distinction des Personnalités.

PERSONAT. Bénéfice qui donne une place distinguée dans un Chapitre , mais sans Jurisdiction.

PERSONNES DIVINES. Par le mot de Personne , en général , on entend , selon notre maniere de concevoir les choses , une substance d'une nature raisonnable , dont la maniere d'exister est telle qu'elle est incommunicable à une autre. En Dieu , la personne du Pere existe de telle sorte qu'elle ne peut être communiquée au Fils par la raison de sa Paternité. Dans le Mystère de la Sainte Trinité , comme l'essence ou la Nature divine n'est point distinguée des Personnes , chaque Personne étant Dieu , ces Personnes sont consubstantielles , c'est-à-dire , qu'elles n'ont qu'une même nature. Ainsi ce mot de Personne n'a pas absolument la même signification en parlant des Personnes divines , qu'il a lorsqu'on parle de la Créature. Dans celui-ci le mot de Personne veut dire une substance indivisible de la nature raisonnable : c'est , dans ce sens , un mot absolu ; mais en Dieu , ce mot est relatif , & marque seulement que le Fils n'est pas le Pere , & que le Saint-Esprit n'est ni le Pere ni le Fils. Car quoiqu'il y ait trois Personnes en Dieu , il n'y a pas cependant trois substances ou natures , d'où il suit



ole

ne

nt

le-

ne

um

ifit

ni

it.

is.

les

as-

ces

emère

, in-

ont

ob-

ne

lo-

le

riè

de

age

pres

on,

me

pris

4.

nit.

onté

ils.

la

ainsi

se,

de

PETROBUSIENS, Hérétiques Sectateurs de *Pierre de Bruys*, qui renouella les erreurs des Manichéens, & y ajouta plusieurs nouveautés. Après la mort de Bruys ils eurent pour Chef un de ses Disciples nommé *Henri Moine Apostat*. De-là vint la Secte des Albigeois. Ces Hérétiques ont été réfutés par *Saint Bernard*, *Pierre le vénérable Abbé du Cluni*; & ils ont été condamnés dans le second Concile de Latran, dixième général, tenu l'an 1139.

PHARISIENS, Secte chez les Juifs, fort connus par les reproches que leur fait *J. C.* dans l'Evangile : ils affectoient une grande régularité de vie, mais dans le fond ils étoient très-corrompus; & en plusieurs choses ils altéroient la sainteté de la Loi. Voyez le détail de leurs dogmes dans *Joseph, Hist. des Juifs*, l. 13. ch. 9. n. 520. l. 18. c. 2. n. 760. *S. Math.* 15. 3. *S. Luc.* 18. 11.

PHILEMON. (Epître de Saint Paul à) *Philemon* étoit une personne considérable parmi les Colossiens, & disciple de Saint Paul. Cet Apôtre la lui écrivit pour le porter à pardonner à *Onésime* son Esclave la faute qu'il avoit commise d'avoir volé son Maître. Elle fut écrite l'an 62. de *J. C.*

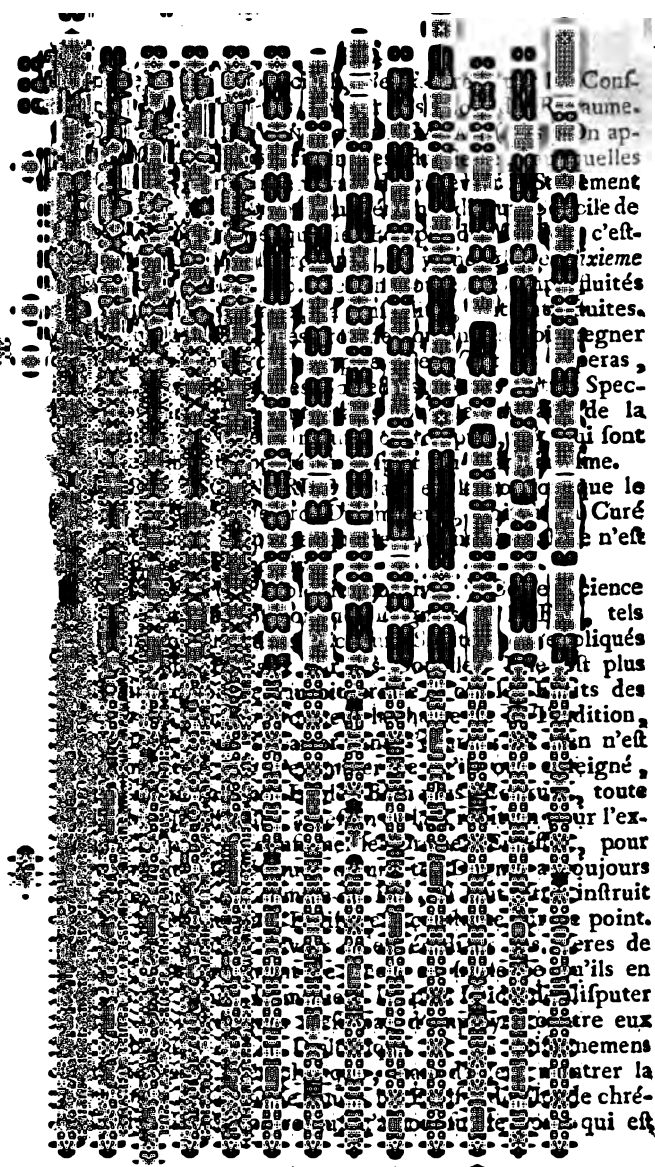
PHILIPPIENS. (Epître de S. Paul aux) Dans cette Epître, *Saint Paul* parle aux *Philippiens* avec beaucoup de douceur & de tendresse, parceque depuis qu'il les avoit convertis à la Foi, ils lui avoient montré beaucoup d'attachement par le secours qu'ils lui avoient envoyé pour sa subsistance à Rome, où il étoit dans les liens l'an 62. Il les exhorte à persévérer dans la Foi de *J. C.* & à ne pas s'abattre des maux qu'ils souffroient pour l'Evangile; leur disant que la véritable Religion consiste dans la Foi en *J. C.*

PHOTIUS, Patriarche de Constantinople, & qui fut intrus sur ce Siege à la place de *Saint Ignace* par l'impie *Bardas*, Neveu de l'Empereur *Michel III*. L'ambition de cet Homme, célèbre par son érudition & son génie, causa des maux à l'Eglise qui n'eurent point de fin. Ayant été excommunié par le Pape *Nicolas I.* il fit assembler un faux Concile pour excommunier le Pape. Il écrivit contre l'Eglise Romaine : il s'appliqua à cher-

cher tout ce qui pouvoit diviser l'Eglise Grecque de l'Eglise Latine : il s'attacha principalement à l'addition *Filioque* faite par les Latins au Symbole de Constantinople : il enseigna que le Saint-Esprit ne procedoit point du Fils ; & malgré sa condamnation au huitieme Concile général l'an 869. il persista dans son schisme, appuyé par l'Empereur Basile. Ce Schisme fut comme les premières étincelles du Schisme des Grecs. Leon le Sage le chassa du siege de Constantinople, & le fit enfermer dans un Monastere, où il mourut.

POLYGAMIE. C'est l'état d'un Homme qui a plusieurs Femmes à la fois. Il y a des Theologiens qui, fondés sur l'autorité de l'Ecriture & les exemples qu'on y trouve de la Polygamie, par exemple, dans le personnage d'Abraham, de Jacob, de David, soutiennent qu'elle n'étoit pas contraire à la Loi de nature ; d'autres prétendent qu'elle y étoit contraire, & que les Patriarches, sur l'exemple desquels on s'appuie, furent dispensés de la Loi commune par l'autorité divine. Saint Augustin, *l. 2.* contre Faust. dit pareillement que lorsque les Patriarches & les Saints de l'Ancien-Testament ont épousé plusieurs Femmes, ils l'ont fait par une permission particulière de Dieu, *Ex Dei nutu* ; que ce n'étoit pas pour satisfaire leurs passions ; mais pour multiplier le Peuple de Dieu, & avoir des Enfants : que cela ne se faisoit que du consentement de la première femme, & même quelquefois à sa priere. Car Abraham reçut Agar de la main de Sara sa première Femme.

De-là ces Théologiens concluent 1°. Que bien loin que la Polygamie soit contraire à la fin principale du mariage, qui est la génération des Enfants, elle n'a été permise que pour la favoriser ; qu'ainsi la conduite des Saints de l'Ancien-Testament n'a rien de reprehensible ; mais ils ajoutent que bien loin que leur exemple la puisse autoriser dans le Nouveau-Testament, elle y est au contraire réprouvée & absolument défendue par J. C. dans la Loi nouvelle. 2°. L'Eglise a toujours condamné la Polygamie, de même qu'elle a toujours condamné l'Adultere & la simple Fornication. *Si quis dixerit, dit le Concile de Trente, licere Christianis plures simul habere Uxores, & hoc nulla Lege divina esse prohibitum, anathema sit.* Sess. 24. 3°. La Polygamie est encore



Conf-
Régne.

en ap-
uelles
ement
de
c'est-
xieme
uités
uites.
egner
eras
Spec-
de la
qui sont
me.

que le
Curé
n'est

science
tels
pliqués
it plus
its des
dition.
n n'est
eigné
toute
pour l'ex-
pour
jours
instruit
point.
eres de
ils en
disputer
eux
memens
trater la
de chré-
qui est

en contestation. C'est ainsi que l'on a agi dans les disputes que l'Eglise latine fut obligée d'avoir avec les Grecs, & dans celle qu'elle eut contre Wiclef, Jean Hus, & leurs Partisans. C'est ce qu'ont fait encore les Peres du Concile de Trente qui s'assemblerent pour condamner les erreurs des Lutheriens & des Calvinistes. Ils eurent recours pour les combattre à l'Ecriture, c'est-à-dire à la parole de Dieu même, & à la Tradition contenue dans les Ecrits des Peres & des autres Auteurs ecclésiastiques qui avoient précédé ces Hérétiques. Et ce ne fut pas pour faire de nouvelles décisions de Foi que le Concile se tint, puisque l'on ne croyoit alors que ce qu'on avoit toujours cru, & que ce qui est de Foi n'est sujet à aucun changement, mais pour expliquer de nouveau ce que l'Eglise croit & croira toujours.

POSSESSION (Mise de) C'est l'acte qui justifie qu'on s'est mis en jouissance d'un Bénéfice.

POSSESSOIRE (le) est la contestation sur le trouble qui est fait à un Bénéficiaire dans la jouissance de son Bénéfice. Les Juges Royaux sont seuls compétens pour le Possessoire des Bénéfices, & quand ils en ont une fois connu, ils demeurent saisis pour le Petittoire.

PRAGMATIQUE SANCTION (la) est un Règlement ou Ordonnance célèbre, dressée sous Charles VII. l'an 1438. dans une assemblée de l'Eglise Gallicane, tenue à Bourges, & dont les articles sont dressés sur les Decrets du Concile de Bâle. Les objets essentiels de la Pragmatique furent, le rétablissement de la forme ancienne des Elections, qui devoit être faite par le Clergé : les Collations y furent déclarées appartenir aux Ordinances : on y abolit les Annates, les réserves, & autres exactions de la Cour de Rome. On y reconnut l'autorité des Conciles généraux, & leur supériorité au-dessus du Pape. On y établit les Prébendes Théologiques, & on y affecta le tiers des Bénéfices aux Gradués. Cette Pragmatique demeura en vigueur jusqu'à François I. qui, à la sollicitation du Pape Leon X. & par le Conseil du Chancelier Duprat, l'abrogea du moins dans les points les plus essentiels, en faisant avec lui le fameux Concordat. Voyez Concordat.

PRÉADAMITES (les) Nom donné à ceux qui ont

adopté l'opinion impie & extravagante, qu'Isaac de la Peyrere publia en Hollande, l'an 1655. Il soutenoit qu'il y avoit eu des Hommes avant Adam. Mais l'Auteur, voyant que son système étoit contraire aux premières paroles de la Genese, eut recours à l'antiquité fabuleuse des Egyptiens & des Chaldéens, qui ont feint qu'il y avoit eu un autre monde avant celui que Moïse décrit au commencement de la Genese. Cette opinion n'eut qu'un petit nombre de Sectateurs, & il paroît que cette Secte n'a fait aucun progrès. L'Auteur même retracta son erreur quelques années après & mourut dans la Communion de l'Eglise.

PREBENDE (la) est une place dans un Chapitre dont on est Membre, par laquelle on a droit de jouir d'un certain revenu en argent ou en fruits.

PRÉCEPTES. Ils sont affirmatifs ou négatifs; les affirmatifs, quoiqu'ils obligent toujours, n'obligent pas néanmoins à produire les actes qui sont commandés, mais seulement en tems & lieu, & en de certaines circonstances, comme celui d'entendre la Messe, fréquenter les Sacremens. Les négatifs obligent toujours & pour toujours, c'est-à-dire, qu'il n'est jamais permis de faire le mal qu'ils défendent; par exemple, vous ne déroberez point.

Les Préceptes de la Loi nouvelle ou évangélique sont de trois sortes. 1°. Les Préceptes de la Foi: ils nous obligent de croire fermement tous les Mysteres que Dieu a révélés à son Eglise. 2°. Ceux qui regardent les Sacremens: ils nous obligent de les recevoir en divers tems avec la vénération qui leur est due. 3°. Les Préceptes moraux: ils sont renfermés dans le Décalogue, & Jesus-Christ les a développés dans cet admirable sermon qu'il fit sur la Montagne, que les Saints Peres ont regardé comme un abrégé de la Loi nouvelle.

La différence qu'il y a entre les Conseils & les Préceptes, c'est que les Préceptes imposent une étroite obligation, & que les Conseils ne sont proposés que comme des moyens propres pour acquérir la perfection à laquelle nous devons aspirer: or, comme dit S. Jérôme, on est libre de faire ou de ne pas faire ce qui n'est que de Conseil, mais on est obligé nécessairement d'accomplir

ce qui est de Précepte : *Ubi concilium datur, offerentis arbitrium est : ubi præceptum, necessitas est servientis.* Hieron. l. 1. contra Jov. in Can. *Quisquis* 14. qu. 1.

PRÉDESTINATION. Ce mot vient de prédestiner, c'est-à-dire, ordonner, destiner une chose à une fin, avant que cette chose se fasse, & il s'applique aux Créatures intellectuelles, c'est-à-dire, aux Anges & aux Hommes, en tant qu'ils sont destinés au bonheur éternel. L'Ecriture appelle les Prédestinés, de plusieurs noms : Elus, Bien-aimés, Benits, Vases d'honneur & de miséricorde. S. Augustin définit la Prédestination : *Præscientia & præparatio beneficiorum Dei, quibus certissime liberantur quicumque libentur.* De dono perv. c. 14. C'est selon les Théologiens, un acte de la volonté de Dieu, par lequel il a résolu de toute éternité de conduire par sa grace certaines Créatures à la vie éternelle. C'est un decret de Dieu. Saint Paul le fait entendre clairement : *Elegit nos in ipso (Christo) ante mundi constitutionem.* Eph. 1. 4. J. C. dit à ses Elus : *Possidete paratum vobis regnum ante mundi constitutionem.* Math. 25.

Saint Thomas en donne la raison, en disant : que la vie éternelle étant la fin surnaturelle de l'Homme, & l'Homme ne pouvant atteindre à cette fin par ses propres forces, il faut que ce soit Dieu qui l'y conduise. La fin de la Prédestination, qui est le salut, est l'accomplissement de la volonté de Dieu qui sauve ceux qu'il veut. Ses effets, c'est la préparation à la gloire & conséquemment la préparation à sa grace, celle-ci étant le moyen pour arriver à la gloire qui est la fin.

Tous les Théologiens conviennent, & il est de foi, que la Prédestination à la grace est gratuite, & qu'elle précède la prévision des mérites, parcequ'elle n'a de cause que la bonté & la miséricorde de Dieu, & non la prévision du bon usage que l'Homme en doit faire. Mais c'est une grande question dans les Ecoles de Théologie de savoir, si la Prédestination à la gloire est gratuite, ou si elle suppose la prévision des mérites. Ceux qui soutiennent qu'elle est gratuite s'appuient sur le sentiment de Saint Augustin & de Saint Thomas, qu'ils fondent, 1°. Sur beaucoup de passages de l'Ecriture : *Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut effemus*

sancti & immaculati in conspectu ejus in charitate. Eph. 1. 4. Cum nondum nati fuissent, dit le même Apôtre, parlant de Jacob & d'Esau, aut aliquid boni egissent aut mali, ut secundum electionem propositum Dei maneret, non ex operibus sed ex vocante, dictum est ei, quia major serviet minori, sicut scriptum est : Jacob dilexi, Esau autem odio habui. Rom. 9. 11. Jesus-Christ dit clairement que c'est la volonté de son Pere de donner son Royaume à la portion chérie de son troupeau : Nolite timere pusillas greges, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum: Luc. 12. Et qu'aucun d'eux ne périt : Hæc est voluntas ejus qui misit me Patri, ut omne quod dedit mihi, non perdam ex eo. Joan. 6.

2°. Sur l'exemple des Enfans qui meurent après avoir reçu le Baptême, que Dieu préfère par un choix tout gratuit à ceux à qui il ne fait pas la grace de le recevoir. 3°. Par l'état où Dieu a laissé les Hommes pendant quatre mille ans hors la Judée, & où il laisse encore ceux qui vivent dans les Pays où l'Evangile n'a pas été porté ; car ils concluent de-là que c'est par un effet de la miséricorde de Dieu. 4°. Que le Concile de Valence de l'an 855. l'a définie par le Can. 3. *Fidenter fateamur Prædestinationem Electorum ad vitam... in electione tamen salvandorum, misericordiam Dei præcedere meritum bonum : in damnatione autem Perditorum meritum malum præcedere justum judicium Dei. Voyez le Maître des Sentences. l. 1. dist. 40.*

5°. Que selon la remarque du Pere Petau, Saint Augustin s'est expliqué clairement sur ce sujet ; que ce Saint Docteur établit cette vérité de la Prédestination gratuite en disant, qu'on peut juger si la Prédestination est gratuite ou non, par la nature des moyens dont Dieu se sert pour exécuter ce décret car si les moyens produisent infailliblement leurs effets, c'est une marque que Dieu veut absolument le salut de ceux à qui il les donne. Or continue ce Pere, le secours que les Saints destinés au Royaume de Dieu reçoivent de lui, ne leur donne pas seulement le pouvoir de persévérer, pourvu qu'ils veuillent, mais ils leur donnent la persévérance même ; en sorte que non-seulement c'est un secours sans lequel on ne peut persévérer, mais qui est tel, que ceux qui l'ont,

ne manquent jamais de perséverer. Ce savant Jésuite ajoute, que comme ces matières ont été bien plus discutées dans l'Eglise d'Occident que dans celle d'Orient à l'occasion de l'Hérésie des Pélagiens, on doit avoir bien plus d'égard aux sentimens des Peres qui l'ont combattue, & qu'entre les Latins, les Théologiens conviennent que S. Augustin est celui auquel on se doit le plus arrêter, parceque tous les Peres & tous les Docteurs qui sont venus après lui, les Papes mêmes & les assemblées des Evêques ont tenu la Doctrine pour certaine & pour Catholique. *Petav. tom. 1. l. 9. Dogm. Theol. c. 5.* Enfin parceque cette Doctrine a été enseignée unanimement dans l'Eglise jusqu'à la fin du seizieme siecle.

6°. Les mêmes Théologiens prétendent que la raison vient à l'appui de ces autorités; car, disent-ils, d'un côté la Prédestination comprenant le salut & le mérite des Elûs, & de l'autre les mérites étant des effets de la Prédestination, puisqu'on ne peut arriver à la gloire que par la grace & les bonnes œuvres, il s'ensuit que les mérites ne peuvent être la cause de la Prédestination. 1°. Que si la Prédestination étoit fondée sur nos mérites, ils s'ensuivroit que l'on pourroit mériter la premiere grace: Ce que l'on ne peut soutenir, selon le texte de l'Ecriture: *Si autem gratia, jam non ex operibus alioquin gratia jam non est gratia.* Rom. 11. 6. Qu'il s'ensuivroit encore qu'elle ne seroit plus un mystere impénétrable; comme elle l'est selon les paroles de l'Apôtre: *O altitudo divitiarum sapientiæ & scientiæ Dei,* ibid. Et ils confirment qu'elle l'est, par l'exemple de la vocation des Juifs & celle des Gentils, celui des Enfans, dont les uns meurent avant d'être baptisés, d'autres après l'avoir été.

7°. Ils ajoutent encore ce raisonnement: que tout Agent raisonnable veut la fin avant les moyens: or le salut & la gloire des Elûs, étant la fin de leur Prédestination, les mérites qui ne sont que les moyens doivent venir après, c'est-à-dire, que Dieu n'est censé vouloir leurs mérites qu'après avoir voulu leur salut & leur gloire éternelle. 8°. Ils conviennent qu'en ôtant la prévision des mérites, on ne sauroit donner raison pourquoi Dieu choisit l'un & non pas l'autre; mais ils répon-

dent qu'il nous suffit de savoir ce que dit l'Ecriture ; qu'avant que Jacob & Esau eussent fait aucun bien ni mal , Dieu avoit arrêté d'aimer Jacob & de haïr Esau , & la réflexion de l'Apôtre à ce sujet : *Quid ergo dicemus ? Numquid iniquitas est apud Deum ? Absit. . . Igitur non volentis neque currentis , sed misferentis est Dei.* Rom. 9.

9°. Ils prétendent enfin que tout ce qu'on peut objecter contre la Prédestination gratuite , on le peut objecter de même contre la Grâce efficace , la Grâce congrue , la persévérance : car si Dieu n'a pas résolu de donner à tel Homme ou la Grâce efficace , ou la Grâce congrue , ou la persévérance , il n'aura ni l'un ni l'autre , & ainsi il ne sera pas sauvé. Enfin ils soutiennent que la Doctrine de la Prédestination gratuite n'attaque point la liberté de l'Homme , & que le salut n'est pas moins en la puissance de ceux qui sont prédestinés , parceque l'exécution du Décret de leur Prédestination est liée avec leur liberté & leur consentement ; car Dieu a prévu que ceux à qui il feroit cette Grâce y consentiroient sans aucun préjudice de leur liberté : sur quoi le Pere Petan fait cette réflexion : Pourquoi ne disons-nous pas la même chose pour accorder avec notre liberté ce que Saint Augustin a enseigné touchant l'Élection & la Prédestination au Salut éternel ; *Cur non eadem nos ex Augustini mente usurpare de Electione ac Prædestinatione Salutis æternæ jure nostro poterimus.* Pet. Dogm. Théolog. T. 1. l. 9. c. 15. S. Thom. 1. qu. 23. art. 5. Esti, dist. 41. Sess. 5. Bellarm. l. 2. de Grat. & Lib. arb. c. 15.

D'autres Théologiens soutiennent , que la Prédestination à la gloire n'est qu'après la prévision des mérites ; & ils appuient leur système sur des raisonnemens & des autorités qui ont aussi leur poids. Car ils prétendent. 1°. Que Dieu ayant prévu le bien , c'est-à-dire , les bonnes œuvres que feroient un certain nombre d'Hommes , par le secours des Graces efficaces & congrues , & leur persévérance dans la Grâce , les prédestine à la gloire : & ils appuient leur sentiment sur l'autorité de l'Ecriture , où l'on voit par quantité de passages que la gloire du Paradis est méritée par les bonnes œuvres : *Satagite , ut per bona opera certam vestram vocationem faciatis.* 1. Pet. 1. qu'elle est

appelée une récompense, & une coutume de Justice : *Bonum certamen certavi : in reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus Judex.* 1. Tim. 4. Tene quod habes ut nemo accipiat coronam tuam. Apoc. 3. Ad destinatum persequor ad *bravium* supernæ vocationis Dei, in Christo Jesu. Philipp. 3. *Venite benedicti patris mei : possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi : esurivi enim & dedistis mihi manducare : sitivi & dedistis mihi bibere : hospes eram & collegistis me.* Math. 25. Beatus qui suffert tentationem, quoniam cum probatus fuerit accipiet coronam vitæ quam repromisit Deus diligentibus se. Jacob. 1. Cum apparuerit Princeps Pastorum, percipietis *immarcescibilem gloriæ coronam.* 1. Per. 4.

Or de ces divers passages & de plusieurs autres, tant de l'Ecriture que des Peres, & même de S. Augustin, ils concluent que la prédestination à la gloire suppose la connoissance & la prévision des mérites. 2°. Sur ce que le sen iment de la prédestination gratuite est capable de porter les Hommes au desespoir & de les empêcher de travailler à leur salut, lorsqu'ils viennent à considérer que si le sentiment de la Prédestination gratuite étoit véritable, leur salut dépendroit entierement de Dieu, & qu'il seroit inutile de faire de bonnes œuvres, chacun pouvant se dire à soi-même : si je suis prédestiné, quoi que je fasse, je serai sauvé ; & si je ne suis pas prédestiné, quoi que je fasse, je serai exclus du salut.

Les Théologiens qui soutiennent la Prédestination gratuite, répondent à cette objection, dont abusent souvent les Libertins & tous ceux qui demeurent volontairement dans le péché ; car, disent ces Théologiens, le sens de ces mots, *quoi que je fasse* est faux, parceque les Elûs ne seront sauvés, que parcequ'ils auront observé la Loi de Dieu ; & ceux qui seront réprouvés, ne seront tels, que parcequ'ils l'auront violée : qu'à la vérité, par la Prédestination gratuite, Dieu a arrêté & assuré le salut d'un Elû, mais qu'il le lui fait opérer, puisque Dieu & la volonté de l'Homme, sont les deux causes qui concourent à notre salut. Quoi qu'il en soit, ces deux différens sentimens sont soutenus dans les Ecoles : & ce que l'on peut dire de mieux sur cette matiere, c'est que

le nœud de la Prédestination ne peut pas être développé par la raison humaine , parceque ce mystere a pour objet les decrets éternels que Dieu a faits sur le sort de ses Créatures , & que S. Paul , après avoir agité cette matiere , en revient toujours à la profondeur des Jugemens de Dieu. *O altitudo &c.*

La Prédestination a trois effets : 1°. La vocation , qui répand la foi dans l'ame de celui qui est appelé. 2°. La Justification , qui comprend la pénitence , la détestation du péché , l'amour de Dieu par-dessus toutes choses , la conversion du cœur , la rémission des péchés , l'adoption divine , les bonnes œuvres , & la persévérance. 3°. La gloire , qui consiste dans la possession de la vie éternelle. Personne ne doit présumer d'être Prédestiné , Le Concile de Trente l'a défini ainsi , *sess. 6. c. 12.* Mais on doit , quand on vit chrétiennement , avoir une pieuse confiance dans la bonté de Dieu , qu'on est de ce nombre choisi.

PRÉDESTINATION DE JESUS-CHRIST. Jesus-Christ a été véritablement prédestiné ; car Dieu , de toute éternité , a voulu que J. C. vint dans le tems , c'est-à-dire , que son Fils le Verbe éternel s'incarnât , & s'unît hypostatiquement à la nature humaine & se fit Homme. On le prouve par ces paroles de S. Paul : *De filio suo , qui factus est ei ex semine David secundum carnem , qui prædestinatus est Filius Dei , in virtute secundum spiritum sanctificationis ex resurrectione mortuorum Jesu Christi Domini nostri.* Rom. 1.

La prédestination de Jesus-Christ est le modele & l'exemple de la prédestination des Hommes. Elle est la cause méritoire de cette même prédestination , soit à la grace , soit à la gloire. Le Concile de Trente l'a décidé. *Sess. 6. c. 6.*

PRÉDICATEURS. (les) Les Ministres de l'Eglise doivent prêcher la parole de Dieu. Les Conciles l'ont expressément ordonné ainsi. La prédication de l'Evangile , disent les Peres du Concile de Trente , étant la principale fonction des Evêques , le Concile ordonne que tous les Evêques , Archevêques , Primats , & tous ceux qui sont préposés à la conduite des Eglises , fassent obligés eux-mêmes de prêcher le Saint Evangile de Jesus-

Christ, s'ils n'en sont légitimement empêchés; & lorsqu'ils ne le pourront pas, de mettre en leur place des personnes capables de s'acquitter de cette fonction d'une manière utile pour le salut des âmes. Les Curés, & tous ceux qui ont la conduite de quelque Eglise ayant charge d'âmes, auront soin, du moins tous les Dimanches & les Fêtes solennelles, de donner la nourriture spirituelle à leurs Peuples, ou par eux-mêmes, s'il n'y a pas d'empêchement légitime, ou par des Ecclésiastiques propres à ce ministère, s'il y a des raisons solides qui les en empêchent. Si après avoir été avertis, ils y manquent pendant trois mois, ils y feront certains par les Censures Ecclésiastiques; ou par quelque autre voie, selon la prudence de l'Evêque, & nonobstant toute exemption. *Seff. Decr. de la Reform. 1. Part.*

Les Réguliers, ou Religieux, dit le même Concile, ne pourront prêcher même dans les Eglises de leur Ordre, sans l'approbation & la permission de leurs Supérieurs, & sans avoir été par eux dûment examinés, sur leur conduite, leurs mœurs & leur capacité. Indépendamment de cette permission, ils seront encore obligés, avant que de commencer à prêcher, de se présenter en personne aux Evêques, & de leur demander leur bénédiction. Quant aux Eglises qui ne sont point de leur Ordre, outre la permission de leurs Supérieurs, ils seront encore tenus d'avoir celle de l'Evêque, sans laquelle ils ne pourront en aucune façon prêcher dans ces Eglises, & cette permission leur sera accordée gratuitement. *Concile de Trente, cinquieme seff. Decr. de la Reform. 1. part.*

La manière dont les Prédicateurs doivent annoncer la parole de Dieu, est exactement marquée dans le cinquieme Concile de Latran, tenu sous le Pape Leon X.

» D'autant que plusieurs n'enseignent point, en prêchant, la voie du Seigneur, & n'expliquent point la morale de l'Evangile, mais plutôt inventent beaucoup de choses par ostentation, accompagnent ce qu'ils disent de grands mouvemens, en criant beaucoup, hasardent en chaire des miracles feints, des histoires apocryphes & tout-à-fait scandaleuses, qui ne sont revêtues d'aucune autorité, & qui n'ont rien

» d'édifiant ; jufques-là même , que quelques-uns de-
 » crient les Prélats & déclament hardiment contre leurs
 » perfonnes & leur conduite ; Nous ordonnons , dit le
 » Pape , fous peine d'excommunication , qu'à l'avenir
 » aucun Clerc Séculier ou Régulier , ne foit admis aux
 » fonctions de prédicateur , qu'il n'ait été auparavant
 » examiné fur fes mœurs , fon âge , fa Doctrine , fa
 » prudence , & fa probité ; qu'on ne prouve qu'il mene
 » une vie exemplaire , & qu'il n'ait l'approbation de
 » fes Supérieurs en due forme & par écrit. Après avoir
 » été ainfi approuvés ; qu'ils expliquent dans leurs Ser-
 » mons les vérités de l'Evangile , fuivant le fentiment
 » des Saints Peres : que leurs difcours foient remplis de
 » la Sainte Ecriture : qu'ils s'appliquent à inspirer l'hor-
 » reur du vice , à faire aimer la vertu , à inspirer la
 » charité les uns envers les autres , & à ne rien dire de
 » contraire aux véritables fens de l'Ecriture & à l'inter-
 » prétation des Docteurs Catholiques. *Cinquieme Con-
 cile de Latran , année 1514. Seff. 21.*

Pour parvenir à la fcience de la prédication , difent
 les Auteurs qui ont traité de cette maniere , il faut avoir
 bien étudié foi-même la Morale Evangélique , dans l'E-
 criture-Sainte & dans les Ecrits Moraux des Peres , &
 avoir trouvé l'art de convaincre l'efprit & de toucher le
 cœur. C'eft peu , pour la Morale , de préparer les maté-
 riaux , fi l'on ne fait les mettre en œuvre. Les preuves
 doivent être tirées du bon fens , de l'expérience , & des
 chofes connues de la vie : il faut , autant qu'il fe peut ,
 profiter des préjugés qui font dans l'efprit de l'Au-
 diteur ; il faut vifer au véritable but , qui eft de con-
 vertir. Mais le principal , c'eft de toucher ; ce qui ne fe
 peut faire que par des images qui faiffiffent vivement
 l'imagination , & par des figures qui remuent les paffions.
 On en trouve beaucoup dans l'Ecriture-Sainte , & fur-
 tout dans les Prophètes : il faut qu'un Prédicateur faffe
 aimer la Morale qu'il prêche. Or , il n'y a gueres d'efprit ,
 à qui on ne la rendit aimable , fi on favoit la prefenter
 du bon côté. Si on l'examine bien , on trouvera , que ce
 qui rend les vertus terribles & difficiles à la plupart ,
 ce font les faufles idées qu'ils en ont. Ils ne voient dans
 la tempérance , que la contrainte , les mépris des richel-

les leur paroît inséparable de la pauvreté & de la misère : il faut donc détruire ces fausses idées , & faire connoître la vertu pour ce qu'elle est : au contraire , il faut rendre bien sensible la laideur & la misère des vices , & faire toucher au doigt , que tout ce qui nous afflige vient que de nos vices & de ceux des autres. Comme il y a beaucoup plus de gens capables d'être touchés des exemples que des raisons , il est bon de mêler souvent des exemples & des histoires des Saints , avec les vérités Morales ; mais il faudroit tirer ces histoires de l'Ecriture autant qu'on le pourroit , éviter avec grand soin ce qui tient tant soit peu de l'apocryphe , comme étant indigne de la gravité de la chaire , choisir des exemples les plus imitables , & laisser ce qui peut produire qu'une admiration stérile ; lire avec réflexion nos plus célèbres Prédicateurs , tels que Bossuet , Bourdaloue , Massillon , &c. Voyez sur cette matiere le Discours de M. Fleuri , touchant la Prédication ; le Traité de l'Eloquence de la chaire , par M. de Fenelon ; celui des Etudes , part. 2. de M. Rollin ; les Modeles d'Eloquence , Paris 1753 , & autres excellens Livres sur ce sujet.

PRÉMOTION PHYSIQUE. Question célèbre , surtout dans l'Ecole des Thomistes. C'est , selon eux , une impulsion ou motion prévenante , par laquelle Dieu , avant chaque action de la Créature , la pousse & la détermine à agir d'une manière conforme à sa nature. Ce n'est , ni une pensée ni un desir , c'est quelque chose qui n'est pas sensible. Mais c'est une motion qui nous détermine à penser , à vouloir telle ou telle action. Cette Prémotion est fondée sur la dépendance parfaite que la Créature doit avoir de Dieu dans son être & dans tous ses actes , & sur la subordination essentielle des causes secondes à la première : ils l'admettent aussi dans les actions surnaturelles.

C'est elle , disent-ils , qui , jointe à l'inspiration de la Grace , contribue à son efficacité , ou plutôt la Grace efficace n'est autre chose que cette Prémotion. Cette motion ne nuit en rien à la liberté , parcequ'elle ne vient pas d'une cause naturelle , mais de la première cause , c'est-à-dire , du Créateur même de la liberté , & qui la veut conformément à sa nature , & par conséquent sans la détruire , parcequ'il en connoît tous les ressorts , en

étant l'Auteur. Ainsi, il pousse par sa grace notre liberté au bien, non comme un instrument unanimé, mais comme un instrument vivant & libre. En un mot, la Prémotion fait que l'Homme consent actuellement à l'inspiration de la grace, mais elle n'ôte pas le pouvoir réel & intérieur, que l'Homme porte dans le fond de son être, de consentir ou de ne pas consentir. A la vérité, l'Homme dans le même moment ne peut joindre le consentement avec le refus de ce même consentement. Deux êtres ou plutôt deux modifications d'être étant incompatibles; car on ne sauroit, ne pas vouloir une chose, dans le même instant qu'on la veut effectivement; mais un acte n'est pas inaliéable avec la puissance ou le pouvoir de vouloir un acte contraire.

Au reste, ces Théologiens prétendent que leur sentiment est fondé sur celui de Saint Thomas, *qu. 3. de Créat. art. 7.* & que cette action de Dieu, dont parle ce saint Docteur, ne peut s'entendre d'un concours simultané, parceque cette action précède celle de la Création; & voilà pourquoi on l'appelle Prémotion: que cette Prémotion est différente de celle donnée aux causes nécessaires: car, cette dernière les détermine nécessairement à un seul objet, au lieu que dans la Prémotion des causes libres, la détermination de l'action est toujours dans le pouvoir de la volonté & de la raison. Tel est en général le système des Thomistes, que d'autres Théologiens ne veulent point admettre, & qu'ils attaquent, par des objections, que la nature de cet Ouvrage ne permet pas de rapporter. *Voyez* Volonté de Dieu.

PRESBYTERIENS. Nom donné aux Protestans Calvinistes d'Angleterre. Ils ne reconnoissent point d'Évêque, & ils gouvernent leurs Eglises par des Laïcs, mais d'un âge avancé, & appelés en Grec *πρεβυτεροι*. Ils soutiennent que du tems des Apôtres les Prêtres & les Evêques avoient le même degré de puissance, & qu'aucun d'eux n'étoit supérieur aux autres.

Leur crédit est puissant en Angleterre, & ils y occupent les principales Charges: ils n'estiment pas plus les Evêques de l'Eglise Anglicane, que les Evêques de l'Eglise Romaine. Geneve est la Ville où la Religion des Presbyteriens domine.

PRESCIENCE DE DIEU. C'est la connoissance que Dieu a des choses qui arriveront & qui peuvent arriver, ou nécessairement, comme sont les choses qui ne manquent jamais d'arriver, par exemple, le lever du Soleil; ou d'une maniere contingente, c'est-à-dire, qui dépendent de la volonté de l'Homme. Or, Dieu par sa prescience connoît 1°. toutes les choses qui doivent arriver nécessairement, car elles sont en son pouvoir. 2°. Il connoît celles qui peuvent arriver contingemment, parcequ'il fait de toute éternité ce qui est dans sa volonté & dans celle de ses Créatures, puisqu'il connoît tous les Etres qu'il doit produire, & les actions de ces Etres.

2°. Cette Prescience ne détruit pas la liberté de l'Homme & ne rend pas nécessaires toutes choses, parceque Dieu prévoit non-seulement les choses qui doivent arriver, mais la maniere dont elles doivent arriver: ainsi ce qu'il a prévu devoir arriver contingemment, arrive de cette maniere. Il est vrai de dire que cela ne peut pas manquer d'arriver, mais selon la maniere que Dieu a prévu que la chose arriveroit. Ainsi quand J. C. prédit à S. Pierre son renoncement, cette prédiction étoit infailible; mais elle ne nécessita pas la volonté de Pierre & il pécha librement. Ainsi, J. C. avoit prévu aussi qu'il pécheroit de cette maniere. Les Théologiens, pour mieux faire sentir cette vérité, disent qu'il faut poser pour constant, que Dieu connoît certainement l'ordre des causes. Or, nos volontés tiennent un rang dans cet ordre, & ce sont nos volontés qui sont la cause de nos actions. Les volontés se déterminent à l'occasion de quelque chose, mais elles ne se déterminent pas moins librement. *Voyez Estius in sent. dist. 38. Sess. 5.*

Au reste, il y a plus de deux siècles que les plus fameuses Ecoles de Théologie disputent sur la division de la science de Dieu, par rapport à nous, & sur l'usage de cette division, sans pouvoir convenir de ce qu'il faut penser sur cette matiere. Après cela, qui pourroit se flatter de savoir ce que c'est que la science de Dieu, sans craindre de se tromper?

PRÉSENCE RÉELLE DE JESUS-CHRIST DANS L'EUCCHARISTIE. J. C. est réellement présent dans la Sainte Eucharistie, & on prouve ce Dogme. 1°. Par ces

paroles de J. C. à ses Disciples : *Nisi manducaveritis carnem Filii Homini & biberitis ejus sanguinem , non habebitis vitam in vobis : qui manducat meam carnem & bibit meum sanguinem , in me manet & ego in illo.* Joan. 6 : car ces paroles prouvent que J. C. parloit de la manducation réelle de son Corps , & de l'action de boire réellement son Sang , & qu'il distinguoit ces deux actions l'une de l'autre , ce qu'il n'auroit pas fait , s'il eut parlé d'une manducation spirituelle , c'est-à-dire , par la Foi. Or une manducation effective suppose la présence de J. C. 2°. Les choses qui se mangent & qui se boivent spirituellement , ou dans un sens figuré , ne sont pas une vraie nourriture ni un vrai breuvage : c'est cependant ce que J. C. a assuré de sa Chair & de son sang : *Caro mea verè est cibus , & sanguis meus verè est potas.* Ibid. 3°. Les Juifs l'ont entendu ainsi , puisque J. C. voyant qu'ils disputoient entre eux , & disoient : comment cet Homme peut-il nous donner sa Chair à manger ? les confirma dans le même sens dans lequel ils avoient entendu ces paroles , en leur répliquant : *Amen amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii Homini , & biberitis ejus sanguinem , non habebitis vitam in vobis.*

2°. Par les règles du langage ordinaire selon lequel ces paroles *hoc est corpus meum* , doivent être prises dans le sens de la présence réelle , c'est-à-dire , que le pain consacré étoit réellement le Corps véritable de J. C. en effet , elles ont été prises dans ce sens sans contestation ni sans dispute par toutes les Sociétés chrétiennes , soit avant Berenger , qui osa enseigner la Doctrine contraire , soit après. Bien plus , on prouve que cette proposition *hoc est corpus meum* , ne peut s'entendre dans un sens métaphorique & figuré , comme le prétendent les Calvinistes qui objectent , que de même que cette proposition *ce pain est mon Corps* est métaphorique , de même celle-ci *ceci est mon Corps* l'est aussi. Car on leur répond que , quoique les Apôtres aient appliqué le mot de ceci au pain , l'idée de pain & l'idée de ceci ne sont pas la même chose , puisque la première signifie particulièrement & distinctement le pain , & la seconde signifie en général l'objet présent : qu'à la vérité les Apôtres appliquent au pain le mot de ceci au commencement de cet

te proposition : mais qu'ils substituerent un autre objet à cette idée, dès qu'ils entendirent la suite de la proposition *est mon Corps* ; & qu'il en est de même du sens de ces paroles *ceci est mon Corps*, que du sens de celles que J. C. auroit pu proférer aux Noces de Cana en montrant les Cruches pleines d'eau s'il eût dit : *c'est là le vin*, dont le sens eût été : ce qui est l'eau, dans l'instant que je parle, est, dans l'instant qui suit, changé en vin par l'effet de ma Toute-puissance.

2°. Cette proposition *ceci est mon Corps*, n'est pas du nombre de celles qui peuvent s'entendre dans un sens figuré & être en même-tems raisonnables, comme toutes celles, où les choses signifiées peuvent s'affirmer des signes : par exemple, quand on dit en montrant un tableau : *c'est Louis XIV.* pour dire qu'il est le signe & la représentation de Louis XIV. Car il y a des cas où les choses signifiées peuvent raisonnablement s'affirmer des signes, & d'autres où elles ne sauroient s'affirmer sans rendre la proposition extravagante ou déraisonnable : or il y a des règles pour discerner quels sont ces cas. 1°. Il y a des choses que nous n'exprimons point en parlant, parceque nous supposons qu'elles sont déjà connues à ceux qui nous entendent. 2°. Nous n'en marquons d'autres qu'à demi, sur l'assurance que nous avons, qu'ils suppléeront à ce que nous n'exprimons pas : voilà pour quoi nous répondons à ce que nous lisons dans leur esprit ; & prévoyant le sens auquel ils doivent prendre nos paroles, nous choisissons celles qui forment l'idée que nous y voulons imprimer.

3°. Il y a des choses que nous regardons comme des choses, c'est-à-dire, que nous considérons en ce qu'elles sont en elles-mêmes, & d'autres que nous considérons comme signes, c'est-à-dire, dans lesquelles nous n'avons pas tant d'égard à ce qu'elles sont, qu'à ce qu'elles signifient, ou naturellement, ou par institution. 4°. Il est constant que nous considérons nous-mêmes ces choses en ces deux manières qu'on vient de dire ; mais nous savons aussi, par le commerce que nous avons les uns avec les autres, de quelle sorte les autres les regardent ? ainsi nous savons communément que ceux à qui on parle, regardent un cheval, un arbre, du pain,

du vin, comme des choses, & qu'ils regardent un tableau, une Carte géographique, &c. comme des Signes.

Il s'ensuit de ces principes que quand on voit que celui à qui on parle considère quelque chose comme un signe, c'est parler d'une manière raisonnable que d'en affirmer la chose signifiée, & de dire, par exemple, qu'un Tableau est Alexandre, qu'une Carte est l'Italie, parce que nous lisons dans son esprit, qu'il n'est en peine que de savoir ce que représente ce Tableau ou cette Carte, & non de quelle matière elle est. Et comme nous supposons avec raison qu'il forme intérieurement cette question; qu'est ce que ce Tableau est en signification & en figure? Nous répondons aussi avec raison, que c'est Alexandre: ces mots de *en signification* & *en figure*, qui manquent à la réponse que nous lui faisons, étant suppléés par cette question intérieure que nous voyons dans son esprit, de sorte que la proposition entière consiste & dans ce que nous savons qu'il a dans l'esprit, & dans ce que nous exprimons par nos paroles.

Mais lorsque nous connoissons au contraire que ceux à qui nous parlons ne regardent nullement certaines idées comme des signes, mais qu'ils les considèrent comme des choses, il seroit ridicule d'en affirmer ce qu'elles signifient dans notre esprit. Cela posé, il est constant que le sens que donnent les Calvinistes à cette proposition *ceci est mon Corps*, ne peut nullement subsister, parcequ'il rendroit cette proposition contraire au bon sens, & à tous les principes du langage humain. Et en effet, il est visible que du pain n'est pas du nombre de ces choses que l'on regarde ordinairement comme des signes, & on ne doit point croire que J. O. ait vu dans l'esprit de ses Apôtres qu'ils fussent en peine de savoir ce que signifioit le pain qu'il prenoit, le pain étant du nombre des Êtres que l'on regarde comme des choses & non comme des signes. Il ne répondoit donc à aucune de leurs pensées, en disant, *ceci est mon Corps*, & il ne leur avoit point donné lieu de former cette question intérieure, qui signifie ce pain? Elle auroit donc été entièrement contraire au bon sens, s'il avoit affirmé du pain qu'il étoit son Corps, pour marquer qu'il l'étoit en signification & en figure.

Et il s'ensuit de-là, que si J. C. n'avoit voulu faire, du pain de l'Eucharistie, qu'une simple figure ou signe, il ne se seroit jamais servi de ces paroles *ceci est mon Corps*, parceque ce n'est pas-là le langage d'un Homme qui établit un signe; car cet Homme, bien loin d'abreger son discours ne laisse rien à suppléer à ceux à qui il parle, & il ne donne aux signes le nom des choses significées que lorsqu'ils sont déjà regardés comme signes. C'est donc avec un très-juste fondement que les Catholiques ont pris ces paroles dans un sens de réalité, & qu'ils en ont tiré la foi de la présence réelle : car ils ont supposé que J. C. qui est la sagesse infinie, avoit parlé d'une maniere sage & raisonnable, & non d'une maniere propre à jeter les Hommes dans l'erreur, & ils ont jugé de cette expression sur la maniere dont ils parlent eux-mêmes & dont ils entendent le langage des autres Hommes.

3°. On prouve encore que ces paroles *hoc est corpus meum*, doivent être prises dans le sens de la présence réelle, par le témoignage de tous les Peres qui les ont prises dans ce sens. Car 1°. ils disent souvent que l'Eucharistie est la Chair & le Sang de J. C. devant des personnes qui ne pouvoient prendre ce langage en un sens figuré, comme aux Empereurs, au Senat de Rome, à des Cathécumenes, à de nouveaux baptisés. Voyez S. Justin. *Apol. 2. pro Christ.* S. Cyrill. *Hyerosol. Catech. myst. 4.* S. Ambr. *de init. c. 9.* S. Chrysost. *Hom. 45. in Joan. 43. in Math. in 1. ad Cor.*

3°. Non-seulement ils ont exclu ce sens de figure, mais ils l'ont exclu en termes exprés, en déclarant, comme fait Saint Chrysostôme, que lorsque J. C. dit ma Chair est vraiment viande, & mon Sang est vraiment breuvage, il ne faut pas prendre ces paroles pour une Enigme ou pour une parabole; mais que J. C. nous a appris qu'il faut réellement manger la Chair: *Ne ænigma esse quod dixerat, & parabolam arbitrarentur, sed scirent omnino necessarium esse ut corpus comederetur.*

3°. Les SS. PP. ont souvent combattu dans leurs Ecrits un doute qui s'élève sur l'Eucharistie, & ils ont tâché d'imprimer dans l'esprit des Fideles la vérité contraire

à ce doute. Or, ils ont eu recours pour cela aux grandes merveilles de Dieu ; au changement de l'eau en vin aux Nôces de Cana & à la création du Monde ; ce qui seroit ridicule si le doute n'avoit pour objet que la figure & non la réalité : c'est ce qui paroît avec une entière évidence par leurs paroles. Je vois autre chose, dit Saint Ambroise, comment m'assurez-vous que c'est le Corps de J. C. *aliud video, quomodo tu mihi asseris quod corpus Christi accipiam*, l. de iis qui myst. init.

4°. Ces expressions, que l'Eucharistie est le vrai Corps de J. C. est véritablement le Corps de J. C. est le Corps de J. C. dans la vérité, ont toujours été communes à tous les Chrétiens du monde : non-seulement elles sont employées par les Peres des premiers siècles, mais elles sont insérées dans des professions de foi ; comme dans celle des Moscovites, des Ethiopiens, des Cophres, & des Arméniens. Or ces expressions ne peuvent signifier que l'Eucharistie est vraiment la figure, ou qu'elle contient vraiment la vertu & l'efficace du Corps de J. C. car on ne s'est jamais servi de ces mots vrai, vraiment, en vérité, quand il n'a été question que de figures. Ainsi on ne dit point que le Baptême soit véritablement le sang de J. C. que le saint Chrême soit véritablement le Saint-Esprit, que Joseph fût véritablement le Messie, d'où il s'ensuit que ces expressions signifient que l'Eucharistie est réellement le Corps de J. C.

5°. Les Peres nous assurent que l'Eucharistie est le propre Corps de J. C. car on n'a jamais dit d'une figure qu'elle est proprement l'original. Le second Concile de Nicée emploie même le mot de propre par opposition formelle à la figure, & pour montrer que l'Eucharistie n'est pas la figure du Corps de J. C. *Non Dominus, neque Apostoli, aut Patres imaginem dixerunt Sacrisfium sine sanguine quod per Sacerdotem offertus, sed ipsum Corpus & ipsum Sanguinem*. C. Nic. 7. Act. 6. p. 75. *Nec vero*, dit S. Jean Damasc. *Panis & vinum Corporis Christi figura sunt (absit enim hoc) verum ipsummet Domini Corpus divinitate affectum : quippe eum Dominus ipse dixerit : Hoc est, non Corporis signum ; sed Corpus, nec Sanguinis signum, sed sanguis*. de Fid. Or.

thod. L. 4. *Ecce ipsum vides*, dit S. Jean Chrysostôme, *ipsum tangis, ipsum manducas, & tu quidem vestimenta cupis videre : ipse vero seipsum tibi concedit, non tantum videre, verum & manducare, & tangere, & intrare sumere.* Hom. 83. in Math. *Non enim altaris, sed ipse Christi sumus participes....* dit ailleurs le même Pere. *Hoc est illud corpus quod fuit cruentatum, quod lanceâ percussum & salutare emisit fontes universo orbi terrarum... id, quod est in Calice, est id quod fluxit à latere, & illius sumus participes.* Hom. 14. in 1. ad Cor. Certainement un Homme, qui pour faire entendre simplement que le pain est le signe sacré du Corps de J. C. feroit une Métaphore de cette étendue, ne seroit pas l'Homme le plus éloquent de son siècle comme l'étoit S. Chrysostôme, mais un discoureur le plus extravagant qui fut jamais.

Il doit donc demeurer pour constant, par le témoignage des Peres, que la créance de la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie, a été la créance de toute l'Eglise, mais il est vrai de dire aussi que si cette créance étoit fautive, il s'ensuivroit de-là qu'il est possible que l'Eglise ait toujours été engagée dans une erreur criminelle & dans un culte idolâtre ; puisque si J. C. n'étoit pas vraiment présent dans l'Eucharistie, tous les Catholiques seroient de vrais Idolâtres : tous les Martyrs n'auroient rendu le témoignage qu'à l'idolâtrie : les Saints Peres en auroient été les Docteurs, & toute l'Eglise n'auroient été qu'une assemblée d'Idolâtres, qui n'auroient ruiné l'idolâtrie Payenne que pour en substituer une autre, c'est-à-dire, l'adoration du pain & du vin, au lieu de l'adoration des Statues d'or ou d'argent, de bois ou de pierre, &c. Or cette supposition est visiblement impossible, parcequ'il répugne à la sagesse de Dieu, qu'après avoir formé l'Eglise chrétienne, après avoir rendu témoignage à sa propre œuvre par tant de Miracles & de faits célèbres qui font connoître la puissance de son Auteur, il ait permis que tous ceux qu'il a bien voulu appeler à la foi de cette Religion, que toute son Eglise, en un mot, fût engagée dans une erreur qui anéantiroit les promesses faites par J. C. à son Eglise & lui enseigner toute vérité.

6°. Ce dogme se prouve encore par la prescription : c'est-à-dire, que l'Eglise a toujours eu la même croyance de la présence réelle, que celle qu'elle a aujourd'hui. Car à l'égard du changement qu'il a plu aux Calvinistes de fixer au neuvième siècle sur la Doctrine de l'Eucharistie, en faisant Paschase Ratbert inventeur de la Doctrine de la Transsubstantiation, à l'occasion du petit Livre latin qu'il fit sur l'Eucharistie & qu'il présenta au Roi Charles le Chauve, on a démontré dans des Ouvrages auxquels les Hérétiques ne répondront jamais rien de raisonnable, que ce prétendu changement est une chimère ; que ce traité de Paschase fut inconnu aux Eglises d'occident & à toutes les Eglises orientales, & qu'il n'a fait aucun changement dans l'Eglise Latine, puisqu'elle a la même croyance sur ce Dogme, que les Grecs, comme cela est démontré par des preuves de fait indubitables.

En effet un tel changement qui auroit infecté toutes les Eglises, auroit causé du partage dans les commencemens : il auroit été la matière de quantité de questions & de disputes, & il nous seroit resté des monumens de ces divisions ; car c'est le comble de l'extravagance que de supposer qu'on passât, dans des points aussi essentiels, de la vérité, à l'erreur, sans que personne y prît garde, sans que la nouveauté fût remarquée par aucun Evêque ni aucun Prêtre, ni aucun Docteur. Et comment pouvoir supposer que dans un Sacrement connu de tous, on pût substituer, sans étonnement, sans s'apercevoir qu'on changeoit de sentiment & de pensée, la présence réelle de J. C. la participation réelle à sa Chair & à son Sang, à l'ancienne persuasion prétendue, que le pain & le vin n'étoient que les signes de J. C. C'est ne pas connoître les Hommes, que de leur attribuer une telle stupidité, & c'est choquer la raison que de se flatter, qu'une telle chimère trouvera quelque vraisemblance.

Ce fait étant donc incontestable, savoir que toutes les Communions Chrétiennes, tant les Grecs que les Syriens, les Egyptiens, les Ethiopiens, & les autres, sont réunis dans la même foi que l'Eglise Catholique, il s'ensuit qu'elles l'ont reçue des Apôtres, & par conséquent de J. C. car il est impossible qu'aucune autre voie

ait pû réunir tant de Nations si différentes , pour le langage , pour les coutumes , dans des points aussi éloignés de la pensée des Hommes , que la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie & le Sacrifice continuel de sa mort. Une telle uniformité ne peut être que l'effet d'une même Prédication dès l'origine du Christianisme. Ainsi le Dogme de la présence réelle , outre la tradition des Peres & des Auteurs Ecclésiastiques qui l'ont si clairement enseigné , & qui forment une chaîne d'illustres défenseurs de ce Dogme depuis nous jusqu'aux Apôtres , a encore pour lui la tradition des faits & des usages communs à toutes les Eglises : or ce genre de tradition a une force invincible , car ces usages rendent un témoignage public , constant & uniforme à la vérité de ce Dogme. C'est ainsi que l'administration du Baptême dans toutes les Eglises Chrétiennes , prouve qu'il est nécessaire absolument pour le salut , fait connoître le péché originel , & établit une uniformité de croyance sur ce point dans toute l'Eglise , qui est à la portée des plus simples Fidéles. Voyez les articles Calvin , Luther & Zuingle.

Voyez la confirmation des preuves de ce Dogme à l'article de la *Transubstantiation*.

PRÉSENTATION. (la) En matiere Bénéficiaire , est la nomination que le Patron d'un Bénéfice fait d'une personne capable , à l'Evêque ou au Collateur pour en obtenir la provision.

PRÉSUMPTION EN MATIERE DE SALUT (la) est un péché opposé à celui du desespoir , & on le commet en présumant trop de la miséricorde de Dieu. On s'abuse par une espérance trompeuse , dit Saint Augustin , lorsqu'on dit : Dieu est bon , Dieu est miséricordieux : je veux vivre à ma mode , ne faire que ce qui me plaît & satisfaire pleinement tous mes desirs , pourquoi cela ? Parceque Dieu est miséricordieux , qu'il est bon & miséricordieux. Ceux qui tiennent ce langage sont en danger du côté de l'espérance , *spe isti periclitantur* : c'est aux présomptueux particulièrement que ces paroles de l'Ecriture sont adressées : *Ne tardes converti ad Dominum , neque differas de die in diem : subito enim veniet ira illius , & in tempore vindictæ disperdet te.* Aug. in Evang. Joan. Trac. 33. On tombe dans cette sorte de présomp-

tion. 1°. Lorsque dans ses besoins, soit spirituels, soit corporels, on n'a pas recours à Dieu par la prière, mais l'on espère de s'en tirer par sa seule industrie; enfin lorsqu'on ne s'appuie que sur des moyens humains, & qu'on néglige d'implorer le secours du Ciel. 2°. On pèche aussi par présomption, lorsqu'on s'expose dans quelque danger d'offenser Dieu; qu'on n'a pas soin d'éviter les occasions prochaines du péché; qu'on diffère de se convertir croyant qu'on sera toujours à tems de le faire quand on voudra. *Voyez* Tenter Dieu.

PRESSANCTIFIÉS. (Messes des) On appelle ainsi la Messe qui se célèbre dans l'Eglise Grecque & en Carêmes à trois heures après midi & sans consécration, en se servant d'Hosties déjà consacrées, & cela parceque les Grecs ne consacrent pas un jour de jeûne: ainsi ils ne consacrent en Carême, que le Dimanche & le Samedi, qu'ils ne jeûnent point: elle est dite des' Pressanctifiés, parceque l'Eucharistie qu'on offre en ces jours a été consacrée & sanctifiée le Dimanche & le Samedi, & dans la Messe qu'ils nomment parfaite.

PRET D'ARGENT *Voyez* Usure.

PRET SUR GAGES. Le Prêt que les Jurisconsultes appellent *mutuum* est un Contrat par lequel on prête quelque chose qui se consume par l'usage, comme le vin, l'huile, le froment, l'argent monoyé & autres choses semblables; de maniere que celui à qui on les a prêtées n'est pas obligé de rendre ce même vin, cette même huile, &c. mais une autre de même nature & de même qualité, parcequ'on ne peut prêter ces choses sans en transporter tout le domaine à celui à qui on les prête; car la nature de ces choses est inséparable de leur usage. Le simple prêt est un office de charité pour secourir le prochain.

Les Théologiens concluent de-là, 1°. que tout ce qu'on prend au-delà de la chose prêtée, soit argent, soit autre chose, est un trafic usuraire. 2°. Qu'on ne peut pas prêter sur gages avec la condition de pouvoir se servir de ces gages en attendant le paiement, parceque cet usage est une utilité ou commodité qui a une valeur & à laquelle on ne peut donner un prix, ainsi ce seroit une usure; mais on ne peut prêter sur gage:

1°. Lorsque

1°. Lorsque les choses engagées ne sont pas d'une plus grande valeur que la somme d'argent qui a été prêtée. 2°. Quand le Créancier ne met cette clause que pour engager le Débiteur à lui rendre son argent dans le tems convenu. 3°. Lorsque le Débiteur ne paie point dans le tems convenu, les choses engagées doivent être estimées par des Experts, qui jugent de leur valeur, & suivant leur estimation le Créancier se les fait adjuger par autorité de Justice, ou les fait vendre à son profit.

PRESTRISE. (l'Ordre de la) Est un Sacrement & une Cérémonie sacrée, qui donne le pouvoir de consacrer, d'offrir & dispenser le Corps & le Sang de N. S. J. C. de remettre les péchés, & de les retenir. Elle est un Sacrement : car elle en a les trois caractères. 1°. Elle est composée de signes extérieurs & de paroles, savoir l'imposition des mains, & les prières de l'Evêque qui fait l'Ordination. 2°. Elle est d'institution divine, car le texte de l'Ecriture prouve évidemment, que J. C. a consacré ce double pouvoir que les Prêtres reçoivent, l'un de consacrer son corps, par ces paroles *hoc facite in meam commemorationem* : Mat. 26. ce qui est la plus auguste & la plus éminente de leurs fonctions ; & l'autre de remettre & de retenir les péchés : *quorum remisistis peccata remittuntur eis, & quorum retinueritis retenta sunt*. Joan. 19. 3°. Ces paroles & les signes extérieurs produisent la grace sanctifiante, selon ces passages de Saint Paul : *Noli negligere gratiam quæ in te est, quæ data est tibi per Prophetiam cum impositione manuum Præbyterii*. 1. Tim. 4. C'est la Doctrine de l'Eglise, fondée sur le témoignage de l'Ecriture & de la Tradition, & des Conciles : le Concile de Trente dit expressément qu'il est de foi, que la Prêtrise est un Sacrement.

La MATIERE essentielle de l'Ordre de la Prêtrise est l'imposition des mains. On le prouve par l'Ecriture. *Noli negligere gratiam quæ est in te, quæ data est tibi per Prophetiam cum impositione manuum Præbyterii*. 1. Tim. 4. *Manus cito nemini imposueris* : dit le même Apôtre. *Admoneo te ut resuscites gratiam Dei, quæ est in te per impositionem manuum mearum*. Ibid. 2°. Par les Conciles, où il est parlé de l'Ordination, qui sont tous

mention de l'imposition des mains. Voyez le 4. Concile de Carth. Can. 3. Théodoret, Hist. Relig. c. 19. Les Constitutions Apostoliques, où il est souvent parlé de l'Ordination, n'y font mention que de l'imposition des mains. Les Peres Grecs & Latins, les Rituels & les Sacramentaires de l'un & de l'autre Rite, n'exigent que cette cérémonie, & ne font aucune mention de la Tradition des Instrumens; c'est-à-dire, du Calice & de la Patene, ni de l'Onction. Le Concile de Trente le décide en termes formels.

On fait trois sortes d'impositions des mains dans l'Ordination: mais celle qui est essentielle, est la seconde que l'Evêque fait avec l'Oraison qu'il prononce immédiatement après les Litanies, suivant qu'il est marqué dans le Pontifical. Mais quoique cette imposition des mains soit la seule essentielle à l'Ordination des Prêtres: il n'est pas permis d'omettre les deux autres, ni la Tradition du Calice & de la Patene, avec le pain & le vin, qu'on doit regarder comme la matiere intégrante de ce Sacrement, selon le langage des Théologiens.

La FORME essentielle de ce Sacrement, est l'Oraison que l'Evêque dit, lorsqu'il fait l'imposition des mains sur l'Ordinand, & qui se trouve jointe avec la matiere essentielle de ce Sacrement, savoir l'imposition des mains. Et à l'égard de ces paroles: *Accipe potestatem offerre sacrificium Deo, missasque celebrare, tam pro vivis quam pro defunctis in nomine Domini*, on doit les regarder comme concourant à la forme intégrante du Sacrement. Les autres fonctions sont marquées dans le Pontifical, & l'Evêque les explique à celui qui est ordonné Prêtre. *Sacerdotem, etenim oportet offerre, benedicere, præsse, prædicare & baptizare*. L'Esprit saint nous fait comprendre toute l'excellence & la sainteté de ces augustes fonctions. Le Prêtre en les exerçant le fait par l'autorité de J. C. en qualité de son Ministre & en sa personne. Ce n'est pas tant lui qui baptise, que J. C. *Hic est qui baptizat*, Jean. 1. 33. Quand il prêche, c'est J. C. qui parle par sa bouche: *Qui in me loquitur Christus*, 2. Cor. 13. Quand il absout quelqu'un de ses péchés, c'est J. C. qui les lui remet: *Filius ho-*

minis habet potestatem in terra dimittendi peccata. Math. 9. Saint Paul nous apprend que les Prêtres sont les Ministres de J. C. & les dispensateurs des Mysteres de Dieu : *Sic nos existimet homo tanquam ministros Christi, & dispensatores mysteriorum Dei.* 1. Cor. 4. qu'ils sont les Ambassadeurs de J. C. *Pro Christo ergo legatione fungimur.* 1. Cor. 5. Qu'ils sont les Coopérateurs de Dieu dans ce qui regarde le salut des Hommes ; *Dei enim sumus adiutores.* 1. Cor. 3. Saint Chrysostôme , parlant de la dignité des Prêtres , dit , qu'ils ont reçu un pouvoir qui n'a pas été communiqué aux Anges ni aux Archanges. L. 3. de *Sacerd.* Les autres Peres en donnent la même idée. Le Pontifical , à l'occasion de la fonction de consacrer , offrir & administrer le Corps & le Sang de J. C. exhorte les Prêtres à exprimer en eux-mêmes les Mysteres qu'ils célèbrent. *Imitami quod tractatis: quatenus mortis Dominicæ mysterium celebrantes, mortificare membra vestra à vitiis & concupiscentiis omnibus procuratis.*

Les dispositions nécessaires à l'Ordre de la Prêtrise , sont selon le Concile de Trente d'avoir été préalablement reconnu capable , par un examen , d'enseigner aux Peuples les choses nécessaires au salut , & d'administrer les Sacremens de l'Eglise. En général la science nécessaire aux Prêtres ou Ecclésiastiques , consiste dans la connoissance de l'Ecriture sainte & des Canons. *Voyez* sur cette matiere Saint Jérôme *Ep. ad Nepot.* S. Augustin *Ep. 21. ad Valer.* S. Greg. de *cura Past. part. 2. c. 11.* Le Catéchisme du Concile de Trente dit , qu'il faut qu'un Prêtre possède tellement la science de l'Ecriture qu'il puisse instruire les Fideles de la Foi Chrétienne , des Commandemens & de la Loi de Dieu. 2°. La connoissance des Canons a toujours été fort recommandée aux Ecclésiastiques. *Voyez* le quatrième Concile de Tolède , *Can. 24.* le premier de Macon , dans le sixième siècle , *Can. 6.* le quatrième de Milan sous Saint Charles. Et à l'égard de la science nécessaire aux Pasteurs ou aux Curés , *Voyez* sur ce sujet le Pastoral de Saint Gregoire , où il fait voir que l'art de conduire les Ames , est la science des sciences.

Il faut avoir vingt-cinq ans pour recevoir la Prêtrise ;

& les Etats de Blois , Article 1. se sont conformés à ce Décret du Concile. Ceux qui se font ordonner avant l'âge compétent , s'ils n'ont pas eu une dispense d'âge , sont suspens de droit sans qu'il soit nécessaire qu'il intervienne une Sentence : *Ipso jure suspensus , non suspendendus* disent les Canonistes : & s'ils exercent les fonctions de leur Ordre pendant que leur suspension dure , ils tombent par le seul fait dans l'irrégularité , & peuvent être privés de leurs Bénéfices s'ils en ont , & l'Evêque qui les a ordonnés est déclaré suspens de la Collation des Ordres. On ne doit point admettre à ce Sacrement les furieux & les fous , & autres privés de raison ; mais il faut croire , dit le Catéchisme du Concile Trente , que si on le leur conféroit , le caractère de ce Sacrement ne laisseroit pas d'être imprimé. de *Sacr. Ord.*

n. 57.

PREVENTION (la) En matiere Bénéficiale est le droit de prévenir quelqu'un dans la Collation d'un Bénéfice. Ainsi par le Concordat , le Pape s'est réservé le pouvoir de conférer par prévention les Bénéfices électifs & qui ne sont point à la nomination du Roi. Il a aussi lui seul la prévention sur l'Ordinaire dès le moment de la vacance. Mais les François ont le privilege , que les Provisions sont datées , non du jour que la Signature est expédiée , mais du jour qu'on a retenu date : c'est-à-dire , du jour que le Courier est arrivé à Rome. Or cette date est très importante , car quand même les Provisions du Pape & de l'Ordinaire seroient du même jour , on donneroit la préférence à celle de l'Ordinaire.

PRIERE (la) Est une élévation de l'Ame vers Dieu pour lui demander quelque chose qu'elle désire. L'excellence de la Priere consiste , en ce que par la Priere , l'Homme parle & s'entretient avec Dieu , lui communique ses pensées & ses desirs. L'Ecriture sainte la compare à un encens d'agréable odeur , & représente les Anges occupés à la présenter à Dieu. *Ascendit fumus inferorum de Oracionibus Sanctorum de manu Angeli coram Deo.* Apoc. 8. C'est par elle que l'Homme reconnoît la souveraine puissance de son Créateur , qu'il adore ses perfections infinies , qu'il lui rend grâces de ses bienfaits , qu'il lui fait connoître ses besoins , qu'il lui demande

les secours qui lui sont nécessaires , qu'il désarme la colere , qu'il fléchit sa miséricorde. La Priere est non-seulement utile , elle est même nécessaire , parceque Dieu y a attaché beaucoup de graces qu'on ne peut obtenir que par ce moyen. On accomplit le précepte de la Priere que J. C. nous a fait : *Oportet semper orare & numquam deficere* , en priant autant qu'on le peut , en faisant toutes nos actions dans la vue de plaire à Dieu : agir pour Dieu , c'est le prier ; & par conséquent étudier , ou travailler , en Chrétien , aux exercices de son état , c'est prier & remplir le précepte de la Priere.

La Priere doit être accompagnée d'humilité , de confiance , de persévérance & de ferveur ; elle doit être faite au nom de J. C. car nous ne pouvons obtenir de Dieu aucune grace que par J. C. & en vertu de ses mérites.

Les choses qu'on doit demander à Dieu , sont 1^o. notre salut & les graces qui nous y conduisent , les autres demandes doivent être subordonnées à celle là.

PRIMATS. Nom donné aux Evêques grands Métropolitains , c'est-à-dire , qui avoient sous leur Jurisdiction plusieurs moindres Métropolitains & plusieurs Provinces , dont l'assemblée s'appelloit Diocèse. Tels étoient les Evêques d'Ephese , d'Heracée , de Cesarée en Palestine , & de Ravenne , qu'on appelloit Exarques.

PRIMES. Est la premiere des Heures Canoniales & qui se dit après Laudes.

PRINCIPAUTÉS (les) Sont la troisième Hiérarchie des Anges.

PRISCILLIANISTES. Hérétiques disciples de Priscilien , natif de Sarragosse en Espagne. Leurs erreurs étoient un mélange de celles de Gnostiques , des Manichéens & des Sabelliens : ils avoient grand soin de se cacher ; ils enseignoient qu'il étoit permis de mentir & de se parjurer. Supplice Severe parle fort de ces Hérétiques. C'est à leur occasion que Saint Augustin a écrit ses Livres contre le mensonge. Ils furent condamnés dans les Conciles de Sarragosse , de l'an 380 , de Tolède , de l'an 400 , & dans d'autres Conciles d'Espagne.

PROBABILITÉ , ou **OPINION PROBABLE.** C'est une opinion qui est fondée sur quelque raison apparente ,

soit que l'esprit l'embrasse comme vraie , soit qu'il la rejette comme fausse. 1^o. Une opinion probable ne peut pas exempter de péché , lorsqu'il s'agit du droit naturel , & que cette opinion est fausse , car l'ignorance du droit naturel ne peut jamais exempter de péché ceux qui le violent , parceque cette ignorance n'excuse jamais. On le prouve en ce que l'Ecriture condamne tous les violemens de la Loi de Dieu , sans admettre jamais l'excuse d'ignorance. *Quicumque* , dit l'Apôtre , *Sine lege peccaverunt , sine lege peribunt*. Rom. 2. Elle condamne tous les dérèglemens des Payens , quoiqu'il y en eût beaucoup où ils tomboient par ignorance , comme l'idolâtrie & la fornication. *Ea tempora quidem hujus ignorantie despiciens Deus , nunc annuntiat hominibus ut omnes ubique poenitentiam agant*. Act. 17. & *nunc , fratres , scio quia per ignorantiam fecistis poenitemini igitur & convertimini ; ut deleantur peccata vestra*. Act. 3. *Delicta juventutis & ignorantias meas ne memineris*. Pl. 14. *Qui autem (servus) non cognovit (voluntatem Domini sui) & facit digna plagis , vapulabit paucis*. Luc 12. Voyez S. August. Ep. 105. à Sixt. S. Thom. Quodlibet. 8. qu. 2. ar. 13.

2^o. Une opinion probable qui n'est contraire qu'au droit positif humain peut être suivie sans péché , parceque les choses qui ne sont pas défendues par le Droit naturel & divin ne sont pas mauvaises de leur nature ni contraires à la vérité & à la justice , mais elles sont indifférentes par elles-mêmes. 2^o. Parcequ'une action , contraire à la loi positive & que l'on ignore sans sa faute , n'est pas injuste , & qu'ainsi Dieu ne la peut condamner. Cette Doctrine est autorisée par l'Ecriture : *Si non venissem* , dit Jesus-Christ , *& locutus fuisset eis , peccatum non haberent , nunc autem excusationem non habent de peccato suo*. Joan. 15. Il en est de même de l'ignorance des faits & des circonstances , car elle excuse de péché lorsqu'on n'est point obligé de s'en informer. 3^o. Entre une opinion moins probable & moins sûre , & une opinion plus probable & plus sûre , c'est-à-dire , celle qu'on peut suivre certainement sans péché , on doit suivre cette dernière , suivant cette règle du Droit canonique : *In dubiis tutior pars eligenda*. Car on ne peut

pas suivre en conscience une opinion probable , lorsqu'elle est moins sûre , parceque ce seroit suivre une opinion plus qu'incertaine , & par conséquent douteuse , c'est-à-dire , dans le tems qu'on se doute qu'elle est mauvaise , & on agiroit ainsi contre les lumieres de sa conscience. Au reste le mot de sûreté en matiere d'opinion probable , est la sûreté que la chose dont il s'agit , est permise.

On appelle sûre , l'opinion qui autorise ce qui est certainement licite , quand même elle auroit des suites dangereuses : par exemple , quoique le celibat soit pour bien des gens plus sûr , pour le salut , que le Mariage , & la vie de la retraite , que celle du Monde , il n'est pas moins sûr que le mariage est permis autant que la virginité , puisque l'un & l'autre état est autorisé formellement par l'Evangile , & qu'ainsi tous les deux partis sont sûrs. Ainsi on peut suivre ce qui est certain d'une certitude morale , quoique le contraire paroisse plus sûr : par exemple , s'il est question d'un contrat condamné par quelques Théologiens , mais autorisé par les plus habiles & par la raison , on peut dire qu'il est moralement certain que ce contrat est légitime , quoiqu'il parût plus sûr de ne s'en pas servir à cause de ce peu de Théologiens qui le condamnent ; néanmoins s'il y a de bonnes raisons qui portent à s'en servir , on ne doit pas se priver de cette liberté , & on peut faire licitement ce contrat , parcequ'il n'est pas toujours sûr de s'astreindre à cette regle , en ce qu'elle reduiroit la vie chrétienne à une trop grande gêne , & mettroit souvent hors d'état de faire aucune bonne œuvre , parce que l'on se trouveroit arrêté dans toutes les affaires de société par quelque raison de scrupule.

PROCÈS. Les Chrétiens peuvent en conscience intenter des Procès , & plaider contre ceux qui leur font injustice : & cela n'est pas contraire à la Loi de Dieu. Car la Loi de Dieu & la droite raison veulent qu'il y ait des Juges dans les Royaumes & dans les Républiques , pour arrêter l'injustice de ceux qui oppriment les pauvres & les foibles , & faire regner la justice parmi les Hommes. Car si les Procès n'étoient pas permis , les méchans dépouilleroient les bons ; ce qui donneroit lieu aux larcins , aux violences , & au renversement de tout ordre. Ce

précepte de J. C. & *ei qui vult tecum iudicio contendere & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium*, ne sauroit être entendu pour tous les cas, quoiqu'il soit vrai dans la préparation du cœur, & lorsqu'on ne peut plaider sans blesser la charité qu'on doit au Prochain, comme de s'emporter dans la colere ou dans l'inimitié.

Mais il n'est pas permis de plaider quand le motif pour lequel on entre en procès est vicieux, comme un motif de cupidité, de vengeance, ou autre. 1^o. Lorsqu'on se sert des moyens injustes & illicites pour gagner son procès, comme de se servir de faux actes, de séduire les Juges par argent ou autrement, ou quand le procès doit infailliblement causer quelque scandale. Les Chrétiens qui sont obligés de mener une vie plus parfaite, comme les Evêques, les Clercs, les Moines, doivent autant qu'il est possible, éviter les procès. C'est la remarque de Saint Thomas, à l'occasion de ce que Saint Paul blâme les Corinthiens d'avoir des procès : *Omnino delictum est in vobis, quod iudicia habetis inter vos*. 1. Cor. 6.

PROCESSIONS DIVINES. On entend par le terme de Procession, une émanation de quelque chose qui tire sa source d'une autre. Le principe des Processions dont il s'agit ici est ce qui constitue l'être des Personnes divines.

Il y a en Dieu une Procession que les Théologiens appellent *Transiens*, comme celle par laquelle Dieu a opéré hors de lui-même, en tirant les Créatures du néant, & une Procession qu'ils appellent *Immanens*. Par celle-ci, une Personne divine émane d'une autre, elle en tire son origine, comme J. C. le fait entendre par ces paroles : *Ego ex Deo processi & veni*. Joan. 8. *Spiritus qui à Patre procedit*. ibid. 16. La Procession immanente est de deux sortes : l'active, qui est un acte par lequel une Personne est le principe d'une autre ; & la passive, qui est celle par laquelle cette Personne est produite.

Il y a deux Processions actives dans les personnes divines : ce sont la connoissance & l'amour ; car par ces deux actes la Nature divine est communiquée aux Personnes qui procedent : savoir au Verbe par la connoissance, & au Saint-Esprit par l'amour. Il y a pareillement deux Processions passives, l'une propre au Fils, & l'autre

au-Saint-Esprit, & il n'y a que ces deux Personnes divines qui procedent, parceque le Pere, qui est la premiere, étant la source même de la Divinité, ne reconnoît point de principe.

La Procession par laquelle le Verbe émane du Pere s'appelle Génération : *Generationem ejus quis enarrabit. Isai. 53. Genitum, non factum* : parceque cette Procession a pour terme la filiation. *Filius meus es tu, ego hodie genui te. Ps. 2.* C'est-à-dire, que la Nature divine est communiquée au Verbe par la connoissance que le Pere a de lui-même. Car la connoissance produit une action, qui est de former l'Image de l'objet connu. Or le Pere, en se connoissant parfaitement lui-même, forme en même-tems une Image très-parfaite de lui-même, Image qui lui est consubstantielle : cette Image s'appelle le Verbe, & ce Verbe s'appelle Fils, ou *dicitur Filius*, parcequ'il reçoit, par cette production que le Pere fait de son Verbe, une nature semblable à la nature du principe, de qui il tient la sienne : De-là, cette Procession du Fils est nommée Génération, parcequ'il procede de l'entendement, c'est-à-dire, de cette connoissance que le Pere a de lui-même, & que ce qui procede de l'entendement est formellement semblable à l'objet. Voilà pourquoi il est dit engendré, comme ayant une nature formellement semblable à celle de son Pere. C'est pour cela aussi qu'il est appelé la Parole, le Verbe, la Sagesse du Pere.

PROCESSION DU SAINT-ESPRIT (la) ne s'appelle pas Génération, mais elle s'appelle simplement Procession, en prenant ce terme spécifiquement & non génériquement ; parcequ'elle procede du Pere & du Fils, par un acte de la volonté. Car le Pere & le Fils, s'aimant comme bonté infinie, produisent par cet acte de leur volonté, le S. Esprit, qui à cause de cela est appelé amour, dilection, esprit : *Quia spiratur à Patre & Filio* : voilà pourquoi il n'est pas dit Fils, ou Engendré ; car le propre de la volonté n'est pas de rendre formellement semblable à l'objet.

Saint Anselme a fait un excellent Traité sur cette matiere. Il pose pour principe qu'entre les Personnes Divines, celle qui ne procede pas d'une autre, en est le

principe. Ainsi, le Pere est le principe du Fils & du Saint Esprit, parcequ'il ne procede ni de l'un ni de l'autre, & par conséquent le Saint-Esprit procede du Fils, puisque le Fils ne procede pas du Saint-Esprit. 1°. On prouve que le Saint-Esprit procede du Fils, par ces paroles de l'Evangile : *Paracletus autem Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo. Joan. 14. 26. Cum autem venerit Paracletus, quem ego mittam vobis à Patre. 15. 26.* Car on voit par ces paroles, que le Saint Esprit est envoyé tout ensemble par le Pere & par le Fils, & par conséquent qu'il est autant de l'un que de l'autre. En effet, J. C. dit ensuite, *Non enim loquetur à semetipso. 16. 13. De meo accipiet, & annuntiabit vobis. ib. 7. 14.* Et il ne s'ensuit pas de-là que le Pere & le Fils soient deux principes, mais ils sont un seul & même principe du Saint-Esprit, parcequ'il ne procede pas d'eux, en tant qu'ils sont deux personnes, mais en tant qu'ils sont le même Dieu. *Tr. de S. Anselme sur la Procession du Saint-Esprit.*

A l'égard de l'addition **FILIOQUE**, elle a été faite. 1°. Dans le premier Concile de Toledé en Espagne, l'an 400. & elle fut adoptée par tous les Peres du Concile. 2°. Dans plusieurs autres Conciles particuliers tenus avant celui de Florence. Mais comme cette addition, qui avoit commencé de paroître en Espagne, passa en France, & successivement dans toutes les Eglises d'Occident, elle servit en partie de prétexte à Photius, Patriarche de Constantinople, pour exciter le Schisme qu'il méditoit, & diviser l'Eglise Grecque de l'Eglise Latine. Les Grecs nous ont objecté qu'un Concile n'avoit pas droit de faire des additions aux définitions d'un Concile précédent, & que comme le premier Concile de Constantinople avoit simplement dit, que le Saint-Esprit procede du Pere, il n'étoit pas permis à un autre Concile d'ajouter que le Saint-Esprit procédoit également du Fils. Mais on leur a répondu que, l'addition ne changeant nullement l'essence des choses, mais étant simplement expositive, c'est-à-dire, expliquant plus clairement & en plus de paroles ce qui, étant dit trop brièvement, pouvoit donner lieu à des disputes, le Concile a pu très-légitimement faire cette addition. C'est

ainsi que le premier Concile de Nicée , contre les Ariens , ajouta au Symbole le terme de *Consubstantiel au Pere* , pour montrer que le Verbe étoit Dieu & avoit la même nature que son Pere. D'où il résulte que le Concile de Florence a pu légitimement ordonner que la particule *Filioque* seroit ajoutée au Symbole de Constantinople , pour prouver la Procession du Saint-Esprit.

Cette addition , dit S. Anselme , faite par les Latins , au Symbole , étoit nécessaire à cause de quelques personnes moins éclairées , qui ne s'apercevoient pas que , de tout ce que l'Eglise croit , il s'ensuit que le Saint-Esprit procede du Fils. Ainsi , cette addition a été faite afin qu'ils ne fissent pas difficulté de le croire : & on voit combien elle étoit nécessaire , puisqu'il y a des gens qui nient cette vérité , à cause qu'elle n'est pas exprimée dans le Symbole. Ainsi l'Eglise a déclaré hardiment ce qu'elle savoit qu'on devoit croire ; voyant que la nécessité & obligeoit & qu'aucune raison ne l'empêchoit : car nous savons que ceux qui ont composé le Symbole , n'ont pas prétendu y renfermer tout ce que nous devons croire : il n'y est point dit , par exemple , que Notre-Seigneur est descendu aux Enfers.

Si les Grecs , continue S. Anselme , disent qu'on n'a pas dû altérer en aucune maniere un Symbole prescrit par une si grande autorité , nous ne prétendons point l'avoir altéré : puisque nous n'y avons rien ajouté de contraire à ce qu'il contient ; & quoique nous puissions soutenir que cette addition n'est point une altération , si quelqu'un toutefois s'opiniâtre à le prétendre , nous répondons que nous avons fait un nouveau Symbole ; car nous gardons en son entier , & respectons comme eux , le premier traduit fidelement du Grec , mais nous l'avons composé en Latin , avec l'addition , parceque nous employons ce Symbole plus ordinairement devant le Peuple. Si on objecte pourquoi nous ne l'avons pas fait du consentement de l'Eglise Grecque : nous répondons qu'il nous est trop difficile d'assembler leurs Evêques , pour les consulter sur ce sujet , & qu'il n'étoit pas nécessaire de mettre en question ce dont nous ne doutions point : car on ne peut douter que le Saint-Esprit ne procede du Fils , puisque cette vérité est démontrée par une consé-

quence nécessaire des autres vérités que les Grecs croient comme nous, touchant le Mystere de la Sainte Trinité, & que de leur opinion suivent des erreurs qui détruisent ces vérités. *Apud Anselm. 111. Ep. 160. an. 1101.*

Enfin cette Procession s'appelle de ce nom, disent les Théologiens, parcequ'on n'a pas d'autres termes pour l'exprimer. C'est ce qui fait que S. Augustin s'écrie avec bien de raison : *Generationem illam quis enarrabit ? Processionem hanc quis enarrabit ?* 1. 3. contr. Man. c. 14. Voyez Trinité. Voyez Verbe.

PROCHAIN. Amour du Prochain. Voyez Amour.

PROFESSION RELIGIEUSE. Cas où elle n'est pas un empêchement dirimant du Mariage. Voyez Vœu.

PROMESSE DU BAPTEME Voyez Baptême.

PROMESSES DE JESUS-CHRIST à son Eglise. 1°. J. C. a promis à son Eglise qu'elle seroit toujours animée par le S. Esprit : 2°. Qu'il l'assisteroit jusqu'à la consommation des siècles, pour l'empêcher de tomber dans l'erreur. On le prouve par les propres paroles de Jesus-Christ : *Ego rogabo Patrem, & alium Paraclitum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum ; Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere, quia nec videt eum, nec scit eum : Vos autem cognoscetis eum, quia apud vos manebit & in vobis erit.... docebit vos omnem veritatem.* Joan. 14. 16. & 17. 16. 13. Jesus-Christ promet donc à son Eglise l'esprit de vérité, pour demeurer avec elle éternellement. 3°. Il dit ailleurs, s'adressant à S. Pierre : *Tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* Math. 16. 18. Jesus-Christ, près de monter au Ciel, dit à ses Apôtres ces paroles : *Data est mihi omnis potestas in cælo & in terra. Euntes ergo docete omnes gentes, baptisantes eos, in nomine Patris & Filii & Spiritus sancti.... Et ecce ergo vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* 28. 19.

Or dans ces paroles on voit 1°. que l'Eglise doit toujours subsister, & que tous les efforts du Démon, qui sont marqués par les portes de l'Enfer, ne sauroient la renverser, ni la faire tomber dans l'erreur. 2°. Que Jesus-Christ fait envisager à ses Apôtres, comme un effet de sa Toute-puissance, la protection qu'il doit donner à son

Eglise, jusqu'à la consommation des siècles : il doit tous les jours être avec elle, & ne jamais l'abandonner. Ainsi cette promesse ne regarde par les seuls Apôtres, mais aussi leurs Successeurs dans le ministère; jusqu'à la fin des siècles : ce qui prouve que jusqu'à la fin des siècles, il y aura une Eglise qui instruira, qui baptisera, qui subsistera, qui sera assistée par J. C. selon ses promesses. *Voyez Eglise.*

Par ces promesses, dit M. Bossuet, Jesus-Christ a promis à son Eglise l'Universalité des lieux & des tems : l'Evangile sera annoncé par tout l'Univers, & dans tous les siècles : l'Eglise se perpétuera : par-tout elle sera visible, parcequ'elle sera visiblement composée de ceux qui sont faits pour la recevoir. Le Sacerdoce donnera les Sacramens : les Fideles les recevront. Cette Eglise sera immuable, incorruptible : un même gouvernement subsistera jusqu'à la fin : la succession des Pasteurs y sera permanente & sans interruption : le point fixe de l'unité sera évident : mêmes Pasteurs, même foi, mêmes Sacramens. C'est à ces marques qu'on reconnoitra les Enfans de l'Eglise, & qu'on distinguera ceux qui s'en séparent : l'Hérétique sera forcé de se condamner lui-même, parceque sans beaucoup d'efforts il est aisé de remonter à la source de toutes les Sectes, de montrer & de nommer le premier Novateur. *Seconde instruction sur les promesses faites à l'Eglise.*

PROMOTEUR (le) est un Ecclésiastique nommé par l'Evêque, pour être la partie publique dans le Tribunal contentieux, c'est lui qui fait informer d'office contre les Ecclésiastiques qui sont en faute, & pour faire maintenir la discipline.

PROPHÉTIES (les) sont une des parties les plus importantes des Saintes Ecritures; & elles établissent la vérité de la révélation : car 1°. La Prophétie n'appartient qu'à Dieu; il est le seul Roi de tous les tems : il n'y a point pour lui de passé ni d'avenir : tout est présent à son éternité; c'est pourquoi il a choisi lui-même la prédiction des choses futures comme le caractère de la Divinité. C'est dans la révélation faite à la Nation Juive, que les Prophéties sont annoncées.

On y voit, que pendant la plus grande partie du tems

Dieu se fit connoître à son Peuple , par des preuves sensibles de sa puissance , il suscita une foule d'Hommes inspirés de son esprit , qui ne parloient pas en doutant , en hésitant , en conjecturant , mais qui , d'un ton affirmatif , déclaroient hautement & en-public , que tels & tels événemens arriveroient certainement dans le tems , dans le lieu , & avec toutes les circonstances qu'ils marquoient. On les voyoit au milieu de la paix & de l'abondance prédire une affreuse disette , annoncer que Jérusalem , réduite à la dernière extrémité par Sennacherib , Roi des Assyriens , ne seroit point prise par ce Roi impie ; prédire la destruction totale des dix Tribus : la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor ; la captivité du Peuple Juif , à Babylone , & son retour après un laps de soixante dix ans ; annoncer la venue du Messie , le tems & le lieu de sa naissance , les principales actions de sa vie , les circonstances de sa mort & de sa résurrection ; l'établissement de l'Eglise , &c. Or de telles prédictions sont une preuve bien évidente que les Prophètes étoient inspirés de Dieu : car les Hommes ne sont point Prophètes par les voies naturelles ; & comme la nature ne leur est point soumise pour faire des miracles , l'avenir ne leur est point ouvert , pour en faire une histoire par avance.

2^o. Ces Prophéties sont certaines & véritables , c'est-à-dire , qu'elles ont été faites avant l'événement des choses qu'elles annonçoient : & on ne peut pas soupçonner qu'elles aient été écrites après coup. On le prouve par des raisons très-solides : 1^o. Elles ont été traduites en Grec , long-tems avant la venue du Messie , & ainsi elles ont été répandues dans le monde , où la Langue grecque étoit en usage , sur-tout dans les Etats les plus étendus & les plus policés. 2^o. Elles étoient regardées par les Juifs comme des Prophéties , bien avant la naissance de J. C. car on doit remarquer que les Saintes Ecritures étoient communes aux Juifs & aux Samaritains : or il est certain que les Samaritains étoient séparés des Juifs avant la captivité de Babylone , d'où il suit que les Saintes Ecritures étoient plus anciennes que la division des dix Tribus , arrivée sous le regne de Jeroboam , qui succéda à Salomon. 3^o. Il seroit absurde

de penser qu'ils aient supposé des titres qui fournissent aux Chrétiens des armes contre eux, & d'un autre côté il est aussi absurde de croire que les Chrétiens y eussent fait quelque changement; car les Juifs, attachés comme ils étoient à leurs Livres, n'auroient pas souffert qu'on leur alleguât, comme texte de leurs Prophéties, des passages supposés, sans se récrier contre la fausseté.

4°. Les quatre grands Prophètes, savoir, Isaïe, Jérémie, Ezechiel, Daniel, dont les Ecrits sont beaucoup plus étendus que ceux des petits Prophètes, ont prédit des choses qui sont arrivées pendant leur vie, comme quand Isaïe prédit à Achaz, Roi de Juda, que le Roi de Syrie & le Roi d'Israël assiégeroient inutilement la ville de Jérusalem, &c. Or il est sensible que la vérité de cette première sorte de Prophétie donnoit une pleine confiance en l'accomplissement de celles qui étoient faites immédiatement après. C'est pourquoi il faut ou contester toutes leurs prédictions, ou les accorder toutes; or dès qu'on les croit véritables, il n'est plus permis de douter qu'elles n'aient une autorité Divine, puisqu'elles ne peuvent être certaines sans être divinement inspirées.

5°. Les Juifs les ont reçus de siècle en siècle par une Tradition non interrompue: ils les ont toujours révérees comme divines: car les Prophètes après avoir publié leurs Prophéties par écrit, en déposoient les originaux dans le Temple, pour servir de monument à la postérité. C'est de leurs mains que les Chrétiens les ont reçues depuis l'établissement de l'Eglise. Voilà pourquoi S. Augustin assure que lorsqu'on faisoit voir aux Payens dans les Ecrits de Moïse, de David, & des Prophètes, tout ce qui étoit arrivé à J. C. & la ruine des Idoles, laquelle ils voyoient de leurs propres yeux, ils avouoient que ces Prophéties étoient claires, & ils n'avoient d'autre moyen pour éluder les conséquences qu'on en tiroit, que de dire qu'ils les croyoient fausses, comme ayant été faites après la venue de J. C. Mais les Chrétiens, pour répondre à cette objection, exhortoient les Payens d'interroger les Juifs sur l'authenticité de ces mêmes Prophéties: alors les Juifs, interrogés par ceux des Payens qui cherchoient sincèrement la vérité, leur déclaroient que

Moïse avoit été un Homme envoyé de Dieu , pour être leur Législateur , qu'il avoit vécu 1500. ans avant Jesus-Christ , & ils attestoient la vérité de leurs Ecritures par le soin extrême qu'ils avoient toujours eu de les conserver pures & entieres. De cette maniere les Payens demeuroient convaincus de la certitude de notre foi , à laquelle ils voyoient que les Juifs , tout ennemis qu'ils étoient de Jesus-Christ , rendoient un témoignage que la vérité seule pouvoit tirer de leur bouche. Cette preuve prise des Prophéties leur paroissoit ainsi entièrement invincible , puisque les Prophéties étoient très-claires selon les Payens , & très-certaines selon les Juifs. *Voyez S. Aug. de civit. Dei. l. 18. c. 46.*

PROPHÉTIES DU MESSIE , OU DE LA VENUE DE JESUS-CHRIST , & celles des principales actions de sa vie. Il y en a quatre célèbres. La premiere est celle de JACOB. Ce Patriarche étant près de sa fin , assembla ses Enfans & leur donna à chacun d'eux une bénédiction particuliere , leur prédisant ce qui devoit leur arriver dans la suite des tems. Or il fit cette prédiction remarquable à Juda son quatrieme Fils , en ces termes : *Non auferetur sceptrum de Juda , & dux de femore ejus , donec veniat qui mittendus est , & ipse erit expectatio Gentium.* Gen. 49.

Dans cette Prophétie , Jacob assure deux choses. La premiere , que tant que la Tribu de Juda subsistera , elle aura la prééminence & l'autorité sur les autres Tribus. La seconde , qu'elle subsistera , & qu'elle formera un corps de Republique , gouverné par ses Loix & conduit par ses Magistrats , jusqu'à ce que le Messie soit venu. Or il est sensible par cette Prophétie que le Messie est venu. Car à commencer au regne d'Herode , pendant lequel J. C. est venu au monde , les Juifs n'ont plus de Roi , ni de Chef souverain de leur Nation : ils furent même chassés de la Judée quelques années après , & l'autorité de la Tribu fut annéantie. Les Juifs le reconnoissent eux-mêmes , car il est rapporté dans l'Histoire de la Passion de J. C. qu'ils disoient , qu'ils n'avoient point d'autre Roi que Cesar.

Quant à ce qu'on objecte , que la Tribu de Juda paroît avoir perdu le Sceptre pendant la captivité de Babilone ,
on

On répond qu'il n'est pas nécessaire de resserrer le terme de Sceptre dans ce qu'on appelle Royauté, & qu'il faut lui donner un sens plus étendu; c'est-à-dire que ce terme signifie une prééminence accompagnée d'autorité; & en lui donnant cette explication naturelle, la Prophétie est évidente. Car la tribu de Juda conserva toujours le premier rang dans la Nation Juive. Elle est toujours nommée la première dans les Saintes Ecritures, quand il s'agit de quelque honneur. L'autorité royale lui fut accordée dans la personne de David & de ses Descendants: elle se maintint dans la captivité: elle avoit un de ses Rois avec elle; c'étoit Joachim, autrement Jechonias. Evilmerodac, successeur de Nabuchodonosor, le tira de prison & le fit manger à sa table.

On doit même remarquer que les Juifs pendant la captivité avoient l'autorité de vie & de mort sur ceux de leur Nation, comme il paroît par l'Histoire de Susanne. Cette même Tribu revint en corps sous la conduite de Zorobabel, & devint plus illustre que jamais; puisqu'elle eut l'autorité dominante dans le corps de la République des Juifs, qui prit cette forme après la captivité: elle communiqua son nom aux autres Tribus qui ne furent plus connues que sous le nom des Juifs, & elle le conserva jusqu'au regne d'Herode. Car lorsqu'il y eut des Gouverneurs pris de la Tribu de Levi, comme les Asmonéens, ce fut par les suffrages & par le consentement de la Tribu de Juda qu'ils tinrent leur autorité qui étoit à tems, & il y avoit toujours un grand Conseil composé des anciens de Juda qui gouvernoient le Peuple.

La seconde est celle du Prophète DANIEL. Dans le tems que ce prophète avoit l'esprit occupé de la fin de la captivité de Babylone, & qu'il achevoit sa priere, un Ange le toucha & lui parla ainsi. *Daniel, nunc egressus sum ut docerem te, & intelligeres. Ab Exordio precum tuarum egressus est sermo. Ego autem veni ut indicarem tibi, quia vir desideriorum es: tu ergo animadverte sermonem & intellige visionem. Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super Populum tuum, & super Urbem sanctam tuam, ut consummetur prævaricatio, & finem accipiat peccatum, & deleatur iniquitas, & adducatur justitiæ sempiterna, & impleatur visio & Prophetia, &*

ungatur Sanctus Sanctorum. Scito ergo & animadvertite : ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem, usque ad Christum ducem, hebdomades septem & hebdomades sexaginta duæ erunt : & rursus ædificabitur platea & muri in angustia temporum. Et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus : & non erit populus qui eum negaturus est. Et Civitatem & Sanctuarium dissipabit populus cum Duce venturo, & finis ejus vastitas, & post finem belli statuta desolatio. Confirmabit autem pactum multis hebdomada una, & in dimidio hebdomadis deficiet hostia & sacrificium : & erit in Templo abominatio desolationis : & usque ad consummationem & finem perseverabit desolatio. Dan. 9.

Il est évident que cette Prophétie ne peut s'entendre que du Messie. 1^a. On ne peut douter que les semaines dont parle Daniel ne soient des semaines d'années, & non des semaines de jours ou de mois. Cette maniere de compter par semaine d'année étoit ordinaire chez les Juifs : car ils observoient la septieme année qui terminoit la semaine d'année, avec le même repos religieux que le septieme jour de la semaine ordinaire. *Levit. 23. 15. & 25. 8.* Ainsi une semaine d'années étant de sept ans, soixante-neuf semaines de cette sorte font quatre cent quatre-vingt-trois ans. Or en commençant à compter ces soixante-neuf semaines depuis l'Edit donné par *Artaxerxès-Longimanus* de rebâtir Jerusalem, qui étoit alors dans la vingtieme année de son regne, jusqu'au tems où le Messie devoit paroître, on trouve quatre cent quatre-vingt-trois ans, qui font précisément l'espace de soixante-neuf semaines d'années.

2^a. Selon les termes de la Prophétie, après les soixante-neuf semaines un Prince devoit détruire la Ville & le Sanctuaire : & c'est ce que fit effectivement Titus, Fils de l'Empereur Vespasien, en ruinant Jerusalem & le Temple long-tems après ce terme : ainsi ces soixante-neuf semaines étoient alors plus que révolues.

3^a. Le Christ devoit être mis à mort après ce même espace de tems, & la mort de J. C. est arrivée au-delà de ce terme. Le Prophète lui-même le fait entendre ainsi dans la dernière partie de la Prophétie, en disant que dans le milieu de la semaine le Christ confirmeroit son

alliance avec plusieurs, & que l'Hostie & le sacrifice cesseroient, ce qu'on doit entendre nécessairement de la soixante-dixieme semaine, puisque depuis l'Edit d'Artaxerxès jusqu'au tems de la mission de J. C. il s'étoit passé quatre cent quatre-vingt-trois ans. Les paroles de l'Ange à Daniel le font entendre clairement, lorsqu'il dit, que le tems de soixante-dix semaines a été abrégé; & à l'égard de la cessation de l'hostie & des sacrifices, il est visible qu'ils ont cessé par la mort de J. C. arrivée dans le milieu de la soixante-dixieme semaine, c'est-à-dire, trois ans & demi après le terme des soixante-neuf écoulé, car ce terme fait la moitié d'une semaine d'année. Or ce calcul s'accorde parfaitement, & avec ce que le Prophète avoit dit, qu'il y auroit sept semaines & soixante-deux semaines jusqu'au tems où devoit paroître le Christ, c'est-à-dire, commencer sa mission, & avec le tems de la mort de J. C. arrivée trois ans & demie après, car cet espace de tems est le même que celui de son ministère.

4°. Pour dernière preuve de l'accomplissement de cette prophétie, par rapport à Jesus-Christ on doit remarquer, que c'est après avoir annoncé la mort du Christ, que le Prophète dit, que la Ville & le Sanctuaire seroient détruits. Ainsi ce dernier fait étant avoué de tout le monde & ne pouvant être contesté, il s'ensuit que le Christ est venu, & par conséquent que la Prophétie est véritable dans toutes ses parties.

La troisième prophétie est celle du Prophète AGGÉE. Voici ce qui y donna lieu. Les Juifs après leur retour de la captivité de Babylonne, ayant jeté les fondemens du second Temple, par la permission de Cyrus, Roi de Perse, cet Ouvrage fut interrompu pendant l'espace d'environ seize ans; mais il fut repris sous le regne de Darius, Fils d'Hystaspe, troisième Successeur de Cyrus, & il fut achevé au bout de quatre ans. Ce second Temple, il est vrai, n'étoit pas à beaucoup près aussi magnifique que le premier, à le regarder par la beauté extérieure. Ainsi plusieurs des Juifs, dont le grand âge leur permettoit de se rappeler la beauté de l'ancien Temple, où David & Salomon avoient employé des richesses immenses, étoient affligés de ce que ce dernier lui étoit

si inférieur : ce fut dans ce tems-là que Dieu ordonna au Prophète Aggée de leur parler en ces termes : *Hæc dicit Dominus exercituum : adhuc unum modicum est , & ego commovebo cælum & terram & mare & aridam , & movebo omnes gentes : Et veniet desideratus cunctis gentibus , & implebo domum istam gloriâ , dicit Dominus exercituum. Agg. 2.*

Il est sensible que ce Desiré des Nations, dont parle ce Prophète, n'est autre que le Messie, & que c'est à cause de l'avantage que devoit avoir ce second Temple, d'être sanctifié par la présence corporelle de J. C. que sa gloire devoit surpasser celle du premier ; car si le Messie n'avoit point honoré de sa présence ce second Temple, en quoi auroit-il été comparable au premier, & en quoi auroit-il eu sur lui aucun avantage ? Il est vrai que ces paroles, *adhuc unum modicum est*, marquent un intervalle court ; mais quoique J. C. ne soit venu sur la terre qu'environ 500 ans après cette Prophétie, on doit dire que cet espace de tems est peu de chose, par rapport au Messie, qui fut attendu plus de 4000 ans. D'ailleurs cette qualité de Desiré des Nations, ne peut s'entendre que de lui, puisque par lui toutes les Nations ont été appellées à la connoissance du vrai Dieu, comme tant de Prophètes l'avoient prédit.

La quatrième est celle du Prophète MALACHIE, & qui est conçue en ces termes : *Ecce ego mitto Angelum meum , qui præparabit viam ante faciem meam. Et statim veniet ad templum suum Dominator , quem vos queritis , & Angelus testamenti , quem vos vultis : Ecce venit , dicit Dominus exercituum. Mal. 3.* Il est sensible que les Juifs ne pouvoient entendre autre chose par cet Ange envoyé ; que le Messie qui leur avoit été promis, & qui étoit l'objet de leur attente : ainsi dès que le Temple ne subsiste plus, on en doit conclure que le Messie est venu.

2°. Il faut remarquer que c'est par cette promesse d'envoyer aux Juifs un Libérateur, que finissent les Prophéties ; car Malachie est le Prophète qui a écrit le dernier de tous, & il étoit ainsi moins éloigné du Messie que les autres. C'est par-là que se terminent les Oracles que Dieu faisoit rendre à son Peuple par la bouche de

ses Prophètes; d'où il s'ensuit que tout ce qu'ils attendoient doit être accompli.

Outre les Prophéties qui annoncent la venue du Messie, il y en a beaucoup d'autres qui le désignent d'une manière plus particulière : & qui ont marqué les circonstances de sa naissance, les caractères de son regne, le genre de sa passion & de sa mort, le miracle de sa resurrection, & son ascension dans le Ciel.

1°. Quant à sa naissance, le Messie devoit naître d'une Vierge : *Ecce Virgo concipiet & pariet Filium*, & vocabitur nomen ejus Emmanuel. Isaïe. 7. 14.

2°. Il devoit naître à Bethleem : *Et tu Bethleem Ephrata, parvulus es in millibus Juda : ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israël*, & egressus ejus ab initio à diebus æternitatis. Mich. c. 5. 2.

3°. Il devoit être adoré des Mages : *Ambulabunt gentes in lumine tuo*, & *Reges in splendore ortus tui*. Isaï. 60. 2. *Reges Tharsis & insulæ munera offerent : Reges Arabum & Saba dona adducent, dabitur ei de auro Arabiæ, & adorabunt de ipso semper*. Ps. 71. & on ne peut attribuer à Salomon ces paroles de David, car il dit peu après : *Ante solem permanet nomen ejus*.

4°. Une Etoile devoit paroître : *Orietur stella ex Jacob*. Num. 24.

5°. Il devoit se montrer dans un état d'obscurité & de pauvreté : *Verè tu es Deus absconditus, Deus Israël salvator* II. 45. *Exulta facis filia Sion, jubila filia Israël : Ecce rex tuus veniet tibi, justus & salvator : Ipse pauper, & ascendens super asinam & super pullum filium asinæ*. Zach. 9. *Non clamabit, nec audietur vox ejus foris. Calamum quassatum non conteret, & linum fumigans non exstinguet*, Isa. 42.

6°. Son regne devoit être un regne de sainteté & salutaire aux Hommes, par ses miracles : *Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me ; ad annuncium mansuetis misit me ut mederer contritis corde, & prædicarem captivis indulgentiam & clausis aperitionem... ut consolarem omnes lugentes... & darem eis coronam pro cinere ; oleum gaudii pro luctu, pallium laudis pro spiritu mæroris*. Isa. 61. Jesus-Christ lui-même après avoir lu cette Prophétie dans la Synagogue de Naza-

ret, déclara qu'elle étoit accomplie dans la personne :
Hodie impleta est hæc scriptura in auribus vestris. Luc. 4. 21. Et egredietur virga de radice Jesse, & flos de radice ejus ascendet, & requiescet super eum Spiritus Domini, spiritus sapientiæ & intellectus, Spiritus consilii & fortitudinis, Spiritus scientiæ & pietatis, & replebit eum Spiritus timoris Domini. Non secundum visionem oculorum judicabit, neque secundum auditum aurium arguet, sed judicabit in justitia pauperes & arguet in æquitate, pro mansuetis terræ; & percutiet terram virgâ oris sui, & Spiritu labiorum suorum interficiet impium: & erit justitia cingulum lumborum ejus, & fides cinctorium renum ejus. Isa. 11. Deus ipse veniet & salvabit vos, tunc aperientur oculi cæcorum & aures surdorum patebunt. If. 35.

7°. Les ignominies de la passion & de la mort du Messie ont été prédites par le même Prophète, de la manière la plus expresse dans tout le Chapitre 53. En voici quelques traits : *Quis credidit auditui nostro, & brachium Domini, cui revelatum est. Et ascendet sicut virgultum coram eo: non est species ei neque decor: vidimus eum despectum & novissimum virorum, virum dolorum & scientem infirmitatem... Vere languores nostros ipse tulit, & dolores nostros ipse portabit, & nos putavimus eum quasi leprosum & percussum à Deo & humiliatum. Ipse autem, vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra: disciplina pacis nostræ super eum, & livore ejus sanati sumus... posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostram. Oblatus est quia ipse voluit, & non aperuit os suum. Sicut ovis ad occisionem ducetur & quasi agnus coram tondente se obmutescet & non aperiet os suum... Et dabit impios pro sepulturâ, & divitem pro morte sua... & cum sceleratis reputatus est, & ipse peccata multorum tulit, & pro transgressoribus rogavit... If. 53. Corpus meum dedi percutientibus, & genas meas vellentibus: faciem meam non averti ab increpantibus & conspuentibus in me. Dominus meus auxiliator meus, ideo non sum confusus. If. 50.*

8°. David a prophétisé en plusieurs endroits de ses Pseaumes, que le Messie seroit attaché à la croix, &

qu'il y mourroit : & il est visible qu'on ne peut attribuer à la propre personne de ce Prophète , le sens de tout ce qu'il dit dans le Ps. 21. & 68. *Omnes videntes me deriserunt me : locuti sunt labiis , & moverunt caput . . . concilium malignantium obsedit me. Foderunt manus meas & pedes meos . . . dividerunt sibi vestimenta mea , & super vestem meam miserunt sortem. Ps. 21. Quoniam propter te sustinui opprobrium , operuit confusio faciem meam. Extraneus factus sum fratribus meis . . . Et dederunt in escam meam fel , & in siti mea potaverunt me acero. Ps. 68. Homo pacis meæ in quo speravi , qui edebat panes meos , magnificavit super me supplantationem. Tu autem Domine , miserere mei & resuscita me & retribuam eis. Ps. 40. Et appenderunt mercedem meam triginta argenteos. Zach. 11. Dabit percutienti se maxillam , saturabitur opprobriis. Jerem. Lam. 3. Effundam super domum David , & super habitatores Jerusalem , spiritum gratiæ & precum & aspicient ad me quem confixerunt , & plangent quasi super unigenitum. Zach. 12.*

9°. La résurrection du Messie a été aussi prédite. Le Prophète David qui , dans le Pseaume 15 , parle visiblement au nom du Messie ; s'exprime en ces termes : *Providebam Dominum in conspectu meo semper , quoniam à dextris est mihi ne commovear : propter hoc lætatum est cor meum & exultavit lingua mea : insuper & caro mea requiescet in spe. Quoniam non derelinques animam meam in inferno , nec dabis sanctum tuum videre corruptionem.* Il est évident que ces paroles supposent une exemption de la corruption ordinaire aux Morts , & une résurrection véritable , qui est un retour à la vie : or il est impossible d'attribuer ces paroles à David , dont le corps a toujours resté dans le tombeau : les Apôtres eux-mêmes les expliquèrent aux Juifs dans ce sens & les entendirent de J. C. *Act. 1. 22.* Il en est de même de ces autres paroles de David : *Ego dormivi & soporatus sum & exsurrexi , quia Dominus suscepit me. Ps. 3. & de celles-ci : Qui exaltas me de portis mortis , ut annuntiem omnes laudationes tuas in portis filiæ Sion. Ps. 9.* L'Histoire de Jonas , qui demeura trois jours & trois nuits dans le ventre d'un grand poisson , & en sortit plein de vie , est une figure prophétique de la mort & de la

résurrection de Jésus-Christ ; & c'est l'explication que ce divin Sauveur donna lui-même à cet événement : *Sicue fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus & tribus noctibus , sic erit filius hominis in corde terræ tribus diebus & tribus noctibus.* Math. 12.

10°. L'ascension du Messie dans le Ciel avoit aussi été prédite par le Prophète David : *Attollite portas , Principes , vestras , & elevamini portæ æternales , & introibit rex gloriæ.* Ps. 13. *Exaltare super cælos Deus & in omnem terram gloria tua.* Ps. 56. *Ascendisti ad altum , cepisti captivitatem . . . Viderunt ingressus tuos , Deus , ingressus Dei mei , regis mei , qui est in sancto.* Ps. 67. *Et egrediatur Dominus , & præliabitur contra gentes illas : & stabunt pedes ejus in die illa & super montem olivarum , qui est contra Jerusalem ad orientem.* Zach. 14. Et ce qui confirme parfaitement l'accomplissement de cette dernière Prophétie , c'est que S. Augustin , S. Paulin , Sulpice Severe , & d'autres Auteurs dignes de foi , assurent comme un fait certain que quand Jésus-Christ monta au Ciel , les vestiges de ses piés sacrés demeurèrent tellement imprimés à l'endroit du Mont des Olivés , d'où Jésus-Christ s'éleva , qu'ils n'ont jamais pu être effacés. *Sulp. Sev. Hist. Sac. l. 2. Voyez les preuves , qui font voir que Jésus-Christ est véritablement le Messie que les Prophètes ont annoncé , à l'article de Jésus-Christ.*

PROSELYTE (un) est un nouveau converti à la Foi , ou qui a donné son consentement pour être instruit dans la Foi.

PROTESTANS (les) On appelle ainsi ceux qui suivent la Doctrine erronnée de Luther , parcequ'en 1529 , les Electeurs de Saxe , les Ducs de Lunebourg , le Landgrave de Hesse , & le Prince d'Anhalt , qui appuyoient le parti de la prétendue Réforme , s'opposèrent au Décret de la Diette de Spire , faite la même année par l'Archiduc Ferdinand & les autres Princes Catholiques , & qu'ils demandèrent qu'on leur permit la liberté de conscience jusqu'à la tenue d'un nouveau Concile. Ils prétendirent qu'on ne pouvoit accepter le nouveau Décret sans rejeter la parole de Dieu pure & simple , ni accorder l'usage de la Messe , sans renouveler tous les desordres pas-

sés : qu'ils approuvoient la clause de prêcher l'Evangile, selon l'interprétation reçue dans l'Eglise ; qu'enfin la publication de ce Decret ouvroit la porte à beaucoup de troubles & de divisions. Cette déclaration ayant été approuvée par les Députés des quatorze Villes impériales, ceux-ci protestèrent contre le Decret de Spire, mirent leur protestation par écrit & la publièrent, au mois d'Avril de la même année, par un acte dans lequel ils appelloient de tout ce qui venoit d'être fait, à l'Empereur, au futur Concile général ou national, & à tous Juges non suspects ; & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils appelloient au Concile général, & ils faisoient en même-tems profession de ne plus reconnoître l'Eglise Catholique. C'est de cette fameuse protestation, qu'est venu le nom de Protestans, qui fut donné aux Hérétiques d'Allemagne, dont les Calvinistes, sortis de la même origine, se sont depuis accommodés, afin d'éviter d'autres titres qui ne leur plaisoient pas, quoique dans la vérité, les vrais Protestans soient peut être autant leurs ennemis que les Catholiques mêmes.

PROVERBES. Un des Livres sapientiaux de l'Ecriture Sainte, dont Salomon est l'Auteur. Les Hébreux l'appellent *Misse*, qui signifient Paraboles ou Similitudes, parceque souvent les Proverbes se forment de comparaisons abrégées. Salomon donne, dans ce Livre, de salutaires instructions pour former les mœurs : il y enseigne à tous les Hommes leurs devoirs envers Dieu & envers le prochain. Les neuf premiers Chapitres contiennent l'éloge de la Sagesse.

PROVIDENCE : On entend par ce mot, l'ordre que Dieu a établi, & qu'il garde pour conduire les Créatures à la fin à laquelle il les a destinées. Tout est soumis à la Providence. L'Ecriture le prouve en bien des endroits : *Ordinatione tua perseverat dies, quoniam omnia servium tibi.* Ps. 118. *Qui dat jumentis escam ipsorum & pullis corvorum invocantibus eum.* 146. Jesus-Christ dit qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans l'ordre de son Pere : *Sed & capilli capitis vestri omnes numerati sunt.* Luc. 12. L'Homme est soumis à la Providence : à *Domino diriguntur gressus viri.* Prov. 20. Car quoique l'Homme agisse librement il n'est pas indépendant de

son Auteur : car Dieu qui est la cause première ne peut pas faire un être qui se puisse tellement soustraire à son ordre, qu'il ne dépende entièrement de lui, soit pour subsister, soit pour agir. Ainsi l'Homme faisant librement ce qu'il veut, ne fait rien que Dieu ne lui permette de faire, & quoique l'Homme n'arrive pas toujours à la fin pour laquelle il agit, Dieu fait toujours réussir l'action de l'Homme pour la fin que sa Providence a prescrite. Il en est de même des péchés des Hommes : car il les fait servir à la fin pour laquelle il les permet. La Providence ne s'étend pas seulement sur les Hommes en particulier : elle s'étend encore sur les Royaumes dont Dieu dispose comme il lui plaît : & on ne doit pas conclure de-là, que la Providence impose de nécessité aux événemens libres & contingens ; car comme c'est elle qui a voulu qu'il y ait des actions qui se fassent librement ; ces actions se font aussi librement qu'elle l'a résolu ; car c'est parcequ'il y a une Providence, qu'il y a des événemens contingens, & des actions libres.

En un mot la Providence, c'est cet attribut de Dieu ou cette perfection divine, par laquelle, il dispose de tout, & arrange toutes choses selon ses desseins éternels. C'est la Providence qui influe dans tous les événemens publics & particuliers. La foi dans cette divine perfection établit l'ame dans une ferme confiance, en un Dieu qui peut tout & qui dispose de tout. C'est cette foi qui fait la plus ferme base de la Religion, parcequ'elle fait sentir à la Créature sa dépendance universelle du Créateur, & qu'elle fournit à la piété l'exercice de toutes les vertus.

PROVISION (la) est le titre en vertu duquel on jouit d'un Bénéfice. On obtient en Cour de Rome la provision d'un Bénéfice, par résignation, par dévolut, & par prévention. 2^o. On l'obtient d'un Collateur ordinaire, dans le cas ou de vacance par mort, ou de démission pure & simple, ou de permutation : mais il faut en même-tems la nomination du Patron Laïc. Les Provisions en forme gracieuse dispensent de l'examen devant l'Ordinaire, excepté pour les Cures ; mais celles *in forma dignum*, assujettissent au *visa* de l'Ordinaire.

PRUDENCE (la) est une des quatre Vertus cardina-

les, par laquelle on comprend ce qu'il faut faire, ou ce qu'il faut éviter en quelque genre d'action que ce soit. L'objet matériel de la prudence, ce sont tous les actes humains : le formel, c'est ce qu'il faut suivre & pratiquer, & qui soit conforme au véritable bien.

PSEAUMES DE DAVID. Livre de l'Ecriture Sainte. Ils sont au nombre de cent cinquante. Les Hébreux l'appellent Livre des Hymnes, des louanges ou des Cantiques : les Grecs l'appellent *Ύμνων*, c'est-à-dire, qui est touché mélodieusement, à cause que le chant de ces Cantiques étoit accompagné d'un instrument : ils portent le nom de David, parcequ'il en a composé le plus grand nombre, & qu'il eut beaucoup de part à d'autres, qui furent chantés par son ordre. C'est le sentiment de plusieurs Peres. A l'égard des autres, ils sont l'Ouvrage de la plupart de ceux dont ils portent les noms, comme de Moïse, & de Salomon, d'Asaph, de Coré, &c. Cependant il y a des Peres qui soutiennent qu'ils sont tous de David.

Les Pseaumes ont d'abord été composés & écrits en Hébreu, mais la collection entiere n'en a été faite qu'après le retour de la captivité : ce fut Esdras qui les ramassa en un seul volume, & qui les mit dans le Canon des Livres Saints. Dans la suite, ils furent traduits par les Septante. Cette version n'est pas à la vérité entièrement conforme à l'Hébreu, soit dans les expressions, soit quelquefois dans le sens & la variation des titres : ce que l'on attribue en partie à la multitude des copies qui en ont été faites. L'Edition latine dont l'Eglise s'est toujours servie, & dont elle se sert encore, comme étant la plus correcte, est d'un très-ancien Interprète qui l'avoit faite sur un Exemplaire grec des Septante : elle avoit reçu le nom de Version commune. On l'appelle aussi l'ancienne Vulgate : elle fut corrigée par Saint Jérôme ; & comme on étoit accoutumé à se servir de cette Version dans l'Eglise Latine, on l'a toujours retenue pour éviter un changement notable dans les prières publiques. C'est pour cette raison que l'Eglise ne s'est pas servie de la Version de S. Jérôme, quoique ce Saint Docteur l'eut faite de nouveau sur le texte Hébreu.

ancienne
synagogue,
histoire des
saints Hommes
l'édification du
sa résur-
rection l'établif-
sement la plus
& tous
chrétien y

l'archie des
anges.

que souf-
frez pu-
il y a un
ris est co-
vatur. 2.
en disent
es Livres,
ennes, &
sus-Christ
nés qui ne
en l'autre ;
qui se-
peines de
Prieres des

prier pour
du nombre
voient def-
refrige-
ne faut pas
n'obtien-
que leurs
agatur à
le témoi-
Conciles
Doctrine
Trid. Sess.
atius, sur

Luther prétendoit que toute la peine temporelle dûe au péché étoit ôtée avec la coulpe, & de-là il nioit le Purgatoire. Et pour animer les Laïcs contre le Clergé, il assuroit avec impudence que les Sacrifices, les Offrandes & toutes les Prières pour les Morts, n'étoient que des rêveries inventées au profit des Prêtres. Le Concile de la Province de Sens, tenu à Paris, l'an 1528. condamna en particulier cette erreur, & il statua que la coulpe des péchés étant remise après le Baptême, les pécheurs peuvent encore être débiteurs de la peine temporelle, & obligés d'expier leurs fautes en l'autre vie; qu'ainsi c'est une pratique très-sainte & très-salutaire de prier & d'offrir des Sacrifices pour les Morts.

Q

QUAKERS (les) ou Trembleurs. Sectaires fanatiques d'Angleterre, ainsi nommés, parcequ'ils affectent de trembler, quand ils font leurs Prières. Les Quakers méprisent les Loix Ecclésiastiques: ils rejettent les Prières publiques & les Sacremens; soutiennent que l'ame est une partie de Dieu; que Jesus-Christ n'a point d'autre corps que son Eglise; que tous les Hommes ont en eux une lumière suffisante pour le salut: qu'il n'y a point d'autre vie, ni de gloire à attendre hors de ce Monde; que tout doit être commun; qu'il ne doit y avoir ni Maître ni Seigneur. Ce sont leurs principaux Dogmes.

QUALITÉS des corps glorieux au jour de la Résurrection. *Voyez* Résurrection.

QUALITÉS nécessaires aux Ecclésiastiques. *Voyez* Ordre de Prêtrise, &c.

QUARTODECIMAINS. (les) On appelle ainsi ceux des Chrétiens qui, dans le second siècle, vouloient célébrer la Fête de Pâque le quatorzième jour de la Lune de Mars, & en quelque jour de la Semaine qu'elle arrivât, à l'imitation des Juifs. Les Papes Pie I. & Victor, décidèrent que c'étoit une erreur, & ordonnerent, suivant la Tradition des Apôtres, que la Fête de Pâque seroit toujours célébrée le Dimanche après le quatorzième jour de la Lune. La diversité des opinions sur ce sujet, causa une grande contestation entre les Evêques d'Orient

& l'Eglise de Rome : mais cette dispute fut entièrement assoupie par la décision du Concile général de Nicée, l'an 325. qui ordonna que la Fête de Pâque ne se célébreroit qu'après l'Equinoxe du Printems ; que cet Equinoxe seroit fixée au 21. Mars ; qu'on choisiroit toujours le Dimanche qui suiviroit immédiatement le quatorze de la Lune : que si le quatorze tombait au Dimanche, on différerait au Dimanche suivant, pour ne pas célébrer la Pâque le même jour que les Juifs.

QUIETISME (le) Doctrine pernicieuse, enseignée par Molinos, Prêtre Espagnol, dans le dix-septième siècle. Son principal Dogme étoit qu'il falloit s'anéantir pour s'unir à Dieu, & demeurer ensuite en repos, sans s'inquiéter de ce qui arriveroit au corps ; car il prétendoit qu'aucun acte n'étoit méritoire, ni criminel, parce que l'ame ni ses puissances n'y prenoient aucune part. Voilà pourquoi on donna le nom des Quiétistes à ses Sectateurs : cette Doctrine ouvroit la porte aux péchés les plus énormes. Toutes les propositions de Molinos, au nombre de soixante-huit, après avoir été examinées à Rome en 1687. y furent déclarées, par un Decret de l'Inquisition, Hérétiques, scandaleuses & blasphématoires. Molinos abjura publiquement ses erreurs, & fut condamné à une prison perpétuelle.

R

RAISON (la) est une lumière qui est comme une Loi souveraine de l'ame, pour lui ordonner ce qui est juste, & lui défendre ce qui ne l'est pas : c'est ce droit naturel qui naît avec l'Homme, qui est immuable, indépendant de tout autre droit. Ce sont les principes de cette raison qui sont les sources de toutes les règles de l'honnêteté & de la justice, dont les Hommes se servent pour la conduite de toutes leurs actions en particulier, & pour le maintien de la Société qu'ils ont entre eux ; c'est cette lumière naturelle qui agit en lui, qui le porte au bien & le détourne du mal. C'est elle qui nous fait comprendre les conséquences qui doivent se tirer des principes : c'est par elle qu'on établit les fondemens de toutes les sciences, même de celles dont les

objets sont au-dessus de son ressort, comme les Mysteres de la foi ; car elle nous fournit des preuves solides, par le moyen desquelles nous demeurons persuadés & convaincus que nous devons assujettir notre entendement sous le joug de la Foi, & qu'il est raisonnable de croire ces mêmes Mysteres, quoiqu'ils soient au-dessus de notre raison.

RAPT est un genre de crime par lequel on ravit ou on enleve une personne, soit par violence & contre son gré, ou celui de ses Parens ou Tuteurs, ou par la voie de la séduction & dans la vue du Mariage. Le Rapt est un des quatorze empêchemens dirimens du Mariage, selon la Doctrine du Concile de Trente, *sess. 24. c. 6.* qui ne fait en cela que renouveler les anciens Canons de l'Eglise, à commencer au siècle de Constantin. Le Concile a ordonné des peines contre les Ravisseurs & contre leurs Complices ; & nos Rois, conformément à l'esprit du Concile, ont déclaré nuls les Mariages des Ravisseurs, avec les personnes enlevées : ils ont même défendu le rapt sous peine de mort. *Ordonnances de Blois, sous Henri III. l'an 1579. art. 42. Edit de Louis XIII. de 1639. & de Louis XIV. de 1697.*

Il y a deux sortes de rapt. 1°. Le rapt de violence : il est tel 1°. quand il se commet par l'enlèvement forcé de la personne ravie. 2°. Quand cette personne est mise en la puissance de son Ravisseur, & même si elle n'a ni Pere ni Mere, il suffit qu'elle soit enlevée malgré elle & contre son consentement : 3°. Que l'enlèvement soit fait à dessein de l'épouser & non simplement, *Explendæ libidinis causâ*. Cet empêchement ne dure qu'autant que la personne ravie demeure en la personne du ravisseur, car dès qu'elle est remise en liberté, & *in loco tuto constituta*, selon les termes du Concile, le Ravisseur peut l'épouser légitimement.

2°. Le rapt de séduction : il se commet en subornant la personne par artifice, caresses, presens, & la portant à consentir à son enlèvement. Cette action étant un véritable rapt est aussi un empêchement dirimant. L'Eglise, les Princes, & les Parlemens, l'ont toujours reconnu pour tel : & il est réputé de séduction. 1°. Lorsque la personne séduite est mineure. 2°. Qu'elle passe en la puis-

l'ance du Ravisseur & qu'elle est retenue par lui hors de la maison Paternelle, & du consentement de la Fille, à l'insu des Parens. 3°. Que le Ravisseur a gagné adroitement son cœur, ou par des presens, ou des promesses artificieuses, qui l'ont engagée à consentir à son enlèvement. 4°. Lorsque le séducteur est de condition inégale, c'est-à-dire, que son alliance peut faire quelque tort à la Famille de la personne séduite, du moins ordinairement. 5°. Lorsqu'il a abusé de la personne séduite par ses sollicitations. 6°. Lorsque cette action a été commise en vûe du Mariage; & de-là il suit que le commerce criminel des gens d'une condition relevée dans le monde, ou par la naissance, la dignité, ou les richesses, avec des Filles du Peuple, n'est pas regardé comme un rapt de séduction, mais comme un vrai libertinage. Le Concile de Trente excommunie les Ravisseurs, & tous ceux qui leur prêtent la main; & cette excommunication s'encourt *ipso facto* : il veut que le Ravisseur dote la personne enlevée lorsqu'il ne l'épouse pas. L'Ordonnance de Blois, l'Edit de 1639. prononcent la peine de mort contre eux : cependant les Parlemens font grâce au Ravisseur, quand ils le jugent à propos, pour l'honneur de la Fille ou de sa Famille.

RÉALITÉ du Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. Voyez Présence réelle.

RECRÉANCE (la) en matiere de Bénéfice, est un jugement de provision, qui maintient, ou envoie en la jouissance d'un Bénéfice litigieux celui des Contendans qui a le droit le plus apparent.

RÉDEMPTION DES HOMMES. Jesus-Christ a opéré la rédemption des Hommes, & il est leur unique Rédempteur. On le prouve par quantité de passages de l'Ecriture : *Justificati gratis per gratiam ipsius per Redemptionem quæ est in Christo Jesu*. Rom. 3. Les Elus dans l'Apocalypse parlent ainsi à Jesus-Christ : *Redemisti nos Deo in sanguine tuo*. 5. 2°. Il a été Rédempteur pleinement & entierement : car, 1°. Dieu le Pere a rejeté sur son Fils les peines dûes au péché : *Posuit Deus in eo iniquitatem omnium nostrum... vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra*. Ma. 53. *Traditus est propter delicta nostra... Qui etiam proprio*

proprio Filio suo non pepercit, sed pro omnibus tradidit illum. Rom. 8. 32. *Qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit.* 1. Cor. 5.

2°. Jésus-Christ a pris sur lui les peines dûes au péché & dans la vue d'en délivrer les Hommes. *Heb. 2. Joan. 11.* Car il est mort pour les Hommes, & en mourant pour eux, il s'est mis à leur place.

3°. Les peines dûes au péché ont été changées en celles que J. C. a souffertes volontairement : les passages ci-dessus le prouvent puisque sa passion & sa mort ont servi de propitiation pour les péchés des Hommes, & que c'est par sa mort qu'ils ont été réconciliés à Dieu : *In quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum.* Eph. 1.

REGALE (la) est un droit que le Roi a de jouir du revenu des Evêchés pendant la vacance du siege, de nommer aux Bénéfices qui viennent à vacquer durant ce tems-là, & jusqu'à ce que le Successeur ait prêté serment de fidélité & obtenu des Lettres Patentes de main-levée de la Régale. A l'égard des fruits du Bénéfice, le Roi en fait ordinairement don au nouvel Evêque : ainsi ce droit de Régale ne consiste plus qu'en la disposition des Bénéfices dont l'Evêque disposeroit, s'il étoit vivant, & il les comprend tous excepté les Curés. Le droit de Regale a lieu dans tout le Royaume, à la réserve de ceux qui en sont exempts à titre onéreux. *Voyez l'Edit perpétuel sur la Regale du mois de Janvier 1681.*

REGRES (le) est le droit qu'on a pour rentrer en possession d'un Bénéfice résigné ou permuté, quand il y a une lésion, ou fraude visible, ou que les conditions du Concordat n'ont pas été observées, comme si la pension stipulée au Résignant n'étoit pas payée. Le Regres a lieu, sur-tout en faveur des Mineurs.

REGULIERS. (les) Les réguliers, dans les Monastères qui sont Cures par leur première institution, sont obligés de nommer à l'Evêque un prêtre séculier, qui reçoive de lui la conduite des âmes : mais les Chanoines réguliers, dont les Congrégations sont regardées comme des Séminaires de Prêtres, sont exceptés de cette règle, & possèdent des Cures comme Titulaires & non comme Vicaires perpétuels.

RÉHABILITATION DE MARIAGE. C'est le moyen qu'on peut employer pour remédier à la nullité d'un Mariage, & le rendre bon & valide, de nul qu'il étoit auparavant, soit qu'il eut été contracté de bonne ou de mauvaise foi par les Parties. 1°. On ne peut pas réhabiliter un Mariage nul de droit naturel ou divin, c'est-à-dire, qui a des empêchemens dont l'Eglise ne peut pas dispenser.

2°. Si la nullité du Mariage provient d'un empêchement dirimant, & que l'empêchement soit public, on obtient une dispense de l'Eglise, c'est-à-dire, à la Daterie de Rome : si l'empêchement est secret, il suffit pour la réhabilitation, d'obtenir dispense de Rome, à la Pénitencerie, ou de l'Evêque ; & la présence du Curé n'est pas alors nécessaire ; mais les Parties doivent renouveler leur consentement, ce consentement étant la matière essentielle du Sacrement. Le Pape même ne pourroit dispenser de ce renouvellement de consentement ; & voilà pourquoi il faut donner connoissance de l'empêchement à celle des Parties qui l'ignoreroit : il est même à propos d'obliger ces personnes à réhabiliter leur Mariage lorsque cela se peut avec une dispense, surtout s'ils ont des Enfans.

3°. Quand l'empêchement peut cesser sans une dispense de l'Eglise, comme quand le Mariage est nul par défaut de consentement, les Parties peuvent elles-mêmes le réhabiliter, en consentant de nouveau librement à se prendre pour Mari & Femme.

4°. On peut encore réhabiliter un Mariage ; en se remariant en face de l'Eglise, & sans qu'on ait besoin de dispense ; par exemple, si on s'est marié devant un Prêtre, qui n'est pas le Curé, ni commis par lui.

5°. Lorsqu'un Mariage ne peut pas être réhabilité, parceque la dispense ne peut s'obtenir, les Parties sont obligées d'en demander la cassation, s'il y a des moyens pour le faire casser : cependant si elles ont des Enfans, & qu'elles se sentent assez de vertu pour vivre ensemble comme Frere & Sœur, elles n'y sont pas obligées, mais s'ils ne se sentent pas assez de vertu, ils sont obligés de s'éloigner l'un de l'autre.

RELATIONS DIVINES. Par le terme de Relation ;

On entend le rapport d'une chose à une autre : tel est celui qui est entre une Fontaine , & un fleuve dont la fontaine est l'origine. La Relation est de deux sortes ; l'une n'est que mentale , ou dans l'esprit ; & l'autre est réelle & existe indépendamment de toute opération de l'Esprit. Les Relations qui sont entre les personnes divines sont réelles. Les Théologiens comptent quatre Relations dans les personnes divines. 1°. La Paternité. 2°. La Filiation. 3°. La Spirition active. 4°. La Spiration passive. *Seu personam quæ à Patre & Filio spiratur* , & de -là vient le nom de Saint Esprit , dont l'idée & le terme expriment un souffle , parcequ'il n'y a que ces quatre manieres par lesquelles les trois personnes divines ont rapport entre elles & sont distinguées réellement , car il n'y a point dans l'essence divine des Relations d'origine.

RELIGIEUX (les) sont ceux qui se sont engagés par un vœu solennel à mener la vie monastique , selon la regle de tel ou tel Ordre. L'état religieux consiste essentiellement dans la pratique des trois vœux , de pauvreté , de chasteté & d'obéissance. La regle particuliere de chaque Ordre doit être approuvée par l'Eglise. On distingue quatre regles principales : celle de Saint Basile , de Saint Augustin , de Saint Benoit & de Saint François : & sous chacune de ces regles il y a diverses especes d'Ordres religieux. Mais il y a aussi plusieurs Congrégations particulieres qui n'appartiennent point à ces quatre regles.

Le Concile de Trente veut que la piété regne dans les Monasteres , que les vœux soient exactement accomplis , & que les regles soient observées , en sorte que les Religieux & les Religieuses se conduisent d'une maniere conforme à la sainteté de leur état. Il ne sera permis , dit le Concile , sur le vœu de pauvreté , à aucuns Réguliers de l'un ni de l'autre Sexe de tenir ou posséder en propre aucuns biens , meubles ou immeubles , de quelque nature qu'ils soient , & de quelque maniere qu'ils aient été par eux acquis ; mais ces biens seront sur-le-champ remis entre les mains du Supérieur , & incorporés au Couvent : les Supérieurs permettront aux Particuliers l'usage des meubles , de telle maniere que tout réponde à l'état de pauvreté qu'ils ont vouée , qu'il n'y ait rien de superflu ; mais que rien aussi du nécessaire ne leur soit refusé. Ce-

pendant le même Concile accorde la permission de posséder à l'avenir des biens en fonds à tous les Monastères d'Hommes ou de Femmes, mais il excepte les Capucins & ceux qu'on appelle Mineurs de l'Observance.

RELIGION. Vertu annexée à la Justice, ou qui en est une dépendance, & qui prescrit le culte dû à Dieu. Les actes de Religion sont la dévotion, ou le desir fervent de servir Dieu, l'adoration, le sacrifice, l'oblation, le serment, la sanctification du jour du Seigneur, la prière & le vœu.

La Religion, regardée comme le culte dû à Dieu, est un commerce entre Dieu & l'Homme, par lequel Dieu se manifeste aux Hommes, & les Hommes glorifient Dieu. Or Dieu s'est manifesté aux Hommes par ses ouvrages & ses autres merveilles, indépendamment de la révélation qu'il a faite à la Nation Juive : ainsi dès qu'il y a un Dieu, c'est un devoir naturel & indispensable à l'égard de l'Homme, de glorifier son Créateur. Il nous a fait ce que nous sommes : il nous a donné ce que nous avons : il peut nous faire du bien & suppléer à nos besoins ; donc nous lui devons notre admiration, notre confiance, nos prières, nos actions de grâces. Car l'Homme étant doué de cette lumière naturelle que nous appelons la raison, il est destiné à en faire un bon usage, & il doit lui obéir : c'est par cette lumière qu'il est instruit de la Loi naturelle, c'est-à-dire, qu'il reconnoît des devoirs dont il doit s'acquitter, & il sent qu'il y a du mal à ne s'en acquitter point : ce sont-là les vrais fondemens de la Religion naturelle.

RELIGION CHRETIENNE. C'est la Religion seule véritable : Jesus-Christ lui-même en est l'Auteur : il l'a établie par la prédication de l'Evangile, que ses Apôtres ont prêché par son ordre dans toutes les Nations, par l'établissement de son Eglise à qui il donna Saint Pierre pour Chef, par les miracles, par l'accomplissement des Prophéties, par le témoignage d'une infinité de Martyrs, en un mot par toutes les preuves capables de lui assurer un caractère de divinité, de vérité, d'authenticité, & de résister à tous les efforts des Hommes & des Démon.

Les fondemens de la Religion sont, l'existence de Dieu, la création du monde, dans le tems & avec les circonstan-

tes marquées dans les Livres saints dont la vérité est prouvée, la création de l'Homme, l'immortalité de l'ame, le péché originel, la promesse d'un Libérateur annoncé à un Peuple choisi de Dieu pour être le dépositaire de la vraie Religion, la vérité de la révélation faite à cette Nation, fondée sur l'authenticité des Saintes Ecritures, les miracles de Moïse, les Prophéties, la venue du Messie revêtu de tous les caractères que les Prophètes avoient marqués, sa divinité, sa prédication, sa mort, sa résurrection, l'accomplissement de ses promesses, l'établissement de l'Eglise.

En un mot la Religion chrétienne est prouvée autant que ce qu'il y a de plus certains. Ses preuves surpassent en évidence celles des Mathématiques. La Doctrine de l'Eglise a été communiquée par J. C. aux Apôtres, par eux transmise à leurs Successeurs & à leurs Disciples, scellée de leur sang, enseignée par une suite non interrompue, reçue avec docilité, défendue après trois siècles de combats par les plus grands génies, victorieuse de l'erreur & des assauts toujours renaissans du schisme & de l'hérésie, sa morale défendue & mise en pratique depuis J. C. jusqu'à nos jours par des Hommes d'un savoir éminent. Ainsi la Religion Chrétienne est divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans ses effets. C'est de quoi on peut s'assurer par tous les ouvrages qui ont été faits pour la défense de sa vérité. *Voyez* Abbadie, de la vérité de la Religion Chrétienne. Grotius, *de verâ Relig.* Principes de la Foi; & autres Auteurs.

RELIGIONNAIRES. On appelle ainsi ceux qui sont de la Religion prétendue réformée.

RELIQUES DES SAINTS. Le culte ou la vénération des Reliques a toujours été pratiqué unanimement dans l'Eglise: tous les Peres l'ont regardé comme très-ancien: ils en ont parlé comme d'une pratique qui leur étoit venue par tradition. On voit par les actes du Martyre de Saint Ignace, que l'Eglise honore comme un de ses anciens Martyrs que les Fideles reçurent ses reliques avec un respect religieux. La dévotion envers celles de Saint Cyprien est confirmée par la vie de ce Saint, écrite par Pontius son Diacre. On voit la même chose à l'égard

de Saint Policarpe. *Voyez* Eusebe , au quatrieme Livre de son Histoire , & à l'égard des corps de S. Gervais & de Saint Protas. *Voyez* S. Ambroise & S. Augustin. Cette vénération est si constante , que le Concile de Trente condamne comme impies ceux qui refusent d'honorer les reliques des Saints : *Quæ viva membra fuerunt Christi & templum Spiritûs sancti*. Sess. 25.

REMISSION DES PECHÉS (1a) est le dixieme article du Symbole , par lequel on doit croire que l'Eglise a le pouvoir de remettre les péchés , en vertu de celui que les Apôtres ont reçu de J. C. & qu'il avoit lui-même comme Dieu ; car il dit dans l'Evangile : *Ut autem scia- tis quia Filius Hominis habet potestatem in terra dimit- tendi peccata ; tum ait Paralytico , surge*. Math. 9. Et ailleurs : *Oportebat Christom pani , & resurgere à mortuis tertia die , & prædicari in nomine ejus pænitentiam & remissionem peccatorum in omnes Gentes*. Luc. 24.

2^o. La rémission des péchés est le fondement de notre réconciliation avec Dieu : c'est le fruit des Mysteres de J. C. qui est devenu la cause du salut éternel , & le lieu qui nous attache à l'Eglise ; car J. C. a voulu que pour attacher davantage les Fideles à l'Eglise , la rémission des péchés se donnât dans l'Eglise par l'application de cer- tains signes sacrés , qu'on appelle les Sacremens : tels que sont ceux du Baptême , de la Pénitence & de l'Ex- trême-Onction , mais avec certaines différences. *Voyez* l'article de chacun de ces Sacremens.

Par cette rémission , on doit entendre la justification de l'ame par la grace sanctifiante , & l'infusion des vertus , qui est ce qu'on appelle la justice chrétienne. Cependant quoiqu'on ait reçu ces Sacremens , les Peres & les Docteurs , fondés sur les Saintes Ecritures , disent : qu'on doit être toujours dans une espece de crainte pour les péchés dont on a reçu la rémission : *De propitiato peccato noli esse sine metu* ; dit l'Ecclesiaste , c. 5. Saint Paul disoit : *Nihil enim mihi conscius sum , sed non in hoc justificatus sum*. 1. Cor. 4. car personne ne peut connoître parfaitement ses fautes : il y a un che- min qui paroît droit à l'Homme & qui ne laisse pas de conduire quelquefois à la mort. Prov. 14. Mais cette crainte ne doit pas nous jeter dans le découragement ,

elle nous engage plutôt à affermir notre vocation par la pratique des bonnes œuvres : *Hæc enim facientes non peccabitis aliquando.* 2. Pet. 1.

REMONTRANS. Voyez Arminiens.

REPARATION DES INJURES. Il est permis de poursuivre en Justice & par les voies de Droit la réparation de l'injure ou du tort qui nous est fait, quoique selon les Théologiens, il seroit de la perfection évangélique de ne pas le faire ; mais pour que cette poursuite se fasse sans péché, on doit 1°. N'y être pas porté par un desir de se venger, & que la fin qu'on se propose soit un bien qu'on ne peut procurer que par cette voie. 2°. Pour empêcher que celui qui fait l'injure n'en commette de pareilles à l'égard d'autres personnes qui seroient sans appui, ce qui a pour but la tranquillité publique, maintenir & conserver la justice, c'est le sentiment de S. Thomas, 2. 2. qu. 108. art. 1. 3°. Etre dans la disposition sincère de tout perdre plutôt que de perdre la charité.

REPROBATION. Ce mot vient de réprover ou de rejeter. Les Théologiens distinguent deux sortes de réprobations, la positive & la négative. A parler exactement, il n'y a point de réprobation positive, car Dieu ne réproue personne positivement : on le prouve par l'Ecriture : *Vivo ego, dicit Dominus : nolo mortem impii, sed ut convertatur impius à via sua mala, & vivat.* Ezech. 33. 11. *Dominus patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad penitentiam reverti.* 2. Pet. 3. *Unus mediator Dei & hominum, homo Christus Jesus, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus.* 1. Tim. 2. Ainsi étant le Sauveur de tous les Hommes, ceux qui périssent, périssent à cause de leurs péchés ; & c'est sur la prévision que Dieu fait de leurs péchés, qu'est fondé le decret de la Réprobation négative.

Dieu est bon & juste, dit Saint Augustin, & c'est parcequ'il est bon, qu'il peut sauver ceux qu'il veut, sans qu'ils le méritent, mais il ne peut damner personne, s'il ne le mérite par ses péchés, parcequ'il est juste : *Potest aliquos sine bonis meritis liberare, quia bonus est ; non potest quemquam sine malis meritis damnare, quia justus est.* l. 1. cont. Jul. c. 7. Les Peres du Concile de

Valence, tenu en 855, enseignent la même Doctrine : *Fatemur in damnatione periturorum meritum malum præcedere justum judicium.* Can. 3.

D'autres Théologiens expliquent d'une autre manière le decret de la Réprobation. Selon eux, Dieu ayant prévu que toute la postérité d'Adam seroit infectée du péché originel, qui la rend digne de l'objet de sa colere, forme deux decrets, l'un de sauver de cette masse corrompue un certain nombre d'Hommes pour faire éclater en eux sa miséricorde, & leur destine les moyens par lesquels ils pourront parvenir au degré de gloire auquel il veut les faire arriver : l'autre de faire paroître sa justice en ne donnant pas les mêmes graces aux Réprouvés : & sur la prévision qu'il fait de leurs péchés, quoiqu'ils aient été secourus de beaucoup de graces générales, mais non spéciales, il forme le decret de les punir selon qu'ils le méritent. Ils fondent leur sentiment sur ce que Dieu ne doit rien, ni aux uns ni aux autres ; sur ce que la gloire éternelle est une grace que J. C. a méritée à ses Elus : *Gratia Dei, vita æterna in Christo Jesu.* Rom. 6. sur ce que S. Paul assure qu'Esau a été rejeté avant qu'il eût fait aucun mal ; sur ce que c'est par une grace toute gratuite que Dieu tire de la masse de la damnation un certain nombre d'Hommes pour en faire des vases de miséricorde ; sur ce que c'est par-là seulement qu'on peut expliquer la raison de la damnation des Enfans morts sans Baptême : car cette raison est fondée sur le péché originel.

Ce qu'il y a de certain sur ce sujet ; c'est 1°. que quoique Dieu ne donne pas aux Réprouvés les mêmes graces, qu'aux Elus, & avec lesquelles ils feroient infailliblement le bien, il ne s'ensuit pas de-là que les Réprouvés péchent nécessairement, car on doit croire qu'ils péchent librement, & qu'ils se damnent, non pour n'avoir pas pu faire le bien, mais pour ne l'avoir pas voulu, & qu'ils auront été cause de leur perte, selon qu'il est écrit, *Perditio tua ex te Israël.* Os. 13. autrement ce seroit supposer que l'Homme seroit prédestiné au péché, par la puissance de Dieu, ce qui seroit un blasphème. Dieu ne veut point l'iniquité. *Non Deus volens iniquitatem, tu es.* Ps. 5. Il n'a commandé à personne

de commette le crime : *Nemini mandavit impie agere, & nemini dedit spatium peccandi.* Ezec. 15. Et on doit reconnoître avec le second Concile d'Orange, non-seulement qu'il n'y a aucun Homme prédestiné au péché par la puissance de Dieu, mais que nous détestons ce sentiment de tout notre cœur : *Aliquos vero ad malum divina potestate prædestinatos esse, non solum non credimus, sed etiam si sunt, qui tantum malum credere velint, cum omni detestatione in illos anathema dicimus.* Can. 25.

2°. Que tout Chrétien qui vit ici-bas de la Foi, comme dit S. Augustin dans son Epître à Sixte, doit se contenter de savoir, que Dieu ne délivre personne de la condamnation générale que par une pure miséricorde, dont N. S. J. C. est la source, comme il n'y laisse personne que par un très-juste jugement, fondé sur la vérité même, c'est-à-dire, sur le même J. C. Que si quelqu'un veut savoir pourquoi l'un est délivré plutôt que l'autre, qu'il pénètre, s'il le peut, l'abîme des jugemens de Dieu, mais qu'il se donne garde du précipice ; car enfin il n'y a point d'injustice en Dieu, quoique ses jugemens soient impénétrables & ses voies incompréhensibles : *Cur autem illum potius quam illum liberet, scrutetur qui potest judiciorum ejus tam magnum profundum, verumtamen caveat præcipitium,* &c. Ep. 194. n. 23. alias 105.

RÉSIDENCE (la) est l'obligation où sont les Bénéficiers de résider au lieu de leur Bénéfice, pour pouvoir le desservir. Tout Bénéfice à charge d'ames, comme les Evêchés & les Cures, demandent résidence ; & elle est étroitement ordonnée par les Canons de la plupart des Conciles, notamment par le Concile de Trente, dans lequel le plus grand nombre des Peres, se fondant sur cette raison, que les devoirs d'un Evêque étant commandés par le droit divin, il falloit dire la même chose de la résidence, sans laquelle on ne pouvoit s'en acquitter, opinèrent que la résidence étoit de droit divin. Bien plus, quoique cette question fût regardée comme portant quelque préjudice à l'autorité du Pape & des Cardinaux, néanmoins le Pape (Pie IV) dit dans un Consistoire, que les Evêques lui sembloient bien fondés à soutenir que la résidence étoit de droit divin, & qu'en tout cas elle devoit être inviolablement observée. *Mé.*

moire du Concile de Trente, p. 183. Ainsi quoique le Concile n'ait pas décidé expressement cette question, il a fait connoître ouvertement ce qu'il en pensoit.

Ceux qui sont chargés du gouvernement des ames, dit le même Concile, étant obligés par le droit divin, de connoître leurs Brebis; d'offrir pour elles le Sacrifice, de les nourrir par la prédication de la parole de Dieu, par l'administration des Sacremens, & par l'exemple qu'ils doivent leur donner de toute sorte de bonnes œuvres, comme aussi de prendre un soin paternel des Pauvres & des autres personnes dignes de compassion, & de s'appliquer à toutes les autres fonctions pastorales, ils ne peuvent s'acquitter de tous ces devoirs, si au lieu de résider personnellement & de veiller sur leurs Troupeaux, ils les abandonnent comme des Mercenaires. Le devoir des Evêques est de paître le Troupeau confié à leurs soins : les Pasteurs doivent être toujours avec leurs Brebis. Or ce devoir devient impossible, si ces Pasteurs ne résident point. C'est pourquoi le Concile assure qu'ils commettent un péché mortel, & qu'ils sont obligés de restituer les fruits de leurs Bénéfices, à proportion du tems de leur absence. A l'égard des autres Bénéficiers, le Concile veut que les Evêques les puissent citer & contraindre à résider par Censure Ecclesiastique, & par saisie des fruits mêmes, jusqu'à les priver de leurs Bénéfices, au cas qu'ils soient contumaces. *Seff. 23. de Reform. can. 1.*

Mais selon le même Concile, il peut y avoir de légitimes causes de s'absenter d'un Bénéfice, telles que celles de la charité Chrétienne, de la nécessité urgente, de l'obéissance dûe aux Supérieurs, de l'utilité évidente de l'Eglise ou de la République; ce qui doit être connu & approuvé des Supérieurs Ecclesiastiques.

Le Concile déclare, encore qu'il n'est pas permis aux Ecclesiastiques, qui possèdent des dignités dans les Cathédrales ou Collégiales, ni aux Chanoines, de s'absenter pendant plus de trois mois pour chaque année, nonobstant toute sorte de contumes contraires. *Seff. 24. c. 1.*

RÉSIGNATION (la) en matière de Bénéfice, est la démission que l'on fait d'un Bénéfice. Celles qui sont pures & simples entre les mains des Collateurs, s'app-

pellent proprement D^émission. Celles qu'on appelle R^é-
signation en faveur, sont conditionnelles, parcequ'elles
ne se font qu'à la charge qu'un tel en sera pourvu ; mais
elles ne peuvent se faire qu'entre les mains du Pape,
qui seul peut les admettre, ayant seul le pouvoir de dis-
penser de ce qu'il peut y avoir quelquefois de vicieux
dans ces sortes de résignations.

RESTITUTION (la) est un acte de justice, par la-
quelle nous rendons à autrui le bien que nous lui avons
pris, ou par laquelle nous réparons le dommage que
nous lui avons fait. Cette action est nécessaire de né-
cessité de salut. On le prouve, 1^o. par l'Ecriture : *Si di-
xero impio, morte morieris, & pius restituerit ille im-
pius rapinamque reddiderit, vitâ vivet & non morietur.*
Ezech. 33. *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari.* Matth.
22. *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis.*
Rom. 13. 2^o. Par les Peres : ce que dit S. Augustin,
est bien précis, car il prétend que la Pénitence est inu-
tile à ceux qui usent des biens injustement acquis : *Si
enim res aliena propter quam peccatum est, cum reddi pos-
sit, non redditur, non agitur pœnitentia, sed fingitur.* Ep.
54. c'est le sentiment de tous les Théologiens. Que si
on est dans l'impuissance réelle de restituer, il faut du
moins en avoir une volonté sincère, dès qu'on pourra
avoir le moyen de le faire.

2^o. Tous ceux qui ont coopéré au dommage fait, soit
directement, soit indirectement, sont obligés de le répa-
rer, de même que ceux qui ont coopéré au larcin.

3^o. Ceux qui ont été Usuriers de bonne foi, sont obli-
gés à restituer les intérêts usuraires qu'ils ont perçus,
(mais non ceux qui sont consumés de bonne foi) s'ils
en sont devenus plus riches, si-non ils n'y sont pas obli-
gés. La bonne foi est un titre de posséder, suivant le
droit des gens, selon lequel on est déchargé de la restitu-
tion des choses consumées, mais on est obligé de resti-
tuer les choses qui se trouvent en nature depuis le trou-
ble ou le procès mê.

4^o. L'obligation de restituer n'est pas seulement at-
tachée à la personne de celui qui a causé le dommage,
mais elle doit passer à ses Héritiers & Donataires ; car
en quelques mains que passe le bien d'autrui, il n'appar-

tient pas moins à son véritable maître. On le prouve par le droit Canon, *Extra de usur. Cap. Tua nos. Filii ad restituendas usuras ea sunt districtione cogendi, quâ parentes sui si viverent cogerentur, idipsum etiam contra hæredes extraneos credimus exercendum* : c'est la décision du Pape Alexandre III. 2^o. par le droit Civil, qui décide que ceux qui reçoivent le bien d'une personne, sont obligés de satisfaire aux dommages que cette personne a causés : *Ex qua persona quis lucrum capit, ejus factum præstare debet.* ff. de reg. jur.

5^o. Quand la cause usurpée ou dérobée est en nature, on est obligé de la rendre telle, mais si elle n'est plus en nature, comme sont les usures, il suffit d'en restituer le prix & même les fruits qui en sont provenus si la chose en pouvoit produire.

6^o. Une personne qui possédant le bien d'autrui de bonne foi, l'a consumé ou perdu pendant le tems de sa bonne foi, n'est pas obligée de le rendre. C'est le sentiment des Théologiens, fondés sur la décision du droit Civil, ff. de petit. hæred. l. utrum autem. Il est vrai que la Loi ajoute qu'il faut seulement examiner, s'il n'est pas devenu plus riche dans la possession qu'il a eue de ce bien.

7^o. Si le Possesseur de bonne foi a vendu plus que son juste prix une chose qui auroit été dérobée, il est tenu, lorsqu'il vient à connoître que cette chose ne lui appartenait pas, de rendre le surplus de son juste prix au Propriétaire.

8^o. Les Bénéficiers, qui dissipent les revenus de leurs Bénéfice, sont obligés à la même restitution & au même dédommagement que ceux qui ont dissipé un bien qui ne leur appartenait pas, parceque les Bénéficiers ne sont que les Dépositaires des revenus de leurs Bénéfices : car les Saints Peres les appellent les Administrateurs, des Oeconomies ; & les Conciles leur défendent de s'en servir comme de choses, non qui leur appartiennent, mais qui leur ont été confiées. (Voyez le Concile de Paris, l'an 819), après néanmoins avoir pris ce qui leur est nécessaire, pour leur entretien honnête. Ils peuvent même soulager de ce bien leurs Parens & Amis s'ils sont dans le besoin : mais ce doit être un pur soulagement : car il

leur est défendu de faire aucune épargnée , ni d'enrichir leurs Parens & leurs Amis des biens d'Eglise : *Ne ex re ditibus Ecclesiæ consanguineos familiaresve suos augere studeant.* Conc. de Tr. Sess. 25. de reform.

9°. Un Débiteur peut différer pour un tems à restituer , quand il ne le peut pas faire , sans qu'il lui en arrive un très-grand dommage , si cependant le Créancier de son côté ne souffre point de dommage du délai de cette restitution , ou que ce dommage soit de petite conséquence , autrement le Débiteur seroit obligé à faire la restitution : & de-là il suit que l'on n'est pas dispensé de restituer , quand même , pour restituer , on se réduiroit en grande nécessité soi-même & sa Famille , ou qu'on déchoiroit de son état , ou qu'on s'exposeroit à perdre son crédit & sa réputation , si ceux à qui on doit restituer sont exposés à quelqu'un de ces inconvéniens , faute de recevoir ce qui leur est dû.

10°. Quand on ne connoît point ou qu'on ne peut trouver ceux à qui la restitution doit être faite , soit les Propriétaires de la chose , soit leurs Héritiers , quelque soin raisonnable qu'on se soit donné pour cela , on doit distribuer aux Pauvres ce que l'on est obligé de restituer , ou l'employer à des œuvres pieuses. C'est la décision des Canons , si même la chose est considérable , on n'en doit disposer que de l'avis de l'Evêque.

11°. On ne peut pas compenser le défaut de restitution , par des aumônes aux Pauvres , ou par quelques présens aux Eglises. Car la restitution est un acte de justice commutative , qui ordonne de rendre à chacun ce qui lui appartient. C'est le sentiment des Peres & des Théologiens : il ne faut pas croire , dit Saint Grégoire , que ce soit une aumône , de distribuer aux Pauvres ce qui est acquis par des moyens illicites : *Non est putanda Eleemosina , si pauperibus dispensatur quod ex illicitis rebus accipitur.* l. 9. 1. cap. *Non est putanda.* Le Concile de Paris , de l'an 1557. décide la même chose.

12°. Celui qui étant obligé de restituer une somme d'argent , l'auroit envoyée à celui à qui elle appartient , par une personne qui l'auroit ou retenue ou perdue , ou à qui on l'auroit volée , ne seroit pas moins obligé de restituer cette somme au Propriétaire : il y seroit

même obligé s'il s'agissoit d'une chose qui ne fut point de l'argent, & qui auroit péri entre les mains de la personne chargée de la restitution.

RESTRICTION MENTALE (la) est une maniere de parler dans laquelle on dit qu'on a fait une chose, & dans le même tems on se dit à soi-même intérieurement le vrai sens dans lequel on l'a faite, ou dans lequel on entend les paroles que l'on profere ; c'est-à-dire, que le discours est véritable en apparence, & faux dans le fond. Ainsi si je veux faire entendre que je n'ai pas vu aujourd'hui un tel Homme ; je dis, je n'ai pas vu cet Homme aujourd'hui, & je sous-entends en même-tems au Palais par exemple, où réellement je ne l'aurai pas vu. Mais comme par ces sortes de restrictions mentales on fait entendre à quelqu'un une chose contraire à sa pensée & à la vérité, on commet un véritable mensonge, & ce seroit une témérité criminelle d'avancer que de pareilles restrictions empêchent qu'on ne viole le Commandement de Dieu sur cette matiere. *Deus non irridetur* : dit l'Ecriture.

Saint Augustin dit expressement, que celui-là ment qui fait connoître par ses paroles ou par quelque signe, ou autre maniere de s'expliquer que ce puisse être une chose différente de celle qu'il a dans sa pensée. *Aug. de mend. c. 3.* Ainsi on ne peut douter que ceux qui usent de restrictions mentales, d'équivoques, ne mentent réellement, puisqu'ils font connoître par leurs équivoques une chose différente de celle qu'ils ont dans la pensée. La maniere dont ils mentent est à la vérité plus subtile, mais elle renferme aussi plus de duplicité de cœur. Car on pervertit en quelque sorte l'ordre des choses, puisqu'on se sert des paroles naturellement destinées à faire connoître nos véritables pensées, pour produire un effet tout différent dans l'esprit de celui à qui on parle, ce qui détruit le lien de la société civile, qui est la bonne foi. C'est la pensée de Saint Thomas, 2. 2. qu. 110. art. 3.

RESURRECTION DE JESUS-CHRIST (la) est le fondement de la Foi chrétienne, & le cinquieme article du Symbole : *Tertia die resurrexit à mortuis* : car, comme dit l'Apôtre : *Si Christus non resurrexit, inanis est ergo*

predicatio nostra, inanis est fides nostra. 1. Cor. 15. La résurrection de J. C. se prouve. 1°. Sur le témoignage de ceux à qui il se fit voir après sa résurrection ; & il est rapporté par les Evangélistes. Ce fut 1°. à Sainte Madeleine, le jour même de sa résurrection ; en se faisant connoître à elle, en l'appellant de son nom, & lui disant ces paroles : *Noli me tangere, nondum enim ascendi ad Patrem meum.* Joan. 20. 2°. Aux Saintes Femmes : *Nolite timere : ite, nuntiate Fratribus meis, ut eant in Galileam : ibi me videbunt.* Math. 28. 3°. Aux deux Disciples qui alloient à Emmatis, & qui le reconnurent à la fraction du pain. *Luc. 24. 4°.* Aux onze Apôtres, dans le lieu où ils étoient assembles, & où J. C. se trouva tout-à-coup quoique les portes fussent fermées, & où il leur dit en leur reprochant leur incrédulité : *Videte manus meas & pedes, quia ego ipse sum : palpare & videte, quia spiritus carnem & ossa non habet, sicut me videtis habere.* Luc 24. Et toutes ces apparitions arrivèrent le jour même de la résurrection.

5°. Jesus-Christ apparut aux Apôtres au même lieu qu'auparavant, & il dit ces paroles à Saint Thomas qui n'étoit pas avec eux lors de la premier apparition, & qui ne vouloit pas y ajouter foi : *Infer digitum tuum huc, & vide manus meas, & asser manum tuam & mitte in latus meum ; & noli esse incredulus sed fidelis.* Joan. 20. 6°. Jesus-Christ apparut en Galilée sur le bord du Lac de Tiberiade aux Apôtres Pierre, Jacques, Jean & à Nathanaël ainsi qu'à deux autres Disciples, & il leur fit faire une pêche miraculeuse. Joan. 21. 7°. Il apparut à ses Apôtres & à ses Disciples qui étoient au nombre de plus de cinq cens sur une montagne de Galilée : *Plus quam quingentis Fratribus.* 1. Cor. 15. 8°. Avant de monter au Ciel il apparut aux Apôtres dans la Ville de Jérusalem, & il leur dit ces paroles : *Data est mihi omnis potestas in cælo & in terra : euntes ergo, docete omnes gentes, baptisantes eos in nomine Patris & Filii & Spiritus sancti, &c.* 9°. Saint Luc dans les Actes nous dit : que J. C. se montra souvent à ses Apôtres depuis sa Passion, & qu'il leur fit voir par beaucoup de preuves qu'il étoit vivant, leur apparoissant pendant quarante jours, & leur parlant du Royaume de Dieu :

Præbuit se ipsum vium post passionem suam in multis argumentis, per dies quadraginta apparens eis. Act. 1.

La seconde preuve de la vérité de la Résurrection se tire de la disposition où étoient les Apôtres lorsque J. C. ressuscita. Car on voit par le seul récit des Evangelistes, qu'ils ne s'attendoient point à la résurrection de J. C. & qu'ainsi on ne peut pas les soupçonner d'une crédulité indiscrete, ou qui approche de la simplicité: *Nos autem sperabamus, quia ipse esset redempturus Israël:* ils ne l'espéroient donc plus. Sa mort sur une croix avoit fait évanouir le peu de foi qu'ils avoient à ses promesses. On voit même que le récit, que leur firent les Saintes Femmes, du discours que leur avoient tenu les Anges, fut regardé par les Apôtres comme une rêverie: *Et visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista:* Luc 24. On peut même remarquer que dans les commencemens ils ne firent aucun état des témoignages les plus précis de la résurrection: & ce ne fut qu'après que J. C. se fut fait voir à plusieurs reprises, qu'il eut mangé devant eux, & qu'il eut fait toucher ses plaies à Saint Thomas, que la résurrection leur parut un fait constant & indubitable.

La troisième preuve est fondée sur le courage des Apôtres à rendre témoignage à la vérité de la résurrection. Ces Hommes sans lettres, *idiotæ*, comme les appelloient les Prêtres & les Sénateurs des Juifs, & jusqu'alors si grossiers qu'à peine ils entendoient ce que J. C. leur disoit; ces Hommes si simples & si timides s'exposent tous, sans précaution & sans ménagement, pour exécuter les ordres de leur Maître: ils vont les premiers au devant des périls dans Jérusalem, au milieu de tout le Peuple: ils annoncent hautement la résurrection de J. C. son pouvoir suprême dans le Ciel & sur la Terre, & ils répètent souvent aux Juifs que c'est celui-là même qu'ils ont crucifié: en même-tems ils produisoient les Livres des Prophètes qui avoient prédit les circonstances de la mort de J. C. comme aussi sa résurrection.

La quatrième sur les miracles par lesquels les Apôtres ont soutenu cette même vérité, miracles évidens & en grand nombre, & faits à la vue des plus grands ennemis de J. C. On les voit rapportés dans les Actes des Apôtres.

La

La cinquieme, sur le succès de la prédication des Apôtres : car un seul discours de Saint Pierre convertit trois mille Hommes : un second en convertit cinq mille autres. La foi se communiqua comme un embrasement : l'Evangile passa rapidement de Jerusalem dans le reste de la Judée, dans la Samarie, & dans les Nations voisines. Or ce succès ne peut avoir été si prompt, que par un effet sensible de la puissance de Dieu ; mais on ne peut penser que Dieu eût voulu faire ainsi éclater son pouvoir sur les cœurs par le ministère d'une Secte d'Hommes qui n'auroient été que des imposteurs, en publiant que J. C. étoit ressuscité.

La sixieme, sur la constance des Apôtres dans la prédication de l'Evangile, malgré toutes les traverses qu'ils éprouverent : car pour établir la vérité de la résurrection de J. C. & sa Doctrine, eux & leurs Disciples furent toujours en butte aux persécutions des Juifs & des Payens, puisqu'elles durèrent jusqu'à leur mort, qui fut, pour la plupart d'entre eux, cruelle & violente : ces persécutions furent de plusieurs sortes. On peut voir ce que Saint Paul en dit dans sa premiere Epître aux Corinthiens. L'impiété n'oseroit soutenir raisonnablement que la prédication de la résurrection de J. C. & de ses merveilles fût une imposture & un complot qu'ils avoient concertés, puisqu'on ne peut concevoir que ce complot n'eût jamais été trahi par aucun d'eux à la vue des supplices & de la mort, & pendant un si long espace de tems, c'est-à-dire, tout le tems de la vie des Apôtres, & tout celui de la vie de leurs Disciples. On trouve bien des gens qui par prévention ou par indifférence révoquent en doute des vérités palpables, ou qui rapportent à des causes bizarres des faits miraculeux, mais on n'en trouvera jamais qui veuillent mourir pour soutenir qu'ils ont vu ce qu'ils n'ont point vu en effet, & sur-tout lorsqu'ils peuvent être démentis par un si grand nombre de témoins, que ce seroit une extravagance visible de prétendre imposer aux Hommes à cet égard. L'impossibilité d'une pareille supposition est fondée sur la nature du cœur humain, & forme une preuve de la certitude des faits annoncés par les Apôtres, qui équivalent aux plus fortes démonstrations.

Il s'ensuit de toutes ces preuves , que la résurrection de J. C. est une vérité incontestable : mais cette vérité une fois établie , on peut dire qu'elle est le fondement de la Religion Chrétienne ; car si J. C. est ressuscité , les Témoins qui ont annoncé sa résurrection doivent être crus : ce qu'ils ont écrit par rapport à toutes les autres vérités de la Foi doit être cru : les Prophètes qui ont prédit sa résurrection sont divinement inspirés , & doivent être crus de même dans les autres choses qu'ils ont écrites , & conséquemment les Saintes Ecritures ont une autorité divine , comme ayant été écrites par des Hommes divinement inspirés.

RÉSURRECTION DES MORTS OU DE LA CHAIR (la) est le onzième article du Symbole , par lequel des Chrétiens font profession de croire que les Morts ressusciteront , ainsi que les Pères du Concile de Constantinople , dans le Symbole qu'on dit à la Messe : *Et expecto resurrectionem mortuorum*. On prouve la vérité de cet article par l'Ecriture. Car les Prophètes Elie & Elisée ont ressuscité des Morts. 1. Reg. 17. & 4. Reg. 4. Jésus-Christ & les Apôtres en ont ressuscité plusieurs ; le Fils de la Veuve de Naïm ; le Fils de Jaïre , chef de la Synagogue : Lazare. Voyez Divinité de Jésus-Christ. Voyez Apôtres. 1°. Par ces paroles bien expresses de Job : *Scio quod redemptor meus vivit , & in novissimo die de terra surrecturus sum , & rursam circumdabor pelle mea , & in carne mea videbo Deum meum : Quem visurus sum ego ipse , & oculi mei conspecturi sunt & non alius : reposita est hæc spes mea in sinu meo*. Job. 19. Jésus-Christ lui-même confondit les Saducéens qui disoient la résurrection , par ces paroles de l'Exode : *Ego sum Deus Abraham , Deus Isaac , Deus Jacob : non est Deus mortuorum sed viventium*. Math. 22. Si mortui non resurgunt , dit Saint Paul , neque Christus resurrexit . . . in momento , in istu oculi , in novissima tuba , canet enim tuba , & mortui resurgent incorrupti , & nos immutabimur. 1. Cor. 15. Deus vero & Dominum suscitavit & nos suscitabit per Christum factum. Ibid. 6. Si enim credimus quod Jesus mortuus est & resurrexit , ita & Deus eos qui dormierunt per Jesum adducet cum eo. 1. Thess. 4. Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum , qui

reformatum corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ, secundum operationem quâ etiam possit subjicere sibi omnia. Philipp. 3.

2°. Il faut que la Résurrection de la chair arrive, & cette nécessité est fondée sur des raisons très-solides. 1°. Sur l'ordre naturel qui demande que l'ame qui est immortelle, soit réunie à son corps, pour lequel elle a été créée, & pour laquelle réunion elle doit avoir une peine. 2°. Sur la justice de Dieu, qui a établi des récompenses pour les bons, & des peines pour les méchans : or, comme la plupart du tems ce n'est pas en cette vie que les bons sont récompensés, & que les méchans sont punis, il s'ensuit qu'il est de la justice de Dieu, que l'ame soit réunie au corps qui a servi d'instrument aux bonnes ou aux mauvaises actions, afin que l'un & l'autre aient part aux récompenses ou aux peines : *Ut referat unusquisque propria corporis*, dit S. Paul, *pro ut gessit, sive bonum, sive malum.* 2°. Cor. 5. C'est ce motif pris de la justice qui fait dire au même Apôtre : *Si in hac vita tantum sperantes sumus, miserabiles sumus omnibus hominibus.* 1. Cor. 15.

3°. Sur la nature même de l'Homme, lequel étant un composé de corps & d'ame, ne sauroit être parfaitement heureux, si ces deux parties ne sont réunies.

4°. Nous ressusciterons tous dans notre propre corps que nous avions sur la terre : *Oportet*, dit S. Paul, *corruptibile hoc induere incorruptionem.* 1. Cor. 15. *In carne mea videbo Deum meum*, disoit Job : est il rien de plus formel & plus décisif en faveur de la résurrection des corps ? La raison elle-même nous apprend qu'elle est très possible à Dieu : en effet la matiere ne périt point ; car il n'y a pas un atôme de moins dans l'Univers, qu'il y en avoit au commencement ; & la Providence de Dieu voit, dispose, & arrange les moindres parties de la matiere. Dieu peut donc, quand il le voudra, réunir cette même matiere à l'ame qui l'a autrefois animée ; & les Saints Peres, pour faire comprendre aux simples Fideles que la résurrection est très possible à Dieu, représentent que les arbres perdent tous les ans leur verdure, & la reprennent ensuite, comme s'ils commençoient à revivre ; que les semences meurent, pourrissent & ressuscitent.

tent, pour, ainsi dire, en germant & se reproduisant; & par conséquent que Dieu à qui rien n'est impossible, Dieu qui a formé toutes les parties de notre corps, peut par cette même puissance les ressusciter.

5°. Nos corps ressusciteront dans une parfaite intégrité, & ils deviendront immortels : *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione.* 1. Cor. 15.

6°. Ils deviendront impassibles : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum . . . neque dolor erit ultra.* Apoc. 21.

7°. Ils auront le don de clarté, c'est-à-dire, que les corps des Bienheureux seront brillans comme le Soleil : *Tunc iusti fulgebunt sicut sol in regno patris eorum.* Math. 13. Jésus-Christ, qui dit ces paroles, fit voir dans sa transfiguration, comme un échantillon de cet état : *Et resplenduit facies ejus sicut Sol.* 17. *Seminatur in ignobilitate*, dit Saint Paul, *surget in gloria.* 1. Cor. 15. Mais les corps des Bienheureux n'auront pas tous le même état de gloire; & il sera proportionné à leur degré de sainteté. Le même Apôtre se sert d'une comparaison pour le faire comprendre : *Alia claritas solis; alia claritas Lunæ; alia claritas Stellarum; stella enim à stella differt in claritate, sic & resurrectio mortuorum.* Ibid.

8°. Le don d'agilité, c'est-à-dire, de se transporter sans peine & avec vitesse par-tout où l'âme voudra. C'est ainsi que les Peres ont entendu ces paroles : *Seminatur in infirmitate, surget in virtute.* Ibid.

9°. Le don de spiritualité : *Seminatur corpus animale surget corpus spiritale*, c'est-à-dire; que le corps sera d'une souplesse parfaite aux volontés de l'âme : *Propter quod*, dit S. Augustin, *Spiritualia dicta sunt* : car ce seront des corps : *Cum procul dubio corpora sint futura, non spiritus.* Aug. in Ench. c. 91.

La certitude de la résurrection est un puissant motif pour nous consoler de la mort des personnes qui nous sont liées par le sang ou par l'amitié. C'est dans cette vue que S. Paul dit ces paroles : *Ut non contristemini sicut & cæteri, qui spem non habent : Si enim credimus quod Jésus mortuus est, & resurrexit, ita & Deus eos qui dormierunt per Jesum, adducet cum eo.* 1. Thess. 4. Saint Cyprien, pour consoler son Peuple sur ce sujet,

dit qu'il ne faut point pleurer nos Freres, que Dieu delivre du siecle & tire à lui, puisque nous ne les avons pas perdus, mais qu'ils sont seulement allés devant nous, & que nous ne les devons regarder que comme des personnes qui sont allées en Voïage. *Cyp. de Mortal.*

RÉVÉLATION (la) On entend par ce mot les marques extérieures & sensibles, par lesquelles Dieu s'est manifesté autrefois aux Hommes. Car la raison de l'Homme, obscurcie par le péché & par la corruption de son cœur, avoit défiguré la Religion naturelle en multipliant la Divinité par l'adoration des Idoles : or ce fut pour tirer l'Homme de ce profond aveuglement, que Dieu voulut l'instruire de ce qu'il devoit à sa Majesté suprême, afin que l'Homme eût une connoissance ferme & distincte de ce qu'il devoit croire, & une regle du culte qu'il devoit rendre à Dieu. Les témoignages qui contiennent la révélation sont les Saintes Ecritures, tant de l'ancien que du nouveau Testament, & la Tradition. Ce sont les sources de la révélation, comme c'est le témoignage de l'Eglise qui en établit & nous en assure la vérité.

RÉVÉLATION des empêchemens que l'on fait être au Mariage de quelqu'un. On est obligé sous peine de péché & d'excommunication de révéler au Curé, ou à l'Ordinaire, les empêchemens que l'on fait être aux Mariages, dont on entend ou dont on apprend la publication. La raison en est que tout le monde doit contribuer, en ce qu'il peut, au bien, à la sûreté & au repos des Familles, & que tous les Chrétiens qui ont de la Religion doivent empêcher que le Sacrement du Mariage ne soit profané par ceux qui voudroient se marier avec un empêchement. Cette révélation doit être faite à tems ; autrement ce seroit éluder l'obligation de la Loi. On est obligé de révéler un empêchement dirimant, quand on ne le fait que par le secret de la conversation ordinaire, car ce secret n'oblige point, parcequ'en se taisant, il porte préjudice au Public, ou à une tierce personne, & qu'en parlant il ne fait aucun tort à celui qui le lui a confié, & qu'aucontraire il empêche d'offenser Dieu. Mais on n'y est pas obligé si on ne le fait que par le secret de la Confession, ou par celui de la

confiance, du conseil, comme quand on consulte un Avocat, ou un Curé, ou un Docteur, pour sçavoir comment on se conduira : il en est de même des Procureurs, Médecins, Chirurgiens, Sages-Femmes, & un Ami connu pour tel.

Si l'empêchement n'étoit connu que d'une seule personne, & qu'elle eût sujet de croire que sa révélation ne pourroit pas servir au Curé à qui elle la feroit pour empêcher les Parties de se marier, elle ne seroit pas obligée en rigueur d'aller à révélation : dans ces occasions le plus sur est de prendre conseil de gens sages & éclairés : il en est de même si l'empêchement est occulte, comme s'il provient d'un crime qu'on ne peut révéler sans se diffamer soi-même, ou sans diffamer une tierce personne, ou sans s'attirer à soi ou à d'autres des affaires très préjudiciables. La révélation doit être faite aux Parties ou à leurs Parents, si l'empêchement est public de sa nature ; mais s'il est occulte c'est au Curé. Au reste, quand la révélation est frivole ou mal fondée, le Curé peut procéder à la célébration du Mariage sans y faire aucune opposition.

RIT ou RITE (le) est la maniere de célébrer le service divin, & de faire les cérémonies de l'Eglise. Il y a le Rit Grec & le Rit Romain.

ROIS. Livres de l'Ecriture, au nombre de quatre. Ils sont apellés par les Grecs, l'Histoire des regnes. Les Latins les appellent des Rois, parcequ'on y lit l'établissement de la Monarchie, & la suite de Rois qui ont régné d'abord sur le Royaume entier, & ensuite sur le Royaume divisé de Juda & d'Israël. Les Juifs appellent Samuel les deux premiers Livres, parceque l'Histoire de ce Prophte est à la tête, & donne l'intelligence de celle des Rois. Le premier Livre des Rois comprend l'Histoire du Grand Préte Héli, de Samuel & de Saül, c'est-à-dire, l'espace de cent un ans. Le second renferme le regne de David, c'est-à-dire, l'Histoire d'environ quarante ans. On croit communément que Samuel, Nathan & Gad, sont les Auteurs de ces deux Livres. Le troisieme contient l'Histoire du regne de Salomon ; celle de la division du Royaume, & celle de quatre Rois de Juda & de huit d'Israël : ces regnes comprennent cent-vingt-

fix ans. Le quatrieme est l'Histoire de seize Rois de Juda, & de douze Rois d'Israël: il y est aussi parlé des Prophètes qui ont écrit dans ce tems-là: on ignore quels sont les Auteurs de ces deux derniers Livres: mais il est aisé de voir que c'est comme une compilation de plusieurs Histoires particulieres.

ROMAINS. (Epître de S. Paul aux) Saint Augustin a expliqué lui-même le sujet de cette Epître, où il s'agit, dit-il, des œuvres de la Loi & de la Grâce. Une dispute s'étant élevée entre les Fideles, tant Juifs que Gentils, qui demeuroient à Rome, sur la Justification, les uns & les autres attribuant à leur propre mérite la grace de l'Evangile, Saint Paul entreprit de juger ce différend, dans l'Epître dont il s'agit: il y fait voir que tous, avant que d'être appelés à la Foi de J. C. étoient sujets au péché, & éloignés de la vraie justice, & qu'ainsi la Justification est un don gratuit de Dieu, & qu'elle ne vient ni de la Loi, ni du mérite des œuvres, mais de la foi en Jesus-Christ. Cette Epître fut écrite l'an 57 de l'Ere vulgaire, & dans le tems que cet Apôtre devoit aller à Jerusalem, porter les aumônes qu'on avoit recueillies dans la Macédoine & dans l'Achaïe, d'où on infere qu'elle est postérieure aux deux Epîtres aux Corinthiens: elle est placée la première de toutes, à cause de la grandeur de la Ville de Rome & de la dignité de son Eglise.

RUBRIQUE. (la) On appelle ainsi les regles prescrites pour la récitation de l'Office divin, & pour la célébration des Messes.

RUTH. (Livre de l'Ecriture-Sainte) Il fournit un exemple d'une vertu singuliere & d'une Providence toute divine; car Ruth, Moabite, ayant eu la vertu de suivre sa Belle-mere, lorsqu'elle retourna en son pays, fut mariée en secondes Nôces, à Boaz, Homme fort riche, de qui elle eut Obed, ayeul de David, d'où Jesus-Christ tire son origine, selon la chair. Cette Histoire arriva au tems des Juges, & on croit que ce fut du tems de Samgar ou de Debora.

SABAT (le) étoit le septieme jour de la Semaine chez les Juifs, & le jour du repos de Dieu, c'est-à-dire, auquel Dieu cessa de produire des nouvelles Créatures. Dieu leur avoit ordonné par le troisieme Commandement, de sanctifier le Sabat d'une maniere spéciale. L'Eglise, conduite par le Saint-Esprit, a changé ce jour en celui du Dimanche, en sorte qu'au lieu du dernier jour de la semaine, on sanctifie le premier qui est appelé le jour du Seigneur. *Voyez* Dimanche.

SABELLIENS, Hérétiques du troisieme siecle, Disciples de Sabellius, de Praxeas, de Noetus; ils prétendoient, comme le font encore aujourd'hui les impies Sociniens, que Dieu ne subsiste pas en trois personnes, mais que le nom de Pere, de Fils, & de Saint Esprit, sont différens noms qui conviennent à une même personne. *Voyez* Paulianistes.

SACRAMENTAIRE. Nom donné dans le seizieme siecle à ceux qui nioient la presence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, & qui n'y reconnoissoient qu'un simple signe ou Sacrement.

SACERDOCE ^{DE} JESUS-CHRIST. Jesus-Christ a été fait Prêtre dès le commencement de son Incarnation; car dès-lors il a commencé d'emprunter des Hommes, ce qu'il commença d'offrir pour les Hommes, puisque Jesus-Christ, entrant dans le monde, s'offrit en Dieu pour faire sa volonté, comme dit David, *Psf. 39.* dès-lors il s'offrit à Dieu pour mourir, & ne cessa jamais de le faire. L'immolation de la victime ne s'est faite que sur la croix, mais l'oblation en a précédé la croix; & même dans le Ciel, en présentant à Dieu son humanité sacrée, il y exerce, selon Saint Paul, les fonctions du Sacerdoce : *Sempiternum habet Sacerdotium ... semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Heb. 7. c'est-à-dire, que le Sacrifice de la croix est éternel quant à l'oblation; mais J. C. n'offre son corps & son sang sous les voiles du pain & du vin, que dans l'Eucharistie. Le Sacerdoce de Jesus-Christ est selon l'ordre de Melchisedec, comme Saint Paul le fait voir bien clairement dans son Epître aux Hébreux. *Voyez* Melchisedec.

SACRE. Le tems du Sacre des Evêques est prescrit par le Concile de Trente, *sess.* 13. Le Concile ordonne que, suivant les anciens Canons, les Evêques, même Cardinaux, se fassent sacrer dans trois mois, sous peine de restituer ce qu'ils auroient touché de revenu; & que s'ils négligent encore de le faire pendant trois autres mois, ils seront, *ipso facto*, privés de leurs Eglises. L'Ordonnance de Blois y est conforme.

SACREMENS. Le mot de Sacremens, en général, est employé dans les Saintes Ecritures, pour signifier une chose sainte & sacrée. Exemple: dans le Livre de la Sagesse, il est dit que les Méchans n'ont pas connu les secrets de Dieu: *Nescierunt Sacramenta Dei.* c. 1. Ce mot, pris dans une signification moins étendue, signifie une chose sainte & sacrée, en tant qu'elle dévoue les Hommes à Dieu, & en ce sens il a la même signification que celui de Mystere, mot grec qui veut dire le signe extérieur d'une chose sacrée & secrete. Ainsi Saint Paul en parlant du Mystere de l'Incarnation, dit: *Manifestè magnum est pietatis Sacramentum, quod manifestatum est in carne:* & ailleurs, parlant de l'union du Mari & de la Femme: *Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo & in Ecclesia.* Eph. 5. Dans l'Apocalypse, on voit ces expressions: *Sacramentum septem stellarum.... Angeli sunt septem Ecclesiarum,* c. 1.

Le mot de Sacrement a été mis en usage dès les premiers siècles de l'Eglise, pour signifier les Sacremens que Jesus-Christ a institués: en effet les Saints Peres ont attribué les mêmes significations à ces deux mots de Mystere & de Sacrement, & ont entendu tantôt par l'un, tantôt par l'autre, les Sacremens de Baptême & de l'Eucharistie. Les Sacremens de l'ancienne Loi étoient des signes sacrés qui avoient la vertu de signifier la grace qui devoit être communiquée aux Hommes, par la passion de Jesus-Christ. Car c'est ainsi qu'ils sont définis dans le decret du Pape Eugene, *Ab. du Conc. de Florence.* Ils étoient la figure & l'ombre des Sacremens de la nouvelle Loi: *Umbra enim habens lex futurorum bonorum, non ipsam imaginem rerum.* Heb. 10. Mais ils n'avoient pas la vertu de conférer la grace: ils consistoient en divers ablutions & en des cérémonies char-

nelles & imposées jusqu'au tems que cette Loi seroit corrigée par une nouvelle : *Et variis baptisimaribus & justitiis carnis usque ad tempus correctionis impositis.* Heb. 9.

Les Sacremens de la nouvelle Loi, selon la définition du Catéchisme du Concile de Trente, sont un signe sensible qui, par l'institution divine, a la vertu de signifier & de produire la sainteté & la justice : ils ont tous été institués par J. C. puisque, comme dit Saint Paul, les Apôtres n'ont été que les Dispensateurs des Mystères de Dieu : *Sic nos existimet homo ut ministros Christi & dispensatores mysteriorum Dei.* 1. Cor. 4. surquoi Saint Ambroise dit : *Ergo auctor Sacramentorum, quis est ? nisi Dominus Jesus Christus,* 1. 4. de Sac. c. 4. C'est la Doctrine des Peres & celle de toute l'Eglise ; car le Concile de Trente prononce anathème contre ceux qui soutiennent le contraire : *Si quis Sacramenta novæ legis, &c. non fuisse omnia à Jesu Christo Domino nostro instituta, anathema sit.* Sess. 21. c. 2. Et en effet, il n'y a que Dieu seul qui ait pu donner aux Sacremens par sa puissance souveraine, la vertu & la force qu'ils ont. Les Peres du même Concile déclarent que l'Eglise a le pouvoir de changer & de régler quelque chose touchant les cérémonies des Sacremens, mais qu'elle ne peut rien changer touchant la substance des Sacremens, c'est-à-dire, ce qui en fait l'essence ; & quoique les cérémonies & autres choses instituées pour la solennité des Sacremens, ne soient pas exprimées dans les Saintes Ecritures, l'Eglise les a cependant apprises des Apôtres par une Tradition non interrompue.

La cause principale de l'effet intérieur des Sacremens, c'est Jesus-Christ comme Dieu par sa puissance souveraine : la cause méritoire & efficiente, c'est J. C. comme Homme par la vertu de sa passion, qui est la cause méritoire & instrumentelle de notre justification, en ce que les mérites de la passion du Fils de Dieu agissent dans les Sacremens ; qu'ils sont célébrés par l'invocation de son saint nom, & que les Sacremens ont reçu leur vertu de l'institution qu'il en a faite.

La fin des Sacremens est 1^o. la rémission des péchés, c'est-à-dire, que le dessein de J. C. en les instituant, a

été de nous donner par les Sacremens, des moyens pour effacer nos péchés & nous rendre justes & agréables à Dieu : car les uns, tels que le Baptême & la Pénitence, nous remettent dans la grace de Dieu, en effaçant nos péchés ; & les autres nous conservent dans cette grace, ou l'augmentent après que nous l'avons reçue, comme la Confirmation, l'Eucharistie & les autres. 2^o. Ils ont été institués pour unir les Fideles ensemble dans un corps de religion, par des signes qui fassent connoître qu'ils sont d'une même Religion. Cette raison est rapportée dans le Catéchisme du Concile de Trente : *Ut scilicet notæ quædam & Symbola essent, quibus fideles internoscerentur.*

Il n'y a que sept Sacremens dans l'Eglise. Le Canon du Concile de Trente y est formel : *Si quis dixerit Sacramenta esse plura vel pauciora quàm septem : videlicet, Baptismum, Confirmationem, Eucharistiam, Pœnitentiam, Extremam-unctionem, Ordinem & Matrimonium... anathema sit.* Ce Concile n'a fait en cela que confirmer la Doctrine de l'Eglise qui a toujours déclaré qu'il n'y avoit que sept Sacremens : cette Doctrine est conforme à l'Ecriture & à la Tradition. C'est ce dont on peut se convaincre dans tous les articles qui établissent le Dogme de chaque Sacrement en particulier. Tertullien qui vivoit au deuxième siecle de l'Eglise fait mention des sept Sacremens. *l. de Præsc. c. 40.* Saint Ambroise & Saint Augustin en font de même. Il est vrai que dans les Saintes Ecritures, ni dans les Ouvrages des Peres, on ne trouve pas ce nombre déterminé de sept, mais il n'y a aucun des sept Sacremens dont il ne soit fait mention. Et si l'Eglise a enseigné par un article exprès de sa Doctrine, qu'il n'y en avoit que sept, ça été à l'occasion de plusieurs Hérésies qui se sont élevées, dont les unes & les autres n'admettoient qu'un certain nombre de Sacremens : & elle a été obligée de donner sur cette matiere des décisions dans les Conciles, pour faire connoître à ses Enfants la véritable Doctrine qu'elle avoit reçue de Jesus-Christ.

A l'égard de la dignité de chaque Sacrement en particulier, en les comparant les uns aux autres, le Concile de Trente a marqué cette différence, & les a rangés

selon l'ordre qu'ils doivent avoir , à raison de leur excellence. Par cette raison , 1°. l'Eucharistie doit tenir le premier rang , comme contenant le corps & le sang de J. C. 2°. Le Baptême , car c'est le Sacrement le plus nécessaire. 3°. L'Ordre & la Confirmation , à cause de la perfection où ils portent les Fideles. 4°. Le Sacrement de Pénitence & d'Extreme-Onction. Et le même Concile déclare anathème contre ceux qui soutiennent qu'il n'y en a pas un plus digne que l'autre : *Si quis dixerit , hæc septem Sacramenta esse inter se paria , ut nulla ratione aliud sit dignius alio , anathema sit.* Sess. 7. Can. 3. & dans le Can. 4. il prononce anathème contre ceux qui soutiennent que les Sacremens ne sont point nécessaires pour le salut des Hommes : *Non esse ad salutem necessaria , sed superflua.* Cependant il ajoute qu'ils ne sont pas tous nécessaires d'une égale nécessité , *non parem & æqualem necessitatem habere.* Mais il y en a trois absolument nécessaires : *Præ ceteris necessaria dicuntur :* Savoir le Sacrement de Baptême , d'une nécessité simple & absolue : le Sacrement de Pénitence , si on est tombé dans le péché mortel ; & le Sacrement de l'Ordre pour l'Eglise en général , mais non pour les Fideles en particulier : *Non singulis Fidelibus , toti tamen Ecclesiæ necessarius est.* La Matière & la Forme , & l'intention du Ministre sont les parties essentielles des Sacremens : elles sont d'institution divine , & sont absolument nécessaires dans chaque Sacrement.

La MATIERE des Sacremens , c'est la chose sensible qui se rencontre dans chaque Sacrement : car il est composé de choses sensibles & de paroles : par exemple , l'eau , l'huile , l'onction , le pain , le vin , l'imposition des mains : toutes ces choses sont la matière éloignée ; & l'application de cette même matière , ou l'action qui se fait lorsque le Ministre confere le Sacrement , est la matière prochaine.

La FORME des Sacremens , sont les paroles qui sont jointes avec les choses sensibles qui sont la matière du Sacrement.

Le changement dans la Matière ou dans la Forme , fait par le Ministre du Sacrement , le rend nul , si le changement est substantiel dans l'une ou dans l'autre : or il

est substantiel dans la matiere, lorsque suivant le commun usage & le sentiment des Hommes, elle est réputée n'être pas de la même espece que la matiere qui a été prescrite par N. S. J. C. Il est substantiel dans la forme, lorsqu'il donne aux paroles un autre sens que celui qu'elles doivent avoir par l'institution de N. S. J. C. Comme si en baptisant, par exemple, on obmettoient une des trois Personnes de la Sainte Trinité, ou d'autres paroles essentielles; ou que la transposition qui seroit faite dans les paroles fût telle, que les paroles ne fissent plus le même sens; où qu'il y eut une interruption dans l'action & qui fut assez longue pour la faire regarder comme discontinuée. Mais si le changement dans la matiere ou dans la forme n'est qu'accidentel, il ne rend pas le Sacrement nul. Or il est accidentel dans la matiere, lorsqu'il n'empêche pas que la matiere ne soit absolument de la même espece que celle qui a été prescrite par J. C. & il est accidentel dans la forme, lorsqu'il ne fait pas que les paroles qui sont la forme du Sacrement n'aient plus leur vrai sens ou signification: par exemple, dans les paroles de la consécration: *Hoc est enim corpus meum*: si le Prêtre n'avoit obmis que le mot *enim*.

Les Théologiens concluent de-là que les Ministres du Sacrement ne peuvent, sans commettre un péché mortel, faire quelque changement notable dans la matiere ou dans la forme: ils prétendent même que l'ignorance ne les peut excuser, s'ils sont Prêtres: elle pourroit excuser les Laïcs, qui en cas de nécessité peuvent conférer le Baptême, encore même elle n'excuse pas les Sages-femmes, parcequ'elles sont censées instruites de la maniere de conférer ce Sacrement. 2°. On ne peut pas se servir dans les Sacremens d'une matiere douteuse sans commettre un péché, lorsqu'on peut en avoir de certaine. Quoique l'Eglise n'ait pas le pouvoir d'apporter quelque changement dans la substance des Sacremens, elle en peut faire dans la dispensation, pour regler ou changer quelque chose pour l'utilité des Fideles, lorsque le changement des lieux & des tems le peuvent demander. C'est la Doctrine du Concile de Trente: *Salva eorum substantia*. Sess. 21. c. 2.

MINISTRE DES SACREMENTS. Le pouvoir de conférer les Sacremens est une partie de la puissance que les Apôtres ont reçue de J. C. lorsqu'ils ont été choisis pour annoncer l'Evangile & dispenser les Mystères ; & les Chrétiens ne peuvent pas indifféremment être les Ministres des Sacremens ; sans renverser l'ordre que J. C. a établi dans son Eglise. Saint-Paul fait voir que le Sauveur du monde a établi un ordre entre les Fideles , qui sont les membres du corps mystique de J. C. & qu'il a placé chacun de ces membres dans un ordre que personne ne peut troubler sans détruire ce corps mystique. *Vos autem estis corpus Christi & membra de membro... quod si essent omnia unum membrum, ubi corpus ?* 1. Cor. 12. Et ailleurs : *Ipse dedit quosdam Apostolos, quosdam autem Prophetas, &c. ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi.* Eph. 4. *Attendite vobis & universo gregi in quo vos Spiritus sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei.* Act. 20. *Sic nos existimet homo ut ministros Christi & dispensatores mysteriorum Dei.* 1. Cor. 4. *Omnis Pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona & sacrificia pro peccatis. nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo tanquam Aaron.* Heb. 5. On le prouve encore par cet endroit de l'Evangile de Saint Jean, où il est sensible que J. C. donna privativement à ses Disciples le pouvoir de remettre les péchés, & la mission qu'il avoit reçue de son Pere : *Sicut misit me Pater, & ego mitto vos... Accipite Spiritum sanctum : quorum remiseritis peccata remittuntur eis, &c.* & que par conséquent il ne donna pas ce pouvoir à d'autres qu'à eux. Saint Ambroise, après avoir parlé de la dignité du Sacerdoce, remarque qu'il y a bien de la différence entre l'état des Laïcs & celui des Ecclesiastiques. 3°. On voit par la Loi de Moïse que les Sacremens de l'ancienne Loi, qui étoient infiniment au-dessus de ceux de la nouvelle, ne pouvoient pas être administrés par toutes sortes de personnes : que ce ministère n'appartenoit qu'aux seuls Prêtres qui étoient descendus d'Aaron : le Roi Ozias pour en avoir voulu faire les fonctions fut puni de Dieu d'une manière étonnante.

INTENTION DU MINISTRE. L'intention du Ministre est une action de la volonté du Ministre, par laquelle il se propose de conférer un Sacrement, c'est-à-dire, de faire ce que l'Eglise fait. Cette intention est la troisième chose essentielle pour la validité du Sacrement : elle en est même de l'essence, parcequ'il est nécessaire, que le Ministre détermine l'application qu'il fait de la matière & de la forme pour composer un Sacrement. Cette intention, si elle n'est pas actuelle, doit du moins être virtuelle. Cette dernière est une suite de l'actuelle, ou plutôt elle est presque la même, & elle est censée être encore dans le Ministre lorsqu'il confère le Sacrement, quoiqu'elle ne soit pas dans le moment précis à cause de quelque distraction qui peut arriver au Ministre. L'intention habituelle ne suffit pas : car faire une chose par simple intention habituelle, c'est la faire seulement par habitude, sans advertance, sans délibération : elle peut se rencontrer dans une Personne qui est endormie, & qui en cet état n'est pas capable d'agir avec raison & avec délibération.

EFFETS DES SACREMENTS. Les Sacramens de la nouvelle Loi confèrent la Grace sanctifiante : car les Saintes Ecritures nous apprennent que les Sacramens produisent certains effets, ou confèrent certains dons : or ces effets & ces dons désignent clairement la Grace sanctifiante. C'est ce qui est prouvé dans tous les articles de chacun des Sacramens. Les Saints Peres ont tous reconnu cette vérité. Voyez Saint Augustin, in Ps. 73. le Decret du Pape Eugene IV. Nous savons, dit Saint Thomas, par l'autorité de plusieurs Saints, que les Sacramens de la nouvelle Loi non-seulement signifient, mais encore qu'ils confèrent la Grace, *causant gratiam*. 3. p. qu. 61. art. 1. Le Concile de Trente anathématise ceux qui soutiennent, que les Sacramens de la nouvelle Loi ne contiennent pas la Grace qu'ils signifient ; qu'ils ne la confèrent point à ceux qui n'y apportent point d'empêchement, & qu'ils font seulement des signes extérieurs de la Grace que nous recevons par la Foi & par la Justice, & des marques de la profession de la Religion Chrétienne, par lesquelles on distingue les Fideles des Infideles : *Si quis dixerit Sacramenta novæ Legis non continere Gratiam quam signi-*

fificant, aut Gratiam ipsam non ponentibus obicem non conferre, quasi signa tantum externa sint, accepta per fidem Gratiae vel Justitiae, & notae quaedam Christianae professionis quibus apud Homines discernuntur Fideles ab Infidelibus, anathema sit.

Les Théologiens divisent cette Grace sanctifiante en Grace justifiante & en Grace sacramentelle. 1°. Les Sacremens produisent la Grace justifiante : l'Apôtre Saint Paul enseigne lui même cette vérité ; car il dit que J. C. a aimé l'Eglise, & qu'il s'est livré à la mort pour elle, après l'avoir purifiée dans le Baptême de l'eau par la parole de vie : *ut illam sanctificaret, mundans lavacro aquae in verbo vitae.* Eph. 3. Le Catéchisme du Concile de Trente, après avoir dit conformément avec S. Paul, que les Sacremens de l'ancienne Loi n'étoient que de purs élémens sans force & sans vertu, qui ne sanctifioient pas ceux qui étoient souillés, qu'ils n'étoient établis pour être les figures des choses qui se doivent opérer par nos Mystères, ajoute que ceux de la nouvelle ont coulé comme de leur source du côté de J. C. qui par l'esprit s'est offert lui-même à Dieu, comme une victime sans tache ; qu'ils purifient notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant, & produisent par la vertu du sang de J. C. la grace qu'ils signifient : *Sanguis Christi qui per spiritum sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo, emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis, ad serviendum Deo viventi.* Heb. 9.

La grace Sacramentelle que les Sacremens conferent, n'est autre chose que la grace sanctifiante, en tant qu'elle renferme des secours particuliers qui disposent les Fideles à parvenir à la fin du Sacrement qu'ils ont reçu : car les Sacremens sont institués pour produire certains effets qui sont propres à un chacun. Or la grace Sacramentelle renferme des secours qui ont du rapport aux effets de chaque Sacrement en particulier.

Les Sacremens conferent la grace, *ex opere operato*, expressions dont se servent les Théologiens, pour marquer la manière dont ils la conferent ; c'est-à-dire, qu'ils la conferent par la vertu de l'action qui se fait *per opus operatum*, & qui consiste dans l'application qui est faite

faite de la forme à la matiere, & de la matiere & de la forme à celui qui reçoit le Sacrement ; de telle sorte que l'effet que ce Sacrement confere est censé appartenir à Dieu & non au Ministre du Sacrement, parceque c'est Dieu qui l'a institué, qui lui a donné toute la vertu. C'est Dieu qui en est la cause efficiente, & la passion de Jesus-Christ en est la cause méritoire : car les Sacramens ne reçoivent pas la vertu de conférer la grace sanctifiante des mérites de ceux qui les conferent, ou des mérites de ceux à qui ils sont conférés, mais ils reçoivent cette vertu de Dieu, qui les a institués, comme des causes instrumentelles, pour conférer cette grace, c'est-à-dire, que les Sacramens conferent la grace en vertu de l'action Sacramentelle ; instituée par N. S. J. C. & que cette action consiste dans l'application de la forme & de la matiere. Il est vrai que les dispositions requises dans le sujet doué de raison, qui reçoit les Sacramens, telles que la volonté, la foi, la pénitence, sont nécessaires comme des dispositions capables d'ôter les obstacles qui pourroient empêcher que les Sacramens ne produisent l'effet pour lequel ils ont été institués, & elles concourent ainsi à la justification du sujet ; mais elles ne sont pas nécessaires comme causes efficientes, puisqu'il le Baptême conféré aux Enfans qui n'ont pas atteint l'âge de raison, n'a pas moins son effet, qui est d'effacer le péché originel, dont ils sont coupables en naissant, & de les reconcilier avec Dieu.

Et quoique les Peres ne se soient pas servis de ces mots, *ex opere operato*, ils ont enseigné ce qui est signifié par ces mêmes mots, comme on peut s'en assurer par leurs Ecrits. Voyez S. Augustin, l. 4. *contr. Cresc.* c. 16. où ce S. Docteur dit : *Non eorum meritis à quibus ministratur, nec eorum quibus ministratur constare baptismum ; sed propria sanctitate atque veritate propter eum à quo institutus est, malè utentibus ad perniciem, bonè utentibus ad salutem.* S. Thomas enseigne la même chose quand il dit que le Sacrement de Baptême confere la grace par la vertu qu'il a en tant qu'il est l'instrument de la passion de N. S. qui est mort pour nous : *In quantum est, instrumentum est passionis Christi, jam perfectæ.* 3. p. qu. 70. art. 4. Le Concile de Trente a prononcé

anathème contre ceux qui soutiennent que les Sacremens ne conferent pas la grace par une vertu qui soit dans eux : *Ex opere operato non conferri gratiam.* Can. 8. sess. 17.

SACREMENS DES VIVANS. Les Théologiens appellent ainsi les Sacremens institués pour les Fideles qui sont en état de grace, afin de la perfectionner & d'augmenter la grace qu'ils ont reçue : & ce sont les Sacremens de la Confirmation, de l'Eucharistie, de l'Ordre, de l'Extrême-onction, & du Mariage.

SACREMENS DES MORTS (les) sont institués pour donner la vie spirituelle aux personnes qui sont mortes à la grace, & qui ont besoin d'être justifiées par la grace, laquelle leur donne la vie en effaçant leurs péchés : ce sont les Sacremens de Baptême & de Pénitence.

CARACTERE des Sacremens. C'est la marque que les Sacremens du Baptême, de la Confirmation & de l'Ordre, impriment dans l'ame, d'une maniere ineffaçable. Le Catéchisme du Concile de Trente observe fort bien, que l'Apôtre S. Paul a visiblement désigné ce caractere, lorsqu'il dit que Dieu nous a oints de son onction, qu'il nous a marqués de son sceau : *Signati estis, &c.*

Le caractere a trois propriétés qui demeurent dans l'ame de ceux qui ont reçu les Sacremens. 1^o. Il donne une puissance spirituelle pour faire les choses qui appartiennent au culte de Dieu : 2^o. Il rend ceux qui reçoivent quelqu'un de ces Sacremens semblables à Jesus-Christ, d'une maniere particuliere ; car le Caractere imprimé par les Sacremens, est proprement, dit S. Thomas, le caractere de J. C. de sorte qu'on devient en quelque maniere plus semblable à J. C. que ceux qui n'ont pas eu le même avantage. 3. p. 2^o qu. 63. art. 3. 3^o. Il distingue ceux qui ont reçu ces Sacremens par rapport à la fin à laquelle ils sont destinés par ce caractere, de même que par la marque militaire, les Soldats du Prince sont distingués de ceux des Ennemis. Et comme ces trois Sacremens ont chacun une fin différente l'une de l'autre, chacun imprime un caractere qui lui est propre & qui est différent de celui que les autres impriment : ainsi le caractere qui donne par l'ordre un pouvoir actif pour administrer les Sacremens, n'est pas le même que

celui qui donne par le Baptême un pouvoir passif pour les recevoir : & le caractère imprimé par la Confirmation , qui donne le pouvoir de professer la foi de J. C. , n'est pas le même que les deux précédens. Cette Doctrine est confirmée par la décision du Concile de Trente , qui déclare que ces trois Sacremens impriment un caractère ; que ce caractère ne peut pas être effacé , & qu'ils ne peuvent pas être réitérés.

Tous ceux qui reçoivent les Sacremens n'en reçoivent pas pour cela les effets, lorsqu'ils ne sont point dans les dispositions requises pour les recevoir saintement , & que ces dispositions au contraire sont un obstacle aux effets que les Sacremens devoient produire par leur vertu.

CÉRÉMONIES des Sacremens. L'Eglise a toujours observé certaines cérémonies dans l'administration des Sacremens. Elles sont très anciennes dans l'Eglise , car les Peres en font mention. Tertullien dit , dans son Livre des Prescriptions , qu'on faisoit le signe de la croix quand on administroit les Sacremens , & il ne dit pas que cette cérémonie eut commencé de son tems. Dans le livre de *Coron. mil.* il fait mention des onctions que les Chrétiens faisoient : *Caro ungitur ut anima consecratur.* Saint Cyprien parle de l'Exorcisme en plusieurs endroits de ses Ouvrages. Saint Augustin parle de la cérémonie du sel pour le Sacrement de Baptême. l. 1. *Confess. c. 1.*

L'Eglise a joint aux Sacremens certaines cérémonies publiques & solennelles , pour des solides raisons : elles sont rapportées dans le Concile de Trente : 1°. Elles servent à imprimer le respect dû aux Saints mysteres. 2°. Elles font connoître distinctement , & mettent comme devant les yeux , les effets que produisent les Sacremens , & servent à en faire éclater la sainteté. 3°. Elles élèvent l'esprit de ceux qui les observent avec attention , & excitent en eux des sentimens de foi & de charité. C'est pour cette raison , dit le même Concile , que l'Eglise se sert de certains ornemens , fait de Bénédictions , & autres cérémonies qui sont de tradition ; & il anathématise ceux qui les méprisent , ou ceux qui les ômettent lorsque la nécessité n'y oblige point : *Sine peccato à ministris , pro libito omitti , anathema sit.*

SACRIFICE. Par le mot de Sacrifice , en général , on

entend toutes les actions de Religion, par lesquelles la Créature raisonnable s'offre à Dieu, & s'unit à lui : mais dans une signification propre, c'est une offrande d'une chose extérieure & sensible faite à Dieu par un Ministre légitime, avec quelque destruction ou changement de la chose offerte, qui est appelée victime ou hostie ; & cela, pour reconnoître par-là le pouvoir de Dieu, & rendre hommage à sa souveraine Majesté. Il y a encore un Sacrifice intérieur & visible, qui consiste dans l'offrande que nous faisons à Dieu de nous-mêmes pour nous unir à lui & faire sa volonté. Le Sacrifice extérieur est une offrande de quelque chose d'extérieur, comme autrefois dans l'ancienne Loi, les offrandes d'animaux & d'oiseaux, & comme est aujourd'hui l'offrande du corps & du sang de J. C. sous les especes du pain & du vin. 1°. Cette offrande est faite à Dieu, parcequ'il n'y a que Dieu seul à qui on doive un culte souverain. 2°. Par un Ministre légitime, car par l'institution de Dieu même dans la Loi de Moïse, les sacremens extérieurs ne devoient être offerts que par des Ministres choisis dans cette Loi, c'étoient les Descendans d'Aaron, & dans la nouvelle, ce sont les Evêques & les Prêtres. 3°. Avec destruction ou changement de la chose offerte, 1°. afin que le sacrifice, proprement dit, soit distingué de la simple offrande ; & voila pourquoi dans cette sorte de sacrifice, les animaux étoient égorgés, & consumés par le feu, en tout ou en partie, & que dans le sacrifice de la Messe le pain & le vin, après avoir été offerts, sont changés par la consécration, au corps & au sang de Jesus-Christ. 2°. Afin de témoigner à Dieu par cette destruction ou changement, qu'on le regarde comme le maître de toutes choses, qu'il est le maître absolu de notre vie, & qu'on est prêt à la lui offrir, quand il l'ordonnera, de même que la victime qu'on lui offre ; que par le péché on a mérité la mort, & que comme on ne peut se la donner à soi-même, on substitue une autre victime à notre place.

Or le culte qu'on rend par ce Sacrifice, selon l'idée qu'on vient d'en donner est un culte de Latrerie, *Latreuticum*, lequel n'est rendu & ne le doit être qu'à la souveraine Majesté. C'est la premiere espece des quatre Sacrifices

que les Théologiens distinguent. Le second est le sacrifice d'actions de grâces , pour remercier Dieu de tous les biens que nous avons reçus de sa bonté. Le troisieme est celui de propitiation , pour appaiser la colere de Dieu , satisfaire à sa justice , & obtenir le pardon de nos crimes. Le quatrieme est celui d'impétration , pour obtenir de sa miséricorde les grâces dont nous avons besoin.

Il est sensible par-là que le sacrifice intérieur doit accompagner le sacrifice extérieur. Car c'est par ce sacrifice intérieur qu'on entre dans les dispositions ci-dessus marquées. Ce sacrifice intérieur est nécessaire pour que le sacrifice extérieur soit agréable à Dieu.

SACRIFICE DE JESUS-CHRIST (le) comprend le sacrifice de la croix & le sacrifice de l'Eucharistie. Les sacrifices des Animaux , ni celui des Hommes , n'étoient pas dignes d'être offerts à Dieu. Or le Fils de Dieu s'étant incarné a satisfait pour tous les Hommes au devoir qu'ils avoient de se sacrifier à Dieu ; & c'est ce qu'il a fait par le sacrifice de la croix. Par-là il a offert à Dieu un sacrifice digne de sa Majesté suprême : il a réparé le péché en se rendant sacrifice d'expiation pour leurs péchés. & il a offert à Dieu, en qualité de Prêtre éternel, le véritable sacrifice nécessaire pour la reconciliation des Hommes.

SACRIFICE DE L'EUCCHARISTIE. Jesus-Christ ne s'est pas contenté de s'offrir en sacrifice sanglant sur la croix , il a voulu donner encore aux Hommes un moyen de satisfaire à ce devoir , de se sacrifier eux-mêmes à Dieu : ce moyen est le sacrifice de l'Eucharistie ; car par l'institution que Jesus-Christ a fait de l'Eucharistie , il continue de s'offrir lui-même dans l'Eglise en sacrifice non-sanglant. Mais il a voulu en même-tems rendre les Hommes Ministres de ce Sacrifice , de sorte que par ce moyen ils offrent à Dieu une hostie pure & sainte , en lui offrant Jesus-Christ , & ils peuvent eux-mêmes s'offrir à Dieu & se faire recevoir de lui , en s'unissant à cette sainte hostie , comme des membres à leur Chef , car n'étant pas dignes par eux-mêmes d'être reçus de Dieu , ils s'en sont rendus dignes par l'union avec Jesus-Christ , l'objet de la complaisance de son Pere. Pour remplir ces vues de son amour & de sa miséricorde envers les Hommes , Jesus-Christ a voulu que le sacrifice de la

croix fût rendu perpétuel dans l'Eglise ; & comme ce Sacrifice n'avoit pu être fait qu'une fois d'une manière sanglante , il a établi un moyen de le renouveler , mais d'une manière non-sanglante , c'est-à-dire sous les espèces du pain & du vin : car par ce moyen la même hostie se trouve dans l'Eucharistie aussi-bien que sur la croix ; mais elle y est sous des voiles , & il n'y a rien dans la manière dont il y est offert , qui puisse causer de l'horreur.

Les Saints Peres donnent la raison du choix que Jesus-Christ a fait du pain & du vin , pour être la matière du sacrifice Eucharistique. La première , parceque Jesus-Christ a voulu que nous nous nourrissions de sa chair & de son sang par l'Eucharistie , afin que cette divine nourriture fût la vie de notre ame. Voyez sur ce sujet le mot *Eucharistie*. La seconde , c'est que dans ce Sacrifice on offre , avec le corps de Jesus-Christ , toute son Eglise , afin de ne pas séparer le chef des Membres. Or Jesus-Christ a voulu que son corps fût consacré dans des matières qui se forment de plusieurs parties , comme le pain de plusieurs grains de blé , & le vin de plusieurs grains de raisin , pour représenter les Membres de l'Eglise : c'est de cette manière que l'Eglise s'unit au corps de J. C. qu'elle présente à Dieu dans l'Eucharistie pour lui faire agréer le Sacrifice qu'elle doit à sa divine Majesté au nom de ses Membres , & c'est par ce moyen ineffable que l'Eucharistie donne moyen à l'Homme de s'acquitter du sacrifice qu'il doit à Dieu.

Ce sacrifice de l'Eucharistie a toujours subsisté & subsistera toujours dans l'Eglise depuis l'institution que Jesus-Christ en a faite. On le prouve par l'Ecriture. 1°. Par les figures qui l'ont représenté comme le sacrifice de Melchisedec & les sacrifices des Juifs. 2°. Par les Prophéties : la plus célèbre est celle de Malachie : *Ab ortu solis usque ad occasum , magnum est nomen meum in gentibus , & in omni loco sacrificatur & offertur nomini meo oblatio munda , quia magnum est nomen meum in gentibus*. Mal. 1. C'est du Sacrifice de la Messe que tous les Peres ont expliqué cette Prophétie. Voyez S. Justin , *Dial. cont. Triph.* S. Irénée , l. 4. *adv. hæres.* Tertulien , l. 3. *contr. Marc.* S. Chrysostôme , in *Ps.* 95.

S. Augustin , l. 18. de civ. D. c. 35. 3°. Par les paroles de l'institution de l'Eucharistie , *Voyez Messe* ; par les Ecrits des Apôtres , & particulièrement par S. Paul , 1. Cor. 11. & Hebr. 13. *Habemus altare de quo edere non habent potestatem qui tabernaculo deserviunt*. Saint Luc fait mention du Sacrifice offert à Dieu , par les Apôtres , dans la ville d'Antioche , *Act. 12. 2. 4°*. Par les Conciles qui supposent tous qu'on offroit dans l'Eglise le Sacrifice extérieur du corps & du sang de Jesus-Christ. *Concile de Laodicee , can. 3. 4. 13. le 2. de Carthage , can. 3. 8. 9. D'Agde , can. 14. 47. Le premier d'Orléans , can. 28. &c. 5°*. Par toutes les Liturgies de toutes les Eglises du monde. D'où il doit demeurer pour chose constante & prouvée , que le Sacrifice de la Messe étoit offert dans toute la Chrétienté , & même par les sociétés Hérétiques , quand Luther & Calvin ont paru & ont osé s'élever contre. Car on ne peut pas faire voir un tems auquel l'oblation du Sacrifice de la Messe ait commencé dans l'Eglise ; ce qui prouve , selon la règle établie en matiere de Traditions , que ce Sacrifice est de Tradition Apostolique. *Voyez Messe*.

SACRILEGE, (le) en général est un crime par lequel on profane les choses saintes ou consacrées à Dieu : comme sont les Lieux saints , les Eglises , les Cimetières , les Monasteres , ou les sacremens ; les Prières , les cérémonies de l'Eglise , & tout ce qui sert au culte de Dieu : comme les Images , les Croix , les Vases sacrés , les Ornemens. 2°. Lorsqu'on fait quelque outrage , comme de frapper des personnes Ecclesiastiques , ou Religieuses. 3°. Lorsqu'on vole les biens de l'Eglise. 4°. Lorsqu'on commet quelque péché d'impureté avec une personne consacrée à Dieu par les Ordres ou par le Vœu , ou que l'on commet quelque action deshonnête dans un lieu saint , ou que l'on y tient des discours impurs. 5°. C'est aussi une espece de sacrilege , lorsqu'on abuse des paroles de la Sainte Ecriture , & que l'on s'en sert , comme il est dit dans le Concile de Trente , *sess. 4. de usu Sacr. libr.* pour des usages profanes , c'est-à-dire , pour des bouffonneries , des choses fabuleuses ou vaines , pour des flatteries , ou des détractions , pour des superstitions impies , ou des divinations.

SADUCÉENS. Secte d'Hommes parmi les Juifs , & dont il est parlé dans l'Evangile : ils nioient l'immortalité de l'ame , l'existence des esprits , la résurrection des corps , & les peines de l'autre vie. Cette Secte étoit composée des plus riches d'entre les Juifs. *Voyez* Joseph ; *Histoire des Juifs.* l. 13. c. 9. n°. 520.

SAGESSE , (la) un des Livres Sapientiaux de l'Ecriture-Sainte : il est ainsi appelé , parcequ'il traite d'une manière élevée , tant de la sagesse créée , que de la sagesse incréée. Chez les Grecs , il a pour titre la sagesse de Salomon , parcequ'il est l'Auteur des sentences & des Pensées qui s'y trouvent , quoique S. Irénée , Tertullien , S. Ambroise , & d'autres prétendent qu'il ne l'a pas écrit : on ne sait pas bien qui l'a traduit en Grec : quelques-uns croient que c'est un des soixante-dix Interprètes.

SAINTETÉ DE JESUS-CHRIST. L'humanité de J. C. étoit remplie d'une véritable sainteté : *Quod nascetur ex te sanctum , vocabitur Filius Dei.* Luc. 1. Cette sainteté étoit de deux sortes. 1°. La substantielle qui venoit de l'union hypostatique de l'humanité avec la personne du Verbe qui la remplissoit & la pénétrait par l'onction du Saint Esprit dont elle étoit remplie : ainsi son ame étoit juste par la justice de Dieu , & sainte par la sainteté de Dieu. 2°. L'accidentelle , qui venoit de la charité habituelle dont son humanité avoit été douée dès le premier instant ; & elle étoit distincte de la personne du Verbe & de son humanité , parceque cette même humanité étoit le sujet qui recevoit cette sainteté. 3°. Il étoit nécessaire qu'il y eût en J. C. une plénitude de sainteté & de grace , parceque J. C. est le Fils de Dieu ; qu'il est la source de toute la sainteté qui se trouve dans les Fidéles. *Talis enim decebat ut nobis esset Pontifex , sanctus , innocens , impollutus , segregatus à peccatoribus , & excellior cælis factus.* Heb. 7. *Voyez* Divinité de J. C.

SAINTETÉ DE L'EGLISE. Un des caractères de la véritable Eglise. L'Eglise est sainte , parceque J. C. son Chef à qui elle est unie , est la source de toute sainteté. 1°. Jesus-Christ lui a donné cette sainteté par le mérite de son sang , selon ses propres paroles : *Pro eis ego sanctifico me ipsum , ut sint & ipsi sanctificati in veritate.* Joan. 17. Et celles de l'Apôtre : *Elegit nos in ipso , ut effemus*

sancti & immaculati. Eph. 1. 2°. Elle offre à Dieu le Sacrifice le plus saint qui lui puisse être offert, & qui est J. C. 3°. Elle est sainte par la sainteté de sa Doctrine, de ses Sacremens, celles de plusieurs de ses membres qui sont Saints, parcequ'ils sont justes & en état de grace, & que le Saint-Esprit habite en eux, & qu'il n'y a que dans son sein qu'on peut acquérir la sainteté.

SAINTS. Les fonctions des Saints dans le Ciel, & relativement à nous, sont de présenter nos prières devant le trône de Dieu : *Obtuli orationem tuam Domino*, dit l'Ange Raphaël à Tobie. Tob. 12. *Ascendit fumus incensorum de orationibus Sanctorum de manu Angeli coram Deo.* Apoc. 8. Ils sont associés à J. C. pour gouverner les Nations, & pour les juger à la fin du monde : *Qui vicerit, dabo illi potestatem super Gentes.* Apoc. 2. *Cum sederit Filius Hominis in sede majestatis sue, sedebitis & vos super sedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Israël.* Math. 19. *Fulgebunt Justi... judicabunt Nationes.* Sap. 3. Et puisqu'il est certain qu'ils présentent nos prières à Dieu, il s'ensuit que Dieu leur fait connoître les prières qui leur sont adressées, comme il a fait connoître aux Prophètes les choses futures. Voyez Invocation des Saints.

SAMARITAINS (les) étoient, à proprement parler, des Juifs schismatiques; car ils avoient un Temple, un Autel à part & des Prêtres qui ne reconnoissoient pas l'autorité du grand Prêtre des Juifs. Au Schisme ils joignirent l'Idolâtrie, par l'adoration des Veaux d'or. Ce Schisme commença sous Jeroboam, & subsista jusqu'à la dispersion des Tribus. Il est parlé de cette Secte en plusieurs endroits de l'Evangile.

SAMUEL, Prophète & Saint personnage de l'ancien Testament: il fut le dernier des Juges des Israélites: il sacra Saül de la part de Dieu, & il fit connoître au Peuple le choix que Dieu en avoit fait.

SATISFACTION DE JESUS-CHRIST, (la) est une vraie Satisfaction proprement dite; car J. C. par sa passion & par sa mort a satisfait pour nous, c'est-à-dire, pour toutes les peines dues à nos péchés, qui en méritoient d'innombrables: en effet l'offense se mesurant par la dignité de la personne offensée, & la Majesté de Dieu

offensée par les péchés des Hommes étant infinie, cette offense méritoit une peine infinie; ainsi ni l'offense ni la peine ne pouvoient être remises que par les mérites de J. C. qui étant Dieu, étoient infinis. 1°. Cette Satisfaction a été pleine & entière, & dans toute la rigueur de la justice, parcequ'elle a toutes les conditions d'une satisfaction parfaite: car 1°. l'action par laquelle J. C. a satisfait à Dieu est libre, honnête, faite par une personne juste & agréable à la personne offensée, par une personne revêtue de notre humanité. 2°. Elle a été acceptée & récompensée par la personne offensée, en vertu d'une convention de la part de Dieu d'accepter & de récompenser une telle action: *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum.* Isai. 53. 3°. Il y a eu égalité entre la satisfaction & l'offense. 4°. Elle a été faite du propre fond, *ex propriis*, de celui qui satisfait: or toutes ces conditions se sont rencontrées dans la satisfaction de J. C. & cela n'a pas besoin de preuve.

5°. Elle a été surabondante, car elle a été d'un prix infini. 6°. Elle a eu pour objet les péchés de tous les Hommes en général, c'est-à-dire, que J. C. est véritablement mort pour tous les Hommes. C'est une vérité attestée plusieurs fois dans l'Ecriture: *Omnes Homines vult salvos fieri... Christus Jesus dedit semetipsum redemptionem pro omnibus.* 1. Tim. 2. *Qui est salvator omnium maxime Fidelium.* Ibid. 4. *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantum, sed pro totius mundi.* Joan. 2. *Pro omnibus mortuus est Christus.* 2. Cor. 5. 15.

C'est la Doctrine des Peres. Mais tous les Hommes ne reçoivent pas le bienfait de sa mort; & ce sont ceux-là seulement auxquels le mérite de sa passion étant appliqué, font un bon usage des grâces qu'il leur a méritées par sa mort. C'est la Doctrine du Concile de Trente. *Verum etsi pro omnibus mortuus est, non omnes tamen mortis ejus beneficium recipiunt, sed ii dumtaxat quibus meritum passionis ejus communicatur.* Sess. 6. c. 3. Cette vérité se prouve encore par l'exemple de tous ceux qui sont hors de la Religion Chrétienne. 1°. Par les Nations qui n'ont pas encore oui la prédication de l'Evangile,

& par tous les mauvais Chrétiens qui menent une vie criminelle jusqu'à la mort.

SATISFACTION, ou Pénitence à faire pour les péchés commis (la) est une partie du Sacrement de Pénitence. Le mot de Satisfaction, en général, & selon son étymologie, signifie l'acquis ou le paiement de quelque chose; & pris plus particulièrement, c'est l'action par laquelle celui qui a fait tort à son prochain, fait tout ce qui est nécessaire pour compenser l'injure faite, ou souffrir autant de peine que celui qui est offensé exige. Ainsi la Satisfaction, regardée comme partie du Sacrement de Pénitence, est la réparation volontaire que le Pécheur fait à Dieu par les œuvres pénibles de la Pénitence, pour l'injure qui lui a faite, pour ses péchés. Cette définition est conforme à la Doctrine du Catéchisme du Concile de Trente, sur cette matiere: & quand on dit, pour réparer l'injure, ce n'est pas à dire qu'il puisse y avoir une égalité exacte entre la Satisfaction & l'injure faite à Dieu, mais une égalité de proportion. Cette sorte de satisfaction est appelée communément Pénitence. Les Théologiens divisent la Satisfaction en Satisfaction *in pœna*, & en celle *pro pœna*. La Satisfaction *in pœna*, est celle qui se fait en subissant une peine fixée par la Loi, comme celle, par exemple, qui ordonne que l'homicide soit puni de mort: & telle est la peine que souffrent les âmes en Purgatoire, parceque ce sont des peines réglées par la justice de Dieu. La Satisfaction *pro pœna*, est celle par laquelle on subit une autre peine que celle qui est ordonnée par la Loi, c'est-à-dire, que la peine portée par la Loi est commuée en une autre: & telle est la Satisfaction qui font dans ce monde ceux qui s'exercent dans les œuvres de la Pénitence. On l'appelle *pro pœna*, parceque Dieu, par sa bonté infinie, agréee ce changement de peine: c'est cette sorte de Satisfaction qui fait partie du Sacrement de Pénitence.

Il y a trois sortes de satisfactions *PRO PœNA*, selon la Doctrine du Catéchisme du Concile de Trente. La premiere est celle par laquelle nous satisfaisons à Dieu pleinement selon toute la rigueur de sa justice, & par laquelle nous sommes reconciliés à lui par les mérites de Jesus-Christ. La seconde est celle qu'on ap-

pelle **CANONIQUE**, c'est-à-dire, prescrite par les **Canons** de l'Eglise, & qui s'accomplissoit dans un certain tems. *Voyez* **Canons Pénitentiels**. La troisieme sorte comprend toutes les peines que l'on souffre volontairement, ou que l'on s'impose de soi-même & sans l'ordre du Prêtre; car il n'y a que celle ordonnée par le Prêtre qui fait partie de la Pénitence, comme Sacrement.

Les Théologiens conviennent tous que la Satisfaction *in pœna*, est une partie de la Pénitence. On le prouve par l'Ecriture : *Convertimini ad me in toto corde vestro in jejuniis, in fletu*. Joel. 2. Jon. 3. 7. *Væ tibi Corozain, væ tibi Bethsaida, quia si in Tyro & Sidone factæ essent virtutes quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio & cinere pœnitentiam egissent*. Math. 11. *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis*. Luc 13. 2°. Par les Saints Peres. *Voyez* Tertullien, de pœnit. S. Cyprien, de laps. S. Chrysostôme, Serm. de Pœnit. S. Augustin dit que Dieu guérit ceux qui savent se punir eux-mêmes : *Sanat se ipsos punientes*, in Pl. 146. & le Concile de Trente déclare que la Contrition, la Confession & la Satisfaction, sont les parties de la Pénitence, *sess.* 14. c. 3.

2°. Cette Satisfaction est une partie intégrante du Sacrement, & non une partie essentielle, & on le prouve par l'exemple d'un Moribond, qui n'a pas le tems de faire cette satisfaction, après s'être confessé & avoir détesté ses péchés; en sorte que la Confession & la Contrition en sont les seules parties essentielles; mais elle est d'une très-grande nécessité dans ceux qui ont le tems de la faire; & sans elle le Sacrement de Pénitence demeure imparfait & défectueux. C'est la Doctrine du Catéchisme du Concile de Trente, *part. 2. de pœnit. n. 16*. S. Grégoire le Grand dit à ce sujet : *Et cum Deo delinquimus nequaquam satisfacimus, si ab iniquitate cessamus, nisi voluptates quoque quas dileximus contrariò apposis lamentis insequamur*. Greg. de cur. Past. p. 3.

3°. La nécessité de la satisfaction est fondée sur la coulpe & la peine qui se contracte par le péché. La coulpe du péché est remise par le Sacrement, ainsi que la peine éternelle que le Pécheur a encourue par le péché, c'est-à-dire, la damnation; mais quoique cette peine de la damnation soit remise, la peine temporelle que

le Pécheur doit subir dans ce monde, ou en Purgatoire, n'est pas remise pour cela. Ainsi les Pénitens, outre la Confession qu'ils ont faite de leurs péchés, & le regret qu'ils en ont, sont obligés de satisfaire pour cette peine temporelle. Or on prouve par l'Ecriture que la coulpe du péché est distinguée de la peine temporelle : car 1°. le péché qu'Adam avoit commis lui fut pardonné, puisqu'il est dit que la sagesse éternelle l'avoit tiré de son péché : *Educit illum à delicto suo*, c'est-à-dire, qu'Adam avoit obtenu la rémission de la coulpe de son péché ; mais il n'en fut pas moins assujetti à une infinité de maux, & qui étoit la peine temporelle. 2°. Lorsque David témoigna au Prophète Nathan la douleur qu'il avoit de son crime, par ces paroles : *Peccavi Domino*, ce Prophète lui déclara que son péché étoit pardonné, & qu'il ne mourroit point : *Dominus quoque transulit peccatum tuum ; non morieris* : par où l'on voit que David avoit obtenu la rémission de la coulpe ; mais le même Prophète lui dit ces paroles : *Verumtamen quoniam blasphemare fecisti inimicos Domini propter verbum hoc, filius qui natus est tibi morte morietur* : voilà la peine temporelle, & ensuite il lui prédit des peines encore plus grandes. 3. *Reg. 12.* Les Saints Peres ont parfaitement distingué ces deux peines. Voyez Saint Augustin, l. 22. *contr. Faust.* c. 67. Saint Grégoire, *Moral.* l. 9. c. 17. Car il résulte de leur Doctrine sur ce sujet, que Dieu ne laisse aucun péché sans punition ; qu'ainsi ou l'Homme le punit lui-même par la pénitence, ou Dieu le punit dans l'Homme par sa justice ; & c'est sur ce principe que le Concile de Trente établit la nécessité de la satisfaction, & prononce anathème contre ceux qui soutiennent que toute la peine du péché est remise en même-tems que la coulpe du péché : *Totam pœnam simul cum culpa remitti.* *Seff. 6. c. 14.*

4°. Les Hommes peuvent satisfaire à Dieu pour la peine temporelle due à leur péchés : on le prouve par l'Ecriture ; car le Seigneur déclare par le Prophète Jérémie, que si les Juifs font pénitence, il se repentira aussi du mal qu'il avoit voulu leur faire : *Si pœnitentiam egerit gens illa à malo suo... agam & ego pœnitentiam super malum quod cogitavi ut facerem ei.* c. 17. 27. L.

Prophète Daniel exhorte Nabuchodonosor à racheter ses péchés par ses aumônes, ajoutant, *forſiſan igneſcet delictis*. Dan. 4. J. C. nous apprend que le Publicain qui étoit entré pécheur dans le Temple, mérita par ſon humilité & ſa compoſtion de ſ'en retourner juſtiſié. Luc 18. Il y a des péchés, dit S. Auguſtin, dont la pénitence eſt reſervée en l'autre vie, & il y en a d'autres que nous puniſſons nous-mêmes en celle-ci, qui ne ſeront point par conſéquent punis dans le ſiècle à venir : & c'eſt pour ces fortes de péchés qu'on impoſe des peines temporelles à ceux qui en ſont coupables. *Aug. in Enchirid. c. 66.* Telle a été dans tous les ſiècles de la Doctrine de l'Egliſe. Mais, dit le Concile de Trente, les bonnes œuvres des Fideles reçoivent un mérite infini de la ſatisfaction que Jeſus-Chriſt a faite pour nous, c'eſt-à-dire, ajoute-t-il, que pendant que nous ſouffrons pour nos péchés par les travaux de la pénitence, nous devenons conformes à Jeſus-Chriſt, qui a ſatisfait lui-même pour nos péchés. *Ibid.* Ainſi la ſatisfaction que nous faiſons n'eſt pas tellement nôtre, qu'elle ne ſe faſſe & ne ſ'accompliſſe par Jeſus-Chriſt, & cette ſatisfaction comprend tant les peines temporelles dûes aux péchés dans cette vie, que celles qui reſteroient à ſubir dans le Purgatoire.

5°. On peut encore, par les œuvres de pénitence, ſatisfaire à Dieu pour la coulpe du péché mortel, & pour la peine éternelle qui lui eſt dûe. Les Théologiens fondent cette Doctrine, 1°. ſur la pratique ancienne de l'Egliſe, de ne pas reconcilier certains Pécheurs pénitens, par l'abſolution Sacramentelle, qu'ils n'euffent auparavant accompli au moins une grande partie de la Pénitence qui leur avoit été impoſée : c'eſt ce qu'on voit dans les Canons des Conciles d'Elvire, d'Ancyre, de Nicée, de Carthage, & les ſuivans, parcequ'ils étoient perſuadés que ces fortes de Pénitences ſi longues & ſi ſévères, avoient la vertu de ſatisfaire à Dieu pour la coulpe du péché & pour les peines éternelles qui lui étoient dûes. 2°. Sur l'autorité de l'Ecriture, qui fait comprendre en pluſieurs endroits de l'ancien Teſtament, que les œuvres de pénitence ont cette vertu. L'aumône délivre de tout péché, & de la mort, eſt-il dit dans

le Livre de Tobie, c. 4. & elle ne permet pas que l'ame aille dans les ténèbres ; & non patitur animam ire in tenebras. S. Jean avertit les Pharisiens d'éviter la colere du siecle à venir & de faire pénitence : *Facite ergo fructum dignum pœnitentiæ* : car par la colere à venir, il entend le feu éternel, puisqu'il ajoute, *jam enim securis ad radicem arborum posita est : omnis ergo arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur & in ignem mittetur*, Math. 3. Jesus-Christ exhorte les Pécheurs à racheter leurs péchés par des aumônes : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula*. Luc. 16.

6°. Le Pécheur peut obtenir la rémission de la coulpe & de la peine éternelle, avec le secours de la grace actuelle ; car quoique le Pécheur pénitent n'ait point en lui-même un fond de mérite qui puisse entrer en compensation de l'injure faite à Dieu, & de l'éternité de supplice qu'il mérite, il le trouve dans les mérites de J. C. qui étant d'un prix & d'une dignité infinie, lui sont appliqués dans le Sacrement de Pénitence. Car cette satisfaction jointe à la confession sacramentelle & à l'absolution du Prêtre, produit la rémission de la coulpe.

7°. La Satisfaction se fait par les ŒUVRES, que les Théologiens appellent, SATISFACTOIRES ; & ce sont la priere, le jeûne, l'aumône : ils les fondent sur la Doctrine de l'Ecriture : *Bona est oratio cum jejuniò & eleemosina*, &c. Tob. 12. Eccl. 3. 1°. Sur celle des Pères. Voyez Saint Cyp. l. de or. & eleem. Saint Amb. de eleem. & jejun. Le Concile de Trente met au nombre des œuvres satisfactaires tous les pieux exercices de la vie spirituelle : *pia spiritualis vitæ exercitia*. Sess. 6. c. 14. & non-seulement ces sortes d'exercices, c'est-à-dire, toutes les peines que nous nous imposons pour châtier les péchés selon leur grieveté, mais encore les afflictions temporelles que Dieu nous envoie, si nous les souffrons patiemment : car, dit le Concile, on doit regarder cette conduite de Dieu comme une grande marque de l'amour qu'il nous porte : *Maximum amoris argumentum*. Sess. 14. c. 9. Can. 13. Et il déclare en même-tems, que c'est principalement par les jeûnes, les prieres & les aumônes que l'on satisfait à Dieu pour ses péchés, & ana-

thématiser ceux qui soutiennent le contraire.

En effet Saint Augustin & Saint Thomas remarquent ; que toutes les œuvres de piété par lesquelles on satisfait à Dieu peuvent être rapportées à l'une de ces trois vertus : car, dit Saint Thomas, tout ce qui regarde la mortification du corps peut être rapporté au jeûne ; tout le bien que nous sommes obligés de procurer au Prochain, à l'aumône ; & tout le culte que nous rendons à Dieu, à la prière. Au reste, ce seroit une prétention injurieuse à Dieu, disent les Saints Peres, de croire que perseverant dans le péché & dans le désordre, ou dans l'affection au péché mortel, & faisant des aumônes ou d'autres bonnes œuvres extérieures, on puisse appaiser la vengeance divine. C'est en vain, dit Saint Augustin, que ceux qui menent une vie toute criminelle, sans se mettre en peine de se corriger, & qui parmi leurs crimes & leurs désordres font des aumônes, se reposent sur cette parole de l'Ecriture : donnez l'aumône, & toutes choses vous seront pures : *Frustra sibi à Deo blandiuntur*. Il faut bien se garder de croire, ajoute-t'il, que pour ce qui regarde les grands péchés qui font perdre le Royaume de Dieu, selon la parole de l'Apôtre, on puisse les commettre tous les jours, & les racheter tous les jours par des aumônes : *Quotidie perpetranda & elemosinis quotidie redimenda*. Il faut plutôt changer de vie & nous servir des aumônes pour appaiser Dieu, afin qu'il nous pardonne nos péchés passés, & non pas prétendre acheter de lui, en quelque sorte, la licence de les commettre impunément. *Enchirid.* c. 35. & 70. Les autres Peres tiennent le même langage.

8°. Il est nécessaire que tout Pécheur pénitent accomplisse par lui-même la pénitence qui lui a été imposée, lorsqu'il est en état de la faire : car c'est une obligation personnelle au Pécheur qu'il satisfasse lui-même à Dieu pour ses péchés : or le moyen le plus efficace est celui d'accomplir la pénitence qui lui a été imposée, parce que cette pénitence faisant partie du Sacrement, elle a une vertu capable de satisfaire à la justice de Dieu.

9°. Un Fidele peut en quelque maniere satisfaire pour un autre, ou du moins le décharger par le moyen d'une partie de la pénitence qu'il mériterait de subir : on prouve ce sentiment

sentiment par l'Ecriture, & particulièrement par ce passage de S. Paul : *Adimpleo ea quæ defunt passionum Christi in carne mea , pro corpore ejus quod est Ecclesia.* Col. 1. Ce qui signifie, selon l'interprétation des Saints Peres, que Saint Paul souffroit pour suppléer, non au mérite de la passion de J. C. puisqu'elle est d'un prix infini, mais à la satisfaction & au mérite du corps mystique de J. C. qui sont les Fideles. Cette Doctrine est encore fondée sur l'article de foi qui établit la communion des Saints : c'est-à-dire, qui rend toutes les œuvres qui se font dans l'Eglise, communes à ceux qui vivent dans son unité, & qui conservent l'esprit de charité. Cependant dans cette occasion un pénitent n'est pas pour cela dispensé de travailler à satisfaire à Dieu : car, disent les Théologiens, la satisfaction qui est faite pour autrui, par des gens de bien, n'étant que *de congruo*, n'opere devant Dieu que par voie de suffrage & de prières, & ainsi les Pécheurs ont lieu de craindre que Dieu ne l'accepte pas s'ils ne satisfont de leur côté autant qu'il est en eux.

L'effet de la satisfaction dans ceux qui ont obtenu la rémission de leurs péchés, est d'obtenir la rémission des peines temporelles qui restent à la justice de Dieu ; de remédier aux restes des péchés & aux mauvaises habitudes ; de fortifier l'ame pour être en état de résister aux tentations ; & à l'égard de ceux qui n'ont pas encore obtenu la rémission de leurs péchés, l'effet de la satisfaction est de contribuer à obtenir la rémission même du péché, & d'attirer la grace d'une entiere conversion.

Au reste la satisfaction doit être proportionnée aux péchés, & selon la prudence des Confesseurs. *Conc. de Trente, Sess. 14. c. 8.* c'est-à-dire, qu'elle doit avoir quelque proportion avec les péchés commis & les forces du Pénitent.

Les Confesseurs, dit ce Concile, doivent imposer, selon la qualité des péchés & le pouvoir des Pénitens, des satisfactions salutaires & convenables, autant que le Saint-Esprit & leur prudence leur suggerera, de peur que s'ils connivent aux péchés, *cum peccatis conniveant*, & qu'ils traitent avec trop d'indulgence les Pénitens, en leur enjoignant des pénitences legeres pour de grands

crimes ils ne se rendent participants des péchés des autres. Or ils doivent se mettre dans l'esprit que les pénitences qu'il faut imposer ne doivent pas seulement être utiles aux Pécheurs pour les conserver dans la nouvelle vie, & leur servir de remèdes dans leurs infirmités, mais aussi pour la punition & le châtement des péchés de la vie passée, & qu'elles leur servent de frein pour les empêcher de retomber. Bien plus, l'indulgence de Confesseur ne dispense pas le Pénitent des satisfactions que ses péchés exigent, sur-tout lorsqu'ils sont très-grieux : il faut que le desir de venger sur soi-même l'injure faite à Dieu, le porte à s'imposer des pénitences convenables à la grandeur de ses péchés. Il ne suffit pas, dit Saint Augustin, de changer de vie & de cesser d'offenser Dieu, si nous ne nous efforçons en même-tems de satisfaire pour nos péchés passés, par les larmes & les gémissemens de la pénitence, & par des aumônes jointes au sacrifice d'un cœur véritablement contrit : *Per humilitatis gemitum, per contriti cordis sacrificium, cooperantibus Eleemosinis*. Homil. ult. l. 50. Car, disent les Théologiens, on ne doit s'imaginer que la force d'un Pénitent soit si petite qu'il ne soit capable que de la récitation de quelques prières : ainsi, s'il avoit un éloignement général de la vie pénitente & des exercices qui y conviennent, il y auroit lieu de le juger non pas foible, mais lâche & non converti. En un mot, la force d'un Pénitent doit tout au moins le rendre capable de souffrir la pénitence des Justes ; car il n'y a point de Juste qui ne soit obligé de mener une vie pénitente, & de se priver de plusieurs choses licites, pour satisfaire à ses péchés ordinaires. Voyez les avis des S. Charles, dans son Instruction aux Confesseurs.

SATURNIN. Chef d'Hérétiques dans le second siècle : ses Disciples l'étoient encore de Simon le Magicien, & de Basilides. Saturnin fut le premier qui condamna les Noces & le Mariage.

SAUVEUR. (le) On appelle ainsi, par excellence, le Verbe incarné, qui a racheté le genre humain, autrement Jesus-Christ.

SCANDALE (le) est une parole ou action qui donne occasion à une autre de tomber dans le péché. Il y

en a de deux sortes , l'un actif , & l'autre passif.

Le scandale , selon les Théologiens , est quelquefois une espece d'homicide : car , comme en donnant la mort au corps on commet un homicide , on commet un crime approchant de celui-là , en causant la mort de l'ame. Cette Doctrine est fondée sur l'Ecriture , où l'on voit que Dieu traitera comme des homicides ceux qui auront été cause que le prochain sera mort dans le péché : *Si dicente me ad impium : morte morieris : non annuntia-veris eis ... ipse impius in iniquitate sua morietur , sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Ezech. 3. Saint Paul exhorte les Corinthiens à ne pas scandaliser leurs Freres , de peur d'être coupables de leur perte : *Et peribit infirmus in tua scientia frater.* 1. Cor. 8. Les Peres enseignent la même Doctrine. S. Grégoire a fait remarquer aux Pasteurs avec quel soin ils doivent éviter ce péché , puisqu'ils ne sont pas seulement coupables de la mort qui se sont procurée à eux-mêmes , mais aussi de la mort de tous ceux qui ont été scandalisés par leurs crimes : *Sed aliorum animarum , quas pravis exemplis destruxerunt , rei sunt.* S. Greg. past. p. 3. Le scandale est un péché très-grief , dit S. Thomas , soit que celui qui le cause , commette un péché mortel , soit qu'il méprise le salut de son prochain , au point de ne pas s'abstenir de commettre un crime. Selon ce principe , disent les Théologiens , les Prêtres & toutes les personnes Ecclésiastiques se rendent coupables de ce péché : quand ils ne s'acquittent pas , comme ils le doivent , de leurs principales obligations , & qu'on peut les taxer , par exemple , d'ignorance , ou de mauvaises mœurs , ou de négliger d'instruire leurs Peuples , ou de les mésestimer dans la maniere de s'acquitter de leurs fonctions.

SCHOLASTIQUE. THÉOLOGIE SCHOLASTIQUE (la) est celle qui discute les questions de Théologie , par le secours de la raison & des argumens. La bonne Théologie Scholastique a pour fondement l'Ecriture-Sainte & la Tradition. Elle s'applique a des questions de Doctrine & de Morale , propres à éclairer l'esprit , à affermir la foi , & à former les mœurs ; mais elle les traite d'une maniere claire , solide , débarrassée des termes inutiles de la Philosophie , & des questions épineuses d'une

Métaphysique trop subtile. Elle évite les défauts qu'on a reprochés aux anciens Scholastiques, c'est-à-dire, d'être secs & décharnés, d'être plus remplis de subtilités que de solidité, de mettre en question les vérités le plus certaines & les plus importantes. Ainsi en la resserrant dans les justes bornes qu'elle doit avoir, on ne peut nier qu'elle n'ait de grands avantages, sur-tout pour donner de l'ordre & de la méthode au raisonnement ; car enfin, quoique notre raison doive être soumise à la foi, & que nous devons recevoir, sans raisonner, les vérités de la Religion qui ont été révélées, nous pouvons néanmoins & nous devons être en état de rendre compte de notre soumission & de l'acceptation que nous faisons de ces vérités, soit pour combattre ceux qui attaquent notre créance, soit pour instruire ceux qui l'ignorent. C'est pour cette raison que les Hommes célèbres qui se sont appliqués à traiter avec solidité la science de la Religion, ont pris de la méthode des anciens Philosophes, ce qu'ils ont jugé de propre pour détruire le mensonge & établir la vérité ; & faisant usage de toute la force du raisonnement, c'est-à-dire, posant des principes certains, & tirant les conséquences qui en résultent, ils ont rendu leur méthode redoutable aux Hérétiques, particulièrement aux Novateurs des derniers siècles, qu'ils ont mis hors de réponse. De-là vient que ces derniers ne pouvant y résister, ont entrepris de la décrier, en déclamant en général contre la Scholastique, sans en vouloir distinguer les abus d'avec le légitime usage. En un mot, il est constant que l'Eglise a tiré de grands avantages de l'étude qu'en ont fait plusieurs Religieux aussi recommandables par leur piété que par leurs lumières.

SCIENCE DE DIEU. (la) C'est la manière dont Dieu connaît les choses ; l'objet de la science de Dieu est tout ce qui peut être connu, car Dieu renferme éminemment en lui la connoissance de toutes choses ; & il n'arrive pas à cette connoissance par le raisonnement, comme les Hommes. S. Paul dit non-seulement qu'il y a une science en Dieu : il en admire aussi la hauteur, la profondeur & les richesses : *O altitudo divitiarum sapientiæ & scientiæ Dei.* Rom. 11. Le Prophète David

le dit également : *Qui docet Hominem scientiam. Dominus scit cogitationes Hominum. Ps. 93. Mirabilis facta est scientia tua ex me, confortata est & non potero ad eam. Ps. 138.* Dieu connoît par sa prescience toutes les choses futures, parcequ'il voit les liaisons qu'ont les effets avec leurs causes ; il connoît mêmes celles qui dépendent de la volonté des Hommes, c'est-à-dire, qu'il leur est libre de faire ou de ne pas faire ; car il les voit dans cette même volonté qu'il a créée. Mais de savoir comment : c'est une abîme impénétrable pour l'esprit humain, & néanmoins c'est une vérité très-certaine, quelque incompréhensible qu'elle soit : *Intellexisti cogitationes meas de longe... omnes vias meas praevidisti... tu cognovisti omnia novissima & antiqua. Ps. 138.*

Les Théologiens, eu égard à notre maniere de concevoir comment les choses se passent en Dieu, distinguent en son Etre suprême deux sciences : l'une de VISION, l'autre de SIMPLE INTELLIGENCE. Par la premiere, Dieu voit toutes les choses qui sont & celles qui seront : Par la seconde, Dieu connoît toutes les choses possibles, c'est-à-dire, qui n'ont jamais été & qui ne seront jamais, mais qui pourroient être faites : c'est par cette science de simple intelligence que Dieu voit dans ses trésors une infinité de grâces dont l'Homme pourroit faire usage : car il connoît la nature de ses grâces & la nature de la liberté de l'Homme. Il y a encore des Théologiens qui admettent une troisieme sorte de science en Dieu, qu'ils appellent MOÏENNE (parcequ'elle tient le milieu entre les deux précédentes), ou science des vérités conditionnelles. Selon eux, Dieu par cette science avant d'avoir rien déterminé de l'avenir, connoît à quoi la volonté des créatures intelligentes se porteroit, se trouvoient en telles ou telles circonstances ; ou qu'elles fussent aidées de telles ou telles grâces ; & ils citent pour exemple la science par laquelle Jesus-Christ a connu la pénitence qu'auroient faite les Villes de Tyr & de Sidon, s'il eût prêché & eût fait les mêmes miracles dans ces Villes que dans la Judée.

SCIENCE DES ECCLESIASTIQUES. Voyez Ordres, Art. Disposition, & Voyez Canons.

SCHISME (le) est une rupture de Communion,
P p iij

soit universelle, comme ceux qui se sont séparés du Pape & de tous ceux qui communiquent avec lui, soit particuliere, comme ceux qui se séparent de la Communion de leur Evêque, ou de quelque Supérieur Ecclésiastique, ou en érigeant une Société qui ait un Ministre séparé & indépendant; ou sans cela, en refusant de communiquer avec ceux dont on se sépare. Les Saints Peres ont regardé le Scisme comme un très-grand crime & fort difficile à expier. Ceux là sont coupables de Scisme, dit S. Cyprien, qui se sont séparés de la racine c'est-à-dire, de l'Eglise où ils sont nés, de l'Eglise qui les a précédés, & de l'Eglise qui leur tient lieu de tronc, & à laquelle ils étoient attachés comme des branches. *S. Cyp. de unit. Eccles.* Tel est, par exemple, le Schisme des Protestans. Rien ne peut autoriser à faire Schisme avec l'Eglise, quand même elle auroit usé d'excommunication; & cela ne donne pas droit à ceux qui sont excommuniés, même injustement, par quelque Puissance Ecclésiastique, d'ériger autel contre autel: il falloit tout souffrir, dit S. Denis d'Alexandrie à Novatien Anti-Pape, plutôt que de diviser l'Eglise de Dieu; *Sarius fuerat quidvis pati, ne Ecclesia Dei discinderetur.* Apud Euseb. *Hist. Eccl.* l. 6. c. 45.

SCHISME DES GRECS. *Voiez* Cerulaire.

SCOT dans le neuvieme siecle enseigna plusieurs erreurs sur la Prédestination & sur l'Eucharistie: ce fut de ses Ecrits que le fameux Berenger, tira depuis, les principes de son hérésie sur le Saint Sacramens de l'Autel.

SCRIBES (les) étoient parmi les Juifs les Savans de la Synagoge. Leur fonction étoit de garder les Livres des Saintes Ecritures & de les lire au Peuple. Ils abusèrent dans la suite de leur ministere, & s'arrogèrent le droit d'interpréter la Loi au gré de leur imagination, donnant leurs interprétations comme des vérités de foi que chacun devoit suivre: ils appellerent du nom de Tradition leurs sentimens particuliers, & affecterent des dehors imposans, pour être considérés du Peuple. Leur orgueil ne se borna pas au simple extérieur, ils se van-toient encore d'être justes, & ils exigeaient qu'on leur donnât le nom de Maîtres & le premier rang dans les

Assemblées. On voit par le texte même de l'Evangile, que J. C. leur reprochoit tous ces défauts; qu'il condamnoit leur Doctrine, leur extérieur rempli de faste, leurs artifices pour séduire les personnes simples & crédules; en un mot toute leur conduite pleine d'hypocrisie.

SCRUPULE (le) est une crainte causée par des conjectures foibles & legeres, qui rendent l'ame incertaine & vacillante: il est en cela différent du doute, qui est une crainte bienfondée, & qui partage si fort l'esprit, qu'il ne trouve pas plus de probabilité d'un côté que de l'autre. Dans le scrupule, on peut se déterminer en suivant l'opinion qui est constamment la plus probable, parceque, comme dit S. Antonin, afin que notre action soit bonne, il suffit qu'elle soit plus forte que tous les motifs que nous pourrions avoir de donner. *Anton. 1. p. tit. 3. c. 10*; & selon le Pape Innocent III, dans le Canon *Inquisitioni*, lorsque la conscience, par des conjectures legeres & frivoles nous dicte qu'il ne nous est pas permis de faire quelque chose, nous devons quitter le doute en suivant le sentiment de notre Pasteur. *de sent. Excomm.*

SECRET ou Sceau de la Confession. *Voiez* Confession.

SEMAINES DE DANIEL. *Voiez* Prophéties du Messie.

SÉMI-PELAGIENS. Hérétiques dans le cinquieme siècle; ils admettoient avec les Catholiques le péché originel, & la nécessité d'une grace intérieure pour parvenir au salut, mais ils croyoient que l'Homme pouvoit, par ses propres forces, mériter la foi & la premiere grace nécessaire pour le salut. *Voiez* la réfutation des erreurs & d'autres, dans S. Augustin. *l. de Predest. Sanct.* & *l. Don. persev.* dans S. Prosper, S. Fulgence, S. Gezaire d'Arles. Le Pape Célestin I. établit à cette occasion la Doctrine de l'Eglise sur cette matiere dans sa Lettre écrite aux Evêques de France, l'an 432. Les Papes Gelase & Hormisdas firent la même chose. Leurs erreurs furent condamnées dans le second Concile d'Orange, & dans le Concile de Valence, l'an

SEMINAIRE (le) est une Maison, ou Communau-

zé, où l'on instruit les jeunes Ecclésiastiques qui se destinent aux Ordres sacrés, où l'on examine leur vocation, & où on les prépare par de saintes instructions. On y reçoit aussi les Ecclésiastiques qui veulent y faire des retraites, & ceux que l'Evêque y envoie pour y reprendre l'esprit de leur état. L'institution des Séminaires doit son origine au Concile de Trente, & l'Ordonnance de Blois s'est réglée à ce sujet sur le Concile. On fait ordinairement des unions de Bénéfices pour la subsistance des Séminaires, ou bien l'on oblige le Clergé du Diocèse de contribuer à les entretenir. L'Evêque seul aiant l'autorité de la prédication & de la Mission, indépendamment de tous autres, est aussi le seul Ordonnateur du règlement des Séminaires, c'est alui à choisir les Ouvriers qui doivent travailler sous ses Ordres

SENS DIVERS DE L'ECRITURE SAINTE. L'Ecriture-Sainte peut s'entendre en divers sens. Il y a d'abord le sens LITTÉRAL, qui est le sens propre des mots. 1°. Le sens MÉTAPHORIQUE, lorsque, par exemple, un Homme cruel est appelé un Loup; un Homme rusé, Renard: il en est de même de tous les endroits où l'Ecriture parle de Dieu, comme s'il avoit un corps, & qu'il nous ressembloit, & qui nous représente Dieu, non tel qu'il est, ni comme la raison & les lumières de la foi nous le font connoître, mais comme l'imagination a accoutumé de se le figurer. 3°. Le sens SPIRITUEL ou MYSTIQUE est le sens caché: tel est celui de certaines Histoires rapportées dans l'ancien Testament, & qui sont des figures ou des images de ce que le Messie devoit faire un jour: Jesus Christ lui-même dans l'Evangile, & S. Paul dans ses Epîtres, nous en expliquent plusieurs: telle est l'Histoire du Serpent d'airain; le Mariage d'Abraham avec deux Femmes, l'une libre, l'autre esclave; la naissance d'Isaac & d'Ismaël, &c. Ce sens mystique est de trois sortes: 1°. L'ALLÉGORIQUE, qui dans une chose qu'il exprime en entend une autre: tel est le sens des exemples qu'on vient de citer. 2°. L'ANAGOGIQUE, c'est dans ce sens qu'il faut entendre de Jesus-Christ, ou de la félicité éternelle, certains endroits de l'Ecriture. Ainsi la terre promise désigne le Ciel, la Jerusalem de la terre, la Jerusalem céleste. 3°.

Le TOPOLOGIQUE OU MORAL, par exemple, lorsque la Loi défend de lier la bouche au Bœuf qui broie le blé : car Saint Paul applique ce précepte à l'obligation où sont les Fideles de fournir aux Ministres de l'Eglise, ce qui leur est nécessaire. Les Saints Peres se sont beaucoup attachés à ce sens, pour avoir occasion d'instruire les Fideles des regles de la morale : c'est ainsi que Jesus-Christ oppose à l'obstination & à l'impénitence des Juifs, la docilité & la pénitence des Ninivites, & que Saint Paul tire de grandes instructions de tout ce qui arriva aux Israélites dans le desert. Mais le sens de l'Ecriture auquel on doit d'abord s'appliquer, est le sens littéral : il est le fondement des autres, sur quoi il y a des regles sagement établies. C'est 1°. de s'attacher au sens que l'Eglise donne à l'Ecriture, surtout dans les matiere de foi : or l'Eglise s'explique par la Tradition, c'est-à-dire, les décisions des Conciles & le sentiment de la plus grande partie des Peres. 2°. Lorsque le sens littéral de l'Ecriture n'enferme aucune absurdité, c'est le véritable sens. 3°. De regarder Jesus-Christ dans l'Ecriture comme caché dans la Loi ancienne, & manifesté dans la nouvelle, ou l'Evangile. 4°. De ne pas s'en rapporter à ses propres lumieres, surtout lorsqu'on ignore le texte original, c'est-à-dire, qu'on ne fait pas la Langue hébraïque : le plus sûr est de consulter les meilleurs interprètes.

SEPTANTE (les) célèbre version Grecque de l'Ecriture-Sainte, faite deux cens vingt-sept ans avant Jesus-Christ, par soixante-douze Juifs, à la priere de Ptolomée Philadelphie, Roi d'Egypte. Philon & Joseph, qui étoient Juifs, en font un grand éloge. C'est cette version dont la Providence divine se servit pour donner aux Gentils la premiere connoissance du Messie : elle prépara les voies à l'Evangile. Les Gentils y trouverent, & les Prophéties que les Apôtres montroient qui s'étoient accomplies en J. C. & l'incrédulité obstinée des Juifs prédite ; de sorte qu'ils ne pouvoient ni soupçonner la bonne foi des Apôtres, puisque les versions n'étoient pas leur ouvrage, ni accuser les Juifs de les avoir altérées, puisque telles qu'elles étoient, elles faisoient leur condamnation. Bien plus, comme elle avoit paru avant la

naissance de J. C. ni les Payens, ni les Juifs, ne pouvoient dire qu'on avoit ajusté les anciennes Prophéties aux circonstances de sa vie. D'ailleurs plusieurs passages de l'ancien Testament, cités dans le nouveau, en sont tirés : toutes les anciennes versions (hors la Syriaque), qui se lisoient dans les diverses Eglises du monde, comme l'Arabique; l'Ethiopique, l'Armenienne, & l'ancienne Version latine, appelée l'Italique, ont été faites sur celle des Septante : maintenant même l'Eglise Grecque & l'Eglise d'Orient, n'en ont point d'autre. C'est celle que les Peres & les Docteurs de l'Eglise ont expliquée par leurs Commentaires : c'est d'elle qu'ils ont tiré les décisions de la foi & les regles des mœurs : c'est par elle qu'ils ont réfuté les hérésies, & que les Conciles généraux & particuliers se sont expliqués. Elle est d'une grande autorité, 1^o. parcequ'elle a été faite dans un tems que l'Hébreu étoit encore une Langue vivante & plus aisée à entendre que maintenant. 2^o. Lorsque l'Hébreu cessa d'être une Langue vulgaire, les Conquêtes de Grecs ayant introduit leur langue dans une très-grande partie de la terre & des païs les plus policés, cette Version se lisoit non-seulement hors de la Judée, mais dans la Judée même, par les Juifs appelés *Hellenistes*. 3^o. Elle a été encore fort autorisée par l'usage qu'en ont fait les Apôtres, parceque dans le nouveau Testament, les passages cités de l'ancien, sont empruntés quelquefois de cette Version, & enfin par toute l'Eglise. Les sentimens sont partagés pour savoir si les soixante-douze Interprètes traduisirent toute la Bible : mais Joseph décide cette question, puisqu'il dit dans la Préface de ses Antiquités que les Septante ne traduisirent que les Livres de Moïse, c'est-à-dire, le Pentateuque; & de-là on conclut que ce furent d'autres Interprètes qui traduisirent les autres Livres de l'Ecriture. Les plus fameuses Editions de la Version des Septante dans ces derniers siècles, sont celles d'Alcala, qui est dans la Polyglotte de Paris, faite par l'ordre du Cardinal Ximenés, & celle du Vatican de l'année 1587.

SERMENT (le) est un acte de Religion par lequel on prend Dieu à témoin de quelque chose qu'on assure pour être cru, ou que l'on proteste que l'on fera. On ne

doit l'employer que conformément au second précepte du Décalogue, qui défend de prendre le nom de Dieu en vain : *Non assumes nomen Dei tui in vanum* : ainsi pour être légitime, il doit avoir trois conditions : 1°. Il ne doit être fait que pour découvrir la vérité, 2°. La chose qu'on assure avec serment doit être véritable : 3°. Il doit être fait avec révérence, c'est-à-dire, discrétion & prudence, & après avoir examiné mûrement si le sujet est assez important. 4°. Il ne doit être fait que pour une chose honnête, juste & licite : si ces conditions manquent, c'est prendre le nom de Dieu en vain que de jurer ou faire serment. Les sermens faits par les Créatures sans ces mêmes conditions, sont également défendus par ce précepte, comme on voit par la réponse que J. C. fit aux Scribes & aux Pharisiens, sur ce sujet. 5°. Quand on jure par l'Evangile, on jure par la vérité, qui y est contenue : par les Saints, c'est par les choses qu'ils ont crues & observées. 6°. On est obligé de garder les promesses confirmées par serment, dès que les choses promises sont justes & raisonnables & qu'on peut les exécuter, & on pèche si on y manque, selon ces paroles de l'Ecriture : *Redde Dominis juramenta sua*. Exod. 20. Mais si la matière du serment devient impossible ou illicite par quelque Loi du Supérieur Ecclésiastique ou Séculier, alors l'obligation cesse. 1°. Elle cesse encore par la remise de celui en faveur de qui le serment étoit fait. 3°. Par l'irritation du serment, c'est à-dire, lorsque celui qui a juré n'a pas été en droit de le faire, parceque la matière du serment étoit soumise à l'autorité de son Supérieur. 4°. Par la dispense du Supérieur qui a le pouvoir d'en dispenser.

Les Théologiens, fondés sur l'autorité des Saints Pères, soutiennent qu'il n'est pas permis d'exiger le serment de celui qu'on est assuré, ou qu'on croit probablement, qu'il jurera contre la vérité, parceque l'Ecriture défend d'être témoin du parjure d'autrui. *Levit. 5.* 1°. Parcequ'on donne occasion à ces personnes de se damner. On doit néanmoins excepter de cette règle les Juges, qui, étant des personnes publiques, ne peuvent point refuser à ceux qui les acquièrent, d'exiger le serment d'une telle personne, qu'ils prévoient eux mêmes devoir commettre un parjure.

Ceux qui se servent d'équivoques ou de restrictions mentales, pour déguiser la vérité, non-seulement ne font pas exempts de parjure, mais ils en commettent un autre; car ils ajoutent à l'injure qu'ils font à Dieu, en le voulant rendre témoin d'une fausseté, l'injure qu'ils font à leur prochain, en le voulant tromper par cette artifice. S. Augustin dit, que ceux qui assurent quelque chose par des paroles, & qui ont une intention contraire & opposée à la signification de ces paroles, font un mensonge : *Qui aliud habent in animo, & aliud in verbis.* l. de mend. c. 3. Voyez Jurement. Parjure.

SEXTÉ, une des heures Canoniales qui vient après Tierce, & qui répond à l'heure de midi.

SIMON LE MAGICIEN, le premier des Hérétiques, & du tems des Apôtres. Il s'étoit persuadé qu'on pouvoit acheter à prix d'argent la puissance de donner le S. Esprit, & de-là vient le nom de Simoniaque, qu'on donne à ceux qui veulent vendre ou acheter les choses saintes. Il vouloit se faire reconnoître pour Dieu : il rejettoit l'autorité Divine de l'ancien Testament, il nioit la résurrection des corps : il fut confondu par S. Pierre, d'abord à Samarie, & ensuite à Rome. Ménandre & les Nicolaites, dont il est parlé dans l'Apocalypse, furent ses Sectateurs.

SIMONIE. C'est une volonté ou résolution fixe de vendre ou d'acheter les choses spirituelles, ou qui y sont annexées, comme les Sacrements, les fonctions Ecclésiastiques, les Bénéfices, &c. Il y en a de trois sortes, 1°. La RÉELLE, qui est quand on donne, ou qu'on reçoit de l'argent, ou quelque chose d'équivalent, pour donner quelque chose de spirituel, ou qui y est annexé. 2°. La CONVENTIONNELLE, qui est, quand on stipule de donner une chose spirituelle pour une chose temporelle. Si cette stipulation est suivie de son effet, la Simonie est réelle; si l'effet ne s'ensuit pas, elle est conventionnelle, & si la convention n'a été accomplie que d'une part, elle est mixte. 3°. La MENTALE, quand on donne quelque chose de spirituel, dans l'intention de recevoir quelque chose de temporel; ou qu'on donne quelque chose de temporel dans l'intention de recevoir quelque chose de spirituel, & cela quoiqu'il n'y ait eu aucune pacte ni stipulation réciproque.

Les choses dont on entend parler qui peuvent faire matière de ces trois especes de Simonies, sont 1°. l'argent que l'on donne à quelqu'un. 2°. Les services qu'on lui rend. 3°. Les prieres, ou le crédit & la faveur de quelque personne puissante, dont on se sert pour obtenir d'un autre un bien spirituel. Les Théologiens appellent ces trois moyens : *Munus à manu, à linguâ, ab obsequio* : ainsi c'est une Simonie mentale de donner un Bénéfice à la priere & à la sollicitation de quelqu'un, ou d'employer les prieres & les sollicitations pour avoir un Bénéfice, si la priere & la sollicitation sont la vraie cause & le seul motif qui détermine à donner le Bénéfice : il en est de même si on ne rend service à quelqu'un que dans la vue d'avoir un Bénéfice. Voyez sur cette matière S. Thomas, 2. 2. qu. 100. Le droit Canon, *Can. 2. extra de Simon.*

Il y a encore la Simonie confidentielle : c'est celle qui se fait, lorsque quelqu'un a obtenu un Bénéfice, soit par résignation ou collation, avec cette condition tacite ou expresse de le rendre à celui qui l'a donné, ou à quelqu'autre, ou de lui en donner une partie des fruits : c'est aussi une pareille Simonie, lorsque l'Ordinaire, ou autre Collateur, confere un Bénéfice, de quelque façon qu'il vacque, avec cette condition tacite ou expresse, que celui à qui il l'a conféré s'en démettra en faveur de celui que le Collateur lui indiquera, ou qu'il donnera une partie des fruits de ce Bénéfice aux personnes que le Collateur lui nommera. C'est l'explication qu'en donne le Pape Pie V. dans sa Bulle *Intolerabilis*.

Les peines de la Simonie réelle & conventionnelle, sont l'excommunication majeure, réservée au Pape, si la Simonie est publique, & à l'Evêque, si elle est cachée. 2°. La privation du Bénéfice acquis par Simonie. 3°. L'incapacité à en posséder aucun. Ceux qui n'ont commis qu'une Simonie mentale, n'encourent point ces peines, mais ils ne sont pas moins coupables d'un grand péché.

2°. Si le Bénéfice qu'un Ecclésiastique possède a été acquis par Simonie & par un tiers : tel est (un Fils qui auroit un Bénéfice par la Simonie qu'auroit faite son Pere) le titre fait à ce Fils est nul, & dès qu'il a con-

naissance de la Simonie, il doit quitter le Bénéfice ; sinon il encourt les peines de Simoniaques. Il peut à la vérité se faire réhabiliter par la voie de la dispense ; mais c'est lorsque la dispense demandée est jugée, par l'avis d'un Supérieur ou d'un Homme éclairé, être nécessaire ou du moins utile à l'Eglise.

A l'égard de ceux qui reçoivent les Ordres par Simonie, le huitième Concile de Tolède veut qu'ils soient frappés d'anathème, & mis hors de la participation du corps & du sang du Fils de Dieu. Le Pape Paul II. renouvelle contre eux toutes les Sentences d'excommunication, suspension, interdit, & les autres censures que les Souverains Pontifes ont prononcées contre les Simoniaques, soit que la Simonie soit manifeste ou occulte, & déclare en outre que tous ceux qui auront été ordonnés par Simonie, soient suspendus des fonctions de leur Ordre : *Paul II. in cap. Cum detestabile de Simon. in extravag. commun.* Et cette Bulle a été renouvelée par celle de Pie V. qui commence : *Cum primum Apostolatus.*

L'Ordonnance de Blois de l'an 1579. art. 12. veut que les Archevêques, Evêques, & autres Supérieurs, procedent sévèrement contre les Simoniaques. Les Edits de Louis XIII. faits à Paris, dans l'Assemblée des Notables l'an 1619. soumettent pareillement les Simoniaques à diverses peines.

SIMPLICITÉ DE DIEU. Attribut divin, par lequel Dieu est celui qui est, & non celui qui est plusieurs choses ; il n'y a rien en lui qui le puisse diviser, ni qui se réunisse en un : il n'a point de parties comme le corps, ni différentes affections comme l'ame : toutes ses perfections ne sont en lui qu'une seule & même chose. D'où il suit qu'il est un être simple & non composé.

SOCINIENS (les) espèce de Déistes, Sectateurs de la Doctrine de Fauste Socin, Siennois, qui vivoit dans le seizième siècle. Les Sociniens nient non-seulement la divinité de Jesus-Christ, ils nient aussi l'existence du Saint-Esprit, le Mystère de l'Incarnation, le péché originel & la Grace : ils regardent tous les Sacremens comme de simples cérémonies sans aucune efficace : ils ôtent à Dieu les attributs qui paroissent incommodes à la raison humaine, & forment un assemblage d'opinions qui leur

paroissent les plus raisonnables. Ils réduisent les points qui paroissent fondamentaux à un si petit nombre que presque tous les Hérétiques anciens & nouveaux peuvent selon eux, prétendre au salut. En un mot, ils font revivre les erreurs de Paul de Samosate, de Photin & d'Arius. Depuis la fin du dernier siècle, ils se sont encore plus fait connoître par leurs ouvrages pernicioeux, qui étoient rares, & qui pour la plupart ont été réimprimées en Hollande où cette Secte est fort répandue. Il est constant qu'ils ont préparé les voies aux Dérègles, qui se sont si fort multipliées dans le siècle présent, & qui enfantent tous les jours avec audace de nouveaux systèmes pour ébranler, s'il étoit possible, les fondemens de la Religion Chrétienne.

SONGES. (Observation) Espèce de divination que l'on veut faire par les songes. Il est défendu d'ajouter foi aux songes. 1°. Par les Saintes Ecritures : *Non eugurabimini, nec observabitis somnia.* Levit. 19. *Non inveniat in te qui observet somnia.* Deuter. 8. *Multos errare fecerunt somnia.* Eccl. 5. 2°. Par les Conciles : celui d'Ancyre, tenu en 314. Can. 23. ordonne cinq ans de pénitence contre ceux qui observent les augures & les songes, comme les Payens. Le premier de Paris, l'an 829. l. 3. c. 2. dit que les observations des songes, & les vaines conjectures qu'on en tire, sont de véritables restes du Paganisme : *ex ritu Gentilium remansisse.* Le premier de Milan, tit. de *Magit.* art. ordonne aux Evêques de punir & de faire cesser toute sorte de divination, soit qu'elle se fasse en considérant les linéamens du corps humain, ou par le sort, ou par le moyen des songes. Le Pape S. Gregoire, après avoir expliqué toutes les différentes causes des songes, conclut, que n'en pouvant pas savoir le plus souvent la cause, nous ne devons pas y ajouter foi : car ils arrivent quelquefois, dit il, pour avoir trop, ou trop peu mangé ; d'autrefois ce sont des illusions, souvent ils sont mêlés de pensées véritables & d'illusions. Ainsi nous leur devons ajouter moins de foi, qu'il est plus difficile de connoître par quelle cause ils nous arrivent. Car le malin Esprit promet même en dormant des prospérités à ceux qu'il trouve attachés à l'amour des choses présentes : ainsi des au-

tres. *Greg. l. 8. moral. in J. C. Job. c. 13. S. Thomas* assure que les divinations qui se font par le moyen des songes sont superstitieuses & criminelles. 2. 2. q. 95. a. 6. in corp.

SOPHONIE. Le neuvieme des douze petits Prophètes : il étoit de la Tribu de Simeon : son nom signifie *Contemplateur de Dieu*. Il prophétisa sous le regne de Josias, dans le même tems que Jeremie, auquel il ressemble pour le style & pour les prédictions : après avoir exhorté les Juifs de quitter l'Idolâtrie, il rapporte diverses choses qui regardent les promesses de J. C. la vocation des Gentils, l'établissement de l'Eglise, la rémission des péchés & la félicité éternelle.

SORTILEGE ou **SORT** (le) est un moyen surnaturel & illicite, communiqué par le Démon, pour produire un maléfice, c'est-à-dire, quelque effet nuisible au Prochain, ou pour produire quelque guérison. Le sortilege appartient à la Magie, & on ne peut pas l'employer sans péché.

SOUDIACONAT (le) est au nombre des Ordres sacrés, mais il n'y a été mis que depuis quelques siècles ; car il étoit autrefois au nombre des Ordres mineurs. On prouve ce fait par induction, en ce que les Pères parlant des Ordres sacrés ne font mention que de l'Episcopat, de la Prêtrise & du Diaconat. Saint Ignace qui avoit vécu du tems des Apôtres, faisant mention des Soudiacres dans son Epître à ceux d'Antioche, semble les confondre avec les Laïcs. Il paroît par le Concile de Laodicée que les Soudiacres étoient compris dans les Ordres mineurs : car dans le Canon 21. il est défendu aux Soudiacres de toucher les vases sacrés, *contingere vasa dominica*, & de s'éloigner de la porte du chœur. Le Pape Urbain, qui vivoit à la fin du onzieme siècle, dit, qu'on ne met au nombre des Ordres sacrés que la Prêtrise & le Diaconat, parceque dans la primitive Eglise il n'y en a point eu d'autres. *Grad. dist. 60. c. 5.* mais il paroît que le Soudiaconat a été élevé au rang des Ordres sacrés du tems du Pape Innocent III. sur la fin du douzieme siècle, selon le témoignage du célèbre Pierre le Chantre, & qui est rapporté dans les notes du Pere Menard sur le Sacramentaire de Saint Gregoire : cela fondé sur ce qu'Inno-

cent

Innocent III voulut qu'on pût les élire pour Evêques, sans dispense : *Statuimus ut Subdiaconus in Episcopum valeat libere eligi, sicut Diaconus vel Sacerdos.* Cap. à mult. de etat.

Il y a bien des Théologiens qui prétendent que le Soudiaconat n'est point un Sacrement, parceque, disent-ils, 1°. Il n'est point d'institution divine. 2°. Il n'est point conféré par l'imposition des mains. 3°. Le pouvoir de le conférer a été accordé autrefois aux Corrévêques, comme il est marqué dans le Canon 10. du Concile d'Antioche, & même aux simples Prêtres : & l'Abbé de Cîteaux prétend même avoir ce droit. 4°. Le privilege d'Ordre sacré, que le Pape Innocent III lui a donné, ne peut pas s'étendre jusqu'à lui avoir acquis la nature de Sacrement. Mais il est à la vérité un Ordre sacré, c'est-à-dire, que ceux qui le reçoivent sont consacrés à Dieu & au service des Autels, d'une maniere plus parfaite que les autres Ministres en ce qu'ils se sont engagés à garder la continence ; qu'ils ont le pouvoir de toucher les vases sacrés, & de s'approcher plus près de l'Autel, que ceux qui sont dans les Ordres inférieurs.

D'autres Théologiens prétendent que le Soudiaconat est un Sacrement, & parmi eux on compte Saint Thomas, S. Bonaventure, Scot, Richard de Saint Victor. Voyez Ordres mineurs. Et ils fondent leur sentiment sur ce que cet Ordre est né avec l'Eglise ; que Saint Ignace en fait mention ; qu'il en est parlé dans le huitieme Livre des Constitutions Apostoliques ; que le Pape Saint Corneille, qui vivoit vers le milieu du troisieme siecle, remarque dans sa lettre à Fabien qu'il y avoit sept Soudiacres dans l'Eglise de Rome, & que les Conciles d'Elvire & de Laodicée font mention des Soudiacres comme de Ministres de l'Eglise. Au reste, comme l'Eglise n'a point prononcé sur ce sujet, on doit s'en tenir à la décision du Concile de Trente qui a défini, qu'il y avoit dans l'Eglise Catholique des Ordres majeurs & mineurs par lesquels on monte au Sacerdoce, comme par degrés : *Præter Sacerdotium esse in Ecclesiâ catholicâ alios Ordines majores & minores : per quos, veluti per gradus quoddam in Sacerdotium tendatur.* Sess. 23. Can. 2. D'ail leurs quand le même Concile a dit au Can. 3. que l'Ordre

étoit un Sacrement, *Ordinem five Sacramenti ordinationem*, il ne peut ne l'avoir entendu que de certains Ordres tels que l'Episcopat, la Prêtrise & le Diaconat, parceque le terme d'Ordre est pris dans ce cas indéfiniment. Mais quoi qu'il en soit, il est toujours vrai de dire que tous les Ordres inférieurs à la Prêtrise se rapportent au Sacerdoce comme à leur perfection & à leur source, & que comme toute la plénitude du Sacrement est renfermée dans le Sacerdoce, il s'ensuit que tous les Ordres ne composent qu'un seul & même Sacrement: *Ideo & omnes Ordines est unum Sacramentum*. C'est la réflexion de Saint Thomas, in 4. Sent. dist. 24. qu. 4. art. 1.

La MATIERE de cet Ordre est, selon le quatrième Concile de Carthage qui l'a réglée, & que le Pontifical Romain a suivie, la patene vuide & le calice vuide que l'Evêque fait toucher aux Ordinans; les burettes pleines, le bassin, le linge. La FORME, ce sont les paroles que l'Evêque leur adresse lorsqu'il leur fait toucher le calice & la patene: *Videte cujus ministerium vobis traditur, ideo vos admono ut ita vos exhibeatis, ut Deo placere possitis*. Après que l'Evêque a revêtu le Soudiacre des ornemens sacrés, il lui donne le Livre des Epîtres & lui dit: *Accipe Librum Epistolarum cum potestate legendi in Ecclesia Dei, tam pro vivis quam pro defunctis*. Les fonctions des Soudiacres peuvent se réduire à six, selon le Pontifical Romain; 1°. Avoir soin des vases & vaisseaux sacrés qui servent au Saint Sacrifice. 2°. Verser l'eau sur le vin dans le calice. 3°. Chanter l'Epître aux grand'Messes. 4°. Soutenir le Livre de l'Evangile au Diacre, le porter à baiser aux Prêtres. 5°. Porter la croix aux Processions. 6°. Recevoir les offrandes du Peuple, donner à laver au Prêtre, & servir le Diacre en toutes ses fonctions. Dans la primitive Eglise ils avoient encore d'autres fonctions, comme de servir de Secrétaire aux Evêques, d'instruire les Cathécumènes, garder les portes du Sanctuaire.

A l'égard des dispositions pour être promu à cet Ordre, les Saints Peres exigent l'innocence de la vie, l'esprit ecclésiastique, la science, & l'inclination à l'étude, & l'aptitude aux fonctions propres à cet état. Voyez le Car-

Alnal Bona, de *re liturg.* c. 25. Le Pere Morin, part. 3. de *Sacr. exerc.* 111. & 112. Thomass. *Discip. Eccl.* Tom. 1. p. 1. l. 1. c. 26. Il faut être au moins Soudiacre pour avoir voix en Chapitre dans une Eglise Cathédrale, ou Collégiale, seculiere ou reguliere ; & chacun doit y faire la fonction attachée à sa place. *Conc. de Tr. de la Reform. chap. 4.*

SPECTACLES. (les) On entend sous ce nom toutes les assemblées profanes, mais particulièrement les lieux destinés à des représentations de Pièces de Théâtre, soit dans le comique, soit dans le sérieux, soit enfin dans les Pièces mises en musique, accompagnées de danses, & connues sous le nom d'Operas & de Ballets.

Les Spectacles sont expressement défendus aux Chrétiens par les Loix de l'Eglise, c'est-à-dire, par la voix des Conciles. Selon les Constitutions Apostoliques les Fideles s'abstenoient des Spectacles du Cirque, du Théâtre, & de l'Amphithéâtre, & de tout ce qui étoit indécent. l. 1. c. 3. Nous voulons que les Farceurs ou Sauteurs & les Comédiens soient exclus de la communion de l'Eglise tant qu'ils exerceront cette indigne profession. *Premier Concile d'Arles, an 317. Can. 4.*

Comme les vices pour trouver accès à l'ame ont coutume d'enchanter les yeux & les oreilles par des attraits flatteurs, les Prêtres doivent éviter les divertissemens deshonnêtes & dangereux pour les mœurs, & les faire éviter aux autres. *Troisième Concile de Tours, an 813. Can. 7.*

Les Saints Peres & les Docteurs qui ont traité cette matiere ont donné des raisons très-solides de cette défense. Envoici la substance.

La premiere est prise de la profession illicite en elle-même des Gens de Théâtre ; car c'est un métier où des Hommes & des Femmes expriment, le plus naturellement & le plus vivement qu'il est possible, les diverses passions qui agitent les Hommes, telles que la haine, la colere, l'ambition, la vengeance & surtout l'amour : où ils ont pour but d'émouvoir le Spectateur, & de le transporter de la passion qu'ils veulent exprimer. Ce métier les oblige ainsi à exciter en eux des passions vicieuses, de sorte qu'on peut dire en un sens, que les Spectacles sont

une école & un exercice de vice. Or toute la vie de ces Gens-là étant occupée à cet exercice, rien n'est plus indigne d'un Chrétien qu'une pareille occupation; & par conséquent étant obligés de la quitter, il n'est pas permis aux autres de contribuer à les entretenir dans une pareille profession. Les Payens eux-mêmes réprouvoient les Spectacles. On passe, dit Platon, de l'imitation à la chose même. Tout l'appareil du Théâtre ne tend, selon ce Payen, qu'à faire des Hommes passionnés, & à fortifier cette partie brute & déraisonnable, qui est la source de toutes nos foiblesses.

La seconde raison, est que la passion la plus dangereuse, savoir celle de l'amour charnel, y est sans cesse excitée & nourrie: elle y est peinte d'une manière la plus capable d'en faire goûter le plaisir: elle y paroît comme une noble foiblesse, comme la foiblesse des Héros. Au contraire la vertu & la pudeur y sont tournées en ridicule; on y plaisante même souvent sur une matière qui remplit l'esprit d'idées impures; c'est-à-dire, que quelquefois les obscenités n'y sont converties que d'une gaze légère, & que le crime y est présenté sous les idées les plus trompeuses & les plus séduisantes. La corruption, dit le célèbre Monsieur Bossuet dans ses réflexions sur les Spectacles, est réduite en maxime dans les Operats, ce ne sont que trompeuses invitations pour la jeunesse de jouir du beau tems, le tout animé d'un chant qui ne respire que la mollesse. En effet c'est le monde avec tous ses charmes qu'on représente sur le Théâtre, & particulièrement dans les Comédies & les Opéras. Le faste, la vanité, les parures immodestes, & ce qu'on appelle les pompes du Démon y sont étalées avec tous leurs attraits. Or y a-t-il une plus dangereuse occupation que d'assister à un Spectacle destiné à allumer en nous la concupiscence, cette source secrète des crimes, qui comme une racine envenimée étend ses branches par tous les sens, & y prend son cours; car plus le Spectacle saisit les yeux des Hommes charnels, par l'étalage de tout ce qui fait naître l'attrait du plaisir, & leurs oreilles par les discours, ou les chants les plus propres à amollir le cœur, plus les Spectateurs le trouvent intéressant, plus ils se livrent à cette espece d'enchantement qui les transporte.

En vain, dira-t-on, que la passion de l'amour qu'on représente sur le Théâtre ; y a un but légitime, que le Mariage en est la fin. Mais c'est toujours un mal d'exciter dans soi & dans les autres une passion vicieuse, & d'en donner une idée agréable. La représentation d'un amour légitime & celle d'un amour qui ne l'est pas, font presque le même effet : car avant que la Scene se termine, & pendant toute la représentation, l'amour sensuel n'est pas moins excité dans le cœur de tous les Spectateurs dont le plus grand nombre sont enclins à la volupté. C'est le seul même qui y regne, & l'idée du Mariage est alors bien éloignée de leur esprit. Comment y corrigerait-elle toutes les impressions dangereuses que produit la représentation ? On peut dire qu'elle est un remède qui vient quand il n'est plus tems.

C'est encore un vain prétexte de dire, que le Théâtre est aujourd'hui plus épuré, c'est-à-dire, qu'il n'est pas si ouvertement dissolu qu'il l'étoit dans les premiers tems ; car cette prétendue pureté ne consiste pour l'ordinaire que dans le choix des termes & dans des tours étudiés qui en sont souvent plus dangereux, en sorte qu'on ne voit pas fort distinctement quel bien a produit pour les mœurs cette réforme : en effet le licentieux grossier est demeuré dans les farces, dont le Peuple est infecté dans les foires, mais les appas plus cachés & plus dangereux pour les âmes infirmes sont restés tant dans les pièces comiques que dans les sérieuses.

Un autre prétexte enfin est celui particulièrement de ceux qui ont coutume de fréquenter les Spectacles : ils allèguent qu'ils n'en sentent point le danger : mais c'est cela même qui prouve la corruption de leur cœur. S'ils osoient, ils en diroient autant des nudités & des tableaux les plus indécens. C'est encore une foible excuse qu'ils apportent ; savoir, que tout est plein de dangers dans le monde, que tout est capable d'exciter les passions ; car on peut leur répondre qu'il ne faut donc pas en augmenter le nombre & vouloir justifier un amusement qui semble n'être destiné que pour exciter encore plus leurs passions, que pour réunir sous un même coup d'œil tout ce qui peut les irriter ou les flatter ; car sur le Théâtre on applaudit à l'ambition, à la gloire, à la

vengeance, au point d'honneur que J. C. a pros crit ex pressément avec le monde corrompu.

La troisieme raison est prise de ce que la représentation des pieces de Théâtre excite diverses tentations : tous les sens y sont amollis par le plaisir, l'esprit y est tout occupé des folies qu'on y voit représenter, & par conséquent hors de cet état de la vigilance Chrétienne, si nécessaire pour résister aux tentations. Ainsi en y assistant, c'est chercher les tentations, de gaieté de cœur. Or c'est orgueil & présomption de croire, que Dieu nous délivrera par sa grace d'un danger où nous nous exposons volontairement. Bien plus, quand même les Spectacles ne feroient aucun mauvais effet sur certains esprits ; ils n'en feroient pas plus innocens pour cela, parcequ'ils sont donnés devant une infinité de personnes qui sont foibles & corrompues, & pour lesquelles ils sont évidemment dangereux ; ainsi c'est participer à leur péché. Or on ne doit pas seulement craindre le mal que produit une chose, mais on doit craindre aussi le scandale qu'on donne aux autres.

La quatrieme, est que les pieces de Théâtre apprennent le langage des passions, d'une maniere agréable & ingénieuse : ce qui est par lui-même très-dangereux. Elles inspirent le plaisir d'aimer & d'être aimé. En effet le Spectacle est une vive représentation de cette attachée passionnée des Hommes envers les Femmes : or rien n'est plus dangereux pour les Femmes qu'un Spectacle où elles se remplissent du plaisir qu'il y a d'être aimée des Hommes : car, selon l'esprit du Christianisme, on doit avoir horreur d'être soi-même l'objet de la passion d'une personne, d'être pour ainsi dire son Idole.

La cinquieme, est que les Spectacles ont une opposition marquée avec les principales dispositions dans lesquelles un Chrétien doit être, & vers lesquelles il doit tendre, telles, par exemple, que la priere fréquente, pour résister aux tentations dont on est sans cesse assailli, l'amour de la parole de Dieu qui sert de nourriture à notre ame. Or rien ne fait plus sortir l'ame de son assiette, & ne la rend plus incapable de s'appliquer aux choses de Dieu ; rien ne lui fait perdre davantage le

goût de la piété, que l'esprit de dissipation, où jette la fréquentation des Spectacles. Les Spectacles, comme remarque M. Bossuet, sont défendus aux Clercs, par des raisons qui portent contre tous les Chrétiens, de même que la défense de l'usure faite aux Clercs.

Enfin, la sixieme est prise de l'opposition qu'ont les Spectacles avec les engagements contractés par le Baptême, & à l'obligation où nous sommes de rapporter le corps de nos actions à la gloire de Dieu, de maniere que nous puissions dire que nous les faisons pour lui & pour son amour. Bien plus, en quelque qualité qu'un Chrétien se considere, il ne sauroit prendre part à un divertissement aussi profane. Car s'il se considere comme fait un enfant de Dieu par le Baptême, membre de Jesus-Christ, héritier de son Royaume; rien n'est plus opposé à ces hautes qualités: & sic'est comme pécheur, on ne sauroit allier un pareil amusement avec l'esprit de pénitence, & la fuite de plaisirs, qui sont les dispositions où l'on doit être, lorsqu'on se reconnoît pécheur, & obligé de faire pénitence.

SPINOZISTES (les) Sectateurs des sentimens impies de Spinoza, Juif d'origine, qui vivoit en Hollande, dans le siecle dernier. Son Livre le plus pernicieux est celui qui a pour titre *Tractatus Theologico-politicus*, imprimé à Hambourg en 1670, & qui a été traduit & imprimé en françois, avec ce titre: *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé, sur les matières les plus importantes au salut, tant public que particulier*. Il paroît par ce Livre, que le but principal de Spinoza a été de détruire toutes les Religions, particulièrement la Judaïque & la Chrétienne, & d'introduire l'Achéisme, le libertinage & la liberté de toutes les Religions. Il soutient qu'elles ont été toutes inventées pour l'utilité que le Public en recoit, afin que tous les Citoyens vivent honnêtement, & obéissent à leurs Magistrats, non pour l'esperance d'aucune récompense après la mort, mais pour l'excellence de la vertu en elle-même: il ne dit pas ouvertement dans ce Livre quel est son sentiment sur la Divinité, mais il ne laisse pas de l'insinuer & de le découvrir. En effet dans ses discours il dit hautement, que Dieu n'est pas un Etre doué d'intelligence, infiniment

parfait & heureux, comme nous l'imaginons, mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la nature, qui est répandue dans toutes les Créatures. Au foud le principe du Spinozisme est qu'il n'y a rien absolument que la matiere & les modifications de la matiere : supposition qui est démontrée évidemment fausse, car la pensée, les abstractions, les précisions, les idées générales & abstraites, les comparaisons, les combinaisons, surtout celles des relations & des proportions, ne peuvent point être matiere, ni modification de matiere : il ne faut qu'entendre la signification de ces termes pour sentir cette vérité. Au reste, le système de Spinoza, selon qu'on en peut juger par ses Livres, est un assemblage confus des idées des rabbins, des principes de Descartes, dont on a abusé, & des Sophismes des Protestans.

STÉRILITÉ (la) n'est pas un empêchement dirimant de Mariage, dans les personnes qui peuvent user du droit qu'il donne : elle peut servir de prétexte, selon quelques Jurisconsultes, aux Princes & aux Souverains de faire casser leur Mariage, mais il est constant que ce n'est pas par ce défaut qu'ils en obtiennent la cassation : c'est sur la raison d'impuissance exposée au Pape, qu'ils l'ont cassée lorsque les Papes accordent cette demande. La raison de cette regle est que la stérilité peut cesser avec le tems.

SUPERSTITION. (la) C'est en général un péché par lequel on transporte & on rend à la créature un honneur souverain qui n'est dû qu'à Dieu seul, parcequ'on croit qu'elle a quelque force divine ; ainsi que font les Idolâtres : & en ce sens elle attaque le premier Commandement de n'adorer & de ne servir que Dieu seul. Il y en a six sortes. 1°. Lidolâtrie, qui consiste à adorer le Soleil ou la Lune, ou quelqu'autre Créature. 2°. La Magie, c'est-à-dire, quand on rend au Démon quelque sorte de culte, non qu'on croie qu'il soit Dieu, mais pour en tirer quelque profit, & faire des actions surprenantes par des voies diaboliques. Les Conciles ont prononcé des peines severes contre ceux qui exercent la Magie. Cette défense porte également contre ceux qui ont recours dans leurs maux aux remedes des Magiciens, quand même ces remedes ne consisteroient qu'en certaines paroles &

certaines cérémonies en apparence innocentes ; car selon la Doctrine des Peres, les prieres & les signes n'ont point été établis pour cela, & l'effet de ces sortes de remedes doit être attribué au pacte, que ceux qui exercent cet art ont fait avec le Démon.

3°. Le Maléfice, qui est l'art de nuire par la puissance & le secours du Démon, comme de vouloir empêcher l'usage du Mariage. 4°. La Divination, qui consiste à faire profession de vouloir prédire les choses cachées, comme sont les pensées & les choses futures, par des moyens ridicules ou mauvais : ce que l'on fait de six manieres. 1°. Par l'invocation du malin Esprit. 2°. Par les songes, par l'inspection des parties du corps humain, comme des lignes de la main, ou des linéamens du visage. 3°. Par l'observation des astres. 4°. Par le chant des Oiseaux, ou la rencontre de certains animaux. 6°. Par le sort : toutes ces choses sont défendues par les Peres & les Conciles. 5°. La vaine observance, comme quand on observe certains jours qu'on appelle les uns heureux, les autres malheureux, & autres choses semblables que l'on regarde comme de bon ou de mauvais présage, & qu'en conséquence, on fait, ou on s'abstient de certaines choses fort indifférentes par elles-mêmes. 6°. Le culte superstitieux ; & c'est, de faire consister la Religion & l'honneur de Dieu en certaines cérémonies vaines & inutiles, & que l'Eglise n'a pas établies. Le Concile Trente, *sess.* 2. a fait un Decret sur ces sortes d'abus, pour les retrancher. Ces deux dernieres sortes de superstitions peuvent quelquefois venir d'ignorance & de simplicité, & sont excusables, selon l'état des personnes qui ont donné dans ces abus, mais les quatre premieres ne peuvent pas être excusées, & sont criminelles, surtout le maléfice. Voyez le Traité des Superstitions de M. de Thiers, & celui du P. le Brun, Prêtre de l'Oratoire. Le premier Concile d'Ancyre, *Can.* 23. d'Agde, c. 42 ; d'Orleans, le premier, c. 30 ; de Toléde, le 4. c. 29. S. Augustin, l. 4. *confess.* c. 3. n. 4. S. Basile, in cap. 1. *Isaïe* p. 878. Edit. Paris. S. Thomas, 2. 2. *qu.* 92. 93, &c.

SUSPENSE (la) est une Censure par laquelle un Ecclesiastique est privé de l'exercice de son Ordre & Béné-

fice, pour quelque faute considérable, & ce, en tout ou en partie, pour un certain tems, ou pour toujours. Il conserve néanmoins son Ordre, son Bénéfice, son rang; en quoi la suspension est différente de la dégradation qui fait perdre tous les droits aux Ordres & aux Bénéfices. Il y a trois sortes de Suspenses, la premiere *AB ORDINE*, des Saints Ordres, c'est-à-dire, que l'Ecclesiastique n'en peut pas faire les fonctions. La seconde, *AB OFFICIO*, c'est-à-dire, qu'elle suspend des fonctions qui appartiennent à un Clerc, à cause d'un Bénéfice ou charge dans l'Eglise. La troisieme *A BENEFICIO*, c'est-à-dire, de l'office de la Jurisdiction Ecclesiastique, qui appartient à un Bénéficiaire, à raison de son Bénéfice; & quand le Bénéfice est à charge d'ames, la suspension emporte la privation en partie des fruits du Bénéfice en faveur de celui qui est commis par le Supérieur, pour en faire les fonctions. Quand la suspension est sans restriction, elle s'entend & des Ordres & du Bénéfice. Celui qui est suspens d'un Ordre majeur, comme la Prêtrise ne l'est pas des Ordres inférieurs. Mais celui qui, malgré la suspension, fait la fonction qui lui est défendue, tombe dans l'irrégularité. Les cas ordinaires qui font encourir la suspension, sont 1°. De recevoir les Ordres avant l'âge compétent. 2°. De les recevoir d'un autre Evêque que du sien propre, sans Dimissoire & Lettres testimoniales de vie & mœurs. 3°. De recevoir un Ordre supérieur sans avoir reçu l'inférieur. 4°. De recevoir les Ordres hors des tems destinés à l'Ordination. 5°. De recevoir plusieurs Ordres sacrés en un même jour. 6°. De les recevoir pour de l'argent. 7°. D'être Concubinaire public. 8°. D'avoir enterré en Terre-sainte les Usuriers publics, morts dans leur péché, ou reçu leurs oblations pendant leur vie. 9°. Avoir violé les Ordonnances du Diocèse, auxquelles la Censure est attachée.

SYMBOLE (le) est le Sommaire des principales vérités que les Chrétiens doivent croire de cœur, & confesser de bouche: ce mot est grec dans son origine, & signifie la marque par laquelle les Soldats reconnoissent de quel corps ils étoient. L'Eglise se l'est approprié dans ce sens, parceque l'abrégé des articles de foi, qui composent le Symbole, est comme un signe, par

le moyen duquel les Chrétiens se reconnoissent les uns les autres. Les Saints Peres l'ont encore appellé Regle, Confession, Profession, Formule de Foi. Le Symbole est très-utilement établi, 1^o. pour discerner, entre ce grand nombre de gens qui portent le nom de Chrétien, qui sont ceux qui sont véritablement Catholiques & Enfans de l'Eglise. 2^o. Afin que les Fideles fussent bien instruits, & sans crainte de se tromper, des Mysteres dont la connoissance est nécessaire au salut. Mais comme la foi peut être plus ou moins expliquée & développée dans les différens articles qu'elle renferme, on a aussi fait plusieurs Symboles. Le premier est appellé des Apôtres, parceque selon le témoignage unanime des Peres, ils le composerent avant de se séparer. Tertullien, qui vivoit dès le second siecle, dit que la Regle selon laquelle l'Eglise Catholique se conduit, est celle que l'Eglise a reçue des Apôtres, & que les Apôtres ont reçue de J. C. *l. de præscript. S. Ambroise* dit que pour détromper les Hérétiques, il faut les renvoyer au Symbole des Apôtres, qu'il assure avoir été conservé dans sa pureté, par l'Eglise Romaine, *l. 1. Ep. 7.*

En un mot, il est constant que toutes les Eglises du quatrieme & du cinquieme siecle se trouverent avoir une même formule de foi; ce qui prouve que le Symbole qui porte le nom des Apôtres vient d'eux, suivant la regle de S. Augustin, *Ep. 54. ad Janu.* que ce qui est reçu par-tout, sans qu'il y ait rien d'écrit, est d'institution Apostolique. Ce Symbole est composé de douze articles, dont l'explication est rapportée à la lettre de chacun. Ainsi, *Je crois en Dieu, voyez Dieu. Créateur, Voyez Création:* ainsi des autres.

Le second Symbole est appellé de Nicée, parcequ'il fut composé dans le premier Concile général de ce nom, tenu l'an 325. sous l'Empereur Constantin. Il est aussi appellé de Constantinople, parceque dans le second Concile général de ce nom, tenu l'an 381. sous le grand Théodose, on y fit plusieurs additions considérables, & dans la suite l'Eglise Latine y ajouta; en parlant du Saint Esprit, qu'il procede du Fils aussi-bien que du Pere: *Filioque procedit*, dans la vue de combattre l'erreur de ceux qui conclusient de l'addition du Concile de Conf-

tantinople , *Et in Spiritum Dominum* , que le Saint-Esprit ne procedoit pas du Fils ; erreur que les Grecs ont suivie depuis : c'est celui qu'on dit à la Messe. Ce fut au sixieme siecle que Timothée, Patriarche d'Alexandrie, voulut qu'on le chantât à la Messe. Ce qui fut ordonné dans l'Eglise Latine, par le *Can. 2.* du second Concile de Toledé, de l'an 589. *Voyez* Procession du S. Esprit.

Le troisieme est celui appellé, par un long usage, de *Saint Athanase*, & que l'on dit le Dimanche à Prime. Le Sentiment des Savans est qu'on doit l'attribuer plutôt à Vigile, Evêque-de Tapse, en Afrique, qui vivoit vers la fin du cinquieme siecle, parcequ'aucun des Auteurs contemporains de S. Athanase, ne lui a attribué cet ouvrage avant le sixieme siecle, & qu'il paroît par le style, que c'est l'ouvrage d'un Auteur Latin, & non d'un Auteur Grec.

Au reste, il y a quantité de choses qui ne sont pas moins de foi, quoiqu'elles ne soient pas inserées dans les Symboles ; comme tout ce qui regarde les Sacremens, le Purgatoire, les peines éternelles, &c.

SYNDRESE (la) est le sentiment de la conscience qui incline à la pratique de la Loi. C'est ce sentiment qui nous inspire de faire le bien & d'éviter le mal.

T.

TALMUD (le) est le grand Livre des Juifs, qui contient toutes leurs Traditions. Il est pour eux un cours de Théologie morale, dans lequel les devoirs sont expliqués & les doutes éclaircis, non par le raisonnement, mais communément par autorité, par l'usage de la Nation, & par les décisions des anciens Docteurs les plus accrédités : il contient aussi la Tradition des Juifs, leur Police, leur Doctrine, & leurs Cérémonies, qu'ils observoient aussi religieusement que la Loi de Dieu. Il ne fut mis par écrit qu'après la destruction de Jerusalem & la dispersion des Juifs par toute la terre. Il y a deux Talmud, le Babylonien, parcequ'il fut fait à Babylone & le Jerosolomitain ; le premier est le plus estimé parmi eux. Le Talmud est composé de deux parties. L'une appellée la *Mischne* ou la *Misna* : c'est un recueil

Des Traditions qui s'étoient conservées parmi les Juifs : l'autre est la *Gemare*, qui renferme les décisions des Docteurs Juifs, & leurs explications sur le texte du Talmud. On y trouve mille extravagances, mille rêveries, beaucoup de traits d'ignorance, & quantité de questions puériles & inutiles.

TATIEN. Hérésiarque, natif de Syrie. S'étant fait Chrétien par les soins de S. Justin, il voulut, après la mort de ce Saint Martyr, s'ériger en chef d'une nouvelle Secte, dans le second siècle. Il disoit 1^o. qu'Adam & Eve sont réprouvés. 2^o. Qu'il ne falloit que de l'eau dans la célébration des Saints Myſteres. 3^o. Il condamnoit le Mariage comme un crime. Il est regardé comme le Chef de cette erreur, laquelle a été particulièrement condamnée au Concile de Gangres, dans le quatrième siècle.

TÉMOIGNACE. (faux) Le crime de porter faux témoignage est l'objet du huitième Commandement : *Non loqueris contra proximum tuum falsum testimonium*. On peut rendre faux témoignage de quatre manières : 1^o. en accusant devant les Juges une personne innocente, de quelque crime. 2^o. En assurant en Justice une fausseté. 3^o. En se servant de faux actes, car les faussetés de paroles, ou d'écritures, renferment la même grièveté de crime, & tous ceux qui servent d'instrument à les fabriquer en sont pareillement coupables. 4^o. En ne disant pas la vérité lorsqu'on en est requis par le Juge. Ce péché est extrêmement grief; car c'est 1^o. un parjure, qui est une irrévérence injurieuse à la majesté de Dieu, après l'avoir pris à témoin qu'on dira la vérité. 2^o. Un viollement de la justice, c'est-à-dire, du précepte de ne faire tort à personne injustement, en ce qu'on porte un préjudice notable au Prochain, & quelquefois irréparable. L'énormité de ce crime se prouve par l'Écriture, car Dieu, après avoir dit que le faux témoin ne demeurera pas impuni, & que celui qui dit des faussetés périra, ajoute que le témoin injuste se moque de la justice, c'est-à-dire, qu'il méprise le jugement de Dieu qui le menace, & le jugement des Hommes qui le condamnent : *Testis iniquus deridet judicium; & os impiorum devorat iniquitatem*. Prov. 19. *Qui justificat impium &*

qui condemnat justum, abominabilis est uterque apud Deum. Prov. 17.

Par le droit Canon le faux témoin est condamné à une pénitence de sept années. 1°. Déclaré infame. 3°. Puni corporellement ; & les Ordonnances de nos Rois veulent qu'il soit puni de mort. Voyez les Conciles d'Elvire, can. 74. D'Arles, 1. can. 14. D'Agde, c. 37. Saint Thomas, 2. 2. qu. 70. art. 4.

TÉMOINS pour le Mariage. La présence de quatre témoins, dont deux pour chacune des Parties, est aussi nécessaire pour la validité du Mariage, que la présence du Curé ; c'est la disposition de l'Ordonnance de Blois, de l'Edit de 1639. & c'est l'usage observé en France ; quoique selon le Concile de Trente, la présence de deux ou trois témoins, en âge de puberté, avec celle du Curé, suffise pour la validité du Mariage, *sess. 24. de reform. c. 1.* Ainsi un Mariage est invalide s'il a été contracté en présence du Curé sans témoins : bien plus, si ces témoins ont signé l'acte de la célébration après le tems passé de cette célébration, leur signature ne le peut rendre valide quand ils n'ont pas assisté à la célébration à laquelle ils doivent nécessairement assister ; & les personnes mariées de la sorte ne peuvent user du Mariage, sans l'avoir fait réhabiliter. C'est à l'Ordinaire à prescrire la manière dont se doit faire cette réhabilitation. 1°. Si des témoins n'avoient pas assisté à la célébration, quoiqu'ils eussent signé dans le registre des actes de célébration, une des Parties pourroit demander la cassation du Mariage, si elle vouloit. 3°. Toutes sortes de personnes, même celles qui ne sont pas irrépréhensibles, peuvent être témoins quand même ils seroient Parens & Alliés ; & leur témoignage est suffisant quand elles ont été présentes, & ont certifié la célébration par leur signature : cependant le Rituel de Paris ordonne de ne pas recevoir pour témoins toute sorte de personnes, mais celles seulement qui sont domiciliées, connues dans le voisinage & dignes de foi. Ce qui est confirmé par l'Ordonnance de Blois, & l'Edit de 1697. qui ajoutent cette condition : qu'ils sachent signer, s'il s'en peut trouver aisément quatre dans le lieu. 4°. Les Curés doivent surtout observer ces règles, à l'égard des Mariages des Enfans de Fa-

au-dessous de vingt-cinq ou de trente ans. 5°. Les témoins doivent signer l'acte de la célébration avec le Curé & les Parties, autrement l'acte seroit imparfait, & les Parties pourroit s'inscrire en faux contre cet acte. 6°. Les témoins qui attestent faux sur l'âge, le domicile des Parties, le consentement des Peres & Meres, Tuteurs & Curateurs, sont punis par l'Eglise de la peine de l'excommunication majeure, *ipso facto*, & réservée au seul grand Pénitencier : & les Ordonnances veulent qu'ils soient condamnés aux Galeres : & au bannissement, s'ils ne sont pas capables de subir ladite peine. Ceux qui se disent faussement être les Peres & Meres des Mariés, ou leurs Tuteurs ou Curateurs, sont punis des mêmes peines.

TEMPÉRANCE (la) est une des quatre vertus Cardinales, qui nous fait user avec modération de toutes les choses qui sont nécessaires à la vie ; & uniquement pour satisfaire à nos besoins & à l'utilité du prochain. Son objet matériel, ce sont tous les plaisirs & les sensations que le corps éprouve surtout pour le boire, se manger, l'usage du Mariage, &c. Les quatre branches de la tempérance sont la chasteté, la pudeur, l'abstinence, la sobriété. Les trois vertus annexées à la tempérance sont la douceur, la clémence, & la modestie. Le premier réprime la colere ; le second arrête les effets de la vengeance ; le troisième, met des bornes dans toutes les actions extérieures, comme dans la manière de marquer les affections ; celle de se vêtir & de régler les mouvemens du corps.

TENTER DIEU. C'est dire ou faire quelque chose sans aucune juste cause, pour éprouver la Providence de Dieu, ou quelqu'une de ses divines perfections, comme de lui demander quelque miracle sans nécessité, pour faire connoître sa volonté : si, par exemple, on hazardoit de marcher sur les eaux, parceque Dieu pourroit absolument empêcher que l'on ne se noyât. Et voilà pourquoi Jesus-Christ répondit au Démon qui lui disoit de se précipiter du haut du Temple : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.* On lit de même dans l'Exode que les Israélites tenterent Dieu en disant : *Eprouvons si Dieu est parmi nous ou non.* Exod. 17. On tente aussi Dieu

lorsqu'on veut parvenir à quelque fin par son secours ; sans vouloir se servir des moyens qu'il a établis pour cela. Ainsi les Pécheurs , qui aveuglés par leurs passions , diffèrent de jour en jour leur conversion , & semblent vouloir essayer , pour ainsi dire , s'ils pourront mourir en bons Chrétiens , tentent Dieu d'une maniere criminelle , puisqu'ils se rendent indignes de profiter de sa miséricorde. Car , comme dit le Sage , ceux-là seulement le trouvent , qui ne le tentent pas : *Invenitur ab his qui non tentam illum.* Sap. c. 1.

TESTAMENT. Ancien Testament. *Voyez* Ecriture-Sainte.

TESTAMENT. NOUVEAU TESTAMENT. (le) est la seconde partie de l'Ecriture-Sainte ou des Livres Canoniques. On l'appelle Nouveau , pour le distinguer de l'ancien , qui contient les Livres qui ont été écrits avant J. C. au lieu que ceux du nouveau Testament ont été écrits depuis J. C. On l'appelle Testament , c'est-à-dire , Livres qui constatent la nouvelle alliance que J. C. a faite avec les Hommes par le Baptême , & figurée par l'ancienne , que Dieu fit avec Abraham. Le nouveau Testament contient les quatre Evangélistes , qui nous apprennent la vie & les actions de J. C. les actes des Apôtres ; les Epîtres de S. Paul , les Epîtres Canoniques de S. Pierre , de S. Jean , de S. Jude , & l'Apocalypse. *Voyez* Ecriture-Sainte , & l'article de chaque Evangéliste.

L'authenticité du Nouveau Testament est établie 1°. sur la Tradition , & cette preuve est la plus forte des preuves que les Hommes puissent avoir. *Voyez* Tradition. En effet c'est par le moyen de la Tradition que le corps de l'Eglise a attesté publiquement dans tous les pays & dans tous les tems les mêmes vérités dont les Chrétiens d'aujourd'hui font profession. Ainsi les premiers Chrétiens ont regardé les Saints Evangiles comme un Livre contenant la parole de Dieu , annoncée par J. C. Fils de Dieu , & Dieu lui-même , de même que les Chrétiens d'aujourd'hui le regardent. L'Eglise a toujours rendu à ces Livres le même témoignage , & les a regardés comme une preuve des anciennes Ecritures ; ces deux Livres se présentant une lumiere mutuelle. 2°. Sur la vérité des choses contenues dans les Saints Evangiles ; & on fonde la preuve

preuve de cette vérité. 1°. Sur ce que ces Livres n'ont pas été supposés, & n'ont pu l'être, parceque, 1°. Il y a des faits essentiels rapportés par les Evangélistes, qui sont véritables, indépendamment de tout témoignage par écrit; car les Apôtres, par exemple, n'ont pu inventer que J. C. étoit de Nazareth en Galilée, puisqu'il y avoit vécu dès son enfance; qu'il fut crucifié à Jérusalem, qu'il avoit plusieurs Disciples, puisque les Juifs auroient dit, que tout cela étoit une Fable. D'ailleurs les Registres publics, que l'Empereur Auguste fit faire pour avoir le dénombrement de tous les Sujets des Provinces Romaines, faisoient foi qu'ils disoient vrai, & jamais les Juifs n'ont osé dire que ce fait fût faux: ainsi on ne peut douter que J. C. n'ait existé, qu'il n'ait été crucifié à Jérusalem, qu'il n'ait eu des Disciples qui annoncerent l'Evangile après sa mort en diverses parties du monde.

2°. Sur ce que les Evangélistes n'ont pu imposer dans leurs écrits, parceque les faits qu'ils rapportent s'étoient passés dans les lieux où ils fonderent d'abord l'Eglise; ainsi s'ils avoient débité des impostures, les Juifs se seroient élevés contre eux de ce qu'on les accusoit d'avoir mis à mort J. C. & les Apôtres se seroient exposés à être contredits par une infinité de personnes, sur-tout à l'égard des miracles de J. C. qu'ils rapportent, puisque les plus grand ennemis du Sauveur, n'osant démentir l'évidence de ses miracles, disoient qu'il chassoit les Démons par la puissance de Beelzebuth. Bien plus, il seroit absurde de penser que les premiers Chrétiens sont devenus Chrétiens, sans s'informer autrement des miracles que J. C. a faits: rien n'étoit si facile que de s'assurer de la vérité, puisqu'il y avoit quantité de gens qui en avoient été témoins, & d'autres qui avoient vécu avec ceux qui les avoient vus.

3°. Sur le caractère de simplicité qui regne dans leur écrits. En effet, on n'y voit aucune affectation; tout est simple, nud, ouvert: ils rapportent leurs propres défauts, leurs foiblesses, leur extraction. 2°. Sur la personne même des Apôtres; car si on fait attention à l'état obscur où ils étoient dans le monde on ne peut concevoir que des gens tels que les Apôtres, qui étoient couternés de la mort de leur Maître, qui croyoient

s'être trompés en le prenant pour le Messie, enissent-ils ; quelques semaines après la mort de J. C. paroître dans Jérusalem, soutenir qu'il étoit ressuscité, qu'ils l'avoient vu, qu'ils lui avoient parlé, qu'ils l'avoient touché, qu'ils avoient mangé avec J. C. si ç'en étoit été une fausseté. Comment conçoit-on qu'ils enissent prêché avec confiance toutes ces choses, & qu'ils se fussent exposés à la mort pour soutenir la fiction incroyable d'un Homme ressuscité ! Comment imaginer que la rigueur des supplices, la force de la vérité les mouvemens de la conscience, n'enissent pas été capables de rompre ce concert de mensonge, & que cependant ces prétendus Impositeurs aient été capables de détruire l'idolâtrie payenne, de faire adorer par-tout le vrai Dieu, & de sceller tous de leur sang les vérités & les faits qu'ils ont écrits.

4°. Sur la nature des vérités & de la morale enseignée dans les écrits des Apôtres. En effet, comment s'imaginer que les Livres les plus propres à inspirer la piété, l'amour de Dieu & du Prochain, l'humilité, la tempérance, remplis d'exhortations à craindre Dieu, exhortations si fortes, si touchantes, si répétées, qui parlent par-tout contre le vice avec tant de force, & où l'on voit éclater une charité ardente pour le salut des âmes, aient été composés par des Hommes qui ne cherchoient qu'à faire tomber les autres dans l'erreur en leur débitant des impostures, & se disant inspirés de Dieu.

5°. Sur ce qu'on ne peut pas dire que ces Livres ont pu avoir été composés par quelques impositeurs qui les ont attribués aux Apôtres : cette supposition étant impossible. 1°. Parcequ'en remontant de siècle en siècle, on voit que les premiers Chrétiens ont toujours eu ces Livres devant les yeux, qu'ils les ont regardés comme les fondemens de leur croyance ; que les Auteurs contemporains des Apôtres, ou de leurs Disciples, tels que S. Clement, S. Polycarpe, S. Irénée, S. Ignace, les ont regardés comme divins. 2°. Parceque le grand nombre d'exemplaires & de versions qu'on eut d'abord du Nouveau-Testament auroit rendu l'exécution de ce dessein impossible, sur-tout dans les faits essentiels, comme les Miracles de J. C. sa Résurrection, son Ascension dans le Ciel, la Descente du Saint Esprit sur les Apôtres, &

le don qu'ils reçurent de parler diverses langues, & de faire des miracles. Car on ne peut avoir supposé ces faits sans avoir supposé toute l'Ecriture du Nouveau Testament, parceque la matiere de ce Livre n'est composée que de ces faits, ou de choses qui se rapportent à ces faits & qui seroient fausses, si ces faits étoient faux. 3°. Sur ce que tous les passages du Nouveau Testament, dont le nombre est presque infini dans tous les ouvrages des Peres de l'Eglise, ont une parfaite conformité.

Les miracles de Jesus-Christ, d't M. Bossuet, ont été écrits avec la même exactitude que ceux qui sont rapportés dans l'Ancien Testament: on les a examinés: on les a combattus: on n'a pu ni les détruire, ni les ébranler. Les differens Livres qui composent le Nouveau Testament, ont entr'eux un rapport évident. Les Actes des Apôtres sont une suite de l'Histoire de l'Evangile. Leurs Epîtres ont, avec eux, une liaison nécessaire & la collection de ces Ecritures se rapporte à l'Ancien Testament qu'elles reclament à chaque page: tout y parle de Moïse; tout y est fondé sur Moïse; c'est lui qui a dit: c'est lui qui a écrit: son témoignage est sûr. J. C. lui même rappelle toujours la Loi de Moïse, les écrits des Prophètes & des Pseaumes. Ce sont autant de témoins qui déposent en sa faveur. *Disc. sur l'Histoire Univ. deuxieme Partie.*

6°. L'authenticité du Nouveau Testament est fondée surce que les Apôtres ont toujours parlé comme des Hommes inspirés, & qu'ils l'étoient effectivement. Car J. C. en les chargeant d'instruire les Nations, leur communiqua non-seulement son autorité, mais sa sagesse. Il souffla sur eux, dit l'Evangile, pour leur communiquer son esprit, *Insufflavit & dixit eis, accipite Spiritum sanctum.* Joan. 20. Il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Ecritures: *Aperuit illis sensum, ut inteligerent Scripturas.* Luc 24. C'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche, disoit Saint Paul aux Corinthiens: *Tanquam Deo exhortante per nos.* 2. Cor. 5

Enfin, l'autorité du Nouveau Testament établie & démontrée, est une des plus fortes preuves de la vérité de la Religion Chrétienne. Car dès que la vérité des faits rapportés par les Evangélistes est bien connue, il s'en-

fuit avec une parfaite évidence que J. C. est le Messie promis, qu'il en porte tous les caracteres, puisqu'on voit dans le Nouveau Testament qu'il a accompli tout ce que les prophètes ont dit du Messie.

THÉANDRIQUES. (Opérations Théandriques,) *V.* Opérations divines & humaines, & volontés de J. C.

THEOLOGIE (la), à prendre ce mot dans son sens littéral, & une Science qui traite de Dieu, *Sermo de Deo* ; mais à le prendre dans un sens plus étendu, c'est une Science par laquelle on arrive à la connoissance des choses divines par le moyen de celles qui nous sont révélées. L'objet matériel de la Théologie est Dieu : l'objet formel, c'est la Divinité, c'est-à-dire, l'existence de Dieu, son essence, ses attributs. Les moyens qu'elle a pour acquérir ces connoissances sont la révélation ; mais quoique son principe soit surnaturel, c'est-à-dire, derive de la foi, c'est néanmoins une Science d'un ordre naturel, parceque c'est par le raisonnement qu'on l'acquiert, & que l'on se sert de ce même raisonnement pour tirer les conséquences nécessaires des vérités de la foi dont elle s'occupe.

THEOLOGIQUES. (Lieux Théologiques) On appelle ainsi les sources dans lesquelles la Théologie puise ses principes. On en compte plusieurs. 1°. L'Écriture-Sainte. 2°. La Tradition. 3°. Les Conciles. 4°. Le Jugement du Souverain Pontife. 5°. Le consentement de l'Eglise Catholique. 6°. L'autorité des Peres & des Scholastiques. 7°. Le témoignage de l'Histoire ; la raison naturelle.

THESSALONIENS. (Epîtres de Saint Paul aux Thess. au nombre de deux). Thessalonique étoit la Capitale de Macedoine, maintenant appelée *Salonique*. Saint Paul y avoit converti beaucoup de monde. Dans la premiere, cet Apôtre, à qui Timothée son Disciple avoit fait un rapport avantageux des Thessaloniens, les loue de ce qu'ils étoient demeurés fermes dans la foi, & leur donne divers préceptes touchant la vie chrétienne, Theodoret & S. Chrysostôme croient, avec raison ; que c'est la premiere de toutes les Epîtres de Saint Paul. Elle fut envoyée de Corinthe, l'an 51 de notre Ere. Dans la seconde, Saint Paul s'explique plus clairement

qu'il n'avoit fait dans la premiere sur le jour du Jugement, & enseigne, contre les faux Docteurs qui troubloient les Theſſaloniens, que le Christ ne devoit venir qu'après que l'Antechrist aura paru : il reprend des gens oisifs & inquiets de ce qu'ils ne s'étoient pas corrigés : cette Epître est écrite du même lieu & le même an que la premiere.

TIERCE, est une des Heures Canoniales, qui vient après Prime, & qui répond à neuf heures du matin.

THIMOTHÉE. (Epîtres de Saint Paul à) Il y en a deux. La premiere est écrite de Philippes, l'an 66 de notre Ere. L'Apôtre y instruit les Evêques de leurs devoirs, & des principales fonctions de leur ministère. Dans la seconde, il traite le même sujet : il l'écrit de Rome, où il étoit captif, & ce fut peu avant son martyre l'an 66.

TITE. (Epître de Saint Paul à) Cet Apôtre étoit en Macedoine avec les Philippiens, lorsqu'il écrivit cette Lettre, l'an 66. Il y expose à Tite, quels doivent être ceux qu'il ordonnera Prêtres ou Evêques, & il lui donne d'excellentes instructions pour regles de conduite.

TITRE nécessaire pour l'entrée dans les Ordres sacrés, (1e) est de trois sortes. 1°. Le Titre d'un Bénéfice ; le Bénéfice doit être possédé paisiblement, & être d'un revenu suffisant pour entretenir celui qui est en est pourvu. 2°. Le titre de la pauvreté Religieuse ou de la Religion. Il est jugé suffisant pour la réception des Ordres, pourvu que, suivant la constitution du Pape Pie V, le Religieux qui desire être ordonné ait une attestation de son Supérieur, par laquelle il paroisse, qu'il a fait profession & qu'il assure avec serment en présence de l'Evêque & même par écrit, signé de sa main, qu'il l'a faite de son bon gré. En France, les Evêques, en vertu d'un Reglement de l'assemblée générale du Clergé en 1628, 33, 45, doivent, avant que de recevoir aucun Religieux aux Ordres sacrés, obliger la Maison dont il sera, de le retenir ou de pourvoir à sa nourriture & entretien, s'il en sort pour quelque cause & prétexte que ce soit. 3°. Le titre de Patrimoine doit être un bien, qui, de quelque nature qu'il soit, puisse fournir un revenu suffisant pour la nourriture d'un Ecclésiastique le reste de

ses jours , & cela plus ou moins , suivant l'usage de chaque Diocèse & la taxe faite par l'Evêque.

Ceux qui se feroient ordonner sur des titres frauduleux sont dès-lors suspens des fonctions de leurs Ordres , & cette suspension leur fait encourir l'irrégularité s'ils les exercent sans dispense. C'est la disposition du Concile de Trente, *sess. 21. de Reform. c. 2.*

TITRE. (le) En matiere Bénéficiale est le droit en vertu duquel on possède un Bénéfice , comme sont les provisions. Il y a le titre vrai & le titre coloré. Le premier donne droit au Bénéfice. Le second est un titre qui paroît valable & ne l'est pas. Cependant si le Bénéficiaire qui ne jouiroit qu'en vertu d'un titre coloré , demeure en possession paisible du Bénéfice , pendant trois ans , il ne peut pas en être dépossédé , & même s'il étoit poursuivi dans les trois ans , & qu'il perdit le Bénéfice , il ne seroit pas tenu de restituer les fruits , parceque le Possesseur de bonne foi fait les fruits siens.

TITULAIRE est celui qui a un titre en vertu duquel il possède un Bénéfice , soit qu'il en remplisse les charges ou non , & il est toujours tel jusqu'à ce qu'il ait donné sa démission.

TOBIE (Livre de l'Ecriture-Sainte) qui contient un excellent modele de piété & de patience , en la personne de ce saint Homme. Tobie avoit été amené en Assyrie , par Salmanazar qui avoit détruit le Royaume d'Israël. Sa vertu fut mise à l'épreuve : il fut depouillé de ses biens par deux fois , & il devint aveugle , mais il fut toujours Fidele à Dieu , & il s'adonna jusqu'à la fin de sa vie aux œuvres de piété.

TONSURE (la) est une cérémonie établie par l'Eglise , pour entrer dans l'état Ecclésiastique , & se disposer aux Ordres. On l'appelle Tonsure , parceque l'action de cette cérémonie est de couper une partie des cheveux. La Tonsure Cléricale ne doit pas être comprise dans aucune espece d'Ordre. Saint Thomas en donne la raison ; c'est que dans chaque Ordre , on donne à celui qui est ordonné une puissance spirituelle propre à l'Ordre qu'il reçoit , pour en exercer les fonctions ; mais dans la cérémonie de la Tonsure , l'Eglise ne donne aucune puissance spirituelle propre à aucune fonction : elle met

seulement les Tonsurés au rang de ceux qui sont destinés par leur état, à vacquer au culte de Dieu, c'est-à-dire, qu'ils sont seulement du nombre des Clercs. *S. Thom. in supp. qu. 40. art. 2.* L'usage de la Tonsure Cléricale ne monte pas plus haut que le commencement du sixieme siecle. Car on ne trouve que vers ce tems-là des preuves certaines de cette cérémonie. Voyez le Concile d'Agde, tenu dans le sixieme siecle, *can. 15*, & le quatrieme Concile de Tolède, au commencement du septieme, par lequel on obligea les Clercs inférieurs à avoir la tête rase, ne retenant qu'un simple filet de cheveux. Amalarius, qui étoit au commencement du neuvieme siecle, assure que cet usage nous est venu de l'Eglise Romaine, de *offic. divin. c. 5.* Il est nécessaire de recevoir la Tonsure avant de recevoir les Ordres. C'est la Doctrine du Concile de Trente, *sess. 23. c. 1.* Les dispositions nécessaires pour la recevoir, sont d'avoir reçu la Confirmation, être instruit des premiers principes de la foi, avoir intention de servir Dieu dans l'Eglise. Les cérémonies de la Tonsure consiste, 1°. en ce que l'Evêque invite les Assistans à prier Jesus-Christ, pour ses Serviteurs, qui s'empresent de quitter leurs cheveux pour l'amour de lui, afin qu'il leur donne son S. Esprit, qu'il défende leur cœur des embarras du monde & des desirs du siecle, &c. 2°. On chante le *Pf. 15*, pendant lequel l'Evêque leur coupe en forme de croix un peu de cheveux, & celui qui reçoit la Tonsure dit en même-tems ces paroles: *Dominus pars hæreditatis meæ & calicis mei: tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* 3°. L'Evêque fait une priere pour demander à Dieu que les Tonsurés demeurent fermes dans son amour, & qu'il les conserve sans tache. 4°. On chante le *Pf. 23.* pendant lequel l'Evêque met à chacun le Surplis, en disant ces paroles: *Inducat te Dominus novum Hominem*, qui secundum Deum creatus est in justitia & sanctitate veritatis. *Ep. 4.* Ensuite l'Evêque termine la cérémonie par une priere dans laquelle il parle ainsi aux Tonsurés: *Cavete igitur ne propter culpas vestras illa perdati, habitum honesto, bonisque moribus atque operibus Deo placere studeatis.*

TRADITION. (la) C'est la parole de Dieu, éma-

née ou de la bouche même de Jesus-Christ, ou recueillie par les Apôtres inspirés du Saint Esprit, ou transmise de vive voix par les premiers Fideles à leurs Successeurs. Elle est comme consignée dans les Conciles, dans les Ecrits des Peres, & dans l'uniformité de croiance de toutes les Eglises.

La tradition divine est ce que Dieu nous a révélé, ou par J. C. ou par les Apôtres, inspirés du Saint Esprit : c'est cette croiance des mêmes vérités qui remonte depuis nous jusqu'aux Apôtres, qui forme ce qu'on appelle la Tradition, comme une chaîne non-interrompue des Disciples de J. C. qui ont été unis dans une même foi. Or ce qui est fondé sur une telle preuve est la plus forte démonstration que les Hommes aient pû & pourront jamais donner pour établir des faits. C'est ainsi que la vérité s'est conservée dans l'Eglise comme un dépôt.

La tradition a pour objet les dogmes de foi & les regles des mœurs. Car les regles des mœurs sont partie de de foi, aussi bien que les dogmes : ainsi c'est un article de foi, que les Fornicateurs, les Impudiques, les Avares, les Parjures, &c. n'auront point de part au Roiaume de Dieu, & ainsi des autres vérités de l'Evangile : comme, que celui qui voudra sauver son ame, c'est-à-dire, sa vie animale, la perdra ; qu'il faut faire pénitence car ce sont-là des objets de notre foi dans le sens auquel ils sont entendus par l'Eglise. La tradition humaine tire sa force de l'autorité de l'Eglise : elle regarde la discipline, le culte extérieur ou les pratiques de religion.

La tradition divine est absolument nécessaire : elle l'étoit même avant que le Nouveau Testament fût écrit, puisqu'elle faisoit alors la regle de la foi, & elle a été nécessaire dans tous les tems : 1°. Pour discerner les Livres Canoniques des Apocryphes. 2°. Pour déterminer le vrai sens du texte sacré d'avec les autres sens qu'on peut lui donner. 3°. Pour persuader de la vérité de plusieurs dogmes de foi, qui ne sont pas contenus expressément dans les Saintes Ecritures. Car c'est la tradition qui est la base des dogmes de foi c'est-à-dire, que tous les principes qui servent à établir & à prouver un dogme de foi, sont puisés dans cette source : & c'est sur ces mêmes principes que toute la Théologie établit ses preuves & ses raisonnemens.

Il y a des regles pour discerner la tradition divine , de la tradition humaine : 1°. La tradition n'est pas divine lorsqu'on trouve son commencement dans les Conciles , ou dans quelques réglemens humains , ou bien lorsque c'est une croyance particuliere à une Eglise : au lieu qu'un dogme embrassé par toute l'Eglise , doit être regardé comme étant de tradition divine. Ainsi le consentement unanime des Peres sur un dogme est un témoignage sûr que le dogme est de tradition divine. Le Concile de Trente défend même qu'on donne à l'Ecriture une interprétation contraire au sentiment unanime des Peres.

On donne l'autorité de la tradition 1°. par l'Ecriture. Saint Paul parle ainsi aux Thessaloniens : *State & tenete traditiones quas didicistis, sive per sermonem, sive per Epistolam nostram.* 2. Tess. 2. *Accepi à Domino quod & tradidi vobis.* 1. Cor. 11. *Et quæ audisti à me per multos testes, hæc commenda &c.* 2. Tim. 2. 2°. Par les Saints Peres. Voyez Saint Ignace , *apud Euseb. Hist. Eccles. l. 3. c. 36.* Saint Irenée , *l. 3. adv. hæres. c. 3. 3.* S. Clem. Alex. *l. 1. Stromat. de præscript. c. 17.* Saint Basile , *de spir. s. c. 27.* Saint Augustin , *de Bapt. contr. Donat. c. 7. n. 12.* Vincent de Lerins , 1. *Averriff. c. 3. &c.* Tous n'ont là-dessus qu'un même langage & reconnoissent la nécessité de la Tradition.

2°. On ne met au nombre des traditions Apostoliques que ce qui est généralement enseigné & pratiqué par toute l'Eglise , sans qu'on en sache le commencement. C'est la regle que donnent S. Augustin , *l. 5. de Bapt. contr. Donat. c. 23.* & Vincent de Lerins , ci-dessus cité. Et qu'on ne dise pas qu'il se pourroit faire qu'une Doctrine ou pratique opposée à celle qui a été enseignée par les Apôtres , se fût insensiblement glissée dans l'Eglise , & qu'elle eut été reçue par-tout , sans qu'on se soit aperçu du changement que long-tems après ; car cette supposition est impossible dès que c'est une Doctrine ou une pratique essentielle , 1°. en vertu des promesses de Jesus-Christ , qui a promis à l'Eglise , dans la personne des Apôtres , de l'assister jusqu'à la fin des siècles : *Ecce ego vobiscum sum* , & qu'ainsi il ne permettra pas qu'elle tombe dans l'erreur. 2°. Parcequ'une Doc-

trine ou des usages généralement reçus, ne peuvent pas être changés sans que personne s'en plaigne & ne reclame contre ce changement, ou par des plaintes & des murmures, ou des contradictions, des Ecrits, des condamnations ; comme les Hommes sont faits, cela est impossible. En effet, c'est ce qu'on a vu quand il s'est élevé quelque nouveauté dans l'Eglise. 2°. Ce changement ne sauroit se faire sans changer en même-tems tout ce qui est écrit dans les Ecrits des Peres, & les Auteurs Ecclésiastiques, depuis les tems Apostoliques ; car ces Livres font mention de ce que l'Eglise croit & pratique, & de ce qu'elle a cru & pratiqué dans tous les siècles. Or ce changement est contraire à la raison & à l'expérience, donc il est impossible.

L'Eglise peut justement obliger les Fideles à l'observance de certains préceptes, qui sont de simple tradition Ecclésiastique, comme le jeûne & la défense de certaine nourriture & autres choses semblables, auxquelles autrement on ne seroit pas tenu, parceque ces pratiques aident à acquérir les vertus & à accomplir plus facilement les préceptes du Seigneur, par le moyen desquels nous apaisons Dieu & nous détournons sa colere. Le jeûne, par exemple, sert à nous rendre plus Chrétiens, à réprimer nos vices, & nous met en état de satisfaire plus aisément à la justice de Dieu. Voyez Positive.

TRADUCTIONS de l'Ecriture-Sainte. Voyez Version.

TRANSUBSTANTIATION. (1a) L'Eglise a appelé de ce mot le changement de toute la substance du pain en la substance du corps de J. C. & de toute la substance du vin en la substance de son sang. On le prouve 1°. par les paroles de Jesus-Christ : *Hoc est corpus meum*. Car il n'est pas possible que la substance du pain demeure après la Consécration, si l'on considère que le sens naturel de cette proposition est : *Ce que vous voyez en ce moment n'est pas du pain, mais c'est mon corps* ; parcequ'il ne se peut faire, qu'une chose devienne ce qu'elle n'étoit point, sans recevoir du changement. 2°. Si on considère simplement la proposition, *ceci est mon corps*, la même impossibilité s'y trouvera ; car dans une proposition affirmative telle que celle-ci ; le sujet &

l'attribut doivent supposer la même chose , autrement la proposition seroit fausse. En effet , on ne peut pas affirmer , en parlant selon le langage simple & naturel , que du pain est un corps humain , c'est-à-dire , entendre par là , que le pain est le sujet dans lequel le corps est contenu. On dit bien , en voyant un tonneau , c'est du vin , parceque c'est une convention établie entre les Hommes , & un langage que tout le monde entend , mais on ne peut pas dire que du pain est un corps humain ; car ce seroit s'exprimer d'une manière qui impliqueroit contradiction. Ainsi le vrai sens de ces paroles est celui de la transubstantiation.

2°. Par le témoignage des Peres qui ont entendu dans ce sens les paroles de Jesus-Christ. Voyez l'article *Présence réelle*. 3°. Par celui des Liturgies de l'Eglise Grecque & de l'Eglise Latine. Elles supposent toutes , comme une vérité indubitable , que c'est la même chair qui a été crucifiée pour nous , qui est offerte sur l'autel , & que c'est le même sang que Jesus-Christ a versé sur la croix , qui est renfermé dans le Calice. Après la consécration , toutes les Liturgies paient de Jesus-Christ comme présent dans la chair qui a souffert pour nous , & dans laquelle il a expiré sur la croix pour nos péchés. Il n'y a aucune Liturgie où le Prêtre ne s'adresse à J. C. comme étant réellement immolé , comme étant le véritable agneau. Dans les Liturgies de l'Eglise Grecque , les Fideles demandent à Dieu qu'il envoie son Saint-Esprit , pour faire le pain le corps de J. C. & le vin son sang. Celle des Arméniens , celle de la Messe Egyptienne , attribuée à S. Grégoire , portent le mot de changer au lieu de faire. Les Liturgies de l'Eglise Latine rapportent la même priere pour le sens : *Quam oblationem... acceptabilem facere digneris , ut nobis corpus & sanguis fiat dilectissimi Filii tui , Domini nostri Jesu Christi*. 3°. L'Eglise exprime cette Doctrine d'une manière très-claire dans ses Hymnes ; car elle dit que le Verbe fait chair , (c'est-à-dire Jesus-Christ) change par sa parole le pain en sa divine chair , & le vin en son sang. *Verbum caro panem verum verbo carnem efficit , fitque sanguis Christi merum* ; & dans une autre : *Dogma datur christianis , quod in carnem transfit panis , & vinum in sanguinem*.

4^e. Les Peres du Concile de Trente disent anathème à ceux qui soutiennent que la substance du pain & du vin demeure avec le corps & le sang de Notre-Seigneur Jesus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie, *sess. 13. can. 2.* Et ce n'est, dit le Catéchisme de ce Concile, ni par un changement de lieu, ni par une nouvelle création, mais par un changement de substance. Or, ce changement n'est pas changement *productif*; car un tel changement est celui où la chose, qui doit prendre la place de l'autre, est produite par la vertu de l'action qui fait le changement : tel fut le changement de l'eau en vin aux Nôces de Cana, mais par un changement *adductif*, qui est celui où la chose qui doit prendre la place d'une autre, existoit néanmoins avant le changement, & où elle est rendue présente dans un lieu où elle n'étoit pas, & cela par la vertu de l'action qui opere le changement. Tel est le changement de la substance du pain en celle du corps de Jesus-Christ : car le corps de Jesus-Christ, avant que ce changement se fasse, n'existe pas moins, mais par la consécration il commence d'être présent sous les apparences du pain, là où il n'étoit pas présent auparavant : non que J. C. quitte le Ciel & change de lieu, pour être présent sous les apparences du pain, mais parcequ'il est rendu présent sous ces mêmes apparences, quoiqu'auparavant il fût seulement dans le Ciel, & qu'il ne cesse pas d'y être par ce changement. Voyez sur cette matiere le Livre du Cardinal du Perron, la *Perpétuité de la Foi sur l'Eucharistie*, en 5. vol. & un Livre intitulé *l'Office du Saint Sacrement*, dans lequel tous les passages les plus formels des Saints Peres, sur la présence réelle, sont réunis.

TRENTE. (Concile de) C'est le dernier des Conciles généraux. Il fut tenu à Trente, ville d'Italie, dans la Marche Trevisane, sur les frontieres de l'Allemagne. Il commença l'an 1545. jusqu'en 1563. de sorte qu'il dura près de dix-huit ans, sous le Pontificat de cinq Papes, Paul III. Jules III. Marcel II. Paul IV. Pie V. & sous les regnes de Charles-Quint, Ferdinand, Empereurs d'Allemagne : de François I. Henri II. & Charles IX. Rois de France. Il y eut cinq Cardinaux, Légats du Saint Siege ; trois Patriarches ; trente-trois

Archevêques ; deux cent trente-cinq Evêques ; sept Abbés ; sept Généraux d'Ordres ; cent soixante Docteurs en Théologie. Il fut assemblé pour réfuter les erreurs de Luther, de Calvin, & de Zuingle, dont les principaux points attaquoient certains Livres de l'Ecriture-Sainte, la foi de l'Eglise sur la justice Chrétienne, sur les Sacramens, & particulièrement la présence réelle de Jesus-Christ, dans l'Eucharistie, sur les Indulgences, sur le Purgatoire, l'invocation des Saints, & l'autorité de l'Eglise. Le Concile prononça solennellement la condamnation de toutes leurs erreurs & celle des autres Hérétiques, tels que les Anabaptistes, les Sectes des Anglicans, les Sociniens, &c. & il déclara en même-tems quelle étoit la véritable Doctrine de l'Eglise, relativement à ces erreurs. Ce Concile contient vingt-cinq Sessions, & il a été reçu dans toute l'Eglise, pour ce qui concerne la Doctrine. Mais, en France, les Decrets de ce Concile, pour ce qui concerne la discipline, n'y sont point reçus.

TRINITÉ (Myſtere de la très-sainte Trinité) c'est-à-dire, d'un ſeul Dieu en trois Perſonnes. C'eſt ce que ſignifie le mot de Trinité : Dogme fondamental de la Religion chrétienne. Le Miſtere de la Trinité conſidéré en lui-même contient pluſieurs Dogmes de foi fondés ſur l'Ecriture, la Tradition, les Symboles, & l'autorité des Conciles : il eſt eſſentiel de les ſavoir diſtinguer pour éviter de donner dans aucune erreur ſur une matiere qui eſt ſi fort au-deſſus de la portée de notre eſprit. Premier Dogme. Il y a un Dieu en trois Perſonnes ; c'eſt-à-dire, qu'il n'y a qu'une ſeule Nature divine, & qu'il y a trois Perſonnes en cette Nature divine : enſorte que l'unité de la Nature n'empêche pas la pluralité des Perſonnes. La premiere, s'appelle le Pere ; la ſeconde, le Fils ; la troiſieme, le Saint-Eſprit. Ainſi, il y a trois Perſonnes en Dieu : cette vérité eſt prouvée par l'Ecriture. Jeſus-Chriſt ordonna lui-même à ſes Apôtres, en les envoyant prêcher ſon Evangile ; d'inſtruire les Nations en les baptiſant : *In nomine Patris & Filii & Spiritus Sancti*. Math. 28. Or ces mots marquent clairement les trois Perſonnes, & l'unité d'eſſence, par l'unité de nom, *in nomine*. L'Apôtre S. Jean s'explique auſſi formellement, par ces pa-

roles : *Tres sunt qui testimonium dant in caelo, Pater, Verbum, & Spiritus Sanctus, & hi tres unum sunt.* Joan. 5. 7. Second Dogme : chacune des trois Personnes est véritablement Dieu. Le Pere est Dieu nécessairement & essentiellement. *Voyez Dieu.* Le Fils est Dieu : *In principio erat Verbum, & Verbum erat apud Deum, & Deus erat Verbum.* Joan. 1. S. Thomas dit à Jesus-Christ : *Dominus meus & Deus meus.* Joan. 10. *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* Joan. 11. *Exspectantes beatam spem & adventum gloriæ magni Dei & Salvatoris nostri Jesu Christi.* Tit. 2. *Cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo.* Philip. 2. Le S. Esprit est Dieu : *Cur tentavit Satanas cor tuum mentiri te Spiritui sancto; non es mentitus Hominibus sed Deo.* Act. 5. *Nescitis quis templum Dei estis vos...* *An nescitis quoniam membra vestra templa sunt Spiritus sancti.* 1. Cor. 3. & 6. Troisième dogme. Les trois Personnes divines sont égales entr'elles : *Qui cum in forma Dei esset, &c...* *Pater meus usque modo operatur, & ego operor.* Joan. 5. *Quæcumque Pater fecerit, hæc & Filius similiter facit.* ibid. 7. 19. *Sicut Pater suscitavit mortuos & vivificat, sic & Filius quos vult, vivificat.* 4. 21. *Ut omnes honorificent Filium sicut honorificant Patrem.* 4. 23. *Omnia quæcumque habet Pater mea sunt.* ibid. Quatrième Dogme. L'essence divine ne doit point être distinguée des trois Personnes : cela feroit une quaternité. (Erreur de Gilbert de la Porrée, réfuté par Saint Bernard, & condamné au Concile de Reims, l'an 1148). Car chaque Personne est l'essence divine, & les relations qui distinguent les Personnes n'ajoutent rien à l'essence. Cinquième Dogme. Le Fils est engendré par le Pere seul, c'est-à-dire, qu'il n'a pas d'autre principe que le Pere. Sixième Dogme. Le Saint-Esprit procede du Pere & du Fils : *Cum venerit Paracletus, quem ego mittam vobis à Patre, spiritum veritatis, qui à Patre procedit.* Joan. 15. En effet, la même Ecriture, qui appelle en un endroit le Saint-Esprit, l'esprit du Pere, l'appelle en un autre endroit l'esprit du Fils, sans faire mention du Pere : *Misit Deus spiritum filii sui.* Galat. 4. La même Ecriture qui attribue la Mission du Saint-Esprit au Pere : *Spiritus sanctus quem mittet Pater in nomine meo,* Joan. 14. sans dire que le

Fils l'envoie , l'attribue ailleurs au Fils , sans faire mention du Pere : *Paracletus quem ego mittam vobis à Patre.* Septieme Dogme. Le Saint-Esprit procede du Pere & du Fils , comme d'un seul & unique principe & non de plusieurs.

Selon la remarque des Théologiens , les noms d'essence & de personne sont très-propres pour expliquer ce Mystere , par lequel on doit croire fermement que l'unité est dans l'essence , & la distinction dans les personnes. Le Symbole attribué à Saint Athanase , & que l'Eglise dit le Dimanche à Prime , développe avec beaucoup de précision tout ce qu'il faut croire de ce mystere. Les mêmes Théologiens remarquent qu'il y a dans la nature de l'Homme une Image de la Trinité , que Dieu semble y avoir imprimée. Car comme le Pere , conçoit éternellement son Verbe , c'est-à-dire , sa parole ou sa pensée subsistante , de même l'ame sent naître en elle sa pensée , comme le germe de son entendement & la production de son intelligence : & si cette pensée a pour objet l'être même de l'ame qui pense , elle est alors égale à son être. 1^o. Comme un amour éternel procede du Pere qui pense , & du Fils qui est sa pensée , & que cet amour est le Saint-Esprit , qui fait avec le Pere & le Fils une même nature , de même l'ame après avoir conçu son être par sa pensée vient à aimer cet être & cette pensée : & si son amour répond à sa pensée , il égale la perfection de l'être & de la pensée : ainsi voilà trois choses dans une même ame ; l'être , la pensée , & l'amour , qui sont inséparables , & qui se renferment en quelque sorte l'une & l'autre ; puisque la pensée conçoit l'être de l'autre , & son amour , & que l'autre aime son être & sa pensée. Au reste , on ne doit se servir de cette Image , disent les Théologiens , après les Saints Peres , que pour concevoir une foible idée de la production des personnes divines & de l'unité de leur nature. *Voyez les articles Personnes divines. Procef. div. Relat. div. Verbe. Esprit saint.*

TRISAGION. (le) On appelle ainsi dans l'Histoire Ecclesiastique , une louange à Dieu , où le mot de Saint est répété trois fois. Par exemple , *Sanctus , Sanctus , Sanctus , Dominus Deus Sabaoth* , *Isaï. 4. 3.* ou bien ,

Sanctus Deus, Sanctus fortis, Sanctus immortalis, miserere nobis.

TYPE. (un) On emploie ce mot grec pour marquer un Symbole, une figure, un signe : ainsi le sacrifice d'Abraham, l'Agneau pascal, étoient des Types, ou les figures de la Rédemption, c'est-à-dire, que ce n'étoient pas des images arbitraires, mais des ombres & des figures des choses à venir, & que le Sageſſe divine avoit instituées.

TYPE de l'Empereur Conſtant, (le) étoit un Edit public par cet Empereur, à l'occaſion des troubles excités par les Monothélites, pour imposer ſilence aux deux partis. On le nomma Type, c'est-à-dire, forme ou moule. Comme cet Edit mettoit de niveau la vérité avec l'erreur, ni les Catholiques, ni les Monothélites n'y défererent : & le Pape Saint Martin, qui eut la gloire du Martyre en cette occaſion, & pour la déſenſe de la Foi catholique, déclara que ce Type ne s'accordoit point avec les regles de l'Egliſe, qui ne condamne au ſilence que ceux qui combattent ſa doctrine, & qu'on ne pouvoit empêcher ſes véritables Enfans de déſendre la vérité des deux opérations en J. C. Voyez Monothélites.

U.

UBIQUISTES ou UBIQUITAIRES. (les) On appelle ainſi cette partie des Luthériens, qui pour déſendre la préſence réelle de J. C. dans l'Euchaſtie ſans admettre la Tranſubſtantiation, imaginèrent de ſoutenir que le corps de J. C. eſt par-tout, *Ubique*, auſſi-bien que ſa divinité. L'Inventeur de cette Héréſie fut Jean de Weſtphalie, Miniſtre à Hambourg, en 1552. Le fameux Melancthon ſe déclara contre cette Doctrine, ainſi que pluſieurs Eglises Proteſtantes, & il ſoutint avec fondement dans cette occaſion, que c'étoit introduire une confuſion de deux natures en J. C. comme faiſoient les Eutychiens : mais ſes raiſons ne furent point écoutées, & les Ubiquiſtes n'en devinrent que plus hardis à établir l'Ubiquité comme un Dogme.

UNION HYPOSTATIQUE. On appelle ainſi l'union par laquelle le Verbe ſ'eſt uni à la nature humaine en unité

unité de personne : elle est dite hypostatique, c'est-à-dire, personnelle, le mot grec Hypostase signifiant celui de Personne. Cette union est, à proprement parler, la communication de l'être divin à l'humanité ; mais de telle sorte que la nature humaine en J. C. ne constitue pas pour cela une personne humaine, mais bien une personne divine ; parceque la nature humaine en Jesus-Christ n'a pas de subsistance propre, & qu'elle subsiste par l'hypostase ou la subsistance du Verbe divin : ce qui fait, que quoiqu'il y ait deux Natures en Jesus-Christ, il n'y a cependant qu'une Personne, & que la personne de J. C. est une personne divine. 1^o. Cette union n'est pas morale, mais très-physique & substantielle, autrement J. C. ne seroit pas un Dieu réellement & en vérité. 3^o. Elle est universelle, parceque le Verbe a pris l'humanité dans son entier, c'est-à-dire, dans ses parties essentielles, qui sont le corps, l'ame, les puissances de l'ame, savoir, l'entendement & la volonté. 4^o. Elle est indissoluble ; de-là vient qu'il est dit dans les Symboles que le Fils de Dieu est descendu aux Enfers, parceque l'ame a demeuré unie au Verbe ; que le même a été enseveli parceque le Verbe a demeuré uni au corps. 5^o. En vertu de cette union hypostatique, il y a en Jesus-Christ deux natures, c'est-à-dire, que la nature divine est en Jesus-Christ, & que la nature humaine y est aussi. L'Apôtre S. Paul prouve cette vérité par ces paroles : *De filio suo qui factus est ei ex semine David secundum carnem, qui prædestinatus est filius Dei in virtute*. Rom. 1. En effet, & après cette union la nature humaine n'avoit pas été en Jesus-Christ, on ne pourroit pas dire que Jesus-Christ a souffert véritablement, ni qu'il est mort. 6^o. De cette union il s'ensuit une communication réelle d'idiomes, c'est-à-dire, que ce qui est dit de Jesus-Christ doit s'entendre de Jesus-Christ comme Dieu, & de Jesus-Christ comme Homme. Aussi l'Ecriture dit que Dieu a acquis son Eglise par son sang ; que Dieu a livré son ame pour nous ; que le Fils de Dieu est descendu du Ciel ; & cela, à cause, 1^o. qu'il n'y a qu'une seule hypostase ou subsistance en Jesus-Christ, & que de cette unité d'hypostase l'humanité est devenue propre au Verbe : 2^o. Parceque la personne de Jesus-Christ est composée de deux

natures : tel est un tronc, où deux especes d'arbres ont été entés, & enfin parcequ'il tout ce qui unit deux extrêmes peut se dire composé. *Voiez Incarnation*

UNION DE BÉNÉFICES (1°) se fait par la nécessité ou l'utilité : par exemple, quand une Cure n'a pas de revenu suffisant pour trouver un Prêtre qui veuille desservir, on y peut unir une Chapelle ou quelque autre Bénéfice simple : de même quand les Prébendes sont trop petites, on peut en diminuer le nombre pour faire subsister honnêtement ce qui restera de Chanoines. Le Concile de Trente a ordonné qu'à l'avenir il ne seroit fait aucune union sans cause légitime ; & c'est aux Evêques qu'appartient ce droit. » Afin que les Eglises où l'on offre à Dieu les sacrés Mysteres, disent les Heres de ce Concile, puissent être conservées en bon état, & selon la dignité qui est requise, les Evêques en qualité même de délégués au Siege Apostolique, pourront selon la forme de droit, faire des unions à perpétuité de quelques Eglises que ce soit, soit Paroissiales où il y ait des Fonts de Baptême, soit autres Bénéfices, Cures & non Cures, avec d'autres Cures ; à raison de leur pauvreté, & dans les autres cas permis par le droit ; encore que lesdites Eglises ou Bénéfices fussent, généralement ou spécialement, réservés ou affectés de quelque manière que ce soit, sans préjudice pourtant de ceux qui en seront pourvus, & sans que lesdites unions puissent être révoquées ni détruites ; en vertu d'aucune provision, même pour cause de résignation, ni d'aucune dérogation ou suspension. *Conc. de Tr. de reform. c. 5.*

L'union d'un Bénéfice à la Mense de l'Evêque, ne peut être faite que par le Pape ; suivant le droit nouveau, mais aussi le Pape ne peut pas faire d'union, du moins en France, sans le consentement de l'Evêque. L'union doit être faite en connaissance de cause, c'est-à-dire qu'on doit auparavant appeler toutes les parties intéressées, faire la visite des lieux, informer de la commodité ou incommodité, & examiner ce qui est de plus utile à l'Eglise. Ainsi, on ne doit, par ex. supprimer le titre d'une Cure, que pour l'unir à une autre Cure.

UNITÉ DE DIEU, c'est-à-dire, que Dieu est un, ou qu'il n'y a qu'un Dieu. On le prouve 1°. par l'Ecriture :

Audi Israël, dit Moïse, *Dominus Deus noster, Dominus unus est.* Deut. 6. *Videte quod ego sim solus, & non sit alius Deus præter me*, ibid. 32. *Unus Dominus, unus Deus.* Ephes. 4. C'est l'article de foi le plus appuyé de preuves incontestables. Tout l'ancien Testament, les miracles de Moïse & des Prophètes, les punitions exercées sur les Israélites rebelles, ont eu pour fin d'établir l'unité de Dieu, de les retirer de l'idolâtrie, & de les rendre adorateurs d'un seul Dieu. 2°. Par la raison, & sur l'idée que nous avons de la nature de Dieu, c'est-à-dire, d'un être souverainement parfait. Car cette idée exclut la pluralité, puisque ce n'est pas être souverainement parfait, que d'avoir des égaux. 3°. Sur la Toute-puissance, car par cette seule perfection on conçoit qu'il peut détruire toute autre puissance que la sienne : d'où il suit que celui dont la puissance peut être détruite, ne sera pas Dieu. 4°. Par le mouvement de notre ame qui se porte comme par instinct vers son principe & son auteur, & qui l'invoque au nombre singulier.

UNITÉ DE L'EGLISE. Le premier des quatre caractères qui distinguent la véritable Eglise des autres Sociétés. L'unité de l'Eglise est appuyée sur trois fondemens. 1°. L'unité de foi, *una fides* : 2°. L'unité des Sacremens, *unum baptisma* : c'est-à-dire, le même nombre : ainsi une Société qui en admettroit plus ou moins de sept, ne seroit pas la véritable Eglise. 3°. L'unité des Pasteurs, c'est-à-dire, même mission, même succession. Afin de conserver cette unité entre toutes les Eglises, la Tradition nous apprend que Dieu a établi une chaire & une autorité supérieure, pour veiller à la maintenir. Or il est nécessaire pour cette même unité qu'il y ait un Chef des Evêques, & l'Ecriture, expliquée par la Tradition, nous apprend que Jesus-Christ a choisi Saint Pierre pour être le Chef : *Tu es Petrus, & super hanc petram, ædificabo Ecclesiam meam.* Math. 16. Paroles qui ont été expliquées par les Saints Peres, de la personne même de Saint Pierre. De sorte que la chaire de Saint Pierre est le centre de l'unité de l'Eglise. Ce qui fait dire à Saint Jérôme : *Cathedra Petri. communionem confocior, super illam petram ædificatam Ecclesiam*

scio. Eph. 5. ad Damas. Il est vrai que les Apôtres ont reçu de Jesus-Christ une puissance égale à celle de Saint Pierre, quant à la dignité Apostolique, mais cette puissance toute éminente qu'elle est, n'empêche ni n'exclut la primauté de Saint Pierre, que les Apôtres eux-mêmes ont reconnue appartenir à lui seul d'entre eux : primauté qui est le droit divin, & fondée sur les témoignages précis de l'Ecriture. *Voiez Primauté de Saint Pierre.*

USURE (l') est le profit ou le gain qu'on tire sur ce qu'on a prêté à quelqu'un en argent ou en blé, vin & autres choses qui se consomment par l'usage. Ce gain est illicite, car l'usage ne pouvant pas être séparé de la propriété de ces choses, celui qui les prête n'a point droit d'exiger la moindre chose au-delà de ce qu'il a prêté : *Usura* : disent les Capitulaires de Charlemagne, *est ubi amplius requiritur quam datur, v. g. si dederis solidum & amplius requisieris, vel si dederis modium vini frumenti, & iterum super aliud exegeris, l. 1. Cap. apud Bochel. l. 8. r. 45.* L'usure est une des branches du péché contre le septième Commandement : *Non furum facies.* Elle est défendue 1°. par Loi naturelle : les Payens eux-mêmes ont dit que c'étoit un moyen d'acquiescer des richesses opposé à la nature. *Plato lib. 5. de Leg. p. 742. Aristot. l. 1. Polit. c. 10. Cicer. l. 2. des Offic.* Ce qui est attesté par le Catéchisme du Concile de Trente, qui dit : *Gravissimum semper fuit hoc facinus etiam apud gentes, & maxime odiosum.* L'usure, dit Saint Thomas, est un péché d'elle-même, car elle est contraire au droit naturel : *Est enim contra Justitiam naturalem. q. q. qu. 13. de malo. art. 4. 2°.* Elle est défendue par l'Ecriture : car elle condamne comme usuraire tout surcroît qu'on exige par-dessus le sort principal. Le Prophète Ezechiel, parlant d'un Homme juste, dit : *Ad usuram non commodaverit & amplius non acceperit. c. 18.* De même David : *Qui pecuniam suam non dedit ad usuram. Ps. 14. Nec accipias,* dit la Loi de Moïse, *usuras ab eo.... ut vivere possit frater tuus : pecuniam tuam non dabis ei ad usuram., & frugum super abundantiam non exiges. Levit. 25.* Car l'usure étoit tolérée chez les Juifs, mais non permise, & cette tolérance n'avoit lieu que par rapport aux Etrangers. Dans la Loi nouvelle, Jesus-Christ dit à ses Apôtres : *Mutuum*

date, nihil inde sperantes. Luc 6. 3°. Dans le droit Canon, tout intérêt, le plus médiocre qu'il soit, est condamné comme usuraire : *Si aliquid plusquam dedisti expectes accipere, fenerator es.* 14. q. 3. c. *Si feneratoris.* 4°. Les Loix civiles, l. 1. tit. 12. les Ordonnances de nos Rois, déclarent usure tout ce qui est pris au-dessus du fort principal. Ordonnance de Saint Louis, en 1254. Par l'Ordonnance de Blois, en 1579. art. 202. il est défendu d'exercer aucunes usures, ou prêter deniers à profit & intérêt.

Les peines contre les Usuriers sont établies par le Droit Ecclésiastique & Civil : 1°. Le quarante-troisième Canon des Constitutions Apostoliques, ordonne la déposition de l'Evêque, Prêtre ou Diacre, qui feront ce commerce. Les Conciles d'Elvire, can. 20. d'Arles, c. 12. de Nicée, c. 17. le premier de Carthage, c. 13. &c. ordonnent la même peine : à l'égard des Laïcs, ils doivent être privés de la Communion pendant leur vie, & de la sépulture Ecclésiastique après leur mort. 2°. Les Loix Civiles déclarent infâmes les Usuriers, l. 1. tit. 12. *Leg. improb.* Les Ordonnances de nos Rois veulent qu'ils soient punis corporellement, ou dans leurs biens. L'Ordonnance de Philippe le Bel, à Montargis, l'an 1311. veut que leurs biens soient confisqués, & que s'ils continuent, ils soient bannis du Royaume à perpétuité. L'Ordonnance de Charles IX. en 1567. & celle de Blois, établissent les mêmes peines contre les Proxénètes ou Entremetteurs, que contre les Usuriers, & défendent aux Notaires de recevoir des Contrats usuraires : les Arrêts du Parlement de Paris ajoutent la peine de confiscation de corps & de biens.

Cependant il y a des cas où l'on peut prendre un intérêt légitime au-delà de la somme prêtée, sans commettre un usure. Le premier cas est, selon les Théologiens, lorsqu'il y a *lucrum cessans*, & *damnum emergens*, c'est-à-dire, lorsque pour avoir prêté, on n'a pas fait un gain ou un profit, qu'on auroit probablement fait si on n'avoit pas prêté son argent, ou quand on souffre quelque dommage pour avoir prêté. Tel est un Marchand qui avoit destiné son argent à son commerce, & qui ne l'a pu employer parcequ'il l'a prêté, mais il faut que le

dommage soit réel, qu'il soit causé par le prêt, & non par d'autres accidens : or, selon la remarque de Saint Thomas, c'est causer du dommage que d'empêcher que le Prêteur n'arrive à la possession de ce qu'il étoit en voie de gagner : *impediendo ne adipiscatur quod erat in via habendi*. 1. 2. qu. 62. art. 4. Mais il faut que la perte soit effective, que le Prêteur, lors du prêt, fût en pouvoir & en voie d'arriver à ce gain, & que le prêt lui soit un obstacle qui renverse ses desseins, & l'empêche d'obtenir ce profit : au reste, dit le même Saint Docteur, ce dommage ne se récompense pas selon l'égalité, c'est-à-dire, qu'on n'est pas obligé de donner à ce Marchand tout ce qu'il pouvoit gagner : car pouvoir avoir un bien n'est pas la même chose que de l'avoir en effet.

Le second cas est lorsque l'argent que l'on prête est exposé à servir au commerce : car un Homme qui n'a point son argent dans le Négoce, s'il vient à le prêter, ne peut pas dire qu'il a manqué de gagner. Ainsi, il faut que le gain soit non-seulement possible, mais même probable, c'est-à-dire, qu'il y ait des apparences raisonnables & fondées du gain qu'on pouvoit faire : car il faut que le *lucrum cessans* & le *damnum emergens*, quoique non actuels, se réunissent ici pour excuser de toute usure.

Troisième cas. Un Créancier peut recevoir légitimement les intérêts de son argent, qui lui sont adjugés par Sentence du Juge, car on les lui accorde en Justice pour l'indemniser du dommage qu'il souffre en les affaires par le délai du paiement, c'est-à-dire que les Juges présumant qu'il y a de la part du Créancier, un dommage naissant, ou profit cessant, lequel ne doit point être séparé du dommage naissant probable. En effet, l'Ordonnance n'adjudge pas les mêmes intérêts à tous les Créanciers, puisqu'elle en adjuge de plus grands à quelques-uns, tels que les Marchands.

3°. Dans les rentes constituées, il n'y a point d'usure, parcequ'elles sont légitimes & approuvées par les Bulles des Papes, la raison en est que le sort principal y est aliéné, qu'elles sont un véritable achat, & c'est ce qui les distingue du prêt à intérêt, qui est le Contrat usuraire ; car la rente constituée ne seroit plus légitime, si on y réservoit le pouvoir de retirer le capital par quelque convention tacite, ou expresse, parceque ce seroit alors

changer la nature du contrat, & lui ôter ce qui le rend légitime.

4°. On peut emprunter à usure, mais sous deux conditions, que S. Augustin & S. Thomas prescrivent: 1°. Il faut que celui qui emprunte, le fasse pour la propre nécessité, ou celle de son prochain, & que cette nécessité soit grande, c'est-à-dire, que ce soit pour avoir de quoi vivre, & non dans la vue de faire un plus grand gain. 2°. Que celui de qui on emprunte soit adonné à ce commerce, & qu'il le fasse habituellement. *Saint Th. 2. 2. qu. 78. art. 2.*

5°. On ne peut sans usure prendre intérêt de son argent, à cause du danger, ni du risque qu'on court, en se prêtant, de n'être pas payé: par exemple, si le Débiteur se proposoit de porter cet argent sur mer. C'est la décision de la Décretale du Pape Grégoire IX. *Extra de usur. Cap. naviganti*. Dans ce cas, il est vrai, on peut demander quelque caution, pour assurance de la dette, mais on ne peut pas prendre sur ce risque un titre d'exiger plus que la somme principale; car à le péril ou le risque suffisoit pour autoriser le profit, il s'en suivroit que plus il y auroit de dangers, plus on auroit droit de prétendre de gain. Ainsi l'on pourroit exiger plus d'intérêts des pauvres que des riches.

6°. On peut sans usure entrer en société avec un Marchand, & partager avec lui le profit qui doit provenir de son trafic, pourvu que les conditions requises dans un Contrat de société soient observées. La principale & essentielle, est qu'il y ait communication à la perte & au profit de la part de celui qui donne & de celui qui reçoit, c'est-à-dire, qu'il faut que l'argent qu'on met en société soit exposé au péril du négoce, & que s'il vient à périr, il soit perdu pour celui qui l'a apporté dans le négoce, parceque ce Contrat est fort différent du prêt, par lequel le Domaine de l'argent est transporté à celui qui a emprunté, au lieu que dans le Contrat de société, il est seulement confié au Marchand, & le Maître de l'argent s'en est réservé la propriété. Mais ce seroit une usure si on convenoit avec un Marchand d'une somme déterminée pour intérêts s'il manquoit à gagner; car ce ne seroit plus une société, mais un prêt d'argent à

Intérêt. Il y auroit encore usure, si on ajoutoit au Contrat de société un Contrat d'assurance du capital & de rente, d'un profit incertain pour un profit certain. C'est ainsi que la Sorbonne l'a décidé en 1664, parcequ'il est sensible que le profit que cet Homme retireroit ne seroit pas un fruit du commerce, mais un prix qu'on lui pairoit pour l'usage de son argent: en un mot, par ce Contrat d'assurance & autres pactions ajoutées au Contrat de société, on renverse ce dernier; on en change le fond & l'essence, qui est la communication à la perte & au profit, laquelle ne se trouve plus, puisqu'un des Associés a un profit certain, nonobstant la perte de l'autre.

Voyez sur cette matiere Cajetan, Navarre, Azor, Covarruvias, les Conférences Ecclésiastiques de Paris.

V ALENTINIENS, Hérétiques dans le douzieme Siecle. Ils étoient comme les Gnostiques, Disciples de Saturnin & de Basilides, qui prétendoient que Jesus-Christ n'avoit eu qu'un corps phantastique, & qu'il n'avoit pas été véritablement crucifié; ils ajouterent aux erreurs de leurs Maîtres, d'autres encore plus extravagantes; ils eurent même beaucoup de Sectateurs. Ils furent réfutés par Tertullien, Saint Irenée, Saint Justin, & autres.

VAUDOIS (les) Hérétiques qui parurent dans le douzieme siecle: ils tirent leur nom de Pierre de Vaud, ou Valdo, Marchand de Lyan, qui fut le Chef de cette Secte. Après avoir donné son bien aux pauvres, il voulut se mêler de prêcher au Peuple, & son ignorance le fit donner dans des erreurs. Un faux zele le rendit rebelle aux ordres qu'on lui donna de s'abstenir d'un ministère qu'il n'avoit pas droit d'exercer: il prêchoit l'indépendance, & il ordonna à ses Disciples, qu'on appella les Pauvres de Lion, de ne porter que des sandales comme les Apôtres. Il soutenoit qu'ils avoient autant de pouvoir que les Prêtres, & qu'ils pouvoient administrer les Sacramens. Obligé de sortir de Lyon, il se réfugia dans les Montagnes de Savoie & de Dauphiné, & sa mauvaise Doctrine y jetta de profondes racines. Outre ces erreurs

les Vandois en avoient d'autres qui leur sont presque communes avec celles des Calvinistes. Cette Hérésie fut portée ensuite dans le Diocèse d'Alby en Languedoc. Ce fut là l'origine des fameux Albigeois ; car c'est le nom qu'on donna aux Sectateurs de Pierre de vaud , & c'est là que ces erreurs causèrent tant de troubles & firent répandre tant de sang.

VENGEANCE (la) est défendue par la Loi de Dieu & par les préceptes de l'Evangile : *Mea est ultio*, dit le Seigneur, Deut. 32. *Ego autem dico vobis, non resistere malo... & ei qui vult tecum judicio contendere, & tunicam tuam tollere, & pallium.... Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos.* Math. 5. *Nulli malum pro malo reddentes... Non vosmetipsos defendentes, sed date locum iræ.* Rom. 12.

VENIEL (Pêché) Voyez Pêché.

VERBE ÉTERNEL (le) est le Fils de Dieu de toute éternité, la seconde Personne de la Sainte Trinité, & qui s'est incarnée dans le tems. Dans cette dernière qualité, le Verbe, c'est Jesus-Christ, c'est-à-dire, le Fils de Dieu fait Homme. 1°. Le Verbe est distingué de Dieu, car Saint Jean dit de lui : *In principio erat Verbum, & Verbum erat apud Deum.* c. 1. Or on ne peut pas dire qu'une Personne soit en elle-même ; ce qui est dans une chose n'est pas cette chose. 2°. Le Pere, le Fils, & le Sainte-Esprit, sont expressément distingués dans le même Evangéliste : *Non creditis*, dit Jesus-Christ, *quia ego in Patre, & Pater in me est &c. Ego rogabo Patrem, & alium Paraclitum dabit vobis.* c. 14.

Dans le Baptême de J. C. il est fait une mention expresse des trois Personnes. 1°. Le Pere parle du haut du Ciel : *Hic est Filius meus dilectus.* 2°. Le Fils est baptisé : *Hic est Filius meus.* 3°. Le Sainte-Esprit lui paroît dans la forme d'une colombe : *Vidit Spiritum Dei descendentem.* Math. 3.

2°. Le Verbe est éternel : *In principio erat Verbum.* Le mot *in principio* marque cette éternité, de même que ceux-ci : *Omnia per ipsum facta sunt, secundum præceptum æterni Dei*, dit l'Apôtre parlant de Jesus-Christ. *Antequam Abraham fieret, ego sum.* Joan. 8.

3°. Le Verbe est Dieu, car dès qu'il est éternel il s'en-

suit qu'il est Dieu : *Et Verbum erat apud Deum*, & *erat Verbum*. On le prouve par ses œuvres. 1°. La création lui est attribuée : *Unus Dominus Jesus Christus per quem omnia*. 1. Cor. *Et tu in principio, Domine, terram fundasti*, & *opera manuum tuarum sunt cæli*. 2°. La conservation des choses créées : *Qui portat omnia verbo virtutis suæ*. Heb. 1. *Omnia in ipso constant*. Coloss. 1. 3°. Par les miracles que les Evangélistes rapportent de Jesus-Christ : *Quis est hic ? quia venti & mare obediunt ei*. 4°. Par le culte de latrie ou d'adoration qui lui est dû : *Et procidentes adoraverunt eum*, dit Saint Math. parlant des Mages. c. 1. Saint Paul dit que les Anges ont ordre d'adorer Jesus-Christ : *Et cum iterum introducit Primogenitum suum in orbem terræ, dicit, & adorent eum omnes Angeli Dei*. Heb. 1. *Voyez Incarnation. Voyez Jesus-Christ. Voyez Processions divines. Voyez Trinité.*

4°. Le Verbe est engendré de Dieu, c'est ce qu'on appelle la Génération du Verbe : *Genitum, non factum*. Symb. de C. P. Cette Génération, selon notre faculté de concevoir, est la manière dont le Fils émane ou procède du Pere : elle consiste dans la connoissance que le Pere a de lui-même, car la connoissance produit une action qui est de former l'image de l'objet connu. Or le Pere, en se connoissant parfaitement, forme en même-tems une image très-parfaite de lui-même, il lui communique son Etre divin, en sorte que cette image lui est consubstantielle ; & cette image s'appelle le Verbe, ou le Fils. *Voyez Processions divines, & Génération du Verbe.*

VERITÉ ÉTERNELLE. (la) On appelle ainsi cette Loi sur laquelle tous les Hommes doivent former leur conduite pour ne pas se tromper dans le discernement du bien & du mal. Cette vérité est la seule règle des mœurs, & tout ce qui n'est pas conforme à cette règle ne sauroit être que vicieux, quelqu'apparence de bonté qu'il puisse avoir d'ailleurs ; car la vérité éternelle est inséparable de la Loi de Dieu qui est la règle invariable de la conduite des Hommes ; ainsi si les actions humaines ne lui sont pas conformes dans son véritable sens, & selon ce qu'elle est dans elle-même, elles sont nécessairement défectueuses. D'où il suit 1°. Que ni la raison, ni la conscience, ni les Loix mêmes, l'exemple & le

sentiment des Docteurs, quelque probables qu'ils paroissent, ne sont une règle des mœurs, qu'autant qu'elles sont en effet, & non selon l'opinion des Hommes, conformes à la Loi de Dieu, & à cette vérité éternelle selon laquelle le mal est un mal, & le bien un bien.

19. Que le plus grand des Malheurs est de n'être pas instruit de cette Loi, & que pour l'éviter on doit sans cesse demander à Dieu d'ouvrir nos yeux, & de nous manifester ses Loix; c'est ce que lui demandoit si souvent le Prophète Roi : *Non abscondas à me mandata tua.... Viam justificationum tuarum instrue me... Da mihi intellectum, & scrutabor legem tuam.* Ps. 118. Car ce sera sur cette vérité éternelle que nous serons jugés, & non sur les idées fausses que nous nous serons faites : sans cela & autrement, une infinité de gens qui ne croient point qu'il y ait du mal dans certaines actions; par exemple, beaucoup d'usuriers dans leur commerce usuraire, ne pécheroient point : cependant ils pèchent : & ainsi des autres.

VERSIONS OU TRADUCTIONS DE L'ECRITURE S.
 Outre celle des Septante, dont on a parlé ci-dessus, qui fut faite à Alexandrie, par 72. Interprètes Juifs, 227. ans avant J. C. il s'en fit trois nouvelles pendant le deuxième siècle. La première est celle d'Aquila, originaire du Pont, qui étant Payen se convertit, à la vue des miracles des Chrétiens de Jérusalem, mais ayant été chassé de l'Eglise pour son attachement à l'astrologie judiciaire, il se fit Juif, apprit avec beaucoup de peine la Langue hébraïque, & traduisit la Bible en grec, espérant de faire tomber la Traduction des Septante, & il affoiblit à dessein les passages qui regardent Jésus-Christ. La seconde Version est celle de Symmaque, qui de Samaritain étoit devenu Sectateur d'un Hérétique, nommé Ebion. On croit qu'elle parut vers l'an 169. La troisième est celle de Theodotion, qui la fit à ce qu'on croit vers l'an 185. Il avoit été Disciple de Tatien : ensuite il se fit Marcionite & Juif : il entreprit alors de traduire l'Ecriture-Sainte, d'Hebreu en Grec. L'Eglise s'en servoit pour le Livre de Daniel. Outre les Versions grecques, on a des Versions latines de l'Ecriture-Sainte : la plus célèbre est la Vulgate, dont l'Eglise

s'est toujours servie, & celle de Saint Jérôme. *Voyez* Vulgate.

VERTU. Les Philosophes définissent la vertu, une bonne qualité de l'ame, qui fait que l'on vit bien, & dont personne n'use mal. Le sujet de la vertu est tout être doué de raison. Quelques-unes consistent dans un juste milieu, c'est-à-dire, qu'en les exerçant avec indiscretion elles cesseroient d'être des vertus : telles sont la libéralité, l'économie, dont l'excès est la prodigalité & l'avarice. Il y en a qui ne peuvent avoir de bornes ou qu'on ne sauroit avoir dans un trop haut degré, comme les vertus Théologiques, la Foi en Dieu, l'Espérance, la Charité. Les Théologiens distinguent deux milieux de la vertu, l'un qu'ils appellent *medium rei*, & l'autre *medium rationis*. Le premier consiste dans cette égalité qu'il faut observer dans la justice commutative, c'est-à-dire, lorsqu'on s'agit de proportionner ce qu'on a à rendre avec ce qu'on a reçu, *quantitatis ad quantitatem* : & dans la proportion qu'il faut garder dans la justice distributive, entre la récompense & le mérite : le second se fait sentir par un exemple, comme d'observer de ne pas donner la même quantité de nourriture à toutes les personnes qu'on a à nourrir.

Les vertus considérées dans l'état parfait sont liées ensemble, parceque la vertu dans cet état renferme la prudence parfaite, mais elles ne le sont pas dans l'état imparfait. Les vertus, à les prendre en général, sont de trois sortes : 1^o. Les intellectuelles, qui perfectionnent le jugement, pour la connoissance du vrai. Telle est, l'intelligence, la sagesse, la science, & la prudence. 2^o. Les Morales ou Cardinales qui perfectionnent la volonté, pour lui faire faire le bien honnête, de quelque nature qu'on le considère : on en compte quatre ; la Prudence, la tempérance la force & la justice : on les nomme Cardinales, parceque toutes les autres vertus tirent leur origine de quelqu'une de ces vertus. 3^o. Les Théologiques : elles ont Dieu pour objet, & de-là vient qu'elles sont ainsi nommées ; il y en a trois, la Foi, l'Espérance, & la Charité. *Voyez l'article de chacune de ces vertus.*

VERTUS. (les) On appelle ainsi le cinquième chœur

des Anges, qui est entre les Dominations & les Puissances.

VIATIQUE, un des noms qu'on donne à la Sainte Eucharistie, parcequ'elle fortifie les Fideles dans le voyage & le pèlerinage de cette vie, & qu'elle les fait passer de la Terre au Ciel: on l'appelle particulièrement de ce nom lorsqu'elle est administrée aux Malades en danger de mort; & voilà pourquoi on dit qu'ils communient en Viatique: & c'est par cette raison qu'ils peuvent communier, quoiqu'ils aient pris quelque aliment depuis minuit.

VICAIRES PERPÉTUELS. (les) On appelle ainsi les Curés qui desservent les Cures dépendantes d'un Chapitre, d'une Abbaye, d'un Prieuré, au lieu & place des Curés primitifs, qui sont les gros Décimateurs, & qui ne laissent à ces Vicaires qu'un gros ou une portion congrue, ou une partie des Dixmes, avec le casuel de l'Eglise. Ce sont les Curés primitifs qui font la présentation de ces Vicaires perpétuels à l'Evêque.

Les Bénéfices-cures, dit le Concile de Trente, qui se trouvent joints & unis de tout tems à des Eglises Cathédrales, Collégiales ou autres, ou bien à des Monastères, Bénéfices, Colleges, ou autres lieux de dévotion quels qu'ils puissent être, doivent être visités tous les ans par les Ordinaires des lieux, & ceux ci doivent s'appliquer avec un soin particulier, à pourvoir au salut des ames, par l'établissement de Vicaires perpétuels, & assigner pour l'entretien desdits Vicaires une portion du revenu, comme du tiers, plus ou moins, selon la prudence des Ordinaires. *Conc. de Tr. c. 7. des Vic. perpet.*

WICLEF. Hérétique dans le quatorzieme siecle: il étoit Anglois, & Curé dans le Diocèse de Lincoln: il renouvella les erreurs des Donatistes, & il fut le Précurseur de Calvin en plusieurs choses, par rapport au Sacrement de l'Eucharistie. Ses erreurs furent condamnées au Concile général de Constance, commencé en 1414.

VIE ÉTERNELLE (la) ou la Béatitude éternelle. La croyance à la vie éternelle est le sujet du douzieme article du Symbole des Apôtres: les Peres du Concile de Constantinople l'ont exprimée par ces mots: *Vitam venturi sæculi*. On l'appelle éternelle pour faire compren-

dre que lorsqu'on est en possession de la véritable félicité, on ne la peut jamais perdre, & qu'elle n'est point bornée, ni par le tems, ni altérée par la crainte ou seroit l'Homme de la perdre. La Béatitude éternelle ou la félicité des Saints est appelée dans l'Ecriture, le Royaume de Dieu, le Royaume du Ciel, le Paradis, la Sainte Cité, la nouvelle Jérusalem, la Maison du Dieu, la joie du Seigneur, un torrent de délices.

La véritable, l'essentielle Béatitude, consiste dans la vision, dans la jouissance, dans la possession de Dieu même, qui est le principe & la source de toute perfection : *Hæc est vita æterna*, dit Jésus-Christ, *Ut cognoscant te solum verum Deum, & quem misisti Jesum Christum*. Joan. 17. Ce que Saint Jean semble avoir expliqué par ces paroles : *Scimus quoniam eum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est*.

Nous n'en pouvons avoir dans ce bas monde qu'une très-foible notion : aussi Saint Paul disoit : *Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem*. 1. Cor. Au reste, par ces derniers termes, on doit entendre que nous verrons Dieu en lui-même, & non en des Images : ce sera par sa lumière de gloire que nous le verrons, comme dit le Prophète Roi : *Domine, in lumine tuo videbimus lumen*. Ps. 35.

La Béatitude comprend la délivrance de tous les maux & de toutes les misères possibles : *Non esurient, neque sitient amplius...* *Absterget Deus omnem lacrimam ab oculis eorum*. Apoc. 7, & elle renfermera une nature de biens, dont nous ne pouvons nous former que des idées fort imparfaites. Dieu, qui nous la promet, nous avertit en même-tems qu'elle est inconcevable à notre esprit, *Quod oculus non vidit, nous dit-il par son Apôtre, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis, qui diligunt illum*. 1. Cor. 2. Nous la concevrons alors, parceque notre ame étant dans un autre état, aura des mouvemens tout autres que ceux dont elle est capable dans cette vie, à cause de la dépendance où elle est des impressions du corps auquel elle est unie. Ainsi elle se portera vers l'objet de son amour avec une extrême violence, & elle en jouira avec une joie ineffable. David nous en a tracé une image d'une

force admirable, lorsque parlant des Bienheureux, il dit : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, & torrente voluptatis tuæ potabis eos.* Ps. 35. Ce Saint Roi avoit les idées les plus sublimes, de cette félicité éternelle des Saints. La pensée seule le jettoit dans de saints transports : *Nimis honorificati sunt amici tui Deus, nimis confortatus est principatus eorum.* Ps. 158. *Quam dilecta tabernacula tua Domine virtutum; concupiscit & deficit anima mea in atria Domini. Cor meum & caro mea exultaverunt in Deum vivum: Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te:* Ps. 83. Saint Jean voyoit en esprit que Jesus-Christ devoit un jour faire de ses Saints autant de Rois & de Prêtres de Dieu son Pere : *Fecisti nos Deo nostro regnum & sacerdotes.* Apoc. 5.

VIEILLARDS (les) peuvent se marier valablement. L'Eglise a toujours été dans l'usage de leur permettre le Mariage, comme un secours pour la foiblesse attachée à leur âge : *Si non infirmitatis remedium, est humanitatis solatium.* Can. nuptiarum. 27. Et d'ailleurs tous les Vieillards ne sont pas impuissans. Mais elle désapprouve la conduite insensée de quelques Vieillards, qui dans un âge avancé se marient à de jeunes personnes : c'est au Confesseur à les en détourner; cependant on ne peut pas absolument refuser de les marier, l'Eglise n'ayant rien décidé sur ce sujet.

VIENNE (Concile de) C'est le quinzième Concile général : il fut assemblé à Vienne en France par ordre du Pape Clement V. l'an 1311. il s'y trouva 300. Evêques, les deux Patriarches d'Antioche & d'Alexandrie, & trois Rois, savoir, Philippe le Bel, Roi de France; Edouard II. Roi d'Angleterre; & Jacques II. Roi d'Arragon. Dans ce Concile, 1°. L'Ordre des Templiers fut aboli, & leurs biens donnés aux Chevaliers de Saint Jean de Jerusalem. 2°. On y reçut le Livre des Décrétales, appelées Clémentines, du nom du Pape Clement V. On y publia particulièrement la Clémentine de *Summa Trinitate*, dans laquelle les erreurs de Pierre Olive sont condamnées; & celle *ad nostrum*, qui condamne les erreurs des Beguars & des Beguines. 3°. La procession du Saint Sacrement y fut ordonnée dans toute la Chrétienté; & on

établit des Professeurs des Langues orientales dans les quatre plus célèbres Universités de l'Europe, pour la propagation de la Foi dans le Levant. On y forma le projet d'une expédition dans la Terre-Sainte, & on y traita de la réformation de l'état ecclésiastique.

VIERGE (la Sainte Vierge Marie) est Mere de J. C. Le Prophète Isaïe avoit prédit que le Messie naîtroit d'une Vierge : *Ecce Virgo concipiet & pariet Filium, & vocabitur nomen ejus Emmanuel.* Isaïe, 7. 14. L'Ange Gabriel lui dit : *Ecce concipies & paries Filium... Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei.* Luc 1. De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. Math. 1. C'est la Foi de l'Eglise : *Natus ex Maria Virgine*, dit le troisième article du Symbole. Et comme Jesus-Christ est Dieu, il s'ensuit que la Sainte Vierge, est réellement la Mere de Dieu : & en effet le corps, que le Fils de Dieu a pris dans le sein de la Vierge, a été formé du plus pur sang de Marie, mais par l'opération du Saint-Esprit, c'est-à-dire, d'une manière toute pure, toute sainte, toute miraculeuse. Les Hérétiques qui ont osé avancer le contraire, comme Nestorius, ont été condamnés au cinquième Concile général.

2°. La Sainte Vierge est devenue Mere sans que sa virginité ait été altérée, c'est-à-dire, qu'elle est demeurée aussi Vierge après son enfantement qu'elle l'étoit avant. C'est la croyance de toute l'Eglise ; car de même que Jesus-Christ sortit dans la suite du sépulcre, sans rompre le sceau dont il étoit scellé, & de même qu'il entra après sa résurrection dans le lieu où étoient ses Disciples, les portes étant fermées ; de même, Jesus-Christ sortit du sein de sa Mere, sans faire tort à sa Virginité. Sur quoi Saint Augustin dit que si on demande raison de cette merveille, il faut répondre que dans de tels Mystères, *tota ratio facti, est potentia facientis.* Ep. 137.

VIGILANCE, Hérétique du cinquième siècle, Prêtre de Barcelone ; il combattit la vénération des reliques, l'intercession des Saints : il décrioit les miracles qui se faisoient au tombeau des Martyrs, & traitoit de superstitieux le culte qu'on leur rendoit. Ces mêmes erreurs avoient été condamnées en la Personne de Jovinien, & ont

ont été renouvelées de nos-jours par les Protestans : elles avoient déjà été réfutées fortement par S. Jérôme.

VIOLENCE (la) est un des empêchemens dirimans du mariage ; c'est le cinquieme. Il y a deux sortes de violence : l'une de vive force ou de surprise, comme si on traînoit à l'Eglise un Ivrogne ou un Insensé pour épouser une Fille qu'il ne voudroit pas épouser s'il avoit l'usage de la raison : l'autre est la crainte grave : or elle telle. 1°. Quand elle est capable de faire impression sur un Homme raisonnable, comme celle de la mort, de la perte des biens ou de l'honneur, d'une longue prison, ou de quelque tourment considérable. 2°. Il faut que cette crainte soit imprimée par une cause qui soit étrangere, car si la crainte vient de la Personne même, le mariage seroit bon ; comme un Homme qui se marieroit pour guerir d'une infirmité qui lui fait craindre de mourir. 3°. Que la personne qui contraint, ne menace que pour parvenir au mariage : ainsi le mariage d'un Homme qui pour sortir de prison épouseroit la Fille de son Créancier, seroit légitime. 4°. Que cette crainte vienne d'un sujet injuste : ainsi le mariage d'un Homme, qui ayant abusé d'une Fille de Famille l'épouse crainte d'être condamné à mort, est valide. 5°. Que cette crainte ne soit pas purement révérentielle telle que celle qu'on a pour un Pere ou une Mere, car elle n'est pas suffisante pour faire annuler un mariage. Si cependant elle est accompagnée de menaces, & de la part d'une Personne qui est en pouvoir & d'un caractère à les effectuer & à les faire éprouver si on lui résiste, alors la crainte est grave, & les circonstances achevent de faire juger si elle est de nature à faire annuler un mariage. Cependant, & malgré toutes ces raisons prises de la crainte qui fait consentir au mariage, si une Personne mariée ainsi, avoit dans la suite agi de maniere à faire voir qu'elle y avoit consenti librement, elle ne seroit pas reçue ni écoutée en Justice pour annuler son mariage ; comme si elle a demeuré plus d'un an avec son Mari, & encore moins selon certaines circonstances, comme s'il étoit certain que le mariage a été librement & volontairement consommé.

VISIBILITÉ DE DIEU. (la) Attribut par lequel

Dieu peut être vu. Cependant l'esprit créé ne peut voir l'essence de Dieu en ce monde-ci ni en l'autre par ses forces, parcequ'il n'y a nulle proportion entre l'esprit créé & l'essence Divine, qui est infiniment élevée au-dessus de tout esprit créé, si cet esprit n'est élevé jusqu'à elle par un secours. Ce secours, c'est la lumière de gloire, suivant l'expression du Prophète : *Domine in lumine tuo videbimus lumen*. C'est avec la secours de cette lumière que chacun des Bienheureux verra Dieu à proportion de ce qu'il se montrera à lui ; ce qui sera proportionné au degré de charité, qu'ils auront eu pendant cette vie. Ainsi les Bienheureux verront dans l'essence infinie de Dieu, tout ce qu'il plaira à Dieu de leur faire voir, mais non tout ce que Dieu fait, ni tout ce qu'il peut faire : ils verront les choses dans l'essence de Dieu, & non dans leurs especes ou images. Son essence sera comme un miroir admirable, où ils verront ce que Dieu leur montrera.

VISIBILITÉ DE L'EGLISE (la) est un des caractères de la véritable Eglise. Car quoiqu'elle soit composée des Bons & des Méchans, elle a des marques certaines qu'elle est la véritable Eglise. 1°. Elle est comparée par Jesus-Christ même à la lumière & à une ville placée sur une montagne : *Vos estis lux mundi*, dit-il à ses Apôtres, qu'il avoit institués premiers Pasteurs : *Non potest civitas abscondi supra montem posita*. 2°. Ce caractère de visibilité lui est tellement propre, qu'elle ne peut jamais en être privée : c'est ce que le Prophète Isaïe a marqué d'une manière à faire connoître l'Eglise Catholique, *Vocabuntur in ea (in Sion) fortes Justitiae, plantatio Domini ad glorificandum & edificabuntur deserta à saeculo Dabo opus eorum in veritate & factus perpetuum feriant cum eis, & scietur in gentibus germen eorum in medio populorum, & omnes qui viderint istos cognoscent illos, quia isti sunt semen cui benedixit Dominus*. Il. c. 61. Voyez encore le même Prophète, ci 41. & 59. 3°. Dieu, dit Saint Paul, a donné à son Eglise des Apôtres, des Prophètes, des Evangélistes, des Pasteurs, & des Docteurs, *Ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in edificationem corporis Christi*. Ephes. 4. Ainsi comme il y a toujours eu,

Il y aura toujours des Pasteurs dans l'Eglise, qui prêcheront, qui instruiront, qui rempliront les fonctions de leur ministère. Or toutes ces fonctions étant sensibles & visibles, l'Eglise est, & sera toujours nécessairement visible. On doit dire même, que les quatre caractères de l'Eglise, l'Unité, la Sainteté, la Catholicité, & l'Apostolicité, étant propres à l'Eglise, & la distinguant des autres Sociétés, sa visibilité est manifeste, & nullement équivoque. *Voyez sur cette matière la Conférence de M. Bossuet, Evêque de Meaux, avec le Ministre Claude, sur l'Eglise, p. 28. & suiv. Edit. de Paris, en 1681.*

VISION INTUITIVE. (la) Ce sont les différentes manières par lesquelles, selon notre capacité de concevoir, les Bienheureux verront Dieu face-à-face. Le premier objet de la Vision intuitive de Dieu, c'est son essence divine, ses attributs, ses relations, mais par un même acte de l'entendement qui ne les voit pas séparées les unes des autres. Le second objet : ce sont les Créatures que les Bienheureux voient en Dieu, c'est-à-dire dans son essence, comme dans un miroir, & non toutes, mais celles seulement qui ont un rapport à leur état, lorsqu'ils étoient dans le monde : ils les voient dans le Verbe, disent les Théologiens : car le Verbe est le miroir de toutes choses, & c'est dans le Verbe que Dieu le Pere a les idées de toutes choses, soit les existantes, soit les possibles.

Les propriétés ou qualités de la Vision intuitive, sont l'incompréhensibilité & l'inégalité. A l'égard de la première ; les Bienheureux ne comprennent point l'essence divine, c'est-à-dire, que leur entendement ne peut embrasser toute l'étendue de cette essence, parcequ'elle est infinie & que l'entendement ne l'est pas. A l'égard de la seconde : la Vision intuitive n'est pas égale dans tous les Bienheureux, mais elle est proportionnée au mérite différent de chacun, & à la différence qui est entre leur sainteté : *In domo Patris mei mansiones multe sunt.* Joan. 14. *Stella enim à stella differt in claritate.* 1. Cor. 15.

VISITES DE DIOCESE. (les) Selon la disposition du Concile de Trente, les Evêques sont tenus de visiter tous les ans, par autorité Apostolique, toute les Egli-

ses de quelque nature qu'elles soient, de quelque manière qu'elles soient exemptes, & doivent avoir soin de pourvoir à ce qu'on ne manque à rien de ce qui concerne le soin des âmes, & que l'on fasse les réparations nécessaires. *Conc. de Tr. Decr. de Reform.* Le but de ces visites est l'instruction des Peuples, la correction des abus, & la réformation des mœurs.

VOCATION A L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE (la) est nécessaire pour entrer dignement & utilement dans cet état. L'Ecriture-Sainte & les Peres attestent cette vérité. Saint Paul dit en termes exprès : que personne ne s'ingere dans le ministère de Jesus-Christ, si auparavant, il n'y est appelé : *Nec quisquam sibi sumit honorem, sed qui vocatur à Deo. tamquam Aaron.* Heb. c. 5. Les Apôtres après la prévarication de Judas, s'adressèrent à Dieu pour savoir le choix qu'il avoit fait de l'Apôtre qui devoit être élu : *Tu Domine ostende quem elegeris.* act. c. 1. Si on entre par Jesus-Christ, qui est la porte, dit Saint Bernard, on se sauvera, *Per eum nempe si quis introierit salvabitur, & inveniet pascua, si vero ascenderit aliunde, planè sur est & latro.* Bern. de vit. & mor. Cleric. c. 4. Les marques les plus certaines de la vocation, sont 1°. l'esprit Ecclésiastique ; car Dieu n'appelle personne à un état, qu'il ne lui donne en même-tems l'esprit de cet état. 2°. La bonne intention, c'est à-dire, qu'on n'ait pas d'autre vue que de se consacrer au service de Dieu & de son Eglise, n'entrant dans cet état que pour y procurer la gloire de Dieu, & le salut des âmes, & travailler ainsi à sa perfection. C'est ce que demande le Concile de Trente, *sess. 23. de ref. can. 4. Ut Deo fidelem cultum præsent.* Il y en a, dit le Catéchisme du Concile, qui n'entrent dans les Ordres que pour avoir du bien, & pour se faire riches ; ce qui paroît assez, en ce qu'ils n'y pensent que pour avoir quelque Bénéfice. Ce sont ceux que Jesus-Christ appelle Mercenaires, & dont il est dit dans le Prophète Ezechiel, qu'ils se paissent eux-mêmes & non pas leurs Brebis. C'est un grand sacrilège de s'ingérer dans les ministères des Autels pour le gain & pour les intérêts temporels. *Catéc. du Conc. Trid. de Ordin. Sacr. n. 7. Voyez Esprit Ecclésiastique, & intention.*

Les marques qu'on n'est point appelé à cet état , c'est 1°. de n'avoir point l'esprit Ecclésiastique. 2°. D'être né irrégulier , ou d'avoir contracté quelque irrégularité , à moins qu'on n'ait d'ailleurs de grandes qualités , qui fassent espérer qu'on sera capable de rendre de grands services à l'Eglise. 3°. La stupidité ou la grossièreté d'esprit , ou l'ignorance crasse ; peu de zèle pour l'Eglise & le salut du prochain ; avoir un esprit tout mondain , aimer les vanités du siècle , &c.

VOEU (le) est une promesse délibérée faite à Dieu de quelque plus grand bien. 1°. C'est une promesse , non une simple résolution , mais une intention de s'obliger à faire quelque chose. 2°. Délibérée , car la délibération est de l'essence du vœu. 3°. faite à Dieu , parceque c'est un acte de Religion , dont tous les actes se rapportent à Dieu. 4°. De quelque plus grand bien , c'est-à-dire , de pratiquer quelque bien qui est plus grand que n'est celui que nous devons faire pour être sauvés. C'est l'explication que donne Saint Antonin à cette définition de vœu , de Saint Thomas.

Le vœu est de diverses sortes. L'absolu est fait sans aucune condition , & doit être accompli au plutôt. Le conditionnel n'oblige qu'après que la condition est accomplie. Le réel a pour matière , des choses qui sont hors de nous , comme de faire telle aumône , tel don à une Eglise. Le personnel a pour matière nos personnes & nos actions , comme lorsqu'on se consacre à Dieu par l'état Ecclésiastique ou Monastique. Le mixte est réel & personnel. Le solennel , c'est la profession que l'on fait par l'entrée dans un Ordre Religieux & approuvé. Tous les autres , à l'exception du solennel , sont appelés simples. Le Concile de Trente , a ordonné qu'on ne recevra personne à faire profession des vœux solennels tant dans les Monastères des Religieux , que dans ceux des Religieuses , que les Sujets n'aient seize ans accomplis : *Ante decimum-sextum annum expletum*. Cette décision a été confirmée par l'Ordonnance de Blois , art. 28 , en 1579. On est obligé d'observer tous les vœux solennels ou simples , & la transgression volontaire d'un vœu est un très-grand péché , c'est la décision des Canon , *cap. Licet ex voto* : même [ceux faits par une crainte

naturelle, comme celle de la mort, du naufrage, de l'Enfer; mais non ceux qui viennent d'une cause extraordinaire, telle que celle qu'un Pere inspire à sa Fille, en la menaçant de quelque mal considérable, si elle ne se fait Religieuse. Les vœux réels ayant pour matiere les biens temporels, peuvent obliger les Héritiers & les Exécuteurs Testamentaires de celui qui a fait le vœu, par la même raison qu'ils sont obligés de payer les dettes & les charges du Propriétaire des biens dont ils ont la disposition.

Mais il y a des vœux qu'on n'est pas obligé d'accomplir: tels sont ceux non dûment faits: par exemple, ceux qui regardent des choses pour lesquelles on est sous la puissance d'une personne, & dont on n'a pas eu le consentement: & ainsi cette personne quand elle ne seroit que simple particulier, comme un Pere, un Mari, un Tuteur, peut irriter un tel vœu, c'est-à-dire, le rendre nul, en faisant déclarer que tout ce qui étoit nécessaire pour la validité du vœu, n'a pas été observé.

On peut se faire dispenser d'un vœu, c'est-à-dire, qu'on fait déclarer par le Supérieur, qui a le pouvoir de dispenser, que le vœu ne doit pas être gardé, quoique dûment fait, parcequ'il est survenu quelque circonstance qui le rend mauvais ou inutile, ou qu'il empêche un plus grand bien.

Et c'est en cela que dispenser d'un vœu, & l'irriter, sont deux choses fort différentes, parceque la dispense ne suppose pas que le vœu ait été nul ou inefficace, mais elle le rend nul pour des raisons qui sont survenues après qu'il a été fait. Au contraire, irriter un vœu, c'est déclarer qu'on n'a pas observé tout ce qui étoit nécessaire pour la validité d'un vœu; d'où vient que celui qui a droit d'irriter un vœu, le peut lorsqu'il le juge à propos. Ainsi un Mari peut irriter le vœu de sa Femme dans les choses, pour raison desquelles elle lui est sujette, mais la dispense d'un vœu ne se fait pas à cause que le vœu a été nul; mais pour quelque cause légitime de la part de celui qui demande la dispense. *Voyez sur cette matiere Saint Antonin, p. 1. tit. 11. c. 2.*

Le Pape seul a droit de dispenser des vœux solennels, tels que ceux de Religion, ceux de chasteté per-

pétuelle, de voiage à la Terre-Sainte, ou à Rome. Les Evêques peuvent dispenser des vœux simples, tels que des jeûnes, des pèlerinages, & autres semblables. Outre l'autorité du Pape ou celle de l'Evêque, il faut que la cause de dispense soit juste, autrement la dispense seroit illicite & invalide. Les causes légitimes sont ordinairement le plus grand bien de l'Eglise; la difficulté qu'il y a de garder le vœu, comme aiant été fait dans quelque trouble d'esprit, par affliction ou crainte, quand la matiere devient impossible, comme le jeûne, si la maladie survient. Les Supérieurs qui dispensent, doivent avoir égard à la qualité de la personne; & ne pas dispenser sans ordonner des œuvres de piété, qui soient également bonnes à celles dont la dispense est demandée. C'est l'avis de Saint Charles Borromée, dans le troisième Concile de Milan. *Voiez* Dispense.

VOEUX (les) un des quatorze empêchemens dirimans du Mariage : & ce sont, 1°. les Vœux SOLEMNELS DE RELIGION, c'est-à-dire, reconnus par l'Eglise & par l'Etat, pour vœux absolus & irrévocables. Cet empêchement est très ancien; car depuis le tems de S. Grégoire le Grand, au sixième siècle, la profession Religieuse a commencé d'être un empêchement dirimant du Mariage dans l'Eglise latine. On voit par le quatrième Concile de Tolède, en 633, que cette discipline étoit reçue: il est vrai qu'elle ne l'est pas chez les Grecs. Mais si la Profession étoit nulle, & qu'on puisse le prouver, alors les vœux ne seroient plus un empêchement du Mariage: or elle est nulle 1°. si on a été forcé de la faire. 2°. Si elle a été faite avant seize ans accomplis, ou avant que l'année du Noviciat soit complète, laquelle commence au jour de la vêtue, & ne doit pas être interrompue. *Conc. de Tr., sess. 25. de Regul. 3°.* Si la personne étoit incapable de faire profession, comme si elle étoit mariée, & qu'elle n'eut pas le consentement de son Epoux. 4°. Si elle a été faite entre les mains d'un Supérieur qui n'étoit pas légitime, ou qui n'avoit pas un titre coloré. 5°. Si elle n'a pas été prononcée, écrite & signée par la personne qui l'a faite, & signée des Témoins, du moins en France. C'est l'esprit de l'Ordonnance de Moulins, & de celle de 1661.

T t iv

Mais le Religieux ou la Religieuse dont la profession est nulle, ne peut se marier, que l'Eglise auparavant n'ait prononcé juridiquement sur la nullité de ses vœux, & que le Rescrit de Rome n'ait été entériné. *Conc. de Tr. ibid. Ordonnance de 1539. & Edit de 1695.*

Au reste, un Religieux peut réclamer contre ses vœux dans les cinq ans du jour de la Profession. *Conc. de Tr. ibid. c. 19.* Et même, selon plusieurs Canonistes, un jeune Homme que ses Parens ont contraint de se faire Religieux, peut réclamer après les cinq ans, si on peut prouver qu'il ne lui a pas été possible de le faire dans le tems prescrit par le Concile, parcequ'on lui en a toujours ôté le pouvoir : mais dans ce cas, il faut un Rescrit de Rome pour la dispense du Règlement du Concile, & le restituer contre le laps du tems : il faut outre cela que toutes les formalités pour cette réclamation aient été observées. *Voyez sur cette matiere les Conférences Ecclésiastiques de Paris, sur le Mariage.*

On doit encore observer que, si une personne mariée fait Profession dans un Ordre religieux, & cela après le Mariage consommé, cette Profession n'est pas un empêchement dirimant, & le Mariage n'est pas nul, parceque le lien du Mariage, qui est indissoluble de droit naturel & de droit divin, ne peut être dissous par la Profession Religieuse, qui est du choix de l'Homme. Cependant si les deux Epoux veulent de concert embrasser la vie Religieuse, ils le peuvent. Que si le Mariage n'a pas été consommé, une des Parties peut faire Profession sans avoir besoin du consentement de l'autre, mais elle n'a que deux mois pour prendre & exécuter cette résolution ; & lorsque cette Profession est faite, elle rompt le lien d'un tel Mariage. Car avant qu'elle soit faite, elle ne le rompt pas, & ainsi la partie demeurée dans le Monde ne peut pas contracter un second Mariage.

2°. Les VŒUX SOLEMNELS DE CHASTÉTÉ que les Soudiacres font, sont un empêchement de Mariage.

3°. Le VŒU SIMPLE DE CHASTÉTÉ fait par une Epouse pour donner à son Epoux le moyen de se faire Prêtre, forme aussi un pareil empêchement ; car ce vœu, quoique simple, empêche la validité d'un second Ma-

riage : & l'Eglise l'a ainsi ordonné par respect pour les Ordres sacrés que le Mari a pris. *Voyez Mariage.*

Les Vœux simples ne sont que des empêchemens empêchans : tels sont aussi ces vœux qu'on fait publiquement dans les Communautés ou Congrégations séculières ; car l'Eglise ne les reconnoît pas pour solennels. Une personne, par exemple une Fille, qui auroit fait un vœu simple de se faire Religieuse, & qui se seroit mariée ensuite, n'a pu, sans péché, consommer le Mariage : cependant le Mariage subsiste, & est valide. Mais si son Epoux vient à mourir, & ne laisse point d'Enfans, elle est obligée d'entrer en Religion.

VOLONTAIRE. *Voyez Liberté.*

VOLONTÉ DE DIEU. (la) Par le mot de volonté on entend la puissance qui veut, & l'acte de cette puissance, c'est-à-dire, le vouloir, du moins selon notre manière de concevoir. Mais en Dieu ces deux choses ne sont pas distinguées : sa volonté est, comme disent les Théologiens, *à parte rei* ; car sa volonté ne peut pas être l'effet de quelque cause, puisque c'est elle qui est la première & souveraine cause de toutes choses : *Tu creasti omnia, & propter voluntatem tuam erant & creata sunt.* Apoc. 4. *Quomodo posset aliquis permancere nisi tu voluisses.* Sap. 11.

Cependant le mal moral, autrement le péché, ne peut pas être l'objet de la volonté de Dieu ; car le péché consiste dans le dérèglement de la volonté qui s'écarte de l'ordre prescrit de Dieu. Dieu ne veut point cette sorte de mal, mais quoiqu'il ne le veuille pas, il le permet, parcequ'il en fait tirer le bien que sa Providence en a ordonné. 1°. Dieu veut la privation de quelque bien naturel, & que nous appellons un mal naturel, comme la mort d'un criminel, parcequ'il veut les biens dont ces sortes de maux sont inséparables. 3°. La volonté de Dieu pour tout ce qui est en lui-même n'est pas libre ; elle est en lui un acte nécessaire ; par exemple, Dieu aime nécessairement ses divines perfections, comme l'Homme veut nécessairement sa propre béatitude. *Voyez Saint Thomas, 1. part. qu. 19. art. 3.*

Mais la volonté de Dieu pour tout ce qui est hors de lui, comme à l'égard des Créatures, est absolument

libre ; & comme il a pu-vouloir de toute éternité une chose , il a été libre de toute éternité de ne pas la vouloir. Ainsi quand on dit que Dieu ne peut pas ne point vouloir ce qu'il veut , ce n'est pas par une volonté absolue , mais hypothétique , c'est-à-dire , qui suppose qu'il s'est déterminé à vouloir une chose.

4°. La volonté de Dieu est immuable , voilà pourquoi on ne doit pas prendre à la lettre certains passages de l'Ecriture qui semblent marquer que Dieu peut changer de volonté , & qu'il en change en effet. Car 1°. Dieu prédit quelquefois les choses comme elles devoient arriver dans le cours des causes naturelles , quoiqu'elles arrivent autrement par l'ordre de sa Providence. 2°. Quand il est dit , par exemple , que Dieu se repent d'avoir fait l'Homme , cela ne veut pas dire que Dieu eut changé de volonté , mais qu'il détruisit une partie de son ouvrage , & c'est ce qu'il avoit arrêté de faire de toute éternité , de même qu'il avoit arrêté de le produire.

5°. La volonté de Dieu à l'égard du salut de tous les Hommes est très-certaine : *Qui omnes Homines vult salvos fieri , & ad agnitionem veritatis venire* ; dit l'Apôtre. 1. Tim. 2. Et pour bien entendre cette vérité , on doit distinguer avec les Théologiens deux volontés en Dieu , l'une antécédente , l'autre subséquente. Dieu veut le salut de tous les Hommes d'une volonté antécédente , parce qu'il est certain que la fin qu'il a eue en les créant a été de les rendre heureux , & qu'il fait à tous les Hommes beaucoup de grâces qui pourroient les conduire au salut , s'ils en usoient bien ; mais il est également certain qu'il a attaché le salut à certaines conditions , telles que l'obéissance de l'Homme à ses Loix , ses prières instantes pour attirer les grâces de Dieu , l'exemption des péchés dont la gravité exige qu'il soit privé de la récompense éternelle ; car Dieu étant souverainement juste , veut que ceux qui pèchent soient punis : ainsi si ces conditions manquent , on peut dire que Dieu ne veut pas le salut de ces Pécheurs , mais d'une volonté subséquente , parcequ'il veut que les Hommes se rendent dignes de leur salut par leur coopération à la grace , & c'est pour cela qu'il a créé l'Homme libre. Si on objecte , pourquoi

Dieu voulant que tous les Hommes soient sauvés, il ne sauve pas effectivement tous les Hommes, en leur donnant des secours avec lesquels ils travailleroient si efficacement à leur salut qu'ils viendroient à bout de le mériter. Les Théologiens répliquent, que l'Homme en négligeant de répondre aux grâces que Dieu lui a données, en leur résistant, & n'en demandant pas de nouvelles; il ne mérite pas que Dieu lui donne de ces secours avec lesquels il travailleroit efficacement à son salut. Que c'est à l'Homme à opérer ce grand ouvrage avec crainte & tremblement, & à être persuadé que Dieu n'abandonne jamais le premier sa Créature; qu'elle a du côté de Dieu des moyens suffisans pour se sauver, & qu'en y répondant par un saint usage, c'est-à-dire, par des prières humbles & ferventes pour attirer le secours du Ciel, par les bonnes œuvres, la fuite du péché & des occasions qui y portent, Dieu le sauvera infailliblement. Voilà ce que nous enseignent l'Ecriture, les Peres & entr'autres Saint Augustin. Qu'ainsi c'est toujours la faute de l'Homme, si la volonté de Dieu qui veut le sauver n'a pas son accomplissement. Un Dieu juste ne condamne & ne punit que des coupables, dit Saint Augustin, *Apud Deum justum, nemo miser, nisi reus.*

Si on objecte que la volonté de Dieu venant d'une puissance à laquelle rien ne peut résister, il semble qu'elle doit détruire & ruiner la liberté de l'Homme: ils répondent avec Saint Thomas, qu'il est de la sagesse infinie de Dieu de faire agir tous les êtres d'une manière conforme à la nature d'un chacun. Dieu, dit ce Saint Docteur, fait agir librement les causes libres, c'est-à-dire, qu'il conserve en elles dans l'action même le pouvoir réel de ne point agir; il a toujours, ce que les Théologiens appellent, *potestatem ad opposita*. S. Thom. 1. 2. q. 10. art. 4.

La volonté de Dieu, dit le célèbre Monsieur Bossuet, est la cause de tout ce qui est; & nous ne concevons rien en lui par où il fasse tout ce qu'il lui plaît, si ce n'est que sa volonté est d'elle-même très-efficace. Cette efficacité est si grande que toutes les choses sont absolument, dès-là que Dieu veut qu'elles soient telles.

Comme donc un Homme est, dès-là que Dieu veut qu'il soit; il est libre, dès-là que Dieu veut qu'il soit libre: & il agit librement, dès que Dieu veut qu'il agisse librement. Toutes les volontés des Hommes & des Anges sont comprises dans la volonté de Dieu, comme dans leur cause premiere & universelle; & elles ne sont libres, que parcequ'elles y ont été comprises comme libres. Cette cause premiere met par conséquent dans les actions humaines non-seulement leur être tel qu'elles l'ont, mais encore leur liberté même: & cette liberté est dans l'ame, non-seulement dans le pouvoir qu'elle a de choisir, mais encore lorsqu'elle choisit actuellement. C'est tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur une matiere qui sera toujours une abyme impénétrable pour l'esprit de l'Homme. *Bossuet, Tr. du lib. arb. & de la concupiscence.*

VOLONTÉS DE JESUS-CHRIST. Il y a en J. C. deux volontés, parcequ'il y a en lui deux natures, & par conséquent deux opérations, car chaque nature conserve sa propriété & opere ce qui lui est propre; & en effet on ne connoît les natures que par les opérations. C'est ainsi que l'établit autrefois l'illustre Saint Sophronne contre le Patriarche Sergius, Chef de l'hérésie des Monothélites, qui soutenoit qu'il n'y avoit qu'une volonté en Jesus-Christ; & pour le convaincre d'erreur il recueillit plus de six cens passages des Peres, qui prouvoient ce point de foi. *Conc. de Constantinople, le 6. Gen. Aët. 11. p. 871.*

C'est la Doctrine de l'Eglise, qu'il y a en Jesus-Christ une volonté divine & une volonté humaine: *Pater si vis*, disoit-il lui-même à son Pere, *transfer Calicem istum à me, verumtamen non mea voluntas sed tua fiat.* Luc 22. Et ailleurs: *Descendi de cælo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me.* Joan. 6. Or Jesus-Christ, comme Dieu, n'avoit point d'autre volonté que celle de son Pere: c'étoit donc en tant qu'Homme qu'il montrait ici en avoir une autre: voilà pourquoi il souhaitoit: comme Homme, d'être délivré de la mort, mais il la choisit de son plein gré comme Dieu. La volonté humaine étoit, à la vérité, confor-

me & subordonnée à la volonté divine ; mais elle n'étoit pas moins une volonté humaine , par nature & par essence : de sorte que Jesus-Christ ne faisoit point les actions divines , comme étant seulement Dieu , ni , il ne faisoit point les actions humaines , comme étant seulement Homme ; mais il faisoit les unes & les autres , comme étant Dieu & Homme : or ces sortes d'opérations sont appellées , par les Théologiens , Opérations Théandriques. *Voyez* Natures & Monothélites.

VULGATE. (la) On appelle ainsi la version des Saintes Ecritures dont l'Eglise se sert. Car la Langue latine s'étant étendue avec l'Empire Romain , & l'Eglise Latine ne pouvant se passer d'une version en sa Langue , tant de l'ancien que de nouveau Testament , il y eut bientôt un grand nombre de versions latines. La plus distinguée alors fut appellée l'*Italique* ; elle avoit été faite sur celle des Septante : & dans la suite on l'appella l'ancienne. Les choses étoient en cet état par rapport à ces versions , lorsque Saint Jérôme , qui s'étoit retiré à Bethléem , y étudia à fond la Langue hébraïque , sous un Maître qui étoit Juif ; & n'ayant rien épargné pour s'y rendre habile , il travailla à une nouvelle version de l'Ecriture , sur le texte original : il traduisit tous les Livres qui sont dans le Canon des Juifs , & il y ajouta Judith & Tobie. Cet ouvrage fut admiré par une infinité de personnes , & censuré par d'autres. Saint Jérôme fut obligé de prendre la défense de sa Traduction , & assura que les Juifs mêmes la trouvoient conforme à l'original ; en effet malgré ses critiques , sa Traduction se répandit insensiblement & l'emporta dans la suite sur la Vulgate ancienne. Cependant il y a plusieurs Livres de l'ancien Testament , qui ne sont pas de la Traduction que Saint Jérôme en avoit faite sur l'Hebreu ; telles sont les additions aux Livres d'Esdras & de Daniel , tels sont les Livres de Baruch , de la Sagesse , de l'Ecclesiastique , des Machabées , qui sont de l'ancienne version Vulgate , & auxquels Saint Jérôme ne toucha point , mais tout le reste de l'ancien Testament est de la version que Saint Jérôme fit sur l'hebreu. Il est vrai que dans les Livres des Rois & des Proverbes , il est resté quelque chose de l'ancienne Vulgate , & voi-

la d'où vient la différence qu'on y trouve d'avec la version originale de Saint Jérôme. A l'égard des Pseaumes, ils sont, à la vérité, selon l'ancienne Vulgate, mais revue & réformée par Saint Jérôme, sur la version grecque des Septante, qu'Origene avoit mise dans ses Hexaples, & regardée comme plus corrécte que la version ancienne; car celle qu'on voit dans les œuvres de ce Saint Docteur est faite sur l'hébreu. Il semble que cette dernière auroit dû être préférée comme faite sur le texte original, mais l'Eglise voulut retenir la première à laquelle les Fideles étoient accoutumés dans les prières publiques dont les Pseaumes font la plus grande partie, & pour éviter un changement qui auroit pu souffrir des difficultés.

Il en est de même du nouveau Testament. Les quatre Evangélistes sont de la version de Saint Jérôme, qu'il corrigea sur les plus anciens Manuscrits grecs, dont il ne changea que ce qui lui parut en altérer le sens: au reste, ce second Ouvrage de Saint Jérôme éprouva beaucoup moins de contradictions que la version de l'ancien Testament sur l'hébreu, sans doute parce que le Grec étant alors entendu d'un grand nombre de personnes, il étoit aisé de vérifier les changemens que Saint Jérôme avoit faits. De cette manière l'ancienne Vulgate fut insensiblement réformée sur l'Edition de Saint Jérôme, qui devint la plus commune & qui fut la seule dont on se servit dans toute l'Eglise latine. Mais comme par la suite des tems il survint divers changemens par la négligence des Copistes, on travailla sous Charlemagne à rendre à cette version sa première pureté, & on fit encore depuis de nouvelles corrections; quoique ces changemens n'empêchent pas que la Vulgate dont on se sert aujourd'hui ne soit dans le fonds la même que la version originale de Saint Jérôme. Et ce qui acheve encore de lui donner une entière autorité, c'est que le Concile de Trente l'a déclarée authentique, dans sa quatrième Session. *Decr. de l'édition des liv. Sacr.*

Par cette décision, dit Bellarmin, l'Eglise nous a assuré que dans tout ce qui concerne la Foi & les mœurs, la Vulgate n'a aucune erreur, & que les Fi-

Les peuples peuvent y ajouter une foi entière : mais les Pères du Concile, ajoute ce Docteur, n'ont pas prétendu par-là préférer la Vulgate aux originaux.

Et la question ayant été agitée, s'il falloit avoir recours au texte original pour bien entendre l'Ecriture Sainte, Louis de Catane, Dominicain, fut d'avis qu'on suivit la méthode du Cardinal Cajetan, qui à l'occasion de sa légation d'Allemagne en 1524. cherchant comment on pourroit ramener les Hérétiques à l'Eglise, & les convaincre, trouva que le vrai remède étoit d'entendre le texte littéral de l'Ecriture Sainte dans sa langue originale, à quoi il s'appliqua tout entier les dernières années de sa vie. Ce Cardinal avoit accoutumé de dire, qu'entendre seulement le texte latin, ce n'étoit pas entendre la parole de Dieu, mais celle du Traducteur qui pouvoit faillir ; & que Saint Jérôme avoit raison de dire, que prophétiser & écrire des Livres sacrés, étoit l'effet du Saint-Esprit, au lieu que de les traduire, étoit l'ouvrage de l'esprit humain. Isidore Clarius, savant Religieux Bénédictin de Bresse en Lombardie, après avoir fait dans l'Assemblée un détail historique des différens textes des Livres saints, remarqua que quoique Dieu eût permis que dans les tems suivans on eût fait une version de l'Ecriture Sainte mêlée de l'ancienne appelée l'italique, & de la nouvelle qui est de S. Jérôme, & qu'on appelle l'édition vulgate, on ne pouvoit pas dire pour cela, qu'il eût été besoin d'une science plus qu'humaine pour cette version : que Saint Jérôme avoit dit ouvertement qu'aucun Interprète n'a parlé par l'inspiration du Saint-Esprit, d'où il s'ensuit ajouta Clarius, qu'aucune traduction de l'Ecriture ne sera jamais équivalente au texte de la Langue originale ; & il conclut de-là que l'édition vulgate devoit être préférée à toutes les autres après qu'on l'auroit corrigée.

En effet, la Langue hébraïque étant la Langue originale des Livres saints, il n'est pas douteux que lûs dans leur source ils paroissent encore plus dignes de l'Esprit-Saint qui les a dictés, car leur noblesse & leur simplicité connues de plus près les font révéler davantage. Ainsi sans rien perdre du respect qui est dû à la vulgate, ni rien diminuer de l'authenticité que le Concile de Trente

lui a pour toujours assurée, on doit reconnoître que la connoissance du texte original est infiniment utile à l'Eglise pour appuyer sa foi, & fermer la bouche à l'Hérétique. Car les Protestans, loin de vouloir passer pour avoir été les restaurateurs de la Langue hébraïque en Europe, doivent reconnoître, s'ils sont de bonne foi, qu'à cet égard, s'ils savent quelque chose, ils en sont redevables aux Catholiques qui ont été leurs Maîtres.

André Vega, Religieux Espagnol de l'Ordre de Saint François, ouvrit ensuite un avis. Il remarqua qu'il étoit vrai que; selon Saint Jérôme, l'Interprète n'a point l'esprit de Prophétie, ni aucun autre don divin qui lui donnât l'infailibilité, & que pour cette raison ce même Pere & Saint Augustin conseilloient de corriger les traduction sur les textes originaux. Mais il ajouta que cela n'empêchoit point qu'on ne pût dire que l'Eglise latine tient l'édition vulgate pour authentique, qui est la même chose que de dire, qu'elle ne contient rien de contraire à la foi, ni aux bonnes mœurs, quoiqu'elle ne soit pas conforme au texte original dans toutes les parties, étant impossible que tous les termes d'une Langue soient rendus en une autre, & traduits sans quelque altération. Que la vulgate avoit plus de mille ans d'antiquité dans l'Eglise, & avoit été employée par les anciens Conciles, comme exemte de toute erreur dans la foi & dans les mœurs, & qu'ainsi il la falloit approuver, & même la déclarer authentique, pour établir l'uniformité dans la lecture & dans les citations de l'Ecriture Sainte, sans que pour cela il fût interdit d'avoir recours au texte original. *Palariv, in Hist. Conc. Trid. l. 6. c. 15. n. 2.*

Car il est permis, dit Salmeron Jésuite, qui assista au Concile, à ceux qui étudient à fond l'Ecriture, d'en consulter les sources & de profiter de ce secours contre les fautes qui auroient pu se glisser par l'impression, dans la Vulgate.

L'avis d'André Vega fut suivi. Les Peres de ce Concile ont donc choisi la vulgate entre les versions latines, comme celle qu'ils ont jugée la plus sûre, après qu'un usage de plusieurs siècles avoit fait connoître qu'il n'y avoit rien dans cette version de contraire ni à la foi,
ni

ni aux bonnes mœurs. Depuis ce Concile la Vulgate fut corrigée par ordre de Sixte-Quint ; mais malgré ces corrections, Clément VIII en fit faire une seconde édition plus exacte. Ce Pape dit en termes exprès, dans la Préface qui est à la tête de cette Bible, que cette édition latine qu'il donne, a été faite de la traduction ou de la correction de Saint Jérôme, & que l'on y a retenu plusieurs choses de l'ancienne version appelée la Vulgate ancienne, ou l'Italique : c'est sur cette dernière Edition que toutes les Bibles latines sont imprimées.

X.

XEROPHAGIE. (la) On se servoit de ce mot dans les premiers siècles de l'Eglise, pour exprimer l'usage des viandes sèches dans les jours de jeûne, [c'est-à-dire, qu'en ces jours, on s'abstenoit non-seulement de la chair & du vin, mais des fruits vineux & succulens.

Y.

YVROGNERIE (l') est une habitude vicieuse que l'on contracte par l'excès fréquent de la boisson. Elle diffère de l'ivresse, en ce que celle-ci est un défaut qui ôte pour quelque-tems l'usage de la raison, & qui peut provenir de la force du vin ou de la liqueur, qui n'est pas connue à celui qui la boit, & dans ce cas elle n'est pas un péché : mais elle en est un, & c'est le cas le plus ordinaire, lorsqu'elle vient de ce qu'on a bu uniquement pour satisfaire la passion qu'on avoit de boire.

L'yvrognerie, prise pour cette mauvaise habitude de boire avec excès, est un péché contre la tempérance, & une branche de la gourmandise. Que si elle fait perdre l'usage de la raison, le péché est encore plus grief, en ce que l'ivresse rend l'Homme semblable aux bêtes, & qu'il se met en grand danger de commettre d'autres péchés plus considérables. L'yvrognerie, en général, & indépendamment des effets qu'elle peut avoir, soit qu'elle trouble plus ou moins la raison, est condamnée dans les Saintes Ecritures, dans les termes les plus forts, & mise au nombre des péchés que Dieu déteste, & qui ex-

cluent du Royaume du Ciel. *A qui dira-t-on malheur Cui va? Cujus patri va? Cui rixæ? Cui sine causa vulnera, &c? Non-ne his qui commorantur vino & student calicibus potantibus. Prov. 23. Va qui confurgitis mane ad ebrietatem sectandam, & porandum usque ad vesperam.... propterea dilatavit infernus animam suam, & aperuit os suum absque ullo termino. Is. 5. Neque ebrii, dit l'Apôtre Saint Paul, regnum Dei possidebunt. 1. Cor. 6. Les Saints Peres & tous les Docteurs disent que l'ivrognerie entretient l'impureté, qu'elle porte à ce vice, qu'elle rend les Hommes sujets à commettre les plus infâmes brutalités, & enhardit les Scélérats au crime. Voyez Saint Ambroise, lib. de Eleem. & jejun. c. 16. Saint Thomas conclut de-là que celui qui s'enivre (volontairement) commet un péché mortel : Unde ebrietas, per se loquendo, est peccatum mortale. 1. 2. q. 150. a. 2. in corp. Cependant il distingue à ce sujet trois sortes d'ivresses. La premiere causée par la force du vin, inconnu à celui qui boit, & qui en est surpris : alors l'ivresse, dit-il, peut être sans péché. La seconde, c'est lorsqu'on connoît, à la vérité, que l'on boit trop, & qu'on ne croit pas qu'une telle quantité soit capable d'enivrer ; & dans ce cas l'ivresse peut n'être qu'un péché véniel. La troisieme est lorsqu'un Homme connoissant qu'il boit trop, aime mieux risquer de s'enivrer que de cesser de boire, & alors il commet proprement le péché de l'ivresse, qui est mortel : Per se loquendo, c'est-à-dire, par sa nature. Et il en donne la raison : c'est, dit-il, parceque les actes moraux sont d'une espece particuliere, non pour raison des choses qui arrivent par accident & contre l'intention de celui qui agit, mais seulement pour raison de la fin qu'on se propose dans son action. Or en se privant volontairement, & pour satisfaire son plaisir à boire, de l'usage de la raison, on pèche mortellement.*

2°. Dans ce dernier cas l'ivresse n'excuse pas devant Dieu des péchés que l'on commet en cet état : & l'Homme se rend coupable de tous les crimes, où il tombe par une suite de son intempérance ; car, dit le même Saint Docteur, une action peut être volontaire en deux manieres, ou par elle-même, lorsque la volonté se porte

directement à la faire : ou pour raison de sa cause , lorsque nous voulons la cause , & non pas l'effet qui s'en ensuit. Ainsi toutes les actions que fait un Homme pendant son ivresse , lorsqu'il s'est enivré volontairement , lui sont imputées comme volontaires dans leur cause , quoiqu'elles ne soient pas volontaires , directement & par elles-mêmes. 2. 2. q. 77. a. 7. in corp.

3^a. Le péché de l'ivresse est plus grief pour raison des personnes qui le commettent. Ainsi il est plus grief 1^o. dans les Filles & les Femmes qui se laisseroient aller à cet excès , à cause des suites honteuses qu'il peut avoir. 2^o. Dans ceux qui doivent donner l'exemple aux autres , comme les Peres de Famille , les Magistrats. 3^o. Dans les Ecclesiastiques , mais surtout les Prêtres & les Curés , ou autres constitués en quelque dignité dans l'Eglise. Car le péché est alors bien plus grief que celui des autres , à cause du scandale qu'il cause.

Les Conciles défendent avec beaucoup de sévérité aux Ecclesiastiques de se mettre en danger de tomber dans ces excès. Le troisieme Concile général de Latran a fait un Canon , sur ce sujet , par lequel il est ordonné à tous les Ecclesiastiques de s'abstenir de toute sorte d'excès de bouche , & de fuir la crapule , aussi-bien que l'ivrognerie : *Vinum sibi temperent , & se vino.* Conc. Later. 3. sub. Innoc. III. an. 1180. Can. 15. Que sur toutes choses , dit un Concile d'Agde , les Clercs évitent l'ivresse qui est la source de tous les vices. C'est pourquoi nous ordonnons , que celui qu'on saura s'être enivré , soit , selon son Ordre , privé de la Communion pendant trente jours , ou châtié par quelque peine corporelle. Conc. Agath. Can. 4. relat. in can. Antedist. 35.

Enfin ceux qui tâchent de faire enivrer les autres , sont très-criminels devant Dieu , & quelquefois plus coupables que ceux qui s'enivrent en effet.

Z

ZACHARIE. Le onzieme des douzes petits Prophètes. Il prophétisa sur la fin de la captivité , & après le retour des Juifs dans leur pays. Il les excita à rebâtir le

Temple de Jérusalem. Ce Prophète est rempli de figures & de visions dans lesquelles il prédit la succession des quatre Monarchies, qui devoient se terminer au regne de Jesus-Christ, dont il décrit la vie & la passion plutôt comme un Evangéliste que comme un Prophète.

ZUINGLIENS. (les) Sectateurs de Zuingle : ils font une des Sectes Luthériennes, qui a pris son nom d'Ulric Zuingle, né en Suisse l'an 1487. Zuingle fut d'abord Curé d'une principale Cure de Zurich : se trouvant piqué de ce qu'on avoit chargé un Cordelier de prêcher les Indulgences à Zurich, préférablement à lui, déclara hautement contre les Indulgences. De là il attaqua l'autorité du Pape, le Sacrement de Pénitence, le mérite de la foi, l'effet des bonnes œuvres, l'invocation des Saints, les Loix Ecclésiastiques, les vœux, le célibat des Prêtres, l'abstinence des viandes, mais particulièrement, & plus que tout autre point, le Sacrifice de la Messe & la présence réelle. Il est certain qu'aucun des prétendus Réformateurs n'a expliqué ses pensées d'une manière plus suivie, plus uniforme, ni plus précise que Zuingle, & qu'aucun n'a été plus loin & n'a montré plus de hardiesse. Il osa donc avancer que de même que ces paroles de l'Exode, c. 12. v. 11, *l'Agneau est la Pâque*, signifient que l'Agneau en est le signe, de même celles-ci, *ceci est mon corps*, signifient, ceci est la figure, & rappelle le souvenir de mon corps. Mais cette Hérésie ignore sans doute ou feignoit d'ignorer que cette expression, *l'Agneau est la Pâque ou le passage*, est un hébraïsme assez commun, où le mot de Sacrifice est sous-entendu. Ainsi *péché*, seulement, est, ou signifie, le Sacrifice pour le péché; & *passage* simplement ou *Pâque*, c'est le Sacrifice du Passage ou de la Pâque. L'Ecriture elle-même s'explique un peu plus bas, v. 17, dans le même Chapitre, en disant tout du long, non que l'Agneau est le Passage, mais que *c'est la victime du Passage. Victimam transitus Domini est.*

Zuingle disoit encore, & en termes formels, qu'il n'y avoit point de miracle dans l'Eucharistie, ni rien d'incompréhensible que le pain rompu nous représente

le corps immolé, & le vin, le sang répandu : que Jesus-Christ en instituant ces signes sacrés leur avoit donné le nom de la chose : que ce n'étoit pourtant point un simple spectacle, ni des signes tout-à-fait nus ; que la mémoire de ce corps immolé & de ce sang répandu, soutenoit notre ame ; qu'à l'occasion de ce souvenir, le Saint Esprit scelloit dans nos cœurs la rémission des péchés, & que c'étoit là tout le Mystere. Telle étoit la Doctrine artificieuse de cet esprit de séduction. Et comme la raison humaine s'accommodoit fort de cette explication, & qu'elle n'avoit aucun sacrifice à faire en le recevant, il n'est pas surprenant qu'un tel sentiment ait été accueilli par des Catholiques ou ignorans, ou chancellans dans la foi, & qu'ainsi les progrès des Sacramentaires aient été si rapides.

Zuingle ne se contenta pas d'attaquer le dogme de la présence réelle : il nia le péché originel, disant que c'étoit un malheur, un vice, une maladie, & non un péché ; qu'à l'égard des passages de l'Écriture, où il est dit que le Baptême nous sauve & remet nos péchés, le mot de Baptême est pris dans ces passages pour le sang de Jesus-Christ, dont il est le signe : il soutenoit aussi que le Baptême n'effaçoit aucun péché, & ne donnoit point la grace : que les Sacremens ne conferent point la grace, & qu'ils sont seulement des signes qu'on l'a reçue. Voyez la réfutation de toutes ces erreurs aux articles Eucharistie, Baptême, Sacremens, &c.

F I N.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *Dictionnaire Théologique portatif*: je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru contraire à la foi & aux bonnes mœurs. A Paris, ce 19 Fevrier 1755.

MILLET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos Amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs-Lieutenans civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé JEAN LUC NYON, Fils, Libraire à Paris, Ancien Adjoint de sa communauté, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre, *Dictionnaire Théologique portatif*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres Personnes, de quelque qualité condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille Livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Ex-

posant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la Feuille imprimée attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes ; que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur De Lamoignon ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur le Machault, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses Ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers-Secrétaires, soit ajoutée comme à l'Original. COM-MANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haros, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Compiègne, le douzième jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent cinquante-cinq, & de notre regne le quarantième.

Par le Roi en son Conseil.
LE BEGUE, avec Paraphe.

Registré sur le Registre XIII de la Chambre royale des
Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 561. Fol. 433, con-
formément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28
Fevrier 1723. A Paris, ce 26 Août 1755.

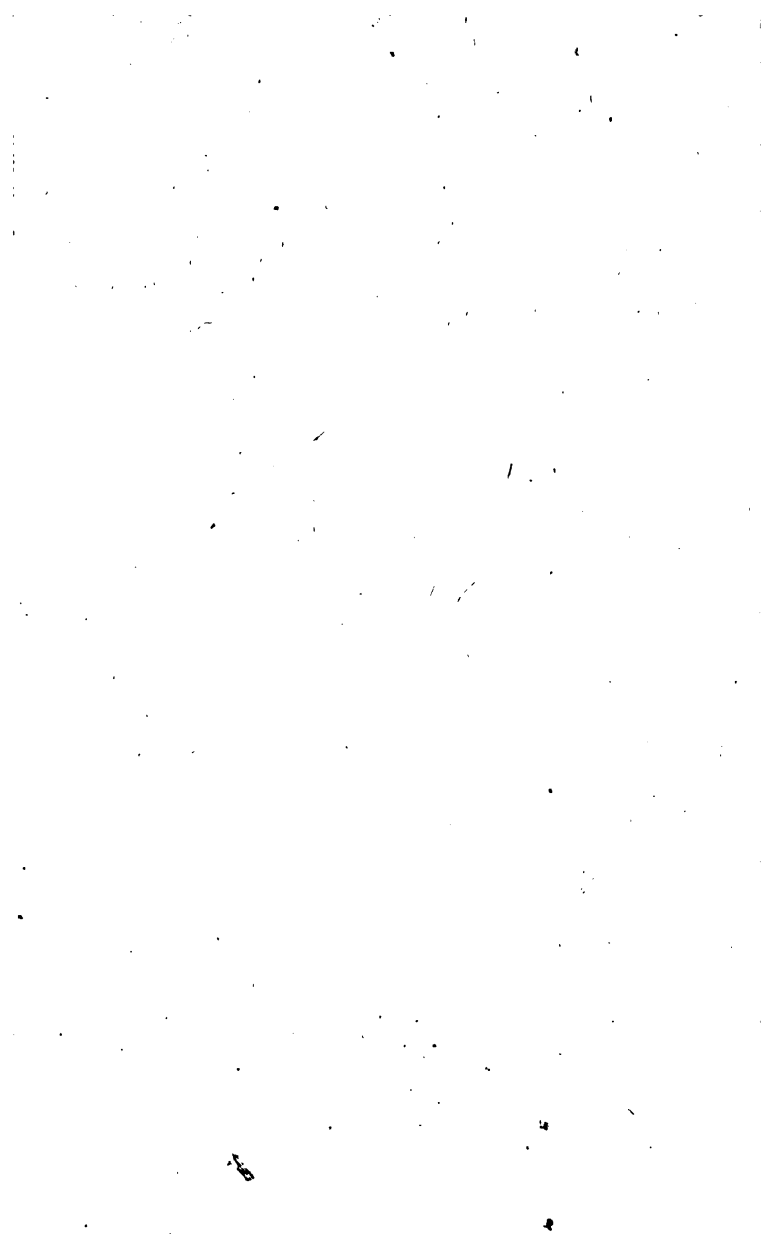
DIDOT, Syndic.

J'ai associé au présent Privilege Messieurs DIDOT, SA-
VOYE & DAMONNEVILLE, chacun pour un quart. A
Paris, le 29 Août 1755.

NYON.

Registré sur le Registre XIII de la Communauté des Librai-
res & Imprimeurs de Paris, Fol. 434. conformément aux
Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 10 Juillet
1745. A Paris, le 29 Août 1755.

DIDOT, Syndic.



Just Jaques
Bonwill

Just Jaques
Bonwill

58590870

